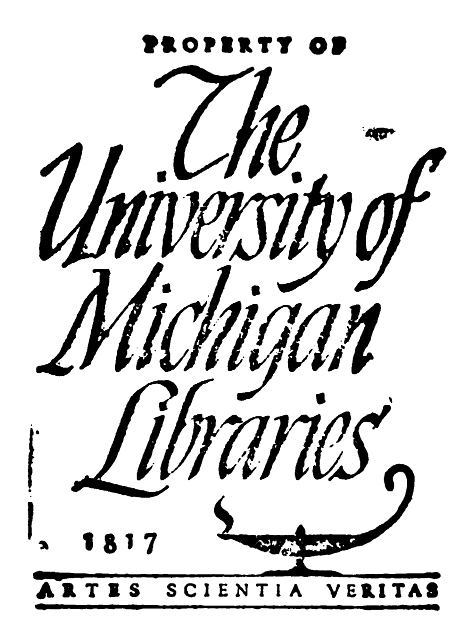

A 830,756






PROPERTY OF
The
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS





[redacted]

HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.



HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Par M. L'ABBÉ PROYART, de plusieurs Académies Nationales & Etrangeres.

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET-PONTHUS, rue Saint-Dominique.

A PARIS, Chez PIERRE BERTON, rue S. Victor.

Au PUY, Chez CRESPY & LACOMBE.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

-2



AU ROI.

SIRE,

Si mes Ouvrages jouissent de quelque considération dans le Public,

ils ne le doivent pas moins, sans doute, à l'indulgence avec laquelle VOTRE MAJESTÉ *daigna les accueillir, qu'à l'importance des sujets que j'eus l'avantage de traiter. J'ose y prétendre de nouveau,* SIRE, *à cette flatteuse indulgence, d'autant plus assuré de l'obtenir, que je la réclamerai aujourd'hui au nom d'un Prince qui jamais n'en eut besoin pour lui-même. Oui,* SIRE, *ce sera avec toute la satisfaction des Ames sensibles & vertueuses qu'un Roi Pere de ses Peuples verra, dans* L'HISTOIRE DE STANISLAS, *cet heureux assemblage de talens & de vertus qui doivent placer ce Monarque, dans la Postérité, à côté*

des plus grands Princes qui aient jamais régné pour le bonheur des hommes.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele serviteur & Sujet,

L'ABBÉ PROYART, Principal de votre College du Puy.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
STANISLAS PREMIER,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE PREMIER.

Un Homme avantageusement connu dans le Monde Savant, le Pere Louis de Poix Capucin, Directeur de la Société Hébraïque établie au Couvent de Saint-Honoré, m'a mis la plume à la main pour travailler à l'Histoire que j'offre aujourd'hui au Public. » Je ne puis vous exprimer, m'écrivoit ce savant Religieux, le plaisir que m'a fait la lecture de votre Manuscrit (1). Elle m'a singuliérement réchauffé l'imagina-

(1) De la Vie du Dauphin, Pere de Louis XV.

tion ſur un Plan que je traçai en 1766, & que vous trouverez ci-joint. C'eſt celui d'un Roman. D'un Roman.... vous récriez-vous ? Mais ſongez, Monſieur, qu'il eſt d'utiles Romans. Liſez, je vous prie, & vous conviendrez que celui dont j'ai conçu l'idée, & dont je ne crains pas de vous propoſer à vous-même l'exécution, ſera de ce nombre. Ne faut-il pas que les talens, pour ſervir plus utilement leur ſiecle, ſachent condeſcendre à propos à ſes foibleſſes ? Plus François, plus légers que jamais, nous devenons de jour en jour plus avides de merveilleux : nous n'aimons, à la maniere des Enfans, que ce qui ſurprend & étonne l'imagination ; & il faut qu'une hiſtoire, pour trouver grace à nos yeux, nous offre des ſcenes ſingulieres, des ſituations forcées, des révolutions éclatantes, en un mot un enchaînement de faits qui ſortent de l'ordre commun des choſes. Eh bien, Monſieur, c'eſt préciſément, comme vous le verrez, ce qu'offriroit mon Roman. Mandez-moi, s'il vous plaît, ce que vous en penſez, & ſi vous feriez d'humeur à vous exercer ſur le ſujet que je n'aurois moi-même ni le temps, ni le talent de traiter ?.... «

TASSALNIS.

» MON Héros, que j'appelle *Taſſalnis*, réunit aux graces prévenantes d'une phyſionomie diſtinguée la force du génie & les talens de l'eſprit, les plus belles qualités du cœur & toutes les vertus de l'ame. Jeune encore, on le voit dur à lui-même, appliqué au travail, avide de connoiſſances & brûlant déjà du noble déſir de ſe rendre utile à la *Nolpoge* ſa Patrie. Bientôt ſes talens développés jettent le plus grand éclat, & ſes vertus à peine écloſes paroiſſent dans leur maturité. C'eſt alors que *Rhéclus* Roi de *Dueſe*, après avoir détrôné *Suégaut* Roi de Nolpoge ſon ennemi, porte les Concitoyens de *Taſſalnis* à lui déférer la Couronne, ſans qu'il ait lui-même d'autre part à ſon élévation que de s'en être rendu digne.

» La cauſe du détrônement de *Suégaut* apprendra aux Maîtres du Monde combien ils doivent craindre de commettre une injuſtice. Je leur offre, à cette occaſion, le tableau des malheurs inſéparables des guerres. Ils voient des Peuples ſoulevés contre l'Autorité, des Sceptres briſés, des Princes rivaux, ſucceſſivement victorieux & vaincus, une Nation

armée contre elle-même, des Campagnes déſolées, des Places priſes & repriſes, des ſacs de Villes, des pillages, des incendies, &, dans cent lieues d'étendue, la Terre couverte d'horreur & abreuvée de ſang.

» Dans cette triſte ſituation des affaires, on voit *Taſſalnis*, plus touché des maux de ſa Nation, que flatté de la gloire de régner ſur elle, s'affliger d'être Roi. Pour mieux faire reſſortir ſon caractere de modération & d'humanité, je l'oppoſe au caractere altier & inflexible de ſon fidele Allié, & je fais naître entre ces deux Héros un combat de généroſité dont l'Hiſtoire entiere du Monde ne fournit point d'exemple. *Taſſalnis*, pour mettre fin aux miſeres publiques & arrêter l'effuſion du ſang humain, veut ménager lui-même le rétabliſſement de *Suégaut*, & conjure ſon Allié d'agréer qu'il remette à ſon rival une Couronne qu'il ne pourroit conſerver lui-même ſans prolonger des maux qui l'affligent depuis trop long-temps. Mais *Rhéclas*, ami généreux juſqu'à l'importunité, ne peut goûter ces conſeils de la modération : auſſi *Taſſalnis* ſera-t-il le ſeul qui en recueillera les doux fruits. En effet, le Roi de *Dueſe*, en s'opiniâtrant à

:ombattre pour ſon ami malgré ſon ami, ;prouve les plus fâcheux revers à la ſuite les plus brillans ſuccès : il meurt dans es combats, & laiſſe en mourant ſes ›ropres Etats dans l'épuiſement & la :onfuſion. *Taſſalnis*, au contraire, ꞁu'aucun intérêt n'a pu retenir dans la :arriere ſanglante des armes, va chercher lans une Terre étrangere des hommes ımis de la paix : il aborde au Royaume le *Narſec*. Un jeune Prince nommé *Iſlou* ·égnoit alors ſur cette Nation puiſſante : *Iſlou* avoit l'ame bonne : on lui raconte es aventures de cet illuſtre Etranger : l eſt touché de ſes vertus, il s'intéreſſe ı ſes malheurs. D'abord ſon Protecteur, ›ientôt après il veut devenir plus que ſon ami. Il étoit libre encore, & *Taſſalnis* :toit pere d'une fille unique nommée *Ermia*, Princeſſe accomplie. » Vertueux » Etranger, lui dit-il, le Roi de *Dueſe* » eſt mort en combattant pour vous » donner une Couronne, ſi j'en avois » deux moi-même, je vous en donne- » rois une, & celle que j'ai je veux » la partager avec la vertueuſe *Ermia* ; » je ſerai votre gendre, vous m'appelle- » rez *mon fils* « : *Ermia* devint Reine le *Narſec*.

» Ce changement dans la fortune du

Roi de *Nolpoge* offre le plus beau triomphe de la vertu. Les Nations étonnées demandent par quelle politique *Tassalnis* a su placer sa fille sur le plus beau Trône du Monde ? Toujours modeste, toujours religieux, *Tassalnis* répond qu'il reconnoît dans cette révolution le doigt d'une Providence qui préside à tous les événemens. L'éclat du Trône sur lequel est assis sa fille, & qui rejaillit sur lui, ne l'éblouit pas : il ne calcule le bonheur de sa chere *Ermia* que sur le pouvoir plus étendu qu'elle acquiert de faire des heureux.

» Cependant lorsque *Tassalnis* goûte le bonheur pur à la Cour du Roi de *Narfec*, content d'aider ce jeune Prince des conseils de sa sagesse, je mets sa vertu à de nouvelles épreuves, pour lui préparer de nouveaux triomphes. *Suégaut* laisse le Trône de *Nolpoge* vacant par sa mort. On se ressouvient alors de *Tassalnis* : les vœux de ses Concitoyens le rappellent dans sa Patrie. Il hésite, il ne se rend qu'aux plus vives instances. A peine paroît-il sur les Terres de la *Nolpoge* qu'il est de nouveau proclamé Roi par le suffrage unanime de la Nation. Mais bientôt tous les Peuples voisins se soulevent contre lui, & le Prince

Cérifred-Suégant, fils du Roi *Suégant*, ſoutenu de la puiſſante Maiſon d'*Uchérita*, lui diſpute le Trône. *Taſſalnis*, obligé de combattre non-ſeulement pour ſa Couronne, mais pour ſa propre vie, donne des preuves éclatantes de valeur & de modération. Prêt enfin à ſuccomber ſous les efforts de ſes nombreux ennemis, il ſe dérobe à leur fureur; &, comme un autre Ulyſſe, il ſe ſauve par ſa ſageſſe à travers mille dangers.

Cependant le Roi de *Narfec*, juſtement irrité du traitement fait à ſon beau-pére, déploie ſes forces contre la Maiſon d'*Uchérita*; &, en peu de temps, il la réduit à la néceſſité de lui demander la paix. Il l'accorde, mais à condition que *Taſſalnis* ſera dédommagé du ſacriſice qu'il fait de la Couronne de *Nolpoge* par l'inveſtiture des Etats de *Ranilore*, dont il tranſmettra la ſouveraineté à ſes Deſcendans.

» Les Ennemis de *Taſſalnis*, voyant qu'ils ne lui font jamais plus de bien que lorſqu'ils voudroient lui nuire davantage, le laiſſent enfin régner en paix ſur ſes nouveaux Sujets. C'eſt alors que, guidé par ſon génie, & inſtruit par les utiles leçons de l'adverſité, *Taſſalnis* met en action tous ſes talens & ſes

vertus pour le bonheur du genre humain. Sage & judicieux dans ſes vues, il établit un ordre admirable de police d'où réſulte la paix intérieure de l'Etat, & une aiſance qui s'étend juſqu'aux dernieres claſſes du Peuple. Efficacement ami des Hommes, il voudroit, en épuiſant ſes tréſors, tarir, s'il étoit poſſible, juſqu'à la ſource des miſeres humaines. Prince religieux & chéri de ſes Peuples, il ne paroît jaloux de poſſéder leur cœur que pour le plaiſir d'en diriger plus ſurement les affections vers l'Être ſuprême. Provoqué par l'orgueilleuſe folie des Philoſophes de ſon ſiecle, il trouve dans un zele ardent, dirigé par le génie, des foudres pour terraſſer l'audace de ces nouveaux Titans. Car je veux que *Taſſulnis* ſache écrire auſſi bien qu'il ſait agir ; en ſorte qu'après avoir été le modele des bons Rois par ſes exemples, il leur laiſſe encore dans des Ecrits lumineux & bien penſés, l'expreſſion de ſon bon eſprit, & la plus touchante invitation à toutes les vertus qui ſont la gloire des Rois & le bonheur des Sujets.

» Enfin, pour rendre plus vif encore, s'il eſt poſſible, l'intérêt que doit exciter mon Héros, je veux que ſa mort, non moins extraordinaire que ſa vie, répande

un nouvel éclat sur toutes ses vertus. On ne le verra donc pas mourir de la mort paisible du commun des hommes, ni de la mort plus douce encore que les Héros vulgaires vont chercher dans les combats; il expirera dans les supplices, & au milieu des flammes, non pas insensible, comme le Stoïcien dans le taureau de Phalaris, mais toujours patient, toujours tranquille & sans foiblesses, attendant courageusement avec la mort la récompense de ses vertus & le prix de ses souffrances. «

Cette ingénieuse esquisse me charma. Je reconnus sans peine Stanislas dans *Tassalnis*, & les autres Personnages sous le masque qui les couvroit. Mais tout ce merveilleux que devoit offrir l'Histoire de Stanislas dans sa plus grande simplicité, imposoit à celui qui se chargeoit de la composer, une obligation plus étroite d'en garantir la vérité, & j'avois besoin pour cela de Mémoires sûrs & fidelles. L'homme de Lettres qui avoit conçu le plan, me procura encore les moyens de l'exécuter. » Les Mémoires, m'écrit-il, ne vous manqueront pas, & soyez sûr que vous puiserez à la bonne source. Je connois particuliére-

ment M. *Alliot* Fermier - Général, qui a paſſé ſa vie avec le Roi de Pologne, dont il avoit toute la confiance: je l'ai vu dimanche dernier, & je lui ai parlé de vous. Il m'a aſſuré qu'il feroit, avec le plus grand plaiſir, en faveur de l'Auteur *de la Vie de M. le Dauphin*, ce qu'il n'a jamais voulu faire pour perſonne : il vous ouvrira ſon porte-feuille. Vous y trouverez, outre les Mémoires qu'il a recueillis lui-même, ceux qu'avoit pris ſoin de raſſembler *le Chevalier de Solignac*, Ecrivain connu, comme vous ſavez, & qui ſe propoſoit depuis long-temps de donner l'Hiſtoire du Monarque qu'il avoit ſuivi tant en Pologne qu'en Lorraine.

» Je vous avoue, Monſieur, qu'à la vue de ces précieux matériaux, que j'ai feuilletés pendant une journée entiere, je me ſuis ſenti plus d'une fois attendri juſqu'aux larmes, dans la penſée que l'Ouvrage qu'ils compoſeront pourra tomber entre les mains de quelques Souverains & de leurs Miniſtres : que du moins il ſera lu à la Cour de France; & que nos Princes ſans doute ſe procureront le doux plaiſir d'admirer dans le Roi leur Biſaïeul le modele accompli des bons Rois.

[redacted]

» Comme je me propose de partir incessamment pour *Brunoy*, où je dois faire quelque séjour, vous pouvez, à votre retour à Paris, vous présenter chez M. *Alliot*, qui demeure près de la Place Louis XV; vous y serez le bienvenu. Il veut avoir avec vous quelques conférences qui ne vous seront pas inutiles; & vous le trouverez toujours disposé à éclaircir les difficultés que vous pourriez rencontrer dans les Mémoires qu'il vous remettra.

» Ceux du Chevalier de Solignac sont sûrs &, en général, très-judicieux; mais ils vous paroîtront comme à moi trop diffus. Quand on a été témoin oculaire, tout intéresse, tout paroît important: on embrasse trop de détails. En suivant ces Mémoires, vous composeriez un volume entier pour nous faire connoître la Pologne, un autre pour amener l'événement qui porta Stanislas sur le Trône; & ce qui seroit l'Histoire de ce Prince n'en formeroit pas un troisieme. Ne seroit-ce pas, je vous prie, planter le Portail de *Saint-Sulpice* devant votre Chapelle de *Louis-le-Grand?* Je désirerois que sans étrangler la matiere, & sans rien omettre d'essentiel au développement de la révolution que vous avez à



décrire, vous pussiez néanmoins resserrer & l'Histoire de cette révolution, & celle des vertus pacifiques de Stanislas dans un seul volume. Vous en formeriez ensuite un autre des Ecrits du Prince, que vous choisiriez entre ceux qui ont déjà été publiés, & ceux que vous communiquera M. Alliot. Ce second volume, non moins intéressant que le premier, en seroit comme le supplément. Et vous pourriez, ce me semble, par des rapprochemens entendus, en former un vrai Traité de Politique & de Morale, Ouvrage d'autant plus utile pour ce siecle, qu'il n'y en auroit point de plus propre à désespérer nos Précepteurs Philosophes, & à les guérir de la manie épidémique de vouloir endoctriner les Peuples & les Rois.

» Je ne puis vous exprimer, Monsieur, combien je désirerois de voir enfin paroître cet important Ouvrage, dont on nous a vainement flatté depuis si longtemps. Et surement la France & toute l'Europe partagent mon impatience.... «

Autre LETTRE *du même.*

» J'ai vu hier M. *Alliot*..... Il m'a fait part d'une anecdote des plus curieuses relative à M. de Voltaire, & qui ne doit pas être indifférente pour l'Historien du



Roi de Pologne. Elle vous apprendra, Monſieur, juſqu'à quel point vous devez compter ſur l'exactitude du Seigneur *de Ferney*, malgré tout ſon charlataniſme, malgré les quatre-vingt-dix mortelles pages de précautions oratoires qu'il a étalées à la tête de ſon Hiſtoire de Charles XII, pour ſe faire croire le plus véridique comme le plus judicieux de tous les Ecrivains. Voici le fait:

» M. de Voltaire, après l'impreſſion de ſon Hiſtoire du Roi de Suede, s'empreſſa d'en aller faire hommage au Roi de Pologne. Il ſe promettoit des complimens flatteurs, il ne reçut que des reproches humilians. Le Roi lui demanda de quel front il oſoit préſenter à un témoin, & à un acteur un Livre qui outrageoit la vérité en mille manieres? L'Hiſtorien ſupplia, conjura; & le Roi voulut bien lui pardonner, à condition qu'il rectifieroit, dans une ſeconde Edition, les fauſſetés de la premiere. M. de Voltaire trouva même à la Cour de Lorraine un Protecteur généreux qui, ayant repréſenté au Roi que le jugement qu'il avoit porté de l'Hiſtoire de Charles XII nuiroit au pauvre Auteur, obtint de Sa Majeſté Polonoiſe un témoignage en faveur de la nouvelle *Edition*

de Geneve, qui ſeroit corrigée. » Le vif » intérêt que nous prenons à la gloire » de M. de Voltaire, dit M. le Comte » de Treſſan, nous a preſſé de demander » au Roi de Pologne la permiſſion d'en» voyer à M. de Voltaire un certifi» cat, &c. » Le Roi conſentit à l'envoi de ce certificat, » avec priere à M. de » Voltaire, ajoute M. le Comte de » Treſſan (c'eſt-à-dire avec permiſſion) » d'en faire uſage toutes les fois qu'il » le jugera à propos «. D'après cette derniere clauſe du certificat, vous n'imagineriez pas, Monſieur, le raiſonnement que fit M. de Voltaire; le voici: » Le » Roi m'autoriſe à faire uſage du cer» tificat *toutes les fois que je le jugerai* » *à propos;* eh bien je juge à propos » de le mettre à la tête de l'Hiſtoire » du *Czar Pierre*, que, par un tour » d'adreſſe, j'appellerai le *Supplément* de » l'Hiſtoire de Charles XII. Le Roi ſera » tôt ou tard informé de ma ſuperche» rie; mais, en attendant, mon Edition » ſe ſera gliſſée dans le Public, à la » faveur de ſon certificat: le tour ſera » beau; & *le vif intérêt* que M. le Comte » de Treſſan prend à ma gloire, pour» roit bien encore me faire trouver grace » une ſeconde fois auprès de Sa Majeſté. «

[redacted]

» En effet l'Hiſtoire du Czar de Ruſſie paroît. Le Roi de Pologne veut la lire; mais quel eſt ſon étonnement lorſqu'à la premiere page d'un livre dont il n'a oui parler que depuis qu'il eſt public, il apperçoit le certificat qu'il a autrefois accordé pour un autre Ouvrage? Dans le premier mouvement de ſon indignation, ce Prince minute lui-même ſur une petite feuille volante que M. Alliot vous remettra, une Lettre qui, ſuivant ſon intention, devoit être adreſſée à l'Auteur de l'*Année Littéraire*, & publiée ſous le nom d'un Officier de la Cour de Lorraine. Vous ne pouvez vous diſpenſez, Monſieur, de tranſcrire dans votre Préface une Piece (1) qui, outre qu'elle

---

(1) » *Lettre écrite de la main du Roi de Pologne pour » être adreſſée à M. Freron, & rendue publique en » France ſous le nom d'un des Officiers de Sa Majeſté.*

» Vous jugez, Monſieur, combien le Roi a été ſur- » pris & révolté de l'uſage du certificat de M. *Treſſan* » que M. *Volterre* a mis à la tête de ſon Hiſtoire » de Ruſſie. Sa Majeſté ſouhaiteroit que le Public fût » inſtruit de ce qui a donné occaſion à ce certificat: » en voici l'éclairciſſement. M. *Volterre* a fait l'Hiſ- » toire de Charles XII pleine de fauſſetés, & très- » injurieuſe à la mémoire de ce grand Prince. Le » Roi, en ayant été indigné, fit des réprimandes » très-ſéveres à M. *Volterre*, alors préſent à ſa Cour, » & qui parut ſentir l'énormité de ſa faute. Il donna » au Public une ſeconde Edition : le Roi en a marqué

ſera piquante pour le Public, préparera de plus en plus vos Lecteurs à n'être pas ſurpris lorſqu'ils vous trouveront en oppoſition avec l'Hiſtorien de Ruſſie. Ce ſera choſe aſſez curieuſe encore de voir comment M. de Voltaire, tout brave & aguerri qu'il eſt, pourra parer cette botte. Attendez-vous à quelque *calembourg* de nouvelle fabrique, ſur-tout ſi vous lui faites la politeſſe de lui offrir communication de la Piece (2) en original..... «

Tout me paroît ſi ſage & ſi bien ordonné dans le Plan qui m'eſt ici propoſé, comme dans les vues particulieres qui y ſont relatives, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de les adopter ſans réſerve, & de donner tous mes ſoins à les remplir.

» de la ſatisfaction; & c'eſt ce qui a donné occaſion » au certificat conforme aux ſentimens du Roi par » rapport à la ſeconde Edition de l'Hiſtoire de » Charles XII. Mais à quel propos M. *Volterre* a-t-il » rendu ce certificat relatif à ſon Hiſtoire de Ruſſie?.... » Je voudrois, Monſieur, que le Public ſentît toute » la baiſſeſſe & l'abſurdité de ce procédé d'après la » connoiſſance que je vous en donne par ordre du » Roi. «

(2) L'offre que j'euſſe pu faire à M. de Voltaire, il y a quelques années, je la fais aujourd'hui aux perſonnes qui croiroient devoir prendre quelque intérêt à ſa gloire.



Je diviſe mon Hiſtoire en ſix Livres.

Dans le premier, je conduis Staniſlas depuis ſon enfance juſqu'à l'élection d'Auguſte II.

Le ſecond renferme ce qui ſe paſſa depuis l'élection d'Auguſte juſqu'à ſa dépoſition qui fut ſuivie de l'élection de Staniſlas.

Dans le troiſieme, on voit la ſuite des mouvemens qui agiterent le Nord depuis l'élection de Staniſlas juſqu'à ſa retraite en France.

Le quatrieme offre l'hiſtoire des nouvelles révolutions que ce Prince éprouva dans ſa fortune depuis cette époque juſqu'après ſa ſeconde élection.

Le tableau des vertus Royales que Staniſlas fit briller ſur le Trône de Lorraine fait la matiere du cinquieme.

Dans le ſixieme enfin, le plus heureux aſſemblage des qualités du cœur & des vertus de l'ame, nous montrent, en la perſonne de ce Prince, le Souverain de ſon ſiecle qui fit le plus d'honneur à la Religion & à l'humanité.

Le ſecond volume contiendra ce que le Roi de Pologne a écrit de plus intéreſſant ſur divers ſujets.

STANISLAS LECKZINSKI naquit le 20 Octobre 1682 à Léopold, Capitale du Palatinat de la Russie rouge. Sa Maison, originaire de Moravie, s'étoit établie en Boheme, lorsqu'en 965 Philippe de Perztyn vint en Pologne à la suite de Dambrouka fille du Duc de Boheme, & sa tante maternelle, qui épousa Miécislas, Duc des Polonois. Cette Princesse, ainsi que le Seigneur de Perztyn, professoit la Religion Chrétienne. Tous deux de concert formerent le dessein d'éclairer Miécislas sur les absurdités du paganisme, & ils y réussirent. Ce Prince, qui ne connoissoit que les vertus païennes, fut frappé de celles que pratiquoit sa nouvelle Epouse, & se persuada facilement que la Religion qui les enseignoit étoit la véritable. Mais cette Religion condamnoit la polygamie, & Miécislas étoit attaché à sept femmes du second ordre. Il balança quelque temps avant de les répudier; mais dès qu'il eut fait ce premier sacrifice, rien ne lui coûta pour vivre en Prince Chrétien (1).

(1) Miécislas mourut couvert de gloire & fut pleuré de ses Sujets, quoique son Gouvernement eût été fort austere. Jamais Prince ne fit des lois si séveres contre

[redacted]

Il se fit baptiser, il demanda au Pape Jean XIII des Evêques & des Missionnaires pour instruire ses Peuples qui, à son exemple, s'empresserent de briser leurs Idoles. C'est ainsi que les Ancêtres de Stanislas jeterent les premiers fondemens de la Foi dans la Pologne.

Perztyn joignoit à ses vertus religieuses de grandes qualités que Miécislas sut apprécier & mettre utilement en action. Après l'avoir fait Chef de ses Conseils pendant la paix, il le fit Général de ses Armées pendant la guerre. Plusieurs victoires signalées qu'il remporta sur les Russes, lui frayerent le chemin aux premieres dignités de l'Etat; & il laissa à ses enfans un grand nom à soutenir & de grandes vertus à imiter.

Bientôt les Descendans de Perztyn fonderent la Ville de *Leckno*, d'où ils prirent, suivant l'usage des Polonois, le nom de *Leckzinski*. Les Historiens parlent de plusieurs grands hommes issus des Seigneurs ou Comtes de Leckno. Les

---

les scandales. Tout Polonois, par exemple, qui étoit convaincu d'avoir mangé de la viande pendant le Carême, étoit condamné à avoir les dents arrachées. Que de gens dans notre France, dira quelqu'un, n'auroient plus de dents à Pâques, si l'infraction des lois du Carême s'y punissoit suivant le Code de Miécislas!

Raphaël, les Venceſlas, les André, les Boguſlas furent, dans ces derniers temps, des perſonnages diſtingués dans la République, & par leurs emplois, & par leur mérite perſonnel.

Raphaël Leckzinski, troiſieme du nom, Comte de Leckno, d'abord Staroſte de Fraumſtad, enſuite Grand-Enſeigne du Royaume, occupa ſucceſſivement les Palatinats de Kalisk, de Poſnanie & de Lencici. Il réunit à ce dernier le Généralat de la Grande-Pologne, & enfin la charge de Grand-Tréſorier de la Couronne. Raphaël épouſa la fille de Staniſlas Jablonouski, Palatin de Ruſſie, & Grand-Général de l'Armée de la Couronne. C'eſt de ce mariage que naquit le Prince dont j'écris l'Hiſtoire.

Staniſlas avoit apporté en naiſſant une complexion foible & languiſſante. Mais la fille de Jablonouski, fidelle au premier devoir que la nature preſcrit aux meres, parvint, en élevant elle-même ſon fils, à lui affermir le tempérament. Elle eût cru, ſur-tout, n'être mere qu'à demi ſi elle eût confié à des cœurs étrangers le ſoin de faire éclore dans celui de ſon fils, le germe des vertus héréditaires dans ſa famille.

A l'âge de ſix ans, l'Enfant paſſa des

mains de sa mere entre celles de son pere qui se fit son Gouverneur. Né avec d'heureuses dispositions, nourri des leçons les plus propres à les développer, il donna bientôt lieu d'augurer qu'il ne dégénéreroit pas de la vertu de ses Ancêtres; mais nous sommes fort éloignés de croire que la Chiromancie eût prédit dès-lors jusqu'où il porteroit un jour la gloire de son nom (1). A une physionomie ouverte, qui respiroit la candeur & l'ingénuité, Stanislas joignoit des manieres aisées & la plus noble franchise. Jamais dans son enfance on n'eut à lui reprocher le mensonge, ni les moindres déguisemens qui l'avoisinent. Il étoit d'un caractere liant & enjoué : il avoit l'esprit juste & pénétrant, le jugement droit & sûr, une ame forte & courageuse; & sur-tout un cœur sensible & bon.

Le fils de Leckzinski étoit fort jeune encore lorsque, voyant conduire en

(1) Un Italien versé dans la Chiromancie, si l'on en croit un Historien, dit à Raphaël Leckzinski, après avoir examiné les mains de son fils : *Bis solium ascendet, & vitam mœrore mixtam aget.* A quoi Raphaël ayant répondu : *Quod Deus avertat*, le Diseur de bonne-aventure poursuivit: *Sed tandem Diadema Regium bello assecutus summâ animi tranquillitate discedet*; & le Palatin ajouta : *Fiat voluntas Domini.*

priſon, par ordre de ſon Pere, un Domeſtique infidelle, il courut, les larmes aux yeux, ſolliciter ſa grace. On la lui refuſa : il en fut déſolé. Le lendemain, s'étant échappé ſeul, il alla demander comment ſe trouvoit le priſonnier ? » Comme un homme qu'on » nourrit au pain & à l'eau «, lui répondit-on. Il eſſaie, par prieres & par promeſſes, de corrompre le geolier, & il y réuſſit en partie, en obtenant de lui qu'il avertira ſon priſonnier de paroître à ſa fenêtre à une heure marquée. Staniſlas retourne au Château, met un Domeſtique dans ſa confidence, & concerte avec lui les moyens d'exécuter le projet qu'il a formé. On ſe procure des proviſions de bouche, on ſe munit d'une longue perche, & l'on ſe rend ſous les fenêtres de la priſon. Nouvel embarras : la perche eſt trop courte; comment faire ? Le Domeſtique ne voit point d'autre parti à prendre que de s'en retourner : » Attendez, lui dit l'Enfant, » il me vient une idée : Elevez-moi » ſur vos bras, peut-être alors pour- » rai-je porter la perche juſqu'à la fe- » nêtre « : il l'y porta en effet; & l'on imagine mieux qu'on ne pourroit l'exprimer la joie qu'il reſſentit alors d'avoir



triomphé d'un obstacle qui paroissoit s'opposer invinciblement au soulagement du malheureux. Capable d'un pareil trait dès l'âge de huit ans, Stanislas devoit mériter, étant sur le Trône, le surnom le *Bienfaisant.*

La plupart des peres, en Pologne, ne se contentent pas de donner de vive voix leurs instructions à leurs enfans, ils les leur laissent par écrit ; & ces Pieces, conservées avec respect dans les familles, y sont un continuel encouragement à la vertu. On nous saura gré de placer ici quelques fragmens de celles que laisserent à Stanislas, Raphaël son pere, & Jablonouski son aïeul maternel (1).

» Mon fils, lui dit Raphaël, je vous aime avec tendresse ; mais si je vous voyois indifférent pour notre sainte Religion, vous seriez dès-lors à mes yeux au-dessous du dernier des étrangers, & je me regarderois comme le plus malheureux des hommes, si j'étois pere d'un fils qui ne sentît pas qu'il est né pour le Ciel. Le rang que nous tenons dans la République nous oblige à plus de vertus que le commun de nos Citoyens. La Reli-

(1) Ces Pieces sont écrites en Latin. *Mss. du Chevalier de Solignac.*

gion est le plus ferme soutien des Etats; mais il faut pour cela que celle des hommes constitués en dignités soit plus que sincere; elle doit aller jusqu'au zele...

» Nommé Ambassadeur à la Porte, pour traiter de la paix avec le Grand-Seigneur, je partis de Pologne, ayant pour cortege deux mille hommes, tant Soldats que Domestiques. Arrivé à Jassy, j'appris que deux de mes Cavaliers avoient déserté, & que, pour se ménager la protection du Bacha, ils avoient renoncé leur foi & embrassé le Mahométisme Plus touché de la perte que ces malheureux faisoient de leurs ames que de celle que je faisois moi-même de leurs personnes, je résolus de les arracher à l'erreur, à quelque prix que ce fût, & de les faire mourir repentans, s'il étoi possible, plutôt que de les voir vivre infideles. Je vais moi-même réclamer mes Soldats. » La Loi du Grand-Prophete » me dit le Bacha, me défend de te le » rendre. 'Et à moi, lui repartis-je, la » Loi du seul Grand-Dieu m'ordonne de » te les arracher par la force si tu refuse » de me les rendre de gré «. Ils me furen rendus sur le champ. Je reprochai alor à ces malheureux l'énormité de leu crime. Je leur déclarai qu'il n'étoit pa

e



en mon pouvoir de les soustraire à la punition que méritoit le double scandale de la désertion jointe à l'apostasie. Je les exhortai à songer sérieusement au salut de leurs ames. Je leur fis donner un Confesseur, pour les préparer à la mort : &, afin que le crime fût expié dans l'endroit même où il avoit été commis, je fis ranger ma troupe en bataillon carré sur la place de Jassy. Mes deux Renégats y furent amenés, & y eurent la tête cassée, malgré les prieres du Bacha & les murmures de six mille Janissaires qui formoient la garnison de la Place. Je crus cet exemple nécessaire, tant pour soutenir les Foibles que pour contenir les Méchans.

» Avant d'entrer dans Constantinople, j'avois fait demander au Grand-Seigneur, & j'avois obtenu la distinction jusqu'alors refusée à nos Ambassadeurs, de faire mon entrée dans sa Capitale, armes hautes, étendards déployés. A peine eûmes-nous fait quelques pas dans la Ville en cette ordonnance, que je fus frappé d'un spectacle dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire : je vis une infinité de gens qui se prosternoient sur notre passage, avec toutes les démonstrations d'une joie extraordinaire : je demandai

ce que cela pouvoit signifier, & si l'
nous prenoit pour des Dieux? » (
» bonnes gens que vous voyez, me c
» on, sont des Chrétiens qui, ravis
» voir la croix figurée sur vos étendar
» se prosternent par respect pour ce sig
» adorable «. Je me sentis en ce m
ment attendri jusqu'aux larmes. Je
ralentir la marche de ma troupe, a
tant pour favoriser la piété de ces f
vens Chrétiens, que pour prolonger
jouissance du sentiment qui me pénétr
Je compris alors, mon fils, que la F
n'a nulle part plus d'énergie que da
les lieux où elle est plus contrainte;
je formai des vœux pour qu'elle i
moins languissante parmi nous où e
jouit de la plus entiere liberté.

» J'appris, pendant mon séjour à Co
tantinople, qu'une multitude de Chr
tiens y gémissoient dans le plus d
esclavage, continuellement exposés à
tentation de renoncer leur Foi po
adoucir la rigueur de leur sort. J'e
ployai à leur rachat tout l'argent do
je pouvois disposer. Ces pauvres gen
dans le transport de leur reconnoissanc
vinrent se jeter à mes genoux, m'app
lant leur libérateur & leur sauve
Jamais, je l'avoue, je n'éprouvai de



douce satisfaction, ni ne sentis si bien le plaisir qu'il y a de rappeler la joie dans des cœurs qui ont perdu jusqu'à l'espérance de la goûter jamais....

» C'est un devoir pour nous, mon fils, de seconder les vues du Roi & de l'aider à soutenir ses entreprises toutes les fois qu'elles n'ont pour but que le bien public. Mais le Roi, parmi nous, n'a que le pouvoir que nous lui donnons, & il ne doit user de ce pouvoir qu'en la maniere que le lui prescrivent les Lois, dont il a juré l'observance. Si donc il entreprenoit ou de borner nos privileges ou de restreindre notre liberté, tout bon Polonois doit se mettre en devoir de l'arrêter. Personne n'a marqué au Roi Sobieski plus d'attachement & de fidélité que moi; & jamais je ne mettrai de bornes à mon zele pour sa gloire, tant qu'il n'aura lui-même en vue que celle de la Nation. Ce Prince cependant m'ayant un jour donné occasion de me souvenir que j'étois Polonois, je ne l'oubliai pas. Dans une de nos Assemblées du Sénat il avoit fait asseoir à côté de lui sur son Trône le Prince Jacques son fils; &, par un discours artificieusement apprêté, il insinuoit qu'il seroit avantageux pour la tranquillité de l'Etat, que cet Enfant

fût désigné son successeur. Déjà je voyois qu'au mépris de nos Lois, on alloit donner les mains à ce projet destructeur de notre plus beau privilege, lorsque m'adressant au Roi & à l'Assemblée, je m'écriai d'un ton de voix qui déceloit mon émotion : » Et moi, mes Freres,
» je vous déclare que j'aimerai toujours
» mieux ma liberté, avec tous ses périls,
» qu'un paisible esclavage « (1).

Ces paroles en effet firent échouer le projet du Roi ; & Raphaël, en les prononçant, préparoit, sans y penser, l'accès du Trône à son fils.

Les instructions que le jeune Stanislas recevoit de son aïeul n'étoient pas moins propres à le former aux vertus morales & patriotiques. Aussi grand Capitaine qu'Orateur éloquent & habile Négociateur, Jablonouski étoit un Personnage distingué parmi ses Concitoyens. Il s'étoit signalé contre les Suédois, les Russes & les Cosaques. Il avoit porté la République à réprimer les incursions des Turcs par une guerre ouverte. Il avoit battu les armées Ottomanes, & forcé le Grand-Seigneur à des Traités honorables à la Pologne. On l'avoit vu

(1) *Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium.*

en 1695, à la tête d'un corps de trois mille hommes de troupes réglées, & de ſes domeſtiques, mettre en déroute, après huit heures de combat, une armée de ſoixante mille Tartares, qui menaçoit Léopol, dont elle occupoit déjà les fauxbourgs. Ce grand homme prenoit plaiſir à faire à ſon petit-fils le récit de ſes brillans exploits. Les inſtructions particulieres qu'il lui adreſſe, ſont l'expreſſion de la noble franchiſe & du déſintéreſſement d'un vertueux Républicain. » Mon fils (1), lui dit-il, j'ai été aſſocié aux travaux du Roi Sobieski, & j'ai eu l'avantage de partager ſes triomphes. Lorſqu'en 1674, après la mort du Roi Michel, les Puiſſances voiſines, ſemant l'argent à l'envi, formerent divers partis en faveur de Princes étrangers, je connoiſſois un homme en Pologne ſupérieur en mérite à tous ces Prétendans empreſſés; c'étoit Sobieski. Il étoit mon égal; je formai le projet de le faire mon Roi, & malgré mille obſtacles j'eus le bonheur d'y réuſſir. J'euſſe pu ſonger à mes intérêts, tout m'y ſollicitoit; mais je penſai qu'il n'étoit rien qu'un vrai Polonois ne dût ſacrifier au bien de ſa

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

Patrie ; & qu'il étoit plus beau de faire donner une Couronne au vrai mérite, que de la briguer pour soi-même....

» Quoique j'aie toujours été assez heureux à la guerre, je n'ai jamais été tenté de tirer vanité de mes succès, sachant que le hasard préside souvent à la victoire, ou plutôt que le Dieu des armées la donne à qui il lui plaît.... Il n'est permis de concourir à l'effusion du sang humain, que lorsqu'on a été provoqué par des ennemis injustes. Les forcer alors à des Traités raisonnables, c'est assurer la tranquillité des Nations....

» Ce n'est point par les beaux discours qu'on débite dans nos Dietes, c'est par un noble désintéressement qu'on sert utilement la Patrie. Dans des temps où le trésor public ne put me fournir de quoi faire subsister l'armée de la Couronne, je partageai mes revenus avec mes soldats, j'empruntai de mes amis, & plus d'une fois j'engagai mes terres, pour fournir à leur subsistance. Je les traitois comme mes enfans, ils me chérissoient comme leur pere.

» Dans des temps plus heureux, où mes revenus ont surpassé mon nécessaire ; au lieu de songer à m'agrandir, j'ai cru devoir m'occuper des besoins



de la Patrie : j'ai fait conſtruire à mes dépens le Fort de la Trinité, poſte néceſſaire pour réprimer les excurſions des Turcs, maîtres de Kaminiek. Et croyez-vous, mon fils, que ſi tous les Seigneurs qui partagent les Terres de la République aimoient d'un amour déſintéreſſé cette tendre mere, à laquelle ils doivent tout ce qu'ils ſont ; croyez-vous, dis-je, que nous ne verrions pas bientôt s'élever ſur nos Frontieres des Places fortes qui mettroient nos Provinces à couvert des incurſions & des brigandages des Peuples qui nous avoiſinent..... «

Ces inſtructions dictées par la tendreſſe, & ſoutenues par les exemples, ne pouvoient manquer de faire la plus heureuſe impreſſion ſur l'ame de Staniſlas. Auſſi le vit-on bientôt ſe paſſionner pour le bien & s'attacher à la vertu. L'époque à laquelle il reçut ſon éducation, devoit auſſi contribuer à en aſſurer le ſuccès. La Nation Polonoiſe, juſqu'au regne d'Auguſte II, avoit conſervé la ſimplicité de ſes mœurs antiques. Elle vivoit dans l'heureuſe ignorance de la plupart des beſoins & des vices dont s'applaudiſſoient les autres Peuples de l'Europe. On voyoit parmi elle moins de politeſſe qu'aujourd'hui, mais auſſi plus de

franchiſe; moins de bel eſprit, mais plus de Religion; moins de luxe & de faſte, mais plus de richeſſes réelles; moins de ſuperficie en tout, & plus de fond. En ſorte qu'au dehors, comme dans le domeſtique, tout concouroit à inſpirer à un jeune homme cette candeur, cette frugalité, cette ſimplicité de Religion qui firent le fond du caractere de Staniſlas (1).

L'altération des mœurs chez les peres, influa bientôt ſur l'éducation des enfans; & je ne ſais ſi dans un demi-ſiecle la Nation Polonoiſe n'aura pas perdu le droit de reprocher à la nôtre le ridicule de donner à des enfans, qui ne ſavent pas encore parler, une foule de domeſtiques chargés d'étudier leurs caprices naiſſans & d'obéir à leurs ſignes? Peut-être craindra-t-on alors d'apprendre à un jeune Polonois qu'il a des mains pour s'en ſervir, & qu'à l'âge de dix ans, ſi un valet-de-chambre oublie de le venir mettre au lit, on le verra auſſi embarraſſé que le ſeroit parmi nous, en pareil cas, un enfant élevé dans les Palais des Grands. Staniſlas, pendant ſon éducation, n'eut aucun domeſtique parti-

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.



culiérement attaché à sa personne; & ceux de son pere n'étoient point à ses ordres. Il falloit qu'il les priât; & souvent ils lui répondoient qu'ils n'avoient pas de temps à lui donner. Raphaël l'ordonnoit ainsi, afin que son fils apprît de bonne heure à savoir se passer, au besoin, de services étrangers.

Ce ne fut point par l'inaction d'une vie molle & oisive, ce fut par une continuité d'exercices réglés & d'occupations sérieuses que le Palatin se proposa d'affermir la complexion délicate de Stanislas. Il ne lui proposoit, pour délassement de ses travaux d'esprit, que des exercices du corps. Il lui apprenoit à braver également les chaleurs de l'été & les froids de l'hiver. Dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, il voulut l'accoutumer à souffrir la faim & la soif comme les autres incommodités naturelles. Et, pour consacrer ces privations volontaires par le motif le plus respectable, il lui proposa l'observance des lois du jeûne & de l'abstinence. Mais, ce que bien des meres ne pourront entendre sans frémir, c'est que dans toutes les saisons de l'année cet enfant chéri & délicat, l'unique héritier de deux grandes Maisons, n'avoit pour lit qu'une paillasse. Aussi l'homme

qu'avoit formé cette éducation mâle, étoit-il le mieux conſtitué, & le plus robuſte, peut-être, que l'on eût vu en France depuis un ſiecle.

L'eſprit ſe développoit dans le jeune Leckzinski à meſure que le tempérament ſe fortifioit. Le goût qu'il prit, preſque dès l'enfance, pour les ſciences & les arts, étonna ſouvent ſes Maîtres; & ces fleurs précoces ſurpaſſerent encore l'attente de ceux qui craignoient de les voir ſi-tôt éclore (1). A l'âge de dix-ſept ans, Staniſlas inſtruit des arts agréables, autant qu'il lui convenoit de l'être, ſavoit parfaitement bien écrire & parler la langue Latine. Il avoit appris le François, & beaucoup mieux l'Italien. Verſé dans les connoiſſances mathématiques, il avoit, par un goût particulier, approfondi la mécanique au point qu'au jugement des Connoiſſeurs, il eût pu, ſimple particulier, ſe faire un nom par cette ſcience. Il parloit ſa langue avec grace, & l'écrivoit élégamment en proſe & en vers. Dans une République, où tout dépend de la multitude, l'art de perſuader eſt un des plus utiles à ceux à qui leur naiſſance permet d'aſpirer aux grandes

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.



Dignités de l'Etat ; auſſi n'en laiſſa-t-on pas négliger l'étude à Staniſlas. Mais, averti par ſon génie plus encore que par ſes Maîtres, au lieu d'étudier ſes modeles domeſtiques, il ne ſongea qu'à ſe former ſur ceux de l'ancienne Rome. Et c'eſt *ſans* doute à ce diſcernement qu'il dut les brillans ſuccès qui, comme nous le verrons bientôt, accompagnerent ſon début dans la carriere de l'Eloquence.

Depuis long-temps le Comte Leckzinski, ne voyant plus rien dans ſon fils qui ſe reſſentît de l'enfance, le traitoit en tout comme un ami. Pour lui donner un gage de ſa confiance à la fin de ſon éducation, il lui offrit de le faire voyager dans les principaux Etats de l'Europe. Un jeune homme ne ſe refuſe pas à cette offre. Mais, où la plupart des voyageurs de ſon âge ne ſe propoſent que la douceur d'une vie libre & agréablement variée, Staniſlas vit un nouveau genre d'étude dont l'agrément ne diminueroit pas l'importance. Il ſe propoſa pour but capital d'obſerver l'état actuel des arts & des ſciences chez les Peuples qu'il devoit voir, de ſe former à la connoiſſance des hommes, & d'étudier ſur les originaux, ſi l'on peut ainſi parler, ce caractere propre, ce génie

diſtinctif des Nations que le pinceau le plus délicat ſaiſit rarement avec toutes les nuances qui le différencient.

De tous les pays que parcourut le jeune voyageur, aucun ne l'intéreſſa comme la France. Outre qu'il partageoit une affection héréditaire dans ſa famille pour cette Nation, depuis qu'un Ambaſſadeur de ſa Maiſon y avoit été conclure le mariage du Roi Uladiſlas avec Marie de Gonzague, la France étoit véritablement de tous les Etats de l'Europe celui qui pouvoit lui offrir alors le plus d'objets propres à l'inſtruire & dignes de piquer ſa curioſité. Il y voyageoit peu de temps avant la guerre d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, à l'époque la plus brillante du regne de Louis-le-Grand. Les ſciences & les arts étoient alors portés dans ſes Etats à ce dégré de perfection après lequel on ne doit craindre que la décadence. Plus grand lui-même que tout ce qu'il avoit fait, le Monarque, raſſaſié de triomphes, & au comble des proſpérités humaines, ſembloit donner à tout ce qui l'approchoit l'empreinte du grand & du merveilleux. Auſſi, tant à la Cour que dans la Capitale, tout fut ſujet d'admiration pour le jeune Polonois. Il racontoit qu'une de ſes

jouissances à Versailles avoit été d'y voir cet illustre Eleve de Fénelon, Prince à-peu-près de son âge, dont la renommée publioit déjà les rares qualités. Mais quelle distance presque infinie de l'un à l'autre, du Duc de Bourgogne tout brillant de l'éclat du Trône, à Stanislas Leckzinski, jeune Etranger, inconnu à la Cour, & confondu dans la foule (1)! Ces deux grandes Ames ne se touchoient que par leurs vertus; & les rapports qui devoient bientôt unir leur sang, étoient encore cachés dans un avenir impénétrable. Et en effet, qui eût imaginé alors que ce jeune & modeste Etranger eût pu aborder le Duc de Bourgogne, & lui dire : » Grand Prince, » qui êtes né pour le Trône, vous ne » serez jamais Roi, & moi particulier, » je le serai dans peu. Vingt années ne » se seront pas écoulées, que le Roi » votre aïeul sera descendu dans le tom» beau : le Dauphin votre pere l'y aura » précédé : votre jeune épouse l'y aura » suivi : vous-même les y aurez accom-

(1) C'est sans aucun fondement qu'un Historien a écrit que Louis XIV eût voulu attacher Stanislas à sa Cour, & qu'il lui donna, à son départ, des marques d'un attachement distingué. Le jeune Polonois ne parla jamais à ce Prince.

» pagnés : les Princes vos enfans y feront
» auſſi deſcendus, à l'exception d'un ſeul;
» & cet unique Rejeton, aſſis ſur le
» Trône de Louis-le-Grand, épouſera
» la fille unique du jeune Inconnu qui
» vous parle «. Qu'un pareil diſcours, dis-je, eût alors choqué les vraiſemblances, qu'il eût paru chimérique ! & il eût été vrai.

Les voyages que fit le jeune Leckzinski ajouterent aux connoiſſances qu'il avoit puiſées dans ſon éducation l'expérience la plus propre à en diriger l'uſage pour l'utilité de ſa Patrie. Auſſi le Comte Raphaël, auſſi-tôt après le retour de ſon fils, ne craignit-il pas de l'initier aux grandes affaires de la République. Mais, avant de produire Staniſlas ſur le Théâtre de la Pologne, il nous paroît indiſpenſable de donner au Lecteur une idée ſuccincte de ce Royaume & de ſon Gouvernement.

La Pologne, l'un des plus grands Royaumes de l'Europe, étoit bornée, à l'époque actuelle, au Septentrion par la mer Baltique ; à l'Orient, par la Tartarie & la Moſcovie ; au Midi, par le Pont-Euxin, la Valachie, la Moldavie, la Tranſilvanie & la Hongrie ; à l'Occident, par la Poméranie, le Brandebourg, la



Siléſie & la Moravie. Par le partage célebre convenu en 1772 entre les Puiſſances voiſines de la Pologne, & ratifié dans une Aſſemblée générale de cette Nation en 1774, la Maiſon d'Autriche a *formé* ſon arrondiſſement au Sud-Oueſt, en démembrant les Palatinats de Cracovie, de Sendomir, de *Lublin*, de Beltz, de la Ruſſie propre, de la Volhinie & de la Padolie : le Roi de Pruſſe s'eſt donné, au Nord-Oueſt, la Pruſſe Polonoiſe avec quelques cantons de la Grande-Pologne qui l'avoiſinent; & la Ruſſie, au Nord-Eſt & à l'Eſt, a renfermé dans ſon enceinte pluſieurs Provinces du Grand-Duché de Lithuanie.

Le ſol eſt fertile en Pologne, les blés & les paturages y abondent. Les Polonois ſont ſpirituels : ils joignent à une noble fierté la bravoure & la franchiſe. Naturellement généreux, s'ils paroiſſent avides de richeſſes, ce n'eſt que pour le plaiſir de s'en faire honneur. Aucun Peuple, après le François, ne reçoit ſi bien les Etrangers & ne ſait mieux s'en faire aimer. Ils ont un grand reſpect & un ſincere attachement pour la Religion.

Le Peuple en Pologne eſt ſerf, ſans ſe plaindre d'un état avec lequel l'habitude l'a comme naturaliſé. Tout Seigneur a

fur fes vaffaux le droit de vie & de mort ; & celui qui abuferoit de ce droit barbare contre un innocent, en feroit quitte pour une amende de quinze livres.

Tous les Nobles Polonois, fans diftinction d'emplois, de dignités ou de fortune, fe regardent comme égaux, & s'appellent *Freres*. Ils compofent deux Ordres, celui des Chevaliers & celui des Sénateurs. L'Ordre équeftre comprend toute la Nobleffe qui n'eft pas dans les grandes charges. Le Sénat eft compofé des Evêques, des Palatins, des Caftellans, & des Grands Officiers de la Couronne. Les Lois fondamentales de la Pologne portent que les Evêques feront admis au Gouvernement de l'Etat, pour être les défenfeurs de la Religion, qui en eft le plus ferme appui.

Les *Palatins* font les Gouverneurs des Provinces. Ils préfident les Affemblées particulieres qui s'y tiennent pendant la paix, & ils commandent la Nobleffe en temps de guerre. Le Palatinat eft le terme de l'ambition d'un Polonois. Les *Caftellans* font les Lieutenans des Palatins. Les Grands Officiers font le *Grand-Chancelier*, qui eft chargé de tout ce qui concerne l'adminiftration de la Juftice ; le *Grand-Maréchal*, qui a l'infpection générale de la Police ; le

Grand-Général, qui régit la partie Militaire, & le *Grand-Tréſorier*, qui a la direction des Finances. Ces Grands Officiers exercent à-peu-près les fonctions de nos Miniſtres d'Etat, avec la différence qu'ils le font au nom de la République, qui les attache à la Cour, moins pour y être les conſeillers du Roi que pour y être ſes ſurveillans & les garans de la liberté publique. Maîtres dans leurs Départemens, ils y peuvent tout ſans le Roi, qui lui-même n'y peut rien ſans eux. Le Grand-Duché de Lithuanie a, comme la Pologne, ſes Grands Officiers.

Les Polonois ſont en poſſeſſion de ſe choiſir leurs Rois, privilege plus flatteur qu'avantageux ; car il eſt rare que les élections des Rois ne ſoient accompagnées ou ſuivies de troubles & de guerres civiles, qui mettent l'Etat à la diſcrétion des Puiſſances voiſines qui jugent à propos de ſe conſtituer les arbitres de ſes diviſions domeſtiques.

Le Roi, après ſon élection & avant ſon couronnement, fait le ſerment ſolennel d'obſerver les Lois du Royaume, auxquelles la Nobleſſe ajoute ou retranche à chaque regne, ſelon les circonſtances. Le Traité réciproque qui contient ces Lois s'appelle *Pacta conventa*. On y lit

toujours la clause expresse que si le R
venoit à oublier ses engagemens,
République seroit, par le fait, dégagée d
son serment de fidélité, & libre de pro
céder à une nouvelle élection.

Le pouvoir législatif ne réside que dan
le corps de la Noblesse: c'est elle qui
dans ses Assemblées, regle les impôts
qui statue sur la guerre ou la paix, &
sur tout ce qui concerne la police géné
rale du Royaume. Le Roi préside au
Assemblées; il fait promulguer les décret
qu'on y a formés; & il veille à leu
exécution.

Le Roi est le premier dans la Répu
blique; mais il n'en est pas le Chef; &
l'on ne manque jamais de l'en fair
ressouvenir dans les Assemblées générales
On y déclame, pour l'ordinaire, contr
les abus réels ou imaginaires de so
administration, avec une liberté qui va
jusqu'à l'indécence. C'est ce que le
Polonois appellent *essayer leur liberté:* il
se croiroient esclaves, s'il ne leur étoi
plus permis de dire des injures à leu
Roi. Le Roi, de son côté, fait apprécie
ces vaines déclamations. Quelquefoi
même les plus véhémentes ont été con-
certées dans son cabinet. En provoquant
ainsi des reproches dont il lui est facile

de ſe juſtifier, il affoiblit ceux qui pourroient tomber ſur des torts plus réels; & d'ailleurs les plus emportés en public ne ſont pas toujours ceux qu'il trouve les moins traitables en particulier. Il eſt de ſa ſageſſe de ménager la vanité de la *Nobleſſe*, & ſur-tout de faire briller à propos à ſes yeux les *Dignités* & les Charges dont il eſt le ſeul diſpenſateur. Belle & utile prérogative, ſur-tout avant la reſtriction qu'elle a ſubie dans la derniere révolution. Aujourd'hui le Roi ne confere plus, de pleine autorité, que les Places inférieures. Dans la collation des Evêchés, des Palatinats & des Grands Offices de la Couronne, il eſt tenu de choiſir entre trois Sujets qui lui ſont propoſés par un Conſeil national qu'il préſide, & qui eſt compoſé de trois Evêques, des Grands Officiers de la Couronne, & d'un nombre déterminé de Sénateurs & de Chevaliers.

Ce Conſeil eſt appellé *permanent*, parce qu'il eſt le Repréſentant toujours ſubſiſtant de la République, lorſqu'elle n'eſt pas aſſemblée. Il fut ajouté à la conſtitution Polonoiſe, comme une nouvelle roue à une machine détraquée. Ce fut en 1773, qu'au grand étonnement de l'Europe, ces Républicains ombrageux,

toujours prêts à se faire égorger plut que d'accorder trop de confiance au F qu'ils se sont choisi, adopterent av soumission les nouvelles Lois que j gerent à propos de leur prescrire officieux Voisins qui venoient de décharger du soin de gouverner lei plus belles Provinces.

Pendant les interregnes, soit à cau de mort ou de déposition du Roi, Régence de l'Etat est dévolue à l'Evêq de Guesne, Primat du Royaume, c jouit alors de toutes les prérogativ attachées à la Royauté. Il préside Conseils, il convoque les Assemblée &, dans celle qui se tient pour l'éle tion du Roi, il recueille les suffrage & proclame celui qui les a réunis. L Polonois ont jugé qu'il étoit plus pr dent de confier le dépôt de la Couron à un Evêque qu'à un Séculier, qui pou roit être tenté d'abuser des moyens qu auroit de se la mettre sur la tête.

Les Assemblées de la Nation s'appellc *Dietes*. Il y en a d'ordinaires, qui tiennent tous les deux ans, & qui dure six semaines; & d'extraordinaires, tout les fois que les circonstances le requi rent. C'est le Roi qui convoque l Dietes par des lettres circulaires appelé

Univerſaux. Les Dietes générales ſont précédées de *Diétines* ou Dietes particulieres tenues dans chaque Palatinat. C'eſt dans ces Diétines que la Nobleſſe nomme pour la Diete générale ſes *Nonces* ou Députés, auxquels elle donne ſes inſtructions.

Les Dietes générales ſe tiennent alternativement à Varſovie en Pologne, & à Grodno dans le Duché de Lithuanie. Les Nonces, auſſi-tôt après l'ouverture de la Diete, procedent à l'élection d'un *Maréchal* ou Préſident de l'Aſſemblée. Ce Maréchal eſt chargé de maintenir le bon ordre, d'appaiſer les diviſions, de déconcerter les brigues & les cabales. C'eſt le Perſonnage qu'il importe le plus au Roi d'avoir dans ſes intérêts. Son élection ſe fait rarement ſans les plus vives conteſtations.

Tout Polonois Député à une Diete, a le pouvoir d'en empêcher les réſolutions par ce même mot ſi redoutable autrefois dans la bouche des Tribuns Romains, » Je proteſte, *veto* «. Quand ce mot a été prononcé, on écoute les raiſons de l'Oppoſant, on le flatte, on le careſſe, on s'efforce de l'amener à l'avis commun : mais ſi, par entêtement, par malice, ou par d'autres motifs, il juge

à propos de ſoutenir ſa démarche, toute l'Aſſemblée a les mains liées.

Certaines Dietes extraordinaires, telles que celles dans leſquelles ſe font les élections des Rois, ſe tiennent en pleine campagne. Les Votans y aſſiſtent à cheval & ſous les armes. Ces ſortes de Dietes, comme on l'imagine aiſément, ſont les plus tumultueuſes, & elles offrent ſouvent des ſcenes tragiques.

Outre les Dietes & les Diétines, on voit ſouvent, en Pologne, d'autres Aſſemblées qu'on appelle *Confédérations* ; ce ſont des aſſociations ou de mécontens dont on a mépriſé le *veto* dans une Diete, ou de particuliers qui voient, ou qui croient voir, dans l'État, des abus dignes de réforme. Les Promoteurs de la Confédération ne manquent jamais d'inviter par des lettres circulaires toute la Nation à ſeconder leur zele pour le bien public. Ils nomment un Maréchal, auquel ils donnent, autant qu'il eſt en eux, le pouvoir qu'avoit le Dictateur à Rome. Il impoſe des taxes arbitraires ſur les biens des particuliers ; il leve des troupes qui ſont à ſes ordres ; il exerce le droit abſolu de vie & de mort. D'une Confédération en naît ſouvent une ſeconde, & quelquefois pluſieurs autres. Alors



chaque Parti caſſe & annulle tout ce qu'ont fait ou pourront faire les autres. On ſe déclare réciproquement traîtres à la Patrie : on ſe menace de confiſcation de biens, de dégradation de Nobleſſe ; & le moindre déſordre qui puiſſe réſulter de ces mouvemens, c'eſt la dévaſtation des campagnes.

De toutes les Confédérations, la plus générale & la plus terrible eſt celle que les Polonois appellent *Rokoſz*. La publication du Rokoſz ne ſe fait que dans un danger imminent de l'Etat, & ordinairement contre le Roi ou le Sénat. Tous les Polonois alors ſont obligés de courir aux armes. Les Confédérations, quelles qu'elles ſoient, ſont moins regardées comme des crimes d'Etat que comme un privilege de l'indépendance Polonoiſe. La ſeule qui ſoit jugée puniſſable, eſt celle d'une armée contre ſes Chefs. Les Décrets néanmoins qui ont été formés dans une Confédération, n'ont de force qu'après qu'ils ont été confirmés dans une Diete.

La Pologne n'entretient habituellement que deux petits corps d'armée, qui ſouvent encore ſont incomplets par l'avarice des Chefs qui les commandent. Dans les plus grands dangers de l'Etat,

on convoque la *Poſpolite ;* nous dirions en France *le Ban & l'arriere-Ban.* Alors deux cents mille braves Polonois, montés ſur des chevaux richement caparaçonnés, paroiſſent au rendez-vous, pour ne former cependant qu'une armée plus brillante que formidable, parce qu'elle n'eſt pas diſciplinée.

Enfin on voit, en Pologne, des Tribunaux, mais où le Riche coupable eſt ſûr d'opprimer le Foible innocent : des Magiſtrats qui commandent, mais à des hommes qui ſe croient diſpenſés d'obéir: une caiſſe du Tréſor public, mais que perſonne ne veut contribuer à remplir.

Telles ſont en général les Lois & les Coutumes par leſquelles ſe gouvernent les Polonois : tels ſont les abus qui regnent chez eux, & que la ſuite de cette Hiſtoire nous rendra plus ſenſibles encore.

Staniſlas Leckzinski n'étoit âgé que de dix-neuf ans, lorſque la Pologne perdit ſon Roi Jean Sobieski, Prince qui réuniſſoit beaucoup de grandes qualités, & qui eût été chéri de ſa Nation juſqu'à ſa mort, ſi les Polonois ne craignoient toujours d'accorder trop de confiance à ceux même de leurs Rois qu'ils jugent les plus dignes de leur eſtime. Staniſlas, alors *Staroſte*, où Juge de la Nobleſſe, du Palatinat

ıtinat d'Odolanou, fut député par
'rovince pour la Diete dans laquelle
devoit ſtatuer ſur les moyens que
prendroit pour procéder à l'éleċtion
ı nouveau Roi. Le jeune Polonois,
paroiſſant pour la premiere fois dans
ſemblée générale de la Nation, ne
ȝeoit qu'à étudier les grands intérêts
ſa Patrie, & à s'inſtruire en écou-
: les Sages : les circonſtances vou-
nt qu'il fît dès-lors le premier eſſai
ès talens. On devoit députer à la Cour
des Nonces de la Grande-Pologne,
r complimenter la Reine ſur la mort
Roi ſon époux. Quelques Membres
l'Aſſemblée, qui connoiſſoient le
'oſte d'Odolanou, le propoſerent
: tant de confiance, qu'il fut choiſi
ıe ſeule voix pour cette honorable
ıutation. La maniere dont il s'en
ıitta ſurpaſſa l'attente générale. Le
:ours qu'il fit à la Reine étoit un
f-d'œuvre dans ſon genre, & parut
eſpece de *phénomene* (1) à ceux
ſavoient que l'Orateur de dix-neuf
l'avoit lui-même compoſé en un jour.
)e retour à la Diete, il la trouva
ée des mouvemens les plus violens :

) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

il vit les anciens du Sénat, comme les jeunes gens de son âge, livrés à la cabale & vendus à des intérêts particuliers. Il se flatta pendant quelque temps de voir renaître le calme; mais le mal allant toujours croissant, il céda au sentiment qui l'inspiroit; & élevant la voix dans l'Assemblée: » Je ne puis, mes » Freres, s'écria-t-il, vous dissimuler » plus long-temps mon étonnement & » ma douleur: J'avois cru jusqu'aujourd'hui qu'une Assemblée de la Nation » ne formoit qu'une famille de *Freres*, » réunis par le plus tendre amour pour » leur Mere commune la Patrie; & je » vois cette Nation divisée en mille factions qui se combattent & se déchirent! J'avois cru, jeune encore & sans » expérience, que je n'entendrois parler » ici que le sentiment & la tendresse: » je l'avois cru!... ». Stanislas, dans tout son discours, rappelle les Polonois aux grands principes qui doivent les animer. Il ose reprocher des torts manifestes à des hommes pour lesquels il est honteux d'en avoir; & par-tout il parle avec l'énergie d'une ame droite & pénétrée, mais aussi avec ce ton de modestie & ces sages ménagemens qui conviennent à la jeunesse, & qui gagnent ceux



même dont on ne peut approuver la conduite. La multitude ne put s'empêcher d'applaudir au jeune Staroſte ; les Sages l'admirerent ; & bientôt l'on ne parla plus de lui qu'avec une ſorte d'enthouſiaſme. C'eſt ce dont nous trouvons une preuve intéreſſante dans les Mémoires d'un ſavant Evêque de Warmie, relatifs à cette Diete. » Aujourd'hui, dit » cet Ecrivain, Staniſlas Leckzinski, fils » unique du Grand-Général de la Po- » logne, eſt regardé parmi nous comme » l'honneur de la Patrie. Déjà on l'ap- » pelle les délices du genre-humain. Une » heureuſe facilité de mœurs, qui ſe » produit dans ſes diſcours & dans ſes » manieres, lui ſoumet généralement » tous les cœurs. Je ne doute pas qu'il » ne ſoit né pour la gloire de ſon ſiecle. » Du moins eſt-il dès-à-préſent la joie » de ſa Nation. Sa naiſſance, toute diſ- » tinguée qu'elle eſt, n'eſt point au- » deſſus de ſes vertus ; mais ſes vertus » ſont infiniment au-deſſus de ſon âge. » Dans la premiere fleur de la jeuneſſe, » on voit paroître les fruits de l'âge » mûr. Et, pour tout dire en un mot, » tout eſt grand en lui, ſon génie, ſon » caractere, ſes ſentimens, & juſqu'à » l'eſpoir qu'il donne à nos Peuples

» des avantages qu'il peut un jour le
» procurer «.

Ce portrait, tout magnifique qu
étoit, n'en étoit pas moins vrai. Dé
Stanislas mettoit le bien public au-dess
de sa propre gloire ; &, sans se laiss
éblouir par l'éclat de cette réputatio
précoce, il paroissoit moins flatté c
réunir les suffrages de ses Concitoyen
qu'affligé de voir continuer leurs div
sions sur les plus grands intérêts de l'Eta
L'élection du Maréchal avoit excité le
premieres contestations dans la Diete
les prétentions opposées des Nonces d
Lithuanie augmenterent les troubles ; &
les cabales des Prétendans à la Couronn
ôtoient jusqu'à l'espérance d'en voir l
fin. La circonstance parut favorable au
Ennemis de l'Etat : ils en profiterent
& l'on vint annoncer à la Diete que le
Tartares avoient fait irruption sur le
Terres de la République. A cette nou
velle, le Comte Jablonouski fit avance
l'Armée de la Couronne vers la Podoli
Le Général de Lithuanie devoit se joindr
à lui ; mais son Armée, soulevée par le
conseils de quelques Officiers ses enne
mis personnels, refusa le service sous l
prétexte qu'elle n'étoit pas soudoyée
Bientôt ce dangereux exemple est suiv



par l'Armée de la Couronne, qui pousse la révolte jusqu'à se confédérer contre son Chef, auquel elle substitue le nommé *Baranouski*. Les Confédérés envoyerent des Députés à la Diete, qu'ils sommerent insolemment de leur payer la solde de trente mille hommes pour l'espace de dix ans. Dans une défection si générale, on crut devoir user de ménagemens; on fit de grandes promesses: mais les Rebelles, voyant qu'on les craignoit, n'en devinrent que plus audacieux; ils avoient fait le dégât dans les campagnes, ils mirent les villes à contribution.

Les Députés, parmi cette confusion générale des affaires, n'avoient encore pris aucune résolution, lorsque le Nonce Hodorenski jugea à propos de se retirer, en frappant de son *veto* toutes les résolutions que l'on pourroit prendre en son absence. L'Assemblée, qui perdoit son activité par l'opiniâtreté de ce Particulier, se changea en Confédération, & convint, en se séparant, de deux points capitaux : l'un, que la Diete dans laquelle on devoit élire le nouveau Roi s'ouvriroit le 15 Mai de l'année suivante 1697; le second, que, pour prévenir les nouveaux troubles que pourroit exciter la concurrence, tout Citoyen seroit

exclu du Trône ; & qu'on traiteroit e ennemi de l'Etat quiconque oseroit pr poser de déférer la Couronne à u Polonois.

Cependant Jablonouski, après bie des tentatives inutiles pour faire rentr son Armée dans le devoir, avoit fait d recrues d'Infanterie, & levé à ses d pens douze Compagnies de Cosaque Ces Troupes jointes à celles qui l étoient restées fidelles, formoient u corps de douze mille hommes. Il se m à leur tête, chercha les Révoltés, le battit en deux rencontres, leur enlev leur caisse militaire, fit déclarer Bara nouski ennemi de la Patrie, & tous le Confédérés coupables de rebellion. C coup de vigueur, par lequel la Diet eût dû commencer, produisit le meilleu effet. Plusieurs Compagnies vinrent s remettre à la discrétion de leur Génér qui les reçut avec bonté. Il se mit ensuit en état de poursuivre plus vivemen que jamais ceux qui persistoient dans l révolte. Leur Chef commença lui-mêm à craindre, dès qu'il vit qu'on ne l craignoit plus. Homme violent & san conduite, il avoit aliéné les esprits a point que son Armée n'eût pas été éloi gnée d'expier le crime de sa défection



livrant celui qui en avoit été le mo·
ur. Baranouski fut cependant assez
udent pour prévenir le coup qui le
enaçoit, en traitant lui-même avec le
rand-Général. Jablonouski lui promit
lui sauver la vie & les biens, pourvu
'il vînt sans délai s'en remettre à sa
émence pour le reste. Baranouski n'hé-
a pas, & se rendit à Léopol, à la
te des Troupes révoltées. L'humiliation
'il subit fut proportionnée à l'attentat
nt il s'étoit rendu coupable : il eut
dre de se rendre dans la principale
lise, où le Peuple s'étoit assemblé en
le. Après qu'il eût vu rompre son
on de Maréchal; & lacérer l'acte de
onfédération, il alla placer lui-même
étendard sous les pieds du Grand-
éral de la Couronne; & il finit par
ander pardon à haute voix à la
blique, prosterné aux pieds de
nouski, & touchant du front le
ne-pied de son siege. Ce fut le 11
ui 1697, que l'Aïeul de Stanislas,
et acte, où il entroit autant de
é que de clémence, sauva l'hon-
e la République, en lui rendant
toyens utiles.

ırconstance ajoutoit un nouveau
service que ce Seigneur rendoit:

à sa Patrie. On touchoit au terme fix pour la Diete d'élection. L'ouvertur s'en fit le 15 du même mois, quatr jours après la soumission des Révolté Stanislas y fut encore député. L'Evêqu de Plocsko, dans un discours pathétique conjura les Nonces de sacrifier tout inte rêt particulier au bien commun de l Patrie, & de commencer par se sou venir, dans le choix qu'ils alloient fair du Maréchal de la Diete, qu'il s'agisso de donner un Président à la Nation assem blée pour se choisir un Roi. Les qualité qu'il demandoit dans cet Officier publi différoient peu de celles que l'on eût p désirer dans un Roi; & tout le mond convint que le Polonois qui les réuni roit, seroit digne du Maréchalat: mai on paroissoit désespérer en même temp de le trouver dans l'Assemblée. C'e alors que plusieurs Nonces, & ceu sur-tout du Palatinat de Posnanie, s'écrie rent: Qu'ils connoissoient, & qu'ils s'en gageoient à produire un Sujet qui répon droit à la haute idée que l'Evêque d Plocsko s'étoit formée d'un Maréchal & l'on commença à recueillir les suf frages. Les Palatinats qui opinerent le premiers, porterent unanimement Sta nislas. Stanislas n'étoit alors âgé que d

vingt ans. Mais on n'avoit pas oublié que, l'année précédente, ce jeune Seigneur s'étoit montré parmi ses Concitoyens avec tout l'avantage que donna jamais le génie mûr par la plus longue expérience; & s'il fut assez modeste pour s'étonner de la résolution des Nonces, il s'en étonna seul. Personne n'objecta sa jeunesse, personne ne pensa à élever le moindre doute sur sa prudence & sa capacité. Ceux même qui se proposoient de lui faire donner l'exclusion, commencerent par faire un magnifique éloge de ses qualités personnelles. Le Staroste d'Odolanou eût fait, selon eux, un Maréchal accompli: mais le fils du Palatin de Posnanie, & le petit-fils du Grand-Général de la Couronne, devoit être suspect à la Nation. L'attachement du premier pour la famille Royale étoit connu; & Jablonouski, auquel on ne pouvoit refuser la gloire d'avoir bien servi la Patrie dans l'affaire des Révoltés, cachoit sans doute des vues d'ambition sous ces dehors de zele patriotique. C'est ainsi que les malintentionnés faisoient un crime au jeune Leckzinski de ce qui eût dû rendre plus intéressant encore son mérite personnel.

Témoin de ces imputations vagues, Stanislas laissoit à ses amis le soin de les

réſuter. L'impudence des calomniateurs put ſeule le forcer à rompre le ſilence. Le Nonce Gruckzinski ſe fit fort de convaincre celui qu'on vouloit appeler au Maréchalat des liaiſons les plus étroites avec le principal auteur du ſoulévement de l'Armée de la Couronne. Il vouloit parler du pere de Staniſlas, & il le déſignoit aſſez ; mais il ne le nommoit pas. Moins diſcret que Gruckzinski, un Nonce du Palatinat de Kalisch, dans la chaleur de ſes invectives, laiſſa échapper le nom de Raphaël Leckzinski. Déjà la multitude, facile à s'enflammer, demandoit où étoit l'auteur de tant de maux ; & il ſembloit que chacun eût voulu ſe faire un mérite de lui porter le premier coup. C'eſt alors que Staniſlas, preſſé par le ſentiment de la nature, s'élance au milieu de la foule ; &, de ce ton de voix paſſionné qui ſe fait écouter : « (1) Ne cherchez pas, mes Freres, s'écrie-t-il, celui qu'on vous défere comme coupable de trahiſon, il n'eſt pas ici ; mais il ne ſauroit vous échapper : je connois le chemin de ſa maiſon, je vous y conduirai. S'il s'eſt porté à ce noir attentat, il faut qu'il l'expie par ſon ſang. Ce n'eſt

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

[redacted]

pas aſſez encore : qu'un exemple mémorable intimide à jamais les méchans Citoyens : étendez vos vengeances juſque ſur la famille du Traître : vous avez en votre pouvoir ſon fils unique, c'eſt celui même qui vous parle.... «. Puis, jetant un regard plein d'indignation & de mépris ſur ſes accuſateurs : » Ames lâches, leur dit-il, pourquoi recourir à ces infames artifices, pour exclure le fils de Raphaël de la Charge à laquelle ſemble vouloir l'appeler l'indulgence de nos Concitoyens ? C'eſt à ma perſonne qu'il faut vous en prendre, & non pas à ma famille. Dites que ma jeuneſſe vous paroît une raiſon d'excluſion : dites que vous ne me croyez pas l'expérience que demanderoit ce difficile emploi. Nommez enſuite celui de nos Freres que vous en croyez plus digne que moi : louez ſes vertus, relevez ſes talens, donnez-lui vos ſuffrages : c'eſt alors que, vous jugeant animés du zele du bien public, je pourrai me joindre à vous. Mais quand la noire calomnie lancera ſes traits contre l'innocence ; quand de méchans Citoyens attaqueront l'homme vertueux, je me ſouviendrai des leçons que m'a données mon pere ; je ſoutiendrai hardiment la cauſe de la vertu.

» Je pardonnerois aux accuſateurs du Palatin de Poſnanie d'avoir oublié qu'en mille occaſions ce généreux Citoyen ſacrifia ſes propres intérêts aux intérêts de la Patrie. Je leur pardonnerois même d'avoir oublié qu'en cette circonſtance mémorable, où le feu Roi vouloit faire déſigner pour ſon ſucceſſeur un fils aujourd'hui peut-être digne de l'être, ce fut ce même Leckzinski, qu'on accuſe aujourd'hui d'un dévouement aveugle aux intérêts de la Famille Royale; ce fut lui ſeul qui arrêta par ſa fermeté les ſuffrages qui alloient conſacrer cette dangereuſe innovation. Mais ſont-ils excuſables, ces hommes paſſionnés, ſont-ils excuſables d'ignorer que le ſoulevement des Troupes contre le Général de la Couronne n'a pu être excité par mon pere; par mon pere, le gendre de ce même Général; par mon pere, qui vit avec mon aïeul dans une union que tout le monde regarde comme un modele parfait de la plus tendre amitié? Mais ſont-ils excuſables ſur-tout d'ignorer qu'au temps du ſoulévement, mon pere, en ſa qualité de Général de la Grande-Pologne, fit publier contre les Confédérés un Décret qui portoit la défenſe expreſſe d'aſſigner les quartiers d'hiver



aux Compagnies qui ne produiroient pas un ordre ſigné du Grand-Général de la Couronne. Etrange contradiction ! Mon pere a provoqué la révolte de l'Armée contre ſon beau-pere & ſon ami ; & mon pere a pris les meſures les plus efficaces pour empêcher que les quartiers fuſſent aſſignés aux Troupes que mon pere a fait révolter !

» Et ce n'eſt pas, mes Freres, le ſeul endroit par où l'iniquité ſe confond elle-même : car je m'apperçois que nos Ennemis ne m'attaquent comme fils du Palatin de Poſnanie, qu'après avoir fait d'inutiles tentatives pour me rendre ſuſpect comme petit-fils du Général de la Couronne. En ſorte que l'aveugle paſſion me fait un crime égal d'être uni par le ſang à deux hommes qu'elle ſuppoſe ennemis entr'eux & diviſés d'intérêts. Mais ma tâche unique eſt de venger mon pere.

» Quant à l'attachement qu'on lui reproche pour la Famille Royale, prétend-on blâmer en lui cette inclination généreuſe & bienfaiſante qu'une juſte reconnoiſſance inſpire, & qui fait la gloire des grands Cœurs ? Si cela eſt, mon pere eſt coupable, & je le ſuis auſſi ; &, ce qui paroîtra plus criminel encore, nous nous

faisons un devoir de l'être. Vous tous, cependant, qui conspirez notre perte, gardez-vous de confondre une des vertus les plus louables avec la plus honteuse lâcheté. Il en est, je veux le croire, qu'une affection vénale & sordide attache au parti que nous soutenons; ceux-là ont été corrompus par l'argent de la Reine : distinguez-les d'avec nous; & jugez lequel est plus digne de votre haine, ou d'une Ame mercenaire qui vend ses suffrages, ou d'un Cœur noble qui, en les donnant à l'amitié, croit encore ne les donner qu'au mérite ? «

Gruckzinski ayant osé répliquer à ce discours, Stanislas le prit à partie, le traita de calomniateur, s'engagea à démontrer ses noirceurs, & somma la Diete de le punir comme un misérable qui prostituoit son caractere de Nonce. L'éloquence du fils confondit les ennemis du pere : on reconnut l'innocence de Raphaël Leckzinski ; & ses accusateurs furent condamnés à une humiliante rétractation. Une Ame vindicative n'en fût pas restée-là; mais, content de son triomphe, & craignant de marquer moins d'horreur de la calomnie que de haine contre ceux qui l'avoient mise au jour, le jeune Orateur ne voulut pas en poursuivre



plus loin la vengeance, qui est terrible en Pologne (1).

Cependant les Nonces de la Grande-Pologne persistant dans la résolution de déférer le Maréchalat à Stanislas, tandis que d'autres prétendoient toujours lui donner l'exclusion, on proposa divers expédiens. Les uns demandoient que l'on continuât le Maréchal de la Diete précédente, d'autres proposoient qu'on s'en passât dans la Diete actuelle; & l'on finit enfin par convenir que l'élection de cet Officier se feroit, comme celle du Roi, dans une *Pospolite* ou Assemblée à cheval, qui fut indiquée pour le 15 de Juin.

On mit d'abord trois Sujets sur les ngs. Stanislas fut du nombre; & les ffrages se déclaroient encore en sa veur, lorsque, par un trait de modéion qui lui fit beaucoup plus d'honur que n'eût pu lui en faire le bâton Maréchal, il alla trouver les Nonces les premiers lui avoient donné leurs : » Messieurs, leur dit-il, ou votre

Celui qui est convaincu de calomnie, doit come en plein Sénat, se coucher entre les jambes ui qu'il a calomnié, & dire, à haute & intelvoix, en rapportant la calomnie qu'il a publiée: ai menti comme un Chien «. Cette confession faut qu'il imite trois fois l'aboiement du Chien.

» affection pour moi va me faire Maré-
» chal de la Diete, & l'on croira que
» j'ai brigué un emploi que je redoute
» infiniment ; ou vous trouverez encore
» des oppoſitions, & de nouvelles divi-
» ſions vont ſuccéder aux premieres.
» Faiſons mieux : on m'oppoſe deux
» concurrens ; réuniſſons-nous tous en
» faveur de celui qui vous paroît le
» plus digne « : le Comte Biélinski fut nommé.

Cette affaire, parmi les déſagrémens qu'elle cauſa à Staniſlas, eut cela d'avantageux pour lui qu'elle contribua beaucoup à étendre ſa réputation. Cet heureux tempérament de vigueur & de modération, qu'il faiſoit paroître dans ſa conduite, lui donnoit des admirateurs & des amis, &, ſans qu'il s'en doutât, lui frayoit la voie au Trône.

La nomination du Maréchal de la Diete avoit paru réunir les Eſprits ; mais bientôt un plus grand intérêt les diviſa de nouveau. Staniſlas & ſes amis ſe propoſoient de porter ſur le Trône le fils aîné du feu Roi, *Jacques Sobieski.* La France, cette Nation qui devoit prendre un jour un ſi vif intérêt à la gloire de Staniſlas, en avoit alors un particulier de combattre le Parti que ſoutenoit ce

jeune Seigneur. L'Abbé, depuis Cardinal, de Polignac, le plus habile politique du siecle de Louis XIV, étoit, depuis trois ans, l'Ambassadeur de ce Prince auprès de la République. Attentif à démêler les intérêts de la Cour qui l'employoit, il avoit remarqué que le Prince Jacques n'aimoit pas les François. Cette antipathie étoit fondée sur ce que la Reine, qui étoit Françoise, n'avoit jamais eu pour lui cette tendresse de sentimens que la nature a coutume d'inspirer à une mere pour son fils. A la mort du Roi, la Reine, en changeant de fortune, avoit paru changer aussi de sentimens pour son fils. Elle pria l'Abbé de Polignac d'embrasser les intérêts d'un Prince dont la mere étoit Françoise. » Je le ferois volon-» tiers, Madame, répondit l'Ambassa-» deur, si je pouvois ignorer que le » fils n'a pas hérité de l'affection que » sa mere conserve pour sa Nation «. La Reine comprit qu'elle insisteroit inutilement, & parut n'en avoir pas moins de confiance en l'Abbé de Polignac. Elle le consulta sur l'usage qu'elle pourroit faire des trésors que lui avoit laissés le feu Roi. Il eût pu lui répondre : » Gardez-» les pour acheter les suffrages de ceux » qui ne voudront pas les donner gra-

» tuitement à votre fils «. Il lui donna le conseil, qu'elle suivit, d'en faire offre à la France, qui en avoit le plus grand besoin.

Cette Princesse se flattoit toujours que, si l'Ambassadeur François n'appuyoit pas le Parti de son fils, au moins il ne travailleroit pas à l'affoiblir; elle se trompoit. L'Abbé de Polignac, pendant son séjour en Pologne, avoit étudié les caracteres & démêlé les intérêts des Seigneurs les plus accrédités parmi la Noblesse. Un génie pénétrant, une facilité séduisante de s'énoncer, un caractere plein d'aménité, des services essentiels rendus à plusieurs Particuliers sous le regne précédent, tout contribuoit à lui donner le plus grand ascendant sur les Esprits. Il résolut d'en profiter en faveur du Prince de Conti; &, le projet qu'il avoit formé de lui mettre la Couronne sur la tête, il l'eût réalisé, sans doute, s'il n'eût eu contre lui le Parti que soutenoit le jeune Leckzinski. Déjà il avoit su, par un ingénieux sophisme, disposer les principaux Seigneurs de la Pologne à se désister des prétentions qu'ils pouvoient avoir à la Couronne. » Je ne sais, » Messieurs, leur dit-il, si vous connoissez un Sujet parmi vous à qui ses

» Concitoyens rendent l'hommage d'un » mérite tranſcendant. Si cela eſt, vous » ne devez pas balancer à vous le donner » pour Roi. Autrement, propoſer un » Polonois pour le Trône, c'eſt, ſelon » moi, faire inſulte au mérite égale- » ment diſtingué d'une infinité d'autres «. C'eſt d'après ce raiſonnement, qui flattoit la vanité du grand nombre, que la Confédération qui s'étoit formée à la ſuite de la derniere Diete, avoit réſolu de déclarer ennemi de l'Etat tout Polonois qui oſeroit prétendre à la Couronne.

La République, ſur ces entrefaites, avoit beſoin d'argent pour contenir les Tartares ſes voiſins : l'Abbé de Polignac emprunta une groſſe ſomme, dont il s'empreſſa de lui faire offre, au nom du Roi ſon Maître. La plupart des Palatins étoient d'avis qu'on l'acceptât. » Pour » moi, dit le Staroſte d'Odolanou, » je penſe que la circonſtance de l'élec- » tion d'un Roi n'eſt pas celle où nous » devions contracter avec un Prince » étranger la dette d'une reconnoiſſance » qu'il nous ſera peut-être difficile d'ac- » quitter ſans que la liberté des ſuffrages » en reçoive quelque atteinte «. On ſe réunit à cet avis ; & l'on remercia l'Ambaſſadeur de ſes bons offices.

L'Abbé de Polignac, comprenant par ce refus que la République en corps ne lui vendroit pas ſes ſuffrages, ne penſa plus qu'à les acheter en détail, & il y réuſſit mieux. Prenant chacun par ſon foible, aux uns il offroit la perſpective flatteuſe de la reconnoiſſance du nouveau Roi, auquel il ne laiſſeroit pas ignorer les noms de ceux qui lui auroient procuré la Couronne : aux yeux des autres, il faiſoit briller l'or que la République venoit de refuſer : il donnoit à tous de ſi belles paroles, que perſonne ne ſortoit de ſon cabinet ſans lui avoir promis ſon ſuffrage & ceux de ſes amis.

On comptoit alors juſqu'à dix Prétendans à la Couronne de Pologne ; & comme l'Ambaſſadeur de France n'avoit pas encore nommé ſon Candidat, le Parti de Jacques Sobieski étoit le plus apparent. Ce Prince, quoique Polonois, avoit été mis ſur les rangs, contre l'Arrêté de la Confédération de Varſovie, qui ne lioit que ceux qui avoient jugé à propos d'y ſouſcrire. L'Abbé de Polignac, entr'autres moyens qu'il employa pour affoiblir le Parti qu'il redoutoit, propoſa au Sénat d'enjoindre à la Reine de ſe retirer de Varſovie, où ſa préſence,



lisoit-il, ne pouvoit que gêner la libert
les suffrages. Le raisonnement qu'il fai-
soit contre la Reine on pouvoit le lui
opposer à lui-même, & le Staroste
d'Odolanou ne manqua pas de le faire.
» Quelle parité! repliquoit l'Abbé de
» *Polignac*, la Reine porte pour Roi son
» propre fils, un Prince dont je m'abs-
» tiendrai de parler, parce que la Nation
» le connoît assez; au lieu que moi, on
» sait que je ne travaille que de con-
» cert avec les Sénateurs les mieux
» intentionnés, & par le zele le plus
» désintéressé pour la République «. Le
Sénat, qui ne savoit qu'applaudir aux
ues du Ministre François, pria la Reine
e se retirer; & ce fut alors que l'Abbé
Polignac déclara publiquement ce
nt il avoit toujours fait un secret:
'il demandoit la Couronne, au nom
Roi son Maître, pour *Louis de Bourbon-*
ti, qu'il présenta comme un Prince
mparable, & tel précisément qu'il
lloit à la Pologne dans les conjonc-
s où elle se trouvoit. Il ne craignoit
ne seule chose, c'étoit que ce grand
ne ne voulût pas se charger du
d'une Couronne.
: motifs de sa crainte devoient être
ifférens, au jugement des Partisans

de Sobieski. Dans une Lettre qu'ils lui adresserent, & qui fut souscrite par l'Evêque de Cujavie, ils lui exposoient les raisons qu'ils avoient de douter qu'il réussît dans l'entreprise qu'il avoit formée en faveur du Prince de Conti. Mais, loin de se laisser ébranler par ces avis, l'Abbé de Polignac les regarda comme une occasion, aussi précieuse qu'elle étoit naturelle, d'offrir à la Pologne un portrait magnifique du Prince qu'il lui proposoit. Et, dans une longue réponse qu'il fait à l'Evêque de Cujavie, » Que
» cherchent les Polonois, dit-il entr'au-
» tres choses, n'est-ce pas un grand
» Roi, bon guerrier, sage, magnanime,
» libéral, modeste & affable; qui, par
» tant de riches talens, rende à la Répu-
» blique son premier lustre & son an-
» cienne félicité; qui, par la réputation
» de ses armes, contienne les ennemis
» de la Patrie, réprime ses envieux, &
» oblige ses voisins à maintenir les allian-
» ces faites avec elle; qui gouverne son
» Peuple plus par son exemple que par
» son autorité; qui paroisse le premier
» dans les Conseils, & qui soit dans les
» actions le modele de la conduite des
» autres; qu'aucun Polonois ne haïsse ni
» ne méprise; & qui s'attache à bien

» manier un Sceptre qu'il tiendra, non » de la Loi ni de la Coutume, mais de » ſa ſeule vertu «? Après avoir conclu que tel ſeroit le Prince de Conti ſur le Trône de Pologne, l'Abbé de Polignac s'applique à répondre aux difficultés que lui propoſe l'Evêque de Cujavie. Il aſſure enſuite que ſon Candidat aſſiégera & réduira, avant ſon couronnement, le Fort de Kaminieck occupé par les Turcs; & qu'il procurera à la République les ſommes immenſes dont elle a beſoin pour acquitter ſes dettes. Il termine enfin ſon éloquent Manifeſte, en proteſtant que l'intérêt qu'il prend au bonheur des Polonois, joint aux ordres qu'il a reçus du Roi ſon Maître, ne lui permettront jamais d'abandonner la pourſuite de cette affaire.

Cette lettre fit grand bruit en Pologne; & pluſieurs aimoient à ſe perſuader qu'il étoit impoſſible d'y répondre d'une maniere ſatisfaiſante. Le Staroſte d'Odolanou n'en jugea pas ainſi. Quoique la crainte de ſe compromettre dans une Aſſemblée, où il voyoit régner l'aigreur & l'animoſité, lui eût fait prendre la réſolution de ne plus s'y montrer publiquement, il n'en avoit pas moins de zele lorſqu'il s'agiſſoit d'aider ſon Parti

de ſes conſeils ou de ſa plume. Dans une réplique qu'il concerta avec l'Evêque de Cujavie & quelques autres Seigneurs dévoués au Prince Sobieski, il affoiblit beaucoup, & il détruiſit en partie ce qu'avoit établi l'Abbé de Polignac. Il s'attache d'abord à rendre ce Miniſtre ſuſpect par le talent qu'il a eu de s'initier aux affaires les plus ſecretes de l'Etat, & par la chaleur qu'il met à la pourſuite de celle dont il s'agit. » Mille » exemples, dit-il, ſont voir que les » Ambaſſadeurs de ce caractére, que » Comines appelle d'honnêtes eſpions, » ſont tout propres à troubler les Etats » où ils ſont envoyés «. Il rend ſenſible l'inconſéquence du Sénat, qui exige que la Reine s'éloigne de Varſovie, dans la crainte qu'elle ne faſſe des démarches en faveur de ſon fils, & qui ſouffre en même temps qu'un Ambaſſadeur intrigue en ſecret & en public pour un Prince étranger ; & cela par la raiſon, dont il ne fait pas myſtere, que le Roi ſon Maître l'a chargé du ſoin de lui procurer la Couronne de Pologne.

» L'Abbé de Polignac trace à la vérité » le portrait d'un Roi tel qu'il le faudroit » à la Nation ; mais le Prince de Conti » a-t-il toutes les rares qualités que ce » Miniſtre

» Miniſtre lui ſuppoſe ? C'eſt ce qu'on » ignore, & ſur quoi il eſt fâcheux qu'on » ſoit obligé de s'en rapporter aveuglé» ment à ſon Panégyriſte «. L'Auteur de la Réplique remarque ſeulement que, ſi le Prince François eſt un ſi grand Guerrier, Louis XIV, qui fait la guerre par ſes Généraux en Allemagne & en Piémont, en Catalogne & dans la Flandre, devroit bien lui confier le commandedement de quelqu'une de ſes Armées. » Pourquoi, continue-t-il, n'entend-on rien dire de ce Prince ? Pourquoi n'entendon parler ni de ces triomphes qu'on lui attribue, ni d'aucune bataille qu'il ait donnée, ni, en un mot, d'aucune action mémorable qu'il ait faite ? Tout ce que nous ſavons, c'eſt que la Princeſſe ſon épouſe, abymée dans le luxe, ne s'occupe que du ſoin d'inventer de nouvelles modes, de nouveaux ajuſtemens, & de nouveaux moyens de multiplier ſes profuſions. Nos Dames de Pologne ne manqueroient pas de ſuivre cet exemple, & d'épuiſer leurs malheureux époux par ces frivoles dépenſes. Et ne ſait-on pas que les Peuples les plus guerriers ſe ſont abâtardis par le luxe & les plaiſirs ?....

» Ne pourrions-nous pas craindre d'ailleurs qu'il n'en ſoit des magnifiques

promesses que fait l'Abbé de Polignac, au nom de son Candidat, comme des six mille Gascons que le Duc d'Anjou promit autrefois, avec serment, à la République pour se faire élire son Roi, & qui ne sont pas encore arrivés?.... C'est un collier d'or pour nous assujettir, que ces millions dont on nous flatte. Et qui pourroit croire que la France, dans l'état d'épuisement où elle se trouve, veuille bien employer gratuitement tant de millions en notre faveur? Qui s'imaginera qu'elle nous aime assez généreusement pour exposer de si grandes sommes pour nous, sans en espérer aucun dédommagement?.... Cette Cour promet de réduire Kaminieck avant le couronnement du nouveau Roi! mais n'est-ce pas visiblement se moquer de nous? Comme si la réduction d'une Place de cette force dépendoit uniquement des hommes, ou qu'on eût la parole de celui qui tient seul la victoire entre ses mains. Mais dans le cas où ce nouveau Roi ne jugeroit pas à propos de remplir ses engagemens, qui est-ce qui pourroit y forcer celui qu'on nous présente comme un si puissant Prince?....

» C'est bien mal-à-propos que M. l'Ambassadeur de France rejette la cause de

tous nos troubles sur les femmes, pour en prendre occasion de blâmer la Reine de Pologne, & de ternir la réputation du Roi défunt, d'une maniere fort hardie, & qui ne convient nullement au caractere dont il est revêtu. Et n'est-ce pas être bien téméraire que de faire d'un tel génie un imbécille qui abandonnoit à la Reine son épouse la conduite de son Etat & de sa famille?..... Mais qu'avons-nous donc à faire d'Etrangers? Pourquoi préférerions-nous un mérite que nous ne connoissons que sur la foi d'un Ambassadeur, à celui que nous voyons de nos propres yeux?..... Choisissons pour Roi un Prince qui ait à cœur les intérêts de la République. Or qui est-ce qui peut mieux connoître le bien de l'Etat & s'y dévouer, que celui qui y est né, qui y a été élevé, & qui, fils d'un Prince qui s'est sacrifié pour l'honneur de la Patrie, se proposera toujours ce bel exemple pour modele «? L'Auteur de la Réplique conclut enfin que, pour prévenir les divisions, le Maréchal de la Diete doit, suivant l'obligation de sa charge, avertir l'Ambassadeur de France, non-seulement de se conduire avec plus de réserve, mais même de s'absenter de la Pologne, conformément

aux Statuts qu'il a lui-même réclamés contre la Reine, & qui exigent l'éloignement de quiconque s'annonce pour porter exclusivement un Candidat.

Tous ceux qui avoient intérêt à affoiblir le Parti de la France, ne parloient pas de son Ambassadeur avec autant de modération que le font ici Stanislas & les principaux Partisans du Prince Jacques. La Reine-Mere qui, sans doute, auroit gardé le silence, si l'Abbé de Polignac se fût contenté de révéler les foiblesses de son sexe, ne lui pardonna pas d'avoir cité sa personne pour exemple, dans une Piece rendue publique. Le premier trait de vengeance qui lui échappa, & qui justifioit un peu l'Auteur de la satire, fut de faire enlever de son appartement un portrait dont elle lui avoit fait présent. Mais elle parloit sur-tout, comme de la plus insigne perfidie, du conseil qu'il lui avoit donné de prêter son argent à une Puissance qui devoit en faire usage pour fermer les avenues du Trône à son fils. D'autres, aveuglés par le même esprit de parti, prenoient ombrage de toutes les démarches de l'Abbé de Polignac. Ils prétendoient découvrir le jeu de sa politique dans les événemens les plus naturels, ou même les plus opposés;

&, comme s'il eût dû être également coupable, ſoit qu'il excitât des troubles, ſoit qu'il en appaiſât, ils lui imputoient, d'une part, le ſoulevement de l'Armée de la Couronne, & d'une autre, ils ne lui pardonnoient pas d'avoir interpoſé ſa médiation pour rapprocher deux Partis qui, depuis long-temps, cauſoient en Lithuanie d'affreux déſordres, dont nous parlerons bientôt.

A peine Staniſlas eut-il appaiſé, par ſa modération, les troubles qu'occaſionnoit l'élection du Maréchal, que de plus grands déſordres agiterent l'Aſſemblée. On s'aigriſſoit par des reproches mutuels: les Séances devenoient de jour en jour plus tumultueuſes, & les intrigues ſecretes des Partis oppoſés préparoient à des violences ouvertes. Un Particulier fut tué d'un coup de piſtolet, pour avoir dit qu'il donneroit ſa voix au Prince Jacques. Un autre, pour une imprudence du même genre, eût ſubi le même ſort ſi le coup n'eût porté à faux. Mais on eut tout lieu de croire un jour que le champ Electoral alloit ſe changer en un champ de bataille. Les Nonces de quelques Palatinats ayant crié *Vive Conti*, d'autres répondirent *Vive Jacques*, & chacun ſe mit ſur la défenſive. On voyoit

le Caſtellan de Kaliſch, monté ſur un cheval de bataille, parcourir les rangs le ſabre d'une main, un Crucifix de l'autre, & criant d'une voix de tonnerre : *Vive Dieu, vive Conti, vive la liberté.* Effrayés du danger, & craignant pour quelque choſe de plus précieux encore que la liberté, pluſieurs Nonces Eccléſiaſtiques, & entr'autres les Evêques de Poſnanie & de Cujavie, gagnerent à toute bride la ville de Varſovie.

Lorſque les affaires de la Diete étoient dans cette confuſion, & que les amis de Staniſlas en imputoient la cauſe à ce que ce jeune Seigneur n'avoit pas été appelé au Maréchalat, l'Electeur de Saxe, profitant de la circonſtance, ſe mit au rang des Prétendans à la Couronne. Son Miniſtre Flemmeing, de concert avec le Caſtellan de Culm, offrit d'abord à l'Abbé de Polignac le rembourſement des ſommes qu'il avoit employées pour l'avancement des affaires de ſon Candidat. Il l'aſſura, en même temps, que Louis XIV, prévenu par le Cardinal Janſon, approuvoit la démarche qu'il faiſoit en faveur de l'Electeur ; & il ne manqua pas de lui laiſſer entrevoir que ce Prince généreux meſureroit ſa reconnoiſſance ſur l'importance du ſervice qu'il lui rendroit

n lui procurant une Couronne. C'étoit eu connoître l'Ambassadeur de France, ue de le croire capable de sacrifier une ntreprise d'honneur à un intérêt per- onnel. Admis au Sénat, il y déclama vec véhémence contre le projet de iettre sur le Trône un Prince qui avoit té Luthérien, & dont la conversion itéressée devoit paroître plus qu'équi- oque. Mais il eut la douleur de lire ır les visages que l'éloquence pécu- ieuse du Ministre de Saxe commençoit devenir plus persuasive que la sienne. promit de nouveau, au nom du Roi e France, de payer les arrérages dus l'Armée de la Couronne. Flemmeing, n faisant les mêmes promesses, mon- oit de l'argent comptant; & plusieurs énateurs, qui n'auroient pas voulu endre leurs suffrages à leur profit, isoient hautement qu'ils croyoient ne ouvoir rien faire de mieux que de s donner à un Prince assez riche pour cquitter les dettes de la République.

Jacques Sobieski, désespérant du succès e ses démarches, fit déclarer aux Chefs e son Parti qu'il ne vouloit plus être is au rang des Prétendans à la Cou- onne. Flemmeing ne redoutoit plus ors que l'Abbé de Polignac. Le 27 Juin,

jour de l'élection, il alla le trouver encore, pour lui renouveler les offres de dédommagement qu'il lui avoit déjà faites, s'il vouloit se désister de ses poursuites. Il en reçut pour réponse : Que les affaires du Prince de Conti étoient dans le meilleur état, & qu'il n'avoit nulle inquiétude. De leur côté, le Starosté d'Odolanou, & les autres amis de Sobieski avoient arrêté que, s'ils ne réussissoient pas à placer ce Prince sur le Trône, ils se réuniroient pour en écarter le Prince de Conti. D'après cette résolution, l'Evêque de Cujavie, dans le moment même où l'Assemblée se formoit dans le champ Electoral, fit encore un dernier effort pour ébranler le Primat, que l'Abbé de Polignac avoit su retenir dans ses intérêts ; & il lui fit parvenir ce billet : » Monsieur le Primat, puisque » votre attachement pour la France vous » a fait oublier la reconnoissance que » vous devez à la Maison Royale, & » que le Prince Jacques succombe, je » vous déclare que, si vous nommez le » Prince de Conti, nous avons quarante » Compagnies de Noblesse conjurées » pour élire le Duc de Saxe «. Cependant le Primat, ayant recueilli les voix, déclara, vers les six heures du soir, que



la Nation déféroit la Couronne à *François-Louis de Bourbon, Prince de Conti.* Les réclamations des Oppofans retentirent auffi-tôt de toutes parts; mais, fans y avoir égard, le Prélat, accompagné de ceux qui avoient donné leurs voix au nouveau Roi, fe rendit à Varfovie pour y chanter un *Te Deum.*

Alors les amis du Prince Jacques, reftés maîtres du champ d'élection avec les Partifans de l'Electeur de Saxe, fe concerterent pour oppofer un Rival au Prince de Conti. Comme le Primat étoit abfent, ils firent une douce violence à l'Evêque de Cujavie, pour l'obliger, fuivant la prérogative de fon Siege, à recueillir les fuffrages. Ils furent unanimes en faveur de *Frederic-Augufte, Electeur de Saxe;* en forte que les Polonois, qui étoient fans Roi le matin, en eurent deux le foir; & ils en auroient eu trois, fi le Parti que foutenoit le Starofte d'Odolanou, n'eût été plus modéré que les autres.

L'Abbé de Polignac dépêcha à la Cour de France, pour y annoncer l'élection du Prince de Conti; & le Miniftre Flemmeing fit parvenir dans le même temps à fon Maître la nouvelle de la fienne. L'Electeur de Saxe avoit fur fon

Rival un grand avantage, celui de la proximité des lieux. Déjà ce Prince avoit fait avancer, à tout événement, un corps de Troupes vers la Pologne. Bientôt une nombreuſe & magnifique Ambaſſade vint le prier de ſe rendre dans ſes nouveaux Etats; &, pour ne pas s'y faire attendre, il ſe joignit aux Députés, & prit avec eux la route de Cracovie.

Le Primat, dans une Aſſemblée qu'il tint le 26 Août, pour confirmer l'élection du Prince de Conti, publia en même temps un *Rokoſz* contre l'Electeur de Saxe; & la *Poſpolite* eut ordre de ſe tenir prête le 15 de Septembre pour marcher contre ce Prince, s'il refuſoit de ſortir du Royaume. Inſtruit de la réſolution du Rokoſz, Auguſte choiſit le jour même où ſes ennemis devoient le combattre, pour ſe faire couronner à Cracovie. La Nobleſſe de ſon Parti ſe rendit en foule auprès de ſa Perſonne: la cérémonie fut brillante, & perſonne n'entreprit de la troubler.

Ce ne fut que le 26 Octobre que le Prince de Conti aborda au Port d'Olive, près de Dantzick. L'Abbé de Polignac n'avoit rien négligé pour lui ménager les moyens de ſe ſoutenir; & la Nobleſſe de ſon Parti, dès qu'il fut arrivé, alla

lui faire les offres de ſervices les plus empreſſés. La difficulté fut de les réaliſer. L'Electeur de Saxe, maître dans le Pays, avoit le plus grand intérêt à empêcher que ſon Rival n'y pénétrât. Il fit avancer ſon Armée vers Olive. Le Général Brant, qui la commandoit, ſurprit & força le camp des François. La moitié des troupes qui le gardoient fut paſſée au fil de l'épée : les bagages du Prince de Conti furent pillés ; & quarante de ſes Domeſtiques furent du nombre des Priſonniers, qui monta à deux cents. L'Ambaſſadeur de France, qui ſe trouvoit dans le camp, fut aſſez heureux pour échapper par la fuite, & gagner la rade de Dantzick. C'eſt-là que le Prince de Conti attendoit avec impatience un corps de Troupes que le Comte Sapiéha s'étoit engagé à lui fournir. Mais ce Seigneur, au lieu de lui amener une Armée, lui adreſſa une Lettre d'excuſes pour juſtifier ſes délais, & lui repréſenter la néceſſité d'attendre des circonſtances plus favorables pour tenter quelque entrepriſe. Le Prince de Conti, jugeant par-là que l'affaire étoit manquée, & n'étant pas d'humeur à expoſer ſa perſonne & ſa liberté, pour ſoutenir un Parti qui avouoit lui-même ſa foibleſſe,

mit à la voile le 9 de Novembre p(retourner en France.

Tout ce qu'on pouvoit attendre zele & de l'activité d'un habile Négoc teur, l'Abbé de Polignac l'avoit mis œuvre dans la conduite de cette affai mais on en jugea par le succès, & fut coupable. Rappelé en France, il ordre de se retirer dans son Abbaye Bonport. Cette disgrace nous valut l'*A* *Lucrece;* & ce Poëme mérita à son Aute l'estime du Duc de Bourgogne, qui s(licita son rappel.

Fin du Livre Premier.





HISTOIRE
DE
STANISLAS PREMIER, ROI DE POLOGNE.

LIVRE SECOND.

L'ÉLECTEUR de Saxe, après la retraite de son Rival, se flattoit de gagner aisément le Primat & la Noblesse qui s'étoit déclarée pour le Prince de Conti; mais il s'apperçut bientôt, à la tournure que prirent ses affaires, qu'elles n'étoient pas aussi avancées qu'il se l'étoit imaginé. Il n'éprouvoit, il est vrai, aucune contradiction de la part de ceux dont il avoit payé les suffrages; mais il en étoit d'autres qui les lui avoient donnés gratuitement, & d'autres encore qui, comme le Staroste d'Odolanou, n'avoient concouru à son élection que dans le

déſeſpoir de n'avoir pu conſommer celle de Sobieski. Tous alors, de concert, ſe rapprocherent du Primat; &, en le priant d'aviſer aux moyens de légitimer la nomination de l'Electeur, ils l'aſſurerent qu'ils étoient réſolus de prendre les meſures qu'il jugeroit lui-même les plus efficaces pour mettre en ſureté la Religion Catholique, & la liberté de la Nation.

Le premier eſſai que le nouveau Roi fit de ſon pouvoir, fut bien propre à lui faire ſentir combien il étoit borné. Il indiqua une Aſſemblée, qui devoit avoir pour objet de remédier aux déſordres publics : perſonne ne s'y rendit. Il fit des invitations plus preſſantes : on ne daigna pas y répondre. Le Primat, de ſon côté, tenoit des Aſſemblées auxquelles la Nobleſſe ſe rendoit en foule; & Auguſte fut obligé d'y envoyer lui-même ſes Députés. On commença par leur dire : Que leur Maître n'avoit le droit ni de convoquer des Aſſemblées, ni de faire aucun acte d'autorité Royale, en vertu d'une élection qui étoit illégale & nulle de plein droit. Ce ne fut qu'après bien des pourparlers qu'il fut arrêté qu'Auguſte, pour être reconnu Roi de Pologne, commenceroit par



donner des preuves non-équivoques de ſon attachement à la Religion Catholique, preuves qui ſeroient ſoumiſes à l'examen du Primat & du Nonce du Pape: qu'il congédieroit, ſans délai, de ſon Armée & de la Pologne, tous les Miniſtres Luthériens qui l'avoient ſuivi : qu'il donneroit tous ſes ſoins pour engager ſon épouſe à abjurer l'erreur, & pour rappeler ſes Sujets Saxons à la Religion de leurs Peres : qu'il ne feroit jamais payer, directement ni indirectement, à la République, les ſommes immenſes qu'il avoit répandues pour ſe procurer la Couronne : qu'après avoir fait tout ce qui dépendroit de lui pour recouvrer la Fortereſſe de Kaminieck & la Podolie, il renverroit ſes Troupes en Saxe. A ces conditions, auxquelles Auguſte ſouſcrivit, le Primat & la Nobleſſe confédérée promirent de le regarder comme leur Roi ; & ſon élection fut enfin confirmée dans une Diete générale.

Tandis que les Polonois traitoient à Varſovie avec leur nouveau Roi, le Grand-Duché de Lithuanie étoit déchiré par deux puiſſantes Factions qui, depuis long-temps, ſe faiſoient une guerre ouverte. Ces diviſions inteſtines tiennent ſi eſſentiellement aux révolutions qui

placerent Staniſlas ſur le Trône, q
nous ne pouvons nous diſpenſer d'
rappeler ici le ſujet.

Il n'en eſt pas, en Pologne, comı
dans notre France, où les biens ecc
ſiaſtiques forment un revenu beauco
plus aſſuré pour l'Etat, que s'ils étoie
entre les mains des Séculiers. Le Cler
Polonois, en vertu d'immunités conı
crées par les Lois Nationales, eſt exem
de toute eſpece de contribution aı
charges publiques. En 1693, le Com
Sapiéha, Grand-Général de l'Armée
Lithuanie, aſſigna des quartiers d'hiv
à ſes troupes ſur les Terres de l'Evêqı
de Wilna. L'Evêque réclama contre cet
entrepriſe, pria d'abord, ſomma enſui
le Général de retirer ſes Troupes; &
ſur le refus qu'il en fit, il le frapı
d'excommunication. Le Roi ne déſaı
prouva pas la conduite du Prélat;
le Comte Oginski, Grand-Enſeigne
la Couronne, ſe porta pour vengeı
le ſes droits. Il fut ſecondé par un
partie de la Nobleſſe, qui craignoit qu
e Général n'entreprît auſſi ſur ſes pri
vileges, les mêmes que ceux du Clerg
On s'aigrit d'abord, on s'inſulta dans le
Aſſemblées: &, comme les Chefs de
leux Partis avoient des Troupes à leur

ordres, on ſe chargea bientôt dans les rencontres. Tous les jours étoient marqués par quelque ſcene ſanglante. Il s'en paſſa une de ce genre juſque dans le Palais du Roi. Quelques Seigneurs, entre leſquels étoit le Caſtellan de Lencici, ayant pris querelle, à cette occaſion, avec des Officiers de la Cour, les chargerent & les pourſuivirent, le ſabre à la main, juſque dans l'appartement de la Reine. C'étoit la nuit. La Princeſſe, éveillée par le bruit, veut en ſavoir la cauſe : elle fait ouvrir les portes : elle voit que ſon antichambre eſt devenue un champ de bataille : elle ſe croit dans l'horreur d'un ſonge ; &, ſans rien approfondir, elle ſe retire avec frayeur, laiſſant ſes Gardes occupés du ſoin dangereux de ſéparer les combattans.

Ce ne fut que le lendemain qu'elle fut inſtruite du ſujet de ce combat nocturne. Sobieski, alors vieux & infirme, craignoit les affaires. Depuis long-temps ſpectateur affligé, mais oiſif, des troubles de la Lithuanie, il eut encore la foibleſſe de diſſimuler cet attentat, dont l'impunité prépara de nouveaux déſordres, qui éclaterent dans la Diete générale de cette année. Les Domeſtiques des Seigneurs Polonois épouſoient, dans

cette querelle générale, le parti de leu
Maîtres. Dans le déſœuvrement où i
ſe trouvoient pendant la Diete, ils
raſſembloient dans les cabarets où to
les jours ils en venoient aux mains, d
que les vapeurs du tabac & les fumé
de la biere leur avoient échauffé la têt
Mais comme les divers ſuccès de c
combats particuliers laiſſoient aux deu
Partis tout l'orgueil de leurs prétention
il fut réſolu qu'on en viendroit à une actic
générale. Ainſi, tandis que les Maîtres ſoi
aſſemblés pour une Séance de la Diet
les Valets s'attroupent dans un des qua
tiers de Varſovie : ils forment deux corp
dont chacun élit ſon Général ; &, ſo
tant de la ville au ſon des inſtrume
de guerre, ils ſe rendent dans une vaſ
plaine. Là, les Officiers rangent leu
Troupes, diſpoſent tout pour le comba
& l'action s'engage. Comme on n'avo
pour armes que des bâtons, on avo
choiſi pour champ de bataille un terra
qui fourniſſoit des pierres. On ſe l
lance, on ſe les renvoie avec une éga
fureur. On s'approche enſuite, on
mêle, on ſe pouſſe, on ſe retranch
on s'aſſiege dans les maiſons des Payſan
Enfin, les deux Armées, épuiſées
fatigue, ſe ſéparent de concert,

reprennent le chemin de la Ville, où elles conduisoient moins de morts que de blessés.

Sur ces entrefaites, deux Officiers Lithuaniens, à la tête de cent cinquante Cavaliers, viennent fondre sur cette troupe de Valets, déclarant que les Lithuaniens n'ont rien à craindre ; qu'ils n'en veulent qu'aux Polonois. Ils les chargent en même temps, & sont assez lâches pour user du sabre & du pistolet contre des hommes qui n'ont pour armes que des bâtons. En un instant la terre est jonchée de morts ; & le nombre en eût été bien plus grand, si la nuit, qui survint, n'eût suspendu le carnage. Le lendemain, les Domestiques Polonois vont recueillir les corps de leurs camarades restés sur le champ de bataille, & les exposent à la porte du Château où se tenoit la Diete. Les Officiers Lithuaniens, auteurs du massacre, osent paroître en ce moment pour se rendre à l'Assemblée : la livrée Polonoise les reconnoît : elle les charge, elle les poursuit ; elle force la garde du Château, & pénetre jusqu'à la chambre où la Diete est assemblée. Les Nonces, croyant que ces Déterminés veulent faire main basse sur eux, prennent la fuite, & la Diete est rompue.

Les Lithuaniens ſe retirent dans leur Pays, mais la diſcorde les y accompagne. Les Maiſons de Sapiéha & d'Oginski font de nouveaux efforts pour ſe détruire ; & la guerre civile, pour avoir changé de théâtre, n'en eſt pas moins ardente. C'eſt au milieu de ces troubles que mourut Sobieski. L'interregne qui ſuivit ſa mort ne pouvoit qu'augmenter le déſordre ; & il étoit à ſon comble lorſque l'Electeur de Saxe monta ſur le Trône. L'intérêt & le devoir engageoient également ce Prince à interpoſer ſa médiation pour rétablir le calme dans l'Etat ; & c'eſt ce qu'il eſſaya d'abord : mais ne s'étant pas concilié lui-même la bienveillance de la République, il n'y jouit pas d'aſſez d'autorité pour contenir les Chefs des Factions ; & chacun ſe croyoit diſpenſé de déférer aux volontés d'un Roi auquel on reprochoit d'enfreindre les Lois de l'Etat.

Auguſte retenoit encore en Pologne les troupes Saxones qu'il y avoit introduites pour ſoutenir ſon Parti au temps de ſon élection. On lui avoit ſouvent repréſenté que ſes Généraux s'emparoient des quartiers deſtinés aux Troupes nationales, & qu'ils ne reſpectoient les privi-

leges ni du Clergé ni de la Nobleſſe. On lui avoit auſſi député de pluſieurs Palatinats, pour le prier de réprimer la licence des Soldats Saxons. Auguſte promettoit d'avoir égard à ces repréſentations, & s'en tenoit à des promeſſes. Le mécontentement devint général : l'Armée de la Couronne le ſomma de rendre compte à la République des motifs qui pouvoient l'engager à retenir encore ſes troupes en Pologne. Auguſte, ayant cru pouvoir renvoyer ſans réponſe les Députés de l'Armée, en vit bientôt arriver de nouveaux, qui le prierent, à-peu-près comme on commande, de convoquer inceſſamment une Diete générale, pour qu'il y ſoit aviſé aux moyens de mettre fin aux déſordres que lui avoient dénoncés tous les bons Citoyens. Auguſte, qui faiſoit la loi en Saxe, ne pouvoit s'accoutumer à la recevoir en Pologne; &, quoiqu'il eût beaucoup de flexibilité dans le caractere, ces repréſentations continuelles le fatiguerent; &, au lieu d'entrer en négociation avec ſon Armée, il réſolut de ſe mettre en état de lui preſcrire des ordres. Dans cette vue, il traita avec l'Empereur, le Czar de Ruſſie, le Roi de Danemarck & le Prince de Saxe-Gotha, qui s'engagerent à lui

fournir des Troupes. Ces Traités, conclus sans la participation de la République, devenoient de nouveaux griefs contre lui. En vain allégua-t-il, pour justifier sa conduite, les engagemens qu'il avoit pris à son couronnement, de travailler au recouvrement des Domaines de la Couronne usurpés par les Turcs. Personne ne prit le change ; & les plus ardens de ceux dont il avoit méprisé les remontrances, ne parloient de rien moins que de faire main basse sur tous les Soldats Saxons, » sans attendre, disoient-» ils, que de nouvelles troupes étran-» geres se réunissent à eux pour ache-» ver de désoler le Pays, & d'opprimer » la liberté «. Jablonouski eut besoin de sa prudence & de toute sa fermeté pour contenir le ressentiment de l'Armée de la Couronne, qui se seroit portée aux dernieres extrémités, s'il ne lui eût promis, pour prix de sa modération, de faire valoir ses droits dans la prochaine Assemblée.

En effet, dès la premiere Séance de la Diete générale, dont l'ouverture se fit le 16 de Juin 1699, plusieurs Nonces déclarerent qu'ils ne traiteroient d'aucune affaire, & qu'ils ne nommeroient le Maréchal de la Diete qu'après que le Roi auroit

[redacted]

›ngédié ſes Troupes. L'Aſſemblée lui dé-
ıta, pour ſavoir quelles étoient là-deſſus
s intentions? » Les mêmes que celles de
la République, répondit Auguſte; & les
mal-intentionnés me rendroient ſans
doute plus de juſtice, s'ils ſavoient
que j'ai pris les meſures les plus pré-
ciſes, pour faire repaſſer mes Troupes
en Allemagne «; & c'eſt à quoi il
:nſoit le moins. Cependant, pour pou-
›ir manquer à tant de promeſſes, &
des promeſſes ſi ſolennelles, il lui
lloit au moins un prétexte: le reſſen-
nent d'un Particulier le lui fournit.

Le nommé Patkul, Livonien de na-
›n, avoit été autrefois arrêté par ordre
ı Roi de Suede Charles XI, pour lui
'oir repréſenté, moins en Sujet qu'en
épublicain, que ſes Compatriotes ſuc-
›mboient ſous la peſanteur du joug qu'il
ur impoſoit. Ayant trouvé le moyen
'échapper de ſa priſon, Patkul s'étoit
:tiré en Pologne, ne reſpirant que la
engeance contre la Domination Sué-
oiſe. C'étoit un Eſprit hardi & entre-
renant: il ſut s'introduire à la Cour
'Auguſte, & gagner ſa confiance. Il lui
eprésenta que rien ne lui feroit plus
ıcile que de conquérir ſur la Suede la
'rovince de Livonie qui autrefois avoit

appartenu à la Pologne. » Charles XI » est mort, lui dit-il; Charles XII son » fils n'est qu'un enfant; & les Livo- » niens, aigris par la dureté du regne » précédent, vous tendront les bras, » dès que vous vous annoncerez pour » leur Libérateur «. Patkul (1) conseilloit une injustice, parce que la Livonie avoit été cédée à la Suede, depuis un siecle, par un Traité solennel; mais Auguste se laissa séduire par un projet qui devoit le mettre au rang des Conquérans, & dont il se promettoit encore le double avantage d'occuper au dehors les Polonois, qui ne cessoient de le fatiguer par leurs formalités, & de retenir auprès de sa Personne des Troupes sur la fidélité desquelles il pouvoit compter. Sa politique le trompa. A peine eut-il attaqué la Livonie, que les Polonois lui demanderent de quel droit il entreprenoit une guerre sans le consentement de la République?

(1) Ce Livonien, après avoir été successivement Ambassadeur, Général d'Armée, & Ministre de deux Souverains, tomba au pouvoir de Charles XII, qui ne vit en lui qu'un Sujet traître; & qui crut, peut-être avec moins d'injustice que ne l'imagine M. de Voltaire, pouvoir lui faire expier sur la roue le crime d'avoir attiré à son Souverain une guerre injuste, qui faisoit couler des flots de sang.

jue ? & comment il osoit se jouer des ›messes qu'il lui avoit tant de fois ınées de renvoyer ses Saxons dans ı Electorat ? Des Députés de la Grande-logne lui rappellerent que, dans la ›te précédente, il avoit été arrêté, son consentement, que, si les Troupes ‹ones n'avoient pas évacué le Royaume ıs un temps fixé, les Polonois pour-ent les en chasser à force ouverte; ils le prierent de ne pas les réduire ı triste nécessité d'user de leurs droits. guste, selon sa coutume, paya de les paroles, & ne s'occupa en effet e des moyens d'accélérer le succès de ı entreprise sur la Livonie.

C'est au commencement de l'année oo qu'il étoit entré dans cette Pro-ıce. Charles XII apprend en même nps que le Roi de Pologne attaque ; Etats, & que le Danemarck & la ıssie se sont déclarés contre la Suede. : jeune Prince, qu'on regardoit comme ı enfant dont on pourroit impunément ‹vahir l'héritage, ne s'effraie ni du ›mbre ni de la force de ses Ennemis; , sans perdre de temps à délibérer ou rechercher des alliances, il fait équi-›r sa Flotte : il en prend lui-même le ›mmandement; &, avant la fin de Mai

de cette même année, il paroît à la vûe de Copenhague. Une Flotte Danoise, qui tenoit la mer, n'ose se commettre avec la sienne. Il fait sa descente : il rencontre un corps d'Armée : il l'attaque & le taille en pieces, combattant par-tout lui-même, & s'exposant au plus grand feu de la mousqueterie. Il pouvoit espérer de se rendre maître de la Place ; mais, pour ne pas consumer un temps précieux à un siege qui pouvoit traîner en longueur, il accepta une grosse rançon que lui offroient les Bourgeois ; & il fit demander au Roi s'il vouloit la paix ? Le Traité en fut bientôt conclu, & aux conditions qu'il prescrivit lui-même.

Après cette expédition, qui fut l'ouvrage de six semaines, le Vainqueur de Copenhague dirige sa course vers l'Estonie, Province dépendante de la Suede. Nerva, qui en est la Capitale étoit alors assiégée par une Armée de quatre-vingts mille Moscovites que le Czar commandoit en personne. Charles parut à la vue de ses Ennemis vers la fin de Novembre, suivi seulement de l'élite de ses Troupes, qui ne montoient qu'à huit mille hommes. Le bruit de sa marche avoit déjà répandu l'alarme dans le Camp des Russes : il ose l'attaquer



le force. Dix-huit mille hommes ſont
aſſés au fil de l'épée : un plus grand
ombre rendent les armes ſans combat;
c les Fuyards ſe précipitent en foule
ers la riviere de Nerva, dans laquelle
s ſe jettent & ſe noient long-temps
ncore après qu'on a ceſſé de les pour-
uivre.

A peine Charles a-t-il triomphé du
econd de ſes Ennemis, qu'il ſe remet
n marche pour aller chercher le troi-
ieme, dont il avoit juré la perte, parce
u'il le regardoit comme le plus injuſte
es trois. Le Roi de Pologne avoit déjà
choué dans le ſiege de Riga, qu'il avoit
ommandé en perſonne. Son Armée, dont
l avoit remis le commandement au Géné-
ral Stenau & au Duc de Curlande, étoit
poſtée près de la riviere de Dwina lorſque
l'Armée Suédoiſe la joignit. Stenau alla
ravement à la rencontre de ſon Ennemi,
& lui fit ſentir, dans le premier choc, qu'il
n'avoit pas affaire à des Moſcovites.
Charles, repouſſé lui-même juſque dans
la riviere, qui heureuſement n'étoit pas
forte en cet endroit, eut beſoin de toute
ſa préſence d'eſprit pour rallier & raſſurer
ſes Troupes étonnées. Il les ramene à la
charge : le combat ſe rétablit ; & il rem-
porte une victoire complete, d'autant

E ij

plus douce, qu'elle a été plus long-tem
disputée.

Pour punir le Duc de Curlande
s'être joint à ses Ennemis, il entre da
ses Etats : il se rend maître de sa Ca
tale, & rançonne toutes les Villes q
se trouvent sur son passage. Arrivé da
le Duché de Lithuanie, il résolut de s
établir, pour mieux concerter les moye
de tirer d'Auguste la vengeance q
méditoit. Il avoit besoin, pour faire su
sister son Armée dans un Pays étrange
d'y trouver de puissans amis : il ne f
embarrassé que du choix. Les deux Par
qui divisoient alors la Noblesse Lithu
nienne, se disputerent l'avantage de
protection. Sa générosité lui conseilla
l'accorder au plus foible : c'étoit, dep
quelque temps, celui des Sapiéha. Il
déclara l'ennemi de leurs Ennemis ;
son Armée ayant défait un corps de
mille hommes commandé par le Gra
Enseigne Oginski, ce Seigneur n'osa pl
tenir la campagne.

Cependant Charles, plus maître
Lithuanie que ne l'avoit jamais été A
guste, déclara à la République qu'il vo
loit toujours vivre avec elle dans la pl
intime alliance, & qu'il ne la regard
roit comme ennemie qu'autant qu'e

l'y forceroit elle-même, en prenant parti pour ceux qui lui faisoient une guerre dont elle connoissoit toute l'injustice. Il avoit déjà été arrêté, dans une Diete tenue au mois de Mai 1701, que le Roi, qui gardoit toujours ses Troupes Saxones, auroit pour agréable de les renvoyer incessamment, & de terminer la guerre qu'il faisoit à la Suede, pour ne s'occuper que du soin de pacifier ses propres Etats. La nouvelle de la défaite de son Armée par les Suédois confirma les Polonois dans leurs résolutions; & la Diete, qui s'ouvrit au mois de Décembre de la même année, déclara à ce Prince que, si ses Troupes, qui se trouvoient alors sur les confins de la Pologne, entreprenoient d'y rentrer, l'Armée de la Couronne, suivant l'ordre que lui en donnoit la Diete, les chargeroit comme Troupes ennemies. Dans la crainte d'aliéner irrévocablement les Esprits, Auguste donna ordre à ses Généraux de reconduire son Armée en Saxe. Il demandoit en même temps que la République lui assurât assez de Troupes pour qu'il pût se soutenir dans une guerre qu'il n'avoit entreprise, disoit-il, que pour l'intérêt commun. Mais la Diete persista dans la résolution de l'obliger à faire la paix; &

elle ſe diſpoſoit à envoyer des Députés au Roi de Suede, pour entrer en négociation ſur cette affaire, lorſque le 7 Février 1702, le *veto* d'un Mécontent rompit l'Aſſemblée.

Le Conſeil du Sénat ſubſtitué à la Diete ne ſe montra pas moins oppoſé aux deſſeins d'Auguſte. Ce fut en vain qu'il ſollicita ſon agrément pour rappeler douze mille Saxons qu'il vouloit oppoſer au Roi de Suede. Il ne fut pas plus heureux dans les démarches qu'il fit pour ſe procurer l'appui de Raphaël Leckzinski Palatin de Poſnanie. La conquête de ce Seigneur lui eût été d'autant plus avantageuſe, qu'il étoit Général de la Grande-Pologne, gendre du Général de l'Armée de la Couronne, & pere de Staniſlas, le Polonois de ſon temps le plus agréable à la Multitude. Le Palatin de Marienbourg vint trouver Leckzinski, pour lui faire de la part d'Auguſte les offres les plus ſéduiſantes. Mais Raphaël n'étoit pas homme à ſacrifier ſon devoir à ſa fortune. » Je » ſuis Polonois, & mon fils l'eſt auſſi, » répondit-il à l'Envoyé : dites au Roi » que nous ſommes prêts à nous dévouer » à ſon ſervice, dès qu'il ſe ſera rendu » lui-même aux vœux de la Nation «.

Mais rien n'inquiéta davantage le Roi



de Pologne que la résolution que prit le Sénat de traiter séparément avec le Roi de Suede. Ne voyant plus alors de moyen, pour se tirer d'embarras, que de reconnoître l'injustice qui l'y avoit jeté, il songea à demander la paix : &, quoique toutes les circonstances nécessitassent sa détermination, il se flattoit encore de pouvoir s'en faire quelque mérite auprès de Charles, s'il prévenoit les Députés que le Sénat devoit lui envoyer : il se trompa. Le Roi de Suede avoit déjà refusé d'entendre en sa faveur la Comtesse de Konigsmark, la personne de son temps la plus propre à ébranler par ses charmes la vertu d'un Héros. Peu de temps après, Vizdumb, Grand-Chambellan d'Auguste, s'étant rendu dans le camp des Suédois, muni de pleins pouvoirs pour traiter au nom de son Maître, Charles le fit arrêter comme espion, sous le prétexte qu'il n'avoit pas obtenu de sauf-conduit; & il le retenoit encore, lorsque les Députés du Sénat arriverent. Ce Prince affecta de leur marquer la plus grande considération; & le Comte Piper, son Ministre, les assura de sa part qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de vivre en bonne intelligence avec la République; mais

qu'ayant résolu de se rendre à Varsovie c'est là qu'il concluroit son Traité ave elle. En effet il prit dès le jour mêm le chemin de cette Capitale, faisant pré céder sa marche par un Manifeste, dar lequel il déclaroit qu'il n'étoit entré su les Terres de la République que par nécessité d'y poursuivre son Ennemi mais que, bien loin de vouloir rie entreprendre contre la Pologne, il propofoit de la servir gratuitement contr l'Oppresseur de sa liberté, & de l'aide de toutes ses forces à se donner un R digne de l'être.

Auguste, à cette nouvelle, assembl un petit nombre de Sénateurs qui trouvoient à Varsovie; &, par prier & par promesses, il obtient d'eux u Décret qui l'autorise à convoquer Pospolite, & à rappeler ses Troupe Saxones, mais au nombre de six mill hommes seulement. Cependant, ne sentant pas en forces pour tenir dans Capitale, il prend la route de Cracovi dont il fait sa Place d'Armes. Charl arrive peu de jours après le départ c son Ennemi. On avoit rompu le Po sur lequel son Armée devoit passer Vistule, il le fait rétablir; & le 5 M 1702, il se présente devant Varsovi

qui, à la premiere sommation, lui ouvre ses portes.

Le Roi de Suede prit son quartier à Praag, près de cette Capitale. C'est là que le Primat, du consentement d'Auguste, alla le trouver pour recevoir sa réponse aux propositions que lui avoient faites les Députés du Sénat. Charles, après avoir fait au Prélat l'accueil le plus gracieux, lui dit que sa réponse étoit contenue dans son Manifeste : il ajouta qu'il espéroit que la Nation mettroit fin à ses irrésolutions ; & que, par de nouveaux ménagemens pour un Prince qui jamais n'en avoit gardés à son égard, elle ne le mettroit pas dans la nécessité de se prévaloir contre elle de la supériorité de ses armes. Et, en quittant l'Envoyé, il lui dit, de maniere à être entendu de tous ceux qui étoient dans l'appartement : » Je vous le répete, » Monsieur le Primat, je ne puis faire » de paix avec les Polonois qu'ils n'aient » élu un autre Roi «.

Cependant Auguste, au lieu de six mille Saxons qu'on lui avoit permis d'appeler à son secours, en avoit introduit près de vingt mille en Pologne. C'étoit aggraver tous ses torts, & aliéner ceux même qui lui marquoient encore

un reste d'attachement; mais il jugeoit, avec raison, que s'il succomboit dans cette circonstance, tout étoit perdu; & que, s'il étoit vainqueur, il lui seroit facile de légitimer les moyens qu'il auroit pris pour s'assurer la victoire.

Il avoit convoqué la Pospolite, par des *Universaux* qui portoient peine de mort contre ceux qui ne monteroient pas à cheval; mais les uns par haine, les autres par indifférence pour des intérêts qui leur paroissoient étrangers, tous sous le prétexte que leur Roi méprisoit les Lois de l'Etat, refuserent de venir à son secours. L'Armée de la Couronne lui fournit à peine six mille hommes; & des hommes qui n'annonçoient pas une bien vive ardeur pour se mesurer avec les Suédois. Auguste, cependant, se voyoit à la tête de vingt-quatre mille combattans; & le Roi de Suede n'en comptoit que douze mille. Les deux Armées, commandées chacune par leur Roi, se trouverent en présence le 13 de Juillet 1702. Ce même jour le Primat représenta à Auguste que la perte d'une bataille le laisseroit sans ressources; & il lui offrit d'aller trouver le Roi de Suede, & de faire un dernier effort pour le disposer à la paix. Auguste répondit qu'il

n'avoit nulle inquiétude, & qu'il étoit en forces *pour châtier l'insolence du jeune Suédois.*

L'action s'engagea à une heure après midi, & dura jusqu'à cinq. Dès le premier choc l'Armée Suédoise rompit les bataillons Saxons. Auguste se comporta dans cette rencontre comme un Roi qui combattoit pour sa Couronne. Se portant par-tout où il jugeoit sa présence nécessaire, il rallia jusqu'à trois fois ses Troupes ébranlées. Mais la présence de Charles XII faisoit de tous ses Soldats autant de Héros auxquels rien ne résistoit. Bientôt les Polonois cherchent leur salut dans la fuite : les Saxons, découragés par cet exemple, n'opposent plus qu'une foible résistance ; & toute la valeur d'Auguste ne peut empêcher la déroute générale de son Armée. Il laissa deux mille hommes sur le champ de bataille : quinze cents furent faits prisonniers : sa caisse militaire, son artillerie, tous ses bagages tomberent au pouvoir du Vainqueur. Deux cents femmes Polonoises & Saxones s'étant trouvées parmi les Prisonniers, on demanda au Roi de Suede quel traitement il vouloit qu'on leur fît ? » Le meilleur possible, répondit » le Monarque ; il ne faut pas qu'elles

» perdent le goût de ſuivre nos Ennemis » à la guerre «. Elles furent reconduites ſous ſûre eſcorte juſqu'à Varſovie.

Le Roi de Pologne avoit fait ſa retraite vers Cracovie : Charles le ſuivit. Les portes de cette Ville s'ouvrirent à ſes ordres. Il croyoit trouver ſon Ennemi renfermé dans le Château ; mais Auguſte continuoit de fuir du côté de Sendomir. Charles, ſans s'arrêter, ſe met à ſa pourſuite ; mais à peine étoit-il ſorti de Cracovie, que ſon cheval, s'étant abattu, lui fracaſſa la cuiſſe ; ce qui l'obligea de rentrer dans la Ville, où il reſta pendant ſix ſemaines entre les mains des Chirurgiens.

Cet accident ne pouvoit arriver plus à propos pour Auguſte. Ses Emiſſaires publioient que, dans l'indifférence de ſes Sujets, le Ciel avoit combattu en ſa faveur ; & lui-même feignoit d'ajouter foi à la nouvelle qu'il fit répandre, que Charles XII étoit mort. Cependant il donnoit des ordres pour faire recruter ſon Armée en Saxe ; & il mettoit tout en œuvre pour raffermir ſon Parti en Pologne. Il convoqua à Marienbourg une Diete générale, à laquelle on ſe rendit de tous les Palatinats. Sa préſence, des manieres affables, l'état déplorable



de ſes affaires, l'aveu même qu'il fit de quelques-uns de ſes torts, tout contribuoit à réveiller dans le cœur des Polonois un reſte d'attachement pour leur Roi. Ils ſe ſentirent humiliés en ſa perſonne, & ne purent le voir ſi malheureux ſans oublier qu'il l'étoit par ſa faute. Ils lui jurerent une fidélité inviolable, & lui promirent de ne pas conclure leur Traité avec la Suede ſans qu'il y ſoit compris. C'étoit promettre beaucoup, & plus qu'ils ne pourroient tenir. Charles XII qui, avant le gain de la bataille, demandoit pour condition aux Polonois qu'ils détrônaſſent leur Roi, ne fut pas d'humeur, après ce nouvel avantage, à ſe relâcher ſur ce point capital. De nouveaux Députés s'étant préſentés à ce Prince pour traiter de paix au nom de la République, il leur répondit qu'il n'avoit pu voir ſans le plus grand étonnement, dans la derniere bataille, des Polonois ſes Alliés combattre contre lui parmi l'Armée Saxone : qu'il vouloit bien, cependant, oublier cette injure, qu'il n'attribuoit qu'à quelques Particuliers ; mais que, quant au projet de laiſſer Auguſte ſur le Trône, il étoit perſuadé que la République, en réfléchiſſant ſur le paſſé, en reconnoîtroit elle-même

tous les inconvéniens, & qu'elle ſentiroit, comme lui, qu'elle ne pouvoit ſe promettre ni tranquillité intérieure, ni paix ſolide au dehors que par l'élection d'un nouveau Roi: que c'étoit au reſte ſa derniere réſolution.

Là-deſſus on tint des Conſeils : on aſſembla des Dietes : on déplora éloquemment les maux publics : on s'en accuſa réciproquement, mais ſans que perſonne en aſſignât le remede. Pour fixer ces irréſolutions, le Roi de Suede, vers la fin d'Avril 1703, ſe remet en campagne, & va chercher les Saxons. Tandis que ceux-ci calculent le temps qu'il emploîra pour jeter un pont ſur une riviere rapide, Charles, qui l'a paſſée à la nage, vient fondre ſur eux & les bat près de Pultusk. Après ce nouvel avantage, il fait demander à la République ſi elle a réfléchi ſur le bon conſeil qu'il lui a donné? &, en attendant ſa réponſe, il forme le ſiege de Thorn. C'eſt devant cette Place que les Députés Polonois vinrent lui préſenter un nouveau projet de paix. Mais, comme il renfermoit la condition de maintenir Auguſte ſur le Trône, rien ne fut conclu. La Ville de Thorn, après une longue & vigoureuſe réſiſtance, fut obligée de ſe



rendre à discrétion. Dantzick, qui avoit refusé des vivres aux Généraux Suédois, fut rançonnée. La Ville d'Elbing, pour une semblable imprudence, subit le même sort, & reçut Garnison Suédoise.

Le Roi de Pologne, voyant que tout cédoit à la bonne fortune de son Ennemi, & ne comptant point assez sur les promesses que lui avoient faites les Polonois de ne point abandonner ses intérêts, crut qu'il seroit prudent de chercher des appuis au dehors. Il envoya un Ambassadeur au Czar de Russie pour confirmer leur ancienne alliance, & convenir du nombre de Soldats qu'il feroit passer en Pologne. Cette démarche, faite à l'insçu de la République, & qui tendoit à rendre inutiles les négociations qu'elle continuoit avec la Suede, déplut aux premiers Officiers de l'Armée de la Couronne, & à plusieurs Polonois qui protesterent, au nom de la République, contre le Traité que l'Envoyé du Roi pourroit conclure avec la Russie. Ce nouveau germe de mécontentement va produire pour Auguste les fruits les plus amers. La Grande-Pologne fait éclater son ressentiment : elle s'adresse au Primat, qu'elle prie de convoquer une Assemblée générale à Varsovie, pour

y délibérer ſur les moyens de mettre fin aux maux qui déſolent le Royaume.

Cette Aſſemblée, qui ſe nomma elle-même Confédération, s'ouvrit le 30 Janvier 1704. On y examina la conduite du Roi, qui fut jugée auſſi injuſte à l'égard de la Suede que préjudiciable aux intérêts de la Pologne. Les uns exaltoient les ménagemens dont Charles XII avoit toujours uſé envers la République; les autres expoſoient que le ſéjour des Troupes étrangeres Suédoiſes & Saxones avoit ruiné le Royaume: tous convenoient que rien n'étoit plus urgent que de faire la paix avec la Suede; & enfin le 15 de Février il fut conclu, à la pluralité des voix, que, puiſqu'Auguſte, au lieu de ſeconder le zele que marquoit la République pour lui procurer la paix, ne ſongeoit qu'aux moyens de perpétuer la guerre, les Polonois, pour n'être ni les complices ni les victimes de ſon injuſtice, renonceroient à ſon obéiſſance; & l'Acte de ſa dépoſition fut dreſſé en cette forme : » Puiſque le Séréniſſime » Roi Auguſte II, Duc de Saxe, a mé» priſé nos Lois & nos droits, & que » par-là, ſuivant les *pacta conventa*, il » nous a dégagés de ſon obéiſſance, » nous y renonçons, prenant en mains



» la Justice distributive & vindicative...
» & nous prions l'Eminentissime Primat
» de publier l'interregne ; de pourvoir
» à la Justice & aux Finances, & d'in-
» diquer l'élection d'un nouveau Roi «.

Cette résolution, quoiqu'énoncée en termes si formels, n'étoit pourtant regardée, par les Membres les plus modérés de la Confédération, que comme un Acte comminatoire. Stanislas, surtout, & l'Evêque de Warmie, se flattoient encore que le Roi en préviendroit l'exécution, en s'occupant plus sérieusement qu'il n'avoit encore fait, des moyens de fléchir le Roi de Suede. Stanislas, sur ces entrefaites, avoit perdu son pere. Le Roi de Pologne, qui ne s'accommodoit pas du zele républicain de ce Seigneur, lui avoit toujours accordé moins de confiance que d'estime. Il s'étoit même laissé persuader, sur le rapport calomnieux d'un Vaivode de Marienbourg, que le Comte Leckzinski entretenoit des intelligences secretes avec le Roi de Suede. Il reconnut enfin son erreur, mais peu de jours seulement avant la mort du Palatin, qu'il fit assurer alors de sa bienveillance par l'Evêque de Warmie. A la mort du pere, le Roi avoit accordé au fils le Palatinat de Posnanie.

Staniflas tenoit encore d'Augufte la charge d'Echanfon de la Couronne. Auffi regardoit-il la reconnoiffance envers ce Prince comme un devoir au-deffus duquel il ne devoit mettre que celui de défendre les droits & les Lois de la Patrie. C'eft ce dont il eut occafion de donner une belle preuve au Roi dans les circonftances actuelles. Une partie de l'Armée de la Couronne, en accédant à la Confédération, avoit demandé unanimement pour Chef le Palatin de Pofnanie; & il lui avoit été accordé. Quoique Staniflas ne doutât pas que l'Autorité ne réfidât pleinement dans l'Affemblée de Varfovie, il informa le Roi de ce qui s'étoit paffé, en l'affurant que, s'il exerçoit la charge de Général, ce ne feroit jamais que pour le maintien de la tranquillité publique. » Puifque l'Armée, ajoutoit-il, » m'a promis de ne recevoir d'ordres » que de moi, je promets moi-même » à Votre Majefté de n'en donner jamais » de contraires à vos intérêts «; & la parole qu'il donna, il la tint fidellement.

Cependant Augufte, informé de ce qui avoit été arrêté à Varfovie, affembla, de fon côté, un Confeil à Cracovie. Il n'étoit compofé que d'un petit nombre de Sénateurs qui lui étoient dévoués. Il



les porta ſans peine à annuller d'avance tout ce que la Confédération, qu'il qualifioit d'Aſſemblée ſéditieuſe, pourroit conclure à ſon préjudice. On fut moins étonné de cette démarche que du contenu d'une Lettre adreſſée au Primat par le Chancelier de Lithuanie. Elle portoit qu'on avoit produit dans le Conſeil de Cracovie des Lettres de quelques Seigneurs Polonois, & nommément du Palatin de Poſnanie, qui renfermoient les preuves d'une conſpiration tramée contre le Roi. Il fut aiſé à Staniſlas, & aux autres accuſés, de démontrer la ſuppoſition de ces Pieces. Toute l'Aſſemblée ſe récria contre l'indigne manœuvre à laquelle les Partiſans du Roi avoient recours pour rendre odieux les Membres les mieux intentionnés de la République.

Mais ce qui mit le comble à tous les torts d'Auguſte, & ce qui précipita ſa ruine, ce fut la violence dont il uſa contre Jacques & Conſtantin Sobieski. Ces Princes, au milieu d'une partie de chaſſe, avoient été enlevés par ſon ordre, & conduits à Leipſic, où on les gardoit dans une étroite priſon. Le Prince Alexandre leur frere, échappé au même péril, adreſſa à l'Aſſemblée de Varſovie une relation pathétique de l'enlévement

de ſes freres, & réclama ſa protection contre l'Oppreſſeur de la liberté & de l'innocence. A cette nouvelle, toute l'Aſſemblée indignée cria à la tyrannie. On arrêta qu'il falloit, ſans autres délais, conclure la négociation entamée avec le Roi de Suede ; & l'on ne ſongea plus qu'aux moyens de le faire avec avantage. L'affaire étoit délicate & de la plus grande conſéquence. Il falloit, pour y réuſſir, un homme qui ſût ſe rendre agréable à Charles, & ménager les intérêts de la République, qui étoient à ſa diſcrétion. Tous les yeux ſe tournerent ſur le Palatin de Poſnanie : il fut député d'une voix unanime, avec titre d'Ambaſſadeur de la République, & plein pouvoir de traiter en ſon nom. Ce fut à Heilsberg que Leckzinski alla trouver le Roi de Suede. Il n'avoit jamais vu ce jeune Héros, dès-lors l'Arbitre du Nord ; il ne le connoiſſoit que par ſes exploits. Admis à ſon Audience, il vit, avec la plus grande ſurpriſe, un jeune homme en bottes fortes, qui portoit les cheveux courts & négligés. Il étoit vêtu d'une groſſe caſaque bleue & ſans plis, dont les boutons étoient de cuivre. Un large ceinturon de buffle lui ceignoit les reins ; & de gros gants de peau lui cou-

oient la moitié des bras. Il avoit pour
avate un crépon noir. Il portoit une
pée d'une longueur démesurée, sur
quelle il avoit coutume de s'appuyer
orsqu'il étoit debout. Leckzinski, jugeant
qu'un Prince si ennemi du faste ne le
seroit pas moins de la flatterie, ne s'éten-
dit pas sur ses louanges, & en vint
aussi-tôt à l'affaire qui faisoit le sujet
de son Ambassade. Il parla de la situa-
tion actuelle des affaires du Nord avec
tant de sagesse, & sur-tout avec tant
de modération de la Personne d'Auguste,
que le Roi de Suede parut prendre le
plus grand plaisir à l'écouter. Il lui de-
manda s'il lui apportoit, comme il l'avoit
demandé à la République, les noms de
ceux qui s'étoient déclarés ouvertement
ses ennemis. » Sire, répondit le jeune
» Palatin, si c'est un crime à vos yeux
» d'avoir cherché à être utile à Auguste
» pendant ces troubles, j'ose vous
» avouer que vous trouveriez bien peu
» d'innocens parmi nos Concitoyens;
» & peut-être que le nom de celui qui
» a l'honneur de parler à Votre Majesté
» grossiroit la liste des Coupables. Mai
» les Polonois pouvoient-ils consenti
» à la déposition de leur Roi sans laiss
» à l'Univers un monument ou de le

» inconſtance ou de leur peu de diſ-
» cernement dans le choix de leur Chef.
» — Il me ſemble, Monſieur l'Ambaſſa-
» deur, répliqua Charles, que vous
» voudriez encore me conſeiller de laiſ-
» ſer ſur le Trône le Prince le plus in-
» juſte qui eût jamais régné. — Il eſt vrai,
» Sire, reprit Leckzinski, qu'Auguſte
» fut injuſte envers Votre Majeſté, in-
» juſte envers la République, & plus
» injuſte encore envers les fils du Roi
» ſon prédéceſſeur; mais Auguſte, ce-
» pendant, poſſede des qualités vraiment
» royales; & peut-être ne ſeroit-il pas
» indigne de la généroſité du Vainqueur,
» qui lui a déjà fait expier ſes torts par
» tant de revers fâcheux, d'uſer aujour-
» d'hui d'une ſage clémence à ſon égard,
» en ſe joignant à la République pour
» le forcer à cacher ſes défauts & à ne
» montrer que ſes vertus. «

Charles, ſans ſe rendre à cet avis, ne put s'empêcher de concevoir plus que de l'eſtime pour celui qui le lui donnoit avec tant de graces & de franchiſe; &, en l'aſſurant qu'il ne ſe départiroit jamais de la réſolution qu'il avoit formée de faire dépoſer Auguſte, il lui dit qu'il lui accorderoit, pour la République, toutes les conditions favorables qu'elle pouvoit



ſe promettre d'un fidele Allié. Ainſi ſe termina la premiere conférence que le Palatin de Poſnanie eut avec le Roi de Suede. Ce Prince, en le quittant, dit à ſes Courtiſans : » Je viens d'entretenir » un Polonois qui ſera toujours de mes » amis «.

Sur ces entrefaites Alexandre Sobieski vint faire à Charles XII le rapport circonſtancié de l'enlévement de ſes freres. Ce qui avoit fait le crime de ces Princes aux yeux d'Auguſte, étoit préciſément ce qui les rendoit plus recommandables auprès du Roi de Suede : la Nation leur étoit affectionnée ; & le Prince Jacques, malgré ſes préventions contre les François, qu'il ne connoiſſoit que par ſa mere, n'eût pas été auſſi indigne du Trône que l'Ambaſſadeur de France l'avoit autrefois inſinué. Auſſi Charles XII s'étoit-il propoſé de l'y faire monter, dès le moment qu'il avoit formé le projet d'en faire deſcendre Auguſte. Il offrit alors à Alexandre de le ſubſtituer à ſon aîné ; mais ce jeune Prince eut la grandeur d'ame de refuſer l'offre du Roi de Suede, en proteſtant que rien au monde ne pourroit l'engager à profiter du malheur de ſon frere.

Cependant Charles XII voulut entre-

tenir de nouveau l'Ambaſſadeur de la République. Staniſlas ne pouvoit plus ſe diſſimuler que c'eût été perdre ſes peines & manquer le but de ſon Ambaſſade, que de combattre plus long-temps l'opiniâtreté d'un Prince victorieux, qui avoit déclaré hautement qu'il reſteroit plutôt cinquante ans en Pologne, que d'en ſortir ſans avoir donné un Succeſſeur à Auguſte. Il prit alors le parti de ſe renfermer dans les inſtructions que lui avoit données la République ; & c'eſt dans cette ſeconde conférence qu'il eut avec le Roi de Suede, qu'inſpiré par le ſentiment des maux de ſa Patrie, il traça en peu de mots au Monarque le portrait d'un Roi tel qu'il ſeroit urgent d'en donner un à la Pologne dans ces temps orageux: » Mais aujourd'hui, ajouta-t-il, que les » Princes Jacques & Conſtantin ſont » priſonniers, & que leur frere refuſe » d'être mis ſur les rangs pour la Cou» ronne, le moyen de faire notre élec» tion ? — Et ſi vous ne faites prompte» ment cette élection, reprit Charles, » comment délivrer votre Patrie des » maux qui la déchirent ? «

C'eſt alors que le Roi de Suede, comme il le raconta depuis à Staniſlas, penſa à élever ſur le Trône celui qui

lui



lui avoit parlé avec tant de sagesse des devoirs de la Royauté. Mais, sans s'ouvrir à personne de son dessein, il fit faire des informations secretes sur le jeune Palatin. Tout ce qu'il en apprit se trouva conforme à l'opinion qu'il avoit conçue de son mérite. On l'assura surtout, qu'aucun Seigneur en Pologne n'avoit autant d'amis que lui, & ne méritoit mieux d'en avoir par les qualités de son cœur. Flatté d'avoir si bien jugé, le Monarque Suédois n'attendit plus que le moment favorable pour rendre publiques ses intentions.

Leckzinski avoit pris congé de lui ans les soupçonner, satisfait d'avoir éussi dans son Ambassade au-delà de ses spérances. Il avoit obtenu du Roi de iede » qu'il ne parleroit plus de rechercher ceux qui s'étoient déclarés contre lui en faveur d'Auguste : qu'il ne prétendroit à aucun démembrement de a Pologne, ni à aucune espece d'inlemnité de la part de la République our la guerre actuelle : qu'il lui doneroit, au contraire, cinq cents mille :us pour payer l'Armée de la Counne : qu'aussi-tôt que le nouveau i seroit élu & couronné, il retiret ses Troupes de la Pologne : qu'il

» relâcheroit ſans rançon tous les Pri-
» ſonniers Polonois qu'il avoit faits ſur
» Auguſte : & qu'enfin il ſoutiendroit
» la Pologne de toutes ſes forces contre
» le Czar, leur Ennemi commun ; mais
» que les avantages qui pourroient réſul-
» ter de cette guerre tourneroient uni-
» quement au profit de la Pologne «.

L'Aſſemblée de Varſovie remercia ſon Ambaſſadeur des conditions avantageuſes qu'il avoit ménagées à la République ; &, ſur ce qu'il marquoit encore du regret de n'avoir pu réuſſir à concilier les intérêts de la Nation avec ceux d'Auguſte, on allégua, contre ce Prince, de nouveaux griefs, qui porterent l'Aſſemblée à confirmer ſur le champ la réſolution déjà priſe de déclarer le Trône vacant. La publication de l'interregne ſe fit à Varſovie, au commencement de Mai 1704. La confuſion étoit déjà grande, elle fut alors à ſon comble. Auguſte avoit encore quelques Partiſans, & vingt-mille Saxons à ſes ordres. Tout étoit en armes dans la Pologne. On ne voyoit que des Partis qui ſe chargeoient tour à tour, qui pilloient les Châteaux, rançonnoient les Villes & ravageoient les campagnes.

Auguſte avoit déjà déclaré Rebelles



& Traîtres à la Patrie tous les Membres qui composoient l'Assemblée de Varsovie: dès qu'elle eut publié l'interregne, il répandit de nouveaux Manifestes: il invita tous les Souverains à ne pas souffrir que les Polonois commissent en sa personne un attentat qui ne pourroit qu'être d'un dangereux exemple. Mais les Princes de l'Europe, ou Alliés de Louis XIV, ou occupés à lui faire la guerre, se contenterent de plaindre le Roi de Pologne. Le Pape Clément XI & le Czar de Moscovie furent les seuls qui parurent prendre un sincere intérêt à sa cause.

Le Souverain Pontife écrivit au Primat la Lettre la plus pressante, pour l'engager à se faire Médiateur entre le Roi & la République. Le Prélat lui répondit qu'il n'en étoit plus temps; & que ce n'étoit qu'après avoir inutilement tenté tous les moyens de rappeler Auguste à la justice & aux Lois, qu'il s'étoit prêté à sa déposition. » Ce Prince, dit-il, dans tout le cours de son regne, n'a pensé & travaillé à autre chose qu'à attirer tout à soi par la force & l'autorité, en violant tous nos droits & nos libertés; afin d'exercer un pouvoir absolu sur ce Royaume libre. Pour l'exécution de ce

deſſein, il a introduit dans le ſein de la Patrie une Armée Saxone qu'il a nourrie & engraiſſée de nos biens, afin que, nous ayant affoiblis & épuiſés, elle pût nous attaquer & nous opprimer avec plus de facilité. Il a cent fois mépriſé les Décrets de la Nation, qui ordonnoient qu'elle eût à ſe retirer ſans délais. Il a entrepris la guerre contre les Suédois, à l'inſçu de la République, & avec une énorme léſion de ſes droits... Il a pris ſoin de fomenter la diſcorde entre les Citoyens : il a allumé des guerres domeſtiques ; il a armé nos Alliés contre lui-même ; afin que, tous ſe détruiſant les uns par les autres, il pût plus ſurement établir le deſpotiſme & l'eſclavage. Il n'a obſervé aucun point des *Pacta conventa*, qui ſont le contrat de nos Rois avec la République. Il y a long-temps que nous avons reconnu & ſenti ces plaies mortelles. Nous avons diſſimulé notre douleur, dans l'attente du repentir.... Mais, quand nous avons vu que le mal étoit ſans remede, nous avons fait une Confédération générale ; & nous en ſommes venus à l'exécution des Lois de la Patrie, qui nous dégagent de l'obéiſſance. Cependant nous avions ſuſpendu juſqu'à préſent la publication de l'inter-



regne, dans l'espérance que Sa Majesté, se voyant convaincue, par des preuves évidentes & inexcusables, de toutes ses entreprises contre la République, penseroit sérieusement à rétablir la liberté & les Lois. Mais, bien loin de suivre le conseil que lui eussent inspiré la justice & la modération, il déclare, par des Ecrits violens, Rebelles & Traîtres à la Patrie des Citoyens libres qui défendent les droits sacrés de leur Nation; &, par un de ces traits, dont le seul souvenir fait horreur, il fait arrêter & conduire en Saxe les Princes Jacques & Constantin.... Si les fils du plus grand de nos Rois n'ont pu être en sureté, se reposant sur leur innocence, qui de nous n'aura pas à craindre pour sa liberté? & le Roi ne se croira-t-il pas en droit de faire enlever ceux qu'il lui plaira, & de les faire conduire dans son Electorat comme des esclaves héréditaires? Qui est-ce qui, témoin de pareilles indignités, pourroit refuser sa compassion & son secours à la République?..... Je prie Votre Sainteté d'être persuadée de la droiture de mes intentions, comme de ma sollicitude pour le bien public; & de croire qu'étant d'un âge à attendre de me voir de jour en jour cité au

Tribunal du Juge Suprême, je m'appliquerai à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, & à César ce qui est à César... «.

Peu satisfait de cette justification, le Pape enjoignit au Primat, sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques, de se rendre à Rome dans l'espace de trois mois, pour y rendre compte au Saint Siege d'une conduite qu'il appeloit *la honte & le scandale de la Religion*. Mais tout l'intérêt que prenoit Clément XI à la cause d'Auguste, ne put suspendre l'effet de ce qui avoit été résolu dans l'Assemblée de Varsovie.

Après la publication de l'interregne, qui fut faite au nom de toute la République, on avoit nommé plusieurs Prétendans à la Couronne. Le Prince de Conti parut de nouveau sur les rangs: on y mettoit plusieurs autres Princes étrangers; &, entre les Polonois, le Grand-Maréchal Lubomirski, & le Palatin de Posnanie. Mais bientôt on ne parla plus des autres Candidats (1), & les suffrages parurent se réunir en faveur de Leckzinski. Charles XII qui, jusqu'alors, n'avoit rien manifesté de

(1) Histoire d'Auguste, tom. III, pag. 111; & MS. de Solignac.



ſes diſpoſitions en faveur de ce jeune Seigneur, n'eut pas plutôt appris que la Nation le mettoit elle-même au rang des Candidats, qu'il lui fit donner avis, par le Général Hoorn, qu'il avoit réſolu d'employer tout ſon crédit pour lui aſſurer la Couronne. Leckzinski s'attendoit ſi peu à cette propoſition, qu'il ſe récria d'abord : » Il n'y a que les » ſuffrages libres de la Nation qui puiſſent » me porter ſur le Trône ; & que de- » viendra donc notre liberté, ſi c'eſt » Charles XII qui me fait Roi « ? Un ſi noble déſintéreſſement étoit bien propre à confirmer le Monarque Suédois dans ſa réſolution. Il ordonna à ſon Miniſtre de ne point laiſſer de repos au Palatin qu'il n'eût obtenu ſon conſentement. En effet, le Général Hoorn alla le trouver de nouveau dans les premiers jours de Juillet. Il lui repréſenta que le Roi ſon Maître faiſoit profeſſion de ne combattre que pour la gloire & la juſtice : que ce Prince étoit bien éloigné de vouloir rien entreprendre ſur la liberté Polonoiſe ; & que, lorſqu'il ſe propoſoit de concourir à ſon élection, il n'avoit d'autre but que de mettre fin à tous les maux qui, depuis trop long-temps, affligeoient la Pologne. Cette idée du ſoulagement

de ſa malheureuſe Patrie, jointe à l'eſpérance de pouvoir la réaliſer avec le ſecours de la Suede, ſéduiſit Leckzinski: il conſentit à devenir Roi. » L'on vit » alors, dit un Ecrivain (1), ſe renou- » veler l'héroïque ſoumiſſion de Trajan » adopté par Nerva, & appelé au Trône » des Céſars. Il n'avoit fait, pour y par- » venir, d'autre démarche que de le mé- » riter; il ne ſut en faire d'autre que » d'obéir en le recevant: telle fut la » conduite du Palatin de Poſnanie. Et » peut-être ne fut-il jamais plus grand » que par cet acquieſcement au déſir » d'un Prince qui, comme Nerva, con- » noiſſant le mérite, ſe plaiſoit à le rendre » utile «.

Peu de jours avant celui qui avoit été fixé pour l'élection du nouveau Roi, le bruit s'étant répandu que le Roi de Suede ſe déclaroit en faveur de Leckzinski, le Primat, qui n'avoit pas renoncé à l'eſpérance de faire élire, pour la ſeconde fois, le Prince de Conti, alla trouver le Roi de Suede pour conférer avec lui ſur cette grande affaire. Charles lui demanda quels Seigneurs en Pologne il croyoit dignes du Trône? Le Prélat

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.



répondit qu'il n'en connoissoit que trois auxquels on pût penser; &, en les nommant, il leur donna l'exclusion. Le Comte de Sapiéha étoit d'un caractere trop impérieux pour gouverner un Peuple libre: le Maréchal Lubomirski avoit contre lui son grand âge, & il étoit soupçonné d'aimer l'argent: » Le Palatin de Posnanie, » ajouta-t-il, me paroîtroit, par ses qua» lités personnelles, préférable aux deux » autres; mais il n'a pas encore assez d'ex» périence pour tenir les rênes d'un Gou» vernement si difficile, il est trop jeune. » — Moins jeune que moi. — Cepen» dant, répliqua Charles avec vivacité » & en le quittant, je compte, Monsieur » le Primat, lui dit-il, que vous con» courrez à le faire Roi «. Ce jour même, le Général Hoorn, nommé Ambassadeur auprès de la République, reçut ordre de déclarer à la Diete que le Roi son Maître ne connoissoit personne plus digne du Trône que le Palatin de Posnanie. Cette déclaration, dans les circonstances actuelles, ressembloit assez à un ordre, mais que la plupart des Membres de l'Assemblée, qui portoient déjà ce Seigneur, ne furent pas fâchés de recevoir.

Le Roi de Suede, soit pour mieux assurer le succès de son entreprise, ou

pour goûter de plus près le plaisir de donner une Couronne, arriva à Varsovie le 11 de Juillet, & s'y tint *incognito* chez son Ambassadeur. L'élection avoit été fixée au 12 du même mois : le Primat eût bien désiré qu'on la différât ; mais, comme on savoit qu'il eût profité du délai pour agir contre Leckzinski, toutes les représentations qu'il put faire à cet égard furent inutiles ; &, au jour marqué, on se rendit au *Colo*, lieu destiné aux Elections.

A trois heures après midi, l'Assemblée se trouvant formée, on commença à recueillir les suffrages. Alors Jerusalski, Député de la Podlaquie, s'éleva avec véhémence contre la résolution de nommer le Roi ce jour-là ; & il requit, au nom de son Palatinat, que l'élection fût différée jusqu'à ce que, le Roi de Suede ayant retiré ses Troupes de la Pologne, on pût la faire en toute liberté. Jerusalski se faisoit écouter de l'Assemblée, lorsque le Nonce Bronikouski, prenant la parole, s'écria (1) : » Je ne comprends » que trop, mes Freres, que les Armées » étrangeres Suédoise & Saxone causent » de grands dommages sur les Terres de

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.



» la République, & que le ſalut de
» l'Etat eſt attaché à leur retraite. Mais
» pouvons-nous ignorer que l'unique
» moyen d'accélérer cette retraite, c'eſt
» de nous donner un Roi? Il eſt vrai que
» l'Armée victorieuſe de Charles XII eſt
» en Pologne, & il eſt vrai que
» Charles XII affectionne un des Préten-
» dans au Trône. Mais, ſi l'Armée de
» Charles XII étoit l'Armée du Protec-
» teur & de l'ami de la République : ſi
» le Palatin de Poſnanie, auquel il déſi-
» reroit que nous déféraſſions la Cou-
» ronne, poſſédoit toutes les qualités
» que nous pouvons ſouhaiter dans un
» Roi: ſi ce Polonois étoit ſans contredit
» plus digne du Trône que tous les
» Etrangers qui oſent y aſpirer, fau-
» droit-il donc lui donner l'excluſion,
» par la ſeule raiſon que le Roi de Suede
» a jugé de ſon mérite auſſi avantageu-
» ſement que nous en jugeons nous-
» mêmes? Et, d'ailleurs, ſi quelqu'un
» peut engager Charles XII à tenir la
» promeſſe ſolennelle qu'il a faite à notre
» Ambaſſadeur, de retirer ſes Troupes
» de la Pologne, dès que notre élection
» ſera conſommée, qui le fera plus ſure-
» ment que ce même Ambaſſadeur de-
» venu notre Roi? Pour moi je déclare,

» au nom du Palatinat qui m'a député, » qu'en bon Polonois, & pour le ſalut » de la Patrie, je nomme Roi de Po- » logne & du Grand-Duché de Lithuanie » *Staniſlas Leckzinski, Palatin de Poſ-* » *nanie* «.

Le Diſcours de Bronikouski détruiſit abſolument l'impreſſion qu'avoit faite celui de Jeruſalski. Comme le Primat ne s'étoit pas rendu à l'Aſſemblée, l'Evêque de Poſnanie ſon Suffragant l'y ſuppléoit, & recueilloit les ſuffrages. Vers les neuf heures du ſoir, ce Prélat, malgré les proteſtations de Jeruſalski & des autres Nonces de ſon Palatinat, déclara que la Nation déféroit la Couronne à Staniſlas Leckzinski. A l'inſtant les décharges de l'artillerie & de la mouſqueterie des Suédois annoncerent l'élection : & la voix des Oppoſans ſe perdit parmi les acclamations de la Multitude, impatiente d'avoir un nouveau Roi.

Fin du Livre Second.

[redacted]



HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

LIVRE TROISIEME.

PEU de jours après l'élection du Palatin de Posnanie, le Grand-Général de la Couronne, Jérôme Lubomirski, déclara, par un Manifeste, qu'il ne le reconnoîtroit pas pour Roi. Il alléguoit, entre autres motifs de sa résolution, que Stanislas avoit été élu un Samedi, jour *critique & fatal* à la Pologne : qu'il avoit été proclamé après le coucher du Soleil, ce qui étoit *de mauvais augure*. Il attaquoit, il est vrai, la légitimité de l'élection par des raisons plus plausibles, mais

auxquelles des prétentions particulieres ôtoient beaucoup de leur force. Il demandoit ſi l'on pouvoit encore regarder comme libre une République à laquelle un Prince étranger venoit de déſigner ſon Roi? » Et moi, répondoit le Mo-
» narque Suédois, je demande à tous
» les bons Citoyens ſi un fidele Allié
» de la Pologne peut lui rendre un
» meilleur office que de fixer ſes irré-
» ſolutions, & de diriger, pour ſon plus
» grand bien, l'uſage d'une liberté dont
» elle voudroit abuſer pour ſe dé-
» truire (1) «. La même réponſe, faite au même reproche, a été regardée de nos jours, par les Polonois, comme le ſophiſme du plus fort; mais elle étoit plus que ſpécieuſe dans la bouche d'un Prince généreux comme Charles XII, qui, ſans ſonger à ſes propres intérêts, ne ſavoit combattre que pour la gloire, & triompher au profit de ſes Alliés.

Plus de modération, cependant, auroit fait plus d'honneur au Roi de Suede; & l'on ſouhaiteroit qu'après avoir humilié Auguſte, il ſe fût contenté de ſe joindre à la Pologne, pour obliger ce Prince à régner ſur elle par les Lois.

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

C'eſt le ſage conſeil que Leckzinski lui-même s'étoit autrefois permis de lui donner. Charles, en le ſuivant, eût prévenu ſa perte, & toutes les ſcenes ſanglantes qui la préparerent. Mais l'idée ſeule d'injuſtice révoltoit ce Héros plein de droiture & de franchiſe, au point de lui perſuader qu'un Souverain ne pouvoit expier, que par ſa dépoſition, le crime d'avoir engagé une guerre injuſte. C'eſt ainſi qu'un zele trop ardent à venger les droits de la juſtice, l'expoſoit à les bleſſer lui-même. Les bleſſa-t-il en effet, par l'influence qu'il eut dans l'élection du nouveau Roi? C'eſt ſur quoi je m'abſtiendrai de prononcer. Mais, ce dont on ne peut diſconvenir, c'eſt qu'à ne conſulter que la Conſtitution Polonoiſe, qui demande liberté entiere, & unanimité parfaite de ſuffrages dans l'élection des Rois, celle de Staniſlas fut irréguliere. Ce qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que cette irrégularité eſt le vice ordinaire, & comme néceſſaire de toutes les élections des Rois de Pologne. Car celles même que l'on regarde comme les plus unanimes, ſe font-elles jamais, peuvent-elles même, moralement parlant, ſe faire, comme le preſcrit la Loi, ſans qu'un ſeul Polonois s'y oppoſe,

nemine contradicente? Quant à la liberté des suffrages, est-elle ordinairement plus respectée? On se rappelle par quelles voies l'Abbé de Polignac parvint à faire élire le Prince de Conti; & comment Auguste, aujourd'hui détrôné, supplanta lui-même son rival. Or, qu'importe que les suffrages soient captés par l'éloquence, ou surpris par l'intrigue : qu'ils se donnent aux promesses ou qu'ils cedent à l'argent : qu'ils soient violentés par les menaces d'un Parti Polonois ou par la présence d'une Armée étrangere? Leur liberté, dans tous ces cas, n'en est pas plus respectée. Mais les résolutions libres des Dietes subséquentes peuvent couvrir ce vice radical des élections; & c'est ainsi que nous verrons bientôt légitimer celle de Stanislas.

Le Primat, qui n'avoit pas voulu concourir à placer la Couronne sur la tête d'un Sujet qu'il jugeoit trop jeune pour en soutenir le poids, se détermina néanmoins à venir lui faire hommage dès le lendemain de son élection; & cet exemple fut suivi par un grand nombre de Nobles Polonois qui s'étoient absentés, la veille, du champ Électoral. Le Roi de Suede envoya le même jour une brillante Ambassade au nouveau Roi; &,



ſans s'en tenir à de ſtériles complimens; il lui ouvrit ſes tréſors en même temps qu'il lui offroit ſes Troupes. Les Généraux Suédois ſe mirent en campagne pour donner la chaſſe à pluſieurs Partis Saxons & Polonois, tandis que Charles s'avança lui-même, avec l'élite de ſon Armée, pour aller chercher celle qu'Auguſte commandoit auſſi en perſonne.

Vieſnouiski, Grand-Général de Lithuanie, s'étoit déclaré contre Staniſlas. Le 6 Août 1704, le Général Lévenhaupt, qui commandoit un corps de ſept mille hommes, attaqua le Polonois, qui en avoit douze mille à ſes ordres, ſur les bords de la Duna. Tout l'avantage du combat fut du côté des Suédois, qui perdirent fort peu de monde, tandis que Vieſnouiski laiſſoit trois mille Morts ſur le champ de bataille, avec ſon canon & ſon bagage. A peu près dans le même temps, le Major-Général Meyersfelds, avec trois mille hommes de nouvelles levées, battit, près de Poſen, un corps de plus de ſix mille Saxons.

Cependant le nouveau Roi étoit reſté dans Varſovie, pour y donner les premiers ordres qu'exigeoit la confuſion des affaires. Le Général Hoorn commandoit dans cette Place, avec huit cents

Suédois ſeulement ; & le Grand-Général Lubomirski, que la crainte plutôt que l'affection retenoit auprès de Staniſlas, commandoit un corps de ſix mille hommes ſous les drapeaux de la Couronne. Foible reſſource contre l'Ennemi puiſſant qui s'approchoit de Varſovie. Auguſte, quoiqu'il fût alors à la tête d'une Armée nombreuſe, n'avoit oſé attendre celle de Charles XII. Mais la néceſſité même où il ſe trouva de fuir, lui fit concevoir un projet digne du Héros qui l'y forçoit : ce fut d'aller enlever ſon Rival dans ſa Capitale, où il ſavoit qu'il ſe trouvoit ſans forces. Dans ce deſſein, il quitte ſon camp, établi à Salock, la nuit du 21 Août, & s'avance à grandes journées vers Varſovie.

A la nouvelle de l'approche d'Auguſte, Staniſlas aſſembla un Conſeil, où il propoſa d'attendre l'Ennemi, & de ſe diſpoſer à le recevoir. Le Général Hoorn appuyoit cet avis, aſſurant que le Roi de Suede, informé de la marche de l'Ennemi, ne manqueroit pas de le ſuivre de près, & qu'il paroîtroit ſans doute à la vue de la Place, avant qu'elle pût être emportée. Tous les momens étoient précieux ; & déjà les Troupes Polonoiſes, ſur les ordres de Staniſlas, s'étoient miſes

en marche pour aller couper le paſſage à l'Armée Saxone au poſte avantageux de Lakovitz, lorſque le Général de la Couronne demanda que les bagages de l'Armée la ſuiviſſent. Ni le Roi ni le Général Suédois n'en étoient d'avis, tant à cauſe de la proximité du poſte où l'on ſe rendoit, que parce que ces effets, en reſtant à Varſovie, ſeroient un gage de la fidélité de Lubomirski. Mais celui-ci, perſiſtant opiniâtrément dans ſa réſolution, Staniſlas n'eut d'autre parti à prendre que de mettre cet homme, trop juſtement ſuſpect, dans l'impuiſſance de le trahir. Il contremanda ſon avant-garde, & dirigea ſa marche vers la Ruſſie Rouge, où ſe trouvoit alors Charles XII. Auguſte avoit dérobé ſa marche à l'Armée Suédoiſe; Staniſlas déroba la ſienne à l'Armée Saxone; & le 15 de Septembre il joignit le Roi de Suede à Léopol.

Léopol, Capitale de la Ruſſie Rouge, aujourd'hui ſous la domination de l'Empereur, étoit une des plus belles & des plus riches Villes de la Pologne. Auguſte, après en avoir fait rétablir les fortifications, en avoit fait ſa Place d'Armes. On y avoit dépoſé, par ſes ordres, tout l'argent qu'il avoit levé tant en Pologne que dans ſes Etats héréditaires. Les

Seigneurs de ſon Parti, les Habitans des Villes & des Bourgs d'alentour, ne doutant pas que leurs richeſſes ne duſſent être en ſureté dans une Ville qui renfermoit celles du Roi, y avoient fait conduire ce qu'ils avoient de plus précieux. Mais Charles n'avoit pas plutôt été informé de la retraite d'Auguſte, qu'il s'étoit avancé vers Léopol. Il l'avoit fait inveſtir le 5 de Septembre, & dès le lendemain elle avoit été emportée d'aſſaut. Une partie de la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée, l'autre reſta priſonniere de guerre. Quatre cents caiſſes remplies d'or & d'argent, de vaiſſelles & d'effets précieux, tomberent au pouvoir du Vainqueur, & la Ville ne ſe racheta du pillage, que par une contribution proportionnée à la richeſſe de ſes Habitans.

Cependant le Général Hoorn, que Staniſlas avoit laiſſé à Varſovie avec ſes huit cents Suédois, s'y vit aſſiégé le premier de Septembre par une Armée de vingt mille hommes, auxquels s'en joignirent bientôt quinze mille autres. Au bout de deux jours, le canon de l'Armée Saxone, par un feu continuel, avoit fait breche aux murs de la Place, & le Général Hoorn, preſſé par les

Habitans, s'étoit retiré dans le Château. Mais le Château n'étant pas mieux fortifié que la Ville, le Suédois, qui avoit à craindre pour chaque inſtant qu'on ne l'emportât d'aſſaut, fut obligé de ſe rendre Priſonnier avec ſa Troupe. Auguſte reſſentit moins de joie de cet avantage que de chagrin de ce qu'il n'étoit pas complet. Tous ſes principaux Ennemis lui avoient échappé, à l'exception de l'Evêque de Poſnanie, qu'une maladie avoit retenu à Varſovie. Dans l'impuiſſance de ſévir contre les perſonnes, il déchargea ſa vengeance ſur les biens. On fit, par ſes ordres, la plus ſévere recherche de tout ce qui appartenoit aux Partiſans du nouveau Roi. Leurs maiſons à la Ville, leurs Châteaux dans leurs Terres, furent livrés au pillage. L'Evêque de Poſnanie, dépouillé de tout ce qu'il avoit, fut conduit en Saxe, & mourut dans ſa priſon. Les Habitans de la Ville, bien plus malheureux que coupables, furent auſſi rançonnés.

Auguſte triomphoit : ſon triomphe ne devoit pas être de longue durée. Le 24 du même mois de Septembre, Staniſlas, accompagné de Charles XII, partit de Léopol pour chercher à ſon tour l'Ennemi devant lequel il avoit été obligé

de fuir peu de jours auparavant. L'Armée d'Auguſte montoit à plus de quarante-cinq mille hommes, & n'en étoit pas plus forte. Elle étoit compoſée, en grande partie, de Moſcovites ou de Coſaques mercénaires, & de Polonois inconſtans, qui tous trembloient au ſeul nom de Charles XII. Auſſi Auguſte prit-il le ſage parti de ne pas ſe commettre dans une action générale avec l'Armée des deux Rois, quoique des deux tiers moins nombreuſe que la ſienne. Il diviſa ſes Troupes en pluſieurs corps. Il en confia un à Schullembourg, le plus habile de ſes Généraux, qui eut ordre d'aller faire le dégât dans le Palatinat de Poſnanie, où étoient la famille & les principaux Partiſans de Staniſlas. Lui-même, à la tête d'une grande partie de ſa Cavalerie, prit la route de Cracovie. C'eſt dans cette Ville que Lubomirski, juſtifiant les ſoupçons que l'on avoit toujours eus de ſa fidélité, vint trouver Auguſte avec ſa famille, & une ſuite d'environ mille chevaux. La retraite d'un homme de ce caractere fut un gain pour Staniſlas.

Les deux Rois, ayant jugé à propos de ſe mettre à la pourſuite du corps de Troupes que commandoit le Général Schullembourg, l'atteignirent, après une



rche secrete & forcée, lorsqu'il les
›yoit encore à cinquante lieues de
tance. Schullembourg, en homme qui
'oit prendre son parti, range en ba-
.le sa petite Armée, qui n'étoit com-
sée que d'Infanterie, & lui ordonne
présenter la baïonette & la pique
ϰ Escadrons ennemis. L'Armée des deux
is, animée par la présence de ses
.îtres, se livre à son impétuosité or-
aire; mais, dans le premier choc,
chevaux se cabrerent au lieu d'avan-
·; & ce ne fut qu'après trois heures
ın combat opiniâtre, que la valeur
édoise triompha de la résistance des
ϰons. Schullembourg, forcé de se re-
er, le fit en bon ordre. Les deux Rois,
rès l'avoir suivi pendant plus de trois
ues, sans pouvoir l'entamer, crurent
fin l'avoir enfermé entre le Partz &
)der. Leur Cavalerie avoit passé à la
ge la premiere de ces rivieres, & se
ɔuvoit à la vue de l'Ennemi, lorsque
nuit les surprit. N'imaginant pas que
:hullembourg pût leur échapper, d'après
rapport qui leur avoit été fait, qu'il
i falloit vingt-quatre heures pour passer
)der, ils résolurent de différer l'attaque
ısqu'au lendemain. Mais l'habile Saxon,
rofitant du moment, distribua des corps

de-garde avancés, pour entretenir la confiance de ſon Ennemi : il fit raſſembler toutes les barques qui bordoient les rives de l'Oder, pour en conſtruire un petit pont, ſur lequel il fit défiler ſa Troupe avec autant d'ordre que de ſilence. Avant le lever du Soleil, les Suédois, impatiens d'en venir aux mains, courent au premier poſte des Ennemis. C'étoit un moulin bien retranché : ils l'attaquent & l'emportent. Mais, au lieu de trouver une Armée, ils ne voient devant eux qu'un fleuve à traverſer. Charles & Staniſlas rendirent à Schullembourg la juſtice qu'il méritoit. Ils s'avouerent vaincus par cette retraite auſſi adroitement conduite qu'elle avoit été ſagement concertée.

Cependant tout fuyoit devant l'Armée Suédoiſe : elle faiſoit la conquête d'autant de pays qu'elle en pouvoit parcourir ; & les affaires de Staniſlas s'avançoient en raiſon de ſes ſuccès. Le nombre de ſes Partiſans augmentoit tous les jours. Un Palalatin de Kiovie, nommé Potoski, avoit voulu, au milieu de ces troubles, faire parler de lui, & former un Parti. Sans ſe déclarer contre Auguſte, il ne tenoit pas pour Staniſlas : il ſe donnoit pour le Protecteur de la juſtice & le

Vengeur

Vengeur des Lois. Il commandoit un corps de Troupes que les deux Armées ennemies ménageoient également. Potoski étoit de ces hommes qui ne ſe décident qu'après avoir examiné de quel côté ſouffle le vent de la Fortune. Le Parti du nouveau Roi, dès qu'il fut le plus fort, lui parut le plus juſte. Il vint, au commencement de l'année 1704, lui remettre ſes Troupes & lui jurer obéiſſance. Le Primat, qui, juſqu'alors, avoit montré plus d'ardeur à pourſuivre Auguſte que de zele à ſeconder Staniſlas, commença auſſi à agir efficacement pour ſes intérêts. Il convoqua, pour le 11 de Juillet de la même année, une Diete générale, qui n'avoit pour but que de reconnoître le nouveau Roi, & d'aviſer aux moyens de le ſoutenir. Les Nonces, députés à cette Aſſemblée, approuverent unanimement la Confédération de Varſovie. Ils déclarerent de nouveau Auguſte déchu du Trône, pour avoir violé les Lois & les libertés du Royaume; & ils confirmerent en même temps l'élection de Staniſlas, auquel ils promirent obéiſſance & ſecours.

Dans une nouvelle Diete, tenue au mois de Septembre, les Nonces, en plus grand nombre que dans la précédente,

parurent tous animés des mêmes sentimens ; & les deux Partis réconciliés renoncerent à toute alliance avec Auguste, annullerent les Actes de l'Assemblée que ce Prince avoit tenue à Sendomir, & fixerent le Couronnement de Stanislas au 7 Octobre suivant.

Le Pape soutenoit encore, autant qu'il étoit en lui, le Parti chancelant d'Auguste. Après avoir cité le Primat à Rome, il avoit menacé des censures ecclésiastiques les Evêques de Pologne qui persisteroient dans la résolution de détrôner leur Roi: dispositions dignes du Pere commun des Fideles. Aussi Stanislas, plus indulgent que M. de Voltaire (1), ne lui en fit-il jamais un crime. Pendant cette Diete, on adressa de nouvelles instructions au Souverain Pontife : on lui représenta que ce n'étoit plus une Confédération particuliere, mais toute la République légitimement assemblée, qui confirmoit la déposition d'Auguste, & l'élection de Stanislas. On le conjuroit, enfin, de ne pas traverser la conclusion d'une affaire

(1) Clément XI n'a pas le suffrage de l'Historien de Charles XII, lorsqu'il s'oppose au détrônement d'un Roi. Il ne l'auroit pas eu, non plus, s'il l'eût favorisé : Clément XI étoit un Pape.



qui pouvoit ſeule appaiſer les troubles de l'Etat. Dans cette diſpoſition générale des Eſprits, Clément XI crut devoir garder le ſilence, mais que l'on ſavoit bien n'être pas celui de l'approbation.

Cependant on faiſoit de grands préparatifs pour le Couronnement du Roi. La Diete invita le Primat, qui étoit alors à Dantzick, à en venir faire la cérémonie. Ce Prélat s'en excuſa ſur le peu de ſureté qu'il y avoit ſur les routes, & ſur une indiſpoſition qui lui étoit ſurvenue, & qui ſe termina par ſa mort. Charles Radziouski, Primat de Pologne avant la mort du Roi Sobieski, ſe trouva à la tête des affaires dans les circonſtances les plus difficiles. Ce fut ſouvent ſans ſuccès, mais toujours avec droiture, qu'il travailla à prévenir ou à pacifier les troubles de la République. S'il ne ſe rendit célebre dans aucun Parti, c'eſt parce qu'il n'embraſſoit lui-même que le parti de la modération & de la juſtice. Charles XII lui reprochoit de l'irréſolution & de la lenteur. Mais, en conſultant la Nation Polonoiſe, l'Hiſtorien du Roi de Suede, qui nous préſente Radziouski comme une Ame verſatile & artificieuſe, l'eût appelé un Citoyen ver-

tueux, & l'un des plus grands hommes de son siecle (1).

Dans l'absence du Primat, l'Archevêque de Léopol fut nommé par la Diete pour sacrer le Roi. Le 3 d'Octobre ce Prince fit le serment ordinaire d'observer les *Pacta conventa*, ou Lois du Royaume; & le lendemain son Couronnement se fit dans le plus pompeux appareil, en présence de la Haute Noblesse, des Députés de tous les Palatinats du Royaume, & parmi les acclamations publiques. Charles XII, qui s'étoit trouvé *incognito* à l'élection de Stanislas, assista de même à son sacre.

Le Roi de Pologne & la République penserent alors à resserrer encore les nœuds qui les unissoient avec la Suede. On indiqua une Diete générale, pour y confirmer les Traités précédens, & y prendre, s'il étoit possible, des moyens plus efficaces de rétablir la tranquillité dans le Royaume. Par un Traité, signé au mois de Novembre, & ratifié le mois

(1) M. de Voltaire prétend que le Primat n'allégua que de vains prétextes pour se dispenser de sacrer Stanislas. Mais je ne vois pas pourquoi l'on suspecteroit la sincérité d'un vieillard qui se dit malade, & qui le prouve de la maniere que le fit le Primat, en mourant huit jours après.



ſuivant, il fut convenu que la Pologne & la Suede réuniroient leurs forces contre Auguſte, & ne ceſſeroient de lui faire la guerre, juſqu'à ce qu'il eût reconnu ſolennellement Staniſlas pour Roi de Pologne : que l'on pourſuivroit également le Czar de Moſcovie, juſqu'à ce qu'il eût réparé les dommages qu'il avoit occaſionés tant à la Pologne qu'à la Suede : que les deux Rois & la République ne pourroient traiter de paix que d'un mutuel accord : que la Maiſon des Sapiéha ſeroit rétablie dans ſes biens, lignités & honneurs : que l'Electeur de Brandebourg ſeroit qualifié Roi de Pruſſe, à condition qu'il reconnoîtroit lui-même Staniſlas pour Roi de Pologne.

Auguſte n'avoit pas encore abſolument renoncé à l'eſpérance de rétablir es affaires. Après avoir fait en Saxe de nouvelles levées d'hommes & d'argent, l ſe rendit ſecrétement en Pologne, au nois de Décembre, pour preſſentir la liſpoſition des Eſprits, & ranimer, s'il toit poſſible, ſon Parti découragé. Il int, à Grodno, un *grand Conſeil*, formé lu très-petit nombre de ſes fideles amis. l créa, en leur faveur, un Ordre de Chevalerie, appelé de *l'Aigle-Blanche*, uquel il donna pour inſigne un Aigle

d'Or couronné de diamans, autour du-quel on lifoit l'infcription *Pro fide, Leg & Rege.* Les Membres de l'Affemblée qui fe qualifioient les Repréfentans d la République, formerent des Décrets comme s'il eût été en leur pouvoir d les faire exécuter. Ils adrefferent de remercîmens à Augufte fur ce qu'il n'avoi pas défefpéré du falut de la Pâtrie; & Staniflas, avec fes adhérens, furen déclarés Traîtres & Rebelles à la République. C'étoit déclarer la Républiqu rebelle à la République.

Quelque chofe de plus férieux qu ces formalités impuiffantes, ce fut l conclufion d'un nouveau Traité entr Augufte & le Czar. Ce Prince s'obligeoi à foutenir fon Allié de toutes les force de la Ruffie; & il fut fidele à fon engagement. Dès le commencement de l'année 1706 il parut lui-même en Pologne à la tête d'une Armée de quatre-vingt mille hommes. La Saxe épuifée étoit alor d'une foible reffource pour Augufte; & Staniflas, de fon côté, devoit peu compter fur les Troupes de la République; en forte que les deux Rivaux ne fe difputoient alors la Couronne qu'avec de forces empruntées. Charles XII & l Czar étoient les Généraux d'Armées d



Stanislas & d'Auguste ; & la Pologne, théâtre de la guerre, en payoit tous les frais.

L'Armée Moscovite s'étoit divisée en plusieurs corps qui ne paroissoient attentifs qu'à éviter d'en venir aux mains. Les Suédois les y forçoient les uns après les autres, & les battoient par-tout. Auguste, dans une de ces rencontres, perdit ses bagages & sa caisse militaire, tandis que Stanislas, d'un autre côté, battoit le Général Menzikof, lui enlevoit huit cents mille ducats, & poussoit ses Troupes épouvantées au-delà du Boristhene.

Presque dans le même temps, les deux plus habiles Généraux des Armées ennemies, Schullembourg & Renschild, se rencontrerent. Schullembourg étoit à la tête de vingt mille hommes, l'élite des Troupes Saxones & Moscovites : Renschild n'en commandoit que dix mille. Le combat s'engagea près de Fraventhal. Schullembourg, de l'aveu de ses ennemis, avoit fait la disposition de ses Troupes la mieux entendue ; mais il ne fut pas secondé. Dès le premier choc, les Moscovites, saisis d'épouvante, jettent leurs fusils sans tirer, & prennent la fuite sans savoir où ils vont. Renschild,

Le Laboureur cultivoit ſon champ, le Marchand vaquoit à ſon négoce, les Tribunaux rendoient la Juſtice, toutes les routes étoient ouvertes, & plus ſûres qu'elles ne l'euſſent jamais été.

Auguſte, ſans Troupes, ſans argent, ſans crédit, parmi des Sujets qui venoient de le détrôner, &, pour comble d'infortune, dépouillé de ſes Etats héréditaires, prit le parti, le ſeul qui convenoit à ſa fortune, de s'abandonner à la diſcrétion des Rois ſes Vainqueurs. Il avoit beſoin de grandes précautions pour dérober au Czar, ſon fidele Allié, la démarche qu'il ſe propoſoit : il envoya à Charles XII, dans le plus grand ſecret, deux Plénipotentiaires munis de blanc-ſignés, auxquels il donna pour toute inſtruction de conclure la paix avec les Rois de Suede & de Pologne aux conditions les moins dures qu'il leur ſeroit poſſible d'obtenir. Arrivés au camp des Suédois devant Alt-Ranſtadt, les Envoyés d'Auguſte, admis à une Audience ſecrete des deux Rois, leur demanderent la paix au nom de leur Maître. Charles, prenant la parole, dit qu'il étoit prêt à l'accorder, mais aux conditions qu'il alloit dicter, dont les principales furent : qu'Auguſte renonceroit pour jamais à toutes pré-



tentions à la Couronne de Pologne : qu'il reconnoîtroit Staniſlas pour Roi légitime : qu'il relâcheroit les Princes Sobieski, qu'il retenoit encore priſonniers : qu'il renonceroit à l'alliance des Moſcovites : qu'il lui renverroit tous les Priſonniers & les Déſerteurs Suédois, & nommément le Sieur Patkul. Quelques repréſentations que fiſſent les Envoyés d'Auguſte, ils ne purent obtenir aucun adouciſſement à ces diſpoſitions, qu'ils ſignerent.

Sur ces entrefaites, le Général Menzikof, après avoir recruté ſon Armée, rentra ſur les Terres de la République, à la tête de trente mille Moſcovites qu'il vint offrir à Auguſte, en lui propoſant d'attaquer ſans délai le petit corps de Troupes que les deux Rois avoient laiſſé en Pologne pour la ſureté du Royaume. La conjonćture étoit des plus embarraſſantes pour Auguſte. Il avoit tout à craindre de l'Armée Moſcovite, ſi elle venoit à découvrir qu'il négociât ſa paix avec les deux Rois, & tout à craindre des deux Rois ſi, dans le temps même qu'il traitoit de paix avec eux, il attaquoit leur Armée. Dans cette poſition délicate, il ſe détermina à envoyer au Général Suédois un homme de confiance, pour lui donner avis de la négo-

ciation qu'il avoit entamée avec le Roi ſon Maître, & lui conſeiller d'éviter la bataille que le Général Menzikof vouloit lui préſenter avec des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes. L'expédient étoit bien imaginé : mais le Général Suédois regarda comme une feinte le ſalutaire avis que lui donnoit Auguſte; &, loin d'éviter les Moſcovites, il les chercha, les attaqua, & eut même quelque avantage ſur eux dans le premier choc; mais la nuit étant ſurvenue, ſa petite Armée fut accablée par le nombre, & lui même fut fait Priſonnier. Auguſte qui, depuis ſi long-temps, avoit fait tant d'efforts impuiſſans pour battre ſes Ennemis, remporta ſur eux, ce jour-là, une victoire complete malgré lui. Il prit pourtant le parti de ſe réjouir avec ſes Alliés d'un événement qui lui redonnoit quelque conſidération dans le pays où il ſe trouvoit, & il rentra triomphant dans Varſovie, où il fit chanter un *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu du ſuccès de ſes armes. Ce triomphe ne fut pas de longue durée. Ses Plénipotentiaires, de retour de Saxe, lui expoſerent, avec douleur, les conditions auxquels le Roi de Suede les avoit obligés de ſouſcrire, l'aſſurant qu'il ſe flatteroit

en vain d'aucun adouciſſement, ſi toutefois le Roi de Suede vouloit encore entendre parler de paix, lorſqu'il apprendroit la nouvelle de la défaite de ſes Troupes. En effet, Charles, informé de ce qui s'étoit paſſé en Pologne, ſe crut joué par Auguſte; & ce Prince eut beaucoup de peine à ſe juſtifier auprès de lui d'avoir ſouffert qu'on eût battu ſon Général: en ſorte que cet avantage, au lieu d'avancer les affaires du Vainqueur, ne ſervit qu'à les empirer.

Charles, loin de ſe relâcher des conditions qu'il avoit preſcrites, en ajouta de nouvelles, & il fallut qu'Auguſte conſentît à faire publier lui-même dans toute l'étendue de la République, & dans la Saxe, qu'il renonçoit à la Couronne, & qu'il reconnoiſſoit Staniſlas pour ſeul & légitime Roi de Pologne: qu'il lui remît les joyaux & les archives de la Couronne: qu'il promît d'interpoſer en ſa faveur ſes bons offices auprès du Pape. Il fallut enfin qu'il répondît à une Lettre que Staniſlas lui avoit écrite, pour lui faire part de ſon avénement au Trône. Ce dernier article lui parut fort dur, mais il fallut le paſſer. Les deux Rois reſtoient en Saxe, où ils vivoient avec leur Armée aux dépens des Sujets

d'Auguſte, en attendant que ce Prince eût exécuté les principaux articles du Traité. Celui pour lequel il marquoit le plus de répugnance étoit celui que Charles exigeoit avec le plus de hauteur, & il fallut qu'Auguſte ſe déterminât à écrire la Lettre ſuivante à Staniſlas.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'étoit pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de Lettres avec Votre Majeſté; cependant, pour faire plaiſir à Sa Majeſté Suédoiſe, & afin qu'on ne nous impute pas que nous faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre Patrie des Sujets plus fideles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits; & que la plupart de nos Sujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

Votre Frere & voiſin, AUGUSTE, *Roi*



Le Roi de Pologne répondit à cette Lettre :

Monsieur et Frere,

La Correſpondance de Votre Majeſté eſt une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede. Je ſuis ſenſible aux complimens que vous me faites ſur mon avénement au Trône. J'eſpere que mes Sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, parce que j'obſerverai les Lois du Royaume.

STANISLAS, *Roi de Pologne.*

Auguſte, après la ratification du Traité dont nous venons de parler, repaſſa en Saxe vers la fin de l'année 1706. La premiere entrevue qu'il eut avec le Roi de Suede fut le 17 de Décembre. Ces deux Princes, depuis ce temps-là, ſe rendirent de fréquentes viſites ; ils mangerent enſemble ; & l'on eût dit qu'ils agiſſoient avec une mutuelle confiance, ſi l'on ne ſavoit qu'il ne peut y en avoir de véritable entre des Princes dont l'un oblige l'autre à deſcendre du Trône. Auguſte, l'un des hommes les plus aimables de ſon ſiecle, ſe flattoit encore que ſa préſence pourroit apporter quelque adouciſſement à ſon ſort ; mais Charles, qui paroiſſoit

l'écouter avec plaiſir, & qui le traitoit avec toutes ſortes d'égards, ſe montra toujours inexorable ſur les conditions qu'il lui avoit impoſées.

Au commencement de l'année 1707, Auguſte, conformément au Traité, écrivit lui-même au Pape pour lui faire part de ſon abdication, qu'il fit également publier en Pologne. Cette nouvelle ne cauſa que de la ſurpriſe au Souverain Pontife : les Polonois la reçurent avec aſſez d'indifférence; mais le Czar en fut irrité au-delà de ce qu'on peut imaginer. Il publia des Manifeſtes : il traduiſit Auguſte dans toutes les Cours de l'Europe comme un perfide & un lâche qui, au mépris des engagemens les plus ſacrés, trahiſſoit un Allié qui s'épuiſoit de Troupes & d'argent pour le maintenir ſur le Trône. Mais toutes les autres Puiſſances de l'Europe, occupées alors de la guerre qu'elles faiſoient à Louis XIV, ne voyoient les troubles du Nord que comme un ſonge. Les uns plaignoient le Czar, les autres Auguſte, tous admiroient Charles XII. Mais perſonne ne ſongeoit à prendre part à leurs démêlés. Ainſi la France, l'Eſpagne, l'Allemagne, l'Angleterre reconnurent Staniſlas pour Roi de Pologne. Le Roi de Pruſſe, le Grand-



Seigneur & quelques autres Princes lui avoient déjà envoyé leurs Ambaſſadeurs.

C'eſt alors que le Czar, faiſant ſa propre cauſe de celle qu'abandonnoit Auguſte, forma le projet de faire élire un troiſieme Roi. Dans cette vue, ce Prince rentre en Pologne à la tête de ſoixante mille hommes, tandis que Charles & Staniſlas ſont encore en Saxe. Il convoque des Aſſemblées de la Nation à Léopol & à Lublin. Il y fait déclarer Auguſte déchu du Trône par ſon abdication volontaire, & Staniſlas par le vice de ſon élection; & l'on publie l'interregne. La confuſion étoit déjà grande en Pologne, elle devint plus grande encore. Il n'y avoit pas d'apparence, il eſt vrai, que l'on en vînt à une nouvelle élection; mais on le devoit moins à la modération qu'à l'animoſité des Partis, qui ne s'accordoient que pour détruire. Le Général Levenhaupt, qui commandoit environ vingt mille hommes, ne put empêcher le Czar, qui en conduiſoit trois fois autant, de cauſer les plus grands ravages dans la Pologne. Celui-ci s'attaquoit ſur-tout aux Partiſans de Staniſlas. Levenhaupt uſoit de repréſailles contre ſes Ennemis. On ne voyoit par-tout que des campagnes déſolées, des Châteaux embraſés,

des Villes rançonnées ou livrées au pillage ; & les malheureux Polonois, ne ſachant plus à qui attribuer les maux qui les accabloient, maudiſſoient, dans leur déſeſpoir, & ceux qui ſe donnoient pour leurs Protecteurs, & ceux qui ſe déclaroient leurs Ennemis.

A ces nouvelles, Staniſlas, pénétré de douleur, conjuroit ſon Allié de quitter la Saxe, où ſa préſence n'étoit plus néceſſaire, pour aller au ſecours de la Pologne ; mais Charles paroiſſoit, depuis quelque temps, tout abſorbé dans le projet qu'il méditoit d'aller en Ruſſie détrôner le Czar. Ce Prince, d'ailleurs, l'homme peut-être le plus dur à lui-même qui eût jamais occupé un Trône, regardoit comme ſupportables tous les maux qui n'alloient point juſqu'à ôter la vie. Comme on lui diſoit que les Polonois ne trouvoient plus dans leurs campagnes dévaſtées que quelques racines crues pour ſe nourrir. » Dans le beſoin, répondit-il » froidement, je ſaurois m'en nourrir » comme eux «. Staniſlas cependant ſut le prendre par l'endroit ſenſible : » Sire, lui » dit-il un jour, vous ne vous êtes point » propoſé, dans mon élévation, de ne » faire qu'un malheureux ? — J'ai pré» tendu, au contraire, repartit Charles,



» faire beaucoup d'heureux. — Et cepen-
» dant, répliqua Stanislas, je me sens
» aujourd'hui malheureux de tous les
» maux qui accablent ma Patrie, sans
» que je puisse la soulager; &, si jamais
» vos bienfaits pouvoient causer du re-
» pentir, je me repentirois d'être Roi. —
» Convenez pourtant, poursuivit Char-
» les, toujours plein de son projet, que
» ce Czar fait une guerre bien injuste à
» des gens qui n'ont rien à démêler avec
» lui. Allez donc le chasser de la Pologne,
» en attendant que j'aille moi-même le
» chasser de ses Etats « (1). Ce Prince partagea alors, avec sa générosité ordinaire, ses trésors avec son Allié. Il lui donna une partie de ses Troupes; &, pour les commander, Renschild, le plus habile de ses Généraux.

Ce fut le 15 de Juillet 1707, que Stanislas partit du camp d'Alt-Ranstadt. A peine parut-il en Pologne, que sa douceur naturelle & son affabilité réunirent en sa faveur presque tous les Chefs des Partis Polonois. Son argent lui attacha l'Armée de la Couronne; & la discipline qu'il faisoit observer à ses Troupes, lui affectionna les Habitans des campagnes.

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.

Après s'être occupé, pendant quelque temps, à purger le Royaume des Brigands qui l'infestoient, il alla chercher les Armées Moscovites, qu'il mena battant depuis Léopol jusqu'à Grodno, ce qui forme une étendue de cent lieues de pays.

Le Roi de Suede se détermina enfin à venir rejoindre Stanislas. En traversant la Saxe, il passa devant Dresde, & ne fit point difficulté de se dérober à son Armée, & d'aller, sans escorte, saluer le Prince qu'il venoit de détrôner, & lui demander à déjeûner, comme il eût fait au Roi Stanislas. Cette démarche, que les Historiens présentent comme un trait de la plus grande témérité, me paroîtroit plutôt annoncer le ressentiment d'une Ame dure, qui ne craint point de rappeler à un Ennemi malheureux qu'il a subi sa Loi. Stanislas, quand on lui parloit de ce trait, l'excusoit, en disant que Charles ne soupçonnoit pas même qu'un Ennemi pût lui savoir mauvais gré de la violence dont il auroit usé pour le forcer à devenir juste. Quoi qu'il en soit, le Roi de Suede, lorsque son Armée étoit devant Dresde, n'avoit pas plus à risquer de se voir arrêter par Auguste, que lorsque de son camp d'Alt-Ranstadt il alloit, presque sans suite, manger chez ce Prince.



Le Czar, ſur l'avis des deſſeins du Roi de Suede, avoit repris la route de ſes Etats. Le Prince Menzikof ſon Général, qu'il avoit laiſſé ſur les confins de la Lithuanie, le ſuivit bientôt lui-même, dans la crainte de ſe voir accablé par les forces réunies des deux Rois.

Toujours plus ſage & plus modéré que ſon Allié, Staniſlas mettoit tout en œuvre pour le détourner du projet de paſſer en Ruſſie. » Que prétendons-» nous donc, lui diſoit-il ? à quoi bon » aller chercher ſi loin des Ennemis » qui s'avouent vaincus par la fuite ? La » guerre depuis quatre ans n'a-t-elle pas » fait aſſez de malheureux ? n'avons-nous » pas vu couler aſſez de ſang ? Vous avez » détrôné un Roi ; vous en avez fait un » autre : croyez-moi, Sire, reſtons chez » nous : vous régnerez avec gloire ſur vos » Sujets, tandis que je m'occuperai à gué-» rir les plaies de ma malheureuſe Patrie. » — J'approuve fort, répondit Charles, » que vous demeuriez en Pologne ; mais » ſongez, je vous prie, que vous n'y » feriez jamais tranquille, ayant pour » voiſin cet injuſte Czar qui nous a fait » la guerre ſans aucune raiſon. Ainſi, il » faut que j'aille auſſi le détrôner «. Telle étoit ſa réſolution, & rien ne put la lui

Siniauski portoit ſes vues juſque ſur le Trône, & ne déſeſpéroit pas de devenir ce troiſieme Roi que le Czar vouloit faire élire lorſqu'il étoit Maître en Pologne. Suivant cette chimere, il offrit ſes ſervices au Czar contre ſa propre Patrie. Et le Moſcovite, charmé de trouver un homme aſſez entreprenant pour rallumer la guerre en Pologne, lui envoya une Armée de vingt mille hommes, qu'il ne ſut que trop bien employer au gré de celui qui les lui confioit.

Cependant Charles XII, après avoir été obligé, par la rigueur de la ſaiſon, de ſéjourner quelque temps devant Slupza, avoit décampé le 13 Novembre, pour s'avancer vers les Etats du Czar. Bientôt le bruit de ſa marche répandit au loin la terreur. Les Troupes Moſcovites n'attendoient point, pour fuir, qu'il les eût attaquées; &, ne prenant conſeil que de la crainte, elles s'avançoient à grandes journées vers la Capitale, rompant les ponts & dégradant les chemins, pour retarder la marche de leur Ennemi. Il eſt vrai que la diſette de vivres, les neiges & les glaces, ſous le climat le plus rigoureux, offrent à Charles de plus grandes difficultés à vaincre que tous ſes Ennemis; mais il n'en connoît point d'inſurmontables. Il

traverſe



traverse les déserts les plus arides, il perce les plus épaisses forêts. Soutenus par sa présence, ses Soldats gravissent les montagnes & les rochers, forcent les défilés, passent les rivieres à la nage, quand elles ne sont point glacées; & l'unique moyen qu'ils aient de subsister, est de fouiller les entrailles de la terre pour y découvrir les vivres que les Habitans du Pays y ont cachés.

Après tous ces obstacles surmontés, Charles rencontra plusieurs corps de Moscovites qu'il tailla en pieces; &, le 14 de Juillet 1708, il se trouva en présence d'une de leurs Armées forte d'environ trente mille hommes. Elle étoit avantageusement postée, & retranchée par un marais. Il falloit, pour la joindre, traverser une riviere bordée d'artillerie & de mousqueterie, qui faisoient un feu continuel. Le Roi se jette le premier dans l'eau, à la tête de ses Gardes à pied. Son Armée le suit, attaque & force les retranchemens, fait un carnage effroyable de l'Ennemi, & mene battant les Fuyards jusqu'au-delà du Boristhene.

Après cette heureuse expédition, Charles, toujours impatient dans la poursuite de ses projets, s'avance vers l'Ukraine, & mande au Général Levenhaupt,

qui lui amene un renfort de douze mille hommes avec un convoi de huit mille chariots, qu'il le trouvera dans cette Province, où il a résolu de passer l'hiver. Toute l'Armée Suédoise étoit dans l'étonnement que son Roi voulût séjourner parmi la Nation inconstante & perfide des Cosaques: mais Charles, par l'entremise de Stanislas, avoit fait un Traité secret avec le Prince Mazeppa, Polonois de Nation. Mazeppa, d'ailleurs, qui n'étoit que Gouverneur des Cosaques pour le Czar, se flattoit d'en devenir le Souverain avec le secours du Roi de Suede. Il devoit renforcer l'Armée de ce Prince de trente mille hommes, lui fournir des vivres & de l'argent autant qu'il en auroit besoin; & bientôt il se mit en marche pour exécuter ses promesses.

Cependant le Czar prenoit tous les jours de l'expérience. La route que tenoit le Roi de Suede lui fit soupçonner la trahison de Mazeppa. Sans perdre de temps il partage en deux corps toutes ses Forces rassemblées, & s'avance lui-même, à la tête de quarante mille hommes, à la rencontre du Général Levenhaupt, tandis que ses Généraux pénetrent dans l'Ukraine, pour observer la conduite de Mazeppa. Ce Prince s'avançoit pour faire



ſa jonction avec les Suédois, à la tête de trente mille hommes qui ſervoient d'eſcorte à un riche convoi de vivres & d'argent. Les Moſcovites attendent les Coſaques dans un poſte avantageux, fondent ſur eux à l'improviſte, leur taillent en pieces vingt-deux mille hommes, enlevent leur convoi, & ſe rendent maîtres de Bathurin, Capitale du Pays que gouvernoit Mazeppa, & le lieu ordinaire de ſa réſidence.

Le Czar, de ſon côté, joignit le Général Levenhaupt près du Bourg de Leſno, ſur le chemin de l'Ukraine. Le Suédois, avec ſa petite Troupe, attaqua le premier l'Armée Moſcovite, & eut ſur elle tout l'avantage. Mais le lendemain le Czar revint à la charge, & fit des prodiges de valeur. On ſe battit juſqu'à la nuit. Les Troupes Suédoiſes, accablées par le nombre, ſouffrirent beaucoup. Cependant le Czar fit offrir à Levenhaupt une capitulation, qu'il refuſa. Le troiſieme jour on en vint à un nouveau combat; c'étoit le cinquieme: les Moſcovites y eurent encore l'avantage, & Levenhaupt s'eſtima heureux d'échapper avec les débris de ſa petite Armée, qui ne montoit plus qu'à cinq mille hommes.

Le Roi de Suede, qui attendoit avec

inquiétude des nouvelles de ſon Général & de ſon Allié, les vit enfin arriver l'un & l'autre, mais dans un état à lui cauſer plus de pitié que de joie. Lui-même avoit eſſuyé, pendant douze jours de marche, les plus affreux contre-temps. Il ſe voyoit alors ſans argent, ſans munitions de guerre, ſans proviſions de bouche, ſans eſpérance de pouvoir recruter ſon Armée épuiſée par tant de combats ſanglans, & à la veille d'être attaqué par les deux Armées victorieuſes des Moſcovites. Pour comble de diſgrace on entroit dans l'hiver, & dans l'hiver mémorable de 1709. C'eſt au milieu des froids cruels de cette ſaiſon que commencerent les marches, les campemens & les combats. Il ſe paſſa ſucceſſivement pluſieurs actions, dont aucune ne fut déciſive. Le froid & la miſere enlevoient plus de monde à Charles que le fer ennemi. Ses Soldats, exténués de fatigues, à demi-nuds, ſans ſouliers, ſans vivres, périſſoient d'inanition. Il en vit, en un ſeul jour, juſqu'à quinze cents tomber morts ſous ſes yeux. La rigueur du froid en avoit privé un grand nombre de l'uſage des bras & des jambes. On voyoit des compagnies entieres qui avoient perdu les doigts, le nez & les oreilles. Et parmi tous ces contre-temps,



Charles ne perdit jamais ni l'envie ni l'eſpérance de détrôner le Czar. A peine la belle ſaiſon fut-elle arrivée, qu'il forma le deſſein d'aſſiéger Pultawa, Place importante de l'Ukraine, où les Moſcovites avoient établi leurs magaſins. Toutes les Forces de Charles ſe réduiſoient alors à environ trente mille hommes, parmi leſquels on comptoit douze mille tant Coſaques qu'autres Barbares; & ces Troupes, depuis long-temps, ne ſubſiſtoient que par le crédit que le Prince Mazeppa conſervoit encore dans le Pays. Le ſiege avoit déjà duré pluſieurs mois, lorſque le Czar vint au ſecours de la Place à la tête de ſoixante-dix mille combattans. Le 8 Juillet 1709, dès quatre heures du matin, les Armées ſe trouverent en préſence. Charles, qui ne calculoit jamais le nombre de ſes ennemis, fit faire la premiere attaque. Incommodé alors d'un coup de mouſquet, qui peu de temps auparavant lui avoit fracaſſé l'os du talon, il ſe faiſoit porter ſur un brancard. Tout l'avantage du premier choc fut pour les Suédois, qui déjà crioient victoire. Mais un corps de réſerve que Charles avoit commandé pour prendre l'Ennemi en flanc, s'étant égaré, les Moſcovites eurent le temps de ſe rallier

& de revenir à la charge en bon ordre. Le combat recommença. L'artillerie ennemie ſervie à propos écraſoit les Suédois, qui n'avoient que quatre canons, & qui manquoient même de poudre pour charger leurs fuſils. Charles donnoit ſes ordres au milieu du plus grand feu. Les deux chevaux qui portoient ſon brancard furent tués, ſon brancard fut mis en pieces, cinq de ſes Gardes furent tués à ſes côtés. Toute ſon intrépidité, cependant, ne put empêcher la déroute générale de ſon Armée. Les Moſcovites, encouragés par le ſuccès, ſe montrerent des Suédois en cette rencontre; & les Suédois fuyoient éperdus comme ils voyoient fuir tous les jours les Moſcovites. Neuf mille reſterent ſur le champ de bataille, & ſix mille furent faits priſonniers. De ce nombre furent la plupart des Officiers-Généraux. Tous les bagages & la caiſſe militaire tomberent au pouvoir du Vainqueur.

Charles, entouré d'Ennemis victorieux qui le cherchoient, ne pouvoit pas encore ſe déterminer à fuir. Le Comte Poniatowski, s'étant mis à la tête de quelques Cavaliers ramaſſés au haſard, ſauva le Monarque à travers mille dangers; & ce ne ſera pas le dernier ſervice



eſſentiel que lui rendra ce Seigneur. Le Général Levenhaupt, entraîné dans la déroute de l'Armée, s'étoit attaché à en recueillir les débris. Le Prince Mazeppa avoit auſſi échappé au danger. On ſe retrouva, la nuit du 9 au 10, ſur la rive du Boriſthene, mais on s'y vit dans le plus preſſant embarras. On manquoit de bateaux pour paſſer le fleuve, & l'Armée Moſcovite s'approchoit à grands pas. Poniatowski ſe donna tant de mouvemens, qu'il trouva quelques petites barques dans leſquelles il fit paſſer le Roi, Mazeppa & quelques Officiers. Trois cents Cavaliers tenterent le paſſage du fleuve à la nage, & la plupart arriverent à l'autre bord. Levenhaupt n'eut d'autre parti à prendre que de ſe rendre Priſonnier avec ſon Armée qui montoit encore à près de quinze mille hommes. Mais c'étoient des hommes mourant de faim, épuiſés de fatigue, &, pour la plupart, manquant d'armes pour ſe défendre.

Le Roi de Suede humilié, mais ſans être abattu, s'avança vers les Terres du Grand-Seigneur avec ſa petite eſcorte qui manquoit de tout. On avoit à traverſer des déſerts arides pendant les chaleurs de la mi-Juillet. On y auroit péri de ſoif, ſi le Colonel Poniatowski, à

l'aſpect d'un ſaule vert, n'eût ſoupçonné qu'il devoit y avoir quelque ſource à peu de diſtance, & n'eût fait fouiller dans l'endroit où elle ſe trouva en effet. Les Cavaliers mangeoient leurs chevaux & continuoient leur route à pied. Charles fut arrêté, ſur les Frontieres de la Turquie, par un Pacha qui ne voulut point lui laiſſer le paſſage libre qu'il n'eût reçu auparavant les ordres du Seraskier ou Commandant des Troupes de Bender. Ce qui fut cauſe qu'un Parti Moſcovite, qui avoit paſſé le Boriſthene, lui enleva encore la moitié de ſa petite Troupe. Le Roi de Suede écrivit de Bender au Grand-Seigneur, pour lui donner avis de ſes malheurs, implorer ſon ſecours, & le prier ſur-tout de lui donner une Armée pour aller détrôner le Czar, ſelon lui, leur Ennemi commun. Achmet III régnoit alors en Turquie en la place de ſon frere Muſtapha, détrôné en 1703. Ce Prince ordonna que le Monarque Suédois fût traité honorablement; mais il ne répondit à ſa Lettre qu'au bout de trois mois.

Il n'eſt point de mon ſujet d'entrer dans tous les détails de ce voyage de Charles, qui fut marqué par des ſingularités incroyables & de toute eſpece. Son but étoit de ſe procurer une Armée.



Il tenta toutes les voies, il épuiſa toutes les reſſources pour l'obtenir du Grand-Seigneur. Secondé par Poniatowski, il trouva du crédit, il ſema l'or, il intrigua dans le Sérail, il déplaça les Pachas & les Viſirs, & ſe rendit redoutable à tous ceux qui n'entroient point dans ſes vues. On lui offrit ſouvent de le reconduire dans ſes Etats ſous eſcorte honorable; mais il vouloit que la Porte armât contre le Czar: & par ſa conſtance & ſes importunités, il obtint ce qu'il demandoit. Le Grand-Viſir Battagi-Méhémet, à la tête de cent ſoixante mille hommes Turcs & Tartares, alla à la rencontre de l'Armée Moſcovite, la joignit & l'enferma de maniere qu'elle ne pouvoit plus lui échapper.

Le Czar, dans cette triſte conjoncture, eſſaya de corrompre le Viſir, & il y réuſſit par des préſens faits à ſon Lieutenant; en ſorte qu'au moment où l'on devoit en venir aux mains, on ne ſongea qu'à traiter de la paix. Et, choſe étonnante, ſans le Comte Poniatowski, cette paix auroit été conclue ſans qu'il y eût été fait mention du Roi Staniſlas, en faveur duquel Charles XII faiſoit la guerre. Poniatowski, ne pouvant mieux faire, avoit fait inſérer dans le Traité que le Czar retireroit inceſſamment ſes Troupes

de la Pologne, & ne feroit plus la guerre à Staniſlas. Cependant Charles s'avançoit à toute bride pour ſe trouver à l'action. Mais quel eſt ſon étonnement & ſon indignation, lorſqu'il apprend que la paix eſt concluе ! Il fait ſentir au Grand-Viſir tout le mépris qu'il fait de ſa perſonne, & il lui reproche en face ſa lâcheté & ſa perfidie. De retour à Bender, il y fait bâtir une maiſon qui reſſembloit à une Citadelle, déclarant qu'il ne quittera ce ſéjour que lorſque le Grand-Seigneur, fidele à la promeſſe ſolennelle qu'il lui a faite, lui aura donné cent mille hommes pour le reconduire en Pologne. Le Grand-Viſir ne négligeoit rien pour ſe débarraſſer de ſon dangereux Hôte; & il prenoit quelquefois ſur lui de lui faire dire qu'il étoit temps qu'il ſongeât à prendre ſon parti, & à profiter des offres que lui faiſoit le Grand-Seigneur pour ſon retour. Mais Charles, au lieu d'écouter ceux qui lui faiſoient ces propoſitions, les menaçoit de les faire pendre s'ils oſoient encore lui en faire de ſemblables. Il réuſſit encore à faire exiler le Grand-Viſir; mais celui qui lui ſuccéda n'entra pas mieux dans ſes intérêts. Il conſeilla même au Grand-Seigneur de ſignifier lui-même ſes intentions au Roi de Suede.

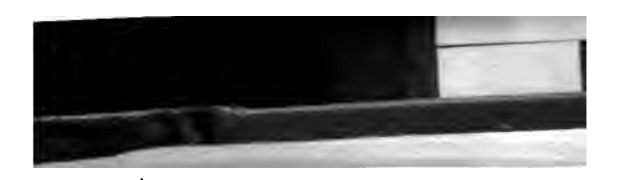


En effet, Achmet, en l'aſſurant de nouveau de toute ſa protection, lui dit qu'il alloit lui donner une eſcorte honorable pour le reconduire dans ſes Etats par la Pologne, comme il le déſiroit. Charles repréſenta au Grand-Seigneur qu'on le trompoit: que ſes Miniſtres, corrompus par l'argent du Czar, lui faiſoient accroire que les Moſcovites avoient évacué la Pologne, tandis qu'ils y étoient encore les maîtres; & il conclut par demander pour eſcorte une Armée de cent mille hommes. Achmet envoie ſur le champ un Aga en Pologne, avec ordre de voir par lui-même ſi les Moſcovites y ſont encore la guerre au Roi Staniſlas. L'Aga, de retour de ſon voyage, aſſure le Grand-Seigneur que le Roi de Suede lui avoit dit la vérité. Ce Prince, dans le premier mouvement de ſa colere, vouloit faire étrangler ſon Grand-Viſir; mais le Favori Ali-Coumourgi obtint ſa grace.

Cependant Achmet fit arrêter & emprisonner l'Ambaſſadeur Moſcovite, & donna ordre à tous les Pachas d'aſſembler inceſſamment un Armée de deux cents mille combattans, pour aller chaſſer les Moſcovites de la Pologne, & enſuite détrôner le Czar. Charles fut

alors au comble de ses vœux ; mais la joie fut de courte durée. Le Favori Coumourgi vouloit la paix, & tous ces grands préparatifs de guerre se terminerent par un Traité de paix favorable en apparence au Roi Stanislas, mais qui ne fut au fond qu'une vaine formalité.

Comme le Favori Coumourgi & le Grand-Visir étoient parfaitement d'accord, pour accélérer le départ d'un Prince qu'ils redoutoient également, les ordres du Grand-Seigneur, à cet égard, furent précis ; mais Charles n'en tint nul compte. Il demanda de l'argent pour payer ses dettes : on lui fit donner le double de ce qu'il demandoit, mais on renouvela les ordres de partir. Après les ordres on employa les menaces : Charles demandoit où étoit l'Armée qu'on lui avoit promise ? Pour vaincre son opiniâtreté, on lui retrancha les vivres : il donna ordre à ses Officiers de tenir table ouverte. On lui fit une sommation de se retirer qui ressembloit à une déclaration de guerre : il fit retrancher son camp pour y soutenir un siege : il le soutint en effet avec trois cents Suédois, contre une Armée de trente mille hommes. Forcé dans son camp, il se retire dans sa maison, où il soutient un nouveau



siege avec ses domestiques, jusqu'à ce que, fait prisonnier, on le conduit dans la Ville de Démotica, où on ne lui donne qu'une bourse de 25 écus par jour. Dans l'impuissance de représenter avec cette somme, il prit le parti de se mettre au lit, & il eut la constance d'y rester pendant dix mois, espérant toujours que quelque heureuse révolution à la Cour du Grand-Seigneur le mettroit à la tête des cent mille hommes qu'on lui avoit promis.

Cependant Stanislas, que nous avons laissé en Pologne, ne put plus s'y soutenir long-temps après la défaite de son Allié devant Pultawa. Auguste, attentif à profiter des circonstances, ne laissa pas échapper le moment favorable de reparoître en Pologne. Il se fit précéder par un Manifeste, dans lequel il protestoit contre le Traité d'Alt-Ranstadt. Ses Plénipotentiaires avoient, selon lui, abusé des blancs-signés qu'il avoit confiés à leur intelligence & à leur fidélité. Il devoit paroître assez extraordinaire que ce Prince ne se fût apperçu de cet abus de confiance de ses Ministres qu'après la déroute du Roi de Suede. Il lui eût été aisé de s'en plaindre, dans le temps qu'il ratifioit lui-même ce Traité qu'ils avoient conclu,

lorſqu'il écrivoit au Pape, ou qu'il ſignifioit à tous les Officiers de ſes Etats qu'il avoit renoncé à la Couronne de Pologne. Mais on ſait aſſez qu'un Traité, par lequel un Roi eſt forcé d'abdiquer la Couronne, ne peut avoir de ſolidité qu'autant de temps que dure la foibleſſe du Prince dépouillé. Auguſte néanmoins ne pouvant ſe diſſimuler à lui-même, ce que tout le monde ſavoit, qu'il exiſtoit un Traité ſolennel qu'il avoit eu le temps de méditer, diſoit dans ſon Manifeſte:
» Nous ſommes perſuadés que tout ce
» qu'il y a de gens de bon ſens au monde,
» ont regardé avec indignation une paix
» ſi dure & ſi cruelle, & qu'ils ont mis
» ce Traité au rang des engagemens
» qu'on n'eſt pas obligé de tenir..... Oui,
» nous donnons maintenant à juger à
» toute la Terre, s'il eſt juſte que nous
» tenions un Traité qui a été fait dans le
» plus triſte état de nos affaires; & ſi
» ce ne ſeroit pas même charger notre
» conſcience, que d'être fidele à un tel
» Traité?.... «

Le Czar, ſatisfait de ce Manifeſte, avoit renouvelé tous ſes Traités d'alliance avec Auguſte, lui avoit donné des Troupes, & lui en avoit promis en plus grand nombre. Staniſlas n'avoit auprès



de lui qu'environ dix mille Suédois, commandés par le Général Craſſau. Siniauski continuoit à attiſer le feu de la révolte. Auguſte avoit paſſé l'Oder à la tête de toutes les Forces de ſon Electorat. Le Roi de Pologne, dans cette triſte ſituation des affaires, aſſemble une Diete générale : il y rend compte de tout ce qu'il a fait, & de ce qu'il eût voulu faire pour pacifier les troubles intérieurs. Il oſe défier les plus mal-intentionnés de lui reprocher la plus légere infraction de la moindre des Lois. » Et ſi vous jugiez, mes Freres, » ajoutoit-il, que le ſacrifice de ma » Couronne pût devenir ſalutaire à la » Patrie, je ſuis prêt à le lui faire «. L'Aſſemblée, attendrie juſqu'aux larmes, lui jura une fidélité inviolable, & lui fit les plus magnifiques promeſſes. Mais, comme elle s'en tint à des promeſſes, Staniſlas, après avoir tenté inutilement de conclure la paix avec le Czar, ſe vit forcé de paſſer dans la Poméranie. Le Roi de Pruſſe, qui ne voyoit plus en lui qu'un Prince malheureux, ne vouloit pas lui livrer paſſage par ſes Etats. Mais Staniſlas, bravant une défenſe qui étoit contre le droit des gens, les traverſa pour ſe rendre à Stetin, où il fixa ſa demeure.

Auguſte, dès qu'il fut le plus fort en

Pologne, y retrouva des Partiſans, & s'y vit bientôt plus maître qu'il ne l'avoit jamais été. La Nation aſſemblée annulla tout ce qu'elle avoit fait à ſon préjudice, & le reconnut de nouveau pour ſon Roi légitime. Staniſlas, pour laiſſer à ſes Compatriotes la liberté d'agir ſuivant leurs intérêts, ſans craindre de ſa part les reproches d'inconſtance ou d'infidélité, leur avoit mandé qu'il remettoit entre leurs mains le dépôt de la Couronne qu'ils lui avoient confié, déſirant qu'ils puiſſent la placer en ce moment ſur une Tête plus en état de faire des heureux qu'il ne l'étoit lui-même. Auguſte, qui connoiſſoit aſſez la droiture de ſon Rival, n'eût pas été éloigné d'en venir à un accommodement avec lui, pourvu qu'il eût été avoué par le Roi de Suède. Staniſlas écrivit à ſon Allié, pour lui faire part de ſa réſolution, & l'engager à ne pas y mettre obſtacle. Mais Charles, malgré ſa mauvaiſe fortune, lui répondit qu'il ſe garderoit bien de conſentir à la deſtruction de ſon plus bel ouvrage : qu'il eſpéroit d'aller bientôt, à la tête de deux cents mille hommes, rétablir ſes affaires en Pologne, réduire tous ſes Ennemis, & détrôner le Czar : qu'au reſte, s'il ceſſoit d'être Roi, il ſauroit bien en faire un autre.



Staniſlas, en 1712, avoit été obligé
quitter Stetin, & de réunir ſa petite
mée à celle que commandoit le Géné-
Steinbock, pour défendre les Etats
ſon trop généreux Allié, que leurs
nemis communs attaquoient de toutes
rts. Ce Prince donna des preuves de
eur & de conduite en pluſieurs ren-
ntres, & ſur-tout à Roſtock & à
ſtrow, où il battit, avec des Forces
érieures, les Danois, les Saxons & les
ſcovites. Il louoit ſouvent Steinbock
ur ſon courage, mais il le blâmoit plus
vent encore de l'uſage qu'il en faiſoit;
, s'il eût toujours été le maître, il
ût pas ſouffert que ce Général, uſant
repréſailles, fît la guerre aux Payſans,
rageât les campagnes, & réduisît en
ndres la Ville entiere d'Altona. Staniſlas
trouvoit dans la Haute Poméranie lorſ-
'il reçut la réponſe de Charles XII.
mme elle n'étoit propre qu'à augmen-
ſes embarras, il lui députa Smiégelski,
ur lui repréſenter qu'il n'y avoit que
abdication qui pût rendre la tran-
illité à la Pologne, & l'exhorter à ne
s ſonger à le ſoutenir ſur le Trône.
iégelski, arrivé à Bender, entra dans
vues du Roi de Suede, jugea que ſes
ojets n'avoient rien de chimérique, &

manda à Staniſlas qu'il ne doutoit pas que ſon Allié ne fût bientôt en état de le rétablir comme il le lui faiſoit eſpérer. Le Roi de Pologne, voyant qu'il n'avançoit rien ni par Lettres, ni par Députés, forma le deſſein d'aller lui-même juſqu'en Turquie ſolliciter le conſentement de Charles pour ſon abdication. Plein de cette généreuſe réſolution, il aſſemble les plus braves Officiers de l'Armée, il les engage à dreſſer un Mémoire pour le Roi leur Maître, dans lequel ils l'aſſurent que l'abdication du Roi de Pologne eſt le ſeul moyen qu'ils jugent propre à rappeler la paix, dont la concluſion leur paroît plus urgente que jamais, tant pour la Suede que pour la Pologne.

Muni de cette piece & d'un paſſeport, Staniſlas, accompagné ſeulement de deux Officiers, ſe dérobe la nuit à ſon Armée. Il avoit pris le nom d'un Officier François qui avoit le grade de Major dans un Régiment Suédois. Après avoir heureuſement traverſé les Terres où ſes Ennemis étoient les maîtres, il ſe crut en ſureté dès qu'il fut chez les Turcs. Arrivé à Jaſſy, il fut conduit comme Etranger chez le Commandant, qui l'interrogea ſur ſes nom & qualités. Staniſlas, con-



formément à ſon paſſeport, répondit qu'il étoit au ſervice du Roi de Suede. Et, quant au grade qu'il occupoit, il dit au Commandant : *Major ſum. — Imo maximus es*, répliqua auſſi-tôt l'Officier Turc qui le reconnut ; & dès-lors il le traita en Roi, mais en Roi Priſonnier. Staniſlas lui demanda s'il ignoroit qu'il fût l'Allié du Grand-Seigneur, & l'ami de Charles XII ? C'eſt alors que le Commandant lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer à Bender ; & comment le Roi de Suede, après s'être battu avec ſes Domeſtiques contre une Armée Turque, avoit été fait lui-même Priſonnier. Il fallut attendre les ordres de la Porte. Ces ordres arriverent bientôt ; mais ils portoient que l'on conduiſît le Roi de Pologne, ſous bonne eſcorte, à Bender, où il reſteroit Priſonnier ſous la garde du Pacha Séraskier. Ce Pacha, dans le temps préciſément qu'arriverent ces ordres, transféroit Charles XII de Bender dans l'endroit qui lui étoit aſſigné pour priſon. C'eſt ſur la route d'Andrinople qu'on vint lui annoncer que le Grand-Seigneur le rendoit reſponſable de la Perſonne du Roi de Pologne, qu'il faiſoit conduire à Bender. Alors le Pacha, laiſſant Charles entre les mains de ſon Lieutenant,

retourna ſur ſes pas pour s'aſſurer de Staniſlas. Le Roi de Suede apprit dans ce moment que le Roi de Pologne n'étoit qu'à deux pas de lui, & Priſonnier comme lui. Il lui envoya, avec l'agrément du Pacha, un de ſes Officiers, pour l'aſſurer de ſon amitié, & lui recommander de ne faire ſur-tout aucun accommodement avec Auguſte, auquel il eſpéroit de faire bientôt exécuter le Traité d'Alt-Ranſtadt.

Le Pacha rencontra Staniſlas à quelques milles de Bender. Il le traita, ſuivant les ordres du Grand-Seigneur, avec tous les égards dus à ſon Rang; & ce Prince fit ſon entrée dans Bender, le 1.er de Mars 1713, au bruit de toute l'artillerie, monté ſur un cheval arabe ſuperbement enharnaché. Après ce cérémonial, on l'interrogea ſur les motifs de ſon voyage, qu'il ne déguiſa point. Mais, dans un pays où l'on croit peu à la vertu, on eut peine à ſe perſuader qu'un Prince eût entrepris un ſi long voyage uniquement pour en engager un autre à conſentir qu'il abdiquât la Royauté; & l'on propoſa, dans le Divan, de reléguer le Roi de Pologne dans une Iſle de la Grece, & le Roi de Suede dans une des Iſles de l'Archipel. Plus juſte que ſon Conſeil, Achmet ordonna que Staniſlas fût relâché, puiſqu'il ſe

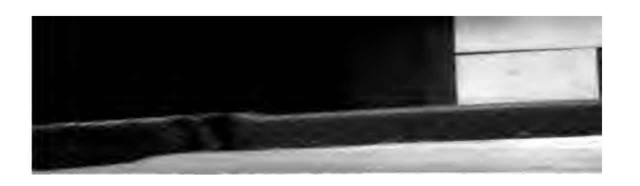


proposoit de quitter la Turquie, & que l'on n'avoit aucunes raisons de lui soupçonner de mauvais desseins. On le traita, depuis ce moment, en Tête couronnée. On lui donna des Gardes, on lui assigna des bourses, & rien ne lui manqua.

Le Comte Poniatowski épuisa alors toutes les ressources de son génie pour se rendre utile à son Roi. Il rendit suspect un Ambassadeur qu'Auguste avoit envoyé à la Porte : il fit exiler le Kan des Tartares & le Pacha de Bender : il parvint enfin à engager de nouveau le Grand-Seigneur à armer contre le Czar. Il fut arrêté, dans le Divan, que l'on donneroit au Roi de Pologne quatre-vingts mille hommes pour le reconduire dans ses Etats : que ce Prince partiroit le premier, & que le Roi de Suede le suivroit, à la tête d'une autre Armée plus nombreuse encore, dès qu'elle se trouveroit rassemblée.

Suivant ces dispositions, les Troupes cantonnées près de Bender partirent le 3 d'Août, partagées en deux corps d'environ quarante mille hommes chacun. Le nouveau Kan des Tartares en commandoit un, & le nouveau Séraskier de Bender étoit à la tête de l'autre. Stanislas partit lui-même de Bender quatre jours

après, pour aller prendre le Commandement général de l'Armée à Choczin, Ville frontiere de la Pologne. Ce Prince étoit accompagné de plusieurs Seigneurs Polonois : il étoit environné d'une nombreuse Garde; & tout son équipage annonçoit la magnificence Ottomane. Il commençoit à se persuader que le Roi de Suede avoit eu raison de ne pas donner les mains à son abdication : il croyoit toucher au moment où il alloit dissiper ses Ennemis, & rétablir le calme dans sa Patrie. L'instabilité du Divan ne le laissa pas jouir long-temps de cette douce espérance; &, dès le 13 du même mois, le Grand-Seigneur, sur les représentations de son Conseil, qui avoit été gagné par l'Ambassadeur du Czar, fit expédier au Kan des Tartares & au Séraskier de Bender les ordres les plus précis d'empêcher que le Roi de Pologne prît le Commandement de l'Armée, & de le faire reconduire incessamment à Bender. Stanislas n'étoit pas encore arrivé à Choczin, lorsqu'on le somma de rétrograder. Indigné d'une inconséquence qui devenoit une insulte réelle, ce Prince hésita un instant s'il ne renouvelleroit pas l'affaire de Charles à Bender; mais, rappelé aussi-tôt par sa modération, il prit



le parti de dissimuler, le seul qui convînt à la circonstance. On le conduisit, avec les Seigneurs de sa suite, dans le Château de Bender. Il craignoit d'abord que le Divan, joignant la perfidie à l'inconstance, ne fût dans le dessein de le livrer à ses Ennemis; il fut bientôt rassuré contre cette crainte. Le Grand-Visir, pour colorer le procédé outrageant qu'on s'étoit permis à l'égard du Roi de Pologne, lui fit dire que le Grand-Seigneur ne l'avoit rappelé à Bender que pour mettre sa Personne en sureté, & sur l'avis qu'il avoit eu d'une conspiration tramée contre lui. On lui nomma le Palatin Siniauski & le Ministre d'Auguste, Flemming. On lui dit même que les deux Généraux Turcs étoient accusés de s'être laissés corrompre par argent pour le livrer à ses Ennemis dès qu'il auroit été en Pologne.

Stanislas, ne pouvant mieux faire, parut se contenter de ces raisons, & pria le Grand-Visir d'assurer Sa Hautesse de sa vive reconnoissance pour le soin qu'Elle prenoit de sa conservation. A la liberté près, ce Prince ne manquoit de rien dans sa prison. Informé, quelque temps après, qu'Auguste recherchoit l'alliance de la Porte, il pria le Grand-Seigneur de demander à ce Prince: que

ſes amis, qui s'étoient ſacrifiés pour le ſuivre, puſſent rentrer en Pologne, & qu'on les remît en poſſeſſion des biens & dignités qu'ils y avoient laiſſés. Auguſte paſſa facilement cet article. Il laiſſa même entrevoir qu'il traiteroit encore volontiers avec Staniſlas, & qu'il lui feroit des conditions avantageuſes, pourvu que le Roi de Suede voulût garantir leur Traité. Staniſlas ne ſoupiroit qu'après la paix; & le moment de la faire lui parut plus favorable que jamais. C'eſt alors qu'il renouvelle ſes inſtances auprès du Roi de Suede. Il le prie, il le conjure de céder enfin aux circonſtances. Mais Charles, auſſi inflexible, auſſi abſolu dans ſa priſon que s'il eût été à la tête de ſes Armées victorieuſes, proteſte de nouveau à ſon ami qu'il ne peut conſentir à la paix, qu'il n'y conſentira jamais qu'après qu'il l'aura rétabli ſur ſon Trône, & qu'il aura chaſſé le Czar de ſes Etats. Il l'aſſura en même temps qu'il penſoit ſérieuſement à quitter la Turquie, ſoit que le Grand-Seigneur lui donnât une Armée (car il ne déſeſpéroit pas encore de l'obtenir), ſoit qu'il ne lui en donnât point.

Staniſlas fut obligé de prendre patience, & de paſſer encore neuf mois dans le



Château de Bender. Enfin Charles, déterminé par les nouvelles qu'il reçut, que ſes Ennemis déſoloient ſes plus belles Provinces, annonça qu'il vouloit partir. On ne ſauroit dire auquel, de Staniſlas ou du Grand-Seigneur, cette réſolution cauſa plus de joie. Le Roi de Suede ne put déterminer ſon Allié à l'accompagner dans les nouvelles expéditions qu'il méditoit. » Non, lui dit Staniſlas, mon parti eſt » pris; & jamais on ne me verra tirer » l'épée pour me faire reſtituer ma Cou- » ronne. — Eh bien, je la tirerai pour » vous, répondit Charles; &, en atten- » dant que nous rentrions triomphans » dans Varſovie, je vous donne ma » Principauté des Deux-Ponts avec ſes » revenus. Si vous n'y êtes pas riche, » vous y ſerez le Maître; & mes Sujets » vous traiteront en Roi de Pologne «.

Staniſlas reçut avec toute la reconnoiſſance d'un cœur ſenſible la nouvelle preuve d'affection que lui donnoit ſon généreux Ami. Il quitta Bender à la fin de Mai 1714. Il traverſa, pour ſe rendre au lieu de ſa deſtination, la Moldavie, la Tranſilvanie, la Hongrie, l'Autriche & tout l'Empire. Le Comte Poniatowski, toujours fidele aux deux Rois parmi leurs

infortunes, avoit refusé de rentrer en Pologne lorsqu'Auguste lui offroit de l'y rétablir dans ses biens & dignités. Il accompagna Stanislas dans son voyage, & le mit en possession de la Principauté de Deux-Ponts au nom du Roi de Suede, qui l'avoit muni de ses pouvoirs pou cet effet. Les habitans du Pays accoururent en foule pour voir ce Prince er faveur duquel leur Roi avoit tant fait & tant souffert, & leurs vives acclamations lui annoncerent combien sa présence leur étoit agréable.

C'est alors enfin que Stanislas, aprè tant d'années d'inquiétude, d'agitation & de maux, commença à respirer. I appela aussi-tôt, du fond du Nord, s famille depuis long-temps désolée; & er retrouvant une épouse & des enfan dignes de lui, il lui parut doux d'avoi été malheureux.

Cependant Charles XII, ayant quitt les Etats du Grand-Seigneur quelque mois après le départ de Stanislas, se ren dit à Stralsund, Ville de la Poméranie d'où il adressa des ordres à tous les Gou verneurs de ses Provinces de lui fair des levées de Troupes qui le missent e état de faire tête à tous ses Ennemis



Auſſi-tôt il ſe remet en campagne, il aſſiege des Villes, il donne des batailles; &, quoique la fortune ne lui ſoit pas toujours favorable, il fait déjà trembler ſes Ennemis & ceux de Staniſlas.

Les choſes en étoient là, lorſqu'en 1718 le Baron de Gortz ſon premier Miniſtre lui donna l'idée d'un projet qu'il amenoit à maturité, & dont l'exécution devoit changer la face de l'Europe. Le Roi de Suede, ſuivant ce plan, faiſoit la paix avec le Czar, & l'un & l'autre s'uniſſoient à l'Eſpagne pour remettre le Roi Staniſlas ſur le Trône de Pologne, & le Prétendant ſur celui d'Angleterre. Le Czar, alors mécontent d'Auguſte, goûta ce projet; &, dans un voyage qu'il fit en France, il propoſa au Duc d'Orléans, Régent du Royaume, d'entrer dans cette ligue. Mais ces deux Princes avoient alors des vues bien oppoſées, quoiqu'aſſez reſſemblantes en ce qu'elles avoient de bizarre: car tandis que le Czar, pour rétablir Staniſlas ſur le Trône, vouloit en faire deſcendre ce même Auguſte qu'il s'étoit efforcé d'y ſoutenir pendant dix ans de guerre la plus onéreuſe, le Duc d'Orléans, de ſon côté, ſe lioit avec l'Angleterre, armoit le Neveu contre l'Oncle, le Roi



de France contre le Roi d'Efpagne, ce même Prince dont la Couronne venoit de coûter des flots de fang à la France encore épuifée des efforts qu'elle avoit faits pour le foutenir. Il eût été difficile de rétablir le Prétendant en Angleterre fans le concours de la France; mais on eût trouvé peu d'obftacles en Pologne au détrônement d'Augufte. Depuis que ce Prince étoit rentré dans fes Etats, la Nobleffe confédérée n'avoit ceffé de lui faire la guerre, de lui reprocher l'infraction des Lois, & de regretter Staniflas qui les faifoit obferver.

Quelque fecretes que fuffent les négociations du Baron de Gortz, le Miniftre d'Augufte, Flemming, les éventa, & réfolut d'en prévenir l'effet à quelque prix que ce fût. Peu délicat fur le choix des moyens, il réfolut de faire enlever Staniflas comme il avoit fait enlever autrefois les Princes Sobieski. Le Sieur *Laurent Lacroix*, Saxon de Nation, & Capitaine au Régiment de Seffan (1), fut

(1) Un Ecrivain fait de ce Régiment un homme, & dit que *Seffan* étoit le Chef de ceux qui attenterent à la vie du Roi de Pologne. Un autre enchérit, & dit que *Seffan* étoit François de Nation. M. de Voltaire fait auffi un François de l'Affaffin Saxon. Cette erreur



celui qu'il choisit pour l'exécution de ce coup-de-main. Cet Aventurier, accompagné d'une douzaine d'hommes aussi déterminés que lui, se rendit aux Deux-Ponts au mois de Juin 1716. Il avoit autrefois particuliérement connu un Gentilhomme de cette Ville, nommé *Montauban*. Il chercha à renouer connoissance avec lui; &, lorsqu'il crut s'en être fait un ami, il lui révéla le mystere de son voyage, & lui dit que sa commission étoit, ou d'enlever Stanislas, ou de l'assassiner. Montauban, qui étoit honnête homme, & qui aimoit le Roi, eut horreur de cette confidence; &, malgré le serment indiscret qu'il avoit fait à son ami de ne point trahir son secret, il alla sur le champ faire au Comte Poniatowski toute l'histoire de la conjuration. Les Assassins, informés que le 15 Août, jour de l'Assomption, le Roi devoit aller faire ses dévotions à l'Abbaye de Graventhal, qui est à deux lieues de distance de la Ville, choisirent ce jour pour l'exécution de leur attentat. Ils arrêterent qu'ils se tien-

cependant, & une infinité d'autres, n'empêchent pas que l'Historien de Charles XII ne soit encore, de tous les Ecrivains qui ont parlé de Stanislas, celui qui s'écarte le moins de la vérité.

droient cachés dans un bois qui avoiſine le grand chemin; & qu'au ſignal donné par Lacroix, tous, ſortant de leurs embuſcades, fondroient en même temps ſur le carroſſe du Roi.

Staniſlas, qui ne haïſſoit perſonne, avoit peine à croire qu'il eût des Ennemis capables d'attenter à ſa liberté & à ſa vie. Cependant, pour ne rien négliger dans une affaire de cette conſéquence, le Comte Poniatowski fait diſtribuer des Gardes vers l'endroit déſigné par Montauban. Le 15 d'Août vers les ſept heures du matin, Telemski, Capitaine des Gardes qui étoient en embuſcade, prend la place du Roi dans ſon carroſſe, & s'avance vers Graventhal. Le Roi monta à cheval, & ſuivit le carroſſe de loin, accompagné du Colonel Poniatowski, du Comte de Tarlo & de quelques autres Seigneurs de ſa Cour. La voiture arriva près du bois un peu plutôt qu'elle n'y étoit attendue. Les Aſſaſſins, qui n'étoient pas encore réunis, déſeſpérant de pouvoir enlever le Roi, ſe déterminerent à le tuer, & lâcherent ſur Telemski quelques coups de piſtolet qui, heureuſement, porterent à faux. Les Gardes du Roi s'étant mis auſſi-tôt à la pourſuite de ces Scélérats, en arrête-



rent trois, leur Chef *Lacroix*, un *Conrard Graff* Saxon, & un *Duparc* François, de la Province de Normandie. On fit auſſi-tôt le procès à ces Miſérables, qui furent condamnés à perdre la vie dans les ſupplices. Mais Staniſlas, les ayant fait amener en ſa préſence, leur dit: » Dites-» moi, mes amis, quel mal je vous ai » fait? & ſi je ne vous en ai fait aucun, » comment avez-vous pu vous réſoudre » à attenter à ma vie? Vous avez mérité » de perdre la vôtre, je vous en fais » grace: recevez-la pour devenir meil-» leurs «. A ce trait de clémence il en ajouta un de générofité; &, ſur ce qu'on lui dit que celui de la bande qui tenoit la bourſe avoit échappé, il fit donner à ceux-ci tout l'argent dont ils avoient beſoin pour leur retour. Cette conduite de Staniſlas annonçoit autant de grandeur d'ame, que celle de ſes Ennemis déceloit de noirceur & de lâcheté.

Auguſte proteſta, à la face de toute l'Europe, qu'il déteſtoit cet attentat; & Staniſlas ne le crut jamais capable d'y avoir eu la moindre part. Tous les ſoupçons tomberent ſur ſon Miniſtre Flemming. Cependant le Roi de Pologne, qui s'étoit déjà concilié l'affection des Peuples,

parut leur être plus cher encore après cet événement, & il avoit autant de Gardes que la Ville des Deux-Ponts renfermoit d'Habitans. Loin du tumulte des armes, à portée de faire quelques heureux, ce Prince laiſſoit à ſon Allié le ſoin d'avoir de l'ambition pour lui. Il s'eſtimoit heureux dans ſon état de médiocrité, & il l'étoit en effet par ſa modération, lorſqu'un nouveau contre-temps mit tout-à-coup ſa conſtance à de nouvelles épreuves : il perdit cet Ami généreux qui lui avoit donné une Couronne & une Principauté. Toujours ardent à la pourſuite de ſes Ennemis, toujours jaloux des entrepriſes difficiles, Charles XII, au mois de Décembre 1718, s'étoit mis à la tête de ſes Armées pour aller faire la conquête de la Norwege, & il commandoit en perſonne le ſiege de Friderichs-Hall. Le 11 du même mois, ſur les neuf heures du ſoir, ce Héros, frappé d'un coup de canon chargé à cartouches, expira ſur la place.

Charles XII ſera toujours regardé comme un Prince unique dans l'Hiſtoire du Monde. Ses nombreux Ennemis ne lui reprochent aucun vice déshonorant ; & la plupart de ſes défauts étoient des excès de vertu. Il étoit réglé dans ſes mœurs, infati-



gable dans les travaux, dur à lui-même, févere pour le maintien de la difcipline militaire, & très-religieux, quoique dans l'erreur. Deux fois chaque jour, au temps même de fes marches les plus précipitées, fes Armées s'arrêtoient pour la priere publique, à laquelle il affiftoit avec une piété édifiante. Ses ameublemens, fes habits, fa table, tout ce qui tenoit au fervice de fa Perfonne, rappeloit la fimplicité antique. Jamais on ne lui fervoit plus de fept plats, & fes repas ne duroient qu'une demi-heure. Auffi arrivoit-il fouvent que fes Favoris, au fortir de fa table, alloient achever leur dîner chez le Chancelier Grothufen, qui faifoit meilleure chere que fon Maître. Un jour, à l'âge de dix-huit ans, ayant pris du vin avec excès, il fe condamna à n'en plus boire de fa vie, & jamais il n'en but. Il ne fut jamais agreffeur, mais il avoit pour principe de pourfuivre à outrance ceux qui l'avoient provoqué. Moins jaloux de la gloire de Conquérant que du titre que lui donnoit le Grand-Seigneur, de *Zélateur de la Juftice*, il combattoit fans autre intérêt que celui de la faire triompher. Les droits du Prétendant à la Couronne d'Angleterre lui ayant paru légitimes, il n'en fallut pas da-

vantage pour le faire entrer avec chaleur dans le projet de le rétablir, à ſes dépens, ſur le Trône de ſes Peres. Génie ſupérieur au commun des hommes, il meſuroit leurs idées & devinoit leurs projets. Il réfléchiſſoit avant de ſe décider ; mais dès qu'une fois il avoit pris une réſolution, rien n'étoit capable de l'en faire changer. Il parut ſouvent téméraire ou entêté, parce qu'il voyoit au-delà de ceux qui le jugeoient. C'étoit une témérité apparente de vouloir ſe ſoutenir ſans Alliés contre trois Puiſſances formidables : Charles jugea, avec raiſon, qu'en attaquant ſes Ennemis les uns après les autres, il pourroit ſeul ſe défendre contre tous. C'étoit une témérité apparente de ſe commettre, n'ayant que huit mille hommes, avec une Armée de quatre-vingts mille : mais Charles connoiſſoit ſon Ennemi & connoiſſoit ſes Soldats. Tous les Ecrivains, ſans en excepter ſon Hiſtorien, lui reprochent, comme un entêtement qui tenoit de la folie, ſon ſéjour opiniâtre en Turquie.
» Quelle apparence, diſent-ils, que le
» Grand-Seigneur eût voulu expoſer
» cent mille hommes pour aller com-
» battre les Ennemis du Roi de Suede « ?



On suppose que le Grand-Seigneur ne pouvoit agir que suivant ses vrais intérêts ; mais Charles connoissoit assez les hommes pour croire qu'il pourroit engager un Prince, & sur-tout un Sultan, dans une démarche contraire à la bonne politique. Et la preuve qu'il voyoit bien, c'est que, par trois fois, cette Armée de cent mille hommes s'assembla, & que deux fois elle se mit en marche pour aller combattre les Moscovites ; en sorte que ce fut moins la bonne politique que l'inconstance & l'irrésolution des Turcs qui le priverent des secours qu'il s'étoit flatté d'obtenir d'eux.

Charles commanda toujours ses Armées en Personne. Jamais Général ne donna ses ordres avec autant de sang-froid qu'il le faisoit au milieu de la mêlée. Hardi, intrépide, & plus brave qu'il ne lui convenoit de l'être, il affrontoit le danger moins en Roi qu'en Grenadier. Modeste avant le succès, il triomphoit encore après avec modestie.

Il n'eut jamais pour Amis que ceux qui l'étoient de la vertu. Zélé pour leurs intérêts jusqu'à l'importunité, il les forçoit, malgré eux, à recevoir ses bienfaits. Il avoit résolu de se sacrifier pour rétablir

Staniſlas, & Staniſlas lui-même ne put le détourner de ſon deſſein. Commode & indulgent dans ſon Domeſtique, il captivoit les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Il ſurchargea ſes Sujets d'impôts, & il ſut s'en faire aimer. A l'âge de trente-ſix ans, Charles avoit rempli la Terre du bruit de ſes exploits. Il ne reſpiroit que les ſieges & les batailles : il périt dans la tranchée.

Staniſlas, plus à portée que perſonne d'apprécier cet homme extraordinaire, l'excuſoit dans ce qu'il avoit d'extrême, & l'admiroit pour ſes rares qualités. Il l'aimoit par inclination autant que par reconnoiſſance : il le pleura comme un de ces Amis dont la perte ne ſe répare point.

Fin du Livre Troiſieme.



HISTOIRE
DE
STANISLAS PREMIER,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE QUATRIEME.

STANISLAS, en perdant ſon Ami, perdoit les moyens de ſubſiſter qu'il tenoit de ſa libéralité. Proſcrit dans ſa Patrie, privé par une Diete de ſes biens patrimoniaux, obligé de quitter la Principauté des Deux-Ponts, dont le Comte Palatin Guſtave venoit de prendre poſſeſſion; ce Prince, dit un Ecrivain, ſe trouva alors dans l'embarras d'un Voyageur que la nuit & l'orage ont ſurpris en même temps. Il faut qu'il avance, & il ne ſait quelle route il doit prendre. Dans cette perplexité, la Providence fut ſon

guide, & le conduisit en France. Il supplia Louis XV de lui accorder un asile dans une de ses Provinces. Le jeune Roi lui répondit que, comme il se trouvoit dans le voisinage de l'Alsace, il pouvoit y choisir telle Ville qui lui plairoit le plus, pour y fixer sa demeure; &, prévenant généreusement des besoins qu'on ne lui exposoit pas, il assigna au Roi de Pologne les moyens d'une subsistance honorable. Stanislas, ayant résolu de se retirer à Weissembourg, petite Ville de la Basse-Alsace assez agréablement située, partit des Deux-Ponts le 10 de Janvier 1720. Le Prince Gustave l'accompagna jusque sur les confins de la Principauté. Il fut reçu à Strasbourg, & dans les autres Villes de l'Alsace, avec tous les égards dus aux Têtes couronnées. Arrivé à Weissembourg, il fut complimenté au nom du Roi de France, qui lui fit offrir une Garde particuliere. Stanislas refusa cette nouvelle faveur, & répondit qu'il lui suffisoit d'avoir pour Garde la protection du Roi & le cœur des François. La Garnison de la Place eut ordre de faire le service de sa Garde.

Après être sorti des embarras de son déplacement, le nouvel Hôte de Weissembourg partagea son loisir entre l'étude &



les soins qu'il devoit à sa famille. De toutes ses occupations, la plus chere à son cœur étoit de diriger l'éducation de la Princesse Marie sa fille unique (1). Parfait modele de la famille dont il étoit le Chef, il l'instruisoit par des vertus, & la gouvernoit par des exemples. Le plus bel ordre régnoit à sa Cour : il régloit son Domestique : il dirigeoit l'emploi de ses Finances qui étoient bornées. Mais, riche par son économie, avec les revenus d'un Particulier il représentoit en Souverain. Les Etrangers comme les Fran-:ois, nos Officiers sur-tout, se rendoient n foule à Weissembourg pour le plaisir 'y admirer un Roi sans Etats, plus heu-ux & plus Roi par ses vertus, que ne le ɼent jamais les plus puissans Potentats · l'éclat des richesses ou la gloire des ıquêtes.

ˌependant les Ennemis de Stanislas ƴerent encore de troubler le repos ı retraite. Auguste savoit assez qu'il ›it rien à craindre de l'ambition de ₹ival ; mais il redoutoit ses vertus, :constance des Polonois qui lui re-oient toujours de vouloir les gou-

'ne sœur ainée de cette Princesse étoit morte -Ponts.

verner en Despote. La présence de Stanislas en Pologne eût inquiété ce Prince, sa demeure chez l'Etranger l'inquiétoit également. Son Envoyé à la Cour de Versailles demanda, en son nom, que la France cessât de protéger un Prince qui étoit son Ennemi. » Vous manderez au » Roi votre Maître, répondit-on à l'En» voyé, que la France a toujours été » l'asile des Rois malheureux ; qu'elle a » promis sa protection au Roi de Pologne; » & qu'elle ne sait point rétracter ses » bienfaits «.

Quelque temps après on découvrit une nouvelle conspiration contre la Personne de Stanislas. Un Aventurier appelé *Steinhage*, s'étant insinué dans la confiance du nommé *Reichenau*, qui avoit des connoissances à la Cour de Weissembourg, lui promit une somme de mille ducats, & le grade de Capitaine dans les Troupes d'un Prince qu'il ne nommoit pas, s'il faisoit en sorte que le Roi Stanislas fît usage d'une boîte de tabac à fumer qu'il lui remettroit. Reichenau comprit sans peine qu'il s'agissoit d'empoisonner le Roi ; mais, dissimulant l'horreur qu'il avoit de cette proposition, il s'engagea à faire parvenir la boîte à sa destination, & Steinhage devoit la lui



onfier inceſſamment. Mais les remord
u la crainte ayant ſaiſi l'Empoiſonneur,
diſparut tout-à-coup. Reichenau court
uſſi-tôt à Strasbourg, va trouver l'In-
endant, M. du Harlai, lui raconte ce
u'il ſait de la conſpiration, & lui dit que
ı boîte de tabac doit ſe trouver chez le
ailli de Falckenberg. M. du Harlai part
ır le champ, ſe rend ſur les lieux, trouve
: tabac, & veut obliger le Bailli à en
oûter. Celui-ci s'en défend ſur ce qu'il
e fait point uſage de tabac à fumer; &,
omme on le preſſe, il dit que ſon couſin
teinhage lui a adreſſé cette boîte de
ancfort : qu'il ignoroit l'uſage qu'il en
uloit faire : que du reſte ſon couſin
uvoit être un empoiſonneur, & lui un
ınête homme. Quoique Falckenberg ne
pas en France, M. du Harlai crut pou-
prendre ſur lui, dans une affaire de
conſéquence, de faire conduire le
à Strasbourg; mais, comme on ne
ıvrit aucune preuve de complicité
ſon couſin, on le relâcha peu de
après.

elques précautions que l'on prît
aiſſer ignorer à Staniſlas ce nouvel
t contre ſa Perſonne, il en eut
ſſance; & cet acharnement de ſes
s à ſa perte jeta dans ſon ame des

nuages de triſteſſe que toute ſa philoſophie ne pouvoit diſſiper. L'idée, cependant, de ſe voir expoſé à périr d'une mort violente dans une Terre étrangere, l'affectoit moins encore que celle de laiſſer ſa famille ſans reſſources, & ſa fille unique ſans établiſſement. Se ſoumettre à ſon Rival lui paroiſſoit un moyen ſûr de ralentir la rage de ſes Ennemis. L'Ambition, il eſt vrai, jugeoit la démarche humiliante; auſſi la fierté de Charles XII ne lui avoit-elle jamais permis d'y penſer; mais, dans les circonſtances, la raiſon & la Religion ſembloient la lui indiquer. Et, au moins, en recouvrant ſes biens patrimoniaux, il aſſuroit le ſort des perſonnes qui lui étoient les plus cheres. D'ailleurs, prolonger ſon ſéjour en France, c'étoit groſſir une dette de reconnoiſſance qu'il lui paroiſſoit impoſſible de jamais acquitter : vrai ſupplice pour un grand Cœur.

Plein de ces idées, Staniſlas ne ſonge plus qu'à conclure avec Auguſte un accommodement dont le ſuccès ne lui paroît pas équivoque. Il s'adreſſe, pour cet effet, aux Puiſſances le plus à portée d'interpoſer pour lui leur médiation. La modeſtie de ſes prétentions, & la généroſité des ſacrifices qu'il propoſoit, les diſpenſoient de faire en ſa faveur de grands



ɔrts de zele. Mais un bon office coûte
ıjours trop, quand il faut le rendre à
Roi malheureux. La Cour de Vienne
ondit à Staniſlas par des complimens &
promeſſes, qu'il ſut apprécier. Auguſte
ıloit attendre; pour ſe décider, l'oc-
.on de le faire avec plus d'avantage.
Czar de Ruſſie s'expliqua nettement,
dit que Staniſlas avoit laiſſé échapper
noment de faire ſa paix: qu'il ne falloit
s y penſer. La nouvelle Reine de Suede
ignoit ſincérement l'Ami malheureux
ſon malheureux frere : elle demandoit
ır lui au Roi de Pologne plus qu'il ne
nandoit lui-même. Mais, dans le triſte
t de ſes propres affaires, c'étoit moins
nme Médiatrice que cette Princeſſe
ſſoit, que comme Suppliante: elle n'ob-
t rien; & Staniſlas, au moment de ſa
s grande ſenſibilité pour ſes infortunes
ıelles, fut obligé de renoncer à l'eſpé-
ce même d'un avenir plus conſolant.
A ce coup, ſa fermeté parut l'aban-
ıner, & ſa ſanté s'altéra. Mais bientôt
Religion, plus forte que la Philoſophie,
ımpha des ſentimens de la Nature, &
pela le calme dans ſon ame. On eût
que la Providence n'attendoit de
niſlas que ce nouvel acquieſcement à
décrets, pour le venger avec éclat

de l'indifférence & de l'injuſtice des Hommes. Au moment même où il ſe conſole, en Chrétien, d'avoir tout perdu, on vient lui annoncer que ſa fille eſt deſtinée à devenir Reine de France. On lui demande ſon conſentement, on le preſſe de le donner. Quelle révolution ! Staniſlas l'appela toujours *le miracle de la Providence ;* &, en effet, elle n'étoit pas le fruit de l'intrigue : elle mettoit en défaut toute la prudence des Sages. Dans le temps que le Cardinal de Rohan faiſoit au Roi de Pologne les premieres ouvertures ſur les vues de la Cour de Verſailles, le mariage de Louis XV étoit arrêté avec une Infante d'Eſpagne ; & cette Princeſſe étoit depuis long-temps en France, pour en apprendre la langue & les uſages. Or, quelle apparence que l'on rompe des engagemens ſi ſolennels ! Quelle apparence que Louis XV faſſe à ſa couſine, à une Princeſſe qui étoit digne de lui, l'affront de la renvoyer à ſon Pere, après l'avoir fait venir en France ! Quelle apparence qu'il s'expoſe à une guerre comme inévitable avec l'Eſpagne ! & tout cela pour donner ſa main à la fille d'un Prince étranger, fugitif & détrôné ? Voilà ce qui paroiſſoit d'abord plus que chimérique à Staniſlas ; &, lorſque le

Cardinal de Rohan lui eut montré les instructions secretes qu'il avoit reçues de la Cour de Versailles : » M. le Cardinal, » lui répondit généreusement ce Prince, » l'idée de l'alliance du Roi de France » avec ma fille est trop flatteuse pour » que je n'y sois pas sensible ; mais, si » elle ne peut se réaliser qu'en armant » la France contre l'Espagne, je vous » déclare que j'y renonce de grand » cœur. Je me reprocherois à jamais » d'être entré dans ce Royaume, si les » Noces du Roi devoient y être célébrées » par des batailles (1) «. Pour guérir les craintes de Stanislas, il fallut qu'on l'assurât que l'on avoit pris toutes les mesures de prudence pour que l'Espagne ne s'offensât pas d'un nouvel arrangement nécessité par le vœu de la Nation. Car le prétexte qu'on allégua à Philippe V, & dont ce Prince pacifique voulut bien se contenter, fut que la Princesse sa fille n'étoit pas encore nubile, & que les Peuples murmuroient dans l'impatience de voir naître un nouvel appui du Trône. C'est ainsi que Stanislas, né pour les grandeurs qu'il n'ambitionna jamais, consentit à ce que sa fille devînt Reine de

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.

France, comme il avoit autrefois conſenti lui-même à devenir Roi de Pologne.

Ce fut au mois d'Avril de l'année 1725 que l'Infante fut reconduite en Eſpagne; & le mois ſuivant, le mariage futur du Roi avec la Princeſſe Leckzinski fut rendu public. Cette nouvelle fut un ſujet d'étonnement pour l'Europe entiere; & chacun en parloit ſelon qu'il étoit affecté. Il étoit naturel que l'Eſpagne blamât le choix de Louis XV: en Pologne, les Partiſans de Staniſlas triomphoient en ſecret; ceux qui l'avoient abandonné ou perſécuté laiſſoient voir le repentir ou le dépit: mais on ne tint nulle part, à cette occaſion, tant de diſcours qu'en France. La Cour & la Ville, les Grands & le Peuple, tout le monde politiquoit ſur ce grand événement. Les uns l'attribuoient au Régent du Royaume, mort depuis deux ans; d'autres, à des vues particulieres du Duc de Bourbon; quelques-uns, à une politique raffinée du Roi Staniſlas; preſque perſonne à ſa véritable, ou du moins à ſa principale cauſe, que voici: Pluſieurs Seigneurs qui fréquentoient la Cour, & qui avoient eu occaſion de voir la jeune Princeſſe, s'accordoient à faire l'éloge de ſes rares qualités. Louis XV, qui en avoit quelque-

fois ouï parler, demanda un jour au Cardinal de Rohan si les bruits publics, à cet égard, étoient conformes à la vérité. Le Prélat, plus à portée que personne de rendre justice au mérite de la jeune Princesse, fit au Roi un portrait si avantageux de ses vertus, que le jeune Monarque voulut avoir aussi le portrait de sa Personne. Ainsi se forma son inclination : il s'en ouvrit au Duc de Bourbon, alors son premier Ministre, qui l'approuva, & le mariage dont nous parlons en fut la suite.

Après que l'affaire eut été négociée secrétement par le Cardinal de Rohan, Louis XV envoya au Roi Stanislas une Ambassade, à la tête de laquelle étoit le Duc d'Antin, pour lui faire solennellement la demande de sa fille. Et, comme ce n'étoit qu'affaire de cérémonie, le Duc d'Orléans, fils du Régent, arriva peu de jours après à Strasbourg, où Stanislas avoit transféré sa Cour; &, le 14 du mois d'Août, il épousa, au nom du Roi de France, la Princesse Marie Leckzinski.

Stanislas envisagea ce retour de la fortune avec les yeux d'un Philosophe Chrétien que rien n'éblouit, & qui sait également se contenir dans la prospérité, & se soutenir dans les revers. Au lieu de célé-

brer, par des joies profanes, le bonheur d'une fille qu'il aimoit uniquement, il ne ſongea qu'à prémunir ſa jeuneſſe contre les écueils de la Cour, & les dangers d'une proſpérité ineſpérée. Au milieu des fêtes brillantes qui ſe donnoient à Strasbourg avant le départ de la nouvelle Reine, ce Prince ſe déroboit ſouvent à la foule pour aller lui donner dans le ſecret ſes inſtructions paternelles ; &, afin qu'elle pût les retrouver encore dans le ſéjour où elle en auroit le plus grand beſoin, il les lui raſſembla dans un Ecrit où reſpire la tendreſſe paternelle, Ouvrage précieux, & le tableau le plus énergique des vertus qui conviennent à une Reine de France, & des devoirs qu'elle ne ſauroit mépriſer ſans s'avilir elle-même.

Peu de temps après le mariage de ſa fille, le Roi Staniſlas quitta l'Alſace, pour aller habiter le Château de Chambord, d'où il vint enſuite fixer ſa réſidence à Meudon. Le même ordre qu'il avoit établi dans ſa Maiſon à Weiſſembourg, il l'y maintint lorſque le Roi ſon gendre l'eut mis à portée de repréſenter avec plus de dignité. Il ne devint plus riche que pour faire un plus grand nombre d'heureux. Cette noble ſimplicité qui lui avoit fait

tant



tant d'admirateurs dans une Province éloignée, ne lui en fit pas moins ſous les yeux de la Cour & de la Capitale. Les Princes & les Grands du Royaume ſe rendoient en foule au Château de Meudon, qu'on appeloit la petite Cour, mais que tout le monde préféroit à la grande. Les jeunes Epoux eux-mêmes, alloient ſouvent dépoſer chez Staniſlas l'appareil fatigant de la Majeſté, pour ſe livrer à la joie d'un commerce ſimple & affectueux. Verſailles étoit le théâtre de la repréſentation, Meudon le ſéjour de la jouiſſance.

Staniſlas avoit déjà fait les réflexions du Sage ſur la vanité des agitations des hommes & la folie de l'ambition. Il avoit eu le temps de ſe convaincre que poſſéder une Couronne n'eſt point avoir trouvé le bonheur. Il avoit perdu le ſien au moment où il avoit commencé à régner, & il ne l'avoit recouvré qu'après la perte de ſa Couronne. Sa fortune alors étoit au-deſſus de ſes déſirs. Depuis pluſieurs années il voyoit ſa fille, toujours digne de lui, uniquement aimée de ſon Epoux, & chérie des Peuples, plus encore pour ſes vertus, que pour ſa fécondité. Doublement heureux par le contentement de cette Princeſſe, rien ne lui eût manqué,

bientôt ſur les rangs un grand nombre de Candidats. Le Roi Staniſlas, & l'Electeur de Saxe fils du Roi défunt, étoient de ce nombre : celui-ci porté par les Puiſſances voiſines, & Staniſlas par le vœu général des Polonois. Dans une des Séances de la Diete, on propoſa de donner l'excluſion à tout Seigneur Polonois qui auroit quelque liaiſon de parenté ou d'alliance avec une Puiſſance étrangere. Cette propoſition, qui ne tendoit qu'à écarter Staniſlas du rang des Candidats, fut rejetée unanimement; &, dans les dernieres Séances de la Diete, tous les Députés, au nombre de près de quatre cents, ſouſcrivirent cette formule de ſerment: » Nous » nous engageons, par la préſente Con» fédération, & jurons, au nom de Dieu » tout-puiſſant, que nous ne choiſirons » pour notre Roi qu'un vrai Polonois, » né de pere & de mere profeſſant la Foi » orthodoxe, & qui n'ait aucune Sei» gneurie, Province héréditaire, ou » Armée hors de notre Territoire, ex» cluant du Trône tout autre Sujet, » quand même il jouiroit du droit de l'in» digénat... Ainſi Dieu nous ait en aide «.

Cet engagement de la Nation étoit d'autant plus favorable à Staniſlas, qu'il donnoit l'excluſion la plus poſitive à

Fréderic-Auguste son Compétiteur le plus apparent.

L'Empereur & la Czarine (1) n'eurent pas plutôt connoissance de cette résolution qui contrarioit si directement leurs vues, qu'ils résolurent d'employer la force pour obliger la Pologne à recevoir un Roi de leur choix ; & bientôt leurs Troupes couvrirent les Frontieres de la République. Le Conseil du Sénat marqua aux Cours de Vienne & de Moscow son inquiétude sur la proximité de leurs Armées. On lui répondit que tout Souverain étoit maître de cantonner ses Troupes où bon lui sembloit dans ses Etats ; & que la République avoit tort de prendre ombrage des mouvemens que pouvoient faire les Armées de ses fideles Alliés. Les Polonois, d'après cette réponse, prirent le parti d'implorer le secours des autres Puissances de l'Europe. Toutes sentirent la justice de leur cause ; mais Louis XV fut le seul qui voulût s'engager à la soutenir. Ce Prince, par une Lettre datée du 6 Juillet, promet à la République de joindre ses forces aux siennes pour réprimer les entreprises de ses Voisins, &

(1) Le Czar étoit mort depuis plusieurs années.

la maintenir dans la glorieuſe prérogative de l'élection libre de ſes Rois.

L'Empereur & la Czarine publierent alors des Manifeſtes. Ils ſe plaignirent amérement de ce que la Pologne les traduiſoit dans les Cours de l'Europe comme les Oppreſſeurs de ſa liberté, dans le temps même qu'ils ne s'occupoient que des moyens de lui en aſſurer le plus entier exercice, bien mieux intentionnés, ajoutoient-ils, que la France qui prétendoit limiter la liberté de ſes ſuffrages à un ſeul Sujet. Ces proteſtations de zele & de dévouement ne firent illuſion à perſonne ; & les Polonois, dans les Manifeſtes qu'ils publierent à leur tour, demanderent depuis quand il étoit du devoir des Voiſins de protéger une Nation malgré elle ; une Nation libre & unie dans tous ſes Membres ; une Nation, ſur-tout, qui déclaroit qu'elle n'avoit point d'Ennemis, & qu'elle ne pouvoit regarder comme tels que ceux qui, ſans ſon aveu, ſe conſtituoient ſes Protecteurs ?

Les faits juſtifierent bientôt les craintes des Polonois. Tandis que l'Empereur continuoit à remplir la Siléſie de ſes Troupes, la Czarine, en proteſtant toujours de la droiture de ſes intentions, introduiſoit les ſiennes ſur les Terres de la République,



elles vivoient comme en pays de con-
ête. Un procédé si violent acheva d'ai-
ır les Esprits. Les Polonois en deman-
rent justice à tous les Souverains de
Europe, & se mirent en devoir de se
faire rendre eux-mêmes. Le danger de
ı liberté leur rappela qu'ils étoient
reres : les divisions cesserent : tous les
Partis se rapprocherent ; &, ce que l'on
ne voyoit plus depuis quarante ans, on
le vit alors : tous les Ordres de l'Etat
concourir au même but, & agir de concert. On ordonna de nouvelles levées. L'Armée de la Couronne se mit en campagne, & toute la Noblesse se montra disposée à monter à cheval s'il en étoit besoin.

Les Ministres de l'Electeur de Saxe tenterent inutilement de gagner des Partisans à leur Maître. Ni l'or qu'ils montroient, ni les promesses qu'ils prodiguoient ne séduisirent personne. Le serment fait à la Diete de convocation ne permettoit plus qu'on les écoutât. Ils inviterent à un repas magnifique, qu'ils donnoient à tous les Ambassadeurs étrangers, les Seigneurs les plus accrédités parmi la Noblesse ; mais pas un seul ne se rendit à leur invitation. Sentant que rien ne nuisoit tant aux affaires d

l'Electeur que le respect des Polor pour le serment qu'ils avoient fait, firent courir dans le Public un Ecrit tendoit à prouver la nullité de cet er gement. Cette voie, qui fut jugée la p odieuse de toutes, ne leur réussit mieux. Les Colporteurs de l'Ecrit fur arrêtés; &, d'après leurs dépositio qui conduisirent à des preuves conva cantes, la République prit à partie Comte Wakerbarth, Ambassadeur Saxe, & se plaignit hautement à Maître de l'abus que faisoit ce Seign de son Ministere, pour troubler la tr quillité du Royaume.

Enfin le 25 Août, jour fixé p l'Ouverture de la Diete d'Election, vit arriver à Varsovie quarante m Nobles Polonois; & le nombre augm tant de jour en jour, se porta jusc cent mille hommes, qui tous paroissoi animés des mêmes sentimens, & dét minés à verser leur sang pour le maint des Lois & de la liberté. Le Marécha la Diete fut élu d'une voix unanime, n'eut pas besoin d'interposer son auto pour déconcerter les cabales. Quelq Particuliers, gagnés par les Agens l'Electeur de Saxe, ayant osé lever doutes sur la validité du Serment



donnoit l'exclusion aux Etrangers, essuyerent la réclamation générale de la Diete; & le Prince Viesnouiski, justement suspecté d'intelligence avec le Parti de la Saxe, en reçut une si vive réprimande, qu'il n'osa plus se montrer dans l'Assemblée. On continuoit à procéder avec la même unanimité. Chaque Particulier, sans inquiétude pour le Candidat qu'il avoit en vue, se croyoit assuré qu'il réuniroit les suffrages le jour de l'élection; & ce Candidat unique étoit Stanislas.

Ce qu'on connoissoit de la sagesse & de la modération de ce Prince : ce qu'on en avoit ouï dire depuis sa sortie du Royaume : la marque d'estime singuliere que lui avoit donnée le Roi de France en épousant sa fille ; tout sembloit inviter les Polonois à le replacer sur le Trône dont ils l'avoient autrefois jugé digne. A peine Auguste fut-il mort, que le Primat & les Seigneurs les plus qualifiés de la Nation écrivirent à Stanislas, pour le conjurer de venir dans sa Patrie recevoir la Couronne que tous les Ordres de l'Etat s'empresseroient de lui donner.

Des invitations si flatteuses le toucherent, mais sans lui inspirer l'envie de s'y rendre. » Je connois les Polonois, dit-il, » je suis sûr qu'ils me nommeront ; mais

» je ſuis ſûr auſſi qu'ils ne me ſoutien-
» dront pas; en ſorte que je me trou-
» verai bientôt près de mes Ennemis &
» loin de mes Amis «. La Cour de France, combattant ces craintes, lui promit de voler à ſon ſecours, s'il en étoit beſoin, & s'efforça de lui prouver qu'il ne pouvoit pas ſe refuſer au beſoin de ſa Patrie. Il en coûta beaucoup à ce Prince pour adopter des vues qui contrarioient ſes penchans. Mais, ne voulant pas néanmoins qu'on pût lui reprocher d'avoir préféré les douceurs du repos à des travaux utiles, il conſentit à recevoir la Couronne, ſi elle lui étoit déférée par le ſuffrage libre & unanime de la Nation.

Cependant de nouveaux Courriers arrivoient tous les jours de Pologne pour preſſer Staniſlas d'accélérer ſon voyage. Mais ce voyage, ſoit qu'il le fît par terre ou par mer, offroit de grandes difficultés. Une Flotte Ruſſe croiſoit ſur la mer Baltique, & l'Empereur avoit donné les ordres les plus précis pour faire garder tous les paſſages, & arrêter Staniſlas, s'il paſſoit ſur les Terres de l'Empire. Pour donner le change à l'Ennemi, on fit courir le bruit en France que le Roi Staniſlas alloit prendre le commandement d'une Flotte équipée ſur les côtes de Bretagne,



& prête à faire voile pour Dantzic. Le 20 du mois d'Août, ce Prince prit congé publiquement du Roi & de la Famille Royale, se rendit à Sceaux, & ensuite à Berny, chez le Cardinal de Bissy. Là, le Chevalier de Thiange, qui avoit quelques traits de ressemblance avec le Roi Stanislas, se revêtit d'habits convenables, se ceignit d'un cordon-bleu, prit la route de Brest, & se fit annoncer par-tout comme le Roi, prenant la précaution de ne voyager que la nuit.

Le 26, à dix heures du soir, tandis que le faux Stanislas s'embarquoit au bruit du canon, le véritable, après avoir endossé un habit de pinchina, & s'être coiffé d'une grosse perruque noire, s'acheminoit modestement vers la Pologne, monté dans une voiture de peu d'apparence, & qui étoit traînée par des chevaux de poste. Le Chevalier d'Andelot étoit son seul compagnon de voyage. Il fut convenu entr'eux qu'ils joueroient, sur leur route, le rôle de Marchands que leurs affaires appeloient à Varsovie. D'Andelot étoit le Maître, le Roi Stanislas n'étoit que son Commis. C'étoit lui qui, à la descente dans les Auberges, étoit chargé de faire préparer le repas, de visiter l'équipage, & de payer la dépense,

Quand les Voyageurs eurent gagné la premiere Ville de l'Empire, ils jugerent qu'il ſeroit prudent d'y laiſſer leur chaiſe montée à la Françoiſe. D'Andelot fit l'homme fatigué, & dit à ſon Hôte que, ne pouvant continuer ſa route dans ſa méchante voiture, il lui feroit grand plaiſir de lui en procurer une qui fût plus ſupportable. On fit des recherches dans la Ville, & l'on trouva une chaiſe à vendre. Le Commis de d'Andelot alla la viſiter, & conclut le marché pour ſon Maître.

Après avoir traverſé l'Allemagne ſans aucun accident, les Voyageurs furent arrêtés aux Portes de Berlin, parce qu'ils s'y préſenterent accompagnés de pluſieurs Inconnus qui les avoient joints ſur la route. Les Commis de la Douane leur firent ſubir un interrogatoire fort déſagréable. Il fallut, pour ſortir de leurs mains, que le Roi Staniſlas leur ouvrît ſes porte-feuilles, & qu'il leur étalât un tableau généalogique de tous les paſſeports & factures qui prouvoient qu'il étoit Marchand.

Le Marquis de Monti, Ambaſſadeur de France en Pologne, avoit donné avis au Roi Staniſlas qu'il trouveroit, à Francfort ſur l'Oder, un Guide qui le condui-



ɔit en fureté jufqu'à Varfovie. En effet, : Chevalier d'Andelot, à fa defcente ans l'Auberge indiquée, y trouva le eveu du Marquis de Monti, qui le reconut en préfence de l'Aubergifte pour le Commiffionnaire que fon Oncle avoit hargé d'aller faire des emplettes en rance. Il le preffa d'accélérer fon retour Varfovie, où il étoit important, difoit-, qu'il arrivât avant l'Election du Roi e Pologne qui devoit fe faire dans peu e jours. D'Andelot repréfenta qu'il lui roit très-difficile d'arriver pour ce mps-là, s'il ne trouvoit pas une voire moins fatigante que celle qu'il avoit. neveu de l'Ambaffadeur lui offrit une ce dans la fienne. Le Commiffionnaire léfendit de l'accepter fous le prétexte l ne pouvoit pas laiffer fon Commis, lui étoit néceffaire. Comme la voiétoit à quatre places, on accorda la ere au Commis de M. d'Andelot.

refte du Voyage fe fit fans aucun cle, & amufa fouvent les Voya- Comme les affaires de la Pologne t le fujet de toutes les converfale Roi Staniflas n'entendoit parler s Auberges que du Roi Staniflas, n'en difoit pas de mal. Ce Prince Varfovie la nuit du 8 Septembre,

deſcendit chez l'Ambaſſadeur de France, & y garda l'*incognito*. L'élection étoit fixée au 11. Le 10, le Roi parut en public. Sa préſence répandit une joie univerſelle dans la Ville & dans le champ Electoral.

Le lendemain, le Primat ſe rendit au Kolo. Il exhorta la Nobleſſe Polonoiſe à mépriſer les menaces des Puiſſances voiſines, & à ſe rappeler qu'étant libre, elle ne devoit conſulter, pour l'élection de ſon Roi, que ſes lumieres & ſa conſcience. Le Maréchal recueillit enſuite les ſuffrages, & n'en reçut pas un ſeul qui ne fût pour Staniſlas. Il demanda pluſieurs fois, ſuivant l'uſage, ſi perſonne ne s'oppoſoit à l'élection du Roi Staniſlas? L'Aſſemblée répondit à chaque fois par l'acclamation générale: *Vive le Roi Staniſlas.* Le Primat eût pu faire ce même jour la proclamation; mais, voyant une unanimité de ſuffrages telle que peut-être elle ne s'étoit jamais rencontrée depuis l'établiſſement de la République, il crut que le lendemain il pourroit la rendre plus parfaite encore, en gagnant le Prince Vieſnouiski qui, en ſe retirant de l'Aſſemblée, avoit entraîné avec lui quelques Mécontens. Mais rien n'ayant pu ramener ce Seigneur, qui avoit pris des engage-



mens contre Stanislas avec l'Ambassadeur Moscovite, le Primat fit la proclamation le 12 du mois, en ces termes : » Comme » il a plu au Roi des Rois que tous les » suffrages soient unanimes en faveur de » Stanislas Leckzinski, je le nomme Roi » de Pologne & Grand-Duc de Lithua- » nie «. Les acclamations furent aussi générales & aussi vives que la veille, & tout le reste des cérémonies usitées en pareil cas se fit au milieu des applaudissemens de la Noblesse & du Peuple.

Le Courrier dépêché par le Marquis de Monti arriva le 20 à Fontainebleau où étoit alors la Cour. A la nouvelle de l'élection de Stanislas, toute la France, devenue Polonoise, signala par des transports de joie l'affection qu'elle portoit à un Prince qu'elle regardoit comme François. On eût dit que la Nation faisoit pour elle-même la conquête de la Pologne. Mais bientôt les inquiétudes & les alarmes dissiperent cette douce ivresse.

Le Prince Viesnouiski, ne gardant plus de mesures, attaqua, par des Ecrits violens, l'élection de Stanislas. Séduits par ses déclamations ou par l'or de la Saxe, quelques Esprits inquiets se joignirent à lui. Un Lubomirski, assez présomptueux pour se croire plus digne du Trône que Stanislas,



& irrité de ce que ses Concitoyens n'avoient pas même paru songer à lui, se jeta dans le Parti des Rebelles. Ils étoient alors rassemblés à Praage, près de Varsovie. Leur Chef étoit d'autant plus coupable, qu'il tournoit contre la République un corps de Troupes qu'elle lui avoit confié pour sa défense ; aussi proposa-t-on à Stanislas de faire marcher contre lui l'Armée de la Couronne ; mais, toujours ennemi des conseils violens, ce Prince, dans le temps même qu'il apprenoit que Viesnouiski pressoit ses Partisans de s'engager par serment à ne jamais le reconnoître, dans le temps que des Lettres interceptées lui découvroient tout le mystere de ses intelligences avec les Moscovites, lui fit offrir un traitement avantageux pour lui-même, & une amnistie pour tous ceux qui avoient suivi son Parti. Touché de ce trait de générosité, un frere de Viesnouiski vint se soumettre à Stanislas. La plus grande partie des Troupes révoltées suivit cet exemple ; mais leur Chef, après avoir fait rompre un pont sur la Vistule, dans la crainte d'être arrêté dans sa fuite, alla offrir ses services aux Ennemis de l'Etat.

L'Armée Moscovite, commandée par le Général Lascy, s'avançoit vers Varsovie.



Les Troupes de la Couronne n'étoient pas en état de lui faire tête : un ſecours qu'on attendoit de France n'étoit pas encore arrivé : déjà les cent mille Polonois qui venoient d'élire leur Roi s'étoient retirés dans leurs Provinces ; & les raſſembler, ſur-tout pour la guerre, n'étoit pas une choſe facile ; de ſorte que Staniſlas vit s'accomplir, à la lettre, ce qu'il avoit prévu, ce qu'il avoit même annoncé avant ſon départ de France : loin de ſes Amis, il ſe trouva environné d'Ennemis. Toute ſa reſſource fut en lui-même. Comme ſes Partiſans lui faiſoient de grandes promeſſes, il prit la réſolution de s'enfermer dans une Place forte pour en attendre les effets. Dantzic, Ville libre, & qui ſe gouverne par ſes Lois ſous la protection de la Pologne, étoit à portée de recevoir le ſecours de la France, & en état de ſoutenir un long ſiege. Staniſlas s'y rendit le 2 d'Octobre, accompagné du Primat, du Comte Poniatowski, de l'Ambaſſadeur de France & de quelques autres Seigneurs de confiance.

Peu de jours après ſon arrivée, il fit aſſembler les Magiſtrats. On leur expoſa de ſa part que la Ville étoit menacée d'un ſiege ; & on leur demanda s'ils ſeroient

dans la réſolution de le ſoutenir pour la défenſe du Roi? Les Dantzicois, flattés de la marque de confiance que leur donnoit ce Prince, proteſterent qu'ils périroient tous les armes à la main, s'il le falloit, pour ſoutenir ſes droits ; &, dès ce jour même, ils voulurent lui prêter ſerment de fidélité pour tout le temps que dureroit le ſiege.

Cependant l'Armée Moſcovite s'approchoit de la Capitale avec les Polonois qu'elle avoit déterminés, par menaces ou par promeſſes, à ſuivre ſon Parti. Comme Varſovie étoit occupée par les Partiſans du Roi de Pologne, le Général Laſcy jugea à propos de faire faire l'élection du nouveau Roi à Praage. Vieſnouiski & Lubomirski, les plus diſtingués d'entre les Rebelles, ſe flattoient encore de l'eſpérance de pouvoir réunir les ſuffrages; mais le Moſcovite qui, pour l'avancement de ſes affaires, les avoit laiſſés ſe repaître l'un & l'autre de cette chimere, déclara ſans détours, le 5 d'Octobre, que l'intention de la Czarine & de l'Empereur étoit qu'on nommât pour Roi l'Electeur de Saxe; & l'Electeur de Saxe fut nommé. Le 9 du même mois, Staniſlas apprit cette nouvelle ſans qu'elle lui cauſât la moindre émotion. Il ſe contenta de dire: » Je plains

» fort le bon Prince de Saxe : il éprou-
» vera tôt ou tard l'infidélité de ceux
» qui l'ont élu «.

Bientôt l'Armée ennemie se porta vers Dantzic, comme on l'avoit prévu. Les Magistrats, sommés de reconnoître le Roi Auguste III, répondirent fièrement qu'ils avoient reconnu le Roi qu'avoit élu la Nation, & qu'ils étoient prêts à s'ensevelir sous les ruines de leurs murailles plutôt que d'en reconnoître un autre. D'après cette réponse, le Général Lascy, qui avoit fait ses dispositions, commença l'attaque de la Place. Elle étoit en état de défense, abondamment pourvue de munitions & de vivres. Tous les Dantzicois en état de porter les armes étoient devenus Soldats. Quoique la Suede eût adopté la neutralité dans cette guerre, d'inclination néanmoins elle tenoit pour Stanislas. Elle avoit célébré son élection par des médailles & des inscriptions allégoriques qui rappeloient l'affection de leur ancien Roi pour ce Prince. D'anciens Officiers, qui avoient servi sous Charles XII, lui amenerent fort à propos dans cette circonstance plusieurs Compagnies de jeunes gens d'élite, qui lui offrirent de s'enfermer dans la Place en qualité de Volontaires.

Le fiege avoit commencé le 20 de Février : on étoit arrivé au mois de Mai, que la Garnifon affectoit la même contenance que le jour de la premiere attaque, fiere d'avoir repouffé l'Ennemi avec avantage en plufieurs rencontres. L'Armée des Affiégeans avoit reçu un double renfort, l'un de dix mille Saxons, l'autre d'un pareil nombre de Mofcovites conduits par le Comte de Munich, qui prit le commandement du Siege. Le 9 de Mai, le nouveau Général attaqua, avec l'élite de fes Troupes, le Fort d'Agelsberg. Le combat dura fept heures. Les Affiégés fe défendirent avec une valeur fi déterminée que, malgré l'inégalité du nombre, ils culbuterent l'Ennemi, dont ils firent un carnage effroyable. Les Mofcovites, de leur aveu, laifferent quatre mille quarante-huit Morts fur la place. Le nombre des Bleffés, qui étoit double, remplit les Hôpitaux des Villes circonvoifines. Les Affiégés ne perdirent pas cinquante hommes, & n'eurent que quatre-vingts Bleffés.

Le Général Munich prit alors le parti de continuer le bombardement de la Ville, commencé dès le 30 Avril. Cette manœuvre inquiétoit beaucoup les Habitans ; mais, dit un Ecrivain, la chute



des édifices publics & des maisons, le danger d'être écrasés sous leurs ruines, la famine qui commençoit à se faire sentir, le triste spectacle des Morts & des Blessés, la terreur des femmes, les cris des enfans, la perspective d'autres malheurs plus terribles encore, rien ne put ébranler la fermeté des Dantzicois, rien ne parut impossible à des hommes soutenus par la présence d'un Prince qu'ils aimoient comme leur Pere. Pendant plus de quatre mois que dura ce siege mémorable, il ne se commit qu'une lâcheté, & ce fut un Polonois qui s'en rendit coupable : le Fort important de Welchelmunde, muni pour une vigoureuse résistance, fut livré à la premiere sommation.

Enfin parut le secours de France, depuis long-temps attendu ; mais, quel secours ! Le Comte de la Motte, qui le commandoit, n'osant tenter la descente, à la vue des nombreux bataillons qui bordoient la rade de Dantzic, fit aussitôt voile vers Copenhague. La France avoit pour Ambassadeur à la Cour de Danemarck un homme de cœur, le Comte de Plélo, qui osa représenter au Comte de la Motte qu'il vaudroit mieux que les François qu'il conduisoit périssent les armes à la main, sans en excepter un

feul, que de retourner tous en France avec la honte de n'avoir pas même tenté de fecourir le beau-pere de leur Roi. Au refte, ajouta Plélo, s'il y a du péril à courir, je fuis prêt à le partager. On aima mieux lui laiffer la gloire de l'affronter feul. Ce brave Officier leve, à la hâte, quelques compagnies de Volontaires qu'il joint aux François, & met à la voile. Le 27 Mai il paroît à la vue de Dantzic, & débarque fa petite Troupe qui ne montoit qu'à environ feize cents hommes. Jugeant bientôt, par la difpofition des Ennemis, qu'il ne peut introduire ce fecours dans la Place qu'en forçant leur camp, il en ordonne l'attaque. En un inftant on a arraché les paliffades, les foffés font comblés, & les retranchemens forcés. Alors Plélo s'avance l'épée à la main à la tête des fiens, il pouffe, preffe, renverfe tout ce qui s'oppofe à fon paffage. Les Mofcovites, épouvantés, croient voir l'ombre de Charles XII, & ne fongent qu'à fuir. En moins de deux heures la terre eft jonchée de deux mille des leurs, & Plélo n'a pas perdu cinquante hommes. Le Général ennemi prend alors le parti de faire battre avec fon canon cette Troupe intrépide: un coup malheureux renverfe le brave



Plélo. Privés de leur Chef, exposés à tout le feu de l'Artillerie ennemie, les Officiers désesperent de pouvoir faire une nouvelle breche pour sortir du camp, & prennent le parti de se retirer par celle qu'ils ont faite pour y entrer. Les Moscovites, qui eussent pu leur couper le passage, ne songent pas même à les charger, & leur laissent le temps de se retrancher. Ce ne fut qu'au bout d'un mois, & après une infinité de sorties vigoureuses & d'assauts soutenus, que les François, réduits à un très-petit nombre, & manquant de tout, prirent la résolution de capituler avec l'Ennemi.

Les uns accuserent le Comte de la Motte d'avoir laissé échapper l'occasion de pénétrer dans la Ville, d'autres rejeterent toute la faute sur le Cardinal de Fleury qui, par une économie hors de saison, n'envoyoit que quinze cents hommes pour une expédition qui en demandoit dix mille. Car tout le monde convenoit que dix mille François, tels que ceux que commandoit Plélo, auroient battu les soixante mille hommes qui assiégeoient Dantzic, & reconduit Stanislas triomphant dans Varsovie.

Quoi qu'il en soit, dès que la Ville eut perdu jusqu'à l'espérance d'être secourue,

Staniſlas, ne voulant pas la rendre la victime inutile de ſon zele, fut le premier à lui conſeiller de ſonger à ſon ſalut; & il conſulta lui-même ſes Amis ſur les moyens de pourvoir au ſien. Il s'agiſſoit d'échapper à une Armée de ſoixante mille hommes, qui aſſiégeoient moins la Ville que ſa Perſonne; d'échapper à la vigilance d'Ennemis ſi acharnés à ſa perte, qu'au moment où ils apprirent ſon évaſion ils mirent ſa tête à prix. On propoſa au Roi divers expédiens, qui tous avoient leurs dangers & leurs difficultés. Obligé d'opter, cependant, il ſe détermina pour celui que lui conſeilloit l'Ambaſſadeur de France, de faire ſa retraite déguiſé en Payſan.

Avant de ſortir de la Ville, il écrivit les Lettres ſuivantes :

A MON CHER PRIMAT, ET AUX SEIGNEURS POLONOIS.

» La douleur que j'ai de me ſéparer
» de vous, mes chers & véritables Amis,
» parle aſſez pour vous faire comprendre
» tout ce que je reſſens dans ce cruel
» moment. La réſolution forcée que je
» prends, n'eſt fondée que ſur l'inuti-
» lité de mon ſacrifice, comme vous
» l'avez jugé vous-mêmes. Je vous

» embrasse tous bien tendrement, en
» commençant par M. le Primat, &
» je vous conjure par vous-mêmes,
» &, par conséquent, par ce que j'ai
» de plus cher, de vous unir plus que
» jamais pour soutenir, autant qu'il se
» peut, les intérêts de la chere Patrie
» qui n'a d'autre appui qu'en vous seuls.
» Les larmes qui effacent mon écriture
» m'obligent de finir. Puissiez-vous, du
» moins, lire au fond de mon cœur
» les sentimens que votre amour pour
» moi y a fait naître, & qu'il y a gravés
» pour jamais !

» Je suis, de cœur & d'ame,

STANISLAS, Roi.

AVIS A MA BONNE VILLE DE DANTZIC.

» JE pars au moment que je ne puis
» plus rester avec vous, & jouir plus
» long-temps des témoignages d'un
» amour & d'une fidélité sans exemple.
» J'emporte, avec le regret de vos souf-
» frances, la reconnoissance que je vous
» dois, & dont je m'acquitterai en tout
» temps, par tous les moyens qui pour-
» ront vous en convaincre. Je vous
» souhaite tout le bonheur que vous

» méritez : il ſoulagera le chagrin que
» j'ai de m'arracher de vos bras.

» Je ſuis, & ſerai toujours, & par-
» tout, votre très-affectionné Roi,

STANISLAS.

Comme il étoit de la plus grande conſéquence que la ſortie du Roi fût tenue ſecrete, l'Ambaſſadeur de France ne remit ſes Lettres à leurs adreſſes que le lendemain de ſon départ. Il le croyoit alors bien loin, & il n'étoit encore qu'à un quart de lieue de la Ville, entouré des Ennemis qui le cherchoient. Il faut entendre ce Prince faiſant lui-même à la Reine ſa fille la relation de ce triſte & périlleux voyage.

» JE ſens, Madame, que ce n'eſt pas aſſez pour vous d'avoir appris ma ſortie de Dantzic : un reſte d'alarmes vous fait ſouhaiter de ſavoir juſqu'aux moindres circonſtances de cet événement. Je vais vous ſatisfaire, & remplir en même temps deux devoirs qu'une juſte reconnoiſſance m'inſpire : celui de vous dédommager en quelque ſorte de vos peines paſſées, & celui de rendre à la Divine Providence l'honneur que je lui dois. C'eſt elle en effet qui m'a ſoutenu au défaut de tout ſecours,



» Vous la verrez, dans ce récit, me
›nduire, pour ainsi dire, par la main,
eiller sur tous mes pas, régler les sen-
nens de ceux que l'intérêt avoit fait
:soudre à me servir de guides, & qu'un
.us grand intérêt, toujours présent à
urs yeux, pouvoit engager à me trahir.
ous la verrez tout aplanir devant moi,
.squ'à me rendre comme invisible à ceux-
êmes qui étoient envoyés pour me re-
›nnoître. En un mot, vous la remar-
uerez, cette Providence, jusque dans
:s moindres détails que je vais vous
ire; & vous m'aiderez à la bénir comme
unique source de mon bonheur & de
otre joie.

» Je ne doute point que bien des gens
e m'aient blâmé, & vous peut-être
vec eux, d'avoir attendu si tard à sortir
e Dantzic; mais, quand la conscience,
honneur, la Patrie réclament leurs
roits, doit-on songer à se précaution-
er contre les dangers personnels? Pour
ıoi, je pensois alors, & je pense en-
ore, qu'il est du devoir de l'honnête
omme de s'oublier en ces momens.
D'ailleurs, comme j'attendois de jour à
utre de puissans secours, cette espé-
ance me retenoit; & qu'aurois-je fait
ıar une retraite précipitée, qu'ouvrir à



l'Ennemi les portes d'une Ville qui ne ſoutenoit le ſiege que par l'extrême affection qu'elle avoit pour moi ? Ainſi, tout ſentiment de courage & de fermeté à part, il falloit tenir bon juſqu'à l'arrivée du ſecours ; &, à ſon défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves Citoyens, qui s'immoloient pour ma gloire, & avec cette foule de Polonois qui étoient venus partager mon ſort, & qui aimoient autant périr, que de manquer à la fidélité qu'ils m'avoient jurée.

» Je perſiſtai dans cette réſolution juſqu'à l'indigne reddition du Fort de Wechſelmunde. Sa lâche capitulation obligea la Ville de ſonger, avec mon agrément, à faire la ſienne. Je fus le premier à l'y porter ; &, à ce ſujet, il arriva une choſe aſſez extraordinaire.

» J'avois nommé le Prince Czartorinski, Palatin de Ruſſie, & le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, pour aſſiſter de ma part à toutes les délibérations du Magiſtrat. Le lendemain de la reddition dont je viens de parler, je les chargeai l'un & l'autre de repréſenter à cette Aſſemblée les raiſons que je croyois devoir engager à ne point différer de ſe rendre. Je leur ordonnai même



expressément de dire à ces Messieurs, que, les tenant quittes, eux & tous les Habitans, des sermens qu'ils m'avoient faits, je consentois de bon cœur qu'ils ne s'occupassent que de leur sureté; & qu'au reste, pénétré des marques qu'ils m'avoient données de leur zele, j'en emporterois avec moi le plus tendre souvenir.

» Ce fut le Comte Poniatowski qui porta la parole. Il parloit avec affection & de ce ton de persuasion qui lui est propre, lorsqu'un (1) des Centumvirs (c'est ainsi qu'ils appellent certains Députés du corps de la Bourgeoisie) se levant de sa place, s'approche du Palatin, & lui dit: Eh! Monsieur, parlez-vous sincérement? sont-ce-là les vrais sentimens du Roi notre Maître? Oui, lui répondit Poniatowski; c'est de sa propre bouche que je tiens tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. Mais quoi! ajouta le Centumvir, est-ce le Roi lui-même qui nous exhorte à subir la loi du Vainqueur? Le Palatin répliquant encore que cela étoit ainsi. O Dieu! s'écria de nouveau cet homme, notre Roi nous quitte donc, & que va-t-il devenir lui-même? Dans ce même instant, il chancelle, il bégaie,

(1) Le Sieur Hünnüber.

il ceſſe de parler, & tombe mort ſ les genoux de Poniatowski.

» Je fus d'autant plus touché de funeſte accident, que mon cœur étc ouvert à la douleur. C'eſt particuliér ment dans un temps d'affliction, qu'on ſe plus vivement les malheurs des autres.

» J'ai déjà dit que la Ville s'étoit d terminée à capituler. Voyant alors qu'el alloit changer de Maître, & que n'avois plus lieu de me ſacrifier po elle, je pris le parti d'en ſortir. J'y étc fortement ſollicité par les Seigneurs mon Parti, qui mettoient encore en m toute l'eſpérance de leur ſalut & de cel de la République. Mes Ennemis m'y fo cerent eux-mêmes. Ils demandoien pour premier article, que je fuſſe ren en leurs mains. Ce n'étoit peut-être p le moindre des malheurs que je devois attendre; mais c'en étoit aſſez pour mett le comble à ceux de ma Patrie, à qui il reſtoit plus de reſſource qu'en ma libert

» C'eſt en cette occaſion, que reconnus mieux que jamais le zele ceux qui me ſont attachés. Chacun fo moit des projets pour aſſurer ma retrait Une Dame Polonoiſe (1) ſachant l'All

(1) Madame la Comteſſe de Czapska, Palatine Poméranie.



mand, & se fiant à un homme qu'elle connoissoit, & qui connoissoit lui-même parfaitement le pays, vouloit partager les risques de mon voyage, se travestir en paysanne, & me faire passer pour son mari.

» On me proposa un autre expédient: c'étoit de me mettre à la tête de cent hommes déterminés, & de percer avec eux au travers des Ennemis. Ma peine n'étoit point de trouver des gens propres à une pareille expédition. Il s'en présentoit assez qui tenoient à gloire d'y être employés; mais ce projet, qui flattoit assez mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux, qui s'étendoit, d'un côté, jusqu'à trois lieues de pays, qu'à cause des lignes de circonvallation qui bouchoient tous les autres passages, & qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut, du moins, une route au courage, & le hasard même n'en offroit point.

» Je m'en tins au moyen que me fournit le Marquis de Monti, Ambassadeur de France. Ce moyen me parut le plus praticable. Je me rendis chez lui le Dimanche 27 Juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant

des bombes qui recommençoient à tomber dans mon quartier; &, à dix heures du ſoir, déguiſé en Payſan, je ſortis de ſon Hôtel & de la Ville.

» Le Marquis de Monti, que j'ai eu le temps de connoître, eſt un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le miniſtere dont la France l'a chargé. Fertile en expédiens & en reſſources, il eſt preſque toujours ſûr dans le choix de ſes moyens. Jamais la préſomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paroît aiſé, ni la défiance n'abat ſon courage dans ce qui eſt difficile. Génie ſupérieur & ſimple tout-à-la-fois, il ſait, ſans uſer d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adreſſe néceſſaire à un homme d'Etat.

» Une des choſes, cependant, qui l'embarraſſa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajuſtement. Le deſſein de ma retraite, ſi bien concerté dans tout le reſte, faillit à manquer par cela ſeul; & nous apprîmes, ce qui n'arrive néanmoins que trop ſouvent, qu'une bagatelle eſt quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

» Un habit uſé & tel qu'il convenoit



au rôle que j'étois forcé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal-polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts ; l'on n'attendoit que des bottes, dont je pusse me servir pour me faire mieux ressembler aux Paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. L'Ambassadeur, qui n'osoit en employer de neuves, qu'il auroit trouvées aisément, s'occupoit, depuis deux jours, à mesurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la Garnison qui venoient me faire la cour, & à qui je permettois, durant le siege, de paroître ainsi devant moi. Celles d'un Officier François lui parurent à peu près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il les souhaitoit ; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie ? &, dans la situation où j'étois, n'auroit-elle pas aidé à découvrir mon dessein ? Le Ministre prit le parti de faire corrompre, par un de ses gens, le Valet de cet Officier, qui vola les bottes, & les vendit.

» Une heure avant mon départ, elles furent apportées ; ce vol important, qui avoit mérité la négociation d'un Ambassadeur, n'avoit pu s'exécuter plutôt ;

[illegible], prêt à ſortir, je ne pus point les mettre. Il fallut, ſur nouveaux frais, ſonger à en avoir d'autres. Le temps preſſoit ; il étoit neuf heures & demie; je ne pouvois différer de me mettre en route ; une ſage précaution ne me permettoit de marcher qu'à la faveur de la nuit ; & le jour alloit paroître dès les deux heures du matin.

» L'embarras de l'Ambaſſadeur étoit extrême, lorſque, dans le ſecret & le ſilence qu'on obſervoit chez lui, dans le temps qu'il craignoit que les moindres ordres qu'il pourroit donner, ne fuſſent eſtimés avoir quelque rapport à ma ſortie, il ſe trouva ſous ſa main, & je ne ſais comment, des bottes d'un de ſes Domeſtiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuſe aventure le raſſura, & je lui reprochai, en badinant, d'avoir ſi long-temps médité une eſpece de crime, pour amener de bien loin ce qu'il pouvoit trouver tout naturellement auprès de lui.

» Tout étant prêt de la ſorte, je ſortis de la maiſon de l'Ambaſſadeur par un degré dérobé. Je n'eus pas plutôt deſcendu quelques marches, que l'idée me venant de le raſſurer ſur les craintes qu'il avoit à mon ſujet, & d'eſſuyer les larmes que



je lui avois vu répandre, je remontai & frappai à la porte, qu'il avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre; &, par des prieres ferventes, il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage aussi dangereux que celui que j'allois entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se leve enfin, & m'ouvrant la porte: Qu'est-ce donc, Sire, me dit-il; malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont Votre Majesté eût encore besoin? Oui, Monsieur, repris-je d'un air aussi sérieux qu'il me fut possible: une chose très-importante & très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon cordon-bleu; est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci? Reprenant aussi-tôt mon enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié: Je viens, lui dis-je, vous embrasser de nouveau, & vous prier de vous résigner autant que je le fais, à la Providence, à laquelle je me remets entiérement de mon sort.

» Je redescendis aussi-tôt, & trouvai à quelques pas de la maison le Général Steinflycht qui m'attendoit, déguisé aussi en Paysan. J'allai avec lui joindre le Major de la Place, Suédois de naissance, qui



s'étoit engagé à favoriſer ma retraite, & qui devoit ſe trouver à certain endroit du rempart. Il y avoit au bas deux nacelles qui nous ſervirent à traverſer le foſſé. Elles étoient gardées par les trois hommes deſtinés à me conduire dans les Etats de Pruſſe, qui, de tous les lieux du voiſinage où je pouvois être à l'abri des inſultes de mes Ennemis, étoient les plus proches & les plus ſûrs.

» Le Major, ſortant du bateau, alla quelques pas avant nous, pour nous faire paſſer un poſte occupé par quelques Soldats & un bas-Officier de la Garniſon. A peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité & le ton d'un homme en colere. Je courus à ce bruit, &, à portée de diſtinguer les objets, je vis le bas-Officier le coucher en joue, & le menacer de tirer ſur lui, s'il ne retournoit ſur ſes pas. Deux fois le Major, qui avoit prévu la difficulté du paſſage, porta la main à un piſtolet de poche dont il s'étoit muni à tout événement : il étoit réſolu de ſe défaire de cet homme, qu'il ne pouvoit perſuader par ſes diſcours : mais, réfléchiſſant, en homme ſage, qu'il n'avanceroit rien par ſa mort, & que les Soldats, également exacts à la conſigne qui



étoit donnée par le Commandant, ne manqueroient point de venger le ſort de leur Officier, il garda quelque temps le ſilence, & prit enfin le parti de révéler le deſſein qui m'amenoit en ce lieu.

» A ces mots, le Sergent demande à me voir & à me parler. Je m'avançois durant ce temps; il m'examine de près, & me reconnoiſſant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence, & ordonne à ſes gens de me laiſſer paſſer.

» Cette premiere aventure me fit mal augurer du reſte de mon voyage; je ne pouvois croire que mon ſecret pût long-temps ſéjourner dans les mains où on l'avoit confié. Je me trompois toutefois; mais la Providence, qui diſpoſoit à ſon gré de ceux qui devoient contribuer à l'exécution de mon projet, me laiſſoit en proie à mes craintes, pour me faire mieux connoître dans la ſuite la force & l'importance de ſes ſecours.

» Je renvoyai le Major. Remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'eſpoir de gagner inceſſamment la Viſtule, & de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, & au-delà des Poſtes des Ennemis.

» Mais quel fut mon étonnement,

lorſqu'après un quart de lieue de chemin, mes Conducteurs me menerent au pied d'une méchante cabane ſituée au milieu de ces marais! Sous prétexte qu'il étoit trop tard pour le paſſage de la riviere, ils m'annoncerent qu'il falloit s'arrêter en cet endroit, & y paſſer le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. J'eus beau leur repréſenter les riſques d'un abri qui étoit à la vue de mes Ennemis, & la perte que nous allions faire d'un temps ſi précieux à ma ſureté. Leur conſeil étoit pris. Peut-être, pour ne pas manquer de réuſſir au rôle d'égalité qu'ils devoient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang & ma perſonne, c'étoit alors leur deſſein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela eſt, il faut avouer qu'ils s'en tirerent aſſez bien, & qu'ils n'abuſerent pas mal de la permiſſion qu'ils avoient d'en uſer à mon égard comme avec un de leurs ſemblables.

» Cependant, quel parti avois-je à prendre avec des gens de cette eſpece, & que la moindre contradiction pouvoit irriter? Mon ſort étoit entre leurs mains; je l'y abandonnai. Deſcendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maiſon d'un air auſſi aſſuré, que ſi ç'avoit été une Place de guerre propre à réſiſter à



tous les efforts des Ruſſes & des Saxons.

» Cette cabane ne formoit qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me repoſer; mais je ne cherchois pas le ſommeil; &, à dire vrai, je l'aurois cherché en vain. Je m'aviſai, pour tromper mes inquiétudes & l'affreux ennui de tout le temps que je devois paſſer en ce lieu, de faire connoiſſance avec mon illuſtre compagnie. Un quatrieme s'étoit joint à nous dès les remparts de la Ville, quoiqu'on m'eût aſſuré que mes Conducteurs ne devoient être qu'au nombre de trois. J'étois bien aiſe de démêler ce perſonnage en même temps que les autres.

» Le premier, qui étoit le Chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée, & qui joignoit à beaucoup de ſuffiſance beaucoup de légéreté. Je connus dans la ſuite que je ne m'étois pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-ſérieuſement un air d'autorité, prendre un ton élevé & déciſif, ne point ſouffrir qu'on raiſonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une eſpece de rebellion.

» Je me ſerois volontiers amuſé de la ſingularité de ce caractere, qui pou-

voit fort bien compatir avec la probité; ſi je n'avois réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même, & ſi, à travers ſa bruſque pétulance, je n'euſſe reconnu que c'étoit l'homme de tout le pays le moins capable de me conduire ſurement. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendoit rien moins que d'affronter, à l'aventure, tous les dangers que je pourrois rencontrer. Malheureuſement encore il n'étoit informé d'aucun des Poſtes qu'occupoient les Ennemis. L'eſpoir d'une groſſe récompenſe l'avoit engagé à ſe donner au Marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'étoit; & ce Miniſtre, pour qui l'occaſion n'avoit qu'un moment qu'il importoit de ſaiſir, n'en avoit point eu pour l'approfondir & le bien connoître. D'ailleurs le ſecret demandoit qu'il s'en tînt aux premiers hommes que le haſard lui offroit: ceux-ci rejetés, tout autre choix ſeroit devenu auſſi dangereux qu'inutile. La ſuite a juſtifié celui que l'Ambaſſadeur avoit fait; & il n'eſt plus temps de diſcuter s'il devoit croire le Chef de mes Conducteurs auſſi habile qu'il prétendoit l'être, & ne point faire difficulté de me confier à lui.

» Le Surnuméraire m'inquiétoit bien



plus encore ; je lui demandai qui il étoit. Il n'eut pas la complaisance de me laisser croire que je n'en fusse point connu ; &, d'un ton aussi ingénu que respectueux, il me répondit qu'il s'enfuyoit de Dantzic à cause d'une banqueroute qu'il venoit d'y faire. Il ajouta que mes Conducteurs lui avoient promis de le mener en Prusse, où il espéroit être à l'abri des poursuites de ses Créanciers.

» Un Banqueroutier, dis-je aussi-tôt en moi-même ! un Marchand ruiné, que rien n'engage à mon secret, & qui n'ignore point qu'en me livrant à mes Ennemis, il peut recevoir, à une seule fois, non-seulement de quoi réparer ses pertes, mais de quoi se mettre dans un état à n'avoir jamais besoin de commerce ni de travail ! Quel Compagnon de voyage ai-je là !

» Je n'eus pourtant garde de rien laisser transpirer de mes craintes. Un simple soupçon a souvent fait des traîtres ; &, plus souvent, une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison ; mais cette précaution étoit inutile avec ce bon homme. Son zele pour moi lui donnoit des sentimens qui auroient dû me rassurer, si j'avois pu les voir dans le fond de son ame.

» Les deux autres étoient ce qu'c appelle en Allemagne des Sznapans. I étoient mieux instruits que le premi des routes du pays ; mais, si jamais nature avoit fait germer en eux quelqu sentimens d'honneur, il n'étoit pas po sible de les démêler à travers la brutali de leur instinct & la férocité de leu manieres.

» Je passai le reste de la nuit couch sur un banc, & la tête appuyée sur Marchand, qui étoit le seul à qui il n fût plus aisé de parler, à cause qu'il er tendoit le Polonois parfaitement.

» Le lundi matin 28, je sortis de chambre, & je fixai mes regards s Dantzick qu'on ne cessoit de bomba der. Mes entrailles, depuis long-tem émues sur cette Ville infortunée, furent bien davantage dans le point vue d'où je la considérois. Voilà don disois-je en moi-même, voilà la récor pense de sa fidélité. Peut-être, dès jour, elle va passer aux mains de m Ennemis, & se racheter des malheu qu'elle ne peut plus soutenir, par de no veaux malheurs qui mettront le comb à sa misere.

» Le triste sort des Amis que j'y avo laissés, & qu'on alloit forcer, le glai



nain, de ſe déclarer contre moi,
énétra d'une douleur ſi vive, que
vis près d'y ſuccomber. En vain je
lai mes forces; elles m'avoient aban-
:. Je n'étois plus cet homme endurci
hagrins, accoutumé aux diſgraces.
euſement mes larmes me déroberent
)jet ſi ſenſible ; & , revenant un
ı moi, j'élevai les mains au Ciel,
priai de ne me point abandonner
cet état de langueur & d'affoibliſ-
it, dont je n'étois plus le maître.
Je rentrois dans la cabane, lorſque
à-coup j'entendis une décharge gé-
: de toutes les batteries du Camp
la Flotte des Ennemis. Je crus
tôt que c'étoit en réjouiſſance de
olution que la Ville avoit priſe de
dre, & qu'elle avoit dû annoncer
ille, ou le même jour, au Comte
unich, Général des Moſcovites. Mais
cœur ſe ſerra de nouveau. Moins
é de mes propres dangers, que des
urs que ces marques de joie annon-
t à ma Patrie, & dont elles étoient
ıe le ſignal, je reſtai quelque temps
bile & preſque privé de ſentiment.
énéral Steinflycht fit tous ſes efforts
me rappeler à moi. Il venoit de
rer un dîné fort peu propre, comme

l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui auroit pu, du moins, appaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

» Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu, c'est que, ce même jour & à la même heure, les Seigneurs Polonois vinrent chez l'Ambassadeur, où ils croyoient que j'avois passé la nuit. Ne me voyant point paroître, ils s'imaginerent que j'étois malade; car ils savoient que j'étois dans l'habitude de me lever de fort grand matin. L'Ambassadeur ne cessoit de leur dire que j'avois commencé fort tard à reposer. Pour les tromper plus surement, il les prioit de faire le moins de bruit qu'ils pourroient dans les appartemens. Il leur parloit de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit d'artillerie dont je viens de parler; n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un de la perte de ma liberté; &, par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'écria: *O Dieu! le Roi est donc pris.* Ces mots, qu'il auroit voulu un moment après n'avoir pas prononcés, révélerent le secret dont il étoit seul dépositaire. Je n'étois cependant qu'à un quart de lieue



le la Ville, & malheureusement encore ous les yeux, &, pour ainsi dire, sous a main de mes Ennemis.

» Je ne puis assez louer la prudence ordinaire de ce Ministre, qui, ayant l'art le pénétrer dans les cœurs, avoit pa- eillement celui de rester toujours lui- nême impénétrable ; mais ce pourroit ètre ici une leçon pour les personnes re- vêtues de son caractere, d'être plus en garde qu'il ne le fut, dans cette occa- ion, contre la vivacité du tempéra- nent, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zele ; car dans le ond ce n'étoit que du zele. De quelque part que vînt cette faute, c'en étoit une néanmoins. Aussi, peu de momens après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la Ville, & jusque dans le camp des Russes & des Saxons.

» Les Dantzicois furent extrême- ment alarmés de cette décharge de mous- queterie. Ceux d'entr'eux qui étoient au fait des réjouissances militaires, s'apper- çurent bientôt que c'en étoit une ; mais ils étoient en petit nombre, & ils n'en savoient pas le sujet. Les uns croyoient que c'étoit à l'occasion d'une Victoire remportée, par les Impériaux, sur les François & leurs Alliés en Italie ; d'autres,

que les Russes avoient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultawa, arrivée à pareil jour. Quelques-uns, que la Fête de S. Pierre, qui étoit le lendemain, pouvoit y donner lieu, ou que peut-être on annonçoit l'arrivée de l'Electeur de Saxe au Camp des Moscovites, qui l'attendoient depuis longtemps. La populace pensoit différemment; elle s'imagina que c'étoit un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnoient à la Place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyoit que femmes échevelées, jetant des cris affreux dans les rues, & des hommes qui, ne voyant le danger que pour le craindre & se le grossir, ne savoient s'ils devoient faire un dernier effort pour repousser l'Ennemi, ou attendre de le voir, dans les maisons & les places publiques, assouvir sa fureur, & passer tout au fil de l'épée. Le Magistrat ne faisoit que de s'assembler pour délibérer sur la réponse aux propositions du Comte de Munich. Il fut aussi surpris que le Peuple. Il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si effectivement les Russes faisoient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troisieme salve, que les Députés, qui étoient

allés au Camp, rentrerent dans l'Aſſemblée, & dirent, qu'ayant annoncé au Général Moſcovite leur diſpoſition à reconnoître l'Electeur de Saxe, ce Général leur avoit répondu que cette nouvelle lui étoit ſi agréable, qu'il alloit ſur l'heure le témoigner par une réjouiſſance générale de tout ſon Camp.

» L'émotion qu'elle excita dans la Ville pouvoit bien ſurement faire excuſer la ſurpriſe de l'Ambaſſadeur, qui n'étoit pas plus inſtruit que le Magiſtrat du motif de ce bruit ſi extraordinaire.

» Mais quelles craintes ne m'auroit pas cauſées l'inattention preſque inévitable de ce Miniſtre, ſi je l'avois ſue dans le temps. Je pouvois l'apprendre preſqu'auſſi-tôt par un Sznapan qui aborda à la cabane avec ſon petit bateau. Il vint remettre au Général Steinflycht deux langues fumées & un billet fort poli, mais qui ne contenoit que des ſouhaits heureux pour notre voyage. Ce meſſage, ſi peu attendu, nous intrigua beaucoup. Le billet étoit anonyme, & nous ne pûmes jamais comprendre de quelle part il venoit, ni comment celui qui en étoit chargé avoit pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de ſon ſecret;

mais il nous laiſſa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

» Je l'ai déjà dit, & je ne puis, à mon gré, le dire aſſez ; ces ſiniſtres augures, Dieu les permettoit, ou les faiſoit naître, pour m'engager à n'attendre que de lui ſeul l'heureuſe ſureté qui faiſoit tout le ſujet de mes eſpérances.

» Je paſſai tout le reſte de la journée dans une impatience extrême de la voir finir. La nuit vint enfin, & nous nous embarquâmes de nouveau.

» Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avoit d'abord été en ſortant de Dantzic. Ce n'étoient que roſeaux épais qui réſiſtoient au bateau. Ils ne plioient ſous lui qu'avec une eſpece de ſifflement qui, ſe répandant au loin, pouvoit déceler notre marche. Leur courbure même marquoit notre paſſage, & nous laiſſoit craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de deſcendre du bateau, &, enfoncés dans la vaſe, de le tirer à force de bras pour le tranſporter dans les endroits où il y avoit plus d'eau.

» Vers le minuit, nous arrivâmes à la chauſſée d'une riviere que je crus être la Viſtule. Nos Conducteurs ſe mirent auſſi-tôt



-tôt à tenir conseil entr'eux. Le Gé-
l ni moi n'y fûmes point appelés.
· résolution fut que leur Chef, avec
nflycht & le Banqueroutier, remon-
ient à pied la chaussée, tandis que je
rembarquerois avec les deux autres
r côtoyer cette même chaussée par
arais. Tous ensemble me firent espé-
que nous ne tarderions pas à nous
indre. Je me conformai à leur arrêt,
pourtant me fier trop à leurs pro-
es. Je ne voyois cette séparation
vec douleur; & plût à Dieu que
se écouté plus sérieusement je ne
quel pressentiment qui m'annonçoit
je ne retrouverois plus Steinflycht
ant tout le reste de mon voyage.

L'opinion où j'étois que nous avions
n gagné la Vistule, m'avoit fait pen-
jusqu'alors que c'étoit-là l'endroit où
s devions la passer, mais c'étoit le
ing; & quand je l'appris, je me
solai plus aisément de l'éloignement
Général. Je lui sus même gré d'être
lui-même à la découverte des routes
plus sûres que nous avions à prendre
ur arriver enfin à ce fleuve si désiré.

Je ne laissois pourtant pas de de-
nder souvent à mes gens, où, & en
el temps à-peu-près nous pourrions



le retrouver. Le voilà, disoient-ils ; il est devant nous ; nous ne saurions le perdre ; nous ne quittons point la chaussée qu'il suit lui-même exactement. Ils la quittoient néanmoins, je ne sais dans quel dessein ; je ne m'en apperçus que lorsqu'il n'étoit plus temps de voyager, & que le point du jour nous avertissoit de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avoient intérêt de me découvrir, & peut-être déjà ordre de me suivre.

» Notre embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes Conducteurs n'ignoroient point que toutes les maisons d'alentour étoient pleines de Russes & de Cosaques, il ne nous restoit qu'à en choisir une dans laquelle on voulût, au besoin, se prêter à nos vues, ou par intérêt, ou par amitié.

» Ils se rappellerent qu'il y avoit dans le voisinage un homme de leur connoissance. Nous abordâmes chez lui ; c'étoit un Paysan, dont toute la maison ne valoit guere plus que la cabane d'où j'étois parti le soir auparavant. Avez-vous ici des Moscovites, lui demanderent d'abord mes Conducteurs ? Actuellement, répondit-il, il n'y en a point ; mais si



ıs en avez affaire, il en vient assez
vent durant le jour. Notre parti étoit
;. De tous les maux qui nous envi-
ınoient, nous avions jugé celui-ci le
indre. Nous nous y fixâmes, quoiqu'à
ret.

› Cependant, pour que je ne fusse
nt reconnu de cet homme, dont nous
orions les sentimens, les deux Szna-
ıs, sans lui donner le temps de m'en-
ıger & de m'entretenir, comme il
oit fait sans doute, me menerent au-
ssus de la petite chambre, qui faisoit
ıte l'étendue de cette maison. Ils m'of-
ent une botte de paille qui s'y trouva
hasard, & me prierent de me repo-
, pendant qu'ils feroient sentinelle en
, & iroient même au loin dans la
ıpagne chercher le Général, que je
cessois de demander.

› Il y avoit déja deux nuits que je
vois dormi. J'essayai de reposer, & je
le pus point. Mes bottes pleines d'eau
de fange, la perte de Steinflycht, ce
sein marqué de mes Conducteurs de
oigner de la route qu'ils étoient con-
ıus de suivre, les dangers que je cou-
s dans le lieu où ils m'avoient amené;
: sais-je? mille idées funestes me rou-
:nt dans l'esprit; elles me privoient

du bonheur même que je pouvois espérer de l'accablement de fatigue où j'étois; naturellement il devoit appesantir mes sens, & m'ôter, du moins pour quelque temps, le sentiment de mes peines.

» Je me levai, &, mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un Officier Russe qui se promenoit gravement dans la prairie, & deux Soldats qui y faisoient paître des chevaux. Cette vue me saisit. L'air rêveur de cet homme qui sembloit méditer quelque dessein; ces chevaux auprès desquels il revenoit sans cesse, comme s'il eût eu impatience de s'en servir au plutôt; ces soldats avec leurs armes; leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp; tout me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piege que je prenois tant de soin d'éviter. Il est quelque chose de plus précieux que le courage, & que je faillis à perdre alors, je veux dire l'espérance qui le soutient, & qui souvent l'inspire.

» Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsqu'à cent pas au-delà je vis passer plusieurs Cosaques courant à bride abattue à travers les champs. Ils venoient à ce misérable abri où je m'étois flatté de plus de sureté que dans tout autre. Ce spectacle si peu attendu me fit retirer



la fenêtre d'où je les avois apperçus.
me remis sur ma botte de paille, où
ne songeai qu'aux moyens d'échapper,
étoit possible, aux recherches de cette
›upe qui m'environnoit.

» Je croyois voir sur l'heure investir
maison. Ils firent plus ; sans s'amuser
ı bloquer, ils s'en rendirent les maîtres.
:squ'aussi-tôt j'entends monter à mon
:nier : c'étoit mon Hôtesse qui, dépu-
: par mes Conducteurs, venoit m'aver-
de leur arrivée, & me prier en même
nps de ne pas faire de bruit. Ce conseil
›it bon à suivre, & je l'avois déjà pré-
nu ; mais ces Cosaques si dangereux, &
i, je pense, avoient ordre de courir
·ès moi, n'étoient entrés dans cette
.ison que pour s'y rafraîchir. Ils se firent
nner à déjeûner, & leur alte dura plus
deux heures.

» J'entendois de mon galetas tous leurs
:ours. C'étoient des récits infames dont
ı renchérissoit sur l'autre, & dont le
›ins affreux n'étoit digne que de gens
cette espece, qui n'ont ni honneur
religion. Le siege de Dantzic ne fut
int oublié, non plus que la plupart
leurs exploits en Pologne, qui me
:nt autant d'horreur que de pitié.

» Dès qu'ils furent partis, l'Hôtesse

revint me trouver. Les voilà dehors, me dit-elle; mais dites-moi qui vous oblige ſi fort à les éviter? Que n'êtes-vous venu boire & vous amuſer avec eux & vos Camarades? Qui êtes-vous enfin, & d'où venez-vous? Surement vous n'êtes point de ce pays, je le connois à votre langage; & puis, votre phyſionomie annonce en vous quelque choſe qui dément l'habit que vous portez. Parlez, expliquez-vous; je ne veux point vous trahir; & à votre air, qui me touche infiniment, je me ſens portée à vous rendre ſervice. A des diſcours ſi preſſans, je ne ſavois que répondre. Mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il m'étoit trop dangereux de la laiſſer maîtreſſe de mon ſort. J'accordai quelque choſe aux ſoupçons de cette femme, dont aucun n'approchoit de la vérité; je fis ſemblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureuſement elle n'avoit pas aſſez d'eſprit pour ſentir toutes les contradictions qu'elle mettoit en avant, & auxquelles je me prêtois par complaiſance. Sur-tout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je prononçois. Hélas! la vérité ſe déceloit ſur mon viſage par le ſeul effort que je faiſois pour la cacher.



» Echappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes. Mais si cela est ainsi, ajouta-t-elle, que vous soyez si brouillé avec les Moscovites, je vous prie de sortir de chez moi. S'ils vous y découvroient, je serois perdue ; peut-être en viendroient-ils jusqu'à brûler ma maison. Elle étoit sur le point de me mettre à la porte, si je n'avois trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avoit rien à craindre ; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

» Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étois-là à l'abri de leurs hostilités ; mais je n'en étois pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvois les dissiper. J'avois le courage de les combattre, &, malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue ; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

» En vain je chercherois ici à donner une peinture de mon état. Il n'est point d'homme qui, se mettant à ma place, ne trouve aussi-tôt dans le fond de son cœur tous les divers sentimens qui s'éle-

voient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'eſt de ne pouvoir agir quand on eſt le plus agité, & d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce qui peut arriver de plus déſolant & de plus funeſte.

» Deux réflexions ſervirent toutefois à me conſoler. La premiere, c'eſt que Dieu ne m'avoit ôté Steinflycht, le ſeul homme de qui je pouvois attendre du ſecours, qu'afin que je ne miſſe ma confiance qu'en lui ſeul. La ſeconde, c'eſt que je ne pus douter, par une choſe que je me rappelai & que je vais dire, que Dieu ne prît un ſoin tout particulier de moi juſque dans les moindres circonſtances de mon voyage.

» L'Ambaſſadeur, à mon départ de Dantzic, m'avoit remis deux cents ducats. Déſaccoutumé, depuis bien des années, de porter de l'argent ſur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priai Steinflycht de m'en décharger. Il rebutoit cette propoſition, & me faiſant ſentir l'importance d'un ſecours ſi puiſſant, il me prioit auſſi très-ſérieuſement de ne pas m'en deſſaiſir. Je goûtois ſes diſcours ; & un moment après, ſentant l'incommodité de cet or qui ballottoit dans ma poche, je redoublois



mes instances, qui m'attiroient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différent, il fut décidé que Steinflycht prendroit la moitié de cette somme, & que je garderois l'autre ; & c'est-là le bonheur que la Providence m'avoit ménagé, & dont je veux parler. En effet, seul & réduit à moi-même, comme je l'étois alors (car je comptois peu sur mes gens,) qu'aurois-je fait, si je n'avois eu de quoi acheter dans le chemin qui me restoit à faire, ou les commodités dont je pouvois avoir besoin pour me le rendre plus supportable, ou le silence des personnes qui pouvoient me le rendre plus assuré?

» Sur la fin du jour, ennuyé de ma situation, je descendis pour prendre langue de mes Conducteurs. Ils savoient, me dirent-ils, que le Général Steinflycht n'étoit qu'à un quart de lieue, & qu'il se proposoit de nous rejoindre, dans la nuit, à un endroit de la Vistule dont ils étoient convenus, & où étoit un bateau tout prêt à nous passer ; mais ils doutoient qu'on pût risquer le trajet par le vent qu'il faisoit alors, qui étoit des plus violens, & à l'aide d'un bateau aussi petit & aussi mauvais que celui qu'ils s'étoient procuré. Allons toujours, leur

dis-je ; je ne vois pas de plus grand danger, que de rester plus long-temps où nous sommes.

» Il ne me convenoit plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu & mangé avec mes Ennemis, avoient préféré mon salut à leurs intérêts, &, parmi les fumées même du tabac & d'une biere capable de leur troubler les sens, avoient eu assez de courage & d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avoient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close, nous nous remîmes dans le bateau, que nous laissâmes à un quart de lieue où les inondations finissoient.

» Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles & bourbeuses, où, enfonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne servoient qu'à nous plonger davantage dans ce terrain fangeux, & à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

» Nous gagnâmes enfin la chaussée de la Vistule. Un de mes Sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il iroit voir si le bateau



étoit à l'endroit de la riviere où l'on avoit promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à l'attendre. Il parut enfin, & nous dit que ce bateau n'y étoit plus, & qu'apparemment les Moscovites l'avoient enlevé.

» Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route ; & après une lieue de chemin, aussi pénible que celui que nous avions déjà fait, nous choisîmes pour asile une maison où je fus aussi-tôt reconnu.

» Que vois-je, s'écria l'Hôte, dès qu'il m'eut apperçu ? Tu vois un de nos camarades, lui répondirent mes Conducteurs ; que trouves-tu dans son air de si extraordinaire ? Vraiment, je ne me trompe point, ajouta cet homme ; c'est le Roi Stanislas. Oui, mon ami, lui dis-je aussitôt d'un air ferme & assuré, c'est lui-même ; mais, à votre physionomie, je connois que vous êtes trop honnête homme pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin dans l'état où je parois à vos yeux.

» Cet aveu simple & naturel eut le succès du monde le plus heureux ; & ce n'est pas par ses suites que je l'approuve ; n'eût-il point réussi, je l'estimerois encore le parti le plus sage que

je pouvois prendre en cette occasion. Ce n'étoit point ici cette femme du jour précédent, esprit foible & léger, & dans qui la curiosité me faisoit soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler & de tout redire. Je saisis d'abord mon homme; c'étoit un de ces caracteres francs & ingénus; brusque à la vérité, mais solide, raisonnable, actif & résolu; tel enfin qu'il n'auroit pu me pardonner, si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre & décidé m'annonçoit ou un Ennemi, peut-être même dangereux, si je lui refusois ma confiance, ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnois avec autant de bonne foi qu'il en montroit lui-même dans ses manieres. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, & lui montrai adroitement ce qu'il devoit faire pour me servir en cette occasion.

» Il me promit de me faire passer la Vistule, & il me tint parole. Il sort de chez lui, & plein de zele, il se hâte d'aller chercher un bateau, & d'examiner de tous les bords de la riviere celui où je pourrois la passer avec moins de danger.



» C'étoit le Mercredi 30. Comme il ne m'étoit pas possible de dormir, & que l'expérience m'avoit appris que mes idées n'étoient jamais plus tristes que lorsque j'étois dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

» Quoique, au lieu de ces Cosaques qui le jour auparavant m'avoient causé d'assez vives alarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier où je m'étois retiré, que des objets indifférens, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est point par effort qu'on se distrait de ses peines; & les yeux ne voient rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

» Je ne fus pourtant pas long-temps sans prendre intérêt à ce qui s'offroit à ma vue. J'apperçus le Chef de mes Conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étois.

» Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du Général Steinflycht. Nous étions la nuit derniere, me dit-il, sur la chaussée de la Vistule, où le rendez-vous étoit donné. Nous vous y attendions avec une impatience extrême, lorsque nous avons apperçu une troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant

leur faire tête, & ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le parti de la fuite, & je crois que le Général & le Banqueroutier en ont fait autant chacun de ſon côté. Ah! malheureux, lui dis-je, pourquoi abandonner Steinflycht? N'avois-tu pas des prétextes à couvrir ta marche & la ſienne? Ses airs empruntés l'auront décelé, & il lui ſuffiſoit de ta compagnie pour n'être cru qu'un Payſan comme toi. Sans doute il eſt déjà entre les mains des Ennemis.

» Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai ſur cette idée, & je m'en fis le ſujet d'un nouveau chagrin. Je le ſurmontai toutefois, en penſant que, ſi c'étoit pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étois, c'en ſeroit un bien plus grand, ſi je venois, pour ainſi dire, à me manquer à moi-même, & ſi je ne me tenois lieu de tous les ſecours que je pouvois tirer d'ailleurs. Je rappelai ma fermeté, & je crus l'avoir miſe au point qu'elle dût me ſuffire dans quelque événement fâcheux qui pût encore m'arriver.

» Je raiſonnois ainſi avec moi-même, lorſque, ſur les cinq heures du ſoir, je vis arriver mon Hôte. Il m'annonça qu'il avoit bien trouvé un bateau chez un



Pêcheur où logeoient deux Moſcovites; mais qu'il n'étoit pas d'avis de haſarder ſi-tôt le paſſage, à cauſe du grand nombre de Coſaques répandus aux environs, dont les uns gardoient leurs chevaux au pâturage, & les autres battoient la campagne, avec ordre de ſuivre mes traces, & de m'arrêter par-tout où ils me trouveroient. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenoient indifféremment à tous les paſſans, les fouilloient, les interrogeoient, en exigeoient des paſſe-ports, ou des répondans du voiſinage, & qu'ils s'attachoient plus particuliérement à examiner ceux qui étoient à-peu-près de mon âge, de ma taille, de ma figure, ſous quelque décoration & en quelque état qu'ils paruſſent à leurs yeux.

» Heureuſement je venois de me raſſurer, & de me convaincre que mon courage devoit être déſormais mon unique appui. Sans cela, cette triſte nouvelle m'auroit abattu au point de m'ôter toute eſpérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conſeil avec mes Payſans; &, après bien des réflexions, il fut décidé que je paſſerois la nuit & le jour ſuivant dans la maiſon où j'étois, en continuant la ſage précaution de m'y déro-

ber à la vue de quiconque pourroit y aborder.

» Le lendemain Jeudi premier Juillet, je rassemblai tous mes gens, pour prendre leur avis sur l'importante affaire de ce passage de la Vistule, qui me tenoit si fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvoit le tenter avec quelque sureté. Les sentimens de mes Conducteurs étoient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins sensées, selon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui étoit au milieu d'eux, étoit plus ou moins pleine ; car c'est elle qui présidoit à l'assemblée, & qui en régloit les délibérations. Ce n'étoit, dans les commencemens, que des propos timides. On ne voyoit plus de moyens de passer outre; l'espoir des grandes récompenses promises disparoissoit, &, à leur place, les prisons, les tortures, les gibets étoient le seul objet qui se présentoit devant les yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevoit insensiblement ces courages abattus, & je vis le moment où ils alloient affronter tout le Camp des Russes, & me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité par le soin que j'eus de me saisir



la bouteille, & de proportionner à
cun les doſes du courage qui lui étoit
›iré.

› Les Eſprits étoient à-peu-près en
at où je les ſouhaitois, & il étoit en-
ɔn ſix heures du ſoir, lorſque l'Hôte
la maiſon, plus actif & plus ſenſé que
s ces donneurs d'avis enſemble, ar-
ı plein de joie. Il m'aſſura que les
ſaques s'étoient retirés des environs,
le paſſage étoit libre; & que le ba-
ı étoit prêt ſur le bord de la Viſtule,
ne lieue de l'endroit où nous étions.
tendis impatiemment que la nuit fût
ue, pour me mettre en chemin.

Je montai à cheval, & mon Hôte
i. Il marchoit devant moi, & me pré-
ɔit d'une cinquantaine de pas. Les
s Payſans ſuivoient à pied, & faiſoient
ı arriere-garde. Ces graves Sénateurs
jour précédent étoient devenus mes
lats; & c'étoit là toute l'Armée que
ɔis à oppoſer à celle dont la force
e tournoit plus que contre moi ſeul.
ıs traverſâmes des bourbiers très-
fonds, où mon cheval, qui étoit mal
ſes jambes, s'abattoit à chaque pas.
tous côtés paroiſſoient les feux de
rs Camps volans des Ennemis, qui
ɔient pas auſſi éloignés que mon Hôte



l'avoit pensé. La clarté que ces feux r
pandoient sur ma route, m'étoit fav
rable ; & qui eût dit alors aux Ruſ
que c'étoient eux-mêmes qui m'écl
roient pour m'aider à les éviter?

» Nous fûmes obligés de passer to
auprès du Village de Keismarg, où
avoient un poste considérable. C'est
qu'ils avoient fait le parc de leur Art
lerie dès le commencement du siég
& ils en avoient fait depuis l'entrep
général de toutes leurs munitions
bouche. Nous avions déjà fait une den
lieue sans rencontrer personne, lorsq
mon Hôte, revenant sur ses pas, me
d'arrêter, pendant qu'il iroit encore e
miner certain endroit dont il craign
que le passage ne fût moins libre en
moment qu'il ne l'avoit d'abord espéré

» Je n'attendis pas long-temps;
revint, tout alarmé, m'annoncer q
tout y étoit plein de nouveaux Cosaqu
Il ne leur avoit échappé, qu'en disa
qu'au retour de leur Armée, où il avo
amené des vivres, il avoit perdu ses ch
vaux au pâturage, & qu'il les cherchc
avec soin de toutes parts.

» Ce récit mit la consternation da
ma troupe, &, sans mon aveu, on e
vint à un conseil, où il fut décidé qu



falloit incessamment retourner sur ses pas. Vous n'en ferez rien, leur dis-je, & je serai une fois le maître à mon tour. Et quel si grand sujet avons-nous de craindre une poignée de malheureux qui, sans doute, nous craindroient eux-mêmes, si nous osions les approcher? Croyez-moi, armons-nous de gros bâtons qui, avec du courage, nous suffiront pour les forcer dans leur poste, s'ils ne sont pas en plus grand nombre que nous.

» Ce discours ne les ébranla point; & comme je voyois autant de risque à rebrousser qu'à aller en avant : Hé bien, repris-je, si mon projet vous paroît téméraire, substituons la ruse à la violence; usons du même expédient qui a réussi à notre Hôte; disons, comme lui, que nous cherchons des chevaux égarés. Cette proposition ne les toucha pas plus que la premiere, & je ne m'en étonnai point; la peur ne prend conseil que d'elle seule; &, malheureusement, elle ne se propose d'autre ressource que la fuite qui, loin de la détruire, ne sert d'ordinaire qu'à l'augmenter.

» Faisons mieux, dit mon Hôte, qui voyoit avec douleur qu'il n'étoit pas possible de réchauffer ces cœurs glacés:

attendez-moi ici, je vais encore à la découverte. Peut-être à droite, ou à gauche, trouverai-je un chemin détourné & aussi sûr que nous le souhaitons. Il part. Mes trois Conducteurs se couchent aussi-tôt ventre à terre. Je les considérois dans cet état, & les voyant presque privés de sentiment, je ne pouvois concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la défendre, soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

» Cependant leur Chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se releve un moment après, & excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que ne pouvant plus retenir mon indignation : Quoi ! lâches, leur dis-je, vous vous voulez donc m'abandonner ? Mais, mon Dieu, reprenoient-ils tous ensemble & comme de concert, voulez-vous que nous nous exposions à être pendus pour vous ménager une sureté qui ne dépend point de nous ? Pendus ou non, repris-je avec un emportement affecté, il n'est plus temps de délibérer ; vous vous êtes engagés à m'accompagner, & vous ne me quitterez qu'au moment où je croirai pouvoir me passer de votre indigne présence. Ecoutez-moi, & trem-



z de la résolution que vous me forcez prendre. Si vos promesses, si vos serns, si la récompense qui vous attend, : respect que vous me devez, si rien peut vous arrêter, j'appelle dans ce me instant les Cosaques; &, s'il me t périr par votre fuite, j'aime autant ir par mon indiscrétion, & me venen même temps de votre perfidie.

› Il n'y avoit qu'une pareille fermeté pût retenir auprès de moi ces misé-les. Je trouvai le remede à un mal on dit être incurable; mais tel est le lheur de ces cœurs bas que tout épouıte, c'est qu'on ne peut calmer en eux : émotion de crainte, que par le senent plus vif d'une autre crainte qui ıeve de les alarmer. C'étoit aussi le l moyen que j'avois de me dérober c risques où m'alloit exposer la désern de ces hommes sans honneur, qui ement se feroient rachetés à mes dés des moindres hasards qu'ils auroient ıcontrés dans leur marche.

› Heureusement mon Hôte ne tarda ; à revenir. Il m'assura que les Cosaes s'étoient retirés. Je vis dans ce moınt mes trois poltrons debout, & leur ef qui, reprenant son air ordinaire, dit d'un ton d'autant plus effronté

qu'il paroiſſoit plus ſoumis & plus modeſte : Avez-vous pu croire que nous euſſions envie de vous quitter ? Vous n'ignorez pas vous-même, par tout ce qui s'eſt déjà paſſé, combien nous vous ſommes fideles. Montrez-le donc, lui dis-je, en lui jetant un regard plein de mépris, & qu'on ne parle plus ici de retourner en arriere.

» Je prononçois ces mots en montant à cheval, & je m'apperçus bientôt que ce même Chef & ſes deux Camarades ne me ſuivoient que de loin, apparemment dans le deſſein de me laiſſer au premier danger qui s'offriroit ſur ma route.

» Je marchai avec mon Hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chauſſée, &, peu de temps après, un chariot Moſcovite qui venoit à nous, & où étoient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derriere une haie épaiſſe où nous ne fûmes point apperçus. A cent pas de là nous laiſſâmes nos chevaux, & avançant toujours ſur cette même chauſſée, nous fîmes un quart de lieue à pied. C'eſt ici, me dit mon Hôte, l'endroit deſtiné à votre paſſage : je vous laiſſe pour un moment, mais accordez-moi



ıne grace; cachez-vous dans ces brouf-
ailles en attendant que je vous amene
e bateau.

» Il ne me laissa pas long-temps dans
ette posture où je me déplaisois fort.
e conviens que, dans la crainte d'une
urprise, elle m'étoit aussi nécessaire que
'intrépidité me l'auroit été dans une ren-
:ontre que je n'eusse pu éviter; mais
outefois elle me parut humiliante: & ce
ı'a pas été une des moindres peines de
non voyage, que la contrainte où j'étois
i souvent de me cacher. Je ne m'en con-
olois que par l'idée des efforts que je
aisois alors pour me vaincre, & qui,
ɔar la répugnance que j'éprouvois, sup-
ɔosoient peut-être autant de résolution
& de force que le courage le plus dé-
:idé. D'ailleurs n'est-ce pas une espece
le courage de n'en point faire paroître
ɔù il est inutile, & souvent dangereux
d'en montrer?

» Mes gens entendirent plutôt que
noi le bruit des rames: ils accoururent
ɔour me joindre. Nous nous embarquâ-
nes, & fîmes enfin ce trajet si long-
temps désiré, & acheté par tant de périls
& de peines.

» Nous étions déjà près d'aborder,
lorsque, tirant mon Hôte à l'écart, &

le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je lui mis dans la main autant de ducats que la mienne étendue avec ſoin en avoit pu ramaſſer dans ma poche. C'étoit-là la vraie occaſion de me ſoulager du poids de ce reſte d'argent qui m'incommodoit ſans ceſſe. Mais, d'ailleurs, je croyois moins faire un plaiſir que m'acquitter d'une dette. Cet honnête Payſan, ſurpris & preſque honteux, ſe retire & cherche à m'échapper. Non, non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez ce préſent ; c'eſt un nouveau ſervice que je vous demande, & que je regarde même comme une des plus grandes preuves de votre attachement pour moi.

» Comme je le preſſois plus fortement, & qu'il redoubloit ſes efforts pour ſe dérober à ma reconnoiſſance, les autres s'imaginerent que j'avois pris querelle avec lui. Ils accouroient déjà pour m'appaiſer. Ce mouvement qu'il apperçut, l'obligea à me dire précipitamment que, ſi pour me ſatisfaire il falloit abſolument recevoir quelque choſe de moi, il vouloit bien accepter deux ducats ſeulement pour un reſſouvenir éternel du bonheur qu'il avoit eu de me voir & de me connoître.

» Ce



Ce noble désintéressement me char-
'autant plus, que je n'avois pas lieu
attendre d'un homme de sa sorte.
it deux ducats dans ma main avec des
ns & des sentimens que je ne puis
imer ; & il m'en remercia autant que
urois remercié moi-même, s'il avoit
, je ne dis pas le modique présent que
is dessein de lui faire, mais toutes les
mpenses dont j'aurois voulu payer
ervices qu'il m'avoit rendus.

A quelque cent pas au-delà de la
lle, nous apperçûmes un gros Vil-
Nous y arrivâmes à la pointe du
C'étoit le Vendredi 2 Juillet. Il
oit important de ne point tarder à
suivre ma route. J'appris que les
es avoient même de ce côté-là des
es avancés, & que souvent les Co-
es venoient faire le dégât aux envi-
. Je demandai aussi-tôt des chevaux ;
il ne m'étoit pas possible de m'en
urer sans le secours de mes Paysans.
lâches coquins s'imaginoient n'avoir
rien à craindre. Ils ne daignoient
m'écouter. Ils entrerent dans une
rge. J'y arrivai un moment après,
e les trouvai qui s'endormoient en-
és tous les trois dans un méchant lit
lume. Durant ce temps, je fis ce

qu'ils auroient dû ſaire eux-mêmes ſi j'avois pris, comme eux, le parti de me repoſer. Je rôdai autour de cette maiſon, faiſant comme une eſpece de patrouille pour n'être pas ſurpris par mes Ennemis.

» Ennuyé toutefois de ces promenades qui me ramenoient ſans ceſſe au même endroit, & plus encore du ſéjour que je faiſois inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre, & éveillant doucement un de ces Payſans, je fis tant que je lui perſuadai de m'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, & à quelque prix qu'elle pût être.

» Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir ſe ſoutenir. Il amenoit cependant avec lui un homme qui vouloit bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandiſes, mais à condition que nous remettrions en argent comptant, à quelqu'un du Village, le prix des effets qu'il conſentoit à nous confier. Il craignoit que les Coſaques, plus voleurs que Soldats, ne nous les enlevaſſent. Dans ce cas, il ſouhaitoit, ce qui étoit juſte, que leur perte ne fût point ſur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenoit, & à qui il en avoit répondu lui-même.

» N'ayant aucune envie de retourner



ſur mes pas, & encore moins de temps à perdre, au lieu de remettre l'argent, je m'aviſai d'acheter tout ce bagage. Il fut évalué vingt-cinq ducats, que je donnai avec autant d'empreſſement que ſi j'avois craint un dédit, où l'on craignoit, au contraire, de ma part un rabais conſidérable.

» Cependant ce marché, fait à la hâte & par un homme qu'on n'eſtimoit qu'un Payſan fort mal-aiſé, excita l'attention des paſſans. Leur nombre s'accrut en peu de temps. Ils m'examinoient avec ſoin, lorſque mon ivrogne, ébloui ſans doute par le reſte de l'argent qu'il m'avoit vu remettre dans ma poche, commença, d'un air inſolent, à faire valoir les ſervices qu'il m'avoit rendus. Il vanta ſa fidélité, & même ſon courage. Il rappela les haſards qu'il avoit courus. Il dit enfin qu'il ne vouloit point être la dupe du ſacrifice qu'il m'avoit fait de ſon loiſir, de ſa liberté, de ſa vie, & que ſur l'heure il prétendoit ſavoir ce qu'il auroit pour ſa part de la récompenſe que je lui devois.

» De tous les dangers que j'avois courus juſqu'alors, c'étoit peut-être ici le plus grand. Cet indigne orateur ne faiſoit que balbutier ; mais il parloit à



des gens aisés à ébranler, & qui, pour l'ordinaire, sans être capables de vrais sentimens de pitié, ne manquent point de s'émouvoir aux tristes dehors qui les réclament. Je reconnus que les tons plaintifs sont d'infaillibles ressorts auprès de la populace, & que les plus grossiers de ces tons sont même toujours les plus propres à lui donner le mouvement qu'on désire. J'eusse pourtant regardé avec indifférence l'attendrissement qu'elle paroissoit accorder au prétendu malheureux, si, la vivacité de celui-ci augmentant à proportion de la compassion qu'il faisoit naître, je n'eusse appréhendé qu'elle ne le menât au point de dévoiler tout le mystere qui lui étoit confié.

» Je craignois sur-tout que le Chef de ma troupe, naturellement insolent, n'appuyât ces injustes remontrances par de nouvelles remontrances de sa façon, & qu'animant son autre camarade, dont la vertu m'étoit également suspecte, ils ne s'élevassent tous contre moi. A quels malheurs ne devois-je pas m'attendre, & qu'eussé-je fait, si mon secret avoit été confié à une foule de Paysans qu'aucun motif n'engageoit à épouser mes intérêts ? La Majesté du Trône n'impose guere que par l'éclat dont elle est revê-



tue, & sur-tout à des yeux qui n'accordent qu'à ce seul éclat les hommages qui lui sont dus.

» Il en arriva tout autrement. Ce Chef fit une action dont je ne le croyois point capable. Il s'éleva contre l'ivrogne ; & prenant la parole, de ce ton de maître qu'il affectoit toujours : Tais-toi, misérable, lui dit-il, quel sujet as-tu de te plaindre ? N'avons-nous pas partagé tes peines & tes dangers, & nous vois-tu former des prétentions comme les tiennes ? Puis s'adressant à tout ce Peuple : Ne croyez point à cet homme, ajouta-t-il ; c'est sa folie dans le vin de se croire en compagnie de Rois & de Princes ; si vous l'écoutez, je serai bientôt quelque grand personnage, pour qui cependant il n'aura guere plus de respect que s'il ne me croyoit que ce que je suis, aussi pauvre & aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

» Ces paroles détournerent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il alloit exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquoient qu'on n'étoit pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulois paroître. Rien n'étoit plus flatteur, je l'avoue,

On aime à être démêlé, & l'on s'imagine que c'est moins l'effet de la pénétration des autres, que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous désirons le couvrir. Mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre, m'embarrassoit fort en celle-ci.

» Je pris le parti de quitter au plutôt ce Village. J'y aurois abandonné ce Paysan ivre dont je n'avois plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il étoit, il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avoit commencé de développer. Cette trace de lumiere, laissée après moi, pouvoit en un moment s'étendre au loin, & devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture, &, pour le garantir des chutes dont il étoit menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui servir de barriere & d'appui. Le Chef de mes Conducteurs se mit devant pour mener les chevaux, & je renvoyai le troisieme, en le chargeant d'aller annoncer à l'Ambassadeur mon heureux passage de la Vistule.

» Nous partîmes de ce Village sans oser demander aucun chemin, afin qu'en cas de poursuite, on ne pût dire quelle route nous aurions pris. Aussi, nous ne



ſavions où nous allions. Je me réglai par conjecture, connoiſſant un peu par la Carte la ſituation du pays. Comme il s'agiſſoit de paſſer le Nogat, je faiſois toujours gagner la pointe où il ſe ſépare de la Viſtule, en laiſſant ſur la gauche la Ville de Marienbourg, où il y avoit garniſon des Ennemis.

» Nous traverſâmes pluſieurs Villages, occupés par des Saxons & des Moſcovites, ſans que perſonne nous dît mot. Quelque beſoin que nous euſſions de nous y arrêter, nous n'oſâmes y mettre pied à terre. Il n'étoit pourtant pas poſſible de mener nos chevaux plus loin. La chaleur étoit exceſſive, &, à force d'avoir été preſſés, ils étoient déjà rendus.

» Heureuſement, à cent pas du chemin, nous découvrîmes une maiſon abandonnée, où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laiſſer pâturer.

» Sur les huit heures du ſoir, nous arrivâmes au bord d'une riviere. Un cabaret étoit auprès, & à quelques pas dans le ſable une vieille nacelle preſque ouverte de toutes parts. Quel bonheur! s'écrierent mes gens; voici enfin le Nogat, & un bateau que la Providence ſemble avoir mis exprès ſur ſes bords

pour nous ſervir à le paſſer. Cette opinion ne s'accordoit point avec mes idées; mais elle étoit agréable, & je n'oſai la contredire. Ils commençoient déjà à faire rouler les ais demi-pourris de ce bateau, lorſqu'un Payſan vint à paroître, à qui je demandai ſi c'étoit-là le Nogat. Non vraiment, répondit-il, c'eſt la Viſtule; le Nogat eſt à une lieue & demie d'ici.

» Cet éclairciſſement ne pouvoit venir plus à propos. Nous étions perdus ſans reſſource, ſi nous euſſions repaſſé ce fleuve que nous avions eu tant de peine à traverſer. Nous entrâmes dans le cabaret, & nous nous dîmes des Bouchers de Marienbourg, qui ſouhaitoient paſſer le Nogat pour aller au-delà faire des achats de bétail. Ce trajet n'eſt pas poſſible, nous répondit l'Hôte; tous les bateaux de cette riviere juſqu'aux plus petits, ont été enlevés par les Ruſſes & conduits à Marienbourg, à cauſe des Partis Polonois qui battent la campagne de l'autre côté.

» Quoi! toujours des obſtacles, me dis-je en moi-même, & dans le temps que j'ai le plus d'eſpérance de n'en plus trouver! autant valoit-il échouer dès les premiers pas, & ne point acheter par tant de peines un funeſte accident que je ne puis éviter. Cependant le bonheur que



j'avois déjà éprouvé ranimoit mon courage, & servoit dans mon cœur de garant à la Providence de celui qu'elle daignoit encore me préparer.

» Je passai la nuit dans la grange sans pouvoir reposer. Dès la pointe du jour, mes Sznapans opinerent qu'il ne nous restoit d'autre moyen de traverser cette riviere, que de gagner le pont de Marienbourg. En vérité, m'écriai-je en leur adressant la parole, je ne vous reconnois plus. Est-ce bien vous qui marquez tant de courage? Quoi! vous oserez affronter une nombreuse Garnison de Troupes réglées, vous qui avez pâli aux approches d'une petite troupe de gens sans discipline & qui ne méritent pas même le nom de Soldats! Ignorez-vous que le danger que je suis m'attend en cette Ville, & que vous, vous y trouverez surement les fers & le gibet que vous craignez?

» J'aurois cru qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hasardeux. Je me trompai; ils y persisterent, & voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter, si je ne le suivois. Etoit-ce folie ou désespoir? Je n'en sais rien; mais ce ne fut qu'à force de prieres, & j'ose

dire, à force de supplications, qu'ils me laisserent maître de ma destinée & de la leur.

» Ce que je leur proposois étoit assurément raisonnable. Allons au moins jusques aux bords du Nogat, leur disois-je; & si nous ne trouvons aucun moyen de le passer, nous irons à Marienbourg, quels que soient les motifs qui devroient nous détourner d'une route si périlleuse.

» Nous nous remîmes en chemin par la chaussée, & peu de temps après par des bois & des chemins affreux. Assez loin de notre gîte nous rencontrâmes un Village, où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce dessein à mes Conducteurs, qui le désapprouverent. Ils trouvoient dangereux de demander le chemin à des Paysans de qui naturellement nous n'avions rien à craindre; & un peu auparavant, ils ne voyoient aucun risque à se présenter aux portes d'une Ville, dont nos Ennemis avoient fait une des plus fortes Places du pays. Aussi me disoient-ils encore dans toute leur bonne foi, qu'il étoit inutile de s'informer des routes, puisqu'ils étoient sûrs qu'il ne nous en restoit d'autre à prendre que celle de Marienbourg.



» Je ne concevois plus ces gens que je m'étois flatté de connoître ; mais j'eus recours aux prieres qui m'avoient déjà assez bien réussi. Mon ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'étoit peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles, & entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'étoit adressé ne parloient que Polonois, & qu'il n'avoit pu leur faire entendre ce qu'il souhaitoit. A la bonne heure, lui dis-je, je sais heureusement leur langue; je vous servirai d'interprete avec plaisir.

» Je me disposai en même temps à descendre du chariot ; mais c'étoit pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposerent à cette résolution, craignant que je ne me fisse connoître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, & mis malgré eux pied à terre. Je marchois déjà vers cette maison, lorsque, essayant de me barrer le chemin, ils se mirent de front devant moi, & jurerent qu'ils mourroient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'impudence, & je courus à eux comme dans le dessein de leur marcher sur le corps pour me faire passage. Un moment après, je ris en moi-même

de ma vivacité; mais en étois-je le maître dans le premier feu de mon ressentiment? Et au fond, n'étoit-ce pas plutôt un sage emportement de la raison, qu'un aveugle transport de colère? Cet air d'assurance les intimida, & les fit recourir à d'autres menaces. Hé bien, me dirent-ils, en s'ouvrant à la hâte devant moi, si tel est votre dessein de nous faire pendre, dès ce moment nous vous quittons. Ah! très-volontiers, repartis-je sur le champ; allez, partez quand vous voudrez, je vous souhaite un heureux voyage.

» Ce fut dans cette occasion que je sentis plus que je n'avois fait encore, combien j'étois à plaindre d'avoir à faire à des gens de cette espece, qui ne sont jamais plus insolens, que lorsqu'ils sentent que l'on a intérêt de les ménager & de les craindre. Aussi je ne puis comprendre que, sans y être contraint comme je l'étois, on ose en faire les confidens & les ministres des desseins que l'on fait ne pouvoir réussir que dans le secret & le silence.

» J'entrai dans la maison; & du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois, que je n'osois démentir, je dis à l'Hôtesse que je souhaitois aller au-delà du Nogat acheter du bétail; &



que je la priois de m'indiquer l'endroit le plus aifé pour ce paffage. Vraiment, répondit-elle, vous venez fort à propos, je puis vous épargner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile. J'ai du bétail à vous vendre ; &, à votre air, je connois que nous nous accommoderons aifément du prix. J'affectai de paroître ravi de ce qu'elle m'apprenoit ; mais je répliquai que je ne pouvois prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offroit, parce que j'allois chercher une fomme d'argent qui m'étoit due, & dont j'emploirois volontiers une partie au marché qu'elle propofoit. Mais il n'y a pas un feul bateau, reprit-elle ; comment ferez-vous ? Tout ce que vous voudrez, lui dis-je d'un air ouvert & plein de confiance ; j'aime mieux recevoir ce fervice de vous que de tout autre, & je fens que je ne puis vous déplaire, par la préférence que je vous donne à cet égard ; car enfin, ajoutai-je, je connois le pays, il n'eft pas poffible qu'obligés d'avoir un commerce continuel de l'autre côté de la riviere, vous n'ayiez, malgré toutes les précautions des Mofcovites, quelque moyen de la paffer. Je vois bien, continua-t-elle, que vous êtes un bon homme ; tenez, je vais vous donner

mon fils, qui vous menera à un quart de lieue d'ici. Il y a à l'autre bord un Pêcheur de ses amis qui garde dans sa maison un petit bateau. A un certain signal cet homme viendra vous prendre, & vous ne sauriez avoir un moyen plus sûr & plus aisé de vous tirer de l'embarras où je vous vois. Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchans & les plus tendres de ma langue, & je sortis d'auprès d'elle avec son fils.

» Je fis monter celui-ci dans mon chariot, & je partois déjà, lorsque mes Paysans, qui étoient encore là, & que je n'avois pas fait semblant d'appercevoir, se présenterent pour y monter aussi. Mon air content, & la vue de ce nouveau Conducteur, les avoit comme pétrifiés. Ce n'étoit pas le temps de leur faire des reproches, je devois même encore les ménager. Peut-être étoient-ils plus disposés que jamais à me trahir; un secret ne pese jamais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger. Aussi, sans daigner leur parler, je les laissai faire.

» Arrivés au bord du Nogat, le jeune homme donne le signal. A l'instant un Pêcheur sort de sa cabane, traîne le long

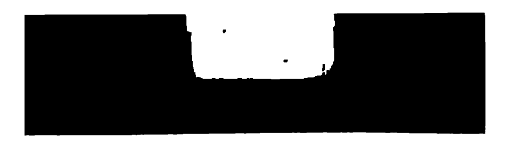


du rivage une petite nacelle, la met à l'eau, & vient à nous. J'y entrai avec un de mes Payſans, & je laiſſai l'autre à l'équipage, qu'on ne pouvoit tranſporter, en lui ordonnant d'attendre-là ſon Camarade, que j'avois deſſein de renvoyer le même jour.

„ Je ne fus pas plutôt à l'autre bord, que je levai les yeux au Ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette eſpece de terre promiſe, où j'étois enfin à l'abri de tout danger.

» A un Village près de là, nommé Biara Gora, j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux. Mon plus grand ſoin fut enſuite de congédier mon Payſan. Je le chargai d'un billet pour l'Ambaſſadeur, qui ne contenoit que deux mots en chiffre, dont j'étois convenu avec ce Miniſtre. Enfin je partis ſeul, & pris le chemin de Marienwerder, petite Ville des Etats du Roi de Pruſſe.

» Quel n'étoit pas mon contentement d'être délivré de ces Brigands qui m'avoient fait compagnie juſqu'alors. Le plaiſir que je reſſentois d'être hors de la portée des traits de mes Ennemis, n'égaloit point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes Conducteurs, dont j'avois eu à me garder preſque autant que de mes Ennemis même,



» Arrivé aux portes de Marienwerd(j'échappai aisément aux questions d' Factionnaire qui me demanda qui j'ét(Je traversai cette Ville assis sur m chariot, & je ris plus d'une fois du tri appareil de mon équipage. L'entrée q j'y faisois n'étoit point magnifique; m un vain éclat n'auroit pas augmenté joie que je ressentois en ce moment. portois avec moi la justice de ma caus l'amour de mes Sujets, le repos de ı conscience, & sans doute l'estime mêı de mes Ennemis. Quels plus grands mot d'oublier mes disgraces ? Ce n'est qı ceux qui ont mérité leur infortune, (qui n'ont pu la soutenir avec courag(qu'il est permis de se la rappeler av douleur «.

Quel contraste entre Stanislas env ronné, il y a peu de jours, de tous l Grands de la Nation, proclamé Roi p la brillante assemblée de cent mille Nobl Polonois, mis en possession du Palais (Varsovie parmi les salves répétées (l'artillerie & les vives acclamations d'ı Peuple innombrable; & ce même Stanisla en gros surtout de paysan, traversant pied les terres bourbeuses & les mara fangeux, couchant dans les granges (



les galetas, à la merci des Sznapans qui l'escortent, & faisant enfin dans une Ville amie une entrée digne de ce triste voyage, monté sur un char boueux dont il est le conducteur.

Ce Prince étant descendu dans une Auberge, écrivit un billet au Gouverneur de Marienwerder, qui vint sur le champ prendre ses ordres. Le Roi de Prusse, informé que Stanislas étoit sorti de Dantzic, avoit déjà pris des mesures pour qu'il fût accueilli dans toutes les Villes de ses Etats où il pourroit se présenter. Aussi s'empressa-t-on, dans celle où il se fit connoître, de lui rendre les honneurs qui lui étoient dus, & de lui offrir les secours dont il avoit besoin. Ses vêtemens de bure furent bientôt échangés. Un brillant carrosse fut substitué à son triste équipage. On lui donna des Gardes. On lui marqua, par des réjouissances publiques, la part qu'on prenoit à son heureuse délivrance.

Dès que le Roi de Prusse sut que Stanislas étoit dans ses Etats, il l'invita à se rendre à Konigsberg, comme le séjour le plus agréable qu'il pût lui offrir. Le Roi de Pologne, à son arrivée dans cette Capitale, fut complimenté au nom de Fréderic : on le mit en possession du

Château Royal : on lui offrit des fêtes brillantes : on ne négligea rien, en un mot, de tout ce que l'on crut propre à lui adoucir le ſentiment de ſes diſgraces & le ſouvenir de ſes maux paſſés. Bientôt l'affluence des Seigneurs Polonois échappés à leurs Ennemis, rendit la Cour de Konigsberg plus nombreuſe & plus brillante que ne l'étoit celle de Berlin.

C'eſt ainſi qu'une ſucceſſion rapide de proſpérités flatteuſes & de revers éclatans, mettoit à tous les genres d'épreuves la grande Ame de Staniſlas; & ces étranges viciſſitudes de la Fortune, qui fixoient ſur lui tous les regards de l'Europe, le rendoient d'autant plus intéreſſant qu'heureux ou malheureux on le voyoit toujours lui-même, ſupérieur à ſes Ennemis, ſupérieur aux Couronnes, & d'autant plus digne de celle qu'on lui diſputoit, qu'elle étoit le don de l'eſtime & le prix de ſes vertus. Son Rival lui-même lui rendra juſtice un jour : car ces deux Princes ne ſeront pas toujours ennemis. Par une ſuite de ces événemens extraordinaires, qui doivent varier la vie du Roi de Pologne, la fille de ce même Auguſte III, par lequel il eſt aujourd'hui détrôné, eſt deſtinée à perpétuer ſes Deſcendans ; & cette Princeſſe, mariée

au Dauphin l'unique petit-fils de Stanislas, donnera à la France le Monarque qui la gouverne aujourd'hui.

Revenons à la Ville de Dantzic. On continuoit à la bombarder, le 28 Juin, lorsque les Députés des Magistrats se rendirent à la tente du Général Munich, pour lui demander une suspension d'armes, & lui faire part de la résolution que la Ville avoit prise de reconnoître Auguste. Cette nouvelle fut reçue avec d'autant plus de joie chez les Ennemis, qu'ils se flattoient de voir bientôt le Roi de Pologne entre leurs mains. Mais le Général Moscovite n'eut pas plutôt appris que ce Prince lui avoit échappé, qu'il rétracta sa parole, & le bombardement recommença avec une nouvelle fureur. En vain les Députés allerent-ils protester au Comte de Munich qu'au moment où ils s'étoient rendus dans son Camp ils ignoroient encore le départ de Stanislas, auquel, du reste, ils n'avoient pas eu la moindre part. En vain l'Ambassadeur de France fit-il la même déclaration par écrit. Outré de rage d'avoir manqué sa proie, Munich ne vouloit rien écouter. Il taxa la Ville à une amende de deux millions cinq cents mille livres, si elle ne retrouvoit pas Stanislas. Il mit

la moitié de ſon Armée en détachemens, pour battre la campagne & arrêter tous les Voyageurs ſur toutes les routes, & promit de grandes récompenſes à ceux qui lui ameneroient ce Prince, vif ou mort.

Au défaut du Roi de Pologne, le Comte de Munich exigea que la Ville lui livrât le Primat du Royaume & l'Ambaſſadeur de France, & ces deux Seigneurs prirent le parti d'aller ſe préſenter eux-mêmes à ſa tente ; mais le fier Moſcovite, ſans leur tenir compte de cette démarche, & ſans égard pour le caractere dont étoit revêtu le Marquis de Monti, les fit conduire l'un & l'autre dans une étroite priſon. Pluſieurs des Domeſtiques de Staniſlas, tous les Officiers & les Soldats qui avoient eu la garde de la Ville le jour de ſon évaſion, furent arrêtés, & ſubirent de ſéveres interrogatoires, mais qui ne laiſſerent à l'Ennemi aucune connoiſſance du ſecret qu'il vouloit pénétrer. Tous les Seigneurs Polonois furent mis en liberté, ſous la condition qu'ils reconnoîtroient Auguſte pour Roi ; & la Capitulation fut ſignée le 9 de Juillet.

Les Amis de Staniſlas ne ſe croyant pas liés, en vertu d'une promeſſe extor-



quée par violence, ne sortirent de Dantzic que pour aller grossir la Cour de Konigsberg. On y tint des Conseils, on y prit des mesures pour réprimer les excès de tous les genres que se permettoient les Armées étrangeres, toujours sous le prétexte de soutenir les droits de la Nation qu'elles opprimoient. Les Généraux des Armées Polonoises tenoient constamment pour leur Roi légitime. Le Comte de Tarlo, & quelques autres Seigneurs, commandoient des camps-volans destinés à inquiéter l'Ennemi dans ses courses. Le Général Steinflycht, qui avoit retrouvé le Roi de Pologne à Konigsberg, après avoir échappé comme lui à bien des dangers, eût été en état de commander une Armée : on n'en avoit pas à lui donner : ce brave Officier résolut d'en chercher une. Il partit de la Prusse à la tête d'une Compagnie de Suédois : il entra dans la Lithuanie & se rendit au pays des Bartniques & des Kurpiques. Ces Peuples qui se conduisent par leurs lois, sous la protection des Rois de Pologne, habitent des cabanes au pied d'immenses forêts qui confinent à la Lithuanie. Les premiers nourrissent des abeilles : les Kurpiques sont grands chasseurs : ils tuent dans leurs forêts

des ours, des buffles, & d'autres bêtes féroces, & vivent du commerce qu'ils font de leurs peaux. Steinflycht leur proposa de s'armer pour la défense du Roi qu'ils avoient déjà reconnu. Ils le firent, & en peu de temps ils purgerent plusieurs Palatinats de Lithuanie des Ennemis qui s'y étoient cantonnés. Mais ces différens Chefs de Partis n'avoient pas assez de Troupes disciplinées : il leur manquoit sur-tout un Généralissime capable de combiner leurs mouvemens & de diriger leur ardeur ; en sorte que beaucoup de petits avantages, souvent achetés par de grands sacrifices, laissoient toujours à l'Ennemi la supériorité.

Stanislas connoissoit assez le remede qu'il eût été expédient d'apporter aux maux actuels, il l'avoit même sous les yeux ; mais le Roi de Prusse qui l'avoit, du reste, si bien accueilli, ne lui ayant pas offert ses Troupes, il fut lui-même assez discret pour ne pas vouloir embarrasser son Hôte en lui en faisant la demande. Dans l'impuissance de soutenir ses droits par la force des armes, il le faisoit par des Manifestes qu'il composoit lui-même : Écrits lumineux inspirés par la raison & la modération, & qui eussent porté ses Ennemis eux-mêmes à se faire



justice, si jamais on se la faisoit aux dépens d'une Couronne.

La France, en pressant Stanislas d'accepter le Trône que lui offroient ses Compatriotes, & en ne le soutenant que par des secours inefficaces, avoit engagé ce Prince, sans le vouloir, dans le mauvais pas où il se trouvoit. Il étoit pour elle de l'honneur & du devoir de l'en retirer, & elle en prit bientôt les moyens. Louis XV, après avoir négocié un Traité de neutralité avec l'Angleterre & la Hollande, engagea l'Espagne & la Sardaigne à s'unir à lui pour venger les droits du Diademe si indignement violés dans la Personne de Stanislas. Ces Puissances entrerent d'autant plus volontiers dans les vues de la France, qu'elles avoient elles-mêmes leurs griefs particuliers contre la Cour de Vienne que l'on vouloit attaquer. Il est vrai que l'Electeur de Saxe & la Czarine étoient les Ennemis les plus apparens du Roi de Pologne; mais l'Empereur Charles VI s'étoit aussi déclaré contre lui, & il étoit voisin de la France; c'est contre lui que la France dirigea ses principaux efforts; & la guerre lui fut déclarée au mois de Décembre 1733.

L'Ambassadeur de France à la Porte



ſollicitoit vivement le Grand-Seigneur à rompre avec la Ruſſie, & le Divan étoit porté d'inclination à ſeconder ſes vues; mais les circonſtances actuelles ne lui permettoient pas d'effectuer ſes déſirs. C'étoit alors préciſément que le fameux Thamas-Kouli-Khan (1), après une victoire

(1) Thamas-Kouli-Khan, fils d'un Berger, Perſan de nation, eſt un des plus illuſtres Scélérats qui aient jamais paru ſur la ſcene du monde. Après être ſorti de la maiſon de ſon pere, auquel il enleva une partie de ſes troupeaux, il entra au ſervice d'un Gouverneur de Province, en qualité de Portier. Son Maître, qui reconnut en lui un goût décidé pour le Service Militaire, le mit à la tête d'une Compagnie de Cavalerie, le fit enſuite Chef d'une Troupe de mille Chevaux, & enfin d'un Corps plus conſidérable. Mais Kouli-Khan, par ſes inſolences & ſon ingratitude, mérita que ſon Maître le chaſſât de ſa maiſon, après lui avoir fait donner une ſi cruelle baſtonnade ſur la plante des pieds, que les ongles de ſes orteils en tomberent.

Kouli-Khan raſſembla alors une Troupe de Bandits, ſe mit à leur tête, & joua, en Perſe, un rôle un peu plus odieux encore que celui que Mandrin joua depuis en France : il pilla les Campagnes & détrouſſa les Paſſans ſur les grands chemins. Le Roi de Perſe lui fit offrir ſon pardon, s'il vouloit mettre fin à ſes brigandages, & entrer à ſon Service avec les ſiens. Kouli-Khan accepte l'offre qui lui eſt faite par un de ſes oncles, ſe rend chez cet oncle, en apparence pour le remercier de ſes bons offices ; & la nuit il le poignarde de ſa main, pour le punir, diſoit-il, des injuſtices dont il s'étoit autrefois rendu coupable envers lui. Le Roi de Perſe ferme les yeux ſur ce nouveau forfait, reçoit Kouli-Khan, qui bientôt par ſa valeur & ſes intrigues parvient au Généralat des Armées Perſanes. Ainſi comblé des bienfaits de ſon Souverain, ce



:oire complete remportée fur les
:cs, menaçoit de porter fes armes
ju'au fein de l'Empire Ottoman, à la
: des Forces de la Perfe, dont il s'étoit
du le Tyran. La Porte néanmoins,

élérat fe révolte contre lui, fe faifit de fa Perfonne,
it jeter dans une prifon, fe conftitue Régent du
ıume, déclare la guerre aux Turcs, en eft battu
ɪrd, & remporte enfuite fur eux une victoire
ɔlete, le 26 de Septembre 1733.
: Roi de Perfe mourut dans fa prifon. Un fils
ue de ce Prince mourut auffi bientôt après, fans
perfonne ofât mettre au jour fes foupçons fur
mort. Le Régent alors convoque les Etats du
ıume, qui l'élifent Roi. Le Grand-Seigneur le
nnut, pour avoir la paix, & le Grand-Mogol,
n'avoir pas la guerre. Ce dernier cependant fe
pa. Kouli-Khan, fans autre raifon que celle du
fort, entre dans l'Indoftan, y exerce les plus
ux brigandages, & fe rend maître de la Perfonne
Iogol. Ce Prince gardoit, dans le Palais de Delhi,
d'or & d'argent qu'on n'en trouveroit dans le
puiffant Royaume de l'Europe. Kouli-Khan s'en
ıra : il livra enfuite au pillage cette Ville opulente,
ɜnt vingt mille de fes malheureux Habitans furent
gés par fes ordres. Ces fcenes tragiques fe termi-
nt par le mariage du fils de Kouli-Khan avec la
du Grand-Mogol. Le Roi de Perfe, en confidé-
n de cette alliance, qui donnoit de nouvelles
ntions à fon ambition, rendit au Mogol le nom
ıpereur, mais en le mettant fous la tutelle d'un
-Roi.
ɔuli-Khan devenu Roi par des crimes, régna par
crimes, & périt de la digne mort d'un Tyran. Il
: affaffiné un de fes oncles, un de fes neveux
fans doute rendre fervice au genre humain, en
:barraffant de ce monftre, en l'année 1747.

ſans en venir à une déclaration de guerre, proteſta hautement qu'elle ne reconnoîtroit pas d'autre Roi de Pologne que Staniſlas. Le Prince Eugene ſe flattoit de mettre le Grand-Viſir dans ſes intérêts; mais toutes ſes intrigues & ſes imputations calomnieuſes contre la France & la Perſonne de Staniſlas, ne ſervirent qu'à mettre de plus en plus en évidence la mauvaiſe volonté de la Cour de Vienne contre un Prince dont le ſeul crime étoit d'être trop étroitement uni à la Maiſon de Bourbon; & le Viſir répondit au Miniſtre de l'Empereur, que le Grand-Seigneur ſoutiendroit de tout ſon pouvoir la cauſe de la juſtice.

Dans la diſpoſition où étoient toutes les Puiſſances à portée d'influer dans cette affaire, ou de garder la neutralité ou de ſoutenir le Roi Staniſlas, le Prince Eugene, au rapport de ſon Hiſtorien, opina conſtamment, dans le Conſeil de Vienne, qu'on devoit tout ſacrifier pour éviter une guerre dont il prévoyoit le mauvais ſuccès. Mais, ſon avis n'ayant pas prévalu, l'Empereur, pour l'en conſoler, le fit Généraliſſime de l'Armée qu'il réſolut d'oppoſer à la France. Heureuſement pour ce grand Capitaine, ſa



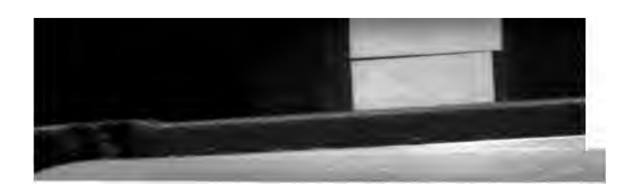
réputation étoit faite avant cette guerre, pendant laquelle il n'éprouva qu'une succession rapide de revers affligeans.

Les Armées Françoises se mirent en campagne sous les ordres des Maréchaux de Villars & de Berwick. On crut voir la victoire voler sur les pas de ces deux Grands Hommes, & l'on ne fut pas trompé. Villars, âgé de quatre-vingt-deux ans, portoit dans un corps usé de fatigues un esprit toujours plein de vigueur. » Je » suis de toute mon Armée, disoit-il, celui » qui aye le moins à perdre en perdant » ma vie «. Il la perdit en effet pendant cette guerre, mais dans son lit. Berwick fut emporté d'un boulet de canon, au siege de Philisbourg. La perte de ces deux grands Capitaines n'empêcha pas le progrès des armes Françoises, tant en Allemagne qu'en Italie. Il n'est pas de mon sujet de suivre les détails de cette guerre. L'Empereur, après la perte de plusieurs batailles, dépouillé d'une grande partie de ses Etats, & à la veille de faire de nouvelles pertes, demanda la paix. Elle lui fut accordée ; & les préliminaires en furent signés à Vienne le 31 Octobre 1735. Ils portent en substance : Que le Roi Stanislas recouvrera la propriété &



la libre disposition de tous ses biens patrimoniaux en Pologne : qu'il conservera les titres & les honneurs de Roi de Pologne : qu'il sera mis en possession des Duchés de Lorraine & de Bar, lesquels, après sa mort, demeureront unis à perpétuité à la Couronne de France ; & que les Seigneurs Polonois ses Amis & ses Partisans seront rétablis dans leurs biens & dignités. Stanislas, à ces conditions, renonce à tous ses droits à la Couronne de Pologne.

La nouvelle de cette paix fut comme un coup de foudre pour les Seigneurs Polonois qui formoient la Cour de Konigsberg. Stanislas tenta inutilement de leur inspirer les sentimens de modération qui le portoient lui-même à sacrifier de nouveau sa Couronne au repos de sa Patrie : tous étoient désespérés, tous détestoient une paix qui leur enlevoit leur Roi. Ce Prince, néanmoins, après leur avoir donné toutes les marques de reconnoissance que les circonstances laissoient en son pouvoir, leur fit promettre qu'à leur retour en Pologne ils engageroient ses Amis & ses Partisans à reconnoître Auguste. Ils le firent en effet ; mais cette invitation de



la part de leurs Compatriotes fit peu d'impreſſion ſur des hommes que ni les menaces, ni les promeſſes, ni la perte de leurs biens, ni ce qu'ils avoient eu à ſouffrir juſqu'alors, n'avoient pas été capables d'ébranler. Tous ſe récrierent qu'ils ſoutiendroient le Roi Staniſlas. Auguſte leur fit ſavoir qu'il avoit fait ſa paix avec ce Prince. Ils répondirent fiérement, qu'il ne pourroit y avoir de paix entre l'Uſurpateur & le Roi légitime, qu'autant que le dernier reſteroit ſur le Trône ; & Staniſlas déſeſpéroit preſque de pouvoir obtenir d'eux qu'ils ne combattiſſent plus pour lui. Il fallut qu'il leur écrivît lui-même à ce ſujet. La lettre qu'il leur adreſſe, unique peut-être en ſon genre dans l'Hiſtoire du Monde, mérite de trouver place ici.

» Que je ſuis mortifié, Meſſieurs, en conſidérant votre ſingulier attachement pour ma Perſonne, de me trouver hors d'état de vous marquer l'étendue de ma reconnoiſſance pour tout ce que vous avez fait & ſouffert pour moi. Il n'a pas plu au Suprême Modérateur des entrepriſes humaines de me fournir l'occaſion qui eût comblé mes vœux, & je me ſoumets avec humilité & réſi-

gnation aux Jugemens adorables de ſa Providence qui m'a conſolé & ſoutenu dans toutes les circonſtances fâcheuſes de ma vie. Voulez-vous ſuivre l'avis de celui qui ne ceſſera jamais de vous aimer : imitez mon exemple, mettez bas les armes. Vous les aviez priſes pour la juſtice, la cauſe étoit louable : dépoſez-les maintenant par reſpect pour les Hautes Puiſſances qui vous avoient invités à les prendre, & ne vous expoſez pas, par une opiniâtreté qui n'auroit plus de but, au reproche d'avoir voulu perpétuer le trouble parmi vos Freres. Réuniſſez-vous plutôt ſincérement à eux, afin que vous puiſſiez partager tous enſemble les fruits de la paix que Dieu veut bien accorder à la chere Patrie «.

Cette lettre eut ſon effet. Les Partiſans de Stanislas reconnurent Auguſte, mais ils le firent ſans déguiſer leurs ſentimens; &, uſant de la liberté de parler, qui eſt ſans bornes en Pologne, ils mettoient le Roi que leur avoient donné les ſuffrages de la Nation, bien au-deſſus de celui auquel les ſoumettoit la force. Il s'élevoit des querelles à ce ſujet juſque dans le Palais d'Auguſte : il ſe paſſa même, ſous ſes yeux & à ſa table, une ſcene



fort singuliere & bien désagréable pour lui. Le Castellan de Rypin, Melzinski, étoit assis à côté de l'Evêque de Posnanie. Le Prélat voulut le plaisanter sur ce qu'enfin il revenoit à la table du Roi. Melzinski répondit qu'il aimoit mieux y paroître en homme de cœur, après avoir bien combattu contre lui, qu'en lâche Courtisan qui avoit trahi sa Patrie & favorisé l'entrée des Moscovites en Pologne. L'Evêque dit qu'il méprisoit ce propos. » Et moi, répliqua Melzinski » en lui donnant un soufflet, je méprise » les Lâches & les Traîtres «. On se leve de table en tumulte. L'Evêque requiert le ministere du Maréchal de la Cour; celui-ci verbalise contre Melzinski : le Roi lui-même, qui ignoroit le fond de la querelle, reproche au Castellan ces voies de fait toujours odieuses & condamnables. » Hé bien, Sire, lui dit Melzinski, » c'est Votre Majesté que je ferai Juge : » un homme de cœur peut-il être maître » de ses mouvemens, lorsqu'il est pro- » voqué par un Citoyen perfide qui a » vendu sa Patrie, par un Evêque de » Posnanie qui a osé appeler les Mosco- » vites contre le Roi que sa Nation » venoit de se donner, & qui est cause



» enfin que Staniſlas Leckzinski ne reg
» pas aujourd'hui en Pologne « ?
Maréchal de la Cour condamna Melzin
à reſter un mois aux arrêts, pour l'o
trage fait à l'Evêque ; mais le Roi
ſongea pas même à ſe venger des du
vérités que lui avoit fait entendre
Seigneur. Et c'eſt par cette extrên
modération, qu'Auguſte, naturelleme
bon, parvint à faire oublier aux Pol
nois le vice de ſon Election, tandis q
Staniſlas préparoit les merveilles d'
Regne deſtiné à faire époque dans l'Hi
toire du Monde.

Fin du Livre Quatrieme.



HISTOIRE
DE
STANISLAS PREMIER, ROI DE POLOGNE.

LIVRE CINQUIEME.

DEUX fois porté ſur le Trône & deux fois privé de la Couronne, Staniſlas, le moins ambitieux des hommes, n'eut plus ſongé à régner. Mais la Providence, qui le deſtinoit à devenir le modele des Souverains, lui offrit un troiſieme Trône, celui de la Lorraine. C'eſt cette heureuſe contrée qu'il va faire jouir des fruits de ſon expérience : c'eſt en ſa faveur qu'il va déployer ſes talens & les qualités royales que les circonſtances avoient comme enchaînées juſqu'alors ; & le théâtre où nous allons voir ſes vertus

en action, pour n'être pas auſſi vaſte que la Pologne, n'en ſera pas moins intéreſſant.

Témoins des merveilles du regne de Staniſlas, ſes Voiſins l'admireront; ſes Ennemis ſeront forcés de convenir que jamais Prince ne fit plus d'honneur au Trône que celui qu'ils euſſent voulu en exclure; & le Polonois, portant envie aux heureux Habitans de la Lorraine, ſe repentira long-temps d'avoir trop peu fait, dans les circonſtances, pour affermir la Couronne nationale ſur une Tête ſi digne de la porter.

Le Peuple que le Roi de Pologne eſt chargé de gouverner aura tous ſes ſoins, mais ſans les épuiſer. Un grand Cœur ne prétendit jamais concentrer le bonheur chez lui. L'Univers n'eſt qu'une famille à ſes yeux, ſon ambition l'embraſſe toute entiere, non pas à la maniere des Conquérans, pour l'aſſervir à ſes Lois, mais avec les vues d'un Miniſtre bienfaiſant de la Divinité, pour s'appliquer à la rendre heureuſe. Bien loin donc de vouloir dérober aux autres Nations les utiles ſecrets de ſa Politique, Staniſlas s'empreſſera de les divulguer: déjà nous en ſommes en poſſeſſion; & ſi l'on me promettoit du côté des Maîtres du Monde



assez de droiture pour goûter la sagesse de ses conseils, & de la part de leurs Ministres assez de force & de vertu pour en faire la base de leur Politique, j'oserois promettre, à mon tour, que l'abondance & la paix régneroient désormais sur la Terre, & que nous ne verrions par-tout que des Princes chéris régner sur des Peuples heureux.

Ce fut au mois de Mai de l'année 1736 que le Roi de Pologne quitta le Château de Konigsberg. Il se rendit d'abord à la Cour de Berlin, pour remercier le Prince qui l'avoit si généreusement accueilli; & bientôt après il prit la route de la France. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la joie que causa son retour au sein de sa famille, après une absence si longue & si orageuse. Il passa le reste de l'année au Château de Meudon, occupé de plans pour le Gouvernement de ses nouveaux Etats. Ses Plénipotentiaires se rendirent en Lorraine au commencement de l'année 1737, & ils en prirent possession en son nom. Le Prince y arriva lui-même le 3 d'Avril, & alla établir sa Cour au Château de Lunéville.

Le départ des Princesses de la Maison de Lorraine avoit offert, peu de jours auparavant, le spectacle le plus atten-

driſſant. On les avoit vues traverſer le Duché au milieu d'un Peuple déſolé, dont l'affluence retardoit leur marche, & qui annonçoit par des gémiſſemens & des cris confus, le regret & la douleur de ſe ſéparer de ſes anciens Souverains. Au récit que l'on fit à Staniſlas de ce touchant adieu : » Ah ! que j'aime ces » ſentimens, s'écria-t-il ! ils m'annoncent » que je vais régner ſur un Peuple ſen- » ſible & reconnoiſſant, qui m'aimera » quand je lui aurai fait du bien « ; & il prit bientôt les moyens de lui en faire. On remarqua que, le jour même de ſon arrivée en Lorraine, ce Prince avoit travaillé avec ſes Miniſtres, plus empreſſé de reconnoître les beſoins de ſes Sujets que de recevoir leurs hommages. La Ville de Nancy fit conſulter la Cour ſur le cérémonial qu'elle devoit obſerver dans la réception de ſon nouveau Souverain, qui réuniſſoit à la qualité de Duc de Lorraine le titre de Roi de Pologne. » Qu'on diſe aux Lorrains, répond » Staniſlas, qu'ils peuvent oublier le » Roi de Pologne ; & que, pourvu qu'ils » m'aiment comme leur Pere, je me » contenterai toujours d'être honoré » comme leur Duc «.

Pendant les premiers mois de ſon



regne il tenoit régulièrement deux Conſeils tous les jours. Toutes les Perſonnes en place eurent ordre d'adreſſer à ſon Chancelier leurs obſervations & leurs vues ſur les moyens de prévenir ou de réformer les abus, & de procurer le plus grand bien poſſible dans les différentes parties qui les concernoient. Ces Mémoires étoient examinés par des hommes judicieux & inſtruits, qui en faiſoient leur rapport en préſence du Roi. Les ſéances de ſon Conſeil duroient quelquefois ſix heures. Mais le temps lui paroiſſoit toujours trop court, lorſqu'il s'agiſſoit de calculer les intérêts de ſes Peuples. L'étendue des beſoins publics étoit la meſure de ſes travaux. Les rechercher étoit l'objet de ſes inquiétudes, les avoir découverts étoit une de ſes jouiſſances, y pourvoir fut toujours ſa grande affaire, à laquelle étoient ſubordonnées toutes celles qui ne regardoient que ſa Perſonne. On lui propoſoit certains arrangemens pour la diſtribution & l'embelliſſement du Château de Lunéville. » Il n'en eſt » pas temps encore, répondit-il; quand » nous aurons mis l'ordre dans les Affai» res publiques, nous nous amuſerons » des petits détails du Palais «.

Mais ce que le Roi de Pologne a fait



en Lorraine ressemble si peu à ce que font les autres Souverains dans leurs Etats, que la maniere de le raconter, pour être analogue au sujet, doit aussi s'écarter infiniment des méthodes usitées; & le tableau de son regne portera toujours un caractere d'originalité propre à le distinguer de cette foule d'histoires insipides, & comme jetées au même moule. Et que font en effet nos Historiens, que reproduire des scenes déjà connues, en changeant les noms des Acteurs? Qui connoît l'Histoire de dix Souverains, connoît l'Histoire de tous: faire des déclarations de guerre & des traités de paix, perdre & gagner des batailles, diminuer & augmenter les charges publiques, changer de systêmes & de Ministres, se livrer enfin à une suite d'opérations commandées par les constitutions sages ou vicieuses de leurs Etats; voilà la matiere historique de leurs regnes. Le regne de Stanislas s'offre sous des rapports bien plus intéressans, & il ne ressemble qu'à lui-même. C'est le regne du vrai Sage. Par-tout on reconnoît le génie d'un Législateur Pere. Il crée, il invente, il change les formes abusives. Rien ne se fait dans ses Etats par usage ni par coutume; tout est

judicieuſement combiné dans ſa politique, tout a été ſoumis au ſévere examen de la raiſon. En un mot, ſes vues & ſes projets, comme ſes opérations, ſont les réſultats naturels de cette légiſlation paternelle, qui entre elle-même eſſentiellement dans l'Hiſtoire de ſon Regne.

Quoique toutes les conſtitutions humaines aient eſſentiellement leurs défectuoſités, l'homme de bien de tous les Pays, dit Staniſlas, n'en eſt pas moins attaché à ſa Patrie, comme un fils bien né aime ſa mere malgré les imperfections qu'elle peut avoir. Mais n'y auroit-il pas une forme de Gouvernement qui, de ſa nature & indépendamment ſoit du génie des peuples ou de l'influence des climats, mériteroit la préférence ſur les autres? Lequel, de l'Etat Monarchique ou du Républicain, eſt le plus propre à aſſurer le bonheur des Sociétés? Grande queſtion en Politique, & ſur laquelle notre nouvelle Ecole philoſophique ne nous laiſſe pas ignorer ſon ſentiment depuis trente ans. Mais un juge moins ſuſpect en cette matiere, & le juge peut-être le plus compétent qui l'ait jamais traitée, c'eſt le Roi de Pologne. Ce n'eſt qu'après avoir ſucceſſivement paſſé par les conditions de Citoyen d'une République

libre, de Chef eſtimé de cette même République, & enfin de Souverain d'un Etat Monarchique, que ce Prince ſe permet l'examen de la queſtion. Il l'enviſage ſous ſes différens rapports, il balance les avantages & les inconvénens reſpectifs des deux formes de Gouvernement, & prononce en faveur de la conſtitution Monarchique [I] *. Il décide qu'elle eſt la plus avantageuſe, & au Souverain qu'elle laiſſe libre de faire ſans oppoſition tout le bien que peut lui ſuggérer ſon cœur, & au Sujet qui, dans ſa ſoumiſſion à un Monarque que toutes ſortes d'intérêts engagent à régner en Pere, eſt véritablement plus libre que le Citoyen de ces fieres Républiques qui, dans le temps même qu'il ſe glorifie d'une indépendance chimérique, eſt en effet aſſervi aux caprices de cent Tyrans qui ſe diſputent le droit de commander.

Mais, quelles que ſoient les Lois conſtitutives d'un Empire, Staniſlas veut qu'elles aient la Religion pour baſe. » La Religion, dit-il, eſt le plus ferme » appui de l'Autorité ſouveraine. C'eſt

* Ce chiffre [I] & ceux qui ſe rencontreront dans la ſuite, indiquent l'ordre des chapitres ſous leſquels ſont contenus, dans le ſecond Volume, les Ecrits du Roi de Pologne relatifs aux matieres hiſtoriques.

» par elle que les Rois, s'estimant les
» images de Dieu, se font un devoir
» de punir le crime, de protéger l'in-
» nocence, & de récompenser la vertu.
» C'est par la Religion que s'établit dans
» un Etat cette harmonie heureuse qui
» fait que la juridiction temporelle est
» toujours prête à soutenir les droits
» de la juridiction spirituelle, & que
» celle-ci, bien loin de vouloir empié-
» ter sur l'autre, s'applique à la main-
» tenir dans toutes les prérogatives &
» les honneurs qui lui sont dus «. Mais il voit avec douleur que cette Religion sainte, que chacun se pique encore d'invoquer dans sa cause, n'obtient souvent que des respects extérieurs, & qu'elle sert moins à diriger la conduite de ceux qui font la Loi, ou de ceux qui la reçoivent, qu'à colorer les injustices des uns & la corruption des autres. Le remede à cet abus est entre les mains du Souverain. Il ne suffit pas qu'il donne lui-même l'exemple d'une Religion sincere & pratique, son intérêt & sa conscience lui prescrivent encore, comme le premier de ses devoirs, de s'appliquer à faire de ses Sujets un Peuple religieux; & » plus ses soins auront été efficaces
» pour les rapprocher de la perfection

» du Christianisme, plus il aura avancé le » grand ouvrage de leur bonheur [II] ».

Par une conséquence naturelle de ces principes, Stanislas déclare Ennemis de l'Etat ceux qui le sont de la Religion [III]. Il exhorte sur-tout les Princes Chrétiens à étouffer ce cri séditieux d'une tolérance aveugle qui s'éleve aujourd'hui de toutes parts (1), & qui ne tendroit à rien

---

(1) Je ne sais ce que produira cette effervescence philosophique; mais on ne peut disconvenir qu'elle ne soit portée parmi nous à un point effrayant. On a commencé par outrager la Religion; aujourd'hui nul respect pour les Puissances: on les gourmande publiquement dans les Académies; on leur insulte dans les livres. Je me rappelle que, dans le temps que le Parlement de Paris décrétoit l'Abbé Raynal, j'entendois faire l'éloge du Sujet dans une Académie qui est dans le ressort de ce Parlement. Et le même Orateur Panégyriste se permettoit d'apostropher le Roi: il lui dictoit, d'un ton inspiré, ce qu'il devoit faire & défaire. Il se livroit sur-tout à des déclamations relatives au Protestantisme qui, de son aveu, auroient pu le faire *punir autrefois comme un Séditieux, & détester comme un Impie*. Eh! de grace, MM. les Académiciens, laissez au Roi & à ses Ministres le soin de gouverner l'Etat: &, sur le chapitre de la révocation de l'Edit de Nantes qui vous tient tant au cœur, lisez les sages réflexions du Duc de Bourgogne, & cessez enfin de déraisonner.

Mais nos beaux Esprits ne paroissent pas disposés à s'arrêter en si beau chemin. Il vient de me tomber entre les mains un certain *Tableau de Paris*. Quelle hardiesse cynique dans les traits de ce Tableau! On aura beau dire que son Auteur est moins un Peintre qu'un Barbouilleur, sa touche, pour être plus grossiere, n'en est pas moins scandaleuse. Les Personnages



moins qu'à introduire au ſein de leurs Etats, avec les plus monſtrueuſes erreurs de la ſuperſtition, tous les excès du fanatiſme, toutes ces ſemences d'inimitiés & de querelles particulieres qui, après un temps de fermentation, produiſent comme néceſſairement les factions, les guerres civiles, & quelquefois les plus tragiques révolutions. Mais, un trait bien frappant de ſa prévoyance, c'eſt que, d'après l'Hiſtoire de nos Voiſins & celle de notre France, il annonça, trente ans avant l'événement, ce dont nous venons d'être témoins : qu'un jour viendroit où l'Héréſie, fille du Libertinage & de l'Impiété, appelleroit les Puiſſances voiſines, & ſe ligueroit avec elles pour opérer la ruine de la Pologne.

Après avoir établi la Religion pour baſe de toute ſage Adminiſtration, il examine en quoi conſiſte cet art ſi vanté que nous appelons Politique ; &, d'après

---

défigurés ſous ſon pinceau ſeroient, il eſt vrai, ſouvent méconnoiſſables ; mais il a ſoin de les déſigner par leurs noms. Avec quelle indécence le premier Ordre de l'Etat ne figure-t-il pas dans ce Tableau ! Quelle affectation de mépris pour le Parlement de Paris ! Quel rôle que celui de pantomime qu'on y fait jouer au Gouvernement François ! Et ce livre eſt entre les mains de tous les François, & l'Auteur nous en promet la continuation !

les notions que nous en avons, il conclut que, dans le gouvernement des Etats comme dans le commerce ordinaire de la vie, la meilleure politique c'est de n'en avoir aucune ; c'est de ne former de projets que suivant les regles de la plus exacte justice, & de n'employer, pour leur réussite, que les moyens que la raison prescrit & que la conscience autorise. Il condamne ces prétendus Politiques, attentifs à ne jamais dire ce qu'ils pensent, ni paroître ce qu'ils sont ; qui ne vont à leurs fins que par des voies obliques, craignant de s'égarer s'ils marchoient à découvert. » Rien, dit-il, n'est plus propre à faire » échouer la finesse & l'artifice que la » candeur & la simplicité. La finesse avi» lit la politique, comme l'hypocrisie » dégrade la dévotion, & toute la dis» simulation d'un Roi ne doit aller que » jusqu'au silence « ; aussi plaint-il ces Princes qui s'imaginent devoir apprendre à dissimuler pour savoir régner avec plus de gloire, & qui, confondant les vertus avec les vices qui les avoisinent, donnent le nom de prudence à la ruse, de réserve à la fourberie, d'adresse à la fausseté, d'habileté à l'artifice [IV].

Pour mettre de l'ordre dans son plan



de Gouvernement, le Roi de Pologne le divise d'abord en quatre branches, la Justice, la Police, la Finance & la Guerre. » L'Administration générale d'un » Etat, dit-il, roule essentiellement sur » ces quatre chefs principaux, qui, bien » ordonnés & dans un rapport exact » les uns avec les autres, soutiennent » un Royaume & lui donnent autant » de vigueur & de force que d'éclat & » de majesté «. Mais comment le Souverain d'un vaste Etat pourra-t-il embrasser & suivre ces différentes parties? Voici le moyen que lui propose Stanislas de simplifier son Administration : Qu'il supprime une foule d'Officiers inutiles qui ne font que se croiser dans leurs rapports compliqués, & qu'il substitue à ce peuple d'Agens intermédiaires onéreux au fisc, quatre Officiers seulement dans chaque Province, versés chacun dans une des quatre parties de l'Administration générale. Ces quatre Ministres Provinciaux concerteront toujours leurs opérations pour la plus grande utilité de la Province dont ils ont le département. Ils auront un rapport de dépendance immédiat avec quatre Ministres généraux qui seront continuellement auprès du Souverain, & qui, formant son

Conſeil, pourront lui mettre toutes les ſemaines ſous les yeux le tableau de ſes Provinces, & prendre, ſous ſes ordres, les meſures convenables pour remédier promptement aux abus & pourvoir aux beſoins [V].

Le Roi de Pologne s'occupoit des moyens de réaliſer ce plan dans ſes petits Etats, lorſque la France, à laquelle ils étoient reverſibles après ſa mort, lui propoſa de le décharger de ce que le Gouvernement Militaire & l'Adminiſtration des Finances avoient d'onéreux, pour ne lui en laiſſer que la partie favorable. Bien réſolu de ne devenir jamais l'ennemi de ſon Gendre, Staniſlas ne fit pas difficulté de traiter avec Louis XV de l'incorporation de ſes Troupes dans la Milice Françoiſe. Il lui fit également ceſſion du pouvoir d'impoſer & de lever les ſubſides ſur les Duchés de Lorraine & de Bar; mais en ſtipulant, pour le bien de ſes Sujets: Que les Officiers publics, préſentés par la France, n'exerceroient leurs fonctions que ſur ſa nomination: qu'ils ſeroient ſurveillés dans leur Adminiſtration; &, qu'en cas de malverſation, ils ſeroient juſticiables des Cours de Lorraine. D'après ces conventions, Louis XV s'engagea à payer



Roi de Pologne une penſion de deux
llions, ſomme jugée modique par ceux
i regardent les impoſitions publiques
mme le patrimoine des Rois; mais
niſlas s'en contenta; & tout Juge
mpétent en cette matiere penſera
'aujourd'hui même la Lorraine, après
'on a prélevé ſur ſes revenus fiſcaux
contingent qu'elle doit fournir pour
itretien des Armées, pour la tenue
Places, & pour tous les genres de
arges publiques, ne donne pas au Roi,
ur le Roi, les deux millions que la
ance aſſuroit au Roi de Pologne.

Déchargé du ſoin de la Guerre & de
Finance, Staniſlas ſuivit avec un zele
atigable les autres branches de l'Ad-
niſtration publique. Il commença par
rter ſes regards ſur la Juſtice, le pre-
er objet, ſelon lui, qui doive fixer
ttention d'un Souverain. Remontant
Philoſophe juſqu'à l'origine des Lois,
en découvre la néceſſité dans les préju-
s & les égaremens d'une raiſon trop
uvent complice des penchans déréglés
cœur [VI]. Il lui paroît affligeant
le cette raiſon, qui, de ſiecle en ſiecle,
end la ſphere de ſes connoiſſances, ne
iiſſe pas encore ſe conduire elle-même
ns le ſecours des Lois, & qu'il faille

au contraire en oppoſer de jour en jour de nouvelles au débordement des vices les plus déshonorans pour l'Être raiſonnable. Mais ce qu'il juge plus affligeant encore, c'eſt que trop ſouvent ces Lois elles-mêmes ſont impuiſſantes. Et, quoique dans la main d'un ſeul [VII] elles aient plus de force qu'abandonnées au pouvoir capricieux de la Multitude, elles n'en ont pas encore aſſez cependant pour enchaîner ſurement les paſſions de l'homme & fixer ſon inconſtance. Le plus ſage Légiſlateur eſt celui qui a ſu prévenir un plus grand nombre d'abus; mais il n'en eſt aucun encore qui ait pu ſe flatter d'avoir donné une conſiſtance immuable à ſon Empire, parce que les Etats le plus ſagement conſtitués ſont ſoumis eux-mêmes à l'empire deſtructeur du temps, & que, » pour eux » comme pour toutes les choſes d'ici- » bas, c'eſt durer beaucoup que de » changer peu «.

Ce coup-d'œil philoſophique ſur l'inſuffiſance des Lois humaines, loin de décourager Staniſlas, donne un nouveau degré d'activité à ſon zele compatiſſant. Il rappelle l'homme à la Loi de la conſcience, qui pourroit ſeule lui tenir lieu de toutes les Lois [VIII]. Il l'invite à prêter



prêter l'oreille à cette voix de la Nature qui dicte, à tous, les devoirs de la vie sociale, & » qui crie, aux plus puissans » comme aux plus abjects des hommes, » qu'ils sont tous membres d'un même » Corps «.

Mais, comme il est des Cœurs insensibles aux invitations de la Sagesse, Stanislas leur oppose la Loi positive; &, si elle n'est pas entre ses mains, ce qu'il souhaiteroit qu'elle fût, l'instrument qui extirpe le vice inhérent à la condition humaine, elle est, du moins, le frein salutaire qui en arrête les dangereux excès. Un des premiers soins de ce Prince, à son arrivée en Lorraine, fut d'établir l'ordre dans les Tribunaux, de rechercher & de poursuivre les abus toujours renaissans dans l'administration de la Justice. C'est sur-tout en qualité de Législateur, qu'il aspiroit au titre flatteur de Pere, dont les bons Rois sont si jaloux; & il le mérita en effet par le soin qu'il prit d'établir sur ses Peuples des Juges animés de son esprit, qui s'appliquoient moins à juger des procès qu'à en tarir la source, & à écarter ce qui pouvoit rompre le lien de fraternité qui doit unir les enfans d'un même pere. Pour assurer la sage réforme qu'il introduisoit, il créa

un Conſeil Souverain, auquel ſes Sujets pouvoient appeler des Sentences rendues dans les différens Tribunaux. Tous les Membres qui compoſoient ce Conſeil, Sujets reſpectables par leurs lumieres & leur intégrité, étoient penſionnés du Roi pour rendre gratuitement la Juſtice.

Entre les inconvéniens qui doivent naturellement réſulter de la vénalité des Charges de judicature, Staniſlas en dénonce deux principaux; l'un, que trop ſouvent l'ignorance, la faveur & le caprice ſe mêlent de dicter les Arrêts que la Juſtice & la Raiſon devroient ſeules prononcer [IX]: le ſecond, que le Magiſtrat, pour ſe dédommager de ce que lui a coûté le droit de rendre la Juſtice, peut être tenté de s'arroger celui de la vendre; car » on a beau dire que » la Juſtice ne ſe vend pas, il en coûte » beaucoup, & il faut être bien riche » pour l'obtenir «.

Ce n'eſt pas que ce Prince déſapprouve que les frais de Juſtice deviennent la premiere punition des Plaideurs de mauvaiſe foi, & le remede ſalutaire contre la manie des procès [X]; mais, ce qu'il déſireroit, c'eſt que ces Plaideurs fuſſent châtiés & non pas écraſés; c'eſt, ſurtout, qu'il n'en coutât pas autant à l'in-

nocence qui ſoutient ſon droit, qu'à la cupidité qui le lui conteſte ; c'eſt que les délais de la Juſtice ne devinſſent pas auſſi préjudiciables aux Parties que les frais qu'elle leur occaſionne ; c'eſt qu'on ne laiſſât languir dans les fers [XI] ni l'Innocent qui a droit à ſa liberté, ni le Coupable qui ne pourroit échapper au ſupplice que par la corruption de ſes Juges, & aux dépens de l'ordre & de la ſureté publique. Le Roi de Pologne voudroit encore que la condition du Plaideur de mauvaiſe foi ne fût pas, comme elle eſt parmi nous, plus avantageuſe que celle de l'Innocent qu'il attaque. En effet, celui qui intente ou qui ſoutient un procès injuſte, peut eſpérer, ſur-tout s'il a des richeſſes & du crédit, de gagner ſa cauſe, & peut-être de s'approprier les dépouilles de l'homme de bien ; & la ſeule choſe qu'il ait à craindre, pour l'ordinaire, c'eſt qu'on ne lui accorde pas ce qui ne lui eſt pas dû. Celui, au contraire, qui eſt forcé de défendre le bon droit, eſt expoſé d'abord à le voir ſuccomber : il ne gagne rien s'il gagne ſon procès ; & l'on ne ſonge pas plus à le dédommager des peines & des inquiétudes que lui a occaſionnées la mauvaiſe foi, que des riſques de fortune



qu'elle lui a fait courir. Stanislas, pour remédier à cet abus, veut que les Interpretes de la Loi, après avoir fait triompher le bon droit, prennent à partie l'Agresseur de mauvaise foi: qu'ils le poursuivent comme perturbateur du repos public [XII]; & que, par des peines proportionnées au degré de malice qu'ils auront reconnu en lui, ils le punissent d'avoir osé se flatter du coupable espoir ou de tromper ses Juges ou de les corrompre.

Aucun Souverain, aucun Législateur connu, ne s'appliqua avec un zele aussi ingénieux que le Roi de Pologne à diminuer le nombre des procès. Le moyen qu'il imagina pour étouffer dès leur naissance ces débats ruineux, est également digne des vues d'un Sage & de la tendresse d'un Pere : ce fut de placer à la porte même du Palais de la Justice des Oracles véridiques toujours prêts à rendre gratuitement à ses Sujets les Arrêts que la Chicane leur eût fait trop longtemps attendre, & payer au poids de l'or. Ce Tribunal paternel fut érigé dans la Capitale en 1750, sous le nom de Chambre des Consultations. Il étoit composé d'anciens Avocats à la Cour Souveraine de Nancy, auxquels les talens



& la probité avoient mérité la confiance publique. Le Roi assura à ces Officiers Consultans deux mille livres d'appointemens, & la jouissance des privileges des Conseillers au Bailliage de Nancy.

Quoique ce Tribunal doive plus particuliérement ses soins aux Pauvres, tous les Sujets du Roi, néanmoins, ont droit de lui exposer leurs affaires & d'en exiger une Consultation gratuite, qui leur est expédiée gratuitement par le Secrétaire de la Chambre : précieux avantage de cet Etablissement, mais pas le plus précieux cependant. Le Législateur, par une disposition spéciale, statue que tout Plaideur qui aura été condamné par Sentence d'un Tribunal inférieur, ne pourra être admis à poursuivre son procès par appel à la Cour Souveraine qu'autant qu'il s'y présentera muni d'un avis en sa faveur de la part des Officiers Consultans : tempérament le plus doux, & le plus efficace en même temps, que la sagesse humaine ait jamais imaginé pour empêcher que les Sujets d'un Etat, par entêtement, par ignorance ou mauvaise foi, se ruinent à la poursuite de procès injustes ou déraisonnables. Ce bel Etablissement ne coûta pas cent mille écus à son Instituteur.



Ce Prince ne borne pas les devoirs du Légiflateur à la promulgation des Lois les plus utiles à fes Peuples : il ne fuffit pas même, felon lui, qu'il ait fait un heureux choix des Interpretes de fes Lois, il faut encore que » fa vigilance » les éclaire, que fa fageffe les récom» penfe ou les puniffe, que fon auto» rité borne leur pouvoir pour empê» cher qu'ils n'en abufent, & leur nom» bre parce que la multitude des Juges » ne fert qu'à mettre de la confufion » dans les opinions, & à prolonger les » affaires «. Les qualités qu'il demande effentiellement dans un Juge, ce font un jugement droit, une parfaite connoiffance des Lois du Pays, l'amour du travail, une ame fenfible toujours prête à voler au fecours de l'innocence perfécutée, & enfin une intégrité à toute épreuve [XIII].

Mais comment s'affurer qu'un Juge poffede la derniere de ces qualités ? elle n'eft pas apparente : on joue la probité comme les autres vertus, & il fera toujours facile au Solliciteur de mauvaife foi, & au Juge qui fe fera laiffé corrompre, d'échapper à la vigilance des Lois, parce que des marchés fi honteux ne fe concluent pas en préfence de



témoins. Telle eſt la difficulté vraiment embarraſſante que le Légiſlateur ſe propoſe à lui-même ; & il y répond en ſuggérant un moyen ſimple & facile dans la pratique, & le ſeul peut-être qui pourroit, ſinon prévenir tous les abus de la corruption, au moins en retrancher le plus grand nombre. » Je voudrois, dit » Staniſlas, que celui qui ſe propoſe de » triompher par la faveur de ſes Juges, » ne pût point en être aſſuré, quelques » moyens qu'il prît pour gagner leurs » ſuffrages. Dans ce cas, on trouveroit » peu de Plaideurs dont un ſuccès dou- » teux n'arrêtât les démarches. Pour les » mettre dans cette perplexité, on de- » vroit établir que les Juges ne donne- » roient plus leurs opinions de vive » voix, comme on le pratique aujour- » d'hui, mais par des billets ſecrets, où » ils contreferoient même leur écriture. » On jetteroit ces billets dans un ſcrutin » fermé. Le Préſident les raſſembleroit, » & il formeroit le Jugement, à la plu- » ralité des ſentimens, ſuivant l'uſage » ordinaire.

» Par ce moyen, les Juges aſſurés » du ſecret, ne conſulteroient que leur » conſcience & les Lois. Du moins, » n'étant plus retenus par aucune conſi-

» dération humaine, ils pourroient rom-
» pre des engagemens qu'on ne pour-
» roit presque pas les convaincre d'avoir
» rompus. Eh ! en est-il de si lâches, ou
» de si déterminément méchans qui,
» rendus à eux-mêmes, n'aimassent
» mieux trahir leur corrupteur que la
» Justice ?

» Toujours est-il certain que, cette
» méthode d'opiner une fois introduite,
» l'innocence des Juges seroit plus à
» l'abri des délicates sollicitations d'un
» Client qui, se méfiant de son droit,
» met les présens à la place des raisons
» qui lui manquent. Et quel est le Plai-
» deur assez imprudent pour exposer ses
» dons au hasard d'un suffrage qui ne
» peut avoir que son Dieu & son Juge
» pour témoins ? Voudra-t-il risquer de
» perdre, tout-à-la-fois, & son argent
» & son procès, sans qu'il lui reste,
» du moins, le triste plaisir de pouvoir
» se plaindre de la trahison qu'on lui
» aura faite ? «

Enfin Stanislas, dans le mouvement de sa juste indignation, s'éleve avec véhémence contre la perversité de ces Juges corrompus, & leur demande : Jusqu'à quand ils épuiseront leurs Cliens dans l'attente d'un Jugement que le bon droit



réclame, & qu'ils ne rendent qu'en faveur de l'injustice qui l'achete? Jusqu'à quand leur justice, variant suivant le rang & la condition, poursuivra les colombes & caressera les vautours?

Dans le plan législatif du Roi de Pologne, la Police & la Justice sont sœurs & se soutiennent l'une par l'autre. La Police est occupée à prévenir, par sa vigilance, les désordres que puniroit la Loi: elle est comme le bras de la Société qui désarme les passions, & qui prête au Foible toute sa force pour le garantir de l'oppression. Les abus qu'elle ne peut réprimer, elle les dénonce à la Justice, qui vient à son secours. Aussi active enfin dans son zele à procurer le bien qu'inébranlable dans sa constance à s'opposer au mal, elle entretient dans un Etat cette heureuse harmonie qui en lie tous les Membres [XIV].

A ces avantages, fruits d'une exacte & sage police, Stanislas oppose les excès de l'insubordination qui, ne connoissant de guide que le caprice des passions, n'enfante que la confusion & le désordre; d'où il conclut que dans toute Société les Chefs comme les Membres doivent, par toutes sortes de motifs, concourir au maintien de cet ordre général qui



peut seul assurer la tranquillité publique & celle des Particuliers.

Pour rendre ces vérités plus sensibles, ce Prince fait le portrait d'un Peuple qui a trouvé le parfait bonheur dans une police bien ordonnée. Tous les Citoyens, par la concorde qui les unit, semblent ne faire qu'une même famille. Les vertus morales & sociales qu'ils cultivent à l'envi, entretiennent parmi eux une confiance réciproque. On ne porte point envie à la prospérité, & l'indigence ne deviendroit un objet de mépris que dans le cas où elle seroit le fruit de l'inconduite. Le Riche est libéral, & le Pauvre reconnoissant. Tous les talens utiles sont en honneur chez ce Peuple, mais il proscrit les Arts frivoles, enfans du luxe & de la mollesse. Si l'on promene ses regards sur les campagnes, on les voit couvertes d'abondantes moissons, & toujours cultivées avec soin. Si l'on entre dans les Villes, on est frappé de l'ordre & de la propreté qui y regnent: les maisons des particuliers y sont bâties commodément, mais avec simplicité: les rues en sont larges, les places spacieuses & les édifices publics majestueux. On n'y voit point de ces Citoyens fainéans par état, & qui, au défaut d'autre occupa-



tion, s'en font une de promener par les rues leur existence désœuvrée. Les Malades y trouvent des Hôpitaux, & les Infirmes des Maisons de retraite. Des greniers approvisionnés aux dépens du fisc, pour lequel cependant ils n'ont rien d'onéreux, préparent une ressource aux Misérables contre les disettes imprévues. La Capitale offre deux édifices remarquables par leur magnificence. L'un est ouvert à des Vieillards peu fortunés, qui ont bien mérité de la Patrie dans les emplois civils ou dans le service des Armées : ces vertueux Citoyens, dans leur retraite honorable, sont entretenus aux dépens de l'Etat, & à d'autant plus juste titre que l'indigence de leur vieillesse annonce le désintéressement de leurs services passés. Le second de ces édifices est destiné à recevoir la Jeunesse que l'on veut préparer aux charges & aux emplois par une éducation plus soignée. Les enfans des Pauvres, qui annoncent des talens & qui promettent des vertus, y sont admis comme ceux des Riches, avec la seule différence que ceux-ci sont entretenus aux dépens de leurs parens, & les autres aux frais du public.

Mais ce qui perpétue ce bel ordre & le rend inaltérable parmi ce Peuple, c'est

la Religion qu'il professe, & qui lui apprend à craindre plus encore les reproches de sa conscience que les menaces de la Loi. Il s'abstient du vice & il pratique la vertu, par la persuasion où il est qu'il y aura, dans une autre vie, des châtimens pour le Méchant, comme des récompenses pour le Bon. » De cette » conviction naît parmi eux l'amour de » l'ordre, l'amour de l'ordre inspire la » subordination aux Lois, la subordina-» nation aux Lois impose des devoirs, » l'accomplissement des devoirs fait le » mérite des bons Citoyens, & du mé-» rite des bons Citoyens résulte la prof-» périté de l'Etat. Le Sacerdoce recom-» mande la soumission au Prince, le » Prince & ses Ministres respectent & » protegent la juridiction sacerdotale. » Ces liens réciproques unissent indivi-» siblement les intérêts mutuels des deux » Puissances, & assurent le repos de la » Nation «.

Entre les obstacles qui s'opposent à l'établissement de ce bel ordre dans les Sociétés, Stanislas assigne particuliérement le désir des richesses dans l'Avare qui n'a point de Patrie, la passion des plaisirs dans le Voluptueux qui ne s'occupe que de lui-même, & l'attrait des



diſtinctions dans l'Ambitieux toujours prêt à détruire pour s'élever. Les eſclaves de ces paſſions, par cette tendance naturelle à opprimer leurs Concitoyens, ſont de vrais fléaux publics qu'on ne ſauroit trop s'efforcer de détourner dans un Etat bien policé.

Un autre déſordre plus particulier à notre ſiecle, & non moins funeſte à la Société, c'eſt, au jugement du Roi de Pologne, l'abus de l'eſprit [XV]. L'eſprit, ce flambeau divin deſtiné à éclairer l'homme ſur ſes intérêts & ſur ſes devoirs, par la folle préſomption de ceux qui l'ont reçu, devient entre leurs mains un dangereux phoſphore qui ne ſert qu'à les égarer & à les perdre. Ceux qui ſe piquent d'eſprit de nos jours, ont, à la vérité, dépoſé quelques préjugés : ils ne prétendroient pas à la gloire de Philoſophes, en s'occupant, comme les Anciens, d'objets puérils : ils connoiſſent mieux le vrai but de la Philoſophie : ils ſavent qu'elle doit être l'interprete de la Raiſon, la regle ſûre de la Vertu, & la gardienne des Mœurs. Ils le ſavent, ils le publient même en termes ſentencieux & impoſans; & néanmoins toute la différence des anciens Philoſophes d'avec les modernes, c'eſt que les pre-



miers traitoient férieufement des queftions frivoles, & que ceux-ci traitent avec frivolité les queftions les plus férieufes. Les anciens montroient de la petiteffe d'efprit, & ils étoient ridicules; les modernes décelent un déréglement d'efprit dont le cœur eft complice, & ils font dangereux [XVI].

Outre ce défordre moral que la Philofophie du jour jette dans la Société, elle en caufe un autre qui n'a pas échappé au regard obfervateur de Staniflas: ces Efprits, que la préfomption a jetés dans une forte de délire, portent auffi la confufion dans l'Empire des Lettres où ils prétendent régner en Defpotes, & affervir tous les genres à leur goût dépravé. A-t-on applaudi à ce Philofophe comme Orateur, il veut qu'on l'admire encore comme Géometre; eft-il doué de l'efprit géométrique, il s'attribue le génie poétique; Poëte, il fe croit infpiré pour fonder les profondeurs de la Religion; &, par cette folle ambition de tout embraffer & d'être tout, il confond tout, & il n'eft rien. Peut-être même fe verra-t-il claffé au-deffous du médiocre dans le genre qui lui étoit propre, & dans lequel il pouvoit fe promettre de devenir un modele pour fes Contemporains [XVII].



En recherchant la ſource des déſordres qui affectent la Société, Staniſlas la découvre dans le déplacement des conditions, ſuite ordinaire d'une éducation vicieuſe. Suivant une routine aveugle, on veut, ſans étudier les diſpoſitions des jeunes gens, les faire tous courir la même carriere : on s'obſtine à vouloir former aux Sciences celui qui n'a de talens que pour réuſſir dans les Arts. Les Sujets ſont bons par eux-mêmes, & ils pourroient ſervir utilement la Patrie dans des profeſſions analogues aux talens que leur a départis la Nature ; mais, déplacés par des conſidérations de famille mal-entendues, ils ne ſeront dans l'ordre ſocial que des êtres monſtrueux. Ils offriront aux Armées de lâches Soldats, aux Tribunaux des Juges ignorans, à une Religion ſainte des Miniſtres ſans vertus, à toutes les profeſſions des Sujets ineptes : de là le déſordre & la confuſion dans un Etat.

Pour prévenir ces abus, le Roi de Pologne propoſe d'établir dans chaque Province un grand College [XVIII], où des Maîtres habiles & expérimentés regarderont comme un de leurs premiers devoirs d'étudier le génie & les inclinations de leurs éleves, d'approfondir

leurs diſpoſitions & le degré d'aptitude de chacun d'eux pour réuſſir dans les profeſſions auxquelles conduiſent le genre d'études qu'on leur fait ſuivre. Après un temps d'épreuves ſuffiſant, & un mûr examen, ces Maîtres déclareront aux parens, juges toujours aveugles des talens de leurs enfans, que toutes ſortes d'intérêts demandent qu'ils leur ouvrent une carriere plus analogue à leurs diſpoſitions, & qu'ils puiſſent parcourir avec quelque ſuccès. Par-là on fera refluer dans des profeſſions utiles à la Société un nombre de Sujets qui auroient été perdus pour elle après un cours d'études infructueux. Et les Colleges, déchargés de ces victimes languiſſantes du dégoût & de l'ennui, que l'autorité paternelle s'obſtine à y détenir, deviendront ce qu'ils doivent être, le ſéjour des joies innocentes, & des écoles d'émulation pour la Vertu comme pour les Sciences.

Ce que propoſe ici le Roi de Pologne, on le lui vit exécuter dans ſes Etats. Pénétré de l'importance de cultiver dans la Jeuneſſe les talens & les vertus propres à perpétuer le bonheur de ſes Sujets, il mettoit au rang des grandes affaires d'Etat le ſoin de perfectionner l'éducation publique. Il employa pendant

ſon Regne des ſommes immenſes pour former différens Etabliſſemens en faveur de la Jeuneſſe. Il fit reconſtruire ou réparer des Colleges, il les dota, il y fonda des chaires & des prix annuels. Ceux ſur-tout de Nancy, de Bar, & de Pont-à-Mouſſon éprouverent les généreux effets de ſa bienveillance. Il entretenoit à Lunéville une Ecole de Gentilshommes Lorrains, François ou Polonois, qui recevoient ſous ſes yeux, & d'après les réglemens qu'il avoit tracés de ſa main, l'éducation la plus complete. Il fonda des penſions gratuites en faveur de la jeune Nobleſſe des deux ſexes. L'indigence ſeule donne droit de les poſſéder; & il faut qu'elle ſoit atteſtée par les Curés & Officiers municipaux des lieux.

L'inſtruction chrétienne des enfans des Pauvres ne fut pas oubliée dans ſes diſpoſitions bienfaiſantes. Il ſe fit rendre compte des Villes de ſes Etats où elle étoit négligée, & il y établit des Ecoles publiques, dont il confia le ſoin aux Freres des Ecoles Chrétiennes, & aux Sœurs de la Charité. Il fonda à Nancy & à Lunéville des Hôpitaux où les enfans orphelins des deux ſexes trouvent, avec la nourriture, tous les avantages d'une éducation analogue à leurs beſoins. Ce zele

protecteur de l'Enfance, Staniſlas l'étend juſqu'aux perſonnes qui ſe dévouent par état à la former aux vertus. Les Inſtituteurs publics offroient à ſes yeux une claſſe de Citoyens précieux qu'il honoroit d'une bienveillance proportionnée aux ſervices qu'ils rendoient à ſes Peuples. Invité à ſeconder les vues de la France & des autres Puiſſances qui méditoient l'extinction des Jéſuites dans leurs Etats, il répondit qu'il faiſoit ſon affaire de ſurveiller, & de punir, s'il le falloit, les Membres de la Société qui pourroient le mériter; mais que, bien loin de ſonger à la détruire, il lui accordoit toute ſa protection, comme à un Ordre auſſi utile au ſoutien de la Religion & des Mœurs dans ſes Etats, que néceſſaire à l'éducation de la Jeuneſſe.

Ce n'eſt pas aſſez pour ce Prince de s'être déclaré en tant de manieres l'ami de la Jeuneſſe, & d'avoir pourvu à ſon éducation avec une munificence vraiment royale, il veut avoir part lui-même au noble emploi de la former à la vertu. Il ne dédaigne pas de donner ſes avis aux peres de famille [XIX]. Il les avertit de ne pas prendre le change ſur l'objet important de l'éducation de leurs enfans, & de prendre garde ſur-tout de ſe laiſſer



e par ces syſtêmes ſpécieux de nos
:nes Inſtituteurs, qui tendent bien
à former des Citoyens vertueux
'agréables Beaux-Eſprits. Mais, où
ain Royal intéreſſe plus particu-
ent, c'eſt lorſqu'il traite de l'édu-
des enfans deſtinés à devenir les
de la Société. Le Dauphin ſon
ils l'ayant conſulté ſur la maniere
er les Princes ſes enfans, il ren-
dans les bornes étroites d'une
un vrai Traité de l'éducation des
s, le plus complet peut-être, &
s judicieux qui ait encore paru ſur
mportante matiere [XX]. Enfin,
ivoir éclairé ceux qui doivent pré-
l'éducation, il donne encore aux
gens qui ont eu l'avantage d'être
levés, des avis pleins de ſageſſe,
eur apprendre à conſerver le tré-
s vertus qu'ils ont acquiſes & qui
it, en faiſant leur bonheur, con-
à celui de la Société [XXI].
it de ſoins & un zele ſi éclairé ne

par fonder dans sa Capitale une Bibliotheque publique, la premiere qui eût été ouverte dans la Lorraine. A ce précieux établissement, auquel il consacra une somme de cent cinquante mille livres, sans y comprendre la dépense des bâtimens, il ajouta une fondation de Prix en médailles de la valeur de six cents livres, qui sont décernées tous les ans à ceux des Concurrens qui ont le mieux réussi à traiter les sujets proposés sur les Sciences & sur les Arts. Dès que les talens eurent commencé à prendre l'essor, Stanislas, pour les diriger plus surement vers l'utilité publique, créa une Académie nationale, la plus digne, si elle continue de remplir les vues de son sage Fondateur, d'être proposée pour modele à toutes les Sociétés de ce genre. Une Académie qui seroit souverainement utile aux hommes, qui perpétueroit le bonheur d'un Etat en y maintenant l'harmonie & la paix, ce seroit celle, dit Stanislas, qui réuniroit les Sciences, les Arts & les Vertus, celle où le génie trouveroit des guides pour l'empêcher de s'égarer ou pour le rappeler de ses écarts, celle enfin qui seroit composée d'hommes savans, vertueux & modestes, toujours



prêts à se communiquer leurs lumieres ſans jalouſie comme ſans oſtentation; & ce Prince, en parlant à l'Académie qu'il vient de fonder, la ſuppoſe douée de ces belles qualités. » C'eſt dans une » Société ainſi choiſie, continue-t-il, » que toutes les Sciences ſont cultivées » par les talens, & toutes les Vertus » accréditées par les exemples. De façon » que le Génie, d'accord avec le Juge- » ment, & l'Imagination avec la Raiſon, » diſpoſent l'eſprit & le cœur aux con- » noiſſances les plus ſublimes, à la Mo- » rale la plus parfaite; ramenent natu- » rellement l'homme à l'admiration, à » la reconnoiſſance qu'il doit à l'Auteur » de ſon être, ſon principe & ſa fin; » ſoumettent ſon intelligence à l'authen- » ticité de la Révélation; ſubordonnent » ſa volonté à l'autorité des Lois, & » rapportent tout à la gloire du Créa- » teur (1) «.

C'eſt ainſi que, joignant la pratique

(1) Puiſſent nos Académies ſe réformer ſuivant ces beaux principes! Qu'elles édifient la Multitude par la vertu, comme elles ſe piquent de l'éclairer par la ſcience; & l'on ne mettra plus en queſtion s'il ne feroit pas du devoir des Princes & de leur intérêt politique de diſſoudre ces Sociétés, dont pluſieurs pourroient être regardées comme des écoles publiques de ſédition & de fanatiſme.

à la ſpéculation, le Roi de Pologne réaliſoit en Souverain les projets qu'il avoit conçus comme Philoſophe. Ses Ecrits ne ſont ſouvent que l'énoncé des meſures qu'il prenoit pour arriver au point le plus parfait dans l'Adminiſtration de ſes Etats. Toujours agiſſant, & ſentant toujours un nouveau beſoin d'agir, il vouloit tout voir & tout régler par lui-même. Ses Miniſtres n'étoient que de fidelès Rapporteurs des affaires. Il ſuivoit les plus importantes, ſans que les moindres échappaſſent à ſon activité, ou ſurchargeaſſent ſon attention (2); & le but

(2) Le Roi de Pologne tenoit un journal d'indication de toutes les affaires dont il devoit s'occuper. Pluſieurs minutes d'inſtructions que j'ai trouvées parmi les papiers de ce Prince qui m'ont été communiqués, font voir qu'il s'étoit chargé ſeul de la correſpondance avec la Cour de France. Voici ce qu'il mandoit à ſon Réſident a Verſailles : » Je ne vous écris pas celle-» ci de ma main, mon cher Hulin, de peur que mon » griffonnage ne vous faſſe perdre un mot de la com-» miſſion dont je vous charge.

» Voici une Lettre du nouveau Roi de Pologne » que je vous envoie en original, vous la préſenterez » à M. le Duc de Praſlin, & la retirerez enſuite pour » me la renvoyer. J'écris à ce Miniſtre que je m'en » rapporte à tout ce que vous lui direz de ma part. » Vous lui ferez entendre combien le Roi de Pologne » déſire de renouer la bonne intelligence avec la Cour » de France. Il me marque beaucoup de confiance, dans » l'eſpérance que je pourrai y coopérer «. Ce Prince fait enſuite enviſager ſa médiation comme un motif plauſible pour la France d'oublier les griefs qu'elle a

unique de tant de soins & de travaux étoit d'égaler son Peuple à ce Peuple si bien policé, dont il nous a dépeint le bonheur & les vertus.

---

contre la Pologne, & il ajoute : » Je vous prie d'ex» poser votre commission avec votre prudence ordi» naire, & de m'en faire le rapport....

» Le Sieur Alliot, mon Conseiller Aulique, partira pour Versailles. Je le charge d'une Lettre pour M. le Chancelier de France, & d'un Mémoire simple qui renferme les motifs qui ont engagé mes Cours à demander que la Déclaration du 27 Juin n'ait pas lieu. Il priera de ma part M. le Chancelier de peser ces motifs, qui me touchent & me paroissent convaincans.

» Il dira que l'Article XIV de la Convention du 28 Août 1736, au sujet de la Cession de la Lorraine, & l'Edit de Meudon du 18 Janvier 1737, portent que les privileges de l'Eglise, de la Noblesse & du Tiers-Etat subsisteront. Or la Déclaration du 27 Juin dernier y donne atteinte, puisqu'elle ôte à mes Sujets leurs Juges naturels. Elle attaque directement ma Souveraineté, puisqu'elle soumet mes Sujets à une Juridiction étrangere.

» Il demandera enfin que cette Déclaration, après les modifications convenables, soit enrégistrée dans tous les Parlemens de France avant de l'être dans mes Etats. Je serois étonné que cela souffrît difficulté, puisqu'on me promet la réciprocité.

» M. le Prince de Talmont. Le voir de ma part : savoir quand il viendra retirer M. son fils, qui ne peut que perdre son temps actuellement au College de Pont-à-Mousson.

» M. d'Argenson. Le prier d'accorder à M. de Battincour ce que je lui ai demandé pour lui. C'est un ancien Officier attaché à mon service par ordre du Roi de France. Cette grace ne peut tirer à conséquence pour les autres, dont aucun n'est dans le même cas.

» Le Sieur Alliot, mon Conseiller Aulique, partira

Mais ce bel ordre que l'on remarquoit dans toute l'étendue de la Lorraine ne se présentoit nulle part sous un aspect plus frappant que dans le Palais du Souverain. Depuis ses Grands-Officiers jusqu'au dernier de ses Valets, tous ceux qui l'approchoient, animés de son esprit, entroient dans ses vues & s'efforçoient de les seconder. Un Conseil Aulique, composé de Sujets intelligens, & formé par les leçons du Maître (3), étoit chargé du

pour la France. Il demandera à M. le Contrôleur-Général sa réponse sur M. de Changey. Il saura de lui s'il accepte la somme que je veux ajouter à ma fondation de Saint-Julien, & dans ce cas il la fera délivrer au Trésor Royal des fonds de M. Pâris-Montmartel, & elle sera remise à son ordre au Sieur Coster, Banquier à Nancy.

» Il verra M. d'Argenson, & lui demandera la Croix de Saint-Louis pour M. Alliot, Exempt de mes Gardes-du-Corps, en lui remettant le mémoire de ses services.

» Il dira à M. de Machaut que j'ai touché 40615 liv. 15 f. 7 den. sur le produit de la derniere vente extraordinaire des bois faite dans mes Etats. «

(3) M. Alliot, le Conseiller Aulique, qui étoit en même temps Commissaire général du Palais, m'a raconté que le jour qu'il entra au service du Roi de Pologne, ce Prince lui fit un exposé verbal de tout ce qu'il auroit à faire. Le lendemain il le fit appeler, & lui dit : » Vous pourriez oublier quelque chose de » ce que je vous ai dit hier, & je n'ai pas le temps de » vous le redire tous les jours, & je veux de l'ordre » dans mon service : voici votre agenda que je viens » de dresser : vous le suivrez de point en point «. Le Roi, par le premier article de ce Mémoire, recommande au

du maintien des Réglemens qu'il avoit lui-même établis.

Plusieurs Ordonnances que j'ai sous les yeux [XXII], toutes minutées de sa main, ont pour objet, les unes la police générale du Palais, les autres la réforme d'abus particuliers qui s'y sont introduits. Tantôt il prescrit aux Officiers en chef la maniere d'éclairer la conduite de leurs Subalternes, tantôt il ordonne que sa dépense sera réglée sur l'état de ses finances, & que les paiemens seront faits avec la plus sévere exactitude. » Je ne veux pas, dit-il, » qu'on me parle dans un mois de ce » que je dois pour le mois précédent; » j'entends que tout soit payé exacte- » ment mois par mois, & que je sois » au courant «. Paroles qui feroient bien des heureux en France, & qui répareroient bien des injustices, si elles étoient prononcées efficacement par tous ces grands Seigneurs qui s'imaginent qu'il est beau & digne de leur rang de se laisser voler par tous ceux qui les entourent,

au nouvel Officier de consulter souvent celui qui l'a précédé dans l'emploi qu'il occupe. Il entre ensuite dans tous les détails qu'embrasse son département, & il lui trace sur chacun les renseignemens les plus précis.



& de ruiner enſuite eux-mêmes le Fourniſſeur & l'Artiſan.

On ne voyoit pas à la Cour de Lorraine ce luxe d'Officiers introduit depuis un ſiecle dans le Palais de nos Rois. Un Prince ſi ſage eût-il pu croire que le moyen d'être bien ſervi eût été de changer de domeſtiques comme on change d'habits ſuivant la ſaiſon (1). Tous ſes Officiers ſervoient en tout temps ; ils le faiſoient avec zele & affection, & ne craignoient rien tant que d'encourir la diſgrace d'un Maître qui ſavoit les rendre heureux ſans les laiſſer oiſifs.

Les Gardes-du-Corps du Roi de Pologne, au nombre de deux cents ſeulement, mais toujours prêts pour le ſervice, étoient entretenus dans la plus belle ordonnance, & ſe faiſoient ſur-tout remarquer par la beauté de leurs chevaux. Outre ſes Pages ordinaires, Staniſlas entretenoit à ſon ſervice deux compagnies de Cadets-Gentilshommes. Connoiſſeur en Muſique, il en avoit une complete & compoſée de ſujets qui excelloient dans leur Art.

(1) Feu Monſeigneur le Dauphin, pere du Roi, diſoit agréablement, à ce ſujet, que depuis qu'on avoit établi à la Cour le ſervice par quartier, on n'y avoit plus que des quarts de Valets-de-chambre, & qu'il aimeroit beaucoup mieux en avoir un tout d'une piece.



Les bâtimens, les jardins, la vénerie, les écuries, les équipages, les maisons de plaisance, tout annonçoit la magnificence royale, & se présentoit sous le point de vue le plus intéressant. Les appartemens du Palais, distribués avec intelligence, étoient meublés avec goût, mais sans luxe. Les Etrangers, que le Roi honoroit d'une estime particuliere, trouvoient un logement dans le Château. Mais rien n'étoit mieux ordonné que le service des tables. L'ordre général étoit d'y recevoir le Clergé & la Noblesse, mais avec choix des personnes. On y admettoit encore les Hommes avantageusement connus dans la République des Lettres, & tous ceux qui honoroient une profession honnête par un mérite transcendant. Les Etrangers, comme les Officiers de la Maison, étoient classés selon le rang & les convenances, & le Monarque ne dédaignoit pas de se montrer quelquefois lui-même au milieu des repas, pour inspirer, par sa présence, la gaieté aux Convives. Mais cette généreuse facilité attirant à la Cour un essaim de Parasites incommodes, il fut réglé que les Maîtres d'Hôtel n'admettroient aux tables aucun Etranger que sur un ordre du Commissaire général de la bouche,

A certains jours, & dans ces occasions rares qui semblent demander que les Rois brillent de tout l'éclat de la Majesté, la Cour de Lorraine ne le cédoit pas en magnificence à celles des plus puissans Potentats. La Cour de France elle-même en fut souvent étonnée (1). Louis XV, la Reine son épouse, & les Enfans de France, firent successivement des voyages à la Cour du Roi de Pologne, & plusieurs de ces augustes Témoins se rappelleront encore aujourd'hui que ce Prince, dans ces circonstances si cheres à son cœur, savoit se venger avantageusement de l'accueil qu'il recevoit à la Cour de Versailles. Pompe extérieure, variété des amusemens, délicatesse des tables, choix de société, charmes des petits voyages, liberté de la solitude, tout étoit réuni pour l'agrément de ces fêtes de famille présidées par la tendresse, & célébrées par la reconnoissance. Cependant ni la splendeur, ni souvent même la somptuosité du Prince ne nuisoient à ses libéralités ordinaires (2), & c'étoit toujours sans cesser d'être le Pere de ses Sujets malheureux, qu'il savoit, dans

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.
(2) *Ibid.*



l'occasion, représenter en Roi. Son secret, pour couvrir la médiocrité de ses revenus, c'étoit une constante frugalité, une sage économie de sa part, & la plus exacte probité dans ceux qu'il chargeoit du maniement de ses finances.

Les Finances, cette branche si essentielle de l'Administration publique, ont fourni de tout temps un vaste champ aux spéculations des Esprits systématique ; chacun poursuit sa chimere, & croit tenir la pierre philosophale ; chacun, sur-tout, abonde en heureux expédiens pour remplir les coffres du fisc. Mais c'est au Roi de Pologne qu'il étoit réservé de nous apprendre encore, secret bien plus utile, la maniere de ne vider ces coffres qu'à propos. Et s'il est permis à quelqu'un d'offrir aux Souverains & à leurs Ministres ses vues économiques sur la partie des Finances, c'est, sans doute, à un Prince qui sera l'admiration de la Postérité par la sagesse avec laquelle il sut administrer & en quelque sorte multiplier les siennes.

Sur le pied où sont respectivement les Nations de l'Europe, aujourd'hui que tout se traite par argent, & que les guerres même ne sont presque que des affaires de finances, il doit nécef-

ſairement arriver, ſuivant Staniſlas, que l'Etat où l'adminiſtration des eſpeces ſe fait avec une plus ſage économie, acquiere la ſupériorité ſur ceux qui l'avoiſinent, & qui négligent de mettre l'ordre dans cette partie [XXIII].

Sans faire intervenir le généreux motif de l'amour de la Patrie, il ſuffit que nous réfléchiſſions ſur nos propres intérêts, pour découvrir le fondement du droit qu'ont les Souverains d'établir des impoſitions publiques, dont la deſtination eſt de garantir & de conſerver, avec la Patrie, nos biens & nos perſonnes [XXIV]. Contribuer aux impôts eſt donc le devoir du Peuple : celui du Souverain eſt bien plus étendu. Le Roi de Pologne veut qu'il ne perde jamais de vue ces quatre points cardinaux : Proportion entre les impoſitions & les beſoins, équité dans la répartition, ſimplicité dans la perception, économie dans la dépenſe.

C'eſt donc après avoir calculé les intérêts de l'Etat, & non les déſirs de la cupidité, qu'un bon Roi ſe détermine à impoſer un tribut [XXV]. » Il ſe fait » une Loi, dit Staniſlas, de cette ſage » deſtination, & croit que rien ne lui » appartient, ou pour l'entretien de ſa



» Maiſon, ou pour ſes plaiſirs, ou pour
» ſes largeſſes, que ce qui reſte au-delà
» de ces fonds abſolument néceſſaires
» pour le bien & les beſoins de ſon
» Etat «. Il veille à ce que le Pauvre
ne ſupporte pas, comme il n'arrive que
trop ſouvent, la charge qui doit peſer
ſur le Riche [XXVI]; & il trouve
comme une nouvelle ſource de revenus
publics dans le ſoin qu'il a d'en ſimplifier
la perception, en ſupprimant une foule
d'Officiers intermédiaires; » gens, con-
» tinue ce Prince, auſſi affamés qu'inu-
» tiles, qui ne ſavent puiſer dans les
» ſources que pour les étancher; &
» qui, ſous prétexte d'enrichir le Sou-
» verain, ne le ruinent pas moins par
» leurs rapines, que ſes Peuples qu'ils
» oppriment par leurs vexations «.

Mais le point que le Roi de Pologne
envisage comme le plus important dans
l'Adminiſtration des deniers publics, c'eſt
leur emploi. » Qu'un Prince eſt heureux,
» s'écrie-t-il, quand il peut ſe repoſer,
» pour le maniement de ſes Finances,
» ſur un homme auſſi ſage qu'éclairé,
» auſſi déſintéreſſé que fidele. Un Inten-
» dant honnête-homme eſt un tréſor plus
» précieux que ne le ſont tous les tré-
» ſors qu'on lui confie «. Il fait voir

combien feroit dangereufe l'erreur d'un Souverain qui s'imagineroit ufer d'une prévoyance utile à fes Peuples, en ref-ferrant les efpeces dans le Tréfor public; &, d'après le principe qu'il a établi, que l'aifance du Peuple fait la vraie richeffe du Souverain, il conclut que la circulation des efpeces la plus fagement combinée produira néceffairement cette aifance, & la facilité de remplir de nouveau les coffres du fifc, quand il en fera befoin. Il compare ingénieufement le Souverain au Soleil, qui ne pompe les fucs de la Terre que pour la rendre plus fertile en les lui renvoyant à propos, & le Tréfor public à la Mer, qui ne reçoit l'eau des fleuves que pour fournir de nouveau à leurs fources.

Une des grandes attentions du Roi de Pologne, dans l'emploi des fommes confacrées aux travaux publics, c'étoit d'y chercher le double avantage d'un bien durable pour l'Etat, & d'un foulagement actuel pour les Miférables. Sans fe livrer à cette impatience fi ordinaire aux Grands, de voir la fin d'un ouvrage à peine commencé, il fe régloit beaucoup plus fur les befoins du pauvre Peuple que fur fes propres goûts, pour multiplier ou fupprimer les Atteliers publics; &, par



de sages combinaisons, c'étoit souvent pendant les froids de l'hiver, & lorsque les Particuliers font suspendre leurs travaux, que ses Ingénieurs savoient occuper utilement un plus grand nombre d'Ouvriers. » C'est une bonne œuvre, » dit ce Prince, de donner un pain au » Pauvre qui en manque; mais ce peut » en être une meilleure encore de ne » le lui donner qu'au bout de sa journée: » on l'aura soustrait par-là à deux grands » maux, l'oisiveté & la misere «. Ce fut moins pour le plaisir de décorer sa Capitale que pour celui de soulager les Pauvres en les occupant, qu'il fit construire, pendant son Regne, ces places & ces édifices majestueux qui rendent la Ville de Nancy l'une des plus belles de l'Europe. Aussi les Peuples, qui redoutent tant un Prince qui donne dans le faste ruineux des bâtimens, bénissoient celui qui faisoit refluer sur eux le fruit de son économie, en élevant des édifices utiles, dont la construction ne faisoit pas hausser les impositions publiques.

Mais ce n'est pas assez encore pour un Souverain de savoir recueillir & dispenser ses finances, il doit s'appliquer à en féconder les sources. Stanislas lui recommande de mettre en honneur l'Agri-

culture, de la faire fleurir comme la ſource-mere de toutes les richeſſes d'un Etat, & de craindre par-deſſus tout de décourager les Laboureurs par des charges exceſſives. Cette claſſe d'hommes étoit trop précieuſe aux yeux de ce Prince pour n'être pas l'objet de quelques-uns de ſes Etabliſſemens de bienfaiſance. Il entretenoit dans ſes Etats un Haras gratuit pour leur utilité. Il leur donna un capital de trois cents mille livres dont le produit eſt réparti entre les plus pauvres d'entr'eux qui ont perdu leurs moiſſons par la grêle, leurs beſtiaux par des maladies épidémiques, ou leurs maiſons par le feu; &, comme ces accidens ne ſe reproduiſent pas tous les ans, les ſommes qui ne ſont pas employées une année ſont miſes en réſerve pour les beſoins des années ſuivantes.

Après que le travail & l'induſtrie du Laboureur ont tiré de la terre tous les fruits qu'elle peut produire, le Roi de Pologne veut que ces richeſſes réelles, & les plus précieuſes d'une Nation, ſoient ſoignées & régies avec autant d'économie que les eſpeces pécuniaires qui n'en ſont que les ſignes; en ſorte que le défaut de prévoyance & d'attention ſur cet objet n'attire pas, comme



il arrive ſouvent, ces diſettes publiques, dont les Peuples ont plus à ſouffrir que de l'Adminiſtration la plus vicieuſe des deniers de l'Etat.

Un moyen facile que propoſe Staniſlas pour détourner ce cruel fléau, ce ſeroit qu'au temps de la récolte on levât dans toutes les campagnes une dixme peu onéreuſe pour les Particuliers, & que les grains qui en proviendroient fuſſent mis en réſerve dans un grenier public. L'approviſionnement augmenteroit pendant les années d'abondance, & ces accroiſſemens annuels formeroient enfin une quantité de grains ſuffiſante pour qu'on n'eût pas à craindre les rigueurs d'une année de ſtérilité. Lorſque cette année arriveroit, les greniers ſeroient ouverts, & les grains répartis gratuitement dans chaque Communauté, en proportion de ſa miſe [XXVII].

Mais les plus légers ſacrifices du moment empêchent preſque toujours les hommes de ſe réunir pour ſe procurer les plus ſolides avantages ; &, pour qu'un projet utile ſoit de quelque prix à leurs yeux, il faut que l'Inventeur faſſe encore les frais de l'exécution. C'eſt ce que le Roi de Pologne fit dans la Lorraine, mais ſeulement en faveur des



Pauvres. Il employa une ſomme de 220,000 liv. pour l'établiſſement de pluſieurs greniers publics (1). Ils ſont approviſionnés dans les années d'abondances, aux époques ordinaires de la moindre cherté ; &, dans les temps dediſette, on diſtribue le blé aux Pauvres à un prix médiocre, qui tient le milieu entre le prix courant & celui de l'achat. Outre le ſoulagement des Pauvres, il réſulte encore de cette vente un profit qui ſert à enfler les magaſins pour les années ſuivantes.

Le Roi de Pologne, en mettant le Commerce fort au-deſſous de l'Agriculture, le regarde néanmoins comme utile & néceſſaire même à un Etat ; auſſi veut-il que tous les bras inutiles au labourage ſoient employés dans les Atteliers & les Manufactures. Mais il n'approuve que ce genre de commerce ſage & entendu, par lequel une Nation ou une Province fait paſſer à ſes Voiſins le ſuperflu des productions de ſon ſol, ou le fruit d'une laborieuſe induſtrie, pour recevoir en échange ou des eſpeces ou des objets de conſommation propres

(1) On m'a aſſuré que les Pauvres de la Lorraine, en perdant leur Pere, avoient encore perdu leur droit à ce bel établiſſement.



à entretenir l'aiſance publique, ſans nourrir le faſte & la molleſſe des Particuliers. Il réprouve abſolument ce commerce lointain qu'inventa la ſoif inſatiable de l'or, qui ne ſe fait qu'aux dépens des Mœurs nationales [XXVIII], & qui, bien loin de nous enrichir, nous appauvrit tous les jours par mille beſoins nouveaux inconnus à nos Peres.

Toujours attentif à enviſager les choſes ſous leurs rapports d'utilité publique, le Monarque aſſigne, dans un même projet, le moyen d'étendre & de faire fleurir le Commerce, & de prévenir encore ces criſes dangereuſes qui accablent les Peuples par des contributions forcées, ou qui l'épuiſent lentement par des rembourſemens d'emprunts faits au nom de l'Etat. En poſant pour principe, qu'un Souverain doit économiſer en temps de paix, il lui propoſe de confier alors le fruit de ſon économie aux Villes commerçantes de ſes Etats à un intérêt fixé invariablement à un taux modique. Ces Villes trouvent un grand avantage à faire circuler cet argent par le Commerce : elles en répondent au Prince ; &, dans les beſoins extraordinaires de l'Etat, elles ſont obligées de lui remettre, en tout ou en partie, les capitaux aug-

mentés des intérêts; en ſorte, qu'au lieu de ces Exacteurs odieux qui, dans ces beſoins urgens, viennent arracher impitoyablement la ſubſtance du Pauvre & de la Veuve, on verroit, dans ce plan d'économie, les Officiers des principales Villes d'un Royaume rapporter de bonne grace au Tréſor public les deniers qui auroient ſervi à augmenter les fortunes de leurs Concitoyens.

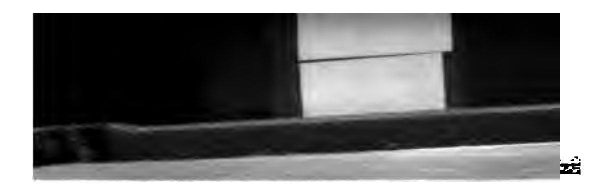
Enchériſſant encore ſur ces vues, & pour étendre ſes bienfaits ſur les Malheureux de toutes les profeſſions, Staniſlas fonda dans la Chambre du Commerce de Nancy une Bourſe de ſecours en faveur des Fabricans & Négocians qui ont eſſuyé des pertes aſſez conſidérables pour leur ôter les moyens de ſubſiſter. On leur prête depuis trois juſqu'à dix mille livres. Au bout de trois ans la ſomme prêtée rentre dans la Bourſe, en y apportant un intérêt de deux pour cent, qui eſt réuni au capital. Cet Etabliſſement parut ſi avantageux à la Chambre du Commerce, que, par le déſir de voir augmenter les fonds d'un ſecours qui lui étoit aſſuré, elle ſollicita elle-même, comme une nouvelle faveur, la permiſſion de porter à la Bourſe cinq pour cent d'intérêt, au lieu de deux que demandoit la fondation.



Le Prince, pour encourager & faciliter le commerce intérieur de ses Etats, fit construire des ponts, percer de nouvelles routes, & perfectionner les anciennes. Il ordonna, pour la sureté publique, que les Propriétaires des Forêts que traversent les grandes routes, en défricheroient vingt-cinq toises de chaque côté. Il donna la plus grande attention à l'exploitation des salines & des mines de différens métaux qui se trouvent dans la Lorraine. On vit se multiplier, sous son Regne, les Forges & les Fonderies, les Verreries, les Faïenceries, les Papeteries, les Fabriques d'étoffe & les Manufactures de toutes les especes. Tandis que ses Ingénieurs s'occupoient des moyens de faciliter le transport des denrées & des marchandises, des Inspecteurs habiles & industrieux parcouroient ses Etats pour donner des vues aux Artisans sur la perfection des métiers, sur l'apprêt des matieres, & tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de chaque branche de Commerce. Souvent même ce bon Prince, pour seconder les louables efforts de l'industrie naissante, alloit visiter les Manufactures nouvellement établies, & lès accréditoit dans le Public par les éloges qu'il donnoit aux Entrepreneurs,

L'Architecture fut aussi portée sous le Regne de Stanislas à un degré de perfection jusqu'alors inconnu en Lorraine; & la réputation des Architectes qui avoient embelli Nancy leur mérita d'être appelés en France pour la direction des bâtimens de Versailles.

Autant le Roi de Pologne se plaisoit à encourager les Arts utiles, autant il s'appliquoit à décréditer ceux qui ne servent qu'à nourrir le luxe & la mollesse. Il ne protégeoit même que sobrement les Arts agréables, & seulement lorsqu'ils étoient exercés par des talens supérieurs : c'est ainsi que la Poésie, la Peinture & la Musique obtinrent de lui quelques regards favorables. Un jeune Peintre, persuadé qu'il avoit fait un excellent Tableau, obtint la permission de le soumettre au jugement du Roi qui étoit connoisseur. Le morceau n'étoit pas un chef-d'œuvre; les Courtisans se mirent à le critiquer avec beaucoup de sévérité. » Pour moi, dit le Prince, je » pense qu'avec du travail le pinceau » qui a tracé ce portrait peut aller loin «. Et quand l'Artiste fut sorti : » Ne voyez-» vous donc pas, Messieurs, ajouta-t-il, » que si nous rebutons ce jeune homme, » nous rendons stériles les grandes dis-



» positions qu'il annonce ? Aidons tou-
» jours les hommes à s'évertuer, &
» craignons de les perdre en les décou-
» rageant «. Utile leçon pour les Princes & les Grands qui, d'un mot, peuvent étouffer ou féconder le germe des talens.

Entre les Arts utiles, que le Roi de Pologne s'appliqua à perfectionner dans ses Etats, aucun n'y étoit plus négligé que la Médecine. Pour quelques Sujets instruits, qui honoroient leur profession dans les Villes principales, on voyoit un nombreux essaim d'avides Charlatans parcourir les Villes & les Campagnes, de tout temps en possession de tromper le Public en lui vendant, au poids de l'or, de vaines espérances pour d'utiles remedes. Voulant tarir dans sa source un abus si préjudiciable à ses Sujets, Stanislas fit succéder la science à l'ignorance : il fonda dans sa Capitale un College de Médecins auquel il associa la Faculté de Médecine de la même Ville. Les Agrégés ordinaires doivent tenir de fréquentes Assemblées, travailler de concert à la perfection de leur Art, entretenir une correspondance exacte avec les Colleges Etrangers, donner deux heures de la semaine à des Consultations publiques & gratuites en faveur des

Pauvres malades, faire de fréquentes & sérieuses visites des Pharmacies, pour s'assurer de la bonté des drogues qui s'y débitent, & en fixer le prix. Outre les Bâtimens & une Bibliotheque complete, Stanislas donna à son College un magnifique Jardin des Plantes, le premier qui eût été cultivé en Lorraine. C'est ainsi qu'en peu d'années il tira la Médecine du discrédit où l'avoient jetée l'ignorance & la mauvaise foi des Empiriques.

Cet Art conservateur du genre humain lui eût paru beaucoup plus digne des soins & de l'attention d'un Souverain que la Science meurtriere des combats. La nécessité, cependant, de repousser par la force la violence des Méchans, légitimoit à ses yeux cette Science funeste, qui fait tout-à-la-fois la honte des Nations qui la rendent nécessaire, & la gloire des Particuliers qui la professent avec honneur. L'Administration militaire, suivant le Roi de Pologne, est essentiellement ou le soutien ou la ruine des autres branches de l'Administration publique, & mérite, sous ce point de vue, toute l'attention du Souverain. Ce Prince avoit été à portée d'étudier à fond cette partie; & son expérience autant que sa Philo-



sophie, doivent rendre bien précieuses ses observations & ses vues sur cette importante matiere. Lorsque l'Europe entiere, au commencement de ce siecle, étoit partagée sur deux théâtres sanglans, & que toutes les Puissances de cette partie du Globe, ou les Ennemies ou les Alliées de Louis-le-Grand & de Charles XII, sembloient avoir conjuré l'extinction de l'espece humaine, Stanislas se trouvoit au foyer de la Guerre du Nord. Pacifique par raison plus encore que par inclination, il ne fut Guerrier que par occasion & par nécessité ; il le fut néanmoins. Il fit la guerre par ses Généraux, il la fit en Personne. Il battit plusieurs fois ses Ennemis, & il eut la gloire de n'en être jamais battu lui-même. Compagnon d'armes de Charles XII, & souvent associé à ses travaux, il partagea ses triomphes. Nous le vîmes depuis, seul & sans Armée dans une Ville d'emprunt, soutenir contre ses nombreux Ennemis un siege opiniâtre & meurtrier, secondé par de simples Bourgeois devenus, sous ses ordres, des Soldats intrépides. Patient d'ailleurs, actif, infatigable, prévoyant avant l'action, plein de courage dans le danger, il réunissoit toutes les qualités essentielles du grand

Capitaine; mais il eût fallu, pour q
eût paru tel, qu'il n'eût pas été le c
legue de l'Alexandre du Nord.

Laiſſons donc au Roi de Suede
gloire d'avoir mieux fait la guerre; c
du Roi de Pologne ſera d'avoir mi
ſu comment, & quand il eſt permis
la faire; car de pompeux Manifeſtes
ſiroient-ils pour en donner le dro
» Avant, dit ce Prince, de condam
» les Barbares qui n'annoncent la gue
» que par une ſubite irruption dans
» Terres de leurs Ennemis, je voudr
» ſavoir ce qu'ils penſent de nos é
» quens Manifeſtes qui l'annoncent ſ
» vent ſans juſtice & ſans raiſon....
» plupart des Héros ne ſont que
» fléaux brillans qui déſolent la Terre

Le vœu de Staniſlas ſeroit d'étein
pour jamais le flambeau de la guer
& il y parviendroit, ſi les Maîtres
Monde, pour le bonheur des Nati
& pour leur propre repos, pouvoi
convenir de ne plus conſulter d'au
Oracle que lui. Ce Prince, en leur app
nant à diſtinguer la grandeur d'ame
l'ambition qui l'affecte, leur feroit v
qu'un Souverain a bien peu à crain
des entrepriſes de ſes Voiſins, quand
s'eſt fait connoître par ſa bonne foi

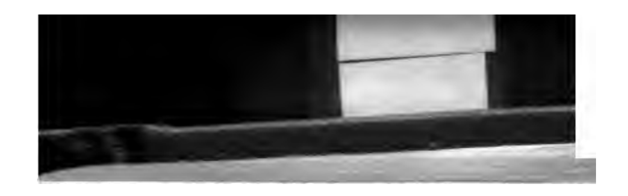


modération [XXIX]. Il leur diroit :
.i'il n'y a de guerres légitimes que celles
i sont nécessitées par la violence d'un
;resseur ; & que, lors même que le
oit n'est point équivoque, il est en-
re, dans la maniere de le soutenir,
; regles de modération & d'humanité
nt il ne leur est pas permis de s'écarter.
les forceroit enfin de convenir, s'ils
it de bonne foi, que rien n'est plus
l entendu, ni plus préjudiciable au
nheur & à la tranquillité des Nations,
e la politique actuelle des Puissances
l'Europe ; politique ombrageuse, qui
nsiste à s'épuiser respectivement, & à
: ser les Peuples, en temps de paix
nme pendant la guerre, pour conti-
er à entretenir des Armées nombreu-
, qui semblent toujours dire à l'En-
ni qui vient de signer le Traité de
x : Voulez-vous recommencer la
erre [XXX] ?

Cependant, comme on se flatteroit
vain de rappeler tous les Souverains
droite raison, & que la défiance d'un
l suffira toujours pour armer la dé-
nce de tous, Stanislas s'applique, avec
agesse ordinaire, à concilier les inté-
s des Peuples avec les préjugés des
efs qui les gouvernent. Il en a trouvé

le moyen, le voici. Après une guerre, toutes les Troupes qui ne feront pas néceffaires pour le fervice des Villes & le maintien de la Police intérieure de l'Etat, feront licenciées, mais jufqu'à nouvel ordre feulement. Elles reflueront dans les Provinces, pour s'y occuper de travaux utiles à la Société dans les Campagnes, dans les Atteliers & les Manufactures. La Nobleffe, fi le préjugé national lui interdit le travail & l'induftrie, recevra une partie de fes appointemens; &, au premier fignal, l'Officier & le Soldat, comme autrefois à Rome, rejoindront leurs drapeaux.

Dans cette difpofition économique, qui, en affurant au Souverain autant de Troupes qu'il juge à propos d'en tenir fur pied, lui en épargne l'entretien, Staniflas trouve des reffources pour prévenir les défertions & pour affectionner les Soldats au fervice. Il leur accorde un fou par jour au-deffus de leur paie ordinaire; mais cette gratification, qui court également pendant la paix, leur eft retenue pour former une fomme dont on leur tient un fidele compte au terme fixé pour leur congé abfolu; &, s'ils viennent à mourir pendant leurs années de fervice, leurs Parens deviennent leurs héritiers.



Le Roi de Pologne, en se dépouillant, comme nous l'avons vu, du pouvoir de faire la guerre, n'avoit pas renoncé au droit, plus cher à son cœur, de s'établir dans l'occasion le Médiateur de la paix; & c'est ce qu'il fit avec un zele bien digne de lui dans la derniere guerre dont il fut témoin [XXXI]. Touché des maux qui affligeoient l'Europe, il écrivit à toutes les Puissances belligérantes pour les conjurer de mettre bas les armes. Il leur donne à conclure qu'elles sont solidairement responsables des suites funestes qu'entraînent leurs divisions; qu'il est de leur intérêt comme de leur gloire, de mettre fin à la guerre & aux calamités publiques. Il finit par leur faire offre de sa Capitale pour y travailler au grand ouvrage de la paix. Tel est l'ascendant d'une raison supérieure qui combat pour la justice; elle est le juge respecté des Rois comme des Sujets. Je vois tous les Souverains intéressés dans cette guerre rendre hommage à l'auguste Avocat du genre humain, & s'appliquer à lui justifier leur conduite : on croit entendre des Enfans qui s'excusent devant leur Pere; mais ils ne le font qu'en s'accusant réciproquement : comme si, dans la même guerre, les deux Partis pou-



voient avoir raiſon de ravager la Terr
& d'égorger les hommes. Ces ſemence
de paix fructifierent, mais trop lente
ment au gré de Staniſlas; car ce ne fu
qu'au bout de ſept années des plus af
freuſes calamités que l'on vit enfin ceſſe
cette malheureuſe guerre, ſans que l'o
ſût trop encore à quel propos elle avoi
commencé, au moins contre la France.

Tels ſont les principes & les vues d
Roi de Pologne ſur les parties eſſentielle
du Gouvernement; mais il ne ſuffit pa
que les reſſorts qui doivent faire mo
voir un Empire ſoient diſpoſés ave
ſageſſe, il faut au corps le mieux org
niſé une intelligence toujours en action
qui préſide à ſes mouvemens; auſſi Sta
niſlas ſuppoſe-t-il encore que le Souve
rain, ſentant toute l'importance des prin
cipales branches de l'Adminiſtration pu
blique, n'en confiera la direction qu'au
vrais talens & à la pure vertu, qu'à de
hommes qui réuniront au zele déſintéreſ
du bien public le déſir de paroître plut
les Miniſtres de la bonté du Prince qu
ceux de ſa puiſſance : il ſuppoſe que l
Souverain, après avoir mis le vrai mé
rite en place, s'appliquera encore à le d
riger, qu'il l'encouragera, & l'empêcher
d



de décheoir. » Il y a dans tous les » hommes, dit-il, une tendance naturelle » au relâchement; & les hommes pu» blics, plus que les autres, usent, pour » ainsi parler, leur courage & leur acti» vité à force de lutter contre les abus » toujours renaissans. Ils ont besoin, par » cela seul qu'ils sont hommes, que le » Prince, toujours au milieu d'eux, les » anime de son esprit; qu'il leur inspire » tantôt la justice & tantôt la clémence; » qu'il excite la lenteur, qu'il tempere » le zele amer, qu'il sache, pour ainsi » dire, souffler tout-à-la-fois le chaud » & le froid; &, par l'assemblage des » vertus royales, devenir lui-même le » premier modele de ceux qu'il associe » au glorieux mais pénible emploi de » procurer le bonheur des Peuples «.

C'est en effet par cet heureux assemblage de vertus que Stanislas mérita de devenir lui-même le modele des Ministres & des Rois : l'exemple chez lui précede toujours le précepte [XXXII]: il parloit éloquemment de la justice, la premiere vertu des Rois; il savoit encore mieux en pratiquer les devoirs. Ce n'étoit pas assez pour lui de respecter les propriétés de ses Sujets, il s'étoit fait une loi, dans toutes les affaires d'intérêt

qu'il avoit à démêler avec eux, de leur accorder toujours au-delà de ce que leur eût aſſigné une exacte juſtice ; auſſi n'y avoit-il aucun Particulier en Lorraine qui n'aimât mieux avoir à traiter avec ſon Souverain qu'avec ſon égal. Le Seigneur d'une Terre qui étoit à la bienſéance du Roi, lui fit offrir de la lui vendre : le Prince envoya ſur les lieux un de ſes Officiers pour en faire la viſite & convenir du prix : celui-ci, avant de conclure, écrivit à ſon Maître : Que la Terre lui paroiſſoit valoir ce qu'on en demandoit ; mais que le Propriétaire, qui avoit beſoin d'argent comptant, en paſſeroit par tout ce que l'on voudroit. » Vous jugez bien, répond Staniſlas à » ſon Intendant, que je n'aurai pas le » cœur de profiter de la ſituation où » il ſe trouve ; ainſi vous pouvez arrê» ter le prix à la ſomme qu'il vous de» mande (1) «.

A cet amour de la juſtice, le Roi de Pologne joignoit la fermeté ſi néceſſaire à un Souverain pour la faire triompher. Ce ſeroit donc bien peu connoître ce Prince, que de ſuppoſer qu'il n'eût eu de volonté que celle de la Cour de

(1) Cent ſoixante-quatorze mille livres.



France, & qu'il n'eût régné que par ſon impulſion. Il eſt vrai qu'il cultiva toujours l'amitié du Roi ſon gendre; &, comme la reverſibilité de ſes Etats à la Couronne de France avoit été ſtipulée dans le Traité qui l'en mit en poſſeſſion, il crut devoir ſe prêter à toutes les ſages diſpoſitions qui pouvoient préparer cette réunion, & accoutumer ſes Sujets à ne ſe regarder déſormais que comme une même famille avec les François: mais ſa correſpondance avec la Cour de Verſailles atteſte aſſez qu'il n'oublia jamais qu'il étoit Souverain, & qu'il ſavoit encore dans l'occaſion rappeler à la France qu'il vouloit l'être.

Suivant une de ſes maximes favorites, » qu'un Roi qui veut le bien de ſes Sujets » n'a qu'à le vouloir fermement pour » le leur procurer «, par-tout où il vit du bien à faire il l'entreprit & il le fit; par-tout où il découvrit des abus il les attaqua, & ne ceſſa de les pourſuivre, juſqu'à ce qu'il en eût établi la réforme. Prudent & réſervé avant de prendre un parti, aucun obſtacle ne pouvoit l'arrêter dès qu'une fois il s'y étoit engagé. » Rien, » dit-il, n'eſt plus préjudiciable à l'Au- » torité que de mollir après un grand » éclat de fermeté «. Il avoit de l'indul-



gence pour la foiblesse ; mais l'audace & la mauvaise volonté eussent trouvé en lui le Monarque le plus absolu : il leur eût commandé comme à ces Ames vénales dont il se faisoit obéir dans sa fuite de Dantzic, en leur disant : » Vous » me suivrez, Malheureux, jusqu'à ce » que je puisse me passer de votre in» digne présence «. Mais la fermeté est une de ces vertus qu'il suffit à un Monarque de posséder, pour être dispensé d'en faire des exemples. Ce fut toujours moins par la force de l'autorité que par celle de la raison, que Stanislas gouverna. Son Regne fut celui de la confiance réciproque ; &, pendant trente ans qu'il dura, ses Sujets, heureux de l'avoir pour Pere, ne le mirent jamais dans le cas de se souvenir qu'il fût leur Souverain.

L'amour des Peuples, ce besoin des bons Rois, étoit sa passion dominante & le principe vivifiant de toutes ses vertus royales. Il n'y a même, selon lui, que le désir joint à l'espérance de faire le bonheur d'un Peuple qu'il aime & dont il est aimé, qui puisse soutenir un Roi au milieu des pénibles occupations du Trône & des soins inquiétans qui l'assiegent [XXXIII]. De là ce zele courageux & toujours en action ; de là ces projets ingénieux de bien public,



aussi-tôt exécutés qu'ils étoient conçus : de là ces beaux établissemens, témoins éloquens de sa généreuse affection pour ses Sujets, monumens durables qui, dans la Postérité, crieront encore aux Rois : » Rendez heureux vos Peuples «.

Le Peuple, aux yeux du Roi de Pologne, n'est point cette Multitude inquiete qui s'empresse & s'agite autour du Trône des Rois, ce Peuple insatiable qui crie toujours, *donnez*, quoique sans cesse il reçoive, ces Ennemis domestiques de la gloire des Princes, lâches Adulateurs qui, au lieu de lui découvrir l'écueil où le conduira une passion trop ménagée, se disputent la coupable gloire d'en devenir les ministres : le Peuple qu'aime Stanislas, & dont il est jaloux d'être aimé, c'est celui qui habite les Provinces, c'est ce bon Peuple qui s'attendrit au moindre bien que lui fait son Roi, & qui lui tient compte encore de celui qu'il voudroit lui faire ; c'est cette pauvre Noblesse, qui sait mériter les récompenses dans le champ de l'honneur, sans savoir les briguer dans l'antichambre d'un Ministre ; ce sont les hommes de mérite, les hommes vertueux & modestes répandus dans toutes les conditions ; ce sont sur-tout ces Misérables

dont les pénibles travaux fertilisent nos Campagnes, & qui ne sont si pauvres que parce qu'ils nous sont riches [XXXIV]. Tel est le Peuple dont Stanislas se déclare spécialement le Protecteur & le Pere (1). C'est en sa faveur qu'il déploie une munificence vraiment royale; & c'est en lui faisant du bien qu'il éprouve combien il est doux d'être riche.

Outre les Etablissemens dont nous avons déjà parlé, le Roi de Pologne fonda des gratifications militaires pour procurer à de pauvres Officiers les moyens de se mettre en équipages. Ces gratifications sont de cent pistoles, payables en deux années, sur des témoignages authentiques de besoin, de résidence au Régiment, & de bonne conduite. Il fonda des pensions viageres de six cents livres en faveur des Demoiselles exposées à rester sans établissement, si elles n'offroient pour dot que la Noblesse & la Vertu. Il en fonda de trois cents livres pour procurer l'entrée du Cloître à celles qui seroient appelées à la vie religieuse. Il assura aux pauvres Orphelins des deux sexes des gratifications pour faciliter leur établissement au sortir des Maisons publiques où il les faisoit élever gratuite-

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.



ment. Il employa une somme de trois cents vingt mille livres pour une fondation d'aumônes secretes, qui sont distribuées par les Curés des lieux à des personnes auxquelles leur naissance ou leur état doit épargner la honte de la mendicité. » Un Roi, dit-il, ne doit » jamais s'informer s'il y a des Misérables » dans ses Etats, mais demander où ils » sont; & ne pas le demander à ses » Courtisans qui n'auroient pas de honte » de lui tendre la main comme les Sujets » les plus dignes d'éprouver les effets de » sa généreuse compassion «.

La suite de cet Ouvrage doit nous offrir encore d'autres monumens de l'amour du Roi de Pologne pour ses Sujets : » Et ils sont si multipliés, dit » un Témoin oculaire (1), qu'ils pour» roient faire dire de nous que, quel» que part que nous allions, nous mar» chons sur des prodiges «. Aussi la reconnoissance des Peuples assura-t-elle au Souverain le surnom de *Bienfaisant;* & Stanislas, le Prince qui figuroit le moins dans l'Europe par ses Forces, y devint le plus célebre par ses bienfaits. Tous les Souverains (2), ceux qui sentoient

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.
(2) *Ibid.*

le prix de ſon adminiſtration paternelle comme ceux qui ne devoient y voir qu'une cenſure indirecte de la leur, s'accordoient à lui payer le tribut d'eſtime que lui décernoit la renommée. Mais le plus grand admirateur du Roi de Pologne, & ſon plus digne Emule, c'étoit le Dauphin ſon petit-fils. Ce Prince, que la France pleure encore, ne ſe laſſoit point d'étudier ce grand Modele. Il aimoit ſur-tout à interroger l'expérience de ſon aïeul ſur le grand art de faire des Heureux (1). Et Staniſlas lui répondoit : » Mon fils, aimez » les Peuples, & vous tenez mon ſecret. » Ce ſentiment vous en dira bien plus que » je ne ſaurois vous en tracer ſur ce chapitre, & que ne pourroient même vous » en apprendre tous les Docteurs de la » Politique [XXXV].... «. En effet, c'eſt le cœur qui fait les Rois ; &, de quelque prix que ſoient les belles leçons que Staniſlas offre à ceux qui gouvernent, ſa gloire dans la Poſtérité ſera moins de les avoir inſtruits, que de n'avoir eu beſoin, pour leur tracer le portrait du meilleur des Rois, que de conſulter ſon cœur & de tranſcrire ſes actions [XXXVI].

(1) Lettre du Dauphin au Roi de Pologne.

Fin du Livre Cinquieme.



HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

LIVRE SIXIEME.

PARMI les Souverains dont les noms ſont inſcrits avec gloire dans les Faſtes de l'Hiſtoire, il en eſt beaucoup qui ne durent le luſtre & la proſpérité de leur Regne qu'à d'heureuſes circonſtances: aſſez bons pour approuver le bien, ils euſſent été trop foibles pour le procurer eux-mêmes. Enté, ſi je puis ainſi parler, ſur des Forces étrangeres, le Prince parut grand, mais l'homme ne l'étoit pas; &, ſans les reſſources du Prince, on eût ignoré l'homme. Il n'en eſt pas

ainsi du Roi de Pologne ; tout ce qu'il est, il le doit à son mérite personnel; &, s'il n'eût pas régné pour l'instruction des Rois, on l'eût encore proposé comme le modele des hommes, pour les talens de l'esprit, les qualités sociales & les vertus religieuses.

La Nature, prodigue de ses dons en sa faveur, sembloit avoir pris plaisir à réunir en lui toutes les graces extérieures qui attirent la confiance & disposent au respect. Ce Prince étoit d'une taille majestueuse, & d'une complexion saine & vigoureuse : il avoit tous les traits du visage heureusement proportionnés. Ses yeux annonçoient l'esprit & la douceur; & la franchise de son caractere se peignoit sur une physionomie ouverte & pleine de noblesse.

Esprit vif (1), actif, pénétrant, & tout-à-la-fois grand, élevé, simple & facile, il savoit se mettre à la portée de tous, en restant toujours lui-même à sa place. Les trais heureux & fréquens de son imagination vive & enjouée, semblables aux éclairs, en avoient le brillant & la promptitude : on se plaisoit à recueillir ses maximes & ses dits ingénieux.

(1) MSS. du Chevalier de Solignac.



Génie heureux & inventif (1) il sembloit créer les Arts en les faisant produire. Ses talens étoient presque universels; &, dans toutes sortes d'Ouvrages, nul autre ne saisissoit mieux ces justes rapports, cette symétrie heureuse, ces graces simples, ce goût délicat qui attache l'œil du Spectateur, & qui, sans forcer la Nature, lui donne plus d'élégance & de majesté.

Dans tous ses Ecrits (2) on apperçoit une suréminence de bon sens & de raison qui fait oublier celui qui parle, pour ne s'occuper que de la vérité des objets qu'il expose; & l'on ne peut douter que, simple Particulier, il ne se fût immortalisé par le genre de Littérature qu'il lui eût plu d'embrasser. Protecteur généreux des Sciences, comme Souverain, il s'en montra, comme Savant, l'Apologiste éclairé. Prenant à partie le Philosophe de Geneve [XXXVII], il le met en contradiction avec lui-même par des raisonnemens aussi pressans que lumineux, & en s'attachant moins à établir l'utilité assez reconnue des Sciences qu'à réfuter les sophismes ingénieux du Savant ingrat qui les calomnie.

---

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.
(2) *Ibid.*

Mais, comme c'eſt bien moins par les talens de l'eſprit & par la force du génie que l'on eſt homme, que par les qualités du cœur, l'hiſtoire du cœur ſera toujours la partie la plus intéreſſante de l'hiſtoire de l'homme, quoiqu'elle ſoit généralement la plus négligée dans l'hiſtoire des Princes. Leurs Hiſtoriens les croiroient-ils diſpenſés d'être hommes, ou s'ils craignent de dire quels hommes ils ont été? Quoi qu'il en ſoit, celui qui écrit l'Hiſtoire du Prince vertueux a l'avantage de pouvoir parler de lui auſſitôt après ſa mort; &, comme il ne rapporte que ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'il tient de Témoins oculaires, il n'a pas à craindre, même en ne racontant que des vertus, que ſes Contemporains lui reprochent de s'ériger en Panégyriſte lorſqu'il ne doit être qu'Hiſtorien. C'eſt l'heureuſe poſition où devoit néceſſairement ſe trouver l'Ecrivain chargé de tranſmettre à la Poſtérité les actions du Roi de Pologne. Auſſi entrerai-je avec confiance dans les détails de ſa vie privée les plus propres à nous convaincre qu'en lui l'homme égala le Prince s'il ne fut plus grand encore.

TOUT étoit ſagement ordonné dans la

vie de Stanislas, tout étoit réglé dans l'emploi de son temps. Toujours impatient de remplir les devoirs que la Religion & son Rang lui imposoient, ou ceux qu'il s'étoit prescrits lui-même, jamais il ne les différoit d'un instant, comme s'il n'eût eu que ce moment pour vivre & s'en occuper (1). Il envioit au sommeil les heures qu'il ne pouvoit lui refuser, & l'homme le premier levé dans le Palais du Roi c'étoit toujours le Roi lui-même. La premiere demi-heure qui suivoit son lever, il la consacroit à prier ou à méditer ses devoirs & les vérités du salut. Il s'occupoit ensuite des matieres qui devoient se traiter dans ses Conseils : il dressoit des notes sur les dépêches qu'il devoit faire pendant la journée, ou bien il concertoit avec quelques personnes de confiance l'exécution des plans qu'il avoit formés. Il assistoit assidument à tous les Conseils. Exact à s'y rendre aux heures qu'il avoit fixées, il se seroit reproché d'avoir fait perdre à un homme d'Etat le moindre instant d'un temps toujours précieux pour lui. Un jour que ses Ministres l'avoient fait attendre lui-même pendant

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.

près d'une heure, il ſe contenta, pour tout reproche, de leur dire en riant: » Meſſieurs, je vous crée Sénateurs » Polonois, avec le privilege de venir le » ſoir quand je vous aurai mandés pour » le matin, & le matin lorſque je n'aurai » beſoin de vous que le ſoir «. Dans le Conſeil, Staniſlas écoutoit le rapport de ſes Miniſtres, peſoit leurs avis, & décidoit toujours par lui-même.

A certains jours, toutes les affaires réglées & tous les devoirs remplis, il lui reſte quelques heures de liberté : elles ſont pour lui les momens de la plus douce jouiſſance. C'eſt alors que, ſeul dans ſon cabinet & tout entier à lui-même, il ſavoure cette joie délicate & pure de l'eſprit que ne goûterent jamais, que ne ſoupçonnent pas même les Princes inappliqués, & ces Riches voluptueux que leurs penchans groſſiers courbent ſans ceſſe vers les plaiſirs des ſens. Au milieu d'occupations toujours dignes de l'homme, il n'a point à craindre que l'œil indiſcret de la Curioſité lui ſurprenne le ſecret de ſon travail : s'il ne médite pas, il s'applique à la lecture, ou il écrit. Le livre qu'il lit, c'eſt un Ouvrage ſur la Juſtice & les Lois, c'eſt un Traité de la Morale évangélique ; ce



qu'il écrit, ce ſont des projets qu'il vient de former pour le ſoulagement des Miſérables, ce ſont des vuës plus générales de bien public, qui feroient le bonheur des Nations, ſi elles étoient adoptées par les Princes qui les gouvernent : quelquefois il minute des réfutations victorieuſes de ces ſyſtêmes nouveaux qu'il voit avec douleur s'accréditer autour de lui, enhardis par la foibleſſe ou protégés par la connivence des Miniſtres de l'Autorité.

Staniſlas, dans ſon domeſtique, étoit le Maître le plus aimable. Sans avoir les foibleſſes de Henri IV, il en avoit l'enjouement, la bonté d'ame, & le cœur tout entier. Ami de l'ordre, il demandoit de l'exactitude dans le ſervice du Roi ; mais nul Particulier ne fut jamais plus commode & moins exigeant que lui pour le ſervice de ſa Perſonne. Souvent il prévenoit le lever de ſes Valets-de-chambre, & les éveilloit lui-même. Il connoiſſoit par leurs noms tous les Officiers de ſa Maiſon, & tous avoient le droit de s'adreſſer à lui directement, de lui expoſer leurs beſoins ou ceux de leurs familles, & il eût été fâché que le dernier d'entre eux ſe fût retiré de ſa préſence avec un viſage triſte. Si quel-

qu'un ſe préſentoit à contre-temps, il commençoit par lui faire remarquer ſon indiſcrétion, & finiſſoit toujours par l'écouter avec bonté. Un Palefrenier avoit pénétré juſque dans le cabinet du Roi: le Prince, occupé alors à minuter une dépêche pour la Cour de France, ne l'apperçoit pas; celui-ci touſſe longtemps, fait du bruit avec ſes gros ſouliers; le Roi croit que c'eſt ſon Valet-de-Chambre, & continue ſon travail: mais le Palefrenier, croyant avoir aſſez attendu, lui adreſſe la parole: » Sire, » je ſuis Jacques. — Et que fait Jacques » ici, dit le Roi, pourquoi Jacques ſi » matin? Il faut donc que je quitte le » Roi de France & mes affaires d'Etat » pour écouter maître Jacques? Allons, » dis-moi donc ce que tu veux «. Jacques expoſe au Roi que ſa femme eſt accouchée: qu'étant comme lui au ſervice de Sa Majeſté, elle ne peut pas nourrir ſon enfant, & qu'il n'a pas le moyen de payer les mois de nourrice. » Hé bien, lui dit Staniſlas, va-t-en » trouver Alliot de ma part, dis-lui de » te porter ſur ſon état pour cinquante » écus de gratification que je te fais » pendant trois ans, pourvu que tu t'ac» quittes bien de ton ſervice «. Jacques



ſe retira plus pénétré de reconnoiſſance envers ſon bon Maître, que ne le furent jamais les grands Seigneurs pour les millions que leur prodiguent les grands Rois au préjudice des Peuples.

Tous les Officiers du Roi de Pologne qui avoient beſoin de ſa protection, pouvoient la réclamer avec confiance, ſûrs de l'obtenir dès que leurs prétentions étoient raiſonnables. » Il eſt bien juſte, » diſoit-il, que nous accordions, dans » l'occaſion, quelques minutes de notre » temps à des hommes qui paſſent toute » leur vie à notre ſervice «. Un Particulier, qui n'étoit pas inconnu au Roi parce qu'il ſe diſtinguoit dans ſa profeſſion, ſe trouvoit impliqué dans une mauvaiſe affaire, ſans que toute ſon innocence pût lui en garantir les ſuites: il vint ſe jeter aux pieds du Prince, le conjurant de l'aider à ſauver ſon honneur: » Ce n'eſt point une grace que » je vous accorderai, lui répondit Sta- » niſlas, c'eſt une juſtice que je vous » dois & que je vous rendrai volon- » tiers «. Sur le champ il écrivit aux Juges que, ſans prétendre dicter l'Arrêt qu'ils devoient prononcer, il leur donnoit avis qu'il doutoit ſi peu de l'innocence du Sujet accuſé, qu'il ſe propoſoit

de lui donner des Lettres de Noblesse pour récompenser en sa personne la probité jointe à des talens distingués. Un jour que le Roi de Pologne avoit reçu de la Cour de France une réponse favorable à un de ses Officiers, pour lequel il avoit sollicité lui-même un emploi. » Je ne puis différer jusqu'à demain, » lui écrivit-il sur le champ, à vous » faire part de la Lettre que j'ai reçue » de M. de Machaut. Je crois qu'enfin » mes vœux seront accomplis, & que » je pourrai vous être utile «. Comme ce Prince ne laissoit pas de Successeur en Lorraine, ses Gardes étoient exposés à se trouver sans état après sa mort. Un des Officiers, que cette perspective inquiétoit, prit la liberté d'en parler au Roi : „ Sire, lui dit-il, quand l'affection & la reconnoissance ne nous commanderoient pas de veiller à votre conservation, nous y serions encore portés par un puissant intérêt. — Et quel est donc cet intérêt ? — C'est que nous mourrons tous le même jour que Votre Majesté. — Voilà bien parler, mais avouez pourtant que je fais mieux encore : mes arrangemens sont pris avec le Roi mon Gendre ; &, dussent mes Gardes se réjouir de ma mort, je veux

e lorfqu'elle arrivera, ils paffent au
vice d'un plus grand Maître que moi.
Au moins, Sire, ils n'en auront ja-
iis de meilleur ni de plus généreux.
Hélas, mon ami, continue le Roi, en
puyant la main fur l'épaule de celui
qui il parloit, je ne fais pas la centieme
rtie de ce que je voudrois faire pour mon
uvre Peuple : il y a encore de la mifere,
le fais, & je ne puis fuffire à tout, cette
e m'afflige «. L'Officier ne put entendre
dernieres paroles fans répandre des
mes, & Staniflas en verfoit avec lui.
Rois de la Terre, fentez ce que valent
larmes, & vous êtes dignes de régner !
Après avoir fait du bien pendant fa
à tous ceux qui avoient eu l'avan-
ge d'être à fon fervice, ce bon Maître
ır laiffa, en mourant, des gratifications
des penfions proportionnées au temps
à l'importance de leurs fervices ; auffi
us le pleurerent comme un Pere, &
regrettent encore aujourd'hui.
Dans ces heures où les Souverains
plus férieufement occupés doivent,
r état, fe livrer au Public, & fouvent
Public frivole & défœuvré, le Roi
Pologne, naturellement ennemi de
t appareil de majefté qui repouffe la
nfiance en commandant trop de ref-



pect, se montroit à ses Courtisans sous l'extérieur le plus simple, avec cet air de bonté, ces manieres affables, ce ton même de gaieté qui invite les hommes à produire leurs véritables sentimens. Attentif alors à témoigner à tous quelques égards, suivant les rangs & les personnes, il en avoit de marqués pour les talens, & de plus marqués encore pour la vertu. Il toléroit les propos ridicules, car les oreilles des Rois en entendent aussi; il plaisantoit sur ceux qui n'étoient que frivoles, mais il condamnoit hautement tout ce qui eût pu altérer les vrais principes. Une de ses craintes dans les conversations familieres, étoit de laisser appercevoir la supériorité de son génie; & sa plus grande attention, de faire briller l'esprit des autres en faisant disparoître le sien à propos. Quoiqu'il se proposât toujours d'instruire en conversant, il le faisoit avec tant de délicatesse & des ménagemens si ingénieux, que personne ne soupçonnoit son but, lors même qu'il l'avoit atteint; en sorte que, souvent, le Prélat & l'homme d'épée, le Magistrat & le Ministre se flattoient de lui avoir suggéré des vues, tandis que le Roi s'applaudissoit de son côté de leur avoir fait goûter d'utiles leçons en leur demandant des conseils.

Ce Prince possédoit éminemment l'art
ficile, mais utile pour un Roi jaloux
la confiance des Peuples, de savoir
scendre avec dignité jusqu'à la dernière
sse de ses Sujets. Quand il paroissoit en
blic, c'étoit toujours avec cette popu-
ité séduisante qui subjugue les cœurs,
qui plaisoit d'autant plus aux Lorrains
'elle leur rappeloit le souvenir de
opold, le plus aimé de leurs Ducs (1).

---

(1) Léopold étoit un de ces Princes humains &
ulaires dont la mémoire est long-temps en véné-
on chez les Peuples qu'ils ont gouvernés. S'il fit
ins de bien que Stanislas à la Lorraine, il eut la
ire d'y réparer de plus grands maux *. Le Duc
arles V son pere, s'étant déclaré contre Louis XIV
faveur de la Maison d'Autriche, s'étoit vu dépouillé
ses Etats. La Lorraine, traitée depuis long-temps
les François en pays de conquête, n'offrit à Léopold,
son avénement au Trône, que des Malheureux à
ourir & des ruines à réparer. Cette triste situation
igea l'ame sensible du Prince, mais sans le décou-
er. A ses ordres, le Laboureur & l'Artisan, devenus
dats sous le Regne précédent, reprirent leurs an-
nnes professions, les Atteliers & les Manufactures
repeuplerent d'Ouvriers, les Arts & les Sciences
urent des encouragemens, la Noblesse rentra dans
Terres. De son côté, le Souverain bornoit sa dé-
ise, modéroit les impositions, & partageoit ses
enus avec les Officiers ruinés à la guerre. Bientôt la
rraine prit une face nouvelle; &, par le talent
eut Léopold de ménager ses puissans Voisins, il fit
céder la paix & l'abondance à tous les désordres
l'anarchie. » Je quitterois demain ma Couronne,
lisoit-il, si je ne pouvois faire des Heureux «.

* *Mss. du Chevalier de Solignac.*

Stanislas, dans ses voyages ou dans les promenades qu'il faisoit à pied, se plaisoit, comme Henri IV, à adresser la parole aux Particuliers qu'il rencontroit; & il ne craignoit pas d'avilir la Majesté en entretenant quelquefois de leur profession le Laboureur & l'Artisan. L'Ouvrier qui, aux yeux du vulgaire & à ses propres yeux même, n'est qu'un Ouvrier, devenoit un homme dès que Stanislas lui avoit parlé. Les sentimens s'éveilloient en lui, il s'appercevoit de l'utilité de son existence dans la Société, & se sentoit des forces qu'il n'avoit pas encore soupçonnées. Un jour que le Roi de Pologne visitoit les matériaux que l'on préparoit pour la reconstruction d'une aile de son Château, ayant à sa suite les Officiers de la Garnison de Nancy, un jeune homme, à la vue d'une multitude d'Ouvriers courbés sur les pierres qu'ils tailloient, dit assez haut pour être entendu du Roi & des Ouvriers : » Voilà bien des bûches qui martelent des pierres. — Vous vous trompez beaucoup, Monsieur le Chevalier, » dit le Roi avec vivacité ; tous les hommes sont des hommes, & ceux que » vous voyez sont des hommes estimables, puisqu'ils nous sont utiles «.



S'avançant en même temps au milieu de l'Attelier, il demande à ses Courtisans si, parmi cette multitude de pierres qui paroissoient toutes se ressembler, ils pourroient distinguer celles qui avoient été taillées de la même main? Tous répondirent qu'il leur paroissoit impossible de le faire. Le Roi commanda aux Ouvriers de reconnoître chacun leur ouvrage : ils le reconnurent sans peine. » Avouons, Messieurs, continua Stanislas, » que voilà déjà un bel instinct pour » des Bûches; mais peut-être leur trou» verons-nous quelque chose de plus » encore « : il prit un compas, & se mit à comparer les proportions de quelques pierres qui devoient se rapprocher dans l'édifice. S'il louoit l'ouvrage, l'Ouvrier avoit soin de se faire connoître par une profonde révérence; s'il parloit de maladresse, personne ne remuoit. Tandis que le Roi suivoit l'Attelier, un Maître-Compagnon qui vouloit que l'on pensât à lui, dit qu'il avoit tracé la coupe des pierres, & que ses Camarades n'avoient que le mérite du coup de cizeau. Ceux-ci, piqués du propos, prétendirent que ce n'étoit pas chose si difficile que de marquer la coupe des pierres d'après le dessein d'un bon Architecte, & qu'ils la

ſeroient eux-mêmes quand on voudroit.
» Hé bien, mon ami, dit le Roi, en
» jetant un porte-crayon d'argent à celui
» qui paroiſſoit parler avec le plus de
» confiance, trace-moi ſur ce bloc la
» coupe d'une pierre angulaire pareille
» à celle qui eſt à côté, & ce beau
» porte-crayon eſt à toi «. L'Ouvrier
la traça avec la plus grande préciſion.
» Voyez-vous, dit Staniſlas, en ſe tour-
» nant vers ſes Courtiſans, je voudrois
» avec des crayons faire de ces *Bûches*
» autant d'Architectes «. Au retour de
ſa promenade il trouva les Ouvriers raſ-
ſemblés, mangeant un morceau de pain
bis & buvant de l'eau, il ordonna à un
de ſes Officiers de leur faire apporter
du vin, ce qui fut fait ſur le champ.
Le Prince les voyant en belle humeur,
s'aſſied auprès d'eux ſur une pierre; &,
pour rendre complete la leçon dont pa-
roiſſoient avoir beſoin les jeunes Officiers
de ſa ſuite, il établit un parallele entre les
Gens de guerre & les Tailleurs de pierres;
faiſant juges ces derniers, auxquels il
a ſoin de préparer l'avantage par la ma-
niere de leur préſenter les queſtions.
Bientôt ces hommes, ſi groſſiers en
apparence, trouverent au fond de la
bouteille les raiſons les plus favorables

à



à leur cauſe : Les Maçons qui bâtiſſent les maiſons des Villes & leurs fortifications, furent des hommes eſſentiels & les garans de la ſureté publique & particuliere ; mais quel métier que celui du Guerrier qui détruit les ouvrages du Créateur, comparé à la profeſſion du Maçon qui les embellit ! Le Soldat, après avoir été mis au-deſſous de l'Ouvrier, fut mis en parallele avec ſon ouvrage, & jugé de moindre valeur encore, puiſqu'on expoſe des milliers de Soldats à perdre la vie pour garantir une muraille, ouvrage du Maçon. On n'avoit parlé que des Soldats : » Et de ces Meſſieurs les » Officiers, reprit le Roi, qu'en dirons-» nous ; car ils mettent leur art deſtruc-» teur du genre-humain bien au-deſſus du » noble métier d'un Tailleur de pierres ? » — Sire, répond humblement un des » aſſiſtans, ces braves Meſſieurs ne ſont » pas ſans doute auſſi cruels ſur la breche » que les bourreaux de Soldats qu'ils y » envoient «. Le Roi rioit encore de l'Epigramme avec ceux qu'elle attaquoit, lorſqu'un petit homme, tout contrefait & caché dans la foule, venant à l'appui de ſon camarade, ajouta, du ton de voix le plus niais : » Et puis, Sire, quand » d'aventure ces Meſſieurs auroient fait

» faire par-ci par-là quelques enterre-
» mens à la guerre, combien de Bap-
» têmes ne font-ils pas faire à Nancy?
» — Sauve qui peut, Meſſieurs, s'écria
» le Roi en ſe retirant; nous avons fait
» parler les *Bûches*, voici qu'elles mor-
» dent cruellement ». C'eſt à ceux qui ſavent apprécier de pareils traits par la moralité qu'ils renferment, à juger ſi toute leur ſimplicité les rend indignes de figurer dans l'Hiſtoire; mais on n'eſt plus ſurpris de voir le développement des talens & le progrès rapide des Arts parmi les Sujets d'un Prince qui poſſede ſi bien lui-même le talent d'inſpirer aux moindres des hommes, avec une louable confiance en leurs forces, l'eſtime de la profeſſion qu'ils exercent, & le déſir de s'y diſtinguer.

Les plaiſirs du Roi de Pologne étoient auſſi innocens, que ſes occupations étoient ſérieuſes: ſes délaſſemens ordinaires étoient la promenade, la converſation avec des perſonnes choiſies, & quelquefois la chaſſe. Il ne jouoit que le jeu des échecs, & il y trouvoit peu d'antagoniſtes de ſa force. Il s'étoit fait un amuſement de la Mécanique, qu'il poſſédoit parfaitement. Il manioit auſſi le paſtel; mais il ſe connoiſſoit mieux en peinture



?'il n'y réussissoit. Il avoit le goût dé-
at & sûr en Musique, & il en étoit
and amateur. La Musique de Versailles,
oique composée de Sujets du premier
érite, lui paroissoit lâche, &, à bien
s égards, inférieure à celle de Luné-
lle. Louis XV lui ayant demandé si les
usiciens Lorrains recevoient de plus
os appointemens que les François?
Pas du tout, répondit Stanislas; mais
ici vous payez vos Musiciens pour ce
qu'ils savent, au lieu que moi je paie
les miens pour ce qu'ils font «. Un
discret faisoit un jour remarquer au
ince la somme qu'il employoit pour
procurer ce plaisir, le seul qui lui
ûtât : » Je l'ai calculé comme vous,
répondit le Roi; mais vous savez que
je préfere l'harmonie d'un concert à
la somptuosité d'un repas; & s'il faut
diminuer quelque chose de ma dépense,
j'aime mieux retrancher un plat de ma
table, qu'un instrument de ma Mu-
sique «. Comme le Réformateur avoit
uche à Cour, il ne jugea pas à propos
nsister sur l'avis.

Le goût du Prince devient bientôt
lui de ses Courtisans. On ne connois-
it que les plaisirs innocens à la Cour
: Lorraine, & le ton d'aisance & de



gaieté qui y régnoit, en faisoit un séjour délicieux, toujours regretté de ceux qui en avoient une fois goûté les charmes.

En s'occupant sans cesse du bonheur de ceux qui l'environnoient, Stanislas méritoit d'être heureux lui-même, & personne en effet ne le fut plus que lui dans ses rapports domestiques les plus intimes. Pere, époux (1), aïeul ou bisaïeul, il n'eût pu dire lui-même sous lequel de ces noms il étoit plus tendrement aimé; & les trois générations dont il étoit chef ne lui offroient que des sujets dignes de lui. Ce Prince faisoit tous les ans un voyage à Versailles, où sa seule présence, tant est grand l'ascendant de la Vertu, produisoit une sorte de révolution, & sembloit enchaîner l'activité de toutes ces passions rivales qui fermentent & se combattent au sein des grandes Cours. Son séjour en France eût été long, s'il eût été fixé par le vœu de sa famille & celui de son

(1) Catherine Opalinski, la digne épouse du Roi de Pologne, sut, comme lui, se montrer supérieure aux vicissitudes de la Fortune, & trouver son bonheur dans la vertu. Son premier soin étoit de plaire à son époux, & sa plus douce occupation de soulager les Misérables. Elle mourut avant le Roi, qui consacra par des monumens religieux la tendresse qu'il avoit pour elle.



ur ; mais, au bout de trois semaines, devoir commandant au sentiment le onduisoit dans ses Etats. Chacun eût ılu pouvoir l'y suivre : le Dauphin -tout étoit inconsolable de ne pouvoir longer les entretiens secrets qu'il oit tous les jours avec lui sur les yens de préparer le bonheur des iples. Les Traités des Politiques ne paroissoient pas comparables aux le- ıs qu'il recevoit de ce grand maître, qu'il s'appliquoit à retracer dans sa ıduite. Aussi Stanislas se flattoit-il l'espérance de se survivre à lui-même s ce digne Rejeton : il jouissoit déjà, anticipation, de tout le bien que ırroit faire un jour ce Prince dans gouvernement d'un grand Royaume. ıce illusion, mais illusion pourtant ! petit-fils mourut avant l'aïeul ; & Roi de Pologne, ce Prince que nous ns vu si courageux dans le péril & onstant dans les revers, sentit, en renant sa mort, ce qu'il n'avoit ja- s éprouvé, & s'écria, dans l'excès son accablement : » La perte réitérée 'une Couronne n'a fait qu'effleurer ıon cœur, celle de mon cher Dau- hin l'anéantit «.

i quelque chose put tempérer la dou-

leur de Stanislas, ce fut l'espérance que les enfans du Dauphin seroient un jour les héritiers des vertus de leur pere. » Mes freres & moi, lui écrivoit le Duc » de Berry dans cette triste circonstance, » mes freres & moi sommes pénétrés » de la douleur la plus profonde, & » elle nous est commune avec Votre » Majesté.... Nous vous prions d'être » persuadé que vous trouverez tou- » jours en nous les mêmes sentimens » d'amour, d'attachement & d'admira- » tion qu'avoit pour vous le tendre & » digne pere que nous venons de per- » dre «. Toutes les Lettres que le Roi de Pologne recevoit de sa famille étoient, comme celle-ci, l'expression de sentimens également honorables & pour le Prince qui les inspiroit, & pour les Coeurs qui les manifestoient [XXXVIII.]

Tandis que Stanislas paroissoit se livrer tout entier à sa famille & à son domestique, il ne cessoit d'avoir les yeux ouverts sur ses Sujets, suivant sa maxime, » qu'un Roi doit aimer sa famille, & vivre » pour ses Peuples «. Dans l'ordre de ses bienfaits, la classe des Misérables étoit, comme nous l'avons vu, celle des Privilégiés ; &, parmi les Misérables, sa charité ingénieuse savoit distinguer,



encore, par des soulagemens plus efficaces, ceux dont la misere étoit aggravée par d'autres maux ; le soin des Pauvres malades, par exemple, passoit avant celui des Pauvres. Il se fit rendre compte de l'état des Hôpitaux, & il prit des mesures aussi sages pour l'administration des biens que pour le service des Malades. Par-tout où ces Etablissemens ne suffisoient pas, il y suppléa. » Je ne » veux pas, disoit-il, qu'il y ait un » genre de maladies dont mes pauvres » Sujets ne puissent se faire traiter gra» tuitement «. Et en effet, par ses soins, & moyennant une somme de cinq à six cents mille livres, il procura cet avantage à la Lorraine. Des Religieux Hospitaliers, versés dans la Chirurgie & la Pharmacie, doivent faire des visites exactes, & distribuer gratuitement des remedes aux Prisonniers & aux Pauvres malades de la Capitale, ainsi qu'aux Habitans des Campagnes. Les plus habiles Médecins, dans les maladies épidémiques, doivent s'assembler pour consulter sur les moyens d'y apporter remede, & donner gratuitement leurs soins aux Pauvres qui en sont attaqués. Les Pauvres, qui auroient besoin de prendre les eaux, jusqu'au nombre de soixante

par an, trouvent à Plombieres un lit, la nourriture & le traitement gratuits. Lunéville offre les mêmes avantages à ceux qui ſont incommodés de la pierre: des Chirurgiens expérimentés leur en ſont l'extraction & les panſent gratuitement juſqu'à parfaite guériſon. En faveur des Malades qui ne demandent pas à être admis dans les Hôpitaux, Staniſlas fonda des diſtributions gratuites de bouillon. Ce ſont des Sœurs de la Charité qui le portent aux Malades; & le Fondateur n'exclut du droit au bienfait, que les perſonnes décriées pour leurs débauches, ou celles qui ſeroient attaquées des maladies qui en ſont les ſuites, auxquelles il laiſſe néanmoins la reſſource des Hôpitaux publics.

Quoique les priſons ne ſoient pas conſtruites pour la commodité de leurs habitans, le Roi de Pologne jugea digne de ſa charité de pourvoir à ce que les Malheureux qui y ſont détenus, ne ſouffriſſent pas, outre la peine de la captivité à laquelle ſeule ils ſont condamnés, celle de l'infection & des maladies qui en ſont les ſuites. Il employa, pour en procurer la ſalubrité, environ deux cents mille livres: » Trop heureux, diſoit-il, » ſi je pouvois à ce prix faire germer



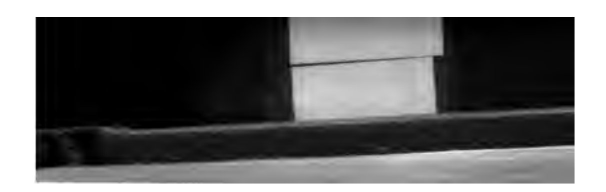
» le remords avec la reconnoissance, » dans ces lieux habités par le crime «.

Voulant offrir à des familles honnêtes, mais peu fortunées, le moyen de se débarrasser d'un sujet vicieux & capable de déshonorer son nom, il fit aux Freres des Ecoles Chrétiennes des dons en terres & édifices, qui les mettent en état de recevoir tous les Pensionnaires de force qui leur sont adressés, moyennant la somme de trois cents livres pour leur pension & leur entretien annuel.

Outre tant d'Etablissemens & toutes ses charités de fondation, Stanislas répandoit encore bien des aumônes particulieres qui ne seront jamais connues, mais qu'il est permis de soupçonner, d'après les Mémoires qui m'ont été communiqués. Je lis sur un Billet écrit de la main du Prince : » Bon jour, mon cher » Alliot, porte-toi bien, je pars ; » envoie-moi le tableau des aumônes » que j'ai résolu de distribuer dans les » Villes par où je passerai, comme tu » l'as dressé «. Je vois une somme de cent vingt mille livres donnée à la priere de la Reine de France aux Pauvres de la Ville de Paris, & des sommes bien plus considérables encore employées pour la subsistance des Jésuites François qui, à

que de deux millions. C'est ce qu'auront peine à imaginer ces Riches abymés dans le luxe, ou dépouillés par leurs Intendans ; mais je dirai plus encore : Bien loin que Stanislas, comme le répandoient les bruits publics, tirât rien de la France au-delà des deux millions qu'il s'étoit réservés, il comptoit plusieurs François parmi ses Pensionnaires ; & , ce qui paroîtra plus extraordinaire encore, c'est que la Reine de France elle-même en augmentoit le nombre. Cette Princesse l'ayant engagé à contribuer à un Etablissement, qui se formoit à Paris sous ses auspices pour l'instruction chrétienne des enfans des Pauvres, il adressa ce commandement à l'Intendant de sa Maison : « J'ai résolu, mon cher Alliot, de » donner douze mille livres tous les ans » à la Reine de France, cent pistoles par » mois ; portez cet article sur l'état ; mais » comme le premier paiement ne commencera qu'au mois de Juillet, des » cent pistoles de Juin vous donnerez » cinq cents livres au pauvre N. pour » l'aider à s'équiper pour la Campagne, » & vous remettrez à Mr le Primat cinq » cents livres qu'il a avancées pour une » aumône que j'ai faite ici ».

C'étoit sans ostentation & sans le



moindre retour de complaisance, que le Roi de Pologne dispensoit tous ces bienfaits. Il répandoit ses aumônes avec l'empressement & la modestie de l'homme de cœur qui paie ses dettes; aussi le moyen de lui plaire n'étoit-il pas de lui exagérer le bien qu'il avoit fait, mais de lui en proposer encore qu'il pût faire. Un Seigneur, qui avoit quelquefois eu part lui-même aux libéralités du Prince, lui disoit un jour qu'il ne manqueroit plus à tant de beaux Etablissemens qu'il avoit faits en faveur des Pauvres, que celui de quelques centaines de carrosses à leur usage. Il vouloit faire un compliment; mais le Roi, moins sensible à ce que le propos présentoit de flatteur pour lui qu'à ce qu'il avoit de peu charitable pour les Pauvres, répondit en suivant l'ironie: » Non, non, M. le Comte, je » n'ai déjà que trop d'importunités à » essuyer de la part des Mendians en » carrosses, je me garderai bien d'en » augmenter le nombre; mais aussi je » désirerai toujours que les plus misé» rables de mes Sujets ne soient pas » réduits à marcher pieds nus «.

C'est par ces sentimens qu'un Roi regne sur les cœurs; & quand même il n'auroit pas le bonheur de pouvoir

les mettre en action comme faisoit le Roi de Pologne, il deviendroit encore, comme Henri IV, l'Idole de sa Nation par les seuls efforts qu'il feroit pour la rendre heureuse.

Cependant Stanislas, après avoir réalisé en Lorraine plus que tous les projets qu'ont coutume de former les Rois que l'on cite pour modeles, ne borne pas encore là ses soins paternels : il eût cru n'avoir rempli que la moindre partie de ses devoirs, si, après avoir pourvu aux besoins physiques de ses Peuples, il eût négligé de s'occuper de leur bonheur moral. Il eut toujours pour but de faire d'eux, tout-à-la-fois, & des Sujets heureux, & des hommes vertueux. De là ces recherches profondes qu'il fit toute sa vie sur les maux de l'ame & les passions qui la tyrannisent ; de là cette application constante à étudier les mysteres de notre nature. Il la suit, il l'observe, il l'anatomise, pour ainsi dire, il descend jusqu'à la source profonde de ses miseres; &, la plaie qu'il a sondée en vrai Philosophe, il s'applique à la guérir en Médecin charitable.

Et d'abord, il montre à l'homme que l'homme lui-même est le premier artisan des maux dont il se plaint. Il lui apprend

que c'eſt au-dedans de lui-même qu'il doit chercher le bonheur qui le fuit. Que chacun, ſelon lui, au lieu de porter au loin ſon zele réformateur, l'exerce ſur ſes propres défauts, & bientôt la réforme générale ſe trouvera faite [XXXIX]. Car pourquoi les Sociétés qui, dans l'ordre de la Providence, devroient faire le plus doux charme de la vie, y répandent-elles au contraire les chagrins & l'amertume, ſi ce n'eſt parce que chacun s'y produit avec toutes ſes imperfections? On devroit y porter la politeſſe, la douceur & la modeſtie. On ſe plairoit mutuellement par ces vertus, on ne peut que ſe moleſter & s'aigrir par les défauts contraires.

Autre ſource des miſeres de l'homme, au jugement de Staniſlas, l'inconſtance, & ſouvent l'injuſtice de ſes déſirs : à peine en a-t-il ſatisfait un, que, peu ſatisfait de lui-même, il en conçoit de nouveaux. Perſonne ne veut apprendre à ſe contenter, perſonne ne ſait jouir en paix de ce qu'il a, ni attendre en repos ce que la Providence lui réſerve. Nous nous hâtons d'arracher dans ſa verdeur le fruit qui peut-être nous eût été offert dans ſa maturité. On intrigue, on s'inquiete, on s'agite ; &, quoique ſouvent

ce ne ſoient que des chimeres que nous pourſuivons, nous n'en ſommes pas moins ardens à écarter ceux qui les pourſuivent avec nous. On ſe choque, on ſe heurte, on ſe déchire, on achete mille chagrins cuiſans au prix de ſon repos. En modérant ſes déſirs & en les rectifiant, on eût trouvé au-dedans de ſoi-même le bonheur qu'on a follement cherché où il n'étoit pas [XL]. Le ſeul déſir naturel que Staniſlas permette à l'homme d'écouter, c'eſt celui d'aſpirer à la reconnoiſſance de la Poſtérité par des actions louables. Ce déſir n'altere point la paix de l'ame qui l'a conçu, & loin de troubler l'ordre de la Société, il y fait naître l'émulation des vertus. Mais un déſir bien plus digne de l'homme & plus ſatisfaiſant pour un grand Cœur, c'eſt celui du Héros Chrétien qui, par ſes pures vertus, ambitionne de vivre dans la véritable Immortalité.

Ce n'eſt cependant point aux paſſions que ce Prince veut que l'on attribue les déſordres de la Société, dont on a coutume de les accuſer. Les paſſions, au contraire, produiroient le plus grand bien dans l'ordre moral, ſi elles étoient ſagement tempérées; & ſi l'homme, au lieu de céder à leur fougue, s'appliquoit



à les maîtriſer lui-même, & à en diriger l'énergie vers des objets louables [XLI]. Il regarde les plus ſublimes vertus & les excès les plus condamnables comme les effets des mêmes paſſions. Le bon uſage ou l'abus en fait le mérite ou le crime; & l'homme courageux, qui a triomphé des paſſions qui commençoient déjà à l'égarer, a, ſelon lui, un avantage ſur le Sujet qu'elles n'ont jamais détourné des ſentiers du devoir, c'eſt qu'ayant gémi ſous leur joug oppreſſeur, il ſera plus ſoigneux à conſerver l'empire qu'il doit aux efforts de ſa vertu [XLII].

L'aveuglement de l'homme ſur ce qui pourroit le rendre heureux eſt tel, au jugement du Roi de Pologne, que, bien loin de s'appliquer à la recherche de ce qui feroit ſon bonheur, il ſemble prendre plaiſir à s'écarter des voies qui lui ſont indiquées pour le trouver [XLIII]. S'il paroît le chercher, c'eſt toujours où il n'eſt pas, & l'illuſion eſt générale. Les Grands, les Favoris des Rois, & les Rois eux-mêmes, que l'on croit communément au comble du bonheur, en ſont, pour l'ordinaire, plus éloignés que le Vulgaire qui leur porte envie [XLIV]. Mais la plus dangereuſe de toutes les erreurs, c'eſt qu'après que l'on s'eſt ſi

groffiérement mépris fur la voie qui conduit au bonheur, on effaye encore de fe confoler de ne l'avoir point trouvé, en le fuppofant dépendant des êtres chimériques de Fortune & de Hafard, au lieu de fuivre des yeux de l'efprit cette main puiffante de la Providence attentive à le difpenfer à qui fait le mériter [XLV].

Ce trifte tableau des miferes humaines parle au cœur de Staniflas ; & l'homme malheureux, pour l'être par fa faute, ne lui paroît que plus digne de fes foins compatiffans. Il l'invite à prêter l'oreille aux leçons de la Sageffe, qui auront la vertu de charmer fes maux. Il l'avertit de prendre garde, s'il en eft temps encore, de ne pas fe condamner lui-même à une fuite de dangers inévitables par le choix inconfidéré d'un état de vie [XLVI]. S'il eft dans l'infortune, il l'engage à fe foutenir par l'efpérance [XLVII]. S'il eft foible, il veut qu'il cherche un appui à fa foibleffe dans l'amour de fes femblables [XLVIII]. S'il aime les plaifirs, il lui en montre les douceurs dans l'accompliffement des devoirs de la Morale [XLIX]. Enfin, s'il eft riche & puiffant, & fur-tout s'il eft Roi, il lui montre d'un côté, dans le pouvoir habi-

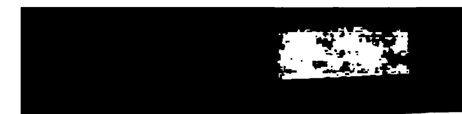


de faire des Heureux, une ſource
riſſable de plaiſirs toujours purs, &
'autre, le crime & la honte qu'il y
oit de laiſſer ſouffrir & languir dans
ſemblables l'humanité qu'il pourroit
ager [L].
Mais, ſachant apprécier les moyens
l indique de ſe procurer le bonheur,
Roi de Pologne juge lui-même qu'ils
ient inefficaces s'ils n'étoient conſa-
par des motifs ſurnaturels; en ſorte
les agrémens perſonnels, les talens
l'eſprit, les qualités du cœur, &
es les vertus ſociales qui peuvent
lre un homme aimable aux autres,
auroient ſeules rendre cet homme
tent de lui-même. Qu'on lui accorde
ore les dons de la fortune & l'éclat
a gloire, les plaiſirs des ſens, avec
nté pour en jouir, & des amis pour
partager, tout cela ne ſauroit conſ-
er le vrai bonheur. La vertu ſeule,
a vraie vertu, a le privilege excluſif
aire des Heureux; &, comme il n'eſt
onne qui ne puiſſe pratiquer la vertu,
'eſt aucune condition qui ne puiſſe
endre au bonheur le plus complet
la créature puiſſe ſe promettre ici-
Mais, de peur qu'on ne donne dans
ſion de ces commodes Docteurs du

jour, pour qui tout eſt vertu dans l'homme, excepté la vertu même, Staniſlas nous déclare que le parfait bonheur ne ſauroit être que le fruit des vraies vertus, & qu'il n'y a de vraies vertus que celles qu'avoue la vraie Religion.

Ce Prince n'eſt pas ſurpris que cette Religion ſainte & divine obtienne tous les jours les ſacrifices les plus généreux: il n'eſt pas ſurpris que l'Ame vertueuſe, pleine du ſentiment de ſa grandeur, libre des agitations du remords, toute occupée de ſa haute deſtinée, ſache ſouffrir avec conſtance, & mourir avec joie; mais, que des Philoſophes Païens ſe ſoient condamnés à tous les ſacrifices de la Vertu ſans motifs ſurnaturels, étoit-ce folie, étoit-ce ſageſſe? Staniſlas n'oſeroit le décider.

Après avoir introduit l'homme dans la route du vrai bonheur, le Roi de Pologne le prémunit contre les dangers & les obſtacles qu'il doit y rencontrer. » Ceux, dit-il, qui devroient être à » l'abri de la calomnie, ſont d'ordinaire » ceux qui l'évitent le moins. Pour nuire » plus ſurement aux perſonnes vertueu- » ſes, qu'on n'aime point, on leur im- » pute ou un excès de vertu, ou les dé- » fauts qui avoiſinent le plus les vertus



» qui font leur mérite. Faudra-t-il donc » cesser d'être vertueux, pour n'être » point exposé aux traits de l'envie ? » Quel malheur ne seroit-ce pas, si le » soleil cessoit d'éclairer, pour ne pas » éblouir des yeux foibles « ? Les ennemis de la vertu sont les mêmes, selon lui, que ceux de la Religion, & ils sont en grand nombre. L'Athée, s'il existe, est un fou qu'il lui paroît expédient de renfermer avec ses semblables : le Déiste est un méchant qui mérite des châtimens : l'Hypocrite, plus coupable que l'Athée, est moins dangereux que le Déiste : l'homme sensuel, sans se déclarer ouvertement contre la Religion, voudroit la rendre complice du désordre de ses passions : l'indifférent se plaît à l'ignorer, dans la crainte que trop de lumieres ne lui découvrent trop de devoirs qui lui pesent. Quant aux faux Sages de nos jours, Stanislas les qualifie » de » véritables ignorans qui, sans se con- » noître eux-mêmes, se prétendent ex- » traordinairement suscités pour éclairer » les autres; de ridicules présomptueux » qui outragent la raison en se donnant » pour ses plus fideles interpretes; des » imbécilles, enfin, qui triomphent fol- » lement, & qui affectent la sécurité,

» parce qu'ils détournent les yeux de
» deſſus l'abyme où ils vont ſe préci-
» cipiter «.

Ni le nombre ni la confiance des ennemis de la Religion ne ſauroient intimider ſon généreux Défenſeur, & c'eſt dans le temps même que l'Incrédulité s'applaudit de ſes ſuccès, & que les Dieux de la Terre, par connivence ou par foibleſſe, ſemblent reſpecter eux-mêmes l'Idole du jour, c'eſt alors que, ſeul au nom de tous, Staniſlas l'attaque & la combat, mettant bien au-deſſus de la gloire des Conquérans celle de faire triompher la vertu, & d'affermir parmi ſes Peuples l'empire ébranlé de la Religion.

Ce n'eſt pas au reſte en ennemi de leurs perſonnes, mais ſeulement de leurs erreurs, que ce Prince attaque les Incrédules de ſon ſiecle. Le vœu de ſon cœur, & la ſeule gloire qu'il ambitionne, c'eſt de les enchaîner au char de la Vertu. Après leur avoir parlé de Dieu, il parle à Dieu pour eux, & avec quel zele! Ce n'eſt point un Roi de la Terre, c'eſt la piété d'un ſaint Evêque que l'on croit entendre parler dans la priere qu'il adreſſe pour eux au Pere des lumieres.
» Dieu tout-puiſſant, j'eſpere de votre



» grace que mon Ouvrage fera quel-
» que impreffion fur les Incrédules de
» nos jours. Je ne les ai combattus
» qu'avec les armes de la Raifon ; elles
» m'ont paru plus propres à les ramener
» à vos Lois ; mais, s'ils refufent de
» s'y foumettre, je confens volontiers,
» comme S. Paul, de devenir anatheme
» pour eux, & de m'offrir tous les jours
» en holocaufte, pour réparer l'injure
» qu'ils font à votre fainte Religion,
» & pour vous engager à ne pas per-
» mettre les triftes progrès qu'ils s'ef-
» forcent d'affurer à leurs affreufes er-
» reurs. Engagé de les aimer, quoique
» vos ennemis, puis-je mieux accomplir
» à leur égard le précepte de la charité,
» qu'en implorant pour eux votre mifé-
» ricorde, & qu'en vous fuppliant de
» les remettre dans la voie du falut?
» Il n'en eft point qui ait entiérement
» étouffé dans fon cœur les fentimens
» d'une éducation chrétienne. Malgré
» tous leurs efforts, vous régnez dans
» leur confcience comme leur Juge;
» n'y régnez plus déformais qu'en Sau-
» veur. Faites-leur fentir que leur ame
» eft une émanation de votre fouffle
» divin, & qu'immortelle par fon ori-
» gine, elle eft faite pour vous louer
» éternellement dans le Ciel «.

Religieux dans ſes Ecrits comme dans ſes diſcours, le Roi de Pologne l'étoit encore plus dans ſa conduite. Il l'avoit été dès ſa jeuneſſe, il le fut conſtamment dans tous les âges & dans toutes les circonſtances de la vie (1). Aucun Prince connu ne parla de la Religion avec tant de dignité, aucun Particulier n'en parut jamais plus pénétré : on eût dit qu'il ne croyoit pas ſeulement les Myſteres de la Foi, mais qu'il les voyoit (2). » Où » la Religion parle, diſoit-il, la Raiſon » n'a droit que d'écouter «. La ſimplicité de ſa Foi en égaloit la vivacité. » J'admire » plus la Religion, diſoit-il encore, dans » les petites pratiques de piété qu'elle » inſpire aux gens d'eſprit, que dans les » grandes choſes qu'elle fait entreprendre » au commun des hommes «.

Parmi les embarras du Trône & ce torrent d'occupations indiſpenſables pour un Prince qui veut tout voir par lui-même, Staniſlas ſavoit ſe ménager le temps dont il avoit beſoin pour conſulter le Dieu qui inſpire aux Rois la ſageſſe & le conſeil, & il ne donnoit pas

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.
(2) Mandem. de l'Evêque de Toul.

pas moins de deux heures chaque jour à ses Exercices de piété (1). Toutes les heures du jour comme tous les endroits du monde, lui paroissoient propres à la priere. Il trouvoit son Oratoire partout où il voyoit son Dieu. Il prioit seul dans ses appartemens comme en public dans sa Chapelle, en se promenant dans ses jardins comme dans sa voiture lorsqu'il voyageoit (2).

Ce Prince composa pour son usage, & rassembla dans un même volume manuscrit différentes Prieres par lesquelles il se proposoit de nourrir sa piété. » Selon que le temps me permettra, » dit-il, de prolonger mon Oraison, je » jetterai un coup-d'œil le matin sur les » affaires que j'aurai à traiter pendant » la journée. Je réfléchirai sur ce que » j'aurai à faire, & plus encore sur ce » que j'aurai à éviter, & je fortifierai » mes résolutions par les Prieres sui- » vantes....

» Le soir, pour me préparer une heu- » reuse nuit, j'aurai soin de me tourner » vers Dieu, de lui marquer ma recon- » noissance, de lui demander ses lumieres

(1) Mandem. de l'Evêque de Toul.
(2) Mss. du Chevalier de Solignac.

» pour reconnoître mes fautes, d'en faire » tous les jours la recherche par un exa» men, quelque court qu'il ſoit, de lui » en demander le pardon, & de former » la réſolution de les éviter avec le ſe» cours de ſa grace «.

Les différentes Prieres contenues dans l'Ouvrage du Monarque ont pour objet ſa propre ſanctification & le ſalut de ſes Peuples, la maniere d'offrir à Dieu, & d'attribuer également à ſa Providence les revers & la proſpérité, la guerre & la paix, les maladies & la ſanté [LI]. Ces Prieres ſont écrites la plupart en Latin, quelques-unes en François, d'autres en Polonois. Tout y reſpire une piété tendre & éclairée, & chaque page de ce précieux Recueil porte l'empreinte du fréquent uſage qu'en faiſoit ſon religieux Auteur.

Animé du même eſprit qui inſpira les Auteurs ſacrés, Staniſlas aimoit à ſe pénétrer des grands ſentimens exprimés avec tant de majeſté dans les Livres ſaints. Il les liſoit avec délices; & après qu'il les eut long-temps médités, il employa pendant vingt ans une partie de ſon loiſir à en faire une traduction libre en vers Polonois (1).

(1) Cet Ouvrage a été imprimé à Nancy.

La présence du Roi de Pologne dans nos Temples, mieux que les Inscriptions qu'on lit sur leur Frontispice, avertissoit le Peuple de se tenir dans un saint tremblement au pied du Sanctuaire. Ce religieux Prince ne laissoit passer aucun jour sans entendre la Messe; & les Dimanches & Fêtes sa piété le portoit à y assister deux fois. Depuis le moment de la Consécration jusqu'à la Communion du Prêtre, on le voyoit la face collée contre terre, & souvent les yeux baignés de larmes, s'offrant ainsi pour ses Peuples, & s'efforçant de réparer, par cet appareil de l'humiliation la plus profonde, l'impiété des profanations & le scandale des irrévérences (1).

Au pied du Tribunal, où les Rois viennent avec leurs Sujets implorer la clémence du même Juge, Stanislas paroissoit toujours pénétré d'une religieuse frayeur, & l'on eût dit, à en juger par sa douleur, qu'il portoit avec ses propres fautes tout le poids des péchés de son Peuple. Avant que de s'accuser au Ministre de la réconciliation, il s'étoit jugé lui-même dans toute la sévérité de la Morale évangélique; & les regles qu'il

(1) Mandem. de l'Evêque de Toul.

s'étoit preſcrites à cet égard ſeront regardées ſans doute comme l'abrégé le plus complet des devoirs ſur leſquels tous les Rois de la Terre doivent ſonger qu'ils ſeront un jour jugés [LII].

Toutes les fois qu'il participoit aux ſaints Myſteres, & il faiſoit ſes délices d'y participer ſouvent, ces mêmes ſentimens de crainte & d'humilité ſe produiſoient d'une maniere plus ſenſible encore, quoique tempérés par l'amour & la confiance.

Entre les vertus religieuſes qui annonçent l'éminente piété de ce Prince, on diſtinguoit ſur-tout ſon zele reconnoiſſant pour les bienfaits de Dieu. Outre une infinité de monumens qui l'atteſteront à jamais dans ſes Etats, je le vois conſacré dans ſon Manuel de Piété par un Office particulier d'actions de graces qu'il compoſa lui-même en l'honneur de la Providence. » La puiſſance de Dieu, dit-» il, me jette dans l'étonnement, & je » l'adore ; ſon immenſité m'anéantit, & » je tremble ; ſon amoureuſe Providence » parle à mon cœur, & je me complais » à en publier les merveilles «. Il avoit béni la Providence parmi les étonnantes viciſſitudes d'une vie long-temps orageuſe ; dans les jours de ſa proſpérité,



il la bénissoit avec un nouveau zele, de ce qu'elle l'avoit conduit comme par la main jusqu'au port désiré. Par-tout où l'homme ingrat ne voit que la main de l'homme, sa reconnoissance lui montroit la Providence d'un Dieu. Il n'étoit si jaloux d'enchaîner par ses bienfaits les cœurs de ses Sujets, que pour les conduire plus surement à la reconnoissance envers leur Souverain Bienfaicteur. » Que » les Beaux-Esprits de nos jours me » paroissent inconséquens, & qu'ils sont » ignorans, écrivoit-il à l'Evêque de » Toul ! Admirateurs enthousiastes d'un » cœur sensible & humain, ils confondent » le vil instrument avec la main puis- » sante & invisible qui le fait mouvoir. » Le Soleil les éclaire, c'est le Soleil qu'ils » adorent : Paul & Barnabé sont leurs » bienfaicteurs, Paul & Barnabé devien- » nent Mercure & Jupiter, c'est à eux » qu'ils sacrifient..... «. Pour repousser cette flatterie sacrilege qui déifie les Grands, & à laquelle l'exposoient plus qu'aucun Roi de la Terre les profusions de sa bienfaisance, il conçut le dessein bien digne de sa piété de combattre ce culte idolâtre prostitué à la bienfaisance humaine par un culte religieux, & de montrer à un Peuple ignorant, comme

autrefois les Apôtres de la Lycaonie, l'Autel ſur lequel doit brûler l'encens de ſa reconnoiſſance. » Non, continue » ce Prince, en propoſant au même » Evêque d'établir dans ſes Etats une » Fête en l'honneur de l'amour bienfai- » ſant du Sauveur du Monde; non, il » n'eſt point de culte plus utile & plus » néceſſaire même, dans un ſiecle comme » le nôtre, où la Foi ne fut jamais » plus combattue par la préſomption » & l'ignorance (1) «. L'Evêque ſeconda les pieux déſirs du Monarque, la Fête fut établie; & le Clergé de France, dans une de ſes Aſſemblées générales, reconnut ſolennellement l'utilité du culte religieux que le Roi de Pologne venoit d'offrir à la piété de ſes Peuples.

Ce n'étoit point à ſes propres mérites que Staniſlas attribuoit les faveurs de la Providence, mais à la protection ſpéciale de la Mere de Dieu, qu'il honora toute ſa vie d'une dévotion particuliere. Il fit choix, pour lieu de ſa ſépulture, de l'Egliſe d'un des Fauxbourgs de ſa Capitale, célebre depuis long-temps ſous l'invocation de *Notre-Dame de bon Secours*. Comme elle tomboit de vétuſté,

(1) Mandem. de l'Evêque de Toul.



il la fit reconſtruire & décorer avec magnificence. Il s'y rendoit, de ſon Château de Lunéville, pour ſanctifier par la participation aux ſaints Myſteres tous les jours conſacrés par l'Egliſe au culte de la ſainte Vierge. Il y paſſoit en exercices de piété la plus grande partie de ces jours de ſolennité ; ſe ſentant excité, diſoit-il, à prier pendant ſa vie dans le lieu où l'on devoit prier pour lui après ſa mort. Pour éloigner juſqu'aux repréſentations, par leſquelles on eût pu eſſayer de le détourner d'une pratique religieuſe qu'il avoit jugé propre à nourrir ſa piété, il avoit fait pour toute ſa vie le vœu de ces voyages de dévotion, & juſqu'à ſa mort il y fut fidele, comptant pour rien la diſtance de quatre lieues, la rigueur des ſaiſons, & les infirmités inſéparables de ſon grand âge.

Les mortifications, les auſtérités même de la vie Chrétienne, ne peſent, au jugement de ce Prince, que ſur les Chrétiens lâches qui ne ſont occupés que du ſoin de s'y ſouſtraire. » Ennemis » d'autant plus dangereux de la Religion, » dit-il, qu'ils la repréſentent aux autres, » telle qu'elle leur paroît à eux-mêmes, » comme un fantôme effrayant par ſes » rigueurs «. Les Lois du jeûne & de

l'abſtinence n'étoient pas ſeulement des Lois ſacrées pour lui, il enchériſſoit encore ſur le précepte (1). Les veilles des jours où il devoit s'approcher des ſaints Myſteres, tous les Vendredis de l'année, & ſouvent les Samedis, étoient pour lui des jours de jeûne. Pendant le Carême, fidele obſervateur de l'ancienne diſcipline de l'Egliſe, il ne faiſoit qu'un repas, ſans ſe permettre la collation; & les Vendredis il s'interdiſoit l'uſage du poiſſon & des œufs. Depuis ſon dîner du Jeudi de la Semaine Sainte juſqu'au Samedi ſuivant à midi, il ſe refuſoit toute eſpece de nourriture, même le pain & l'eau (2); & cet intervalle, ſpécialement conſacré à la mémoire de la Paſſion du Sauveur du Monde, il l'employoit, autant que le lui permettoient ſes affaires, à la Priere, à la viſite des Egliſes & des Maiſons de charité, & à répandre des aumônes. Neufs jours entiers de jeûne & d'abſtinence lui ſervoient, chaque année, de préparation à la Fête de Noël. En un mot, l'auſtérité de ſa vie retraçoit à notre ſiecle ce que l'Hiſtoire nous apprend de la ferveur des premiers

(1) M. Alliot.
(2) *Idem.*



Fideles (1); &, ce qu'il avoit pratiqué dès sa jeunesse & dans la vigueur de l'âge, il le trouvoit praticable encore dans sa derniere vieillesse. Ce ne fut que par soumission à l'Autorité sainte qu'il respectoit dans son Pasteur, qu'il consentit, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, non pas à s'écarter du précepte, mais à modérer les rigueurs qu'il y ajoutoit.

Il est sans doute des sacrifices bien plus pénibles à la Nature que la pratique de la mortification des sens : étouffer le ressentiment, oublier les injures, pardonner les outrages, sont des devoirs imposés à tous les hommes ; Stanislas les pratiquoit dans toute leur étendue, sachant bien que la plus grande facilité qu'ont les Rois de s'y soustraire, ne sauroit leur en donner le droit. Il ne parloit de ses Ennemis qu'avec une retenue qui paroissoit tenir du respect, & il ne souffroit pas qu'on en parlât mal en sa présence. On le vit, dans les occasions, s'appliquer à pallier leurs torts, en imputant aux préjugés, à la foiblesse humaine, à des conseils étrangers, des traits de leur conduite à son égard également inexcusables aux yeux de la Religion & de

(1) Mandem. de l'Evêque de Toul.

l'Humanité. Ce n'étoit pas même aſſez pour le Roi de Pologne d'accomplir un précepte qui paroît aux Ames vulgaires l'héroïſme de la vertu ; le conſeil évangélique de faire du bien à ſes Ennemis, de les accueillir dans le malheur, & de les combler de bienfaits, n'étonna jamais ſa grande Ame. Je n'en citerai qu'un trait entre mille : qu'on ſe rappelle les circonſtances & les ſuites de la ſeconde élection de ce Prince. A peine eſt-il placé ſur le Trône par les ſuffrages unanimes d'un Peuple libre, que l'injuſtice s'arme pour l'en faire deſcendre, & l'injuſtice prévaut ; & , comme ſi ce n'en étoit point aſſez que la violence lui eût arraché la Couronne, on veut, ce ſemble, étouffer juſqu'aux vertus qui ont ſu la mériter. Des Armées formidables aſſiegent la Perſonne du Roi de Pologne, ſa tête eſt miſe à prix ; & il ne la ſauve que comme par miracle. Cependant la fortune a changé de face : fugitif autrefois devant Frédéric-Auguſte triomphant & aſſis ſur ſon Trône, Staniſlas heureux à ſon tour, & le plus heureux des Souverains de l'Europe, eſt témoin des diſgraces humiliantes & des déſaſtres de ſon ancien Ennemi. Auguſte eſt dépouillé de ſon Electorat. Ses Ennemis, par-tout



ɔmphans, ont forcé ſes Villes, dé-
ent ſes Provinces, tiennent une partie
ſa famille en captivité, tandis que
-même, errant & ſans aſile dans ſes
ts héréditaires, a tout à craindre pour
liberté & pour celle de ſes enfans
i ne l'ont pas encore perdue. Quelle
iiſſance c'eût été pour une Ame vin-
ative que cette étrange révolution
ıs la fortune d'un Rival! Mais quel
omphe bien plus noble elle offrit à la
iérofité du Héros Chrétien! Auguſte,
ıs la triſte ſituation de ſes affaires, ſe
ɔpelle un Ennemi dont il a autrefois
miré les vertus: il n'ignore pas com-
n il eſt difficile qu'un Prince pardonne
cérement à qui lui a enlevé ſa Cou-
nne; mais il a reconnu dans Staniſlas
e grandeur d'ame qui ſort de l'ordre
mmun; & c'eſt à ce Prince, comme
plus généreux de ſes Amis, qu'il adreſſe
 enfans. Les enfans d'Auguſte à la
ɔur de Staniſlas!... Les enfans d'Auguſte
is à la table de Staniſlas!.... La ſcene
ıchante! Le Théâtre en offre-t-il de
reille? Et ne croit-on pas voir les
 de Jacob à la Cour de Joſeph?
ı effet, ſi Staniſlas rappelle à ſes jeunes
ɔtes l'hiſtoire des injuſtices & des vio-
ıces commiſes autrefois contre lui,

ce n'eſt point pour leur en faire des reproches, mais pour leur dire : » Raſ-
» ſurez-vous, rien ne s'eſt fait que par
» l'ordre de Dieu : je découvre en tout
» cela le doigt de ſa Providence qui m'a
» éloigné de ma Patrie pour que je me
» trouvaſſe à portée de vous accueillir
» dans le malheur ; & rien n'eſt ſi doux
» pour mon cœur, que de pouvoir en
» ce moment me venger ſur vous par
» des bienfaits. En attendant le jour où
» vous pourrez embraſſer votre pere,
» je vous en ſervirai moi-même. Vous
» ne ſerez point Etrangers dans mon
» Palais : vous y partagerez ma fortune ;
» &, s'il ſe trouvoit dans mes petits
» Etats quelques établiſſemens dignes
» de vous, parlez, je m'eſtimerai heu-
» reux de pouvoir vous les procurer «.
Ainſi parla Staniſlas aux enfans d'Auguſte ; & l'on ſait que la Princeſſe Chriſtine, touchée de ces offres généreuſes, renonça à ſa Patrie pour ſe fixer dans la Lorraine. Je ne puis m'empêcher de le demander ici : Quel Conquérant environné de ſes Armées victorieuſes, quel Potentat brillant de tout l'éclat du Diademe, fut jamais ſi grand que l'eſt le Roi de Pologne conſolant par ſes bienfaits les enfans malheureux d'un Prince



qui lui a ravi ſa Couronne ! La Philoſophie peut bien exalter la nobleſſe de ces procédés, mais il n'y a qu'une Religion ſainte & divine qui ait droit de les commander aux Cœurs qu'elle a ſoumis à ſon empire.

Le même eſprit de Religion qui portoit Staniſlas aux plus grandes choſes, préſidoit également à toutes les actions de ſa vie. A la tête de tous les Ecrits minutés de ſa main, de ceux qui traitent de la Politique & de la Morale comme de ceux qui ont pour objet ſes Etabliſſemens ou la police du Palais, je lis la conſécration religieuſe, *A la plus grande gloire de Dieu.* Il ne croyoit pas indigne de la Majeſté Royale de donner lui-même ſes ſoins, comme les plus grands des Rois d'Iſraël, au culte de la Maiſon de Dieu : » Je recommande à „ mon Conſeil Aulique, dit-il dans une „ Ordonnance, de s'occuper d'abord de „ la Chapelle où, Dieu merci, les Offices „ ſe célebrent avec dignité. Il faut ſavoir „ des Aumôniers, des Sacriſtains & des „ autres Officiers, s'il ne leur manque „ rien de ce qui ſeroit néceſſaire pour „ la décence du Lieu, ou qui pourroit „ contribuer à exciter la dévotion du „ Peuple «.

Grand & libéral en tout, ce Prince aimoit particuliérement à l'être lorſqu'il s'agiſſoit de rétablir ou de décorer les Lieux ſaints (1). Outre la ſomme de plus de quatre cents mille livres qu'il employa pour procurer à de pauvres Paroiſſes des vaſes ſacrés ou des ornemens néceſſaires au ſervice des Autels, deux Egliſes paroiſſiales érigées dans la Forêt d'Arnay, celles de la Marche en Baſſigny & de Saint-Nicolas de Commercy, celles de la Paroiſſe de Lunéville & des Carmes de la même Ville, celles des Capucins de la Malgrange & de Sainte-Croix, celles des Religieux de Saint-Remy & de Notre-Dame du Fauxbourg de Nancy, toutes rétablies à ſes frais, feront des monumens durables de ſa pieuſe magnificence. La derniere de ces Egliſes lui coûta ſeule de trois à quatre cents mille livres.

Staniſlas eût déſiré que tous ceux qui l'approchoient euſſent été pénétrés du zele religieux qui l'animoit : & comme la plus petite vertu, ſuivant une de ſes maximes, eſt préférable aux plus grands talens, les premieres qualités qu'il exigeoit dans les Sujets qui entroient à ſon

(1) Mandem. de l'Evêque de Toul.



service, c'étoit une religion sincere & des mœurs integres, comme aussi le premier salaire qu'il leur payoit étoit celui de l'instruction sur les devoirs du Christianisme. Il ne dédaigne pas de descendre lui-même à cet égard dans tous les détails d'une vigilance paternelle. » Il faut, dit-il dans un commandement » adressé à un de ses Conseillers Auli» ques (1), il faut vous concerter avec » M. de Lamberty, pour procurer à mes » Gardes-du-Corps un Aumônier parti» culier qui leur dise tous les jours la » Messe, qui leur fasse la Priere du soir, » & de temps en temps des Instructions. » Je veux qu'il ait aussi inspection sur » leurs mœurs, pour prévenir les dé» sordres.

» Il sera bon que vous preniez des » mesures pour que la Livrée, les gens » des cuisines & des écuries se choisissent » un Couvent de la Ville où ils s'as» sembleront une fois par mois. On » instituera pour eux, ce jour-là, une » Messe, un Salut du Saint-Sacrement, » & une Exhortation, en forme de Caté» chisme, sur les devoirs de la Religion » & de leur état. Il faudra prendre des

(1) M. Alliot.

» arrangemens pour que leur Chapelain
» ſoit toujours le même. Ce Religieux
» pourra par-là s'inſinuer dans leur con-
» fiance & les diriger avec plus de fruit «.

On vit quelquefois néanmoins à la Cour du Roi de Pologne certains Sujets peu dignes de ſa confiance, & ce Prince les connoiſſoit ; mais il trouvoit dans ſa religion même des motifs de ne pas les éloigner. On lui repréſentoit un jour que Voltaire faiſoit l'hypocrite à ſa Cour (1) : » C'eſt lui-même, & non pas
„ moi, répondit-il, qu'il fait dupe du
„ rôle qu'il joue : ſon hypocriſie du
„ moins eſt un hommage qu'il rend à
„ la Vertu. Et ne vaut-il pas mieux
„ que nous le voyions hypocrite ici que
„ ſcandaleux ailleurs « ? C'eſt ainſi qu'il ſe propoſoit ou d'enchaîner par ſes bienfaits les dangereux talens de cet Ecrivain, ou de leur donner une direction contraire. Voltaire, en voyant de ſi près tant de vertus ſublimes, ne put s'empêcher de leur rendre l'hommage le plus éclatant.
„ J'ai trouvé, s'écrie-t-il, le vrai Sage
„ qui ſe prépare la gloire des Saints
„ en faiſant le bonheur des hommes «.
Mais le vrai Sage ſe vit enfin obligé de

(1) M. Alliot.

congédier le faux Philoſophe (1), qui commençoit à répandre à ſa Cour le poiſon de ſes dangereuſes maximes.

Les ſoins particuliers que prenoit le Monarque d'écarter les ſcandales de ſon Palais, & d'y établir le regne de la piété, ne ralentiſſoient en rien l'activité du zele qu'il avoit voué au bien ſpirituel de ſes Peuples. Aux preuves multipliées que nous en avons déjà données, il faut ajouter encore celles que nous offrent pluſieurs Etabliſſemens & Fondations plus ſpécialement conſacrés à la ſanctification des

---

(1) Ce ne fut pas une petite affaire que d'obliger Voltaire à ſortir du Château de Lunéville. En vain le Roi lui marqua-t-il toute la froideur qui annonce une diſgrace, le Philoſophe feignit de ne point entendre ce langage. Le Prince demanda à l'Intendant de ſon Palais s'il ne pourroit pas lui ſuggérer quelque expédient qui le débarraſſât d'un Hôte ſi tenace? Sire, répondit l'Officier, *hoc genus Dæmoniorum non ejicitur niſi in oratione & jejunio :* ce qui ſignifioit, dans ſon ſens, que pour ſe débarraſſer de pareilles Peſtes, il falloit encore, après qu'on les avoit priés de ſe retirer, les faire jeûner. Le Roi chargea celui qui lui donnoit ce conſeil de l'exécuter lui-même. Les ordres furent, en effet, donnés avec tant de préciſion, que Voltaire, ne trouvant plus un morceau de pain dans le Château, prit le parti d'écrire ce Billet à celui ſeul qui eût pu pourvoir à ſes beſoins. » Quand Virgile étoit à la » Cour d'Auguſte, *Aliottus* ſe faiſoit un plaiſir de ne » le laiſſer manquer de rien «. Mais le nouveau Mécenes s'étant montré inſenſible à la petite flatterie du moderne Virgile, celui-ci ſe vit forcé d'abandonner enfin la Cour d'Auguſte.

Ames. Il fonda dans sa Capitale un nombreux College d'Ouvriers Evangéliques, destinés à aller ranimer la piété des Fideles dans les différens endroits de ses Etats où la prudence des premiers Pasteurs aura jugé leur ministere plus nécessaire. Ils doivent donner douze Missions chaque année. Ils sont accompagnés, dans leurs courses évangéliques, par des Freres de la Charité qui visitent les Pauvres malades, & leur donnent gratuitement tous les remedes dont ils peuvent avoir besoin. Les Missionnaires ont aussi la disposition d'une somme de douze mille livres, qu'ils distribuent en aumônes aux plus pauvres Habitans des Paroisses qu'ils visitent. La réunion que le Roi fit d'un Bénéfice à la Maison des Missionnaires, le déchargea d'une partie des frais de l'Etablissement, pour lequel néanmoins il débourfa près de sept cents mille livres. Il employa, pour la même œuvre, en faveur de la Pologne, une somme de quatre cents vingt mille livres; » déterminé, dit-il dans le titre de la Fondation, par l'amour que je conserve pour ma Patrie, & par le désir que j'ai que ces saintes Missions attirent sur elle la prospérité & les bénédictions du Seigneur «.

Un autre Etabliſſement, trop avantageux à la Religion pour avoir échappé au zele attentif de Staniſlas, ce fut celui d'une Fondation de pluſieurs Penſions de retraite en faveur des Curés ou des Vicaires qui, hors d'état, par leur âge ou leurs infirmités, de remplir avec fruit les fonctions auguſtes de leur Miniſtere, les continueroient néanmoins pour ſubſiſter, au préjudice, & quelquefois au ſcandale des Peuples (1). Le Fondateur laiſſe à l'Evêque du lieu le choix des Sujets qui doivent jouir de ces penſions.

Je n'entrerai point dans les détails

(1) Le Roi de Pologne nous fait ſentir ici un abus dont la Religion & l'Humanité réclament également la réforme, & de tous les abus peut-être celui dont la réforme offriroit le moins de difficultés pour l'Egliſe de France. Nos Soldats, après un temps de ſervice, trouvent une retraite, & les Miniſtres eſſentiels de la Religion n'en ont pas : des Curés plus qu'octogénaires ſe voient ſans nulle reſſource; car la liberté de réſigner avec penſion, n'eſt véritablement, pour un Réſignant à portion congrue, que le pouvoir de faire deux Malheureux au lieu d'un : voilà l'abus. Me ſeroit-il permis d'indiquer le remede que j'y trouverois ? Il eſt facile. Le voici : Qu'on affecte à chaque Dioceſe un de ces riches Bénéfices, qui cependant ne l'eſt pas encore aſſez pour nourrir le faſte & l'indolence de ce jeune Eccléſiaſtique, dont tout le mérite eſt dans ſon nom, ou dans des Lettres de Grand-Vicaire pour un Dioceſe qu'il n'a jamais vu; & ce ſeul Bénéfice ſuffira pour ſuſtenter la vieilleſſe reſpectable de vingt Prêtres qui auront blanchi dans l'exercice des fonctions les plus pénibles du Miniſtere.

d'une infinité d'autres Fo
gieuſes, qui conſiſtent en
ques, en aumônes, & en
ſaint Sacrifice. Les diverſ
propoſe le Monarque dan
Inſtitutions, ſont également
Religion : c'eſt, par exemple
Ciel que l'Eſprit de piété re
ſur ſes Deſcendans : c'eſt de
à Dieu de ſes bienfaits & d'e
nouveaux : c'eſt d'obtenir
Miſéricorde la converſion
& l'éloignement des fléaux
mes pourroient attirer ſur le

Autre ſujet de Fondat
dont je ne calculerai non p
bre ni la dépenſe. Un ſpect
a parlé au cœur de Stanil
a découvert une multitude
reux qui réclament ſon aſ
tifs dans une Terre étranger
ſes Habitans, il s'empreſſe
ger : & il veut qu'à perpétu
les aumônes, les ſacrifice
demandent miſéricorde pour
de l'Egliſe ſouffrante. Il n
pas ſeulement de ceux que l
la tendreſſe paternelle, ou l

(1) M. Alliot.



jugal doivent lui rendre plus chers, sa charité embrasse toute la génération avec laquelle il a eu des rapports, quoique d'une maniere plus spéciale, les Officiers & les Domestiques de sa Maison, les Soldats qui ont été tués à son service, ses Ennemis & ses Persécuteurs, toutes les Ames enfin qui ont le plus pressant besoin des secours de la Religion; &, tous les jours, la Victime du Salut doit être immolée sur plusieurs Autels pour fléchir la Justice Divine en leur faveur; tous les jours douze pauvres Vieillards, après avoir levé les mains au Ciel avec le Prêtre pour la même fin, reçoivent une rétribution; &, à certains jours de l'année, le nombre des pauvres Vieillards qui doivent prier pendant le sacrifice est porté jusqu'à cent qui tous, suivant les termes de la Fondation, doivent recevoir » chacun vingt sous, deux livres » de pain blanc, & une chopine de bon » vin vieux (1) «.

Après s'être ainsi livré avec toute la générosité d'un cœur sensible & religieux à la recherche & au soulagement des miseres humaines dans l'ordre physique & moral, Stanislas demandoit un jour

(1) M. Alliot.

à ſon Conſeil, quel uſage il pourroit faire, en faveur de ſes Peuples, d'une ſomme qui reſtoit encore dans ſes coffres (1)? » Sire, lui répondent les mi- » niſtres ordinaires de ſa bienfaiſance, » pour juger de ce qui vous reſteroit » à faire, il faut que nous nous rappe- » lions ce que vous avez déjà fait : vous » vous êtes établi le Patron des Mem- » bres indigens de la Nobleſſe & du » Clergé, le Pere des Orphelins, le » Gardien de la Vertu expoſée, le Tuteur » de la Jeuneſſe, & l'Appui de la Vieil- » leſſe. Vous avez approviſionné des » greniers pour le pauvre Peuple; vous » avez préparé des ſecours aux Victimes » ſecretes de la honte, des reſſources » dans leurs revers au Laboureur & au » Marchand, un aſile aſſuré à tous les » Infirmes, & des Hôpitaux à tous les » Malades; vous avez pourvu à ce qu'il » n'en coûtât rien à l'Ignorant pour ſe » faire inſtruire, ni au Pauvre pour ob- » tenir la juſtice; vous avez fait des » Heureux dans votre Palais, vous en » avez fait au dehors; & votre main » bienfaiſante a été chercher le Malheu- » reux juſqu'au fond des cachots. Pro-

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.



» tecteur généreux de la Religion, vous
» avez érigé des Autels, décoré les Lieux
» ſaints, relevé les Monaſteres, doté la
» Virginité : vous avez établi des Inſtruc-
» tions Chrétiennes pour la ſanctification
» des Vivans, & des Prieres pour le
» repos des Morts. Que pourrions-nous
» ajouter à tout cela ? Vous avez, ſelon
» nous, Sire, préparé tous les genres
» de reſſources pour tous les genres de
» miſeres, vous avez embraſſé tous les
» cas que l'on peut prévoir. — Vous
» me donnez une idée, reprend le Roi,
» nous avons préparé des reſſources pour
» les cas que l'on prévoit, préparons-
» en auſſi pour les cas imprévus ; voici
» ma penſée : Qu'un pauvre Artiſan,
» par exemple, tombe malade, il aura
» bien la reſſource des Hôpitaux ; mais
» s'il eſt pere d'enfans en bas âge, que
» deviendront ces petits Malheureux
» pendant l'abſence de celui ſeul qui
» pouvoit les nourrir ? Ce pauvre Pay-
» ſan vient de perdre les bœufs avec
» leſquels il labouroit ſon petit champ,
» celui-ci la vache qui nourriſſoit ſa
» famille, cet autre le cheval avec le-
» quel il exerçoit ſon petit négoce : voilà
» des Malheureux découragés pour ja-
» mais, & réduits peut-être à la honte



» de la mendicité, si l'on ne vient
» leur secours : en nous chargeant
» réparer les pertes qu'ils ont fait
» nous leur rendons la vie «. Les Mi
tres ne purent qu'applaudir à l'ingénie
charité du Monarque qui, dès le jc
même, réalisa la fondation dite *des (*
imprévus. Il déclare expressément que
sommes annuelles que produiront
capitaux qu'il abandonne pour cette œ
vre, sans jamais être converties en p
sions, seront distribuées aux Misérabl
en forme de secours passagers pour
accidens imprévus.

Rien ne manqueroit au tableau
immenses charités du Roi de Pologn
s'il nous eût été possible d'interro
plusieurs vertueux Ecclésiastiques, r
nistres ordinaires de ses aumônes n
nuelles, mais qui sont morts avant l
Maître, ou qui lui ont peu survé
Quelle nouvelle source de bonnes œ
vres ! que de traits touchans ! que
beaux secrets perdus pour les Cœ
sensibles ! Mais ceux que toute la n
destie de leur Auteur n'a pu dérobe
l'Histoire, suffiront toujours pour
assurer, avec la tendre reconnoissa
de ses Peuples, la vénération de la P
térité.

» Pourq

» Pourquoi donc, me disoit, les lar-
» mes aux yeux, un des anciens Offi-
» ciers de Stanislas; pourquoi faut-il que
» ces Princes religieux & bienfaisans,
» images de la Divine Bonté sur la Terre,
» n'en soient pas des images immortel-
» les «? Le vœu partoit d'un bon Cœur, mais il ne me parut pas sage: son accomplissement nous priveroit du beau spectacle qui, en couronnant les vertus de ces grandes Ames, nous en démontre tout l'héroïsme, & les marques du sceau distinctif de la vérité; car » le Monde,
» c'est Stanislas lui-même qui parle, le
» Monde est plein de fausses vertus,
» de vertus forcées & hypocrites. La
» crainte du blâme, le charme des ap-
» plaudissemens, mille préjugés impé-
» rieux, qui avoisinent trop le vice pour
» enfanter des vertus, sont les mobiles
» de la plupart des actions d'éclat que
» nous préconisons; & il n'est que trop
» vrai de dire, que bien des gens, au
» lieu de pratiquer les vertus, se con-
» tentent de les représenter. En spectacle
» à ses Contemporains, on a la vanité
» de vouloir leur paroître au moins ce
» qu'il seroit beau que l'on fût. Et ce
» Guerrier joue la bravoure, ce Magis-
» trat le zele de la justice, ce Souverain

» l'amour des Peuples, ce Miniſtre de
» la Religion le déſir du ſalut des Ames.
» Mais, le fantôme du Monde eſt-il prêt
» à diſparoître, ces vertus théâtrales
» diſparoiſſent avec lui. Le prétendu
» Héros redevient homme, &, ſouvent,
» pour ne montrer de l'homme que ſes
» plus grandes foibleſſes. Que de ſoins
» & de peines pour ſe couvrir du maſque
» des vraies vertus! En eût-il plus coûté
» pour s'en approprier tout le mérite?
» Et quelle ne ſeroit pas la confiance
» de cet homme qui ſe déſeſpere au
» moment où il voit que la ſcene du
» Monde va finir, s'il eût été aux yeux
» du Ciel ce qu'il feignoit d'être de-
» vant les hommes, ſincérement ver-
» tueux (1)? «

De ſi beaux ſentimens, fruits précieux des pures vertus, ne pouvoient manquer de répandre le calme & la ſérénité ſur les derniers momens de la vie du Roi de Pologne: auſſi eſt-il vrai de dire que, tout grand qu'il fût ailleurs, il ne le parut jamais autant que lorſqu'il fut aux priſes avec la Mort, & quelle mort! Il étoit de la deſtinée de ce Prince que ce dernier acte de ſa vie fût marqué,

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

comme les autres, d'un caractere extraordinaire : c'eſt au bout d'une carriere tiſſue d'actions louables, & jugée digne de toutes les récompenſes de la vertu, qu'un funeſte accident va lui faire rencontrer un ſupplice pareil à celui que la Juſtice humaine a coutume de décerner contre les fameux Coupables. Mais, après avoir été la proie des flammes dévorantes, & lente victime encore de leurs mortelles atteintes, il bénira, comme au plus beau jour de ſes proſpérités, cette Providence paternelle qui n'offre de combats à ſes Enfans, que pour leur ménager des couronnes.

Au commencement de l'année 1766, le Roi de Pologne, dans la quatre-vingt-neuvieme année de ſon âge, n'avoit rien perdu de cette vivacité d'eſprit (1), de cette facilité de mœurs, de cette heureuſe ſérénité, de ce caractere de bonté, qui lui ſoumettoient tous les cœurs. Il jouiſſoit encore d'une ſanté parfaite, & ſembloit n'avoir, de la vieilleſſe, que la prudence & les vertus qui la rendent reſpectable.

Ce Prince, depuis ſix ſemaines, cherchoit à ſe conſoler, par la Religion, de la perte qu'il venoit de faire du Dauphin,

(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.

la plus ſenſible, comme nous l'avons déjà remarqué, qui eût jamais affligé ſon cœur. Tous les jours il faiſoit célébrer la Meſſe pour le repos de ſon Ame. Le 3 de Février il fit faire pour lui, dans ſa Capitale, un Service ſolennel auquel il voulut aſſiſter (1). La rigueur de la ſaiſon l'ayant obligé de coucher à Nancy, il partit le jour ſuivant pour Lunéville, où il n'arriva que le ſoir.

Le voyage de la veille n'empêcha pas Staniſlas de ſe lever le lendemain 5 de fort grand matin, ſuivant ſa coutume. Après avoir ſatisfait à ſes exercices ordinaires de piété, & paſſé une demi-heure à fumer une pipe, ce dont une longue habitude lui avoit fait un beſoin, il s'approcha de ſa cheminée pour voir à une pendule l'heure qu'il étoit. Sa robe de chambre, dans l'attitude où il ſe trouvoit, flotta par un bout dans la flamme; & comme elle étoit d'une étoffe légere doublée d'une ouate très-fine, elle prit feu, & jeta de la fumée que le Roi crut d'abord ne venir que de la cheminée; mais bientôt, averti par ſes yeux, il ſonne ſes Valets-de-Chambre qui ne ſe

(1) Pendant l'Oraiſon funebre, que prononça le P. Elizée, le Roi pleura de nouveau ſon cher Dauphin, & les Lorrains le pleurerent avec lui.



trouvent pas à leur poste, & songe en même temps à se garantir du danger; mais, en se baissant pour éteindre la flamme qui le gagne, il perd l'equilibre, tombe dans le feu, se blesse dans sa chute sur la pointe d'un chenet, & se trouve appuyé de la main gauche sur les charbons ardens. Dans cette affreuse position, il n'a ni la force de se relever ni celle d'appeler à son secours. Il souffrit pendant quelques instans des douleurs horribles, mais dont l'excès même lui fit bientôt perdre le sentiment.

Cependant la fumée de ses habits, jointe à celle qu'exhaloit son bras qui se consumoit lentement sur la braise, vint frapper l'odorat du Garde-du-Corps qui faisoit son service à la porte de l'appartement. Il s'approche de la Garde-Robe où se tenoient ordinairement les Valets-de-Chambre, ils ne s'y trouvent point : son inquiétude augmente, il fait du bruit, il appelle, personne ne répond. Cependant une odeur désagréable se fait sentir à la porte de l'appartement, le Garde soupçonne quelque accident tragique, mais sa consigne lui défend d'entrer chez le Roi (1); il redouble ses cris

(1) Etranges inconvéniens des étiquettes de Cour, & de la chatouilleuse délicatesse de ceux qui servent

jusqu'à ce qu'enfin arrive un Valet de Garde-Robe. Il entre seul dans la chambre, & voit son Maître dans le feu. Il faisoit d'inutiles efforts pour l'en retirer, lorsque survint fort à propos un premier Valet-de-Chambre : ces deux Officiers (2), non sans beaucoup de peine, parviennent à relever le Roi qui, dès qu'il fut debout, reprit ses sens pour se voir la proie d'un feu dévorant. Il s'efforce d'étouffer lui-même la flamme, tandis que les Officiers coupent, arrachent, déchirent ses vêtemens qui étoient consumés jusqu'à une chemisette

---

les Grands. Chacun, dans le Palais d'un Roi, a son office marqué ; &, si le Monarque tombe dans le feu, c'est apparemment à son Valet-de-Chambre de quartier qu'il appartient exclusivement de le retirer. Pour moi, je croirois bonnement qu'il est plus que permis à tout Sujet fidele de se constituer & le Valet-de-Chambre de son Roi & son Capitaine des Gardes, toutes les fois qu'il s'agira de le sauver d'un danger. Et, dût ce Sujet affectionné s'exposer au ressentiment d'un homme en faveur, auquel il fait sentir un tort en le suppléant dans l'exercice de sa charge ; eût-il même à craindre de se voir malicieusement reprocher comme un attentat la noble action que lui auroit conseillée son cœur, une conscience irréprochable a droit de tout braver quand elle s'acquitte du plus sacré de ses devoirs.

(2) On ne sauroit trop louer le courage avec lequel le premier Valet-de-Chambre Syster, & le Valet de Garde-Robe Ferrein, braverent les ardeurs du feu qu'ils eurent à essuyer en dépouillant le Roi de ses vêtemens enflammés.

de flanelle qu'il portoit immédiatement fur la chair. Il avoit les doigts de la main gauche calcinés; &, du même côté, une plaie qui, depuis la joue, s'étendoit jufqu'au genou (1).

Pendant tout le temps qu'il fallut pour trouver les Médecins & Chirurgiens, pour préparer & appliquer le premier appareil, le Prince fouffroit tout ce que

---

(1) Les circonftances de ce tragique événement m'ont été rapportées par plufieurs Officiers du Roi de Pologne préfens à fa Cour lorfqu'il arriva. Il eft vrai que le Chevalier de Solignac, qui s'y trouvoit également, raconte la chofe différemment; mais fon récit, s'il eft vrai, paroît peu vraifemblable. » La robe » de chambre du Roi, dit-il, flotta par un bout dans » les flammes, & jeta de la fumée que le Prince s'ima- » gina venir de la cheminée.... Il appela fes Valets- » de-Chambre, qui n'étoient alors qu'au nombre de » deux dans fa Garde-Robe... «. Mais deux hommes, fans compter le Roi, devoient bien fuffire, ce me femble, pour éteindre le bout d'une robe qui ne jetoit que de la fumée. L'Hiftorien ajoute: » La porte » que les Valets-de-Chambre ouvrirent pour aller au » Roi étant vis-à-vis, l'air enflamma tout d'un coup » fes vêtemens; en forte que la flamme paffoit d'une » coudée au-deffus de fa tête «. N'eft-ce pas chercher à couvrir une invraifemblance par une autre? Pour que la flamme eût fait tant de progrès, il eût fallu, ou que les Valets-de-Chambre, après avoir ouvert la porte, fe fuffent avancés à pas de tortue pour aller au fecours de leur Maître, ou que la chambre du Roi eût été auffi longue que la galerie de Verfailles. Et comment, d'ailleurs, dans ce récit, expliquer des circonftances bien certaines, la bleffure du Prince au côté, & fa main calcinée?

l'on peut imaginer, mais avec cette fermeté d'ame, & ſur-tout cette douce tranquillité que la Religion ſeule peut donner. Loin de ſe répandre en reproches contre ceux de ſes Officiers qui auroient pu en mériter, il les excuſoit avec bonté, il les conſoloit, il les remercioit du zele avec lequel ils l'avoient ſecouru, & de leur empreſſement actuel à le ſoulager.

Au premier bruit qui ſe répandit de ce funeſte accident, le Peuple alarmé accourut en foule & remplit les cours du Château, demandant à grands cris qu'on l'informât de ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer pour une Tête qui lui étoit ſi chere? Les jours ſuivans, & tant que dura la maladie du Roi, les avenues de Lunéville étoient couvertes au loin d'une multitude de Voyageurs de tous les états, que l'affection & l'inquiétude y attiroient de la Capitale & des autres Villes de la Lorraine.

Mais, ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce ſpectacle, c'étoit de voir l'empreſſement des Payſans qui venoient en troupes des Campagnes les plus éloignées, pour apprendre par eux-mêmes des nouvelles de leur bon Roi. Comme les Auberges de la Ville ne ſuffiſoient pas à la multitude des Etrangers, on



n'y admettoit que ceux qui s'annonçoient comme en état d'y faire de la dépenſe; les Pauvres & les Payſans en étoient exclus; &, au milieu de la ſaiſon la plus rigoureuſe, on les voyoit aſſis en foule autour du Château, conſumant dans la triſteſſe les petites proviſions dont ils s'étoient munis pour leur voyage. Le Roi ayant un jour demandé ce que c'étoit que le bruit qui lui paroiſſoit venir des cours du Château, on lui en fit connoître la cauſe, & ſur le champ il dicta ce billet: » Je ſuis touché, mon cher » Alliot, de l'état de détreſſe où j'ap- » prends que ſont ces pauvres gens qui » viennent tous les jours de fort loin » pour ſavoir de mes nouvelles, & qui » ne trouvent pas même où ſe repoſer » dans la Ville: pourquoi ne m'en avez- » vous rien dit? Prenez donc des me- » ſures pour leur faire diſtribuer du pain, » & même du vin, parce qu'il fait bien » froid, avec l'argent néceſſaire aux plus » pauvres pour regagner leur Pays: tâ- » chez auſſi de leur faire entendre qu'ils » ne doivent pas tant s'alarmer «.

Cependant ces démonſtrations de zele ſi affectueuſes & ſi vives pénétroient l'ame ſenſible de Staniſlas: » Voyez, » diſoit-il, combien ce bon Peuple m'eſt

» encore attaché, actuellement qu'il n'a » plus rien à craindre ni à eſpérer de » moi « ; car il ne comptoit pas ſur ſa guériſon, quoique les Médecins ne paruſſent pas en déſeſpérer. Il s'occupa encore, parmi les douleurs continuelles qu'il enduroit, de quelques diſpoſitions en faveur des Pauvres. Il fit dépoſer en lieu de ſureté tous les titres qui doivent leur aſſurer la jouiſſance de ſes bienfaits. Quelqu'un, à cette occaſion, lui rappeloit, comme un motif de confiance, ſon immenſe charité envers les Miſérables. » Eh quoi, reprit-il avec vivacité, » voudriez-vous donc me faire un ſi » grand mérite devant Dieu de n'avoir » pas fruſtré ſes Enfans d'un patrimoine » qu'il ne m'avoit confié que pour le » leur diſtribuer « ?

Peu de temps après ce cruel accident, Staniſlas, ſongeant que la nouvelle qu'en porteroit la renommée à la Cour de France y cauſeroit les plus grandes inquiétudes, dicta lui-même une Lettre pour la Reine ſa fille. Comme cette Princeſſe, à l'occaſion du voyage dont nous avons parlé, lui avoit recommandé de prendre des précautions pour n'avoir pas froid. » Vous auriez bien dû, lui répon- » doit-il, me recommander plutôt de



ı'avoir pas si chaud «; & il lui ra-
ıte son accident. Cependant ni ce ton
gaieté du Malade, ni la confiance que
rquoient ses Médecins, ne purent rassu-
entiérement des Cœurs dont il étoit
iquement chéri. Des Courriers extraor-
ıaires se croisoient tous les jours sur
chemin de Versailles à Lunéville,
ur aller chercher & rapporter de ses
uvelles; & il eût été difficile de dire
juel des membres de son auguste Fa-
lle craignoit plus pour ses jours. Dans
:te perplexité, une des Princesses ses
tites-filles lui écrivoit (1): » Pardonnez-
moi, mon cher Papa, mais je ne puis
m'empêcher de vous dépêcher un
Courrier, tant pour vous marquer ma
joie de ce que l'accident qui vous est
arrivé n'a pas été plus considérable,
que pour vous demander des nou-
velles de votre état actuel, & les
recevoir plus promptement... Je prie
Dieu qu'il vous conserve, mon cher
Papa, pour le bonheur de tout le
monde, & pour le mien en particulier «.
ı Reine qui, depuis la perte qu'elle
oit faite du Dauphin son fils, n'avoit
:s encore essuyé ses larmes, fut la

(1) Madame Adélaïde de France.



premiere à ſoupçonner qu'elle perdroit encore le Roi ſon pere, & elle ne ſe trompa point. Cette vertueuſe Princeſſe, malgré tout l'aſcendant de la Religion, qui ne détruit point les ſentimens de la nature, ne put ſoutenir ce nouveau coup ; & nous la vîmes s'éteindre, pour ainſi dire, victime tout-à-la-fois & de ſa piété filiale & de ſa tendreſſe maternelle.

Cependant, Staniſlas étoit depuis huit jours en proie aux douleurs les plus aiguës, ſans goûter un ſeul inſtant de repos. La nuit même, qu'il paſſoit dans l'inſomnie, étoit pour lui plus cruelle encore que le jour. La Religion étoit le ſeul adouciſſement qu'il trouvât à ſes maux, & il n'en cherchoit point d'autre. Il demandoit ſouvent que ceux qui le ſervoient s'éloignaſſent, pour ſe trouver plus libre de converſer avec ſon Dieu, & de ſavourer, pour ainſi dire, la joie de ſouffrir pour ſon amour. Dans un de ces momens de méditation profonde, on l'entendit s'écrier tout-à-coup : » O » mon Dieu, quelle foibleſſe, quelle » foibleſſe « ! Un de ſes Officiers vint lui demander s'il ſe trouvoit mal ? » Point » du tout, lui dit-il, je penſe à l'état » d'un homme ſouffrant & mourant



» comme je ſuis, qui ne pourroit pas
» s'appuyer ſur la Religion ; mais,
» par la grace de Dieu, elle m'a ſe-
» couru dans toutes les traverſes de
» ma vie, & j'eſpere qu'elle me ſou-
» tiendra encore dans ce dernier paſ-
» ſage «.

Plein de bontés, & d'attentions même, pour les Officiers qui l'approchoient, & qui, par zele pour ſa Perſonne, euſſent voulu le ſervir tous enſemble & le jour & la nuit, il leur aſſigna lui-même les heures de leur ſervice, pour le leur rendre moins fatigant.

Au milieu des criſes les plus violentes, qu'il eſſuyoit ordinairement pendant la nuit, les accens de ſa douleur étoient des actes de réſignation & de ferventes prieres. Rarement il ſouffroit qu'on éveillât les Médecins & Chirurgiens qui couchoient dans ſa chambre. » Ils ne
» pourroient, diſoit-il, que m'exhorter
» à la patience, je tâcherai de m'y exhor-
» ter moi-même «. Une nuit que ſon Chirurgien ronfloit à ſes côtés d'une maniere fort déſagréable, un de ſes Officiers vouloit l'éveiller. » Et pour-
» quoi donc, dit le Roi ? il eſt dans
» l'ordre que cet homme qui a bien
» ſoupé & qui ſe porte bien, dorme &

» ronfle ainſi, & que moi je veille & » je ſouffre (1) «.

La Religion n'inſpiroit pas ſeulement la patience à ce Prince, elle le rappeloit ſouvent à cette aimable gaieté qui faiſoit le fond de ſon caractere. » J'ai » quelquefois vu le feu d'aſſez près, » diſoit-il un jour; mais je ne me ſerois » pas attendu à en eſſuyer une ſi chaude » à mon âge (1) «.

L'image de la Mort ne parut jamais lui cauſer la moindre frayeur. Il la vit s'approcher avec tout le calme qu'inſpire une conſcience irréprochable. Quelqu'un ayant voulu le flatter de l'eſpérance de ſa guériſon: » C'eſt ainſi, lui dit » le Roi, que dès le temps de David la » flatterie cajoloit les Grands du Monde, » & leur diſoit: Vous êtes des Immortels. » Et, depuis ce temps-là, la Mort, ſans » s'arrêter d'un ſeul pas en leur préſence, » les confond à leur tour avec les pau» vres enfans d'Adam «. Ce Prince, au comble des proſpérités humaines, avoit écrit: » Il m'eſt doux d'eſpérer que je » ne vivrai pas toujours «. Il répétoit, pour s'encourager aux ſouffrances dans

(1) M. Alliot.
(1) Mſſ. du Chevalier de Solignac.



ces derniers momens : » J'espere que je » ne vivrai plus long-temps «. Il aimoit à se rappeler les circonstances touchantes de la maladie & de la mort de son petit-fils. » Pourrois-je regretter la vie, disoit-» il, après avoir vu mon cher Dauphin » la quitter, à la fleur de l'âge, avec » des transports de joie (1) « ?

Le bon usage qu'avoit fait Stanislas de ce qu'il avoit eu à souffrir dans diverses circonstances de sa vie, & de ce qu'il souffroit alors, lui inspiroit plus de confiance que la multitude de ses bonnes œuvres, qu'il sembloit alors compter pour rien. Un jour qu'il s'entretenoit avec un vertueux Ecclésiastique : » Je me suis rappelé, lui dit-il, un ver-» set de l'Ecriture qui m'a paru si ana-» logue aux circonstances de ma vie, » que je ne me lasse point de le répéter : » *Transivimus per ignem & aquam*, *&* » *eduxisti nos in refrigerio :* Après avoir » passé par le feu & par l'eau, j'espere » que le Seigneur m'introduira dans le » séjour du rafraîchissement «. Celui à qui le Roi s'adressoit, croyant qu'il ne vouloit parler que de son dernier acci-

(1) Mss. du Chevalier de Solignac.

dent, lui dit, que malheureusement l'eau étoit venue un peu trop tard pour éteindre le feu : » Vous ne prenez que la moitié
„ de mon sens, reprit le Prince ; j'ai
„ passé par l'eau des marais de Dantzic,
„ je passe actuellement par le feu ; voilà
„ deux situations de ma vie bien cruelles,
„ qui me font espérer que Dieu, dans
„ sa miséricorde, m'accordera le rafraî-
„ chissement dans une vie plus heu-
„ reuse (1) «.

C'est par ces sentimens de confiance & de résignation dans ses souffrances, que Stanislas se disposoit à recevoir les derniers Sacremens. Suivant sa pratique ordinaire de communier aux Fêtes de la Sainte Vierge, il l'avoit fait le 2 de Février, trois jours avant son accident. En remplissant ce devoir de Religion pour la derniere fois, il montra cette douce paix, cette vivacité de Foi, & tous ces tendres sentimens de confiance & d'amour dont il étoit pénétré toutes les fois qu'il participoit aux saints Mysteres.

Tout occupé de la pensée & des saints désirs de la mort, il en faisoit le sujet ordinaire de ses entretiens avec les per-

(1) MSS. du Chevalier de Solignac.

[redacted]

ſonnes qui l'approchoient. Il régla lui-même tout ce qui concernoit ſa ſépulture comme il eût ordonné les préparatifs d'un voyage ordinaire. Après avoir déjà recommandé à celui de ſes Grands Officiers (1) que ce ſoin regardoit, de mettre la plus grande ſimplicité dans ſes obſeques, il ſe rappela un ſoir qu'il avoit oublié de lui faire une obſervation eſſentielle à cet égard ; &, craignant de ne plus le revoir le lendemain, il dicta ce Billet pour lui : » Je ne ſaurois abſolu-
„ ment, mon cher Duc, vaincre la ré-
„ pugnance que j'ai à laiſſer embaumer
„ mon corps. C'eſt un uſage tiré des
„ Païens. Il me paroît contraire à l'eſ-
„ prit du Chriſtianiſme de tailler un ca-
„ davre. Cela ne ſeroit bon qu'à inſ-
„ truire les Médecins, ce qui n'eſt ici
„ nullement néceſſaire. Je me ſouviens
„ que ma chere Défunte me prioit ſou-
„ vent de défendre qu'on l'ouvrît : j'ai
„ à me reprocher que ſa volonté n'ait
„ pas été ſuivie ; on pourroit s'auto-
„ riſer de cet exemple pour en faire de
„ même de mon corps, quand il aura
„ plu au Seigneur d'en ſéparer l'ame :

(1) Le Duc Oſſolinski.

„ je ne puis que le défendre, & je le
„ ſais autant qu'il eſt en moi. Je vous
„ embraſſe, mon cher Duc; je vous
„ prie de goûter mes raiſons, & vous
„ ſouhaite une meilleure nuit que celle
„ que je vais paſſer «.

Pendant dix-huit jours que dura cette maladie, je dirois volontiers ce martyre du Roi de Pologne, ce Prince, ſans montrer la moindre foibleſſe, ſans démentir d'un ſeul inſtant ſon caractere, parut toujours lui-même en tout. Ses dernieres paroles étoient encore l'expreſſion du bon ſens & du génie; ſes derniers vœux furent des vœux pour ſes Peuples; & ſes derniers ſoupirs des ſoupirs d'amour pour ſon Dieu.

C'étoit ainſi, ſans doute, c'étoit au milieu des conſolations de la Religion que devoit mourir un Prince Chrétien qui avoit ſi courageuſement protégé cette Religion, & plus efficacement encore par ſes grands exemples que par la force de ſes Ecrits & la ſageſſe de ſes Lois: mais, c'étoit auſſi parmi les gémiſſemens d'un Peuple déſolé que devoit mourir un Roi Pere & Paſteur de ſes Sujets. On la prévoyoit cette mort, & depuis pluſieurs jours on la ſavoit inévitable;



mais la mort d'un si bon Roi est un de ces événemens auxquels son Peuple n'est jamais préparé.

Au son des cloches qui fit connoître le danger plus éminent du Monarque, le Marchand quitte sa boutique, l'Artisan son travail, chacun interrompt ses affaires; & les Riches & les Pauvres confondus se précipitent en foule dans l'Eglise paroissiale du Château. Le Curé se présente, pour annoncer aux Fideles qu'on va prier pour le Pere de la Patrie; il veut parler, la voix lui manque; la douleur le suffoque, il éclate en soupirs: on lui répond par des soupirs, & les Prieres pour le Prince ne sont que de longs gémissemens.

Ce fut le 23 de Février que le Roi de Pologne expira d'une mort douce & paisible, à la suite d'un sommeil de défaillance, dans lequel il étoit tombé depuis la veille.

A cette nouvelle, qui se répandit en un instant, des cris confus de désespoir s'éleverent de tous les quartiers de la Ville. Deux heures après, la Capitale les répéta; & bientôt ils retentirent dans toute la Lorraine. A ces premiers transports de douleur succede un silence



d'accablement plus expressif encore : de tristes réflexions ont fait passer dans tous les Cœurs un sentiment secret de terreur & d'effroi ; &, de même que dans les événemens tragiques & les fléaux subits, on voit le Peuple irrésolu sortir de ses maisons, comme pour se rassurer par son nombre ; mais le nombre consterné ne fait qu'ajouter au trouble dont chacun est agité. Le sentiment du présent accable ; de sombres idées sur l'avenir désesperent ; un Etranger demanderoit si l'Etat est bouleversé. Le spectacle a surtout de quoi frapper dans les Villes de Nancy & de Lunéville : l'excès de sa douleur a, ce semble, privé du jugement & de la raison cette Multitude inquiete qui remplit les rues & les places publiques. On se salue sans se connoître, on s'arrête sans se parler ; on marche, on revient sur ses pas, sans terme & sans dessein : on ne veut que nourrir sa douleur. On s'arrête devant les édifices que Stanislas a fait élever pour l'utilité publique ; on leve les mains au Ciel, & l'on pleure ; on pleure en montrant les Maisons de Charité qu'il a dotées ; on pleure à la vue des Hospices qu'il a ouverts à toutes les classes de ses Sujets



ıalheureux ; on va pleurer au pied des ıutels que ſa piété a conſacrés à la Relition ; l'on ne rentre chez ſoi que pour onner un plus libre cours à ſes larmes ; z l'eſpace de dix-huit ans révolus n'a pas ncore conſolé la Lorraine de la perte e ſon bon Roi.

Fin du Sixieme & dernier Livre.



TABLE

DES LIVRES

Contenus dans le premier Volume.

Livre Premier,	page 1
Livre Second,	85
Livre Troisieme,	133
Livre Quatrieme,	205
Livre Cinquieme,	321
Livre Sixieme,	393

Fin de la Table.

OUVRAGES

DE M. L'ABBÉ PROYART,

Qui se trouvent A PARIS chez plusieurs Libraires, & A LYON chez PIERRE BRUYSET-PONTHUS Libraire rue Saint-Dominique.

L'ÉCOLIER VERTUEUX. *Derniere édition*, 1 vol. in-18.

VIE DU DAUPHIN PERE DE LOUIS SEIZE. *Quatrieme édition*, 1 vol. in-12.

L'HISTOIRE DE LOANGO, &c. 1 vol. in-12.

VIE DU DAUPHIN PERE DE LOUIS QUINZE. 2 vol. in-12.

Nota. M. l'Abbé *de Fontenay* n'eut pas plutôt annoncé ce dernier Ouvrage, comme un *des plus intéressans qui aient paru depuis long-temps*, que la Capitale le demanda avec empressement. Mais, chose étonnante, un grand nombre de Libraires des Provinces, s'obstinant a ne vouloir faire qu'un même Prince de deux Dauphins, répondent encore tous les jours aux Libraires qui leur annoncent la *Vie du Pere de Louis XV*, que cet Ouvrage n'est pas nouveau pour eux, & qu'ils en ont la quatrieme édition dans leur Boutique.

HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

[redacted]

HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Par M. l'Abbé Proyart, de plusieurs Académies Nationales & Etrangeres.

TOME SECOND.



A LYON,

Chez Pierre Bruyset-Ponthus, rue Saint-Dominique.

A Paris, Chez Pierre Berton, rue S. Victor.

Au Puy, Chez Crespy & Lacombe.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DE
STANISLAS PREMIER,
ROI DE POLOGNE.

OBSERVATIONS
SUR CE SECOND VOLUME.

LA gloire d'être Auteur, ſi c'en eſt une, n'eſt pas la premiere que doivent ambitionner les Rois. Bien faire eſt leur tâche : s'ils la rempliſſent, leurs exemples deviennent un Livre toujours ouvert pour les Peuples, & beaucoup plus perſuaſif que ceux qu'ils feroient imprimer. Si cependant les Ecrits qu'un Prince judicieux & inſtruit auroit composés pour ſon uſage pouvoient tourner auſſi



à l'utilité commune, les rendre publics feroit un devoir pour celui qui s'en trouveroit dépositaire : devoir bien doux, sans doute, & dont je m'estime heureux d'avoir pu m'acquitter envers la Nation, en lui offrant les précieux fruits des travaux & du génie de trois Princes également chers à tous les Cœurs François (1).

Le Roi de Pologne, qui n'avoit appris le François que par l'usage, le parloit comme nos Dames de Cour avec beaucoup de pureté, & l'écrivoit aussi comme elles sans orthographe. Du reste, ce Prince attachoit si peu d'importance à ce qu'il écrivoit, que souvent, content d'avoir rempli un moment de loisir par une occupation innocente, il jetoit parmi ses papiers de rebut ce qu'il venoit de composer ; &, sans la louable infidélité de M. Alliot, le Public seroit privé de plusieurs Pieces intéressantes que leur trop modeste Auteur avoit lui-même condamnées aux flammes.

Une partie des Ecrits du Roi de Pologne parut, de son vivant, sous le titre d'*Œuvres du Philosophe Bienfaisant.* » J'ose

(1) Le Dauphin pere du Roi, le Dauphin Eleve de Fénélon, & le Roi de Pologne.



» les mettre au jour ſans ſon aveu, dit
» l'Editeur, mais avec d'autant plus de
» confiance qu'il n'en eſt aucun qui ne
» puiſſe contribuer à ſa gloire, &, à
» ce qu'il aime ſurement plus que ſa
» gloire, au progrès de la Religion &
» des bonnes Mœurs «. Ces Ecrits parurent en quatre Volumes in-8.°; &, ſi nous avions moins à cœur de faire un Ouvrage utile que volumineux, nous pourrions en former encore trois du même format, tant des Pieces que les circonſtances ne permirent pas à l'Editeur de faire paroître du vivant du Monarque, que de celles qu'il compoſa depuis l'époque de cette Edition, & qui m'ont été communiquées par M. Alliot, ou par M. Bailly actuellement Chef des dépenſes des Dames de France, autrefois Secrétaire du Roi de Pologne. » C'eſt
„ avec le plus grand plaiſir, m'écrivoit
„ ce dernier, que je vous l'envoie [un
„ manuſcrit], ſur la promeſſe que vous
„ me faites de me le renvoyer.... J'ai
„ mis au net, ſous la dictée du Roi, les
„ différens Ouvrages que le P. Louis a
„ dû vous remettre. J'ai écrit, ſous les
„ yeux de ce Prince, quantité de Pieces
„ envoyées à la Reine de France ſa fille,
„ à Monſeigneur le Dauphin ſon petit-



„ fils, & à d'autres grands Perſonnages..;
„ Ce grand Prince compoſoit lui-même
„ tous les Réglemens de ſa Maiſon, tant
„ pour le ſpirituel que pour le tempo-
„ rel.... Vous aurez trouvé d'excellens
„ morceaux dans les Papiers de M. Alliot:
„ vous y aurez vu des Lettres du Roi
„ de France & de la Famille Royale,
„ du Roi de Pruſſe, & de preſque tous
„ les Souverains de l'Europe.... Je vous
„ prie de me marquer par un petit Mé-
„ moire ce qui pourroit vous manquer
„ encore pour votre Ouvrage, je tâche-
„ rai de vous le procurer «.

Tous les Ecrits du Roi de Pologne ſont dignes de leur Auteur, mais pas tous également propres à intéreſſer toutes ſortes de Lecteurs. Il s'en trouveroit peu, par exemple, qui fiſſent volontiers la dépenſe & du prix d'un in-8.° & du temps néceſſaire pour le lire, uniquement pour s'inſtruire des abus du Gouvernement Polonois. C'eſt ce qui m'a engagé à raſſembler dans un ſeul Volume ce qu'il y a dans ces Ecrits, imprimés ou manuſcrits, de plus utile & de plus curieux, & ſur-tout de plus intéreſſant pour un Lecteur François.

La fidélité n'eſt pas un devoir moins ſacré pour l'Editeur, que l'eſt la vérité



pour l'Historien. Aussi avons-nous porté jusqu'au scrupule notre attention à conserver toute leur intégrité aux Ecrits que nous publions. Mais comme le Roi de Pologne, qui ne composoit pas pour faire un Livre, traite quelquefois le même sujet dans différentes Pieces, nous avons cru, d'après le conseil de personnes judicieuses, devoir rapprocher & classer les matieres suivant leur analogie. Et cette disposition, que l'Auteur sans doute n'eût pas désavouée lui-même dans une réduction de ses Ouvrages, renferme le double avantage de présenter une suite respectable de Pieces justificatives en faveur de notre premier Volume, & de former de ce second un tout plus harmonieux.

Pour ne rien laisser à désirer à la curiosité du Lecteur, nous allons lui offrir, dans une courte analyse, la substance des Ecrits du Prince, qui ont pour objet le Gouvernement Polonois, & dont nous ne jugeons pas à propos d'enfler ce Volume.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Des abus du Gouvernement Polonois.

NOUS avons donné ailleurs une idée ſuccincte de la Pologne : il s'agit ſur-tout ici des vices de ſon Gouvernement. Tout Gentilhomme Polonois, comme Particulier, eſt Deſpote dans ſes Terres, & il a le droit de vie & de mort ſur ſes Vaſſaux : comme Membre de la République, il eſt une portion du Souverain : il ſe choiſit ſes Rois, & peut devenir Roi lui-même. Il ne connoît de Lois que celles qu'il s'eſt données ; &, dans les Aſſemblées générales, il peut balancer ſeul les réſolutions de la Nation entiere. Flatté de ces prérogatives, le Polonois ſe complaît dans la Conſtitution de ſa Patrie ; il l'aime cette Conſtitution, il la révere juſqu'à une ſorte d'idolâtrie ; &, lors même qu'il en expie les inconvéniens, il craint encore de les avouer, & ne veut pas même qu'on lui en parle : » Semblable, dit le Roi de Pologne, à „ un Malade qui aime mieux s'expoſer „ à une mort inévitable, que de vaincre „ la répugnance qu'il a pour un remede „ ſalutaire «.



S'élevant au-dessus des préjugés de sa Nation, Stanislas déclare ouvertement qu'il ne voit dans la forme de son Gouvernement qu'un assemblage indigeste de Lois & d'usages bizarres, qui ne peuvent qu'enfanter le désordre, & conduire l'Etat à sa dissolution.

Le vice capital de la Constitution, c'est, selon lui, cette rivalité toujours existante entre le Chef & les Membres de la République, qui fait que la Majesté lutte sans cesse contre la Liberté qui la gêne & l'importune, tandis que la Liberté, toujours ombrageuse & inquiete pour sa sureté, fait de continuels efforts contre la Majesté, qui voudroit la contenir & prévenir ses excès. D'où il arrive que presque tous les Rois de Pologne établissent leur plan de Politique sur le principe destructeur: *Divide, & impera.*

Dans ces Assemblées générales de la Nation, qui offrent aux yeux du Gentilhomme Polonois l'image la plus respectable comme la plus imposante de la Majesté Souveraine, Stanislas ne voit que de brillantes cohues, où tout se passe dans le désordre & le tumulte; où il est d'usage que l'on propose confusément ses systêmes chimériques ou ses projets violens, que l'on crie long-

temps ſans s'entendre, & qu'on ſe ſépare ſans conclure. Et il faudroit bien peu connoître l'eſprit humain, pour ne pas ſentir que tel doit être le réſultat habituel d'une aſſemblée de cent mille hommes tous égaux, & compoſée en grande partie d'une jeuneſſe préſomptueuſe, dont le plus grand mérite eſt un fol entêtement des prérogatives de ſa naiſſance.

Un abus bien ſenſible de ces Aſſemblées nationales, c'eſt qu'elles ſont ouvertes à tous ceux qui s'y préſentent; en ſorte que l'Ennemi de l'Etat peut y être témoin lui-même, & l'eſt toujours par ſes Eſpions, des réſolutions qui s'y prennent contre lui. Mais, une Loi fondamentale de l'Etat, qui paroît à Staniſlas le comble de la bizarrerie, & que l'on croiroit avoir été dictée par l'Ennemi le plus ingénieux du repos de la Nation, c'eſt celle par laquelle il eſt ſtatué que rien ne pourra être conclu validement dans une Diete, s'il plaît à un ſeul Particulier de s'oppoſer au vœu général de la Nation aſſemblée.

Staniſlas fait voir à ſes Compatriotes que leur politique n'a pas mieux pourvu à la ſureté du dehors qu'à la tranquillité intérieure de l'Etat, & il en atteſte les



faits. Un Prince voisin, qui juge à propos de faire la guerre aux Polonois, pénetre sans obstacles jusqu'au cœur du Royaume. Il établit des contributions, il pille, il détruit; & les Provinces sont dévastées avant que la Nation ait pu s'assembler pour délibérer sur les moyens de pourvoir à sa sureté. L'Assemblée est-elle formée : on propose des expédiens, & l'on finit ordinairement par conclure qu'il faut composer avec l'Ennemi, en lui accordant ce qu'il demande, ou bien appeler au secours de la Patrie des Protecteurs onéreux, qui viennent moins pour la venger que pour partager ses dépouilles. Quelquefois on arrête qu'une Armée Polonoise entrera en Campagne; mais à peine cette Armée, sans discipline & mal-payée, a-t-elle repoussé l'Ennemi sur les Frontieres, qu'elle lui tourne le dos & se sépare, comme pour l'inviter à revenir sur ses pas; &, s'il prend ce parti, comme cela arrive quelquefois, il a tout le loisir de ravager de nouveau la Pologne avant que l'on se soit rassemblé pour s'opposer à ses brigandages.

Stanislas discute toutes ces matieres en Politique aussi affectionné pour sa Patrie qu'éclairé sur ses véritables intérêts. Il a

remarqué que le Roi en Pologne peut trop pour le mal, & pas aſſez pour le bien ; il intervertit cet ordre vicieux: il rend le bon Roi tout-puiſſant pour le bien, & il offre au méchant mille obſtacles qui l'arrêtent dans le deſſein qu'il auroit de faire le mal.

En conſervant à la Liberté tous ſes droits eſſentiels, il lui preſcrit des bornes qui doivent l'empêcher de dégénérer en licence. Il regarde, par exemple, comme la honte de la Nobleſſe ce que celle-ci met au rang de ſes plus belles prérogatives, l'eſclavage dans lequel elle retient ſes Vaſſaux. Il réclame en faveur du Peuple la jouiſſance de la Liberté civile, comme l'apanage inaliénable de l'humanité, & il montre à ſes Concitoyens l'intérêt même à côté de la gloire, dans l'abolition de la ſervitude.

Pour prévenir les déſordres qui ſont la ſuite ordinaire des Aſſemblées nationales, & de celles ſur-tout qui ſuivent la vacance du Trône, Staniſlas propoſe de faire l'élection des Rois à la pluralité des ſuffrages, & que ces ſuffrages ſoient donnés ſecrétement. Outre que cette diſpoſition mettroit les Electeurs dans la plus entiere liberté de ſuivre les lumieres de leur conſcience, elle auroit

encore le double avantage de prévenir les brigues & les cabales qui diviſent la République avant l'élection, & les guerres civiles qui la ſuivent lorſque deux Partis, ne pouvant s'accorder entr'eux, en viennent juſqu'à élire chacun leur Roi, ou que le Parti le plus foible, ſans faire de nouvelle élection, ſe confédere contre le Roi élu.

Le Roi de Pologne ne ſe diſſimule pas qu'il porte atteinte au Privilege du *Veto*, ce Privilege ſi cher à tout Noble Polonois; mais il lui eſt aiſé de faire voir que ce prétendu Privilege n'eſt en effet que la plus odieuſe & la plus dangereuſe de toutes les ſervitudes, puiſqu'il ſoumet les lumieres de tous les Particuliers avec les intérêts les plus précieux & le ſalut même de l'Etat, au caprice d'un ſeul Citoyen imbécille ou pervers; l'opinion du Prince, ſur cette Loi du *Veto*, eſt qu'elle doit ſon origine à la politique intéreſſée des Rois ou du Sénat, qui, ne pouvant ſe promettre de dominer la Multitude à leur gré dans les Aſſemblées de la Nation, ont voulu, au moins, ſe ménager un moyen infaillible de faire avorter tous les deſſeins qui leur ſeroient contraires.

Suivant le plan de réforme propoſé

par Staniſlas, les Aſſemblées nationales ſeroient ſecretes : les affaires y ſeroient propoſées avec ordre, & diſcutées avec méthode ; en ſorte qu'un Déclamateur dangereux ne pourroit pas ſe prévaloir de la force de ſes poumons, comme il arrive ſouvent, pour impoſer ſilence au Citoyen vertueux & éclairé. On ne verroit pas non plus, par une étrange contradiction, un jeune homme, déclaré par les Lois inhabile à gérer ſon patrimoine, admis à délibérer ſur les plus grands intérêts de l'Etat.

Quant à la partie Militaire, l'Auteur voudroit que la Pologne fît élever des Places fortes ſur ſes Frontieres les plus expoſées ; qu'elle tînt habituellement ſur pied un corps de Troupes réglées, comme font toutes les Puiſſances voiſines ; que ces Troupes reçuſſent exactement leur paye ; & enfin, que les Seigneurs qui voudroient, ſuivant leur Privilege, entretenir à leurs dépens un corps de Troupes pendant la guerre, ne puſſent jamais le commander que ſous les Drapeaux du Général avoué par la République.

Les Polonois ſe ſeroient épargnés bien des maux, s'ils ſe fuſſent rendus, il y a trente ans, à la ſageſſe de ces conſeils.



Stanislas, qui connoissoit leur génie, n'osoit se flatter, en les leur donnant, qu'ils voulussent en profiter : il les compare à certains Propriétaires qui, par un respect superstitieux pour tout ce qui est ancien, ne veulent ni réparer, ni affermir une maison qu'ils tiennent de leurs Ancêtres, au risque même d'être écrasés sous ses ruines. Il leur déclare qu'ils seront un jour victimes des préjugés qu'ils ne veulent point déposer : il prévoit même de quelle maniere cela arrivera, & il prédit, dans les termes les plus formels, ce partage mémorable des Provinces de la Pologne entre les Puissances qui l'avoisinent. » Nous croyons,
» dit-il, que nos Voisins, par leur pro-
» pre jalousie, s'intéressent à notre
» conservation ; vain préjugé qui nous
» trompe, ridicule entêtement qui a fait
» perdre autrefois la liberté aux Hon-
» grois & aux Bohemes. Notre tour
» viendra sans doute.... Peut-être même
» les Puissances voisines s'accorderont-
» elles à partager nos Etats «.

Puisse du moins la Pologne profiter aujourd'hui des leçons que lui donna le plus judicieux de ses Politiques, pour se préserver de plus grands maux encore, & empêcher que les mêmes Puissances

qui viennent de s'approprier ſes Provinces, ne s'accordent de nouveau pour un ſecond partage.

CHAPITRE PREMIER.

Le Gouvernement Monarchique eſt préférable au Républicain.

DANS les Gouvernemens Républicains regne la liberté, eſpece d'Idole ſemblable à ces figures qu'adorent les Sauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'eſt pas poſſible, en effet, que, dans un Etat où perſonne ne peut être forcé d'obéir, chacun ne s'arroge le droit de commander. Et quel ordre pourroit ſubſiſter dans cette confuſion de pouvoirs, dont aucun ne peut ſe ſoutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent ?

De pareils inconvéniens ne ſe trouvent point dans l'Etat Monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuſe vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconſtance & leur légéreté. C'eſt proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & ſurement de cette précieuſe Liberté qui, dans ceux dont je viens de parler, n'eſt qu'une



:ce de révolutions malheureuſes. te Liberté ſe fait ſur-tout ſentir ; un Prince qui eſt perſuadé que ſa re & ſon bonheur ne dépendent que ſes vertus & de l'amour de ſes Peu- :, un Prince qui ne croit jouir de biens que lorſqu'il les donne, & qui t en effet alors par la reconnoiſſance ours prête à faire remonter dans ſes ns ce qu'elles ont répandu dans celles ès Sujets.

)ans un Etat Monarchique, le Prince, tre des temps & des circonſtances, :ute lui ſeul & preſque en un moment]ui demande un accord de ſentimens ciles à concilier, & conſéquemment temps preſque infini dans une Répu- ue. Sous le Gouvernement d'un ſeul, emede eſt prompt dans les dangers: ẽul ordre ſuffit pour mettre en mou- ıent tout ce qui doit concourir à la nſe du Royaume. Dans une Répu- ue, on laiſſe échapper, par de lon- s délibérations, le moment d'agir avec :ès : on prend rarement le parti le ; ſage ; &, lors même qu'on eſt con- u de ce qu'il importe de faire, rien s'exécute, parce que tout le monde ımande, & que perſonne ne veut ir.

La diverſité d'opinions ne ſauroit avoir des ſuites dangereuſes dans un Etat où les Sujets ſe diſputent l'honneur de l'obéiſſance, & ſe piquent d'une aveugle ſoumiſſion aux ordres du Souverain. L'Autorité Souveraine arrête la fougue des Eſprits ; &, ſi elle n'empêche pas la contrariété des ſentimens, elle l'empêche du moins de ſe produire. Tout plie ſous la volonté d'un Monarque, & ſon empire aſſure l'ordre, bien loin de le troubler.

Dans un Etat Républicain, autant de Sujets, autant de volontés différentes. L'amour même de la regle y met la confuſion. Des ſentimens, louables d'ailleurs, ſe modifient en tant de manieres, ſelon la variété des idées, ou, pour mieux dire, ſuivant la diverſité des humeurs, qu'ils ne peuvent ſe concilier, & qu'une République tombe preſque néceſſairement dans l'anarchie, tout y devenant arbitraire, juſqu'aux Lois même qui doivent régler les Mœurs.

Cicéron, tout Républicain qu'il étoit, & plus Républicain qu'aucun des Romains de ſon ſiecle, dit que la force d'un Peuple qui ſe gouverne lui-même eſt à la vérité plus prompte, mais plus aveugle; parce que, dans ſa fougue, il ne connoît



aucun des dangers auxquels il s'expose.
» Un Chef au contraire, ajoute-t-il,
» sur qui roulent uniquement les affaires,
» en craint les mauvais succès. Respon-
» sable de ses entreprises, il les pese
» au poids de la raison, & s'aide de son
» expérience & des conseils d'autrui, &
» il n'abandonne rien de ce qu'il peut
» soumettre aux regles de la prudence «.

On pourroit ajouter à l'idée de Cicéron, que le Peuple n'exécute presque jamais qu'avec une extrême lenteur ce qu'il a résolu avec tant de promptitude, & qu'un seul Chef, qui n'a qu'à commander pour être obéi, compense toujours, par la rapidité de l'exécution, le temps qu'il a mis à digérer un projet utile. Il en est des Monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.

Joignons à ces avantages de l'Etat Monarchique la liberté dont on y jouit, bien préférable à celle dont on se flatte si fort dans les Républiques. Qu'est-ce en effet que celle-ci, qu'une indépendance outrée qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en



opposition le même droit de chaque Sujet dans la Société dont il est membre? Or, ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir n'existe réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppression & de tyrannie.

La vraie Liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les Lois permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette Liberté qui fait la sureté des Citoyens, & qui les empêche de se craindre les uns les autres ; & c'est précisément celle qu'on goûte dans les Monarchies. C'est elle qui en affermit la constitution, & qui fait aussi la tranquillité des Princes qui les gouvernent.

Qu'on ne pense pas, en effet, que la liberté d'un Souverain soit différente de celle de ses Peuples. Il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses Sujets, & ses Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance. Tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le



lui attribue; les punitions qu'il ordonne, on les met ſur le compte des Lois. Perſuadé que ce qui regle ſon pouvoir l'affermit, il ne penſe jamais à l'étendre. L'autorité des Lois eſt le fondement de la ſienne ; leur accompliſſement fait ſa ſureté, & il y trouve ſa gloire, gloire bien ſupérieure à celle que recherchent communément par les armes ces Princes qui, ſous le moindre prétexte de bienſéance ou d'utilité, & par le ſeul motif d'étendre leurs limites ou de ſignaler leur valeur, ne reſpirent que la guerre. Véritablement cette eſpece de gloire peut augmenter leur puiſſance ou leur réputation; mais elle coûte trop cher à l'Humanité dont elle répand le ſang. Les Souverains ne ſeroient-ils donc les Chefs, les Protecteurs, les Peres des autres hommes que pour les ſacrifier à leurs paſſions? & ne doivent-ils pas gémir de les voir expoſer leur vie dans les occaſions même où l'exige indiſpenſablement la conſervation de l'Etat?

CHAPITRE II.

LE MONDE CHRÉTIEN.

Un Monde compoſé de parfaits Chrétiens ſeroit un Monde de Citoyens heureux.

CERTAINS Philoſophes ont imaginé une Aſſemblée de Sages qui ſe gouverneroient en paix, & qui vivroient heureux. Cette belle chimere du Paganiſme pourroit, devroit même ſe réaliſer dans la Religion que nous profeſſons. Les préjugés des Païens détruiſoient néceſſairement ce que leur droiture naturelle eût voulu édifier, & ils étoient injuſtes & méchans en ſuivant les exemples des Dieux même qu'ils s'étoient donnés pour guides & pour modeles. Ils honoroient Mercure par les vols & les rapines, Bacchus par l'ivrognerie, Vénus par les plus infames proſtitutions. Ils regardoient comme des foibleſſes dont ils devoient ſe défendre, pluſieurs vertus ſans leſquelles ne ſauroient ſe former les nœuds d'une ſociété parfaite.

Qu'une vaine Philoſophie ceſſe d'oppoſer les vertus de quelques Sages Païens



: vices des mauvais Chrétiens, pour conclure l'inutilité du Christianisme; sophisme est que l'on met en oppo- on deux hommes qui sortent chacun l'ordre commun : la justice étoit un dige dans le Paganisme, comme l'in- ice est un monstre dans le Christia- ne. Dès qu'on est un Aristide, on ne emble plus à un Païen; & qui n'est s juste qu'Aristide, ne sauroit être un rétien.

Jn Philosophe Païen pouvoit bien : Que chacun soit comme moi, juste, ient, bienfaisant; & les hommes vi- nt heureux. Mais, d'abord, cette ce supérieure de raison qui éclaire ce e, peut-on la supposer également artie entre tous les individus qui com- ent une Société? Ensuite réunissez emble ces prétendus Sages, dont cha- a la vanité de se croire sans égal; is verrez que tous voudront com- nder sans que personne veuille obéir; u'admirés comme de grands hommes squ'ils étoient isolés, ils se rendront prisables par leurs petitesses & leurs alités dès qu'ils seront en corps de iété.

Me direz-vous qu'un Monde de Chré- s parfaits est aussi chimérique qu'un

Monde de vrais Philosophes ? J'en conviendrai quant à l'existence actuelle, mais point du tout quant à la possibilité. Tout homme a naturellement le degré d'esprit & de bon sens qui suffit pour être Chrétien ; chacun a sous les yeux les regles sûres qui forment le Chrétien, & à sa portée les secours naturels & divins pour l'application de ces regles. Il y a plus : tous les âges, tous les sexes & toutes les conditions nous offrent de véritables Chrétiens ; nous voyons quelquefois des familles & des Communautés entieres de véritables Chrétiens : pourquoi la grande famille ne pourroit-elle pas devenir ce que sont de moins nombreuses ? La multitude des vrais Chrétiens, loin de faire confusion, ne pourroit qu'augmenter l'harmonie générale, comme l'assemblage des vertus ne fait que perfectionner un individu.

Le Monde Chrétien renverseroit nos grandes maximes de Politique & les principes fondamentaux des Gouvernemens ? Je le veux, à certains égards ; mais, s'il ne s'agissoit que de ces principes & de ces maximes barbares, antiques préjugés du Monde Païen, le grand mal que le Christianisme en opérât l'abolition !

Dans un Monde Chrétien, tel que le demande l'Evangile, qui permet à peine qu'on s'occupe du lendemain, les Rois ſeroient ſans prévoyance pour la guerre, leurs Villes ſans défenſe, leurs Peuples expoſés aux inſultes & aux invaſions des Ennemis; le Commerce & les Arts ne languiroient-ils pas? Les peres ſongeroient-ils à établir la fortune de leurs enfans? &, pour former des Citoyens pour un Monde inviſible, ne renverſeroit-on pas l'économie de ce Monde viſible? Ainſi raiſonne l'aveugle préjugé. Ce préjugé n'étoit point celui des premiers Chrétiens vrais diſciples de l'Evangile; mais le Monde Païen, en devenant Chrétien, ou plutôt en feignant de l'être, l'a introduit au ſein du Chriſtianiſme où nous voyons qu'il fait Loi.

Que pourroit-on craindre pour la ſureté des Etats dans un Monde Chrétien, c'eſt-à-dire, compoſé d'hommes juſtes, patiens, charitables & bienfaiſans? Dans un Monde Chrétien, tous les Souverains ſeroient alliés, & tous les Peuples freres. Il n'y auroit ni rivalité à concilier, ni ambition de Princes à ſatisfaire, ni honneur de Maiſon à venger, ni gloire de Peuple à ſoutenir. On ne parleroit plus ni de balance de l'Europe, ni d'équilibre

de Puiſſances; & le Souverain qui régneroit ſur de vaſtes Etats, ne ſeroit pas plus envié des autres Souverains, que ne l'eſt un Particulier de ſes voiſins parce qu'il eſt pere d'une plus nombreuſe famille.

Qu'on exalte tant qu'on voudra les Héros & les Guerriers magnanimes; s'il eſt vrai qu'ils ſoient dignes de notre eſtime, c'eſt uniquement parce qu'il eſt vrai encore que le Monde n'eſt pas Chrétien. Mais quand je ſonge que l'art malheureux de détruire l'homme eſt devenu une ſource de gloire pour l'homme même; quand je vois deux cents mille hommes ſe chercher par terre & par mer, fondre les uns ſur les autres, s'entr'égorger, s'étrangler avec tout l'acharnement de la férocité; quand je penſe que ces hommes, qui ſe voient pour la premiere fois, n'ont nulle raiſon de ſe vouloir ou de ſe faire le moindre mal; quand je penſe enfin que ces Nations qui envoient leur Jeuneſſe s'immoler au champ qu'elles appellent *de l'honneur*, ſe ſont épuiſées pour fournir aux frais honteux de ces ſcenes ſanglantes, & qu'elles payeront par bien des années de miſere le barbare plaiſir de l'injuſtice ou de la vengeance, oui je me ſens humilié d'appartenir

l'appartenir à l'eſpece humaine ; & pour-
ois-je ne pas déſirer que le Monde de-
'înt Chrétien, puiſqu'alors au moins
es hommes ſeroient des hommes ?

Le Commerce & les Arts ſeroient
négligés dans ce Monde tout occupé des
oins d'une autre vie ? Vaine terreur ;
& au contraire, la fraude & l'injuſtice,
es concuſſions & les violences, les
guerres nationales ſur-tout, ne trou-
blant plus le repos de ceux qui exerce-
roient le Commerce ou qui cultiveroient
es Arts, la confiance régneroit par-tout,
a bonne foi ſeroit univerſelle. Les Arts
nuiſibles & les Profeſſions honteuſes ſe-
roient à la vérité dans le diſcrédit : on
ne verroit plus dans nos Villes ni ces
nombreux Artiſans du Luxe, ni ces lâ-
ches Courtiers de la débauche ; on ver-
roit diminuer le nombre des Armuriers
& des Fourbiſſeurs, parce qu'ils n'au-
roient plus à polir le fer & à aiguiſer
l'acier que contre les animaux nuiſibles.
Alors ils s'occuperoient à forger des ſocs
de charrue. Et, pour décider ſi leur
nouvelle profeſſion ſeroit plus ou moins
honnête que la premiere, il faudra exa-
miner lequel eſt le plus noble, ou de l'inſ-
trument qui fait vivre l'homme ou de
celui qui l'égorge.



Quant aux ſoins des peres de famille pour avancer la fortune de leurs enfans, ils ſeroient ſans doute moins inquiets: le tréſor le plus précieux du Chrétien n'eſt point ici-bas : il ne conſume pas ſes jours dans les ſentiers laborieux de l'intrigue : il n'eſt pas altéré de richeſſes jusqu'à les rechercher par les baſſeſſes & le crime : il n'a ni l'ambition de vouloir tirer ſes enfans de la condition où le Ciel les a fait naître, ni la prétention plus folle encore de leur procurer le ſouverain bonheur dans le lieu de leur exil : il ſubordonne ſa prévoyance à cette Providence ſuprême qui, ſans doute, ne prendra pas moins de ſoin de ſes enfans, que des oiſeaux du Ciel qu'elle nourrit ſans qu'ils ſement ni ne moiſſonnent.

Mais, n'eſt-ce pas au contraire de cette indifférence, ou pour parler plus juſte, de cette modération Chrétienne, que doit réſulter l'aiſance générale? car enfin il n'y a qu'une Terre à partager entre tous les hommes qui l'habitent; &, lorſque tous les hommes ſeront Chrétiens, cette Terre reſtera encore pour les nourrir. Pourroit-on craindre qu'ils négligeaſſent de la cultiver? La culture des terres n'eſt-elle pas au contraire l'occupa-



tion la plus analogue à la vie Chrétienne, qui doit être tout-à-la-fois innocente & laborieuse ? Et n'est-ce pas aux travaux des plus parfaits Chrétiens, des Moines des premiers siecles de l'Eglise, que nous devons le défrichement & l'amélioration des sols les plus ingrats de leur nature ? Non, la Terre ne manque si souvent à ses Habitans que parce qu'ils ne sont pas Chrétiens. Un seul veut avoir ce qui devroit être partagé entre cent : les uns, pour monter, obligent les autres à descendre, & la moitié des hommes dévore l'autre.

Ne seroit-il pas à craindre encore que, dans un pareil Monde, les Sujets, sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, ne refusassent de se soumettre aux ordres des Puissances qu'un zele superstitieux leur feroit envisager comme contraires aux ordres de Dieu ? Il faut observer que ce Peuple de parfaits Chrétiens n'est point un Peuple d'imbécilles. Outre qu'il est doué de toutes les lumieres de la raison, la raison en lui n'est pas asservie à l'empire des passions. La seule passion du Chrétien est celle de ses devoirs, & le premier de ses devoirs, après ce qu'il doit à Dieu, c'est l'obéissance à son Prince,



On fait prêter serment de fidélité à des Sujets; mais je me défie d'une vertu qui ne m'est garantie que par un serment. Le serment de fidélité prêté par un Chrétien, est un serment aussi inutile que celui que fait un homme sans conscience. Le grand serment qui attache le Chrétien à son Prince, c'est celui qu'il a fait sur les fonts baptismaux; & il faut, avant qu'il soit Sujet infidelle, qu'il cesse d'être vrai Chrétien.

Je conviens, à la vérité, qu'un Peuple de vrais Chrétiens auxquels un Prince commanderoit ou l'impiété ou l'injustice manifeste, lui refuseroit l'obéissance. Mais seroit-ce manquer à son Prince que de lui épargner un crime, en refusant d'en être le complice? Le Chrétien, au reste, qui pourroit se soustraire à une Autorité tyrannique, ne s'armera jamais contre elle; & l'exercice le plus inique que pourroit s'en permettre un Souverain, ne légitimeroit point à ses yeux un acte de rebellion. Que ce même Souverain, dans toute autre circonstance, mette à l'épreuve la fidélité du parfait Chrétien, par-tout il le trouvera Sujet affectionné, Citoyen désintéressé, & Soldat invincible.

Le Roi Chrétien d'un Peuple Chrétien



ne peut manquer d'être le Pere de ſes fideles Sujets. Ils n'ont à gémir, ſous ſon Regne, ni des caprices de la dureté qui dégénere en tyrannie, ni de l'inſouciance de la foibleſſe qui laiſſe opprimer la Juſtice. S'il demande un impôt, il n'eſt jamais dans la néceſſité de l'exiger ; ſes Sujets concluent que l'Etat en a beſoin, & ils ſavent que ſous la main du Prince, comme un dépôt ſacré, il ne ſera ni altéré par les profuſions du luxe, ni diverti par d'indiſcrètes largeſſes, ni profané par d'indignes uſages.

Des Miniſtres Chrétiens, dans le Conſeil des Rois, n'ouvriront jamais que des avis dictés par la raiſon, avoués par la conſcience, & toujours utiles aux Peuples. Ils n'eſſayeront pas de leur perſuader de régner autrement que par la Juſtice & par les Lois. Ils ne concluront pas légérement pour ces guerres qui inondent la Terre de ſang, & qui font acheter aux Nations de ſi petits avantages au prix des plus grands maux.

Dans un Etat Chrétien, les Pauvres ſerviront les Riches avec affection, & ceux-ci fourniront avec bonté aux beſoins des Pauvres. Les maux particuliers, toujours partagés par la Communauté, ſeront des maux inſenſibles. La

paix régnera au ſein des familles, & l'on ne parlera pas plus de diſſentions domeſtiques que de troubles dans l'Etat. La fidélité conjugale ſera réciproque, la concorde fraternelle inaltérable, & la tendreſſe des Peres ne tombera jamais ſur des enfans ingrats. Ceux que le déſir d'une plus haute perfection conduira dans la ſolitude, n'y faiſant qu'un cœur & qu'une ame par la charité, attireront, par l'ardeur de leurs Prieres, les bénédictions du Ciel ſur leurs Freres. Les Miniſtres d'une Religion ſi ſainte ſeront des Saints. Ce ne ſera ni l'ambition ni la cupidité, mais la voix publique, interprete de la voix du Ciel, qui les placera ſur le chandelier. Ils y brilleront par la Science, ils y édifieront par les vertus.

On aura toujours à m'objecter qu'il s'en faut bien que les Etats Chrétiens ſoient tels que je les dépeins; & moi j'aurai toujours à répondre que c'eſt uniquement parce que les Etats que nous appelons Chrétiens, ne le ſont pas en effet. Ici le fanatiſme de l'Héréſie, là l'orgueil philoſophique, par-tout la corruption de la Morale Evangélique défigure la face du Chriſtianiſme. Mais tous les Monumens hiſtoriques atteſteront que, dans aucun temps ni dans aucun Empire,



jamais les vrais Chrétiens ne se sont départis, dans la conduite, des principes que je leur attribue.

Mais un Monde de parfaits Chrétiens ne sera jamais qu'un Monde possible, j'en conviens, & ma pensée n'est pas qu'on doive se flatter de voir jamais un Etat composé de tous Chrétiens fideles à leur Loi ; mais je soutiens, & c'est la conclusion unique que je veux tirer de tout ce que j'ai dit, je soutiens que l'Etat où le Christianisme sera professé avec le plus de perfection sera aussi l'Etat le plus paisible, le plus florissant, le plus redoutable aux Puissances ennemies, par cette harmonie intérieure, & cette union de tous les Membres avec leur Chef : d'où il s'ensuit que le plus grand intérêt d'un Souverain, c'est de prendre les moyens les plus convenables d'augmenter autant qu'il pourra le nombre des vrais Chrétiens parmi ses Sujets. Que si cette politique n'est pas la plus sage & la mieux entendue, il faut que mon expérience même m'ait étrangement séduit.

J'ai vu le Monde : je l'ai vu en Europe & au-delà ; j'ai vu les Villes, les Cours & les Armées ; & par-tout j'ai trouvé le même résultat. J'ai vu l'ignorance des Savans, la folie des Sages, la petitesse

des Grands, les miseres de l'opulence; des Malheureux par-tout au sein des jouissances ; & les Heureux que j'ai rencontrés, c'e n'a été, en vérité, que parmi les vrais Chrétiens. Ces hommes ne savent ni intriguer dans les Cabinets, ni se pousser dans les Cours. Ils attendent : si on les oublie, ils ne s'en estiment que plus heureux : si on les recherche, ils ne s'épargnent pas pour faire du bien aux hommes ; ils se chargent même de la tâche que les autres redoutent ou qu'ils dédaignent. Tout occupés des devoirs de leurs places, ils ne sont inquiétés ni par les soupçons, ni par la basse envie. Ils peuvent avoir des ennemis, mais ils ne sont eux-mêmes les ennemis de personne. Leurs talens ne sont point inférieurs aux talens des autres hommes; &, avec leurs talens, ils portent dans la Société la modestie, les prévenances, la droiture, la cordialité & la noble passion de faire du bien à tous. Tels sont les hommes que forme l'Evangile. Tout Souverain qui régneroit sur de vrais Chrétiens régneroit sur de pareils Sujets : ne seroit-il pas heureux ?

CHAPITRE III.

Ennemis de la Religion sont les Ennemis de l'Etat.

'EN doutons point, la Religion est
ɔlus grand bienfait que le Créateur
pu nous accorder. Elle est la con-
ıtion la plus efficace dans les maux
parables de la vie, le frein le plus sûr
passions, qui bouleverseroient tout,
lles n'étoient retenues par la crainte
n Jugement plus inévitable que celui
hommes. Elle est la base des Lois,
lien du Gouvernement, la regle des
eurs, la sauve-garde de nos biens, de
re réputation, de nos vies, le plus
ne appui des droits des Souverains,
ılus sûr garant de l'obéissance des Peu-
s. Et où en seroit la Société, si tout
alloit qu'au gré de l'audacieuse ima-
ation de nos Philosophes qui, n'ayant
un principe, laisseroient tout à la
ɔosition aveugle du Hasard, qu'ils
ient avoir créé l'Univers & devoir
l en avoir la conduite ? Attaquer ainsi
ɔrincipe sacré de l'ordre, de la subor-
ation, de la décence publique, c'est

ſe déclarer l'Ennemi de la Patrie & le fléau du Genre-humain.

Ainſi donc, ſi la Morale des Déiſtes s'accréditoit dans le Monde, on n'y verroit que confuſion, qu'indépendance, qu'un mépris abſolu des Lois, qu'une affreuſe tolérance des Religions même les plus ridicules. C'eſt déjà leur cri d'à préſent ; & doit-on s'en étonner ? Ils ſont tous intéreſſés à réclamer cette tolérance politique. Sans elle, pourroient-ils infecter impunément le Public de leurs maximes impies ? Ils ne montrent tant de zele pour laiſſer ſubſiſter enſemble toutes ſortes de Religions, que pour qu'*il leur* ſoit permis de n'en avoir aucune. Mais quoi de moins raiſonné que cette réclamation ? Quoi de plus dangereux que ce bizarre aſſortiment de tant de Rits différens, de tant d'opinions contradictoires ? Quoi ! le Déiſme, le Socinianiſme, le Manichéiſme, le Mahométiſme, l'Idolâtrie même, ſeroient accueillis, permis, autoriſés ! On regardera du même œil les vérités les plus lumineuſes & les erreurs les plus abſurdes ! On verra avec indifférence la ſuperſtition & le fanatiſme, le blaſpheme & le ſacrilege s'élever à côté des Autels du vrai Dieu ! On croira ne pas manquer à ce Dieu ſaint

[redacted]

& terrible, en laiſſant toujours ſubſiſter une occaſion de ſcandale & de chute à ceux qui l'adorent en eſprit & en vérité, en nourriſſant toujours dans la Société des ſemences de diſcordes, de troubles, de ſchiſme, de révoltes, de guerres, d'inimitiés! Ne ſoyons pas la dupe de cette indifférence ſimulée pour toutes les Religions; elle n'eſt que le maſque d'une haine trop réelle pour une Religion qui s'éleve ſans ceſſe contre les erreurs & les vices.

CHAPITRE IV.

En quoi conſiſte la vraie Politique?

TOUT Souverain qui ſait ſe faire reſpecter de ſes Voiſin, par ſa bonne foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes Sujets autant par ſon amour pour la juſtice que par ſa bonté, ne peut manquer de réuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir recours à ces maneges obſcurs & à ces raffinemens incertains qui font l'eſſence, & auſſi la honte de ce qu'on appelle *Politique*.

La vraie Politique doit être fondée ſur l'équité la plus ſcrupuleuſe, ſur l'intégrité



la plus exacte, fur une affurance réciproque de protection & de fervice, fur un enchaînement inaltérable de fecours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-feulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend. Qu'on fe figure un Monarque qui aime fes Sujets, qui eft affuré de leur cœur, qui fe concilie leur eftime, qui leur montre de la bonté, de l'équité, de la franchife ; qui leur infpire de la confiance, & qui, fans le fecours de tant de Traitans avides, fait lever de juftes tributs avec une fage proportion : il n'a befoin pour être refpecté de fes Voifins que de l'amour qu'on lui porte, & de la feule idée qu'on a par-tout de fa probité qui fait toute fa politique. Ce Prince, avec fa feule bonne foi, réuffit toujours dans fes projets plus promptement, plus aifément, plus furement qu'il ne feroit avec cette prétendue habileté, ces trames profondes, & ces détours artificieux que la méfiance Européenne a inventés, & que fouvent elle rend elle-même inutiles.



CHAPITRE V.

Moyen d'expédier promptement les affaires dans un Etat.

RIEN ne feroit plus utile, dans toutes fortes d'Etats, que l'établiffement d'un Confeil particulier dans chaque Province, compofé de quatre Députés ou Confeillers, qui auroient une relation immédiate avec les quatre Miniftres chargés des quatre branches principales de l'Adminiftration, & qui compofent le Confeil du Roi. Nul moyen n'eft plus fûr pour entretenir l'ordre dans un Gouvernement, pour en expédier plus promptement les affaires, & pour les tirer des mains oifeufes d'une foule d'Officiers inutiles qui, par leurs charges, ne font que fe croifer dans leurs opérations, & augmenter la confufion.

Ces quatre Confeillers ou Députés auroient chacun leur département féparé, non avec le pouvoir d'innover, mais feulement avec l'autorité néceffaire pour empêcher les contraventions à la Loi.

Celui, par exemple, qui auroit le département de la Juftice, ne fe mêleroit point de l'exercer; ce feroit affez qu'il

veillât à la faire obſerver dans les Tribunaux, & à rendre compte au Chancelier de la maniere dont elle ſeroit adminiſtrée.

Celui qui ſeroit chargé de la Police, en maintiendroit le bon ordre, ſous la direction du Miniſtre à la Cour.

Celui qui auroit inſpection ſur les Troupes, ne s'ingéreroit point de les commander : mais il les feroit payer réguliérement ; il les contiendroit dans une exacte diſcipline, & les empêcheroit de vexer les Citoyens. Il feroit rapport au Miniſtre de la Guerre, & des motifs qui le feroient agir, & des moyens qu'il prendroit pour bien exécuter ſes ordres.

Celui qui ſeroit prépoſé pour les Finances, ſeroit attentif à faire lever les impôts avec ſageſſe & fidélité. Il s'appliqueroit à faire fleurir le Commerce : &, n'ayant aucune part au maniement des deniers, il les feroit parvenir au Miniſtre du Tréſor, & l'inſtruiroit avec ſoin de tout ce qui auroit rapport à une ſage économie de la Province, ou du beſoin qu'auroit cette Province d'une diminution des taxes ordinaires.

Sur ces Mémoires des Conſeillers, les Miniſtres font des détails auxquels ils joignent leurs avis & qu'ils préſentent

au Prince : le Conſeil décide enſuite, & fait expédier ſur le champ les ordres néceſſaires. Ainſi un Roi peut voir tous les jours, ſans la moindre confuſion, l'état actuel de ſon Royaume, remédier aux abus qui s'y gliſſent, preſque au moment qu'on les y apperçoit ; &, ce qui eſt plus heureux encore, éviter le déſordre qu'entraîne la multitude des affaires quand la pareſſe les laiſſe accumuler.

CHAPITRE VI.

La Raiſon ſeule ne ſuffit pas, il faut des Lois pour contenir les paſſions, qui troubleroient l'ordre dans les Etats.

IL eſt triſte ſans doute que la Raiſon, qui de ſiecle en ſiecle a ſi fort étendu ſes connoiſſances, ne puiſſe pas ſur-tout à préſent ſe paſſer du ſecours des Lois ; mais cette lumiere, qui nous eſt donnée pour nous éclairer, s'enveloppe ſouvent elle-même de nuages ſi épais, qu'elle nous devient encore plus dangereuſe qu'inutile. Nous ne voyons plus alors où nous portons nos pas, & nous donnons aveuglément dans le mal. Sans ſes malheureuſes alternatives, la raiſon eût ſuffi



ſans doute pour nous faire aimer & pratiquer nos devoirs ; mais, depuis que les paſſions ont perverti les Mœurs, abruti les Ames, accrédité la molleſſe, la diſſimulation, le faſte, la frivolité, toutes ſortes d'erreurs & de foibleſſes ; depuis que l'intérêt a fait perdre tout attachement au bien public, & borné, pour ainſi dire, chaque homme à lui-même ; que le crédit l'a emporté ſur la juſtice, l'ambition ſur la vertu ; depuis que l'amour du luxe a enfanté une avidité inſatiable, que le point d'honneur eſt devenu une Idole qui a exigé des ſacrifices ſanglans, que la Politique a banni la droiture, qu'on n'a plus fait un ſecret de ſes plaiſirs, qu'on s'eſt même fait un trophée de ſes débauches, la Loi Naturelle ne ſuffiſant plus, il a fallu des freins plus forts à des naturels plus fougueux & plus indociles. Il a fallu que les Lois divines & humaines, comme deux flambeaux ne faiſant qu'un même corps de clarté, vinſſent éclairer la raiſon elle-même, & par ce moyen nous empêcher de reſſembler à ces freres jumeaux de la Fable, tantôt Habitans des Cieux, tantôt Citoyens du Ténare.

C'eſt uniquement à l'accroiſſement du vice que nous devons l'établiſſement des



Lois. Plût à Dieu qu'à présent nous dussions à leur force & à leur sagesse l'abolition des désordres qui les ont fait créer ! Mais les moyens que la malice des hommes a imaginés pour éluder les Lois, augmentent à proportion de la gêne qu'elles imposent. Déjà, comme un torrent impétueux, les passions ont rompu ces digues ; & bientôt, comme auparavant, elles inonderont toute la surface de la Terre.

CHAPITRE VII.

Les Lois ont plus de force dans la Monarchie que dans la République.

IL est certain que les Lois ont plus de force dans la main d'un seul, que lorsque l'observation en est confiée à toute une Nation, qui met au nombre de ses Privileges celui de ne point y obéir ; d'où résulte nécessairement une fatale corruption & une dangereuse anarchie. On peut être heureux dans la Monarchie, tout y fléchit sous la Loi ; mais dans un Gouvernement Républicain, chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & personne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Cependant chaque eſpece de Gouvernement a ſes inconvéniens. Le plus grand, c'eſt qu'il n'en eſt point qui ne change & ne finiſſe. Tout a ſubi cette loi : les plus vaſtes Monarchies du temps paſſé ſont détruites ; il n'en reſte que le ſouvenir à celles d'à préſent, qui, deſtinées à paſſer comme elles, rentreront tôt ou tard dans le gouffre où le temps abyme tout, & où quelque jour il doit ſe perdre & s'engloutir lui-même.

CHAPITRE VIII.

L'inconſtance des hommes leur rend les Lois inutiles.

TELLE eſt la malheureuſe répugnance, ou plutôt l'opiniâtre rébellion des hommes contre les Lois, que, quand même ils auroient la liberté de s'en faire à eux-mêmes, &, dans ce choix, de ne ſuivre que leurs préjugés & leurs goûts, ils n'y feroient pas plus fideles ; tant eſt grande leur inconſtance, tant a de force leur penchant à ſe ſouſtraire à toute ſorte de regle & de devoir. Ce penchant & cette inconſtance ſont ſi marqués dans toute leur conduite, qu'ils étouffent &



méconnoissent, autant qu'il leur est possible, jusqu'à cette Loi naturelle qui est au fond de leur cœur, & qui peut mieux que toute autre leur montrer & la justice dont ils devroient pratiquer les regles, & les charmes de la vertu dont ils devroient suivre les enseignemens par raison & sans contrainte.

CHAPITRE IX.

Grands inconvéniens de la vénalité des Charges de Judicature.

D'OÙ vient que nos Tribunaux les plus augustes sont si peu respectés? C'est que l'ignorance, la faveur, le caprice, s'ingerent d'y dicter les Arrêts que la Justice & la Raison devroient y prononcer. Les talens qui, par une déplorable fatalité, ne sont jamais plus grands que dans l'indigence, comme si l'indigence, qui a le don d'évertuer le génie, pouvoit seule les acquérir, les talens ne parviennent presque jamais aux Charges de Magistrature; &, ce qui est plus malheureux encore, le droit d'exercer la Justice n'entraîne que trop souvent l'usage de la vendre pour se dédommager de ce qu'elle a coûté.

C'eſt un des effets les plus heureux de la ſage Politique d'un Etat, que la Juſtice s'y rende gratuitement, ſans ces lenteurs qui ne ſont qu'appauvrir ceux qui la réclament; ſans ces formalités, que ceux-là ſeuls entendent qui n'ont d'autres reſſources pour vivre que l'art de les multiplier; en un mot, ſans ces frais, ces peines, ces dangers même trop ordinaires parmi nous, & qui font que le bon droit ne ſe montre qu'en tremblant devant des Magiſtrats prépoſés pour le défendre; & que l'injuſtice, au contraire, s'y préſente quelquefois avec un air de confiance qui n'eſt que trop ſouvent le préſage du triomphe qu'elle y obtient.

CHAPITRE X.

C'eſt un petit inconvénient que les Plaideurs de mauvaiſe foi ſoient punis par la bourſe; mais il ſeroit à ſouhaiter que l'Etat ſe chargeât de faire donner des conſeils gratuits à l'ignorance & à la bonne foi qui les réclameroient.

C'EST une eſpece d'avantage dans un Gouvernement, que la Juſtice, chargée d'en bannir les déſordres, devienne, par



frais qu'elle occasionne, & par les
onvéniens qui l'accompagnent, une
premieres punitions de ces mêmes
ordres dont il importe d'arrêter le
ırs. Soit que ce soit un effet de l'or-
:il ou de la jalousie, de la haine ou
la vengeance, les dissentions croissent
s les jours dans nos Villes; les Ci-
'ens y vivent sans s'aimer; & il n'en
point qui, livré à lui-même, & dé-
;é du frein des Lois, ne voulût indis-
ꝫtement attirer à lui tous les biens,
ıs les privileges, tous les honneurs
ıt les autres jouissent.

Ce qu'on ne peut faire impunément
ıtre les Lois, on tâche de le faire
l'aveu des Lois même. De là cette
ıle de procès qu'on intente sans su-
, & qu'on n'espere que trop sou-
ıt de gagner sans raison. A ce mal
p commun, & si contraire à l'union
à la paix, quel remede peut-on ap-
rter? Le Gouvernement ne sauroit
nir ce qu'il ne peut empêcher; dans
cas il doit, du moins, faire en sorte
e l'intérêt personnel réprime un abus
'il condamne.

Je ne voudrois donc pas absolument
ımer la coutume introduite dans les
ibunaux, d'acheter les conseils des

Juriſconſultes & de payer leur travail: ce que je voudrois, ce ſeroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux dans leſquels un Avocat leur promet quelquefois un ſuccès qu'il n'eſpere pas lui-même.

A ces Conſeillers mercenaires, & que je regarde comme une peſte, dont les ravages ſont d'autant plus grands qu'aucun Prince ne ſonge à les arrêter, il faudroit que l'Etat ſubſtituât, à ſes frais, un certain nombre de gens habiles & déſintéreſſés qui, conſultés par les Parties avant un premier éclat, leur expoſeroient naïvement & gratuitement l'injuſtice ou l'équité de leurs prétentions; &, par les craintes ou les eſpérances qu'ils donneroient, les engageroient à renoncer à leur deſſein, ou les encourageroient à le ſuivre.

Cette eſpece de Tribunal ſeroit d'autant plus utile, qu'il feroit échouer la plupart des paſſions qui diviſent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aiſément, que ces paſſions encore naiſſantes n'auroient pas eu le temps de prendre ce degré de chaleur qui les enflamme ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

Je ſuppoſe qu'il ſeroit libre de conſulter



s Jurisconsultes dont je parle, ou de ɔrter tout-d'un-coup ses demandes aux ribunaux établis pour en décider souːrainement; mais quel est le Citoyen ıi, désirant ne rien hasarder dans une faire importante, négligeroit des avis ıanés d'une prudence éclairée, & dégée de toutes sortes d'intérêts? Quel t aussi le Citoyen qui, s'étant vu conmné par des hommes respectables, oseıit recourir à un Juge ordinaire (comme le pourroit en effet)? qui voudroit quer d'acheter à grands frais la honte le chagrin de voir un sage avis conmé par un Arrêt irrévocable?

CHAPITRE XI.

ı liberté de l'appel ne devroit point être pour le crime prouvé, mais seulement pour les affaires civiles.

RIEN ne demande une plus prompte ːcision que la punition des crimes; & ne convient pas de permettre à des oupables un appel, ou qui ne sert qu'à ıgmenter leurs craintes, en retardant peine qu'ils méritent, ou qui peut ême leur donner les moyens d'échapper,

à leur châtiment par une nouvelle révi-ſion du Jugement qui les condamne.

Dans les affaires civiles, au contraire, je voudrois que les décrets du Tribunal ne fuſſent ſans appel que lorſque les Parties intéreſſées conſentiroient de s'y ſoumettre; car ſi l'une des deux ſe trouve léſée ou par la ſuppreſſion d'un Acte qu'elle auroit pu elle-même n'avoir pas produit aſſez tôt, ou par un mauvais ſens donné à quelque piece de ſes défenſes; ſi elle pouvoit prouver que, dans le fond ou dans la forme, on eût jugé contre la Loi, elle devroit avoir la liberté de recourir à une Autorité ſupérieure, pour faire réparer le grief de ſon Arrêt.

CHAPITRE XII.

La perte de ſon procès n'eſt pas une punition ſuffiſante pour le Plaideur de mauvaiſe foi.

ON doit être étonné que les Lois, dans tous les Etats, étant auſſi préciſes, auſſi claires, auſſi connues qu'elles le ſont, il ſoit beſoin, dans les procès, d'un ſi grand nombre de Juges, d'Avocats & d'autres gens encore pour examiner, diſcuter, éclaircir



ircir les moindres affaires. Si les Tri-
aux, en prononçant sur les différens
Parties, & en donnant gain de cause
une suivant l'équité, punissoient en
ne temps l'autre comme d'un crime
tat, d'avoir osé soutenir une mau-
e cause contre l'esprit de la Loi, &
s l'espérance de tromper les Juges,
d'en obtenir une Sentence conforme
s désirs ; pense-t-on qu'il y eût bien
procès dans le monde ? Par-là tom-
oient ces sophismes dispendieux, ces
oiguités subtilisées, ces procédures
tiles, ces combats déshonorans de
:anes, ces prétendus oracles inté-
és à faire leur réponse au gré de ceux
les consultent, & qui, dans la forêt
ébreuse de commentaires & de gloses,
it ils connoissent seuls les sentiers,
nent indifféremment à droite ou à
che ceux qui ont la foiblesse de s'y
;ager. Par-là enfin, l'on rendroit plus
pectables les Lois, qui s'expliquent
z clairement sur tous les cas qui
ivent occasionner des disputes.



CHAPITRE XIII.

Quelles doivent être les qualités des Juges? Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent tous penſionnés par l'Etat.

IL faut que les Juges aient une connoiſſance parfaite des Lois de la Nation & de la forme de la procédure : il faut qu'ils aient des ſentimens & des entrailles du moins par vertu, & une tendreſſe de conſcience qui les porte à garantir l'innocence de toute oppreſſion. Il faut qu'ils aiment l'application & le travail. Certaines qualités peuvent être le fruit d'un naturel heureux ; mais l'érudition ne s'acquiert qu'à force d'étude & d'expérience.

Cependant, comme les diſputes de l'Ecole ont ſouvent donné lieu à des héréſies, il peut ſe faire que la Juriſprudence enfante de vaines ſubtilités qui apprennent à éluder les Lois par les Lois mêmes. De là ces incidens, ces chicanes, ces tours malicieux pour embrouiller les procès, pour déguiſer la vérité, pour différer les Jugemens, pour autoriſer des prétentions injuſtes.



Il sembleroit avantageux d'ignorer une Science qui est plus propre à éblouir qu'à éclairer & à instruire ; & l'on devroit sans doute lui substituer la candeur, la droiture, une exacte probité, un jugement solide.

Ce problême est difficile à résoudre ; mais la Jurisprudence est utile, elle est même nécessaire ; & il est certain qu'un Juge qui, sans mauvais dessein, pécheroit par ignorance, ne seroit pas moins coupable que celui qui, étouffant ses lumieres, pécheroit par mauvaise volonté.

Dans l'Aréopage d'Athenes, les Archontes ne jugeoient que la nuit, non-seulement pour qu'ils eussent l'esprit plus recueilli, mais aussi afin que, l'obscurité leur dérobant la vue de tout objet de haine ou de pitié, rien ne pût les émouvoir ou les séduire. Je n'ignore pas que nos Lois ont décerné des punitions & contre ceux qui entreprendroient de surprendre la religion de leurs Juges, & contre les Juges même qui seroient capables de se laisser corrompre par leurs Solliciteurs. Mais à quoi servent ces Lois, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent ? Des marchés si honteux se font d'ordinaire sans témoins ; & les Coupables ont trop d'intérêt à



se cacher, pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes.

Ce qui occasionne les fréquentes corruptions des Juges, c'est l'indigence de la plupart d'entr'eux. N'ayant rien à prétendre du Trésor public pour l'exercice de leurs fonctions, ils cherchent à se dédommager de leurs travaux aux dépens de la justice. Et, par cela seul, on peut comprendre aisément ce que j'ai dit ailleurs, combien il importe d'accorder des honoraires à tous ceux qui sont employés pour le service de l'Etat.

CHAPITRE XIV.

Des avantages d'une Police bien ordonnée dans un Etat.

LA Police est l'ame des Etats. Elle seule en fait mouvoir les ressorts pour le bonheur de ceux que la Providence y a fait naître. C'est elle qui entretient la paix, malgré la différence des rangs & des conditions, qui sembleroit vouloir la détruire. Elle y cimente l'union par des besoins mutuels, & fait servir au soutien & à la beauté même du Gouvernement, le désordre apparent de l'inégalité des partages.



Mais à quoi nous ſerviroit de nous être réunis en Société, ſi la Police ne continuoit d'arrêter le cours de nos déſordres ? Et ne ferions-nous pas d'autant plus à plaindre que, ne pouvant nous éviter, nous aurions plus à ſouffrir de l'inſolence de nos déſirs & de cet eſprit de domination qui ſemble empreint dans le fond même de notre nature ? Que ſeroit un Etat qu'un corps inanimé, ſi toutes ſes parties ne ſe prêtoient du ſecours l'une à l'autre ; & ſi chacune, contenue dans ſes fonctions, ne concouroit à former une eſpece d'unité ſous l'empire des Lois ?

Toutes les Sociétés des Peuples ne s'étant formées que par la vertu & par la valeur, & ne s'étant ſoutenues que par la juſtice, par l'union, par le bon ordre, elles ſe détruiſent néceſſairement par le déſordre, par le luxe, par la dépravation des Mœurs.



CHAPITRE XV.

L'abus de l'esprit produit de grands désordres dans la Société.

L'ESPRIT, qui nous fait tout voir jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de servir à nous les faire éviter, est presque toujours le premier qui nous y entraîne. Ce phare, qui n'est fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner contre les rochers mêmes qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété ? Et comment définir l'esprit, qu'un assemblage confus de lumieres & de ténebres, qu'un mélange bizarre de folie & de raison ?

Cet assemblage est pourtant moins difficile à concevoir qu'il ne le paroît. Attaché à la matiere qui l'appesantit, l'esprit n'est point ici-bas tout ce qu'il peut être. Libre de sa nature, il se trouve dans l'esclavage ; immortel, il se voit resserré dans le temps ; toujours prêt à s'élancer vers le lieu de son origine, il ne peut se dégager de la masse qui le retient ; occupé par un secret pressentiment des avantages dont il doit jouir

dans une autre vie, il les voit à peine à travers les voiles groſſiers dont il eſt enveloppé. Il veut, avant le temps, déchirer ces voiles, & le temps les épaiſſit de plus en plus. Faut-il donc s'étonner ſi, dans le même inſtant, il voit & ne voit pas; s'il nous égare lorſqu'il doit nous conduire; & ſi, toujours néceſſaire, il nous eſt ſouvent moins utile que dangereux?

Combien plus ne l'eſt-il pas, lorſqu'au lieu de maîtriſer la matiere qu'il anime, il s'abandonne aux impreſſions qu'il en reçoit; lorſqu'au lieu d'en réprimer les paſſions, il les excite & les fomente lui-même; lorſqu'il nous endort avec lui dans le ſein de la volupté qui l'a ſéduit; lorſqu'il entreprend de nous juſtifier ſes égaremens & les nôtres?

Ce que je trouve encore de plus funeſte, c'eſt que, plus il a de nobleſſe & d'élévation, plus il a ſujet de ſe redouter lui-même: ſes plus grandes qualités avoiſinent les plus grands défauts. Et quel eſt l'eſprit ſupérieur, que ſa vivacité ne tranſporte, que ſes ſuccès ne flattent, que la vanité n'aveugle, & qui, dans la confiance qu'il met en ſes forces, n'affronte hardiment les plus grandes difficultés? Souvent il lui ſuffit

d'avoir conçu un projet, pour le croire aisé. Il renverse en idée tous les obstacles : les routes qu'il se trace, il croit les voir s'aplanir devant lui ; mais à peine y est-il entré, qu'il s'égare. Il avance d'autant moins, qu'il se presse davantage. Malheureusement encore il ne peut reconnoître sa présomption. Aigri par le sentiment intérieur de sa foiblesse, il cherche à se la déguiser à lui-même. De nouveaux desseins viennent en foule exciter son orgueil, & rien ne peut le réprimer ni le confondre: il se nourrit dans l'humiliation même qui doit l'anéantir.

C'est donc ainsi que l'esprit, cette précieuse émanation du souffle divin, de ce souffle qui ne doit être en nous que ce qu'il est dans l'immensité de l'Univers qu'il anime, un principe de vie qui fait tout mouvoir avec ordre & sagesse : c'est ainsi, dis-je, que l'esprit sert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuse des précipices où, vraisemblablement, le seul instinct nous auroit conduits sans dangers.

Je me le représente ici, élevant dans la Religion des disputes aussi vaines que hardies sur des mysteres qu'il ne sauroit pénétrer. Au lieu de laisser à nos cœurs



le ſeul grand avantage qu'ils puiſſent avoir, celui de ſentir & de mériter la grace, l'eſprit ſe fait fort de la connoître, il s'ingere même de la définir. Toute hardieſſe eſt contagieuſe ; & où l'eſprit ne mene-t-il point, lorſque, ridiculement honteux de ne pouvoir tout comprendre, il veut découvrir des vérités qu'il ne peut ſaiſir ? Et n'eſt-ce pas beaucoup pour lui qu'il puiſſe ſe procurer le mérite de les croire, lorſqu'il eſt obligé de renoncer à l'avantage beaucoup moins précieux de les concevoir ?

Il y a pour l'eſprit une ſage ignorance, & qui ne lui eſt pas moins néceſſaire qu'utile. Il eſt heureux s'il la connoît, plus heureux encore s'il l'avoue. Sa force vient ſouvent de ſa foibleſſe ; ſa gloire, de ſavoir moins qu'il ne veut. La raiſon & ſon intérêt lui preſcrivent des bornes ; s'il les franchit, il tombe tout-à-coup dans un vide immenſe, dans un abyme de ténebres, dans une eſpece de néant, où il ne ſe retrouve qu'en revenant ſur ſes pas, ſi toutefois il peut encore en découvrir les traces, & ne pas continuer à ſe perdre lors même qu'il a découvert le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Ce n'eſt preſque jamais qu'en voulant



s'élever au-dessus de sa sphere, qu'il met en danger d'éprouver ce malhe Pour en être convaincus, suivons-un moment dans les affaires & dans commerce ordinaire de la vie : dans affaires, je les lui vois souvent manqu par trop de finesse & de précautions. P l'esprit a de profondeur & de force, p il a le défaut d'aimer trop les détails croiroit manquer de bien saisir un obj s'il n'en examinoit jusqu'aux superfici Aussi, combien d'entreprises utiles même praticables ne rejette-t-il pas qu quefois pour avoir trop bien apper tout ce qui pourroit s'y rencont d'obstacles ?

Il en est de même dans le Gouv nement des Etats, trop de perspicacité devient souvent plus pernicieux qu'ut De là ces engagemens fastueux m équivoques, ces détours honteux, subterfuges rampans, &, si j'osois ai parler, ces sinuosités d'une Politique t tueuse qui ne suit ses vues qu'aux dép de la droiture & de l'équité ; tandis q des manœuvres moins concertées eussent remplies avec moins de peine plus de décence, & surement avec p de gloire & de succès. Mais il est ra que l'esprit ait recours à ce qui est simpl

il aime l'art & les preſtiges; il préfere les phoſphores à la lumiere ; il ſe plaît à marcher dans les routes les plus épineuſes, qui, pour l'ordinaire, ne ſont pas celles de la vérité.

Qu'on parcoure les Tribunaux de la Juſtice, combien y verra-t-on de cauſes défendues par une éloquence apprêtée, qui n'a pour but que de les déguiſer ſous des voiles impoſteurs ? C'eſt que l'eſprit croit au-deſſous de lui d'appuyer, de protéger la raiſon, qui ſe ſoutient & ſe protege elle-même : il trouve plus de gloire à combattre en elle une ennemie qui lui paroît digne de ſes efforts. Il néglige le vrai qui, preſque toujours, porte avec lui ſes titres; & il fournit des preuves à ce qui n'eſt pas même vraiſemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même temps le triomphe de ſon adreſſe à faſciner la raiſon. Il parvient d'ordinaire à ſe perſuader ce qu'il a imaginé. Sa propre fauſſeté lui en impoſe; il ſouſcrit à ſon délire; &, en s'efforçant de le faire approuver, il acuſe d'ignorance ou de mauvaiſe foi quiconque le condamne. Frappé de l'infaillibilité de ſes ſyſtêmes, quels qu'ils puiſſent être, il en fait une regle d'orthodoxie; & ce n'eſt que ſur cette regle qu'il

apprécie les talens, les connoiſſances, les travaux, les ſuccès, peut-être même la vertu de tous ceux qu'il veut ſoumettre à ſes idées.

Cette préſomption, apanage trop ordinaire de l'eſprit, nuit autant à la fortune qu'à la droite raiſon. On voit en effet plus de médiocres eſprits s'avancer dans le monde que de grands génies. Les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne ſont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide: les autres ont à peine apperçu le but où ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Leurs forces, dont ils préſument, leur tiennent lieu de tout arrangement; mais leur but lui-même eſt ſouvent moins réel que chimérique; &, quel qu'il ſoit, ils s'efforcent en vain d'y parvenir. Ils ne ſavent que planer dans les airs, ſans y tenir une route certaine.

Cette idée exagérée que l'eſprit ſe fait de ſes propres forces, empêche en toutes choſes ſes progrès. Combien ne les retarde-t-il pas dans l'étude des Sciences? Il n'eſt que trop ordinaire que l'eſprit ſe croie fort au-deſſus de celle qui convient le plus à ſes talens. Les facilités qu'il y trouve la lui font mépriſer; &, comme il veut toujours aller au-delà de



ce qu'il comprend, il fait mal ce qu'il pourroit bien faire, & mal encore ce qu'il n'auroit pas dû tenter. Ce tort que l'esprit se fait à lui-même retombe malheureusement sur les Sciences, & il n'est pas le seul.

Subjugués par le goût du temps, les gens de Lettres ont perdu cette espece de rusticité qu'ils contractoient dans la retraite, & qu'on leur passoit trop aisément dans des siecles moins épurés; mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les manieres du grand monde? Dans leurs Ouvrages, on trouve plus de délicatesse & moins de force, plus de précision & moins de chaleur, plus de brillant & moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre, à regret, plus de parure que de réalité; & ce sont eux peut-être qui ont substitué à des principes, jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltans: ce sont eux peut-être qui, se plaisant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les regles de la décence & de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des Savans sont

devenues des torts pour les Sciences; & c'est sans doute sur ce fondement qu'un Auteur, en s'exceptant modestement lui-même, a prétendu prouver que l'étude des Sciences ne servoit qu'à corrompre les Mœurs.

Du moins l'esprit que je représente ici aussi nuisible qu'utile, devroit couvrir ses défauts sous le vernis si commun de la politesse du siecle; il devroit, du moins, s'étudier à plaire, pour se faire aimer: c'est pourtant ce qu'il ne fait point, sur-tout dans le commerce ordinaire de la vie. Les Sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit. La douceur, la complaisance, la gaieté, l'indulgence en sont, je crois, les principaux agrémens. Mais l'esprit ne suppose point ces qualités précieuses; l'idée même qu'on s'en forme les exclue; c'est une idée de supériorité sur les autres, d'où naissent plusieurs défauts contraires à la Société. On se croit en droit d'y jouer le premier rôle, d'y manquer de subordination pour ses supérieurs, d'égards pour ses semblables, d'indulgence pour ses inférieurs. On ne cede rien aux premiers; on dispute tout aux seconds; on méprise les troisiemes; on veut les subjuguer tous; on



›rétend ſeul avoir raiſon ; &, où regne
e plus la liberté, on tâche d'établir un
leſpotiſme qui rompt bientôt tous les
iens de la confiance & de l'amitié.

Juge faſtueux, toujours prêt à pro-
ıoncer; maître altier, voulant toujours
nſtruire, l'eſprit ſe concilie rarement
es cœurs, & plus fréquemment il excite
a haine & l'envie. Comme ſon talent
:ſt de bien voir, & qu'à tout moment
k par-tout il découvre dans les autres
›lus de vivacité que de goût, plus d'igno-
'ance que de ſavoir, plus de petiteſſe
ļue de grandeur, pour tout dire enfin,
›lus de défauts que de vertus, plus d'ob-
ets de dégoût que d'amuſement ou d'eſ-
ime, il ſaiſit beaucoup mieux les uns
ļue les autres ; & ce talent, ſi c'en eſt
ın, lui attire ſouvent plus d'ennemis
ļu'il ne lui a fourni de ſujets de ſatire.
l eſt vrai que, rappelant alors tout ce
ļu'il a de brillant & de graces, & s'en
ervant à couvrir ſa mordante cauſticité,
l plaît, il charme, il attache, & répand
lans les converſations une ſorte de cha-
eur qui les ſoutient & les anime : mais
›ientôt il ſent que cette chaleur ſe diſ-
ipe ; il s'apperçoit que la malignité qui
ui ſourioit, ceſſe d'applaudir à ſes ſail-
ies; qu'elle commence elle-même à le

craindre, & qu'il n'a remporté que la haine & le mépris de son acharnement & de son adresse à médire.

Qu'est-ce donc que l'esprit, & quelle estime doit-on en faire, dès que ses avantages ne peuvent balancer ses dangers? Pour le peu de louanges qu'il nous attire, à combien de reproches ne nous expose-t-il pas? Il nous découvre quelques vérités; mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge? Il nous fait des amis; mais combien nous suscite-t-il de rivaux? Et, s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquans? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le Monde! Que de trahisons, que d'injustices, d'infames passions, d'odieux maneges, de faux préjugés n'a-t-il pas justifiés! Que de vertus n'a-t-il pas décriées! Il n'est pas jusqu'aux Mysteres les plus sacrés qu'il n'ait tâché de pénétrer, pour s'enhardir à ne les pas croire.

Je me suis contenté de faire voir l'esprit aussi dangereux dans la Société que dans les affaires, aussi capable de nuire à la fortune qu'à la droite raison: il ne me reste qu'à souhaiter que, se défiant sans cesse de lui-même, il s'abandonne tout entier à cette même raison qu'il aime si peu.

CHAPITRE XVI.

On connoît mieux aujourd'hui en quoi conſiſte la vraie Philoſophie, & jamais peut-être il n'y eut moins de Philoſophes. Pourroit-il en effet y en avoir ſans vertus? & y eut-il jamais des vertus ſans Religion?

Il n'y a pas long-temps qu'on eût regardé avec une ſurpriſe dédaigneuſe un homme qui ſe feroit arrogé le nom de Philoſophe ; il n'en eſt pas de même aujourd'hui : le nom de Philoſophe eſt en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire. Selon l'idée qu'on y attache, rien n'eſt réellement ni plus grand ni plus beau. Un Philoſophe doit s'étudier à régler la marche de ſon eſprit, à diſcuter les principes, à examiner les vraiſemblances, à chercher le vrai avec autant de diſcernement que de bonne foi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit connoître le prix de la raiſon, en étendre les facultés, mais en reſpecter les bornes ; aſſurer, où elle peut atteindre ; douter, où elle ne peut parvenir. Dégagé des préventions ordinaires de l'Humanité, il doit ſavoir

apprécier toutes choſes à leur juſte valeur ; ne pas eſtimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, ni les plus baſſes conditions plus petites qu'elles ne ſont. Il doit jouir des plaiſirs ſans en être eſclave, des richeſſes ſans s'y attacher, des honneurs ſans orgueil & ſans faſte, ſupporter les diſgraces ſans les craindre & ſans les braver, regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme ſuffiſant à ſon bonheur tout ce qu'il poſſede. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, & toujours ſérieux, mais tranquille & d'une gaieté ſans art, il doit aimer l'ordre & le mettre dans tout ce qu'il fait. Epris des vertus de ſon état, n'être extrême ſur aucune, & les pratiquer toutes, même ſans témoins. Sévere à ſon égard, être indulgent à l'égard des autres, franc & ingénu ſans rudeſſe, poli ſans fauſſeté, prévenant ſans baſſeſſe. Il faut que, pénétré de l'amour du bien public, il aime ſa Patrie autant que les plus fiers Romains chériſſoient la leur ; qu'il y vive ſans envie, ſans intrigues, ſans ambition ; qu'inacceſſible à tout mouvement de vanité, il ne cherche point à y être connu, quoiqu'il ne pût que gagner à l'être ; qu'il s'y rende utile ſans éclat & ſans bruit ;



ı un mot, le Philoſophe, tel qu'on ſe figure de nos jours, doit avoir le couge de ſe paſſer de toute eſpece de oire; &, ſans ceſſer de ſe reſpecter, norer ſes vertus, & compter pour rien ſqu'à ſa Philoſophie même.

Ce portrait, quoique imparfaitement auché, fait ſans doute beaucoup d'honur à notre ſiecle. Autrefois les Pythare, les Démocrite, les Ariſtote ne ſe opoſoient que des queſtions abſtruſes de nul uſage, ſur la formation de Jnivers, ſur les propriétés de la mare, ſur la nature de l'homme, ſur ſpace, le temps, le mouvement, rdre & l'eſſence de tous les Êtres. ur imagination planoit à vide dans airs, & s'agitoit péniblement à la urſuite de ſecrets impénétrables. Auurd'hui, plus éclairés par les erreurs èmes de ces graves Perſonnages, nous us ſommes fait une Philoſophie qui, lieu d'énigmes à deviner, ne proſe que des maximes à ſuivre, & n'apend qu'à bien faire; & qui, en nous ettant ſans ceſſe ſous les yeux l'exllence de notre être, doit nous rendre is juſtes, plus honnêtes, plus décens, is modérés, plus ſociables qu'on ne le : jamais. Cette Philoſophie eſt propre

à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, & elle est à la portée de chaque individu de notre espece. Aussi voit-on à présent plus de gens qui se piquent d'être Philosophes, que n'en contenoient autrefois les plus fameuses Ecoles des Grecs & des Romains.

Ces Sectes ne subsistent plus; & il n'en est qu'une parmi nous, celle qui, sans proscrire l'étude & les talens dont aucune Loi ne nous fait un devoir, nous prescrit la pratique de la vertu, dont la raison nous fait un précepte. Telle étoit celle sans doute que, par un instinct singulier, le plus méprisable des prétendus Sages de l'Antiquité cherchoit dans cet homme qu'il ne trouvoit point. Il ne reste qu'à savoir si nos Philosophes ont véritablement cet esprit de sagesse dont notre siecle se fait honneur, & si les copies ne jurent point auprès de l'original que j'en ai tracé d'après ces idées. Serai-je plus heureux que Diogene dans mes recherches?

Des hommes qui font quelques efforts pour se vaincre sur des choses qui semblent devoir les attacher, & qui entraînent presque tous les autres, sont-ils pour cela Philosophes? Ils le paroissent, je l'avoue; mais ils ne sont point; parce



que ce qui paſſionne tant de cœurs, effleure à peine le leur : on ne peut triompher que de ce qu'on aime.

Un Militaire, à qui un ſentiment d'honneur fait affronter la mort, l'eſtimerons-nous Philoſophe ? Il ſe le croit peut-être, & il ne l'eſt pas. Il n'étouffe qu'à regret dans ſon cœur le cri de la nature ; il aime réellement la vie, & même, en l'expoſant, il fait effort pour la conſerver. Je ne vois en lui qu'une gaze de Philoſophie, ainſi que dans ces hommes qui, prodigues de leur être, appellent la mort, & d'un coup de déſeſpoir s'ouvrent le tombeau, ſurpris de leur frénétique hardieſſe.

Un homme qui, par des manieres ſtoïques, des opinions ſingulieres, un ton bruſque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchans, prétend ſe donner pour Philoſophe, l'eſt-il en effet ? Non ; les vrais Philoſophes ne prêchent la vérité ni avec ce ton deſpotique qui l'annonce comme une loi, ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur qui, au ſortir de ſon cabinet comme d'une ſalle d'armes, inſulte d'un air déterminé les premiers qu'il rencontre, &, à force de s'eſcrimer avec les plus foibles, s'imagine ſe



faire une réputation de valeur. Il
sans contredit, plus de mépris q
affecte pour tout ce qui n'est p
forme à sa bizarre façon de pen

Oserai-je dire que les Descar
les Newton, pour avoir donné d
têmes du Monde, pour avoir p
plus avant qu'aucun de leurs préd
seurs dans les mysteres de la Na
& calculé la marche, la distance
rapports des Astres, n'en étoient
plus Philosophes, si, portant leur
sur des objets d'un éloignement inf
ils ne la rabaissoient ensuite sur e
mêmes pour s'étudier & se connoît
si l'esprit d'analyse & de combinai
qu'ils introduisoient dans les Sciences
plus abstraites, ils ne l'employoient é
lement dans la science de leur pro
cœur; s'ils ne s'appliquoient à bien vi
en enseignant à bien penser; si, en mê
temps qu'ils se formoient un des p
grands empires par leur génie, ils né
geoient de se rendre maîtres de le
passions; s'ils n'étoient humains, discre
charitables, insensibles aux injustes p
férences, éloignés de toute espece d'
tentation; &, comme dit Pacuve, si le
discours étoient savans, & leurs acti
lâches & frivoles. Quels qu'ils aient é



je puis avancer ſans crainte, que, durant leur vie, il étoit dans quelques coins de la Terre de plus grands Philoſophes qu'eux : des hommes qui, dans le ſecret & le ſilence, ſans vouloir étudier la Nature, la décoroient par leurs vertus; & qui ne manquoient que d'imitateurs & de proſélytes, pour créer un Monde mieux ordonné & plus magnifique que le leur.

L'Hiſtoire nous repréſente Salomon comme un des plus heureux Génies qui aient été. Dans nul autre avant lui, n'avoit paru avec plus d'éclat le merveilleux ſpectacle, je ne dis pas ſeulement des forces de la raiſon humaine, mais de la dignité même de l'Eſprit divin qu'il poſſédoit dès ſa naiſſance. Sa Science, dit l'Ecriture, ſe répandoit ſur toute la Terre comme un fleuve qui, toujours coulant & toujours plein, porte la fertilité dans les climats les plus déſerts & les plus arides. Les Rois, les Peuples traverſoient les mers pour le voir, empreſſés de lui dérober des connoiſſances qui le faiſoient preſque adorer : ce grand Génie néanmoins n'étoit pas Philoſophe. Ses vaſtes lumieres ſur les choſes naturelles ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ſes mœurs : il connoiſſoit tout, &



il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans.

Oui, malgré la justesse de nos vues dans les matieres de morale ainsi que dans celles du goût, il y a maintenant bien moins de Philosophes qu'on ne pense. Il y a une grande différence entre aimer la sagesse & être sage. La sagesse a des charmes si puissans, que les plus scélérats même peuvent l'aimer sans renoncer au penchant qui les entraîne au vice : ils peuvent avoir le jugement assez bon pour la connoître & l'estimer, & le cœur assez pervers pour refuser de la mettre en pratique. Peut-être se croiront-ils assez parfaits s'ils trouvent l'art de satisfaire impunément leurs désordres, en trompant le public par des dehors de vertu.

C'est là précisément la conduite la plus ordinaire des Philosophes de nos jours. Il en est peu qui ne démentent par leurs actions les regles de la Philosophie dont j'ai fait le portrait, & qu'ils reconnoissent pour la seule véritable ; elle blâme l'attachement aux richesses, & ils désirent d'en acquérir ; l'ambition, & ils la regardent comme un sentiment honnête ; l'envie ;



l'envie, & ils ne peuvent rien souffrir au-dessus d'eux ; la vanité, & ils se croient les seuls dignes d'égards & d'estime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer.

Cependant ils ne s'estiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être ; ils se refusent une ame, un esprit, une destinée ; ils se dégradent, ils se courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entre eux & les animaux qui tracent des sillons dans les Campagnes.

Une Philosophie qui ne veut rien devoir à la Religion & qui la proscrit, qui permet de n'écouter que les sens & d'aimer indifféremment tout ce qui les flatte, peut-elle ne pas être en horreur à tout homme qui ne juge des choses que par les idées pures de la raison ; qui, s'écoutant lui-même dans le silence des passions, ne veut pas penser au-delà de ses lumieres, & ne prétend point, avec un étroit compas, mesurer l'Univers & ne juger que par la foiblesse de sa vue, du principe qui l'a produit, & de la maniere dont il existe ? Tout ce qu'on a jamais écrit sur la Morale approche-t-il de celle que l'Evangile nous prescrit, &

pour le bien général de tous les hommes, & pour le bonheur de chaque homme en particulier ? Que peuvent donc être ces Philosophes qui rejettent ces maximes, que des présomptueux qui, de l'engourdissement stupide dans lequel ils vivent, doivent passer, aux approches de la mort, ou dans une plus fatale insensibilité, ou dans un désespoir affreux & sans ressource ?

CHAPITRE XVII.

La vaine ambition, qui porte aujourd'hui nos Ecrivains à sortir du genre qui leur est propre, cause dans l'empire des Lettres la même altération que l'orgueil philosophique produit dans les Mœurs publiques.

S'IL est vrai que le savoir n'ait jamais été si estimé, ni les talens qu'il exige plus cultivés & moins rares que dans le siecle où nous vivons, d'où vient que nos connoissances sont encore si bornées, & que nous n'avons pu nous élever jusqu'à celles où il nous importe d'atteindre, & auxquelles notre vanité nous flatte peut-être déjà d'être parvenus ?

A considérer l'état des Lettres avant



leur renaiſſance, il n'eſt pas étonnant qu'elles fuſſent négligées par les uns, & mépriſées par la plupart des autres. La ſuperſtition, qui naît de l'ignorance & qui la reproduit à ſon tour, éloignoit nos Aïeux de tout ce qui peut étendre ou perfectionner le génie. D'un autre côté, l'auſtere fierté, que leur inſpiroit la paſſion des armes, leur faiſoit croire indigne d'eux de mêler d'autres lauriers avec ceux qu'ils alloient cueillir au haſard dans des aventures périlleuſes. Les Lettres n'avoient même alors nul attrait : leurs plus ſublimes productions n'étoient que des Chroniques romaneſques, des Légendes de Chevalerie pleines d'un faux merveilleux ; &, à l'exception de quelques Solitaires, peu de gens s'adonnoient à l'étude.

Le nombre des Littérateurs devint plus grand, lorſque les Beſſarion, les Laſcaris & pluſieurs autres Grecs, en nous apportant les bons modeles, nous eurent découvert les ſources du bon goût ; mais, comme pour l'acquérir il falloit commencer par étudier des regles inconnues, rapprocher des paſſages & les comparer, connoître la propriété des termes, apprendre à conſtruire des phraſes & à les aſſortir, s'appliquer, pour



ainsi dire, à dessiner avant que d'essa
à peindre, plusieurs de nos peres, p
un reste d'insensibilité gothique, fure
rebutés de ces détails minutieux quoiq
nécessaires; &, à quelques génies pr
qui s'y livrerent comme par instinct, l
plupart firent peu de cas du beau jou
qui alloit éclore. Ils n'en voyoient que
de foibles lueurs, & ils avoient de la
peine à les distinguer des ombres de la
nuit qui avoit précédé, & qu'ils regret-
toient peut-être.

Ce ne fut que long-temps après, &
vers la fin du pénultieme siecle, que,
dans l'accroissement de ce jour heureux,
on reconnut le prix des Beaux-Arts, &
qu'on les estima d'autant plus qu'ils s'avan-
çoient vers la perfection d'un pas moins
lent & moins timide. Ce fut alors que,
pour en presser davantage les succès, on
voulut remonter jusqu'aux sources du
beau, découvrir le germe de la pro-
gression des idées, étudier leur analogie
& leurs rapports, apprendre à les com-
biner, à les nourrir les unes par les
autres, &, par leur enchaînement, à
leur donner plus de force & plus d'éclat
qu'elles n'en reçoivent d'une imagination
accoutumée à les entasser sans choix &
sans ordre. Ce fut alors que le génie osa



s'élancer, des bornes de l'Art, jusque dans le sein de la Nature, pour la mieux saisir ; & qu'aux simples traits de crayon qui l'avoient trop long-temps occupé, il joignit les graces du coloris & toute l'énergie d'un pinceau plein de grace & de vie.

Avouons cependant que, malgré la haute réputation où les Lettres étoient enfin parvenues, on ne les prisa, ni on ne les cultiva aussi généralement que l'on fait de nos jours. La grandeur & l'opulence les dédaignoient encore. Les Mécenes, qui les goûtoient, étoient rares ; & les Augustes, dont elles célébroient les Victoires, ne leur sourioient qu'en passant.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. On leur rend hommage dans les lieux même où elles n'avoient auparavant ni culte ni autels. On leur sacrifie dans les Palais, dans le Sanctuaire, au milieu des Camps, & jusque sur le Trône. Tous les jours, dans les cercles les plus brillans, elles rapprochent les conditions, malgré le faste des dignités & l'orgueil de la naissance. On diroit que l'esprit est devenu pour nous comme une seconde maniere d'exister & de jouir. De même qu'au temps de l'ancienne Grece on philosophoit dans

les jardins, dans les portiques, juſque dans les bals & les feſtins publics, à préſent on ne parle preſque par-tout que de ſavoir & de littérature : s'il en eſt qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode. Ainſi voit-on une foule de jeunes gens qui, à peine ſevrés du Collége, arborent l'enſeigne du bel eſprit, & qui, n'ayant encore, pour ainſi parler, aucune exiſtence par eux-mêmes, veulent écrire & raiſonner pour s'en faire ſoupçonner une.

De là ce débordement d'Ouvrages de toute eſpece dont nous ſommes inondés. Mais quelle diſette dans cette abondance! L'eſprit eſt plus répandu, mais il paroît n'avoir gagné plus de ſurface qu'aux dépens de ſa profondeur & de ſa ſolidité. A quelques Ouvrages près d'Hiſtoire Naturelle, de Politique & de Commerce, qui ſont honneur à notre ſiecle, quels ſont la plupart de ceux que nous appelons Ouvrages d'eſprit? & quelle différence n'y a-t-il pas de notre façon d'écrire, à celle de nos prédéceſſeurs immédiats?

Ce n'eſt pas que nous n'ayons comme eux de la fécondité, de l'ordre, du ſentiment, de l'élévation, de l'exactitude; mais nous prodiguons nos richeſſes, & ils ne la diſpenſoient qu'avec une ſage



économie. Nos penſées ſont vraies ; mais ces brillans de la raiſon, nous les terniſſons d'ordinaire à force de les retailler pour les rendre plus vifs. Aux beautés mâles & naturelles, nous préférons des paradoxes ingénieux, des portraits enluminés, des jeux d'eſprit, des idées dont la fineſſe dégénere en une ſubtilité étudiée, qui ne donne de la ſurpriſe qu'en laiſſant à deviner ce qu'on n'exprime point. Les idées de nos prédéceſſeurs avoient du nerf & de la force ; les nôtres n'ont qu'un peu plus de carnation & de couleur. Pour tout dire enfin, un goût de raffinement étouffe aujourd'hui le génie, & notre Art eſt maigre à force d'être léché.

D'où vient donc qu'avec tant d'eſtime & d'amour pour les Lettres, elles n'ont point encore parmi nous le ſuccès qu'on en devroit eſpérer ? Je crois en entrevoir la cauſe dans une préſomption aveugle, qui fait qu'on ſe ſuppoſe des talens que l'on n'a pas, & ſouvent même les talens les moins analogues au caractere d'eſprit qu'on a reçu de la Nature.

Il eſt vrai que cette préſomption fut de tout temps aſſez ordinaire aux Ecrivains, même les moins habiles ; mais il me ſemble qu'elle ne le fut jamais plus

qu'à présent. Il est vrai aussi, & je ne le dissimule point, que rien n'est plus contraire à l'avancement des Beaux-Arts qu'une lâche timidité qui décourage ; & que les talens resteroient engourdis, sans une sorte de confiance qui laisse entrevoir du succès : mais l'on conviendra sans doute avec moi, que cette confiance doit être raisonnable, & ne pas dégénérer en une intrépidité de bonne opinion. Accordons, s'il le faut, à nos Littérateurs un peu de présomption, nécessaire peut-être pour les exciter au travail, & pour leur en faire plus aisément supporter la peine ; mais n'autorisons point en eux un amour-propre qui ose tout & qui égare ; qui, luttant contre la Nature, ambitionne des talens qu'elle n'a point donnés, &, par des Ouvrages peinés & bizarres, pervertit les regles, & devient un des plus grands obstacles aux progrès de l'esprit.

Ne croyons pas, en effet, que la Nature soit aussi prodigue des dons de l'esprit que nos desirs ambitieux nous le persuadent. Elle n'ignore point combien il est plus dangereux, & en même temps plus aisé, d'en abuser que des autres biens qu'elle dispense : aussi jamais dans aucun Mortel ces dons précieux, & trop



uvent funeſtes, ne ſe trouverent-ils us enſemble ; & rarement un ſeul omme en poſſede-t-il pluſieurs à la fois. n diroit que la Nature craint toujours e les répandre même avec réſerve, & ie, ne pouvant les refuſer aux beſoins e l'Humanité, elle ne les confie qu'à us les hommes en général, & qu'elle étend que, devenant dans la maſſe ntiere comme un fonds commun, ils obſervent, pour ainſi dire, ils s'aident, s ſe corrigent, ils s'épurent les uns les utres; en ſorte que, dégagés de tous s vices que l'orgueil y ajoute, & qui s dégradent, ils ne ſervent qu'à étendre : à perpétuer l'empire des Beaux-Arts.

L'anarchie où cet empire eſt tombé e nos jours, ne juſtifie que trop ces ges précautions de la Nature. Elle n'y oit que des Sujets qui, ſe croyant re-êtus des qualités qui leur manquent, en exagerent le mérite & veulent régner n Souverains. Les bornes qu'elle avoit iiſes aux talens comme à autant de por-ons d'héritages, ces bornes ſont enle-ées tous les jours, & chacun, ſans droit e propriété ni de conquête, envahit à on gré les domaines qu'il eſtime le plus.

Ainſi la plupart de ceux qui n'ont reçu n partage que les graces légeres de

l'esprit, s'arrogent la pénétration & la profondeur de l'homme de génie; ainsi l'Ecrivain plagiaire, réduit au seul talent de copier, ambitionne le mérite du génie créateur. Combien d'Orateurs qui, ne sachant qu'arranger de grands mots & remplir les oreilles de sons aussi vains que ceux que Junon donne dans l'Enéide au fantôme d'Enée, aspirent au rang de ces Ecrivains dont les Ouvrages, d'autant plus admirables qu'ils paroissent moins travaillés, décelent un Auteur original qui ne pense que d'après ce qu'il sent, & qui ne doit qu'à la justesse & à la vivacité de ses idées, la force & la délicatesse, la hardiesse & la dignité de ses expressions!

Il n'est même pas jusqu'à ces Auteurs originaux, (& j'ai honte de le dire) qui ne portent quelquefois leurs prétentions bien au-delà des titres de leur savoir. On en vit un exemple éclatant au commencement de ce siecle. Un homme qui, dans une prose vive & rapide, riche & brillante, ennemi des écarts, concis sans obscurité, simple sans négligence, & fort de choses, comme disoit de lui un de ses amis, avoit l'art d'embellir la raison & de la faire aimer; on le vit mépriser Homere & rechercher la gloire

de ſon Art. Je pourrois, ſans doute, rappeler ici le Sophocle & le Térence de nos jours, prétendant à la réputation des Archimede & des Euclyde, des Deſcartes & des Newton.

Mais c'en eſt aſſez pour montrer que preſque tous nos beaux Eſprits, ſe trouvant trop reſſerrés dans la ſphere de leurs connoiſſances, ſe jettent au haſard dans les divers tourbillons qui les environnent; ou, n'ayant pour guide qu'une vaine oſtentation, & leurs déſirs pour préſage, ils échappent contre leur intention aux regards du Public, ou ne les occupent plus que pour en eſſuyer une indifférence auſſi ſenſible pour eux que le mépris. Et comment pourroit-on ſe diſtinguer par des talens que l'on n'a point, puiſqu'à peine on peut s'élever juſqu'à la perfection de ceux que l'on poſſede.

Pindare, au jugement d'Horace, eſt un Poëte inimitable ; grand dans ſes deſſeins, hardi dans ſes fictions, il a tout-à-la-fois la véhémence du ſtyle & les graces de la facilité : mais Pindare ne ſait point châtier ſon luxe & ſon intempérance, ſacrifier des idées, ni s'arrêter à propos. Je crois auſſi qu'Homere cherche moins à le louer qu'à lui reprocher ſes

longueurs faſtidieuſes, & tout ce qu'il lui reconnoiſſoit de poſtiche & de traînant, lorſqu'il le compare à un torrent qui, groſſi par les orages, franchit les digues, & ſe répand par-tout avec impétuoſité. On le voit en effet ſe déborder également dans des campagnes riantes & ſur les terrains les plus arides, &, dans ſa fureur, entraîner indifféremment les chaumes & les fleurs.

Térence écrivoit avec pureté, ſans roideur, & comme ſans étude. Ami de la ſimplicité, il ne donne point dans une vaine abondance. Tout ce qu'il penſe eſt mis en œuvre par le bon goût & par la raiſon. On diroit que ſon eſprit, malgré ſon brillant & ſa fineſſe, n'eſt proprement que la fleur du bon ſens; mais Térence a trop de ſérieux, peu de morale, & beaucoup moins de variété: ſes caracteres dominans ſont rarement nuancés autant qu'ils le devroient être: il manque de ſaiſir les traits qui s'y trouvent aſſortis, & qui les auroient fait ſaillir avec plus de force; &, ce qui eſt plus étonnant encore, il néglige preſque toujours de les faire contraſter avec des caracteres oppoſés, qui lui auroient ſervi à mieux faire ſentir le ridicule des Mœurs qu'il expoſoit ſur la ſcene.



Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas rapporter ici de la difficulté qu'ont les talens même les plus décidés de parvenir au degré d'excellence & de supériorité que l'on a droit d'en attendre? Il feroit fans doute aifé de rappeler encore l'obfcurité de Perfe, la prolixité Afiatique de Cicéron, la profufion indifcrete d'Ovide, & (ce dont nous n'avons aucune idée, & que les Romains eftimoient un grand défaut) la *patavinité* de Tite-Live. N'en doutons point : il eft peu d'Ecrivains, de la bonne antiquité même, de ces hommes qui ont les premiers donné à l'Univers le merveilleux fpectacle des forces & de la dignité de l'efprit humain, & par-là fe font acquis le droit d'être nos modeles; il eft peu de ces génies qui n'aient eu des affoupiffemens, des langueurs, des défaillances, & à qui l'on ne puiffe appliquer ce que dit Alcmene lorfqu'elle portoit dans une petite urne les cendres de fon fils Hercule: *Hùc ille decrevit Gigas.*

Or, s'il eft vrai que les talens même les plus heureux ne puiffent remplir toute l'étendue de la carriere qu'ils ont à parcourir, comment pourroient-ils briller dans celle dont la barriere leur eft fermée dès que la Nature ne les y appelle pas?



Les partages sont faits : chaque esprit a sa forme distinctive : elle est dans tous les hommes qui pensent ce que la physionomie & la variété des traits sont aux visages ; &, comme cette variété se remarque dans les physionomies même qui se ressemblent le plus, il en est une aussi dans les esprits qui ont le plus de rapports les uns avec les autres.

Il en est des talens comme des goûts, qui, presque tous différens, sont aussi presque tous incompatibles. Rarement une imagination vive & légere se trouve jointe à un jugement rassis & profond. Rarement rencontre-t-on dans le même esprit la précision alliée à la fécondité, la force à la délicatesse, la retenue à la hardiesse, la noblesse à la simplicité. La raison en est sensible : trop d'uniformité régneroit dans le monde, si les beautés qu'il renferme n'étoient éparses & isolées. Il faut essentiellement des contrastes : il faut que, par une variété de nuances & une progression de merveilles, l'ensemble devienne plus agréable, & conséquemment plus sensible & plus piquant. Sans ces gradations il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, parce que tout y seroit égal ; ni de goût, parce qu'il n'y auroit point de choix à faire. De là



ces groupes différens d'efprits & de génies qui entrent néceffairement dans la fublime ordonnance de l'Univers, & qui, plus néceffairement encore, ont entr'eux des attitudes, un caractere, une expreffion qui n'ont rien de commun que le lien délicat qui les unit pour la perfection de tout l'Ouvrage.

Que chacun refte donc où la Nature l'a placé. Refpectons la haute intelligence qui regne dans le plus grand & le plus magnifique tableau qui fut jamais. Quelle diffonance ridicule n'y verroit-on pas, fi les lumieres & les ombres, les perfonnages qui fuient dans le lointain & femblent y difparoître, vouloient y être fur les plans avancés, & reléguer à leur place ceux qui font faits pour recevoir les plus grands reflets de clarté ? Ce que la Nature ne peut point elle-même, nous l'effayons toutefois ; & il ne tient pas à nous que le deffein le mieux entendu qui foit forti de fes mains, nous ne le rendions indigne de la jufteffe infaillible de fes vues, & de la fage correction de fon pinceau.

Faut-il s'étonner, après cela, de la décadence des Lettres dans un fiecle comme le nôtre, où prefque tous les gens d'efprit, s'imaginant de temps en temps



débrouiller en eux des dons précieux qu'ils n'y connoiſſoient pas, ſe croient formés ſur le champ à tout ce qu'il leur plaît d'entreprendre. A voir notre préſomption, on diroit que les talens, autrefois ſi rares, volent au-devant de nous, & ne nous laiſſent que l'embarras du choix & de la préférence. De là viennent auſſi tant d'Ecrits frivoles, tant de productions manquées, tant d'Ouvrages à peine ébauchés, où l'on n'apperçoit que des phoſphores d'eſprit qui ne jettent qu'une lumiere froide & ſans vie, &, comme dit Horace, que de vains efforts ſans génie, *ſtudium ſine divite venâ.*

Je n'ai garde de m'élever ici contre la plupart de nos Ouvrages même les plus eſtimés. Dans quelques-uns de nos Hiſtoriens je trouverois beaucoup de peintures des Mœurs, & pas aſſez de recherches ; quantité de maximes inutiles, & peu de faits importans. J'y trouverois une foule d'épiſodes, de digreſſions, de hors-d'œuvres qui, s'approchant ſans ſe lier, réſiſtent à l'art des tranſitions, ou le font trop ſentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au lieu de ſimples témoins qui dépoſent, je verrois dans ces Hiſtoriens des Philoſophes qui diſſertent, & dont



le ſtyle ſautillant & coupé ſans être concis, n'eſt qu'un babil élégant & maniéré qui amuſe, mais qui ne touche ni n'intéreſſe.

Dans nos Romans (car c'eſt ici le triomphe de notre ſiecle) je ne verrois plus, à la vérité, comme autrefois dans les Cyrus & les Caſſandre, d'impertinentes légendes d'un faux héroïſme d'amour; mais, dans un tiſſu de fictions trop libres, ou d'aventures trop communes, je trouverois ou une galanterie ſans pudeur ou une tendreſſe quinteſſenciée; j'y verrois ou le libertinage délicat, & par-là même plus dangereux, d'un eſprit corrompu, ou le clinquant métaphyſique d'un cœur diſſéqué juſqu'aux moindres fibres. Je n'oſe parcourir d'autres Ouvrages couronnés par la mode & accueillis par la frivolité. Mes jugemens paſſeroient pour des blaſphemes, & l'on ne voudroit peut-être pas s'appercevoir que mon peu d'autorité me donne droit d'en proférer.

Ne diſſimulons pas du moins ce qu'on a déjà dit avant moi, & ce dont quelques Artiſtes de nos jours conviennent eux-mêmes; ne diſſimulons pas qu'il en eſt de notre ſiecle à-peu-près comme de celui des Lucain, des deux

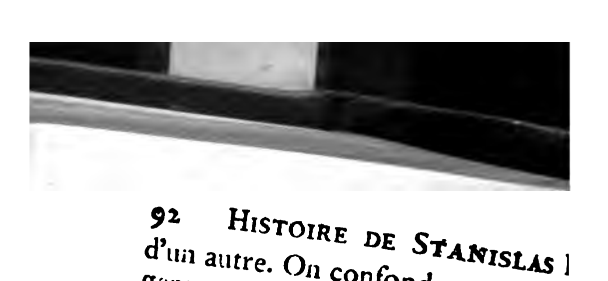
Séneque & de Pline le Jeune, où le génie des Varron, des Tite-Live, des Horace & des Virgile n'étant plus goûté, peut-être par cela seul qu'on ne pouvoit y atteindre, on se tourna vers l'esprit, qui tout seul est peu de chose; & l'on ne se piqua plus que d'en montrer, parce qu'on le pouvoit sans beaucoup d'efforts & d'étude. Ce fut alors que, pour la premiere fois depuis le regne d'Auguste, on prétendit remplacer le langage énergique du sentiment par une délicatesse entortillée, par un ton sententieux, par des chutes épigrammatiques, par un style pesamment nivelé, en un mot par une élégance travaillée, & un naturel étudié.

Ce qui me sembleroit rendre plus parfaite la ressemblance que je ne fais pourtant que supposer, c'est qu'au temps que je viens de rappeler on ne cessoit de parler du goût, quoiqu'il fût très-mauvais ; tandis qu'un peu auparavant on n'en parloit presque point, quoiqu'il fût le plus épuré qu'il peut être. Et n'est-ce pas, ou peu s'en faut, ce que l'on voit de nos jours ? Au siecle de Louis XIV le goût étoit bon, & l'on se contentoit de le sentir sans en discuter vainement les regles. Aujourd'hui, quoiqu'il paroisse plus délicat, il l'est beaucoup moins; &



l'envie d'en differter eſt une eſpece de fureur, & comme une maladie générale. Effectivement, dans le bel âge de notre Littérature, rencontroit-on communément ſur ſes pas des eſſaims bourdonnans de faux connoiſſeurs, prôneurs effrénés du vif, du recherché, du bizarre, & cenſeurs capricieux du vrai ſimple & naïf, eſtimé trop uſé pour leur plaire. Les Courtiſans, les femmes, les Petits-Maîtres, tous les oiſifs, occupés à ne le pas paroître, s'arrogeoient-ils alors la qualité de Juges en toute eſpece d'érudition ? S'amuſoit-on à éplucher le plus petit défaut de Grammaire, le moindre vice de conſtruction, une expreſſion haſardée, un terme déplacé ? Et ce puriſme ſuperſtitieux obligeoit-il les Auteurs à mettre dans leurs idées plus de correction que de chaleur, plus de tour que d'invention, plus d'harmonie que de force ?

Voilà cependant où les Auteurs en ſont réduits aujourd'hui ; & d'où cela vient-il que de la préſomption qui, leur faiſant négliger leurs vrais talens, les porte à leur en ſubſtituer d'autres, d'abord les plus brillans, bientôt après les plus difficiles. Qu'arrive-t-il de là ? on ſubſtitue les beautés d'un talent aux beautés



d'un autre. On confond, on dénatu
genres; on remplace par l'élégan
style la force du raisonnement;
régularité du dessein, la chaleur du
tique; par la délicatesse des détai
noble hardiesse des images. Un goût
traire n'enfante plus que des mons
L'éloquence prend un air de dissertati
la dissertation le ton moëlleux de l'é
quence. La prose emprunte le brill
& l'harmonie des vers; les vers imite
la marche uniforme de la prose; la Tr
gédie débite des maximes, & n'attendr
point; la Comédie devient sérieuse, &
veut arracher des larmes. L'épopée
dépourvue de fictions, raconte comme
l'Histoire; l'Histoire donne dans le mer-
veilleux revêtu de tout l'éclat des phrases
épiques. Que dirai-je enfin? on découvre
l'art lorsqu'il doit être caché; on embellit
lorsqu'il s'agit de simplifier; on déplace,
on dérange tout dans la Nature, qu'il ne
faudroit qu'imiter; &, comme dit Horace
en un semblable sujet, on met des dau-
phins dans les forêts, & des sangliers
au milieu des ondes.

Ce sont donc nos Auteurs qui, par
leur ridicule suffisance, ont les premiers
corrompu le goût. Doivent-ils être sur-
pris de cette foule d'encenseurs ignorans



pour qui leurs Ecrits sont devenus des regles ? Est-il si étrange que ces juges qu'ils ont formés, & pour qui les Ouvrages les moins naturels sont devenus les plus agréables, n'exigent d'eux que ce qu'ils ont eux-mêmes accrédité, des fougues, des saillies, des traits hardis, des demi-vues dans les idées, des ornemens frivoles, & façonnés, pour ainsi dire, l'équerre & le compas à la main? Faut-il s'étonner, en un mot, de la décadence des Lettres dans un siecle où la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talens qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talens même les plus mal-assortis avec les qualités de leur génie?

CHAPITRE XVIII.

Il est de l'intérêt de l'Etat de veiller sur l'éducation de la Jeunesse, & de prendre des moyens pour que des Sujets ineptes & sans vocation ne concourent pas avec le mérite & la vertu pour les emplois Ecclésiastiques ou Civils.

IL seroit à souhaiter qu'il y eût dans chaque Province d'un Royaume un College, où des Professeurs habiles dans



toutes les Sciences & des Maîtres rimentés dans tous les Arts ferc gagés par l'Etat, & obligés d'inftr la Jeuneffe. Leur premier foin fe d'examiner l'inclination & la portée chacun des Sujets qu'on leur préfenterc Ils emploîroient quelque temps à c examen; &, durant cette efpece de n viciat, on verroit percer les talens de jeunes Eleves. Le talent une fois connu, on s'appliqueroit à le cultiver, & on ne rifqueroit jamais d'en employer aucun, fi j'ofe ainfi parler, contre le gré de la Nature. Les progrès dans les Arts & les Sciences en feroient plus rapides, les fruits plus avantageux à la Société, les Maîtres moins excédés de peines inutiles, les divers emplois de l'Etat mieux remplis; &, contre l'ufage de nos jours, les charges manqueroient plutôt aux Sujets, que les Sujets ne manqueroient aux charges. Ceux qui auroient brillé dans un pofte médiocre ne rifqueroient point de perdre leur réputation dans un pofte plus éminent. Les talens ne feroient que fe développer en parvenant fucceffivement à des emplois qui leur feroient propres; &, comme le vrai mérite ne fe connoît pas lui-même, & que la poffeffion femble en affoiblir le fentiment,



il ne seroit pas accompagné, dans ces Citoyens heureusement parvenus, de cette fastueuse & rebutante dureté qui fait le plus grand supplice de tous ceux qui ont besoin de la protection des gens en place.

Je voudrois sur-tout qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire l'Agriculture. Il n'arrive en effet que trop souvent qu'un jeune Paysan, détestant d'avance le travail auquel sa condition le destine, cherche à se procurer par l'étude un genre de vie plus aisé, & prend témérairement le parti de l'Eglise, ou sur l'exemple d'un Curé qu'un pareil désir a fait échapper à une laborieuse indigence, ou d'après les sollicitations d'une famille qui croit trouver par-là une ressource à la pauvreté, & peut-être aussi pour se procurer une espece de distinction parmi les gens de sa sorte. De pareilles vocations sont contraires au bien de l'Etat. Ceux qui ont inspection sur les Dioceses & les Provinces, devroient ne pas les souffrir. Il n'est que trop d'Ouvriers employés sans talens & sans vocation à la moisson de l'Evangile.

Ce n'eſt point cette eſpece de gens qui courent d'eux-mêmes ſe dévouer au ſervice des Autels, ni, pour le dire en paſſant, cette foule de Soldats que la miſere ou le libertinage fait ſortir de leurs chaumieres, qui peuvent contribuer au ſervice de l'Etat. Fermons donc l'entrée de nos Colleges à ceux que la pareſſe ou la cupidité y amene, mais que leurs talens & nos beſoins appellent ailleurs. Il importe de retenir dans les Campagnes tous ceux qui n'en voudroient ſortir que pour s'exempter des peines attachées à l'état où le Ciel les a fait naitre. Je n'ai garde cependant de trop étendre la regle que je propoſe ici (1) : il faut des Sujets à l'Egliſe, & des Soldats à l'Etat.

(1) Le Roi de Pologne n'entend parler ici que des Sujets que la pareſſe & la cupidité attirent dans nos Colleges, vrais fléaux pour les Maitres chargés de leur ingérer des connoiſſances qu'ils repouſſent. Quant aux enfans des Pauvres, qui promettent des talens & des vertus, le Prince, bien loin de les éloigner des Colleges, veut que l'Etat lui-même y faſſe les frais de leur éducation.



CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Avis à un Pere ſur l'éducation de ſon Fils.

JE ſuis ſi perſuadé, Monſieur, qu'une bonne éducation eſt de tous les moyens celui qui contribue le plus au bien de l'Humanité, que je ne puis qu'admirer celle que vous donnez à votre fils. Loin de vous appliquer, ſelon l'uſage d'à préſent, à lui donner du brillant plutôt que de la juſteſſe, de la politeſſe plutôt que des ſentimens ; loin d'aguerrir ſa pudeur & ſon innocence, plutôt que de lui inſpirer de la modeſtie & de la vertu, vous vous efforcez de le rendre auſſi parfait que la nature elle-même l'exige : je dis la nature ; car s'il étoit vrai, ce qu'un Auteur de nos jours, plus bel eſprit que Philoſophe, n'a pas craint d'avancer, que la nature ne nous eût faits que pour vivre ſéparés les uns des autres, je conviendrois de l'inutilité de vos ſoins. Dans cet état, le ſeul inſtinct pourroit nous ſuffire ; & nous ſerions d'autant plus heureux que, ſans égards pour nos ſemblables, nous aurions moins d'attention pour eux, & plus d'amour pour nous-mêmes.

Mais alors, Êtres oisifs & malfaisans, nous peserions plus à la terre que les brutes même les plus féroces ; & notre stupide existence seroit aussi funeste à nos semblables, que la leur nous le seroit par un pareil excès d'orgueil & de brutalité.

Non, non, destinés à vivre en société, je veux dire à mettre en commun nos forces & nos talens ; réduits à emprunter les secours qui nous manquent ; obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus ; créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentimens qui nous lient ; &, ces sentimens que la Nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

L'esprit & le savoir y peuvent être également utiles. De là les soins que vous prenez pour former dans votre fils un jugement sain, qui, sans nuire à la vivacité de son imagination, l'accoutume à saisir d'un coup-d'œil les vrais principes des choses, & à les enchaîner avec un ordre qui, en les rendant plus lumineux, semble les rendre plus solides. Mais, avoir de l'esprit, qu'est-ce en effet qu'avoir de bons yeux ? C'est par l'esprit



que l'ame diſcerne les objets inacceſſibles aux ſens, comme par les yeux du corps elle apperçoit les objets que les ſens lui préſentent ; & , ſelon cette idée, y auroit-il plus de mérite à avoir de l'eſprit qu'à avoir une vue forte & perçante, ſi notre eſprit ne nous perſuadoit l'amour de l'ordre & des Lois, s'il ne nous inſpiroit de la douceur & de la complaiſance, de l'eſtime & de l'amitié pour nos ſemblables, s'il ne nous rendoit enfin honnêtes gens & bons Citoyens ?

Telle ſeroit auſſi l'inutilité des Sciences, ſi elles ne ſervoient, comme il n'eſt que trop ordinaire, qu'à nous inſpirer de la préſomption & de la vanité ; & ſi elles ne nous montroient les devoirs de la Société, que pour nous apprendre à nous juſtifier d'avoir négligé de nous y ſoumettre.

Il n'y a que le bon uſage de l'eſprit & du ſavoir qui puiſſe compenſer les peines & les tourmens d'une jeuneſſe appliquée à s'inſtruire ; & , en vérité, il nous importeroit peu d'avoir acquis des connoiſſances au-deſſus du reſte des humains, ſi nous n'avions appris l'art de vivre avec eux, & de nous attirer par des ſervices mutuels leur amour & leur eſtime.

L'éducation eſt d'autant plus néceſſaire,

pour parvenir à ce bonheur, qu'avec ses secours même rien n'est si rare que d'y atteindre. Cependant la Religion nous prêche l'amour de nos semblables; &, tout ainsi que la Nature, elle ne tend qu'à nous réunir. La Religion va même plus loin que la Nature; &, dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette Religion.

CHAPITRE XX.

Réflexions sur l'éducation, & particuliérement sur celle des Princes, adressées au Dauphin pere de Louis XVI.

LE Roi fait très-bien ce qu'il fait en vous laissant maître de l'éducation de vos enfans; mais je ne sais trop à quoi vous pensez vous-même de vouloir prendre ma vieille tête pour conseil dans une affaire de cette importance. Je vois bien que vous ne sentez pas comme moi que mon pauvre esprit s'use, tandis que le vôtre prend tous les jours de nouvelles forces. Voici donc, puisque vous



e voulez, quelques idées décousues que 'aurois présentées avec plus d'ordre il y a juarante ans, mais que vous saurez bien 'approcher & rectifier. Je n'ai, comme ous pensez, aucunes vues particulieres vous donner sur le choix des personnes ui doivent concourir au grand ouvrage ont il s'agit. Vous sentez vivement que ous ne sauriez fixer un pareil choix avec rop de maturité, & cela suffit : vous ous défierez souverainement des Beaux-Esprits, ils ne feroient que des sots de os enfans ; des hommes systématiques, s leur donneroient des préjugés ; des mbitieux, ils intrigueroient & négligeoient le devoir de leurs places, pour 'occuper de leur fortune. Un homme acile & complaisant se laisseroit subjuuer par ses Eleves ; un caractere sombre auftere repousseroit la confiance de et âge ami de la gaieté.

Je ne puis m'accoutumer à l'idée d'un Gouverneur & d'un Précepteur indépenans l'un de l'autre, pour concourir en ième temps à la même éducation. Le ixe n'est bon à rien ; mais il est, suivant on objet, plus ou moins dangereux. 'otre luxe de Domestiques n'est que idicule, & vous en êtes quittes pour tre plus mal servis que les Particuliers, en

ayant beaucoup plus de monde. En fait l'éducation, cela devient d'une conséquence infinie ; & je suis persuadé que, pour rendre un enfant stupide, il suffiroit de lui donner ses Précepteurs comme ses Domestiques par quartier. Pour qu'une éducation faite en même temps par plusieurs Maîtres pût réussir, il faudroit retrouver ce parfait accord qui régnoit entre Fénelon & Beauvilliers ; mais cet accord est si rare, que j'aimerois autant compter sur un miracle que de m'attendre à le retrouver parmi les hommes, je dis les plus raisonnables & les plus vertueux.

Le dessein où vous êtes de surveiller par vous-même cette éducation, peut remédier à l'inconvénient dont je parle: vous en serez le seul chef. Il est heureux pour vous que Madame la Dauphine entre si bien dans vos vues, & qu'elle soit si en état de les seconder; mais vous avez raison de dire que les tantes & les grand'meres sont des gâte-enfans. Elles le sont, elles l'ont été de tous les temps, & le seront toujours: je vous avouerai plus, c'est que j'aurois été moi-même dans l'occasion un peu grand'mere à votre égard, & que je le serois vraisemblablement beaucoup plus encore auprès de vos enfans. Le principe



:ette foiblesse est en nous, & la nature
parle point comme la raison. Comptez
lessus, & armez-vous de fermeté pour
venir les abus.

l faut que votre premier Substitut soit
homme instruit, un bon Esprit, un
:es Caracteres pleins d'une noble amé-
:, & qu'il soit doué sur-tout d'une
tu sincere & à toute épreuve. Les
ans saisissent le mieux du monde les
auts, les ridicules, & jusqu'aux moin-
s imperfections de ceux qui les gou-
nent; & les exemples font sur eux
s d'impressions que les préceptes.

L'homme qu'il vous faut existe. Que
homme soit un Evêque, à la bonne
ire, c'est une marque d'estime & de
nfiance que vous donnerez à l'Epis-
pat, que nous ne saurions trop ho-
-er dans les Sujets qui le méritent;
is cela est-il nécessaire? je ne le crois
. J'y vois même l'inconvénient de
ver une Eglise de son Pasteur. Fénelon,
ind il fut fait Précepteur, n'étoit pas
êque. C'est le mérite, & non le grade
: vous devez envisager; & le Sujet
: vous jugerez digne de votre confiance
.ira toujours d'assez de considération
.ur faire le bien dans sa place.

Je voudrois bien qu'on ne se pressât



pas trop de donner de l'eſprit à vc fans, & de leur meubler la tête de connoiſſances. Qu'on laiſſe au terr ment le temps de ſe développer è ſe fortifier. Que l'on corrige, que dompte même les inclinations vicieu plus phyſiques encore que morales, ſe manifeſtent dès le berceau; mais cc tentons-nous de la négation du mal mo dans un enfant de ſix ans : ne lui dema dons ni ſaillies d'eſprit ni vertus propr ment dites. Laiſſons au temps le ſoin d faire éclore ſa raiſon, & qu'une mai indiſcrete ne caſſe point l'œuf ſous la poule qui le couve. Mais aujourd'hui nous aimons les fruits précoces; nous voulons abſolument en avoir; &, en forçant la nature, nous en avons; mais que deviennent les arbres ſur leſquels nous les avons cueillis? Petits docteurs à ſept ans, grands ſots à dix-huit. Pour s'être trop empreſſé d'en faire des hommes, on les a condamnés à reſter enfans toute leur vie. Ceux qui ſemblent toujours craindre que leurs enfans n'aient point aſſez d'eſprit, annoncent bien qu'ils ignorent que c'eſt par le cœur & non par l'eſprit que l'on eſt homme.

Il y a une infinité d'exercices corporels qui, bien ménagés, ſont également



propres à fortifier le tempérament des enfans. La danſe, un des plus modérés, a ſes avantages. Je me rappelle de m'être un jour diverti un moment de l'annonce emphatique d'un Maître de danſe qui mettoit ſon Art au-deſſus de tous les Arts. Après avoir invoqué l'autorité des divines Ecritures: » Rien, diſoit-il, ne contribue » autant que la danſe à élever l'eſprit » des enfans « ; & le paſſage étoit noté comme extrait de Locke. Je fus curieux de vérifier la citation, & je la trouvai exacte ; ce qui m'a d'autant plus ſurpris que, d'après une lecture que je fis il y a long-temps de cet Auteur, je le regardai comme le plus judicieux de tous ceux qui ont traité de l'éducation. La danſe eſt utile en ce qu'elle eſt un exercice corporel, utile encore en ce qu'elle donne du maintien à un enfant. Elle ſert à lui élever la tête & le menton, mais nullement l'eſprit ; & je ne ſache pas que l'on cite beaucoup d'enfans qui aient ſaiſi l'eſprit au ſon du violon.

Rien de plus ridicule & de plus dangereux que les précautions que prennent certains parens pour élever leurs enfans. On diroit qu'ils craignent que l'action de l'air ne les tue. Ils ſortent de leur chambre pour entrer dans une voiture, & de cette



voiture pour rentrer dans leur chambre. Ils ont dix ans, qu'ils n'ont encore vu le ciel que de profil à travers leurs fenêtres ou par la portiere de leur carroſſe. Il faut que des enfans prennent leurs ébats; c'eſt l'ordre de la nature : le ſang bouillonne dans leurs veines. Qu'on ſe garde bien d'interdire aux vôtres l'uſage de leurs jambes : qu'ils ſachent marcher, ſauter & même courir. Souvenez-vous qu'à cet âge vous n'aimiez rien tant qu'une bien longue courſe à pied ou à cheval. Qu'on leur procure donc ce plaiſir auſſi innocent qu'il leur eſt utile. Qu'ils ſe promenent l'Eté, qu'ils ſe promenent l'Hiver; qu'ils s'accoutument à braver l'intempérie des ſaiſons. Ils ſeront ſurpris d'un orage dans la Campagne : ils reviendront crottés, ils changeront de ſouliers; ils ſeront mouillés, ils prendront d'autres habits; ils ſeront bien fatigués, ils en dormiront mieux. Qu'on ſe garde bien de les plaindre pour ces ſortes d'aventures qui ne font que les divertir.

Il me ſemble qu'on vous tenoit à-peu-près les mêmes habits dans toutes les ſaiſons, pratique à faire obſerver à vos enfans: point tant d'habits l'Hiver : point de ces fourrures qui étouffent. Qu'on

ne les invite pas, & à plus forte raiſon qu'on ne les oblige jamais à ſe chauffer. N'a pas froid qui s'éloigne du feu quand il peut s'en approcher. Que les lits de vos enfans ne ſoient point trop mollets. Je me ſouviens de vous avoir vu un jour vous-même plongé ſi avant dans le duvet, que votre Valet-de-chambre ne ſavoit trop où aller vous pêcher. Il vous trouva pourtant, & vous retira de l'abyme tout trempé de ſueur. Je lui fis des reproches auxquels il répondit, que ce lit n'étoit pas ordinairement le vôtre ; mais de pareils lits ne ſont bons que pour ceux qu'on veut étouffer, & il faut des tempéramens forts pour en ſoutenir long-temps les épreuves. Je connois une bien bonne recette pour fortifier le tempérament, mais je la garde pour moi ; car vous ririez ſans doute ſi je vous propoſois ſérieuſement de faire coucher vos enfans ſur la paillaſſe ou le ſommier. Qu'ils ſachent au moins dormir par tout pays, & qu'ils ne ſoient jamais obligés, comme certaines gens que j'ai vus, de calculer la diſtance de leur lit au terme d'un voyage qu'ils ſe propoſeroient.

Qu'on accoutume vos enfans à une vie ſobre & frugale. Qu'ils ne mangent

que des viandes communes apprêtées simplement, c'eſt-à-dire bouillies ou rôties, & qu'ils n'en mangent pas en grande quantité. Les légumes leur vaudront bien mieux que les viandes. Les fruits bien mûrs, dont ils ſont leurs délices, ne les incommoderoient que par la quantité. Mais tous ces ragoûts épicés, ces jus, ces coulis, ces eſſences qui ne ſont que des poiſons lents pour nous, agiroient bien plus cruellement ſur des tempéramens encore foibles. Les confitures, les pâtes, les dragées, & toutes ces ſucreries que l'art des Confiſeurs prépare à nos eſtomacs blaſés, leur feroient également nuiſibles; & il n'y a qu'une ignorance meurtriere qui faſſe de ces friandiſes connues des enfans ſous le nom de bonbons, la récompenſe de leur ſageſſe.

L'eau eſt la boiſſon naturelle de l'homme, & la ſeule ſur-tout qui convienne aux enfans. S'ils boivent du vin, que ce ſoit en bien petite quantité, & jamais pur. Sur-tout jamais de liqueurs ni douces ni fortes. Leurs eſtomacs ſont des fournaiſes embraſées; ſi vous y jetez encore l'huile & le bitume, vous en calcinez les parois. C'eſt de la pâture qu'il leur faut, & non des digeſtifs. Auſſi s'accommodent-ils très-bien de laitages crus & de



pâtisseries, que nous ne digérons plus. Ils font de bonne grace quatre repas contre nous un seul, & se mettent au lit après le quatrieme sans avoir d'inquiétude sur leur digestion.

On dit que les enfans sont gourmands; & les hommes faits le sont aussi, & les vieillards encore. L'enfance est sincere jusque dans ses défauts; nous avons l'art de déguiser les nôtres. Il est à propos sans doute de réprimer la voracité des enfans, & de régler ce penchant naturel à la gourmandise; mais, en général, les excès qu'ils pourroient faire en quantité leur seroient toujours moins funestes que ceux que produiroit la qualité; & rarement les enfans surchargeront la capacité de leur estomac, lorsqu'ils n'auront à lui donner que des alimens communs. Leur survient-il une indigestion : un jour de diete rigoureuse sera tout-à-la-fois le remede & la punition de leur gourmandise. Gardez-vous bien sur-tout de souffrir qu'on les drogue pour leurs indispositions accidentelles ou même habituelles. Tous ces médicamens que nous rendent quelquefois nécessaires des excès auxquels nous ne voulons pas renoncer, sont un autre genre de poison pour des enfans. Laissez faire la nature, elle est



en eux dans toute ſa force, elle ſaura ſe ſuffire à elle-même ; & il eſt bien rare que, dans ſes criſes même, elle ait beſoin d'être ſecondée par l'art. Voyez les enfans des Pauvres ; ils ſont ſujets comme les nôtres à toutes les infirmités de leur âge, & ils en guériſſent fort bien ſans y être autoriſés par ordonnance de la Faculté.

On ne ſauroit étudier trop tôt les goûts naiſſans des enfans, afin de s'appliquer à les fortifier ou à les combattre ſelon qu'ils s'annoncent louables ou vicieux; mais prenez garde qu'on ne détruiſe jamais par les faits ce que l'on s'efforceroit d'établir par des paroles. Nous établiſſons de bons principes ; ſi nous en tirons des conſéquences vicieuſes, c'eſt à ces conſéquences que s'arrêteront les enfans. Faudroit-il donc qu'ils raiſonnaſſent mieux que nous ? Qu'un Inſtituteur, par exemple, propoſe à ſon Eleve, comme la digne récompenſe du contentement qu'il en eſpere, les objets les plus propres à éveiller en lui les paſſions d'avarice, de vanité, de luxe, ou de gourmandiſe; que penſera cet enfant des leçons qui lui auront été faites contre ces vices? Il conclura, pour l'honneur de ſon



ïtituteur, qu'il ne s'eſt trompé que
ns ſes paroles, & que, pour lui, il
it s'en tenir à la conduite qui les
ment.

Veillez à ce que vos enfans ne pren-
nt point de goûts excluſifs ou ſingu-
rs: qu'il ne leur ſoit permis de ſe
ſſionner pour rien, ſi ce n'eſt pour la
rtu. Ce qui annonceroit un talent pré-
:ux & à cultiver dans un Particulier,
ıurroit devenir plus qu'un ridicule dans
ı Prince. Comme ils doivent protéger
ı jour les Sciences & les Arts, il faut
ı'ils les connoiſſent aſſez pour ſavoir
oportionner les encouragemens qu'ils
ır accorderont, à leur degré d'utilité;
ais il ne ſeroit pas à ſouhaiter que l'on
t jamais d'eux qu'ils ſont grands Poëtes,
ands Peintres, grands Muſiciens; ce
roit comme ſi l'on diſoit qu'ils ne ſont
ıs grands Princes; car on n'eſt pas deux
is grand.

La mauvaiſe conſtitution d'un enfant
flue beaucoup ſur ſon caractere. L'hu-
eur chagrine eſt un effet tout naturel
: la maladie. Il faut encourager, par
:aucoup de douceur & de patience, un
ıfant qui ſouffre, mais ſans autoriſer
s fantaiſies & ſes caprices. On ne peut
 promettre de corriger bien efficace-

ment le désordre de l'humeur morale qu'après qu'on aura rétabli l'équilibre dans les humeurs physiques.

L'indocilité n'est point un vice particulier aux enfans; il est inhérent à notre nature : c'est l'orgueil, auquel nous donnons différentes dénominations, selon qu'il se modifie à raison de l'âge & des circonstances. L'orgueil se manifesteroit moins dans l'âge mûr, s'il eût été mieux contenu dans l'enfance. C'est une de ces passions que l'on ne peut bien maîtriser que par la raison & par la Religion. La raison éclaire l'enfant avant la Religion; ainsi, en même temps qu'on exige de lui la docilité, il faut, suivant la portée de sa raison & le degré d'intelligence qu'il peut avoir, lui suggérer les motifs qui doivent le porter à faire ce qu'on demande de lui. Je suis pourtant bien éloigné d'adopter le ridicule systême de ces modernes Instituteurs qui, sous prétexte qu'il faut parler raison à un Être raisonnable, voudroient que l'on traitât avec un enfant de six ans comme avec un parfait Logicien. Leur erreur est d'assimiler l'aurore de la raison avec son midi; souvent on parle raison à un enfant de cet âge, en lui parlant comme il seroit déraisonnable de le faire lorsqu'il aura



quinze ans, & qu'il sera en état d'apprécier la valeur des raisons ultérieures. C'est très-bien raisonner avec cet enfant que de lui dire : » Ceci est bien ; cela » est mal. Faites cela, votre papa le » veut : ceci déplaîroit à votre Précep» teur, ne le faites pas «. Jusqu'à un certain âge, & tant que sa raison sera enveloppée des nuages de l'enfance, il doit croire son pere & son Précepteur infaillibles. Ce sera un préjugé si vous le voulez, mais ce préjugé lui est utile ; il supplée sa raison, & il seroit dangereux de l'en guérir trop tôt.

Dès qu'on a suggéré à un enfant les motifs qui, eu égard au degré de discernement qu'on lui connoît, doivent être déterminans pour lui, il faut qu'il obéisse. S'il ne le fait pas, on emploîra de vives représentations : des représentations l'on en viendra aux menaces, des menaces aux privations, des privations aux punitions ; &, dès qu'une fois le combat sera engagé, il faut le pousser avec vigueur, jusqu'à ce que le coupable se soit rendu à discrétion. Si vous mollissez, il est votre maître, & son éducation est manquée.

Un Précepteur, quel que soit son mérite personnel, ne contiendra vos enfans

qu'autant qu'ils seront persuadés qu'il a pleine & entiere autorité sur eux. Il faut qu'ils vous croient plus de fermeté encore qu'à lui ; & qu'en effet, s'il leur prenoit envie d'en appeler de ses arrêts aux vôtres, vous leur donnassiez lieu de s'en repentir.

Dès que vous vous appercevrez que les propositions *je veux*, *il faut*, *cela convient*, qui étoient en forme concluante pour la premiere enfance de vos Eleves, pourroient faire naître en eux des doutes ou des préjugés, c'est le moment de leur expliquer pourquoi l'on veut ce que l'on veut. Il ne faudroit pas étouffer l'entendement des enfans sous le poids de l'autorité : on les accoutumeroit par-là à regarder comme la meilleure la raison du plus fort, préjugé qui pourroit avoir un jour les suites les plus funestes dans des Princes.

Il y a apparence, Dieu merci, que vos enfans passeront la plus grande partie de leur vie dans la dépendance & la soumission. Qu'on s'applique donc soigneusement à les former à ces vertus, & toujours par la douce voie des sentimens, & en leur faisant comprendre ce qu'elles ont de raisonnable & de nécessaire : d'ailleurs qui a su bien obéir a de grandes

diſpoſitions pour bien commander un jour. Ne ſouffrez pas qu'on vienne prendre leurs ordres, ni qu'ils en donnent jamais, pas même aux derniers de leurs Valets. Qu'ils ſachent demander en priant, bien convaincus qu'ils n'obtiendroient rien par l'impératif. Qu'on ſe moque d'eux s'il leur arrive de dire *je veux ceci*, *je ne veux pas cela*, & plus encore s'ils s'aviſoient de joindre aux ordres l'humeur & les menaces. Je ne voudrois pas même qu'on s'empreſſât toujours de ſatisfaire ceux de leurs goûts qui n'auroient rien que de raiſonnable. Il faut qu'ils apprennent à les modérer, & qu'ils s'accoutument aux privations. On leur prépareroit bien des mécomptes pour le reſte de la vie, s'ils n'avoient jamais entendu dire dans l'enfance, *cela eſt impoſſible.*

La juſtice eſt une vertu dont on ne ſauroit leur inculquer trop tôt les principes; & pour cela, qu'ils jouent quelquefois ſous les yeux de leur Précepteur avec des enfans de leur âge droits & ſimples, qui n'aient point encore la malice d'être leurs flatteurs; & que les regles du jeu ſoient obſervées dans la plus exacte juſtice.

Bien des gens penſent qu'il ſeroit avantageux pour les enfans des Rois d'être

élevés loin des Palais de leurs peres : j'ai été long-temps moi-même dans cette opinion, je n'y suis plus aujourd'hui, excepté le cas où les parens feroient assez déraisonnables pour vouloir gâter eux-mêmes leurs enfans : car enfin en quelque endroit que vous placiez ces enfans, ils trouveront des hommes ; &, par-tout où il y a des hommes, il se trouve aussi des Flatteurs. D'ailleurs, ces enfans que vous éloignez du Palais y rentreront un jour ; & l'impression qu'ils recevront en ce jour ne seroit-elle pas plus à craindre encore que celle qu'ils prendroient par l'habitude ?

Mais je fais un vœu : c'est, ou que vous puissiez soustraire absolument vos enfans à tous ces fades complimens qui sont en usage dans les Cours, ou que du moins ces complimens, toujours concertés avec le Précepteur, deviennent pour eux de véritables leçons. Si on ne cesse de leur dire qu'ils sont grands, ne se croiront-ils pas dispensés de le devenir ? Au lieu de leur faire un mérite de celui de leurs Aïeux, qu'on ne leur en fasse qu'un sujet d'émulation. Qu'au lieu de leur faire honneur de cette grandeur héréditaire, on ne leur fasse envisager que la honte qu'il y auroit pour eux de ne la point soutenir par des vertus

personnelles. Au lieu de leur dire encore, qu'on admire déjà en eux toutes les vertus imaginables, qu'on se contente de leur dire que le Public voit avec plaisir qu'ils travaillent à les acquérir. Et il seroit bon qu'on les accoutumât à répondre modestement, dans ces sortes d'occasions, qu'ils sentent toute l'indulgence qu'on a pour eux, & qu'ils s'efforceront de répondre aux vœux & à l'espérance de la Nation. On leur fera contracter par-là des engagemens utiles pour la suite.

De tous les Flatteurs, les plus dangereux pour les enfans, sont les Valets qui les servent; parce qu'ils sont à toute heure à portée de faire plus de mal. Vous avez déjà prévu cet inconvénient; mais il faut encore surveiller ceux que l'on croit le mieux connoître : il y a des Flatteurs de bonne foi, qui sont moins vicieux que foibles. On leur a passé tous leurs caprices dans l'enfance; ils croient qu'on a tort de les corriger dans les autres. Encore pleins des défauts qu'ils ont contractés à cet âge & qu'ils ignorent eux-mêmes : » Souvenons-nous, disent-» ils, de ce que nous avons été quand » nous étions jeunes «. Ils feroient bien mieux de l'oublier. Il n'appartient qu'à celui qui a été bien élevé de se rappeler

ce qu'il fut dans ſon enfance. Le Domeſtique le plus accompli d'ailleurs doit être congédié ſans eſpérance de retour, s'il étoit capable de flatter les vices naiſſans d'un enfant, de ſouſcrire à ſes fantaiſies, d'altérer le moins du monde la confiance qu'il doit avoir en ſes Inſtituteurs, de ſe faire le conſolateur officieux de ſes petits chagrins, ou le confident de ſes projets malicieux.

On ne ſauroit trop s'attacher à faire comprendre à vos enfans qu'après les Jugemens de Dieu & ceux de leur conſcience, il n'en eſt point qu'ils doivent plus reſpecter que ceux du *Public*. Le temps viendra où il faudra leur aprendre à diſtinguer deux Publics, l'un judicieux & éclairé, l'autre frivole & ignorant l'un vertueux & réglé, l'autre vicieux & corrompu ; mais il faut attendre pour leur donner cette leçon, *qu'ils ſoient* en âge d'en profiter, & de ſentir ſur-tout que l'on peut mal faire & bien juger en ſorte que les jugemens d'hommes mépriſables ne ſont pas toujours à mépriser

Quand je parle d'hommes mépriſables je n'entends point parler d'un mépris abſolu ; car, dans ce ſens, l'homme le frere de l'homme, & l'image de Dieu ne ſauroit jamais être mépriſable. Le vic

mérite le mépris, mais l'homme vicieux, qui eſt digne de blâme ou même de châtiment, a droit encore à la pitié. On ne doit jamais perdre de vue qu'on éleve dans vos enfans les Peres du Peuple : qui oſeroit dire à un pere, qu'il lui eſt permis de mépriſer ſon enfant parce qu'il eſt malade ? Nous devons aimer les hommes en déteſtant leurs vices ; & lorſque nous ne les trouvons pas eſtimables, nous efforcer de les rendre tels.

Il faut que vos enfans ſoient formés tout-à-la-fois à la généroſité & à l'économie. La prodigalité ſera plutôt leur défaut que l'avarice ; qu'on ait ſoin de leur ſuggérer l'emploi qu'il convient qu'ils faſſent de leur petit pécule. Dès qu'ils ſeront en âge de ſentir la valeur de l'argent, qu'on les laiſſe quelquefois maîtres d'en faire l'emploi : on connoîtra par-là leurs inclinations. L'un peut-être aura tout dépenſé dans un jour, l'autre n'aura rien dépenſé dans un mois. Faites en ſorte que celui-ci emploie dans un jour ce qu'il aura épargné pendant un mois, & que l'autre ait à ſe repentir pendant un mois de la prodigalité d'un jour. Qu'on leur diſe ſouvent qu'il eſt honteux pour un Prince de théſauriſer, plus honteux de faire des dettes ; & que le comble

du déshonneur eſt de faire des dettes &
de ne les point payer. Le ſeul cas o
l'on pourroit leur permettre d'emprun
ter, & avec diſcrétion, ce ſeroit celu
où, de leur propre mouvement, i
voudroient ſecourir efficacement quel
que Malheureux. Mais qu'on prenn
garde de ne point étouffer leur ſenſi
bilité, en ſe faiſant une loi de la récom
penſer. Je me rappelle une Dame reſpec
table qui, toutes les fois que ſon fil
donnoit un écu d'or aux Pauvres, lui e
rendoit deux. Le petit coquin, plus ruſ
que ſa mere, devenoit charitable pa
avarice. Un enfant n'a jamais rien donné
s'il n'a jamais ſenti la privation de c
qu'il a donné. Qu'on lui apprenne à trou
ver le dédommagement de cette privatio
dans la ſatisfaction intérieure d'avoir fai
une bonne œuvre, qui a été vue de Dieu

DISONS un mot de l'enſeignement. I
faut beaucoup de méthode & de ſimpli
cité pour le rendre profitable à des en
fans. L'homme qui embraſſe trop d'objet
en même temps, n'en approfondit au
cun : comment un enfant le feroit-il
Le Latin eſt la ſeule des Langues morte
à laquelle on applique aujourd'hui le
Princes, & c'en eſt aſſez. Qui ſait l
Françoi

François & le Latin, ſaura l'Italien quand il voudra. Il eſt beau, il eſt utile même pour des Princes de ſavoir la Langue des Peuples voiſins ; mais il faut pour cette étude de l'aptitude & du goût.

Il faudroit que l'Inſtituteur, pour mettre de l'ordre & de la netteté dans les idées de ſon Eleve, imaginât, ſi je puis ainſi parler, une ſorte de Géographie mentale : qu'il diviſât l'entendement & la mémoire du Sujet en pluſieurs régions, ou, ſi l'on veut, en pluſieurs caſes, pour y placer les différentes connoiſſances qu'il voudroit lui donner ſuivant leur analogie. La caſe des connoiſſances fabuleuſes ſeroit bien diſtinguée de celle des vérités humaines, & celle-ci de celle des vérités révélées. Et, juſqu'à ce que l'enfant eût aſſez de diſcernement pour le faire par lui-même, il auroit grand ſoin de l'avertir de la caſe où il doit placer l'eſpece de connoiſſances qu'il lui donne. Sans cette méthode, qui ne demande que de l'attention, mais qui en demande beaucoup, on enſeignera un enfant pendant des années entieres ſans lui rien apprendre. Il verra d'un même œil les prodiges opérés dans la Religion & le merveilleux d'un conte de Fée, le dévouement d'un Païen &

le martyre d'un Chrétien. Le vrai & le faux, le ſacré & le profane, le devoir & le conſeil, tout ſe confondra dans ſa tête : il ne verra qu'à travers un brouillard épais. Et cette foule d'idées diſparates, après avoir fermenté dans ſon eſprit, n'y laiſſeront que des préjugés plus dangereux que l'ignorance, & plus difficiles à guérir. L'homme de génie ſait calculer les forces des enfans, &, en ſe faiſant enfant avec eux, il les inſtruit. L'eſprit médiocre leur ſuppoſe des notions qu'ils n'ont pas; &, en voulant en faire des Savans dans un jour, il les plonge un peu plus avant dans l'ignorance.

La connoiſſance des hommes eſt une des plus utiles que vous puiſſiez procurer à vos enfans ; & l'on ne ſauroit commencer trop tôt à leur donner les principes de cette Science. Il eſt à ſouhaiter que ceux qui doivent concourir à leur éducation la poſſedent eux-mêmes parfaitement : car la converſation peut en abréger l'étude & la rendre plus agréable.

L'Hiſtoire nous apprend à connoître les hommes; mais l'Hiſtoire eſt faite pour les hommes. Je voudrois qu'on la mît à la portée des enfans. Vous ne manquez pas de bonnes plumes en France, ni de



es judicieuſes. Vous pourriez faire
ıpoſer , pour l'uſage de vos enfans,
Abrégés d'Hiſtoire, aſſez développés
endant pour les inſtruire, en com-
ıçant par l'Hiſtoire de la Nation. Je
ıdrois que l'Ecrivain ſût prendre le
d'une ſimplicité enfantine : qu'il eût
agination gaie & l'ame ſenſible, pour
cher & amuſer cet âge ; car on ne
truit guere qu'autant qu'on ſait lui
re. L'Auteur ne prendroit dans chaque
;ne que ce qu'il y trouveroit d'ana-
ıe à ſon but. Il offriroit à ſes Lecteurs
qu'ont fait de plus louable de jeunes
ıces de leur âge : il exalteroit ſur-tout
vertus qui leur ſont, ou qui doivent
· être un jour plus néceſſaires, l'amour
a Religion & celui des Peuples, la
ıreſſe pour les Parens & la compaſ-
pour les Malheureux, la droiture &
ermeté, le pardon des injures & le
de la juſtice. Aux portraits riants qui
oient rendu les vertus aimables, il
oſeroit de ſombres tableaux des vices
ıonorans : il verſeroit l'ignominie ſur
paſſions dont les ſuites ſont plus à
ndre pour les Princes : l'ambition, la
ſomption, l'amour de la flatterie,
ıpplication, la molleſſe, & tous les
ordres qu'elle entraîne.



Quand vos enfans feront en état d'en profiter, faites-leur étudier le Télémaque: c'eſt-là qu'ils prendront, en s'amuſant, les regles de critique ſuivant leſquelles ils pourront juger ſainement de l'Hiſtoire, que je leur ferois étudier alors ſuivant les principes de la Politique, & de la maniere la plus utile pour eux.

J'approuverois beaucoup la méthode de leur faire apprendre l'Hiſtoire à rebours, en commençant par le Regne actuel. Cet ordre feroit plus propre à les fixer : » Votre Aïeul, votre Biſaïeul » ont fait ces choſes: ils ont été ſecondés » par ces hommes dont vous connoiſſez » les deſcendans «. Peut-être pourroit-on craindre qu'après avoir vu ce qu'il y a d'intéreſſant dans les ſiecles voiſins, ils ne ſe dégoûtaſſent de l'étude des temps éloignés; mais le mal ne feroit pas grand: ce qui eſt ſi éloigné n'eſt plus que de l'érudition, & il faut qu'ils ſoient inſtruits pour la pratique. Ce qu'on faiſoit du temps de Pharamond ou de Mérouée, n'eſt plus ce qu'on fait ni ce qu'on doit faire à préſent. Le point eſſentiel pour eux, c'eſt qu'on leur faſſe connoître des hommes pareils à ceux avec leſquels ils auront à vivre ; qu'on les mette en état d'apprécier, quand il en fera temps, les



talens, les vertus, & les défauts de ceux qui les approcheront, & de faire concourir les uns & les autres à l'harmonie générale.

Après qu'ils auront pris des idées nettes & précises sur tout ce qui concerne la Nation, il faut qu'ils soient pareillement instruits des intérêts, du caractere & des préjugés des Nations voisines avec lesquelles ils auront des rapports plus immédiats. Et je voudrois, pour cette partie comme pour celle de l'Histoire de la Nation, qu'un homme de sens & profondément instruit, composât à leur usage un tableau bien raisonné des intérêts actuels des Puissances de l'Europe, & sur-tout des plus voisines de la France. Cet Ouvrage, pour n'offenser personne, resteroit manuscrit.

Prenez garde qu'on n'entretienne pas trop vos enfans de guerres & de conquêtes : qu'on ne leur fasse point sonner si haut les noms de Vainqueurs & de Héros. N'est-il pas révoltant d'entendre encore exalter, sans restriction, dans ces siecles éclairés, la Politique de ces illustres Brigands, dont je n'excepte pas les Romains, qui ont autrefois ravagé la Terre ? N'est-il pas souverainement ridicule de voir nos Modernes adopter de



bonne foi ces noms pompeux & ces qualifications honorables, que la servitude & la basse flatterie prodiguerent autrefois à ces fléaux du genre-humain ? On voudroit donc faire naître dans le cœur des Princes, avec l'estime de leurs barbares exploits, le désir de les reproduire sur la scene du Monde.

Mais ce dont vous devez sur-tout vous défier, c'est qu'à propos de concurrence ou de rivalité de Nations, on n'inspire à vos enfans aucune antipathie pour quelque Peuple que ce puisse être, comme je me rappelle que quelqu'un croyoit de bonne foi devoir vous en inspirer à vous-même contre les Anglois. Qu'on nourrisse parmi les Peuples l'enthousiasme de l'honneur national : les Peuples pourroient ne point assez sentir ce qu'ils doivent faire dans le besoin pour la défense de la Patrie, des Princes ne l'oublieront jamais : & l'on doit bien se donner de garde, pendant leur éducation, de jeter dans leur cœur ces semences d'aversion qui tendroient à perpétuer les guerres entre les Nations rivales.

Les hommes qu'il importe le plus à vos enfans de bien connoître, ce sont ceux avec lesquels ils doivent passer leur vie ; &, malheureusement, ce n'est pas



pour l'ordinaire l'élite de la Nation. Quand ils avanceront en âge, & qu'ils seront prêts à voler pour ainsi dire de leurs propres ailes, il ne faudra leur rien déguiser des dangers qui les attendent, & des pieges que l'on tendra à leur innocence : il faut qu'ils connoissent toutes les ruses & les artifices que la perversité des hommes pourra employer pour les porter à secouer le joug de la vertu: &, lors même qu'il conviendra de les laisser jouir d'une honnête liberté, accoutumez-les à vous rendre tous les jours un compte exact de leurs occupations comme de leurs amusemens. Qu'ils soient par-tout & en tout temps accompagnés de personnes dont vous serez sûr ; & qu'il ne leur vienne pas même dans la pensée de vouloir faire avec des jeunes gens de leur âge aucune de ces parties secretes qui pourroit craindre la présence de l'homme vertueux.

Un vice, & un vice essentiel de l'éducation que reçoivent communément les enfans des Princes, c'est qu'on ne leur apprend point à s'humaniser avec les Peuples. On concentre tous leurs rapports dans les Palais où ils sont élevés : ils ne connoissent que les Courtisans, ils ne savent parler qu'aux Seigneurs

qu'ils ont coutume de voir, ou aux Valets qui les ſervent. Après avoir reçu avec un air d'aiſance & de dignité un compliment qui leur aura été fait dans leur appartement, on les verra timides, embarraſſés, parlant tout bas à leur Précepteur, en préſence d'une troupe de Villageois raſſemblés pour le plaiſir de jeter un regard ſur les enfans de leur Maître. Ces bonnes gens, qui ne ſoupçonnent point qu'on puiſſe les craindre, penſent qu'on les mépriſe; & la derniere claſſe du Peuple, en pareil cas, ſe croit en droit de rendre la pareille. Qui apprendroit à vos enfans à ſavoir ſe faire à propos petits avec les petits, leur apprendroit comment Henri IV eſt devenu Henri-le-Grand.

L'art le plus néceſſaire aux Princes, c'eſt celui de ſe faire aimer des Peuples. Que cet art eſt difficile en Pologne! Mais en France, qu'on ne faſſe point de mal au Peuple, on en ſera aimé: qu'on lui veuille du bien, on en ſera idolâtré. Mais le Peuple ne connoît vos ſentimens pour lui qu'autant que vous les lui manifeſtez extérieurement. Qu'on ne ſe contente donc point de former vos enfans à l'affection ſincere qu'ils doivent à la Nation; qu'on leur appprenne encore à la lui



ıoigner dans les occaſions, par le ton,
;eſte, le langage, & toutes ſortes de
nieres affables. Il eſt ſi aiſé pour des
nces de donner une marque d'eſtime
:ourageante, de dire au Public un
t gracieux. Ce mot vole de bouche
bouche, & ſe répete avec attendriſ-
ıent juſqu'au fond des Provinces. Des
nces imbécilles ont quelquefois mépriſé
Peuples; mais tous les grands Princes
: ſenti qu'ils tenoient d'eux la puiſſance
les richeſſes.

l'ai ſouvent béni la Providence du
cès de votre éducation, auquel s'op-
ſoient bien des obſtacles. Heureuſe-
nt la qualité du Sujet a prévalu. Je vous
)uerai ingénument que la ſeule éduca-
n de Prince qui me paroiſſe pouvoir
vir de modele parmi vous, c'eſt celle
votre Aïeul. Louis XIV n'eut pour
:cepteur que ſon bon eſprit. Son fils
étoit bien inférieur, & il avoit été
vé par Boſſuet. Je ne ſais ſi Boſſuet,
ſe montra ſi ſublime avec les
mmes, ſavoit aſſez ſe rapetiſſer avec
enfans. Ce fut le grand talent de
ıelon. Une douceur inſinuante, une
meté conſtante, beaucoup de patience,
enfin une ſorte d'adreſſe magique pour
ıuver l'endroit ſenſible des cœurs, le



firent triompher de tous les obstacles que lui offroient & le caractere altier du Duc de Bourgogne & les tracasseries du Palais.

La méthode du Précepteur pour ouvrir le cœur de son Eleve à la sensibilité envers le Peuple me paroît infaillible. Se soustrayant, autant qu'il le pouvoit, au joug de vos étiquettes, il le conduisoit seul & sans suite dans les Villages & les Hameaux, & jusque dans les cabanes des Paysans. Il le rendoit témoin de leurs pénibles travaux & de leurs tristes repas; &, après lui avoir fait admirer leurs vertus & leur bon cœur, après lui avoir fait remarquer que le sentiment & l'honneur habitent aussi sous des toits de paille, il lui demandoit lesquels lui paroissoient plus dignes de son affection, ou de ces hommes couverts de haillons & si vils en apparence, mais qui savoient remplir les coffres de l'Etat, ou de ces Courtisans aux habits dorés qui n'avoient que le talent de les vider?

Le Duc de Bourgogne, à la suite d'une telle éducation, devint l'idole de la France. Je me rappelle encore la sensation toute extraordinaire que sa mort prématurée fit dans toute l'Europe; &, tant que subsistera la Monarchie Françoise, on s'y



souviendra d'un Prince qui, sans avoir régné, parut plus grand que bien des Rois, pour avoir reçu une meilleure éducation.

De toutes les Sciences utiles ou nécessaires à vos enfans, la premiere, vous le savez, c'est la Religion. Sans la Religion point d'homme, & sans homme point de Prince. Le Saint-Esprit dit: Malheur à la Terre dont le Roi n'est qu'un enfant. Mais un Prince sans la Religion, que sera-t-il, que peut-il être toute sa vie qu'un enfant, un très-ignorant, & souvent un très-méchant enfant? Au-dessus des Lois humaines par sa naissance, quel frein le contiendroit dans le devoir, s'il se mettoit par irréligion au-dessus des Lois divines. Voudroit-on compter sur les préceptes nouveaux de la Philosophie qui tend à établir un ordre de vertus indépendant de la Religion? Mais si l'esprit peut parler à mon esprit, nul autre ne peut parler à mon cœur que le Dieu qui l'a formé. Non, le bien que conseille l'homme ne se fera jamais si surement que celui que la Religion commande. Les motifs humains sont subordonnés à mille circonstances qui enchaînent ou embarrassent



leur activité. Les motifs furnaturels sont indépendans & immuables comme leur Principe. Le cœur mû par la sensibilité soulage un Malheureux qui se rencontre sur ses pas; le cœur religieux va le chercher jusque dans la cabane où il souffre. La vanité philosophique ne fait le bien que dans le temps & dans le lieu où *elle* peut être applaudie; la Religion le fait par-tout où elle peut avoir Dieu pour témoin.

Vous aurez donc fait un grand coup d'Etat, & vous vous serez acquitté de la premiere & de la plus grande dette des peres, lorsque vous aurez amené vos enfans à agir par ces principes; mais il faut pour cela beaucoup de soins & une grande prudence. La Religion étant la Science qui caractérise le plus essentiellement l'Être raisonnable, elle doit la premiere servir d'exercice à *sa raison*; & il convient, quoi qu'en dise le Philosophe de Geneve, que deux flambeaux destinés à briller l'un par l'autre, prennent en même temps leur accroissement.

Vous ne manquez pas de Livres pour apprendre la Religion à vos enfans. Les Cathéchismes en sont d'excellens abrégés, qui sont commentés par d'autres bons Ouvrages. L'Histoire, le Dogme, la



Morale, tout eſt certain dans cette Science, & l'on n'y fait point de nouvelles découvertes. Mais la Religion n'eſt pas ſeulement une Science, elle eſt encore une Vertu. Il ne ſuffit donc pas que l'on en parle à l'eſprit & à la mémoire des enfans, il faut encore qu'on en parle à leur cœur ; il faut, en éclairant, ne pas oublier d'échauffer. Dans les autres Sciences on voit par les yeux de l'eſprit ; dans la Religion on ne voit bien que par le cœur. Chargez-vous de faire aimer la Religion à vos enfans, je me chargerai de la leur faire apprendre. Qui aime la Religion en connoîtra toujours la ſublimité ; & qui ne l'aime pas, fût-il un Docteur, ne ſaura jamais l'apprécier. Je n'oublierai jamais une réponſe d'un grand ſens que me fit un jour un Curé de ces environs. J'entrai dans ſon Egliſe au moment où il faiſoit le Cathéchiſme aux enfans de ſa Paroiſſe ; je lui demandai s'il le faiſoit ſouvent ? « Trois » fois par ſemaine, me répondit-il ; une » fois pour les inſtruire de la Religion, » & deux fois pour la leur faire aimer «.

Qu'on rende la vertu aimable aux enfans, & qu'on ſe ſouvienne que de toutes les vertus, celle qui ſe commande le moins, c'eſt la Religion. Prenez donc

de le menacer ridiculement de lui faire passer des heures à l'Eglise, on lui fera envisager comme la punition la plus humiliante de lui en interdire l'entrée. L'indévotion des Particuliers qui fréquentent vos Eglises pourroit bien aussi détruire votre ouvrage ; mais vous avez, Dieu merci, assez d'autorité pour empêcher qu'on ne vienne scandaliser vos enfans.

La direction de la conscience étant de la plus grande conséquence dans la vie Chrétienne, assurez-vous bien du Confesseur que vous leur donnerez. Qu'il soit prudent, éclairé, vertueux, sans aucune ambition. Choisissez-le pour eux comme vous le feriez pour vous-même, & je dirois volontiers, avec plus de soin encore. Votre Confesseur n'a qu'à diriger votre conscience ; celui de vos enfans, il faut en quelque sorte qu'il leur en donne une, ils n'en ont point encore ; & de quelle conséquence n'est-il pas qu'il la leur donne juste & droite, sans préjugés ; vertueuse & timorée, sans scrupules ?

Enfin le temps viendra où il faudra penser à leur établissement. Grande & importante affaire, mais dont je ne voudrois pourtant pas que l'on fît toujours



une affaire d'Etat. Les alliances d'intérêt ne ſont pas toujours les alliances les plus heureuſes. Nos guerres finiſſent ordinairement par des mariages: c'eſt le dénouement de la Tragédie. Mieux eût valu commencer par le mariage, & laiſſer la guerre. Mais eſt-il bien inconteſtable que, parce qu'un Prince a été mon Ennemi, ſa fille doive être précisément celle que le Ciel deſtine pour épouſe à mon fils? Cela pourroit bien arriver quelquefois; mais je croirois qu'on a tort d'en faire comme une Loi invariable. Les enfans des Souverains ont ce déſavantage ſur les enfans du Peuple, qu'ils s'épouſent ſans ſe connoître, & preſque toujours ſans s'être jamais vus. Il faudroit, du moins, que de bons Peintres traçaſſent des portraits fideles des perſonnes, & que des Peintres plus intelligens encore en donnaſſent des caracteres, de l'humeur & des inclinations morales. Sans cela on s'expoſe à faire des mariages malheureux par le défaut de ſympathie dans le caractere des Contractans.

Je vous ai, mon cher fils, dévoilé tous mes ſecrets, qui ſans doute vous apprendront peu de choſes. Il ne me reſte plus déſormais qu'à juſtifier le titre que vous me donnez de Patriarche de la

famille, en priant ſans ceſſe le Seigneu
de répandre ſur elle ſes bénédictions
meſure qu'il la multiplie.

CHAPITRE XXI.

Le jeune homme qui entre dans le Mond avec le déſir d'y conſerver ſa vertu, do uſer de beaucoup de prudence dans choix de ſes amis (1).

JE n'oublierai jamais, mon cher Maîtr les ſoins que vous avez bien voulu vo donner pour éclairer ma raiſon, régl mes penchans, me former à la vert & me la faire aimer comme le bien plus certain, & le bonheur le plus v & le plus durable. Je ne puis mieux vo en marquer ma reconnoiſſance, qu'e vous rendant compte du progrès qu'o fait en moi vos ſalutaires leçons. Il ſerc plus grand, ſans doute, ſi je les avc reçues avec autant de docilité & d'appl cation à bien faire, que vous aviez zele & d'application à me rendre parfai mais il m'auroit fallu cette raiſon lum neuſe qui vous apprend à diſtinguer

(1) Le Roi de Pologne écrivit ces Réflexions liſant, en 1747, le Livre qui a pour titre : *CONSEI DE L'AMITIÉ*.



vrai du faux, cette délicatesse de sentiment, cet amour constant pour la vérité, ce goût des choses solides, cette expérience, enfin, qui vous a si bien convaincu de l'importance de vos enseignemens. Je puis dire cependant que, plus j'avance en âge, plus je m'applique à les mettre à profit.

La connoissance que vous m'avez donnée des hommes, que je crois, comme vous, qu'il est plus nécessaire d'étudier que les Livres, m'en a inspiré une méfiance que j'estime presque une vertu. Je n'ai qu'à me consulter moi-même pour savoir que le plus sage d'entr'eux est celui qui a le moins de vices; le plus parfait, celui qui a le moins de défauts. Esclaves de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs caprices, & toujours aussi communément victimes des caprices, des préjugés & des passions des autres, quels affreux spectacles de guerre & de dissention ne donnent-ils pas sur la scene du Monde; tandis que les bêtes mêmes, tranquilles, & se respectant mutuellement, malgré la diversité de leurs affections & de leurs besoins, semblent leur reprocher de n'être pas aussi sages avec leur raison, qu'elles le sont par le seul instinct de leur nature?

Peut-être ſuis-je encore trop frappé de ce qu'un premier regard m'a fait appercevoir ſur le théâtre que les hommes occupent, & où je vais commencer à figurer avec eux; mais, d'après le témoignage même de ceux qui m'y ont précédé, je ſais qu'on n'y voit le plus ordinairement qu'injuſtice & cruauté, qu'ingratitude & perfidie, que des haines, des vengeances, des crimes, des déſolations, des ravages. La race humaine, ſelon l'expreſſion de Montagne, n'eſt qu'une fourmilliere émue & échauffée; elle ſe heurte, ſe foule, s'écraſe, ſe détruit elle-même; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriere de Soldats que Cadmus effrayé vit ſortir du ſein de la terre, & qui, produits des dents d'un ſerpent, devenoient d'autres ſerpens, & s'entre-tuoient les uns les autres.

Un moyen d'être moins expoſé à la malice des hommes, ſeroit de gagner l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, de s'en faire des défenſeurs, des protecteurs, un conſeil, un ſecours, un appui.

Mais comment trouver des amis où il n'en eſt preſque plus? Cependant, comme je ne puis renoncer entiérement à la Société dont je vais partager les biens,



& dont il est juste aussi que je partage les inconvéniens & les peines, au défaut d'amis, tels que je les voudrois, tels que tous les amis devroient être, je suis résolu de me contenter, ou de feindre du moins de me contenter de ceux qui n'en ont que l'apparence ; mais aussi ne leur donnerai-je que la simple apparence d'un retour qu'ils ne méritent point. Le Monde ne subsiste, à mon avis, que par ces dehors équivoques. Tout reprochables qu'ils sont, ils y forment un lien d'honnêteté qui en bannit la confusion & le désordre, & qui est comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étoient à découvert, seroit-il possible d'y vivre ? Un beau masque est bien plus supportable qu'un visage effrayant par sa laideur.

Il ne me reste plus qu'une précaution à prendre avec quiconque voudra surprendre mon amitié ; c'est de lui donner lieu de croire qu'il l'a surprise en effet ; c'est de ne pas lui paroître, selon le conseil d'Horace, plus instruit ni plus choqué de ses défauts, qu'un pere de ceux de son fils ; c'est de répondre à son faux empressement par des égards, des attentions, des complaisances qu'il puisse estimer sinceres, & qui le trompent aussi

agréablement qu'il prétend me tromper lui-même. Utile, mais triſte ſupplément d'une union que l'eſtime devroit former, qui, ſans intérêt & ſans artifice, réuniroit les cœurs, & mettroit une eſpece d'égalité dans les diverſes conditions, dans les goûts, dans les caracteres, & donneroit en quelque ſorte plus d'étendue & plus de prix à l'Humanité.

Que ne puis-je eſpérer de goûter un jour les douceurs d'une union ſi précieuſe ! Je ſens le beſoin d'aimer, je cherche un autre cœur comme une compagnie néceſſaire. N'en eſt-il point que le Ciel me deſtine, & qui déſirent également de ſe donner à moi ? Qu'ils ſe montrent donc, qu'ils ſe hâtent : je leur tends les bras. Je n'examinerai point leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Qu'ils ſoient vrais, qu'ils ſoient vertueux, & qu'ils m'aiment : je leur prodiguerai ma confiance ; & mon ame ne tardera pas à ſe confondre dans la leur. C'eſt à eux que je réſerve ces tendres épanchemens, que je n'ai oſé riſquer avec ces amis factices, auſſi peu jaloux de la candeur de mes ſentimens que je le ſuis de la ſincérité des leurs ; & dont, le compas à la main, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, je dois, dans la crainte de m'égarer, toiſer



ı marche, pour ne pas faire plus de hemin qu'ils n'en veulent faire avec moi:
Imici ferre jugum pariter dolosi.

Des amis vrais, fideles, pleins de roiture & de probité, m'aideroient, utant par leurs conseils que par leurs xemples, à suivre le sage avis que vous ne donnez sur la corruption générale des Mœurs. Je ne verrois, pour m'en préerver, qu'un sentier à côté des grandes outes qui en sont plus ou moins infecées : c'est celui qu'ont pris ces pieux olitaires qui, pour bien vivre, ont cru le devoir vivre qu'avec eux seuls; encore ce sentier n'est-il pas toujours aussi ûr qu'on le pense. De vieilles & malheueuses impressions s'y réveillent ; les orps les plus sonores frémissent longemps après qu'on a cessé de les frapper.

Destiné à passer mes jours dans le Monde, j'espere néanmoins me garantir le sa contagion. Affreuse par elle-même, elle n'a besoin que d'être connue pour e faire éviter, ainsi qu'une épidémie, qui n'est pas plutôt apperçue qu'on cherche à se sauver du malheur d'en être itteint. Les vices, quels qu'ils soient, portent tous en eux des traits qui les lécelent, je ne sais quoi qui avertit de ce qu'ils sont. Ils ont beau ne se montrer

que dans un point de vue agréable, on les reconnoît ſous l'apparence même des vertus, dans leſquelles ſouvent ils ſe transforment, & qui, trop mal aſſorties, ſemblent inviter elles-mêmes à les craindre & à les déteſter. D'ailleurs, quels ſont les vices qui ne trouvent en nous une lumiere naturelle, une droiture de raiſon, une conſcience qui les rejette? Mais ce qui nous en montre plus particuliérement toute l'horreur, c'eſt l'état de ceux qui s'en ſont laiſſés corrompre. Que ne nous diſent point leurs déréglemens, leur miſere, leur folie? Leurs triſtes exemples, mon cher Maître, ſont un grand précepte; que ne peut-il point, ajouté à ceux que vous m'avez donnés?

L'extrême déſir que j'ai de répondre à votre confiance m'engage à tout moment à veiller ſur moi-même. Je ſens de puiſſans attraits pour la vertu. Rien n'eſt ſi beau que le portrait que vous en faites; vous la repréſentez dans toute la gloire de ſon triomphe. Les armes que vous me fourniſſez ſoutiennent mon ardeur. S'il eſt des Malheureux livrés à leurs paſſions, & qui ſe plaiſent ſous leur empire, je veux travailler ſans ceſſe à vaincre les miennes; vous ſerez toujours en cela le modele ſur lequel votre cher Diſciple



Difciple tâchera de fe former. Il fera tous fes efforts pour répondre à l'eftime que vous avez conçue de lui, & aux foins que vous vous êtes donnés pour l'en rendre digne.

CHAPITRE XXII.

AD M. D. G. ET B. M. S. V.

RÉGLEMENT *relatif au maintien du bon ordre dans ma Maifon, occafionné par la perte que j'ai faite de M. le Baron de Mezek Maréchal de ma Cour* (1).

1.° LA charge de Maréchal de la Cour dont M. de Mezek a été revêtu quand j'étois encore en Pologne, fuivant l'ufage du Pays, n'étant autre chofe dans celui-ci que celle de premier Maître-d'Hôtel, je fupprime la charge de Maréchal de la Cour, comme inutile, & afin que M. de Marfan ne foit déformais fubordonné, dans l'exercice de la fienne, qu'au Grand-Maître de ma Maifon, M. le Duc Offolinski.

---

(1) Je cite cette Piece, entre une infinité d'autres du même genre également minutées par le Roi de Pologne.

2.° La fonction de M. de Marſan ſera de tenir la table, ſelon qu'il en a été ordonné ci-devant ; de faire attention au nombre & à la qualité des Etrangers; & de veiller à ce que, dans le ſervice des tables, il n'y ait ni excès ni défaut.

3.° Comme, dans l'établiſſement de la Maiſon, j'ai créé un Conſeil Aulique ſous la préſidence du Grand-Maître, ma volonté eſt que ſes ſéances ſe tiennent, avec toute l'exactitude poſſible, tous les Vendredis de la Semaine, ſuivant l'Ordonnance de création.

4.° Il ſera compoſé à l'avenir du Grand-Maître M. le Duc Oſſolinski; de M. de Marſan, du Sieur Alliot, en qualité de Conſeiller Aulique & de Commiſſaire-Général de la Maiſon; & du Sieur Gauthier, comme Contrôleur.

5.° Ce Conſeil doit avoir trois objets dans toutes ſes délibérations : la Juſtice, la Police, & la Finance.

6.° La Juſtice, pour décider des querelles des Domeſtiques, pour punir dans les cas qui ſont de ſa compétence, & renvoyer à la Juſtice ordinaire ceux qui n'en ſont pas.

7.° La Police, afin de s'aſſurer, par des revues de chaque mois, de ce qui ne s'obſerve pas ſuivant toute la régularité



prescrite dans le service. On redressera, on corrigera, on punira ceux qui se trouveront en défaut. On fera même, s'il en est besoin, de nouveaux Réglemens pour l'exactitude du service. Et, pour cela, il faudra examiner tous les Articles des Départemens les uns après les autres : la Chapelle & le Service divin, les cuisines & les caves, les écuries & la livrée, les Gardes-du-Corps & les Cadets, l'entretien des maisons & des jardins, la Musique, &c.

8.° Quant à la Finance, les comptes du mois sont ordinairement partagés en trois chapitres : l'ordinaire, l'extraordinaire, & les bâtimens. L'ordinaire comprend les cuisines, les caves & les gages. Je veux que les Maîtres-d'Hôtel ordinaires remettent tous les soirs au Contrôleur, des billets de la dépense du jour : c'est-à-dire, qu'en ordonnant les tables, ils feront des notes de ce qu'ils prennent des pourvoyeurs, du marché, ou d'autre part ; & cela est aisé à faire : » Tant de » livres de viande ou de pain, tant pour » la volaille, le gibier, le poisson, & » tout ce qui aura été consommé le jour «. Le Caviste fera de même, ainsi que les Officiers chargés des desserts. Le Contrôleur, ayant reçu ces billets, vérifiera



ſi ce qui eſt porté en dépenſe s'acco
avec la conſommation : il fera ſes ob
vations ſur les négligences ou les m
verſations; & il remettra ces billets
Sieur Alliot, pour deux raiſons : La p
miere, pour qu'il vérifie ſi le Contrôl
les a examinés aſſez rigoureuſement;
ſeconde, pour qu'il puiſſe tirer le comp
de l'ordinaire du Mois. S'il y a quelq
augmentation de gages, le Sieur Alliot
fera part au Conſeil lorſqu'on y exa
nera le compte général du Mois, av
qu'il me ſoit préſenté. Quant à l'extra
dinaire, on n'admettra aucun arti
dans le compte, qu'autant que celui
a préſenté un mémoire pour ſon pa
ment, aura juſtifié qu'il lui a été ordon
par qui il appartenoit, de fournir t
marchandiſe, ou de faire tel travail. Re
eſſentielle & générale à obſerver,
qu'on puiſſe marchander toutes cho
avant que de les payer. Pour ce qui
des bâtimens, le Sieur Héré a le mê
ordre à ſuivre, & il eſt aiſé de vé
fier ſes comptes avant que de me
préſenter.

9.° Comme la charge du Contrôle
ſuivant le Réglement que j'ai fait, e
braſſe généralement tout ce qui conce
la dépenſe, la police & le ſervice,



reux qu'il obſerve avec une attention continuelle ſi tout eſt en regle, & qu'il dénonce, par un Mémoire, à chaque ſéance du Conſeil, ce qu'il aura remarqué de défectueux.

10.° Sur le Mémoire du Contrôleur, le Conſeil délibérera, donnera ſes déciſions, qui me ſeront préſentées : &, lorſque je les aurai agréées, on tiendra la main à ce qu'elles ſoient exécutées.

CHAPITRE XXIII.

Une ſage économie dans l'adminiſtration des Finances fait la force des Etats.

IL n'eſt point d'Etat qui ait abſolument beſoin de richeſſes immenſes pour ſe ſoutenir : ſouvent, plus une Nation eſt opulente, plus elle néglige les avantages qui peuvent contribuer à ſa grandeur. L'amour de la gloire s'accorde rarement avec la paſſion d'acquérir. Tel Peuple pouvoit donner la loi par ſes armes, qui l'a reçue de ſon Ennemi. Las du poids d'une guerre qu'il lui importoit de finir avec honneur, il s'eſt hâté d'accepter une paix honteuſe. Une noble ambition n'a pu dompter ſon avarice, & les reſſources qui devoient faire ſon ſalut,

ſont devenues en quelque façon la cauſe même de ſa perte.

La puiſſance d'un Etat ne conſiſte proprement que dans une ſage adminiſtration de ſes Finances ; & , autant une prudente économie eſt néceſſaire à un Particulier qui ne veut pas décheoir de la condition où le Ciel l'a fait naître, autant elle eſt indiſpenſable à un Royaume qui veut ſe maintenir dans ſa force & dans ſa ſplendeur : c'eſt-là le reſſort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat. Combien en eſt-il qui, reſſerrés dans des bornes étroites, ne figurent dans l'Europe que par leur attention à ménager leurs revenus ?

Il n'eſt guere de Pays moins vaſte que la Hollande : on diroit que l'Océan ne lui a donné qu'à regret les Iſles marécageuſes qui forment ſon Domaine : cependant on ſait quelle eſt la force de cette petite République. Ses Sujets laborieux ne ſont pas plus occupés à augmenter leurs biens par le commerce, qu'elle eſt appliquée à régler ſes dépenſes ſur ce qu'elle retire de l'induſtrie de ſes Sujets. Ce juſte équilibre fait preſque lui ſeul la richeſſe d'un Pays. Avec de l'ordre, la médiocrité peut faire ce que ne peut point l'abondance qui n'a pas de regle.



CHAPITRE XXIV.

e que nous donnons au Trésor public, c'est pour nous-mêmes que nous le donnons.

TOUT Citoyen que la Patrie a nourri : élevé, est obligé de travailler à sa ɔnservation : il ne peut être heureux elle ne l'est avec lui ; & c'est en quel- ɪe sorte conspirer la perte de sa Nation : la sienne propre, que de lui refuser s secours dont elle a besoin pour se ɪrantir de tout malheur. Ce n'est point ɪppauvrir que d'enrichir l'Etat. Imitons Laboureur qui n'épargne point la se- ence, pour avoir une abondante moif- n. On diroit qu'il perd ce qu'il jette dans terre ; mais c'est pour en recueillir des ens qu'il sait devoir être le soutien de vie, & le seul moyen qu'il ait de la ɔnserver. Ce n'est qu'en donnant à Etat des secours légers & faciles, que ɔus pouvons mettre nos terres, nos aisons, nos familles à l'abri des ravages : l'Ennemi.

CHAPITRE XXV.

Il eſt de l'intérêt des Princes de ne pas ſurcharger leurs Peuples d'impôts.

IL eſt juſte, il eſt même utile qu'il reſte toujours une certaine aiſance parmi les Sujets qui ſont l'unique ſource des revenus du Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point auſſi que le joug les écraſe; & il eſt plus utile & plus glorieux à celui qui le leur impoſe, qu'ils le portent avec plaiſir, qu'avec dégoût & répugnance. C'eſt un grand revenu pour un Prince que l'amour de ſes Sujets.

Pourquoi, dans l'exaction des impôts, arracher, pour ainſi parler, l'arbre avec ſes racines, & réduire à l'extrême miſere, des Peuples dont on prétend tirer encore de nouveaux ſubſides pour les beſoins de l'Etat?

Plaignons ces Peuples qui, forcés de payer à leurs Souverains des impôts preſque toujours au-deſſus de leurs forces, ont ſouvent le chagrin de voir ces fruits pénibles de leurs travaux employés à de vaines décorations de grandeur & de luxe, à d'inutiles projets d'ambition, peut-être à des plaiſirs d'autant plus mal-



s à pardonner, qu'ils terniſſent la ré-
ation des Princes, & leur ferment
s les chemins à la gloire qu'ils de-
ient acquérir.

N'eſt-il pas certain que les richeſſes
ſont les revenus d'un Souverain,
oient bientôt taries, ſi, après être
ties des mains de ſes Sujets, & mon-
s vers lui comme d'elles-mêmes &
s violence, elles ne retomboient auſſi
ndamment dans les mains de ces mê-
s Sujets qui en ſont la ſource? C'eſt
cette circulation, toujours propor-
nnée au bien des Peuples & des Sou-
rains, que la conſtitution d'un Etat
te plus conſtante, plus tranquille, &
ins expoſée à des révolutions.

J'avoue que j'abolirois volontiers la
itation. Il m'a toujours paru que des
rétiens devroient en être exempts.
nvient-il qu'un Miſérable qui meurt
faim, rachete ſa tête au prix de ſa
, qu'on lui abrege inſenſiblement?



CHAPITRE XXVI.

Dans les impositions, on doit prendre garde que leur multiplicité ne soit onéreuse au Peuple, & que le Pauvre ne paye pour le Riche.

JE n'approuve pourtant pas un trop grand nombre d'impositions : elles ne peuvent manquer d'être onéreuses, même par leur seule diversité. S'il importe d'enrichir le Trésor public, & d'en rendre les revenus fixes, il faut aussi ne pas trop gêner le Peuple qui les fournit. Ne pourroit-on pas, dans le recouvrement des deniers publics, établir une si juste proportion entre les charges de l'Etat & les facultés des Sujets, que les impôts devinssent plus profitables à l'Etat qui les reçoit, & plus légers aux Sujets qui les fournissent? Cela ne se peut que par une parfaite égalité dans les contributions, & par une juste répartition eu égard aux facultés d'un chacun, afin que les Pauvres ne payent pas pour les Riches.





CHAPITRE XXVII.

S'il est important d'encourager l'Agriculture; il ne l'est pas moins de savoir économiser & conserver ses fruits pour les besoins imprévus.

JE voudrois qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire l'Agriculture. La richesse de l'Etat ne peut nous venir que par les mains de ces hommes si vils en apparence, mais si respectables en effet, à qui nous avons abandonné le soin de nos terres, & qui font vivre tous les autres Sujets de la Nation. Il faut que les Laboureurs, dans les Villages, répondent à la quantité de terrain qui en dépend, & qu'il importe de défricher & de cultiver. Encourageons l'Agriculture comme la premiere source de la force & de l'opulence de l'Etat.

Un moyen que j'imagine pourroit rendre une Nation constamment heureuse : ce seroit d'engager chacun de ceux qui possedent des terres dans un District de donner tous les ans la centieme

partie de leur récolte, qui seroit mise en réserve dans un magasin public pour les besoins urgens de ce même District. Une rétribution si modique ne seroit à charge à personne, & deviendroit néanmoins considérable par le grand nombre de ceux de qui on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pourroit refuser cette portion de grains, puisqu'il la recouvreroit dans son besoin, peut-être plus surement que s'il l'eût gardée chez lui pour son usage. Ce n'est pas même sur ce centieme seul qu'il pourroit compter, il auroit part à celui des autres ; & les grains qu'il auroit fournis dans une année heureuse, sans presque s'en ressentir, il les recevroit avec usure lorsque la récolte viendroit à manquer; mais lorsqu'elle seroit abondante, le magasin en seroit augmenté, & on multiplieroit sans peine les provisions nécessaires pour les années stériles.

Ce que je dis ici est si aisé à établir, que je ne puis comprendre comment chaque Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. Qu'arrive-t-il en effet, s'il vient une année abondante ? On en abuse en quelque sorte ; on cherche à se défaire au plutôt de ce qu'on a recueilli ; on verse les blés par-tout où l'on peut les mieux vendre ;



:s Chefs de la Communauté deviennent ɔuvent eux-mêmes d'avides Négocians e cette précieuse denrée ; & les gre-iers se trouvent vides, lorsque la terre ommence à se ressentir du dérangement es saisons. Alors, ou la famine se répand ans les lieux mêmes où l'on auroit pu ı prévenir, ou le prix excessif des grains ait augmenter celui de toutes les autres ,enrées : le Peuple souffre, tout un Royaume gémit ; & combien n'en coûte--il pas pour ramener dans chaque Pro-'ince une partie des blés qui en étoient ɔrtis.

Souvent l'Etranger nous revend les ɔtres-mêmes le double de ce qu'il les oit achetés ; ce n'est aussi qu'à ce des-n qu'il en avoit fait emplette : car, telle son industrie, il profite également de re abondance & de notre disette. Il ɔit nos denrées à un prix modique, ıar le prix qu'il met à ce qu'il nous :donne, il trouve le secret de ne rien nser pour celles qu'il consomme, & enrichir à nos dépens par le moyen lles qu'il ne peut consommer.

ne prétends pourtant pas qu'après écolte abondante, il soit défendu 'ropriétaire de conserver ses grains n temps où il pourroit en manquer ;



mais quels motifs engagent pour l'ordinaire à les mettre en réserve? On ne le sait que trop. De riches Particuliers en amassent à vil prix, & ne les vendent qu'au temps d'une extrême disette, bien moins pour soulager les Peuples, que pour se prévaloir de leur misere, & s'enrichir aux dépens du Public.

A tous ces maux, si connus & trop fréquens, je ne vois qu'un remede; c'est un magasin établi dans chaque Contrée, selon le projet que je viens de marquer. Par ce moyen, malgré la diversité des saisons, les années seroient, pour ainsi dire, toujours les mêmes, & le blé seroit toujours au même prix.

CHAPITRE XXVIII.

S'il est un Commerce utile à une Nation, ce n'est pas celui qui introduit parmi elle tous les besoins du luxe & de la mollesse, ou qui l'engage à échanger ses bonnes Mœurs pour de l'or.

L'AMOUR du gain nous a conduits au-delà d'une infinité de mers que nos peres ne connoissoient, ni ne se soucioient de connoître; & combien ces voyages, d'ailleurs si périlleux, n'ont-ils pas été



funestes à toute l'Europe ! L'or & l'argent qu'on en a rapportés ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte ? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses ? Et quelles richesses peuvent suffire à tous nos besoins ?

Tel de nos Aïeux, content du revenu de ses terres, vivoit dans une honnête abondance, qui, à présent éclipsé par les fils de ses Domestiques, ne paroîtroit auprès d'eux que ce que ceux-ci étoient à son égard ; & tel de ces nouveaux Parvenus, plus malheureux que ses peres, parce qu'il est plus riche, a réellement plus de peine à vivre dans son opulence, que ses peres n'en avoient à subsister dans leur médiocrité.

Nos ancêtres trouvoient dans ce qui leur étoit simplement nécessaire une espece de superflu ; & nous, qui ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire, ne sommes-nous pas effectivement moins riches qu'ils ne l'étoient ? Ainsi l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos Contrées ; ainsi les nouveaux Pays que notre avarice intrépide a découverts, se sont vengés de nos rapines par le luxe que leurs trésors ont enfanté parmi nous. Et combien d'autres maux ces trésors inutiles n'ont-ils pas amenés avec eux !

Quelle différence entre la longue vie de nos peres & la courte durée de la nôtre ! entre la force de leur tempérament affermi par leur ſobriété, & la foibleſſe de nos corps épuiſés par notre intempérance & par notre molleſſe ! Quel contraſte entre nos Mœurs & les leurs ! Il eſt vrai qu'en tout temps les hommes ont eu les mêmes paſſions, les mêmes deſirs, des ſentimens à-peu-près ſemblables ; mais nos ancêtres, moins vifs, moins légers, moins bizarres, moins avides de changement & de nouveautés, plus modérés & plus ſimples, ne raffinoient point comme nous ſur les plaiſirs, rougiſſoient de leurs foibleſſes, ne faiſoient pas trophée de leurs déſordres ; ils reſpectoient les droits de la Nature, les regles de la bienſéance, les lois de l'honneur ; ils ne ſoumettoient point, comme nous, les maximes de la Religion aux frivoles lueurs d'une raiſon corrompue par la volupté ; ils ne prenoient pas un effronté pyrrhoniſme pour de l'eſprit, les graces de la mode & du caprice pour du mérite, & une politeſſe apprêtée pour l'unique devoir de la Société.

Il eſt bien certain, en effet, que les Peuples ſe gâtent mutuellement par le



Commerce, qui les fait communiquer les uns avec les autres : nous pouvons en juger par notre liaiſon actuelle avec nos Voiſins. De ces Royaumes où nous ſommes dans l'habitude de répandre la frivolité de nos modes, qu'avons-nous rapporté juſqu'à préſent que des problêmes hardis ſur la Religion, des doutes bizarres ſur les devoirs de l'homme, des paradoxes injurieux à l'autorité des Rois, un mépris indécent pour les bienſéances, une funeſte indifférence pour la Patrie, pour la Société, pour la vie même ; qu'une Philoſophie enfin qui ne fait tout dépendre des reſſorts de la Nature que parce qu'elle ne les connoît pas, & qui ne ſe vante de les connoître que pour autoriſer les paſſions, & leur permettre indifféremment tout ce qui peut les ſatisfaire.

Ce malheur que je déplore, & qui s'accroît tous les jours parmi nous, me porteroit preſque à deſirer que nos Contrées fuſſent inacceſſibles. Il ſeroit, du moins, à ſouhaiter que des barrieres impénétrables entouraſſent nos cœurs, pour y fermer l'entrée aux paſſions, & nous mettre à l'abri de la funeſte contagion des mauvais exemples : nous verrions ſe briſer à nos pieds la fougue impétueuſe



des erreurs & des vices, & tous ces prestiges malheureux qui semblent ne se produire ailleurs que pour venir s'établir dans nos climats, y prendre un air de finesse & d'agrément, & refluer ensuite dans leur propre terrain avec plus de malignité qu'ils n'en avoient apporté dans le nôtre. Peut-être de cette façon recouvrerions-nous l'aimable simplicité & la candeur naturelle de nos anciennes Mœurs ; &, puisque effectivement, sans sortir de chez nous, nous trouvons tout ce qui peut nous suffire, qu'avons-nous besoin d'aller chercher ailleurs un superflu qui ne nous suffit jamais?

Je connois cependant les avantages du Commerce ; &, bien loin de le proscrire, je voudrois l'encourager ; mais je voudrois aussi modérer en nous cet ardent amour des richesses, & cette téméraire ambition qui sert à l'enflammer.... Nous désirons sur toutes choses, & plus qu'aucun autre Peuple, des distinctions : rarement elles sont parmi nous le partage du Citoyen pauvre qui n'a que du mérite & des vertus. L'homme riche, plus répandu, plus accrédité, plus capable de soutenir la prééminence des rangs, plus près de ceux qui les distribuent, ne manque presque jamais de



les obtenir. Le Mérite négligé par la Fortune l'eſt preſque toujours par le Gouvernement.

CHAPITRE XXIX.

Le vrai courage, pour un Souverain, c'eſt moins de ſe rendre redoutable dans un champ de bataille, que de ſavoir vaincre ſes paſſions, & triompher des obſtacles qui s'oppoſent au bonheur de ſes Peuples.

LE courage eſt une paſſion plutôt qu'une vertu, ou du moins c'eſt une qualité ſi commune dans les Armées, & juſque dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, ſans intéreſſer ſon honneur, n'en point faire uſage. Mais n'eſt-ce préciſément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer ce courage ; & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injuſtices ? Tout le monde le croit ainſi, & j'oſe dire que tout le monde ſe trompe. Il eſt des occaſions où il peut l'étaler avec plus de fruit, & même avec plus de gloire. Ne lui en faut-il point pour réſiſter preſque à tout moment aux inſinuations flatteuſes de ſes Courtiſans, qui d'ordinaire ne ſont jaloux

de ſon eſtime qu'autant qu'elle peut ſervir à mériter ſes faveurs? Ne lui en faut-il point pour ſuivre ſans relâche un deſſein heureuſement conçu; pour ſupporter les chagrins d'une entrepriſe manquée; pour faire reſpecter ſes Lois ſans offenſer ſa juſtice, ni déroger à ſa bonté; pour ne pas ſe laiſſer enivrer au faîte de la grandeur; ou, ce qui eſt plus mal-aiſé, pour en ſoutenir le poids, malgré l'habitude qui en dérobe les charmes, & n'en laiſſe ſentir que les peines & les dégoûts?

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ſes paſſions, dans un poſte où il eſt auſſi aiſé de les ſatisfaire que difficile de s'en garantir. Ce ſont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre, & qu'il lui eſt plus glorieux de vaincre, que des Peuples dont ordinairement la défaite eſt plutôt due au haſard des batailles qu'à la valeur qui s'eſt flattée de les ſubjuguer. Un Prince ne doit montrer de courage guerrier que lorſque ſon honneur, le bien de ſes Etats & la juſtice l'exigent; que lorſqu'il eſt obligé de préférer la guerre, toute douteuſe qu'elle eſt dans ſes ſuccès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'eſt jamais équivoque.



L'ambition, trop ordinaire aux Souverains, de se distinguer par les armes, doit les flatter beaucoup moins que le plaisir d'être aimé de leurs Peuples. Qu'un Prince prenne les armes, à la bonne heure, pour enchaîner l'audace de ses Voisins; & qu'alors il joigne à la vivacité du courage, ce qui seul fait les vrais Héros, une justice sans cruauté, un ressentiment sans vengeance; qu'il calcule le prix du sang, pour le ménager; qu'il tienne un juste milieu entre la précipitation téméraire & la timide lenteur; qu'il craigne sur-tout de grossir la tempête, en voulant la conjurer: rien n'est plus grand ni plus louable aux yeux de l'Univers.

Mais si, dans le temps même que le Prince se montre aussi hardi que s'il ne pouvoit manquer d'être heureux, il épie l'occasion de frayer un chemin à la paix, & qu'il immole ses succès au besoin de ses Sujets prêts à céder aux efforts de leur zele; la gloire qu'il acquiert alors, quoique moins brillante & peut-être moins estimée, n'est-elle pas plus solide, parce qu'elle est indépendante des hasards; & plus propre à faire honneur à l'humanité, parce qu'elle est plus digne des éloges d'une raison éclairée?

Les Regnes les plus illustres nous offrent, à la vérité, peu d'exemples d'une si sage & si utile modération; & presque de tout temps la valeur seule autorisa les Princes à provoquer celle de leurs Voisins. Il leur suffisoit d'être Rivaux, pour être Ennemis; & ils brûloient de s'essayer les uns contre les autres: il n'étoit donné qu'à notre siecle de voir le Chef (1) d'une Nation qui ne trouve rien d'impossible quand on n'exige d'elle que de la valeur, éviter néanmoins la guerre, sans la redouter; ne l'entreprendre qu'à regret, quoiqu'avec raison; & n'en redoubler la chaleur, que pour parvenir plutôt à l'éteindre.

Il est des Héros de plus d'une sorte, & celui qui fait sa principale étude de rendre les hommes bons & heureux, est bien supérieur à celui qui ne cherche à s'illustrer que par ses triomphes.

---

(1) Le Roi de Pologne parle ici de l'éclatante modération que montra Louis XV avant & après ses glorieuses Campagnes de Flandres.



CHAPITRE XXX.

Les Souverains de l'Europe, ou par défiance les uns des autres, ou par ostentation, surchargent leurs Peuples pour l'entretien d'un trop grand nombre de Troupes en temps de paix.

TOUTES les Troupes d'un Etat devroient être congédiées dès la cessation des troubles qui les ont fait rassembler; mais la défiance que les Souverains ont les uns des autres, les contraint à se tenir toujours armés. Epuisés par les frais d'une guerre qu'ils étoient impatiens de finir, ils continuent de s'épuiser dans la crainte d'une autre qu'on peut leur susciter; & ils donnent le nom de paix à des efforts qui les ruinent. Ainsi, par les moyens même qu'ils emploient pour ne pas succomber dans une guerre, dont ils ne prévoient encore ni le temps ni les motifs, ils se mettent hors d'état d'en entreprendre ou d'en soutenir aucune.

Qu'arrive-t-il en effet, après ce redoublement de dépenses qu'ils auroient dû s'épargner? Au premier signal de guerre, ils achevent d'accabler leurs Sujets par

de nouvelles taxes qui, une fois établies, durent presque toujours ; & ces taxes étant difficiles, ou trop longues à lever, & suffisant à peine aux préparatifs d'une premiere Campagne, dont dépend ordinairement le succès de toutes les autres, il arrive que les Souverains sont *obligés d'hypothéquer leurs fonds, & de faire la guerre avec leur capital*, dont le recouvrement n'est plus possible, même à la paix qui suit, puisque celle-ci demande encore de nouveaux frais pour qu'ils ne soient point surpris au temps d'une nouvelle guerre.

Je n'ignore point que, par le renvoi du plus grand nombre des Troupes, un Etat se libere d'une partie des frais qu'elles lui avoient causés; mais le renvoi des Troupes, qui est en usage chez nous, ne se fait qu'à proportion de celui qu'un pareil intérêt oblige de faire dans les Etats voisins; & s'il en est qui, par quelque motif que ce soit, ne congédient point leurs Troupes, ou n'en congédient pas assez, tous les autres, quelque ruinés qu'ils soient, ne sont-ils pas contraints d'en faire de même ?

Ce que je dis ici n'arrive que trop souvent ; & telle est, de nos jours, la triste situation de l'Europe. Soit que ce soit



ſoit l'effet de la prudence, de la crainte ou d'une vaine oſtentation, nos Princes, dans les temps même les plus tranquilles, entretiennent plus de Troupes que n'en permettent leurs beſoins, & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il eſt néceſſaire d'avoir un ſi grand nombre de Troupes pendant la paix, & s'il paroît injuſte de faire toujours payer aux Sujets l'entretien de celles même qu'on a réformées, pourquoi nos Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs tréſors, où, en uſant d'un peu plus d'économie, ils pourroient facilement les trouver? Que leur coûteroit-il d'y deſtiner tous les ans une ſomme plus ou moins grande, & de la mettre dans le Commerce, par le moyen duquel elle augmenteroit inſenſiblement, & deviendroit auſſi utile à ceux qui l'auroient fournie qu'à ceux qui auroient eu ſoin de la faire profiter? Alors, quelque guerre qu'il ſurvînt, on ſeroit en état de la ſoutenir; & les Peuples ne ſeroient point ſujets à des impôts qui, par la maniere ſur-tout dont on les perçoit, deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le ſont par eux-mêmes.





CHAPITRE XXXI.

Vues pacifiques du Roi de Pologne, manifestées par sa correspondance avec les Souverains de l'Europe.

MONSIEUR mon Frere, Dans l'espérance où je suis que les Puissances belligérantes, touchées des malheurs d'une guerre qui se rallume de plus en plus voudront bien concourir unanimement à l'éteindre, je me donne la liberté d'offrir à Votre Majesté ma Ville de Nancy comme une des plus propres à la tenue d'un Congrès, &, par sa situation, la plus à portée des Puissances intéressées au grand ouvrage de la paix. Je me flatte que le Roi mon gendre, à qui je vais faire aujourd'hui la même proposition voudra bien y donner les mains. Je desire passionnément que ma Capitale puisse servir de monument à la postérité d'une paix si utile, & même si nécessaire dans les calamités qui affligent tant de Peuples.

Je suis avec les sentimens de l'amitié la plus distinguée, Monsieur mon Frere de Votre Majesté, le bon Frere,

STANISLAS, Roi.

Lunéville, le 20 Janvier 1760.



RÉPONSE DU ROI DE PRUSSE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reçu avec bien du plaisir la Lettre de Votre Majesté. Je ne refuserois certainement pas l'offre qu'Elle me fait de sa Ville de Nancy pour l'assemblée d'un Congrès de paix, si cela ne dépendoit que de moi. Toutes les négociations qui se feroient sous ses auspices ne pourroient prendre qu'un tour favorable & heureux ; mais Votre Majesté saura peut-être à présent que tout le monde n'a pas des sentimens aussi pacifiques que les siens. Les Cours de Vienne & de Russie ont refusé d'une maniere inouïe d'entrer dans les mesures que le Roi d'Angleterre & moi nous leur avons proposées, & il y a apparence qu'elles entraîneront le Roi de France à la continuation de la guerre, dont elles seules se promettent tout l'avantage. Au moins seront-elles seules cause de l'effusion du sang auquel leur refus donnera lieu. Je n'en aurai pas moins de reconnoissance des offres que Votre Majesté me fait. Si les Souverains avoient tous son humanité, sa bonté & sa justice, le monde ne seroit pas exposé, comme il



l'eſt, à la déſolation, au ravage, aux meurtres & aux incendies.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus haute eſtime & de l'amitié la plus ſincere, Monſieur mon Frere, de Votre Majeſté, le bon Frere, FRÉDÉRIC, Roi.

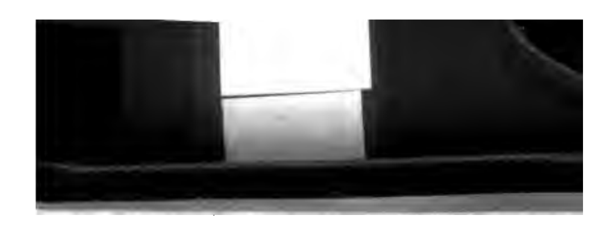
A Freyberg, ce 10 de Février 1760.

RÉPONSE DU ROI D'ANGLETERRE.

MONSIEUR mon Frere, L'offre que vous me faites de votre Ville de Nancy pour le Congrès, ſur la tenue duquel les Puiſſances belligérantes ne ſe ſont pas encore expliquées envers moi, ne peut que me faire plaiſir, comme partant du deſir louable de voir rétablir la concorde & la tranquillité de l'Europe. Au reſte, j'ai beaucoup de regret de ce que ladite Ville de Votre Majeſté ſe trouve, par ſa ſituation, n'avoir pas en effet, autant qu'il ſeroit à ſouhaiter, cette proximité commune aux divers Etats intéreſſés à ce grand ouvrage.

Je ſuis avec les ſentimens de l'amitié & de la conſidération la plus diſtinguée, Monſieur mon Frere, de Votre Majeſté, le bon Frere, GEORGES, Roi.

A Saint-James, ce 8 Février 1760.



RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE.

MONSIEUR mon Frere, Dans le temps que je voulois écrire à Votre Majeſté pour implorer ſes bons offices auprès du Roi Très-Chrétien, afin de lui faire agréer la Ville de Leipſig pour le lieu du futur Congrès, je reçois la Lettre de Votre Majeſté du 30 du mois paſſé, par laquelle Elle me propoſe, pour le même ſujet, la Ville de Nancy. Quelque empreſſé que je ſois d'aller au-devant de tous les deſirs de Votre Majeſté, je ne ſaurois cependant lui diſſimuler que je me flatte qu'Elle voudra bien donner la préférence à la Ville de Leipſig, & s'unir à moi pour porter le Roi ſon gendre à la choiſir pour lieu du Congrès, d'autant plus qu'indépendamment de l'avantage de ſa ſituation, étant à-peu-près d'une égale diſtance des principales Cours qui auront à traiter de la paix, elle a encore des titres particuliers qui parlent en ſa faveur, ſavoir, les pertes immenſes qu'elle a ſouffertes dans la préſente guerre, au point qu'elle paroît toucher à ſa ruine totale. Le concours d'un grand nombre de Miniſtres & d'Etrangers, pourroit, en attendant



qu'on lui procure un autre dédommagement, la soulager un peu. L'amitié que Votre Majesté m'a toujours témoignée, & les sentimens d'humanité qui constituent le fond de son caractere, me font espérer qu'Elle voudra bien agréer ma proposition.

Je suis avec les sentimens d'une amitié très-distinguée, de Votre Majesté, le bon Frere & ami, AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 23 Février 1760.

RÉPONSE DU ROI DE SUEDE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reçu la Lettre de Votre Majesté, du 30 Janvier, par laquelle Elle a bien voulu offrir la Ville de Nancy pour y entamer les négociations de la paix. Indépendamment des motifs qu'une pareille proposition renferme en elle-même, il me suffiroit de savoir qu'elle est agréable à Votre Majesté, pour y donner les mains; mais elle est en même temps d'une nature à ne pouvoir être décidée sans le concours de mes Alliés. Votre Majesté en a senti d'avance la nécessité, par les ouvertures qu'Elle vient de faire là-dessus à Sa Majesté Très-Chrétienne. Dans le cas où nous serions tous d'accord à cet égard,

faudroit encore faire adopter cet arran-
ment aux Puiſſances qui m'ont forcé,
njointement avec mes Alliés, à prendre
armes. Je n'ai donc, Monſieur mon
ere, qu'à témoigner à Votre Majeſté
ſatisfaction que j'ai de tout ce qui me
ent de ſa part, & mon empreſſement
me conformer autant qu'il ſera poſ-
le à ſes deſirs. C'eſt avec ces diſpo-
ions, & les ſentimens de la plus par-
te amitié, que je ſuis, Monſieur mon
ere, de Votre Majeſté, le bon Frere,

ADOLPHE FRÉDÉRIC.

A Stockholm, ce 12 de Mars 1760

ÉPONSE DE L'IMPÉRATRICE REINE DE HONGRIE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reconnu,
ns l'offre que vous me faites de votre
lle de Nancy pour la tenue d'un
ngrès, la louable intention qui vous
porté à en faire la propoſition. En-
înée dans cette guerre par l'agreſſion
Roi de Pruſſe, perſonne ne ſera plus
preſſé que moi à contribuer à la ceſ-
ion des malheurs qui en ont réſulté,
; que la paix pourra ſe faire comme
igent le paſſé & l'avenir.... Pour
euve de ces ſentimens, je n'héſite point



à conſentir avec mes Alliés à la tenue d'un Congrès ; &, par le même principe, je ferai d'autant moins de difficulté ſur le choix de la Ville de Nancy, ſi elle peut convenir à toutes les Parties intéreſſées, que cela me fournira l'agréable occaſion de pouvoir témoigner à Votre Majeſté l'envie que j'ai de lui plaire. Je la prie d'en être perſuadée, & je ſuis avec la plus parfaite conſidération & la plus ſincere amitié, Monſieur mon Frere, de Votre Majeſté, bonne Sœur, MARIE-THÉRESE.

A Vienne, ce 2 Avril 1760.

LETTRES du Roi de Pologne actuellement régnant, au Roi STANISLAS.

MONSIEUR mon Frere, L'affection naturelle que Votre Majeſté a conſervée pour notre Nation, & ſon amour pour notre Patrie commune, ne me laiſſent pas douter qu'Elle ne ſoit ſenſible à tout ce qui regarde ſon bonheur & ſa tranquillité. C'eſt donc avec un vrai plaiſir que je fais part à Votre Majeſté de la réunion de tous les ſuffrages pour me placer ſur le Trône de Pologne, par une élection auſſi libre que légale, qui vient de finir le terme critique de l'interregne



itans une paix & une sécurité entieres. Rien ne me satisfera davantage dans cette place, où la volonté de Dieu & les vœux de la Nation ont voulu m'avoir, que de remplir les engagemens pris pour procurer, autant qu'il sera en moi, la félicité d'un Peuple dans toute sa liberté fidele à tous ses Rois, & de prouver en même temps à Votre Majesté les sentimens d'un cœur tendre, que j'ai hérités de mon pere (1), pour sa Personne, que je conserverai toujours inaltérablement, & avec lesquels je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 15 de Septembre 1764.

Monsieur mon Frere, Le même sentiment de tendresse que j'ai pour Votre Majesté, & qui me faisoit attendre avec impatience la réponse à la Lettre que je lui écrivis après mon élection, me l'a fait recevoir avec bien de la satisfaction. Ce sentiment est d'autant plus vif en moi, que j'ai vu la maniere avec laquelle Votre Majesté m'a témoigné ceux dont j'avois lieu de me flatter de sa part.

(1) Le célebre Général Poniatowski.



J'ose lui dire aussi que je les mérite par l'attachement sincere que je lui conserverai toute ma vie. Plein de cette idée, que je desire de réaliser en toute occasion, je m'empresse de notifier à Votre Majesté la cérémonie de mon couronnement qui s'est fait le 25 de Novembre, j'ose dire au contentement universel de la Nation. Si cette bonne volonté de mes Compatriotes en ma faveur m'impose le devoir de la reconnoissance envers eux, elle m'encourage en même temps à travailler de tout mon pouvoir à leur bonheur, & à leur procurer les avantages qu'ils attendent de mon Regne. Je remercie cordialement Votre Majesté des souhaits qu'Elle veut bien me faire à cet égard, comme aussi de ce qu'Elle a nommé le Sieur Célinski pour être auprès de moi en qualité de son Résident. Je l'accepte avec plaisir ; j'aurai attention à tout ce dont il vous plaira de le charger de me dire en votre nom ; &, en reconnoissant cette marque de votre amitié, je n'omettrai rien pour vous prouver la mienne. Je vous prie, Sire, de remarquer, & de faire remarquer à Sa Majesté la Reine de France, qu'entre plusieurs Concurrens pour le Palatinat de Mazovie vacant, j'ai choisi, de mon propre

uvement, M. Opalinski (1), afin le consoler du refus qu'il a essuyé s le Regne passé, quoiqu'il fût alors uyé des recommandations du Roi ès-Chrétien.

Je vous réitere les assurances du vé- ble attachement avec lequel je ne serai d'être, Monsieur mon Frere, Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

Varsovie, ce 12 de Janvier 1765.

ONSIEUR mon Frere, Je prie Votre jesté d'accepter, avec autant de plaisir : je les lui offre, mes remercîmens ceres & tendres pour l'intérêt qu'Elle témoigne. Votre bienveillance, Sire, partie de mon héritage. Fils de celui vous a prouvé l'attachement le plus é, il m'est bien doux d'envisager en is un exemple peut-être unique dans istoire : vos vertus, votre esprit vrai- nt patriote me font trouver mon édécesseur, mon Contemporain & n Ami dans la même Personne. Par espérances que vous voulez bien ncevoir de moi, vous éguillonnez mon vie de les remplir ; & vous m'en

1) Parent de la Reine de France.



pouvez faciliter les moyens, par les effets de la bonne volonté que vous me marquez. Personne, Sire, n'est plus à même que vous d'aplanir les difficultés qui peuvent avoir empêché jusqu'ici la Cour de France de me reconnoître. Les apprenant par vous, je croirai apprendre en même temps les moyens de les *lever*. C'est à quoi j'ai lieu de croire que vous emploîrez volontiers des soins qui deviendront une nouvelle preuve des sentimens que vous conservez pour votre Patrie, & qui vous y rendent si respectable & si cher. Moins le Chef actuel de la Nation sera distrait par l'attention inquiete que sa position présente l'oblige à donner au dehors, plus il pourra se livrer aux arrangemens intérieurs que la Pologne exige indispensablement avant tout, & mériter, en faisant ici ce que vous faites en Lorraine, de *joindre* le nom de votre Emule à celui de votre Successeur. Cette derniere qualité m'est d'autant plus flatteuse qu'elle me met en droit de vous dire, avec la plus véritable affection, que je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 27 d'Avril 1765.



RÉPONSES DU ROI STANISLAS.

MONSIEUR mon Frere, C'est avec un plaisir bien sensible que je vois par votre Lettre la justice que vous rendez à mon attachement naturel pour ma Patrie. Je l'ai marqué tout le temps de ma vie qui, maintenant sur son déclin, borne tout mon zele, & me réduit aux seuls vœux pour sa prospérité. Je ne souhaite plus rien, sinon qu'elle puisse jouir désormais & toujours de cette tranquillité que j'ai préférée au desir de régner par le droit de liberté des suffrages. L'ayant remise cette liberté, & par les mêmes motifs, entre les mains de mes Compatriotes, je ne me suis réservé que le doux souvenir de la plus tendre amitié pour eux, & de la juste reconnoissance que je leur dois. Je ne doute point, par le choix qu'ils viennent de faire de votre Personne, que vous ne suppléiez à tout ce que j'aurois voulu accomplir, & que vous ne répondiez à tout ce qu'on attend de votre Regne. Je vous le souhaite des plus heureux, & vous remercie de me rappeler à cette occasion l'attachement de Monsieur votre digne Pere pour moi: je ne l'oublierai jamais; &, comme



vous persisterez dans les sentimens que vous me témoignez, je les reconnoîtrai toujours comme je dois, en vous assurant que je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS, Roi.

Lunéville, ce 12 Octobre 1765.

MONSIEUR mon Frere, Malgré tout mon empressement à vous répondre, j'ai différé dans l'espérance de pouvoir vous apprendre avec certitude le rétablissement de l'amitié de la Cour de France avec la République, que je souhaite passionnément, sur-tout depuis votre Regne. Je suis très-mortifié de ne pouvoir rien vous dire, sinon que cette négociation se traite par la Cour de Vienne, & que j'en ignore le progrès; mais que je suis persuadé que, par votre prudence, vous la conduirez aisément au terme que je desire. Soyez assuré de toute mon attention à vous obliger dans les occasions qui intéresseront la prospérité de votre Regne. Il commence par votre glorieux couronnement sur lequel je vous fais mon compliment, & il aura toutes les suites favorables que je vous souhaite, & que vous pouvez vous promettre par la satisfaction générale qui



a éclaté dans cette cérémonie auguste. Je suis charmé de savoir que le Sujet que j'ai choisi pour mon Résident auprès de Votre Majesté vous soit agréable : il me le deviendra à moi-même, en me donnant souvent des nouvelles des événemens glorieux de votre Regne, & des avantages qu'en tirera ma Patrie. J'ai fait part à la Reine ma fille de votre empressement à l'obliger, par la grace que vous avez faite à M. Opalinski. Soyez, je vous prie, persuadé de sa reconnoissance, & du desir ardent que j'ai de vous prouver moi-même mon inviolable attachement, & la parfaite amitié avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami, STANISLAS, Roi.

A Lunéville, ce 21 Mai 1765.

CHAPITRE XXXII.

Précieux avantages de la Justice pour un Etat & pour les Individus qui le composent.

A prendre la Justice dans le sens le plus étendu, on peut dire avec vérité qu'elle pourroit elle seule maintenir

l'ordre dans un Etat, & le mettre en ſituation de ſe paſſer de tout autre Réglement utile. En effet, ſi les hommes, dociles à la Raiſon, ſe faiſoient un devoir de la ſuivre, auroient-ils beſoin de Lois, ni d'aucun des reſſorts que la Politique fait mouvoir tous les jours pour les attacher au bien public, & les contenir dans une parfaite union les uns avec les autres?

Cicéron reconnoiſſoit une Juſtice univerſelle, dont celle des Nations n'étoit, ſelon lui, qu'une ombre & un léger crayon. Il la regardoit comme la ſource du Droit que nous ſuivons; & il eſt certain que, ſi elle régnoit ſur la terre, elle ſuffiroit pour nous gouverner. Quelles ne feroient pas nos délibérations, ſi elle y préſidoit; les ſuccès de nos guerres, ſi nous ne combattions que par ſes ordres; l'état de nos Finances, ſi on les adminiſtroit ſelon ſes vues; notre Police, ſi elle régloit toutes nos actions? C'eſt cette Juſtice qui eſt le plus ferme appui du Trône des Rois; c'eſt elle qui fait la proſpérité des Etats, ou qui les ſoutient au milieu des revers, comme dans les ſituations les plus riantes. Elle eſt le lien qui unit les Sujets à la Patrie, l'ame qui les inſpire dans leurs

conſeils, qui les ſoutient dans leurs réſo-
lutions, qui les rend invincibles par-tout
où il s'agit de la défendre. C'eſt elle qui
regle l'ambition, qui appaiſe les animo-
ſités, qui détruit la jalouſie, qui fait
mépriſer la faveur, qui retient toutes
les paſſions, ou qui les modere. Sans elle,
en un mot, nous ne pourrions nous
acquitter ni de nos devoirs envers Dieu,
ni de nos obligations envers le Prochain,
ni peut-être auſſi de ce que nous nous
devons à nous-mêmes.

La Juſtice eſt le plus bel ornement
de notre liberté : & celle-ci n'eſt utile
que lorſqu'on s'en ſert, non à faire tout
ce qui plaît, mais à faire uniquement
tout ce qui eſt raiſonnable. Rien n'eſt
ſi contraire à la Juſtice qu'un mauvais
uſage de la liberté ; & c'eſt cette oppo-
ſition naturelle que nous devons tâcher
de détruire, en peſant exactement, &
à la rigueur, notre volonté avec la loi,
nos caprices avec nos devoirs, nos opi-
nions avec nos intérêts, nos deſirs avec
le bien public, notre ambition avec nos
talens, nos prétentions avec notre mé-
rite ; & en faiſant tout céder aux prin-
cipes d'honneur, au bien de la paix, à
la gloire & au bonheur de la Patrie.

Nous y ſommes d'autant plus obligés,

qu'outre cette Juſtice primitive dont nous avons les ſemences dans nos ames, il eſt des Lois formées ſur ces principes, & qui doivent régler tous nos ſentimens. C'eſt ici comme une nouvelle Juſtice, moins étendue à la vérité, mais qui, par les récompenſes qu'elle promet, ou les châtimens qu'elle impoſe, peut nous engager plus ſurement à ne rien omettre de ce que la premiere nous preſcrit; triſte & honteux moyen qu'il a fallu mettre en uſage, comme ſi, pour nous porter à la vertu, il ne ſuffiſoit pas d'enviſager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à ſe ſouſtraire aux remords qui aſſiegent un cœur qui ne la pratique pas.

Il n'eſt point d'Etat qui ne doive cette Juſtice à ſes Sujets, ni de Sujets qui ne doivent plier ſous les regles de cette Juſtice.



CHAPITRE XXXIII.

' n'y a que le desir de se faire aimer d'un Peuple qu'il aime lui-même, qui puisse soutenir un Prince parmi les dangers & les soins inquiétans qui assiegent le Trône.

L n'est que le desir d'être aimé qui uisse garantir un Prince des malheureux eges qui l'assiegent de toutes parts. 'est aussi à lui faire sentir tout le prix e cet amour que doivent tendre tous s soins de l'éducation qu'on lui donne. t qui peut ignorer que cet amour est finiment plus flatteur qu'une obéissance orcée, qui trop souvent désespere celui ui la rend, & qui toujours accuse celui ui se la fait rendre?

Ce n'est d'ordinaire ni la soif de l'or, ni passion pour les honneurs, qui rendent s Souverains indifférens à la tendresse e ceux que le sort a soumis à leur mpire. Nés dans la gloire & dans l'opu- nce, ils en jouissent presque jusqu'au assasiement. Ce qui me paroît leur inspi- er moins d'ardeur à captiver les cœurs es autres hommes, c'est le goût des laisirs, écueil ordinaire de leur repos : de leur gloire.

Mais que les plaiſirs, en général, ſont frivoles, qu'ils ſont inſipides en comparaiſon de l'émotion agréable qu'excite dans l'ame d'un Prince le tendre retour d'un Peuple chéri! Et puis, quels peuvent être des plaiſirs que l'on n'a pas la peine de ſouhaiter, que l'excès rend languiſſans, d'où naît ſans ceſſe le beſoin d'autres plaiſirs, & de plus grands plaiſirs encore, & qui, uſés par l'habitude, reſſemblent aux parfums qui perdent leur vertu par un trop fréquent uſage.

Il n'eſt, pour les Souverains, de contentement véritable & ſolide que celui que leur donne une réciprocité de tendreſſe toujours conſtamment établie entre eux & leurs Sujets. Il en eſt de ce rapport mutuel comme de celui qui ſubſiſte dans toutes les choſes de la Nature, & ſans lequel l'Univers ſeroit bientôt anéanti. En effet, ſi les États périſſent parce qu'il y a de mauvais Souverains, il n'eſt pas moins vrai qu'ils périſſent auſſi, & peut-être même encore plutôt, parce qu'il y a peu de Citoyens ſincérement attachés à leurs Princes. C'eſt cette harmonie du Chef avec les Membres qui rend un Souverain d'autant plus heureux, qu'il ſent, par l'amour de ſes Sujets, qu'au défaut de la naiſſance qui

l'a mis ſur le Trône, ce même amour l'y auroit placé.

C'eſt cet amour qu'un bon Souverain a le bonheur de voir paſſer durant ſa vie à ſes enfans, & qui, devenant dans ceux-ci comme un ſentiment naturel, ſe perpétue à jamais d'un ſiecle à l'autre. Ainſi nous aimons encore les Trajan & les Marc-Aurele. La tendreſſe de leurs Sujets, empreinte, pour ainſi dire, dans notre nature, eſt venue juſqu'à nous à travers les débris d'une foule de trônes occupés par des Princes haïs ou mépriſés. Elle nous a été tranſmiſe avec la vie; & ceux qui nous doivent l'être, la conſigneront de même à leur poſtérité. Il eſt donc vrai que de tous les biens que poſſedent les Princes, l'amour de leurs Sujets eſt le plus digne de leurs recherches, le plus capable de ſatisfaire leur ambition.

Le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croie au-deſſus de tous les autres, reſſemble à un ruiſſeau qui, ſelon les temps, augmente ou décroît, & qui, quoique ſouvent limpide dans ſa ſource, ſe trouble & devient fangeux dans ſon cours.

Il n'eſt pas étonnant, à la vérité, qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le

salut de ses Peuples, & qui ne se fait respecter que par sa méchanceté, se rende le plus malheureux de tout son Royaume; mais qu'un Roi sage, qui connoît ses devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par sa bonté & son humanité, s'attire tous les jours des hommages que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger; qu'un Roi l'ami des hommes, & l'homme de ses Sujets, ne goûte ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide : c'est ce qui doit surprendre, & qui est pourtant vrai en effet.

Et que voit-il, ce Prince, autour de lui? Que des gens faux & intéressés, à qui ses vertus déplaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer; que des cœurs bas dans leurs besoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand ils n'ont plus rien à prétendre; que des hommes enfin qui, toujours divisés de passions & d'intérêts, & toujours se heurtant les uns contre les autres, ne se réunissent que pour altérer ses sentimens, affoiblir son pouvoir, &, sous les dehors d'une soumission apprêtée, gagner sa confiance & la trahir.

Quelle douleur ce Prince n'a-t-il pas de voir sa dignité plus respectée que sa personne; son autorité moins affermie,

dès qu'il veut en adoucir le poids ; ses bienfaits qu'il sait n'être dus qu'au mérite, cédés malgré lui à la persécution, & devenant presque toujours, ou des sujets d'ingratitude, ou de nouveaux motifs d'importunité ; ses refus, quoique légitimes, imputés à des momens de caprice, à de fausses préventions, à un défaut de raison & de lumieres ; ses amis, s'il a le bonheur d'en avoir, craignant de l'instruire, dans la crainte de l'offenser ; une foule de Sujets inutiles & toujours mécontens osant blâmer sa conduite, lors même qu'il veille le plus à leurs intérêts, & toujours prêts à éclater en murmures, si peu que sa main vienne à chanceler sur le timon de l'Etat ! Malgré ses talens, ses bonnes intentions, sa probité même, les méchans lui supposent des vices, les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocens trop d'indulgence.

Que dirai-je des ennemis qu'il a au-dehors, & qu'il doit appaiser ou combattre ; des projets de politique ou de guerre qu'il doit former ; du soin qu'il doit avoir de ménager les temps & les circonstances, d'éloigner ou de faire naître les occasions de prévenir ou de réparer ses pertes ; des travaux & des



regrets que doit lui coûter sa gloire ne peut la soutenir que par l'effusio sang de ses Sujets qu'il aime, ou de d'un nombre presque infini d'Etrang qui sont forcés de l'attaquer & qui vo droient éviter de le combattre ?

Qu'elle est à plaindre, malgré ses bri lans dehors, la condition de ces Maîtr de la terre ! Elevés dans le centre de passions, il leur est presque impossible de s'en défendre, & on leur laisse sentir à peine le danger de celles auxquelles ils ont le malheur de se livrer. Jamais inquiétées par des reproches, ou même par des conseils, jamais réprimées par aucun obstacle, elles sont estimées aussi souveraines qu'eux ; &, quelles qu'elles soient, on les respecte, on y applaudit ; peu s'en faut même qu'on ne les justifie.

Combien de Courtisans qui, ne pouvant exister que par les foiblesses de leur Maître, craignent ses vertus comme une disgrace ; & qui, sans cesse appliqués à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y ont fait naître, trafiquent de sa gloire & se nourrissent de son indifférence à la soutenir.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXIV.

Le vrai Politique comprend que les Grands ſeroient plus à plaindre ſans les Petits, que les Petits ſans les Grands ; & il veut que le Peuple ſoit ménagé & même conſidéré comme le ſoutien de l'Etat.

ON peut dire avec vérité que le Peuple eſt dans une extrême humiliation en Pologne. On doit cependant le regarder comme le principal ſoutien de la Nation. Qui eſt-ce en effet qui procure l'abondance dans le Royaume ? Qui eſt-ce qui en porte les charges & les impôts ? Qui eſt-ce qui fournit des hommes à nos armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moiſſons, qui nous ſuſtente, nous nourrit, qui eſt la cauſe de notre repos, le refuge de notre pareſſe, la reſſource dans nos beſoins, le ſoutien de notre luxe, & en quelque ſorte la ſource de tous nos plaiſirs ? N'eſt-ce pas ce même Peuple que nous traitons avec tant de rigueur ? Ses peines, ſes ſueurs, ſes travaux, ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts ; & s'ils n'étoient point, ces hommes, ne ſerions-nous pas

obligés de nous plier, de nous aſſujettir nous-mêmes à toutes les pénibles fonctions auxquelles leur naiſſance, leur état, leur pauvreté les engagent ? Des hommes ſi néceſſaires à l'Etat devroient y être conſidérés ſans doute ; mais à peine les diſtinguons-nous des bêtes qu'ils entretiennent pour la culture de nos terres.

Je ne puis ſans horreur rappeler ici cette Loi qui n'impoſe qu'une amende de quinze francs à tout gentilhomme qui aura tué un payſan. C'eſt à ce prix qu'on ſe rachete, dans notre Nation, des rigueurs de la Juſtice qui, par-tout ailleurs, conforme à la Loi de Dieu & ne faiſant acception de perſonne, condamne à mort tout homme coupable de meurtre ! La Pologne eſt le ſeul pays où le Peuple ſoit comme déchu de tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les Nations voiſines attentives à ménager cette portion de leur Etat. Le Peuple y jouit de la liberté : l'Angleterre, la Suede, la Hollande, la Suiſſe, pluſieurs autres Républiques lui donnent part dans le Gouvernement : nous ſeuls regardons ces hommes comme des créatures d'une autre eſpece, & nous leur refuſerions preſque le même air qu'ils reſpirent avec nous.

Il eſt vrai que, ſelon la conſtitution



de notre Royaume, nous pouvons nous passer de leurs conseils, & ne pas les admettre dans nos congrès; mais leur secours nous est nécessaire, & par cela même nous ne devrions point les traiter avec tant de rigueur.

Dieu, en créant l'homme, lui donna la liberté: quel droit a-t-on de l'en priver, à moins que ce ne soit par la loi des armes, par l'autorité que prend la Justice sur des criminels, ou par la nécessité de réprimer des excès de folie dans un homme privé de raison? Quoi donc! parce que certains hommes ont le malheur d'être nés nos sujets, sommes-nous dispensés d'observer à leur égard cette premiere regle de la justice, qui est le fondement de toutes les sociétés: *suum cuique?* Les droits de Maître & de Seigneur nous autorisent-ils à les excéder de peines & de fatigues; &, après en avoir exigé des corvées presque au-dessus de leurs forces, pouvons-nous leur enlever ce qu'ils ont pu gagner d'ailleurs pour leur entretien & celui de leurs familles, & cela, par un travail qu'ils ont su soustraire à notre avarice & à notre cruauté?

Mais après avoir examiné ce que la conscience nous dicte envers cette foule de Malheureux que nous opprimons sans

ceſſe, voyons s'il eſt même de la bonne politique de les tenir dans cette auſtere dépendance qui fait notre joie & leur malheur. A mon avis, il peut en naître de grands préjudices pour l'État.

Comme il eſt naturel de ſecouer un joug rude & peſant, ne peut-il pas arriver que ce Peuple faſſe un effort pour s'arracher à notre tyrannie ? C'eſt à quoi doivent le mener tôt ou tard ſes plaintes & ſes murmures. Juſqu'à préſent, accoutumé à ſes fers, il ne ſonge point à les rompre ; mais qu'un ſeul de ces Infortunés, eſprit mâle & hardi, vînt à concerter, à fomenter leur révolte, quelle digue aſſez forte pourroit-on oppoſer à ce torrent ? par combien de ravages affreux ne marqueroit-il point ſon paſſage ; & pourroit-on prévoir la fin de tous les maux dont il inonderoit la République ?

Nous en avons un exemple récent dans le ſoulevement de l'Ukraine : il ne fut occaſioné que par les vexations de ceux d'entre nous qui y avoient acquis des domaines. Nous mépriſions le courage des pauvres Habitans de cette Contrée : ils trouverent des reſſources dans leur déſeſpoir ; & rien n'eſt plus terrible que le déſeſpoir de ceux-mêmes qui n'ont point de courage,



Le Peuple, abruti par sa misere, traîne ses jours dans une indolence stupide, qu'on prendroit presque pour un défaut de sentiment. Il n'aime aucun art, il ne se pique d'aucune industrie : il ne travaille qu'autant que la crainte le force de travailler. Convaincu qu'il ne pourroit point jouir du fruit de son génie, il étouffe lui-même ses talens, & il n'essaye même pas de les connoître. Ce n'est que dans la liberté que se trouve l'émulation, & la nécessité ne s'évertue qu'autant qu'elle entrevoit une ressource à ses besoins.

Il semble que la Providence ait compensé ses dons, pour mettre une espece d'égalité dans les diverses conditions des hommes. Aux uns elle a donné la naissance & le pouvoir, aux autres une heureuse capacité qui les dédommage des distinctions qu'elle leur a refusées. Ceux-là seroient trop vains s'ils possédoient tout-à-la-fois les talens & les richesses ; & ceux-ci trop malheureux, si, par les dons de l'esprit, ils ne pouvoient relever la bassesse de leur fortune. Ainsi les Grands & les Petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres ; le Noble est forcé d'avoir recours à l'industrie du Roturier, & le Roturier n'a d'autres

fonds pour ſubſiſter que les beſoins du Noble. Sans ce retour réciproque, tout tombe dans un État, & l'on n'y voit, ainſi que dans le nôtre, ni ſagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des ſecours néceſſaires, ou pour l'agrément ou pour les beſoins de la vie. Nous n'avons ni manufactures, ni trafic, ni négoce; & les groſſes rivieres qui traverſent nos États, le voiſinage même de la mer, nous offrent en vain des tranſports aiſés pour faire un commerce que nous abandonnons à d'autres Peuples. De là cette étonnante rareté d'argent, & la difficulté de fournir aux ſubſides du Royaume.

C'eſt ſi peu de choſe qui nous met au-deſſus de nos Sujets, qu'il eſt honteux pour nous de nous enorgueillir de notre élévation & de leur baſſeſſe. Rien n'eſt grand ici-bas que par comparaiſon; c'eſt toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehauſſe & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paroiſſons riches, puiſſans, reſpectables que par l'indigence, la foibleſſe, l'aviliſſement du Payſan. Nous lui devons, pour ainſi dire, toute notre grandeur, & nous ne ſerions preſque rien s'il n'étoit au-deſſous de ce que nous ſommes.

Il ne tenoit qu'à la Providence de nous



assujettir à ceux que nous maîtrisons. Sans doute elle a voulu donner à ceux-ci le moyen de mériter par leur résignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'est donc à nous à ne pas abuser de notre pouvoir sur des Malheureux qui ne nous sont inférieurs que par une disposition dont nous n'avons pas été les maîtres.

Nous devons adorer en eux la main de Dieu, qui ne les a pas faits ce qu'ils sont par rapport à nous, & pour nous donner sujet de nous complaire dans la misere de leur état, & dans l'opulence du nôtre.

Et quelle est même la différence qu'il y a d'eux à nous ? Elle ne vient que du plus ou du moins de quelques biens périssables. Au fond nous sommes tous égaux, & tel homme que la privation de ces biens nous fait mépriser, est peut-être fort au-dessus de nous par les vrais biens qui font l'essence & la gloire de l'homme. Ainsi le bon sens, la Religion, la Politique, tout nous engage à ménager nos Plébéïens. Sans cela, quelque ordre que nous puissions mettre dans notre Etat, il sera semblable à cette statue de Nabuchodonosor, qui, quoique faite des plus précieux & des plus solides métaux,

fut renversée en un moment, parce que sa base n'étoit que d'argile. Le fondement de l'Etat, c'est le Peuple. Si ce fondement n'est que de terre & de boue, l'Etat ne peut durer long-temps.

CHAPITRE XXXV.

Coup-d'œil politique sur les matieres les plus importantes de l'Administration Monarchique.

MA politique, mon cher fils, n'est pas bien compliquée : Aimez les Peuples, & vous tenez mon secret. Ce sentiment vous en dira bien plus que je ne saurois vous en tracer sur ce chapitre, & que ne pourroient même vous en apprendre tous les Docteurs de la Politique. Je n'ai jamais perdu beaucoup de temps à étudier leurs spéculations, & il en est bien peu que je voulusse prendre pour guides. La plupart de ces hommes raisonnent sans aucune expérience, & d'après leurs idées chimériques.

Les grands principes de Politique sont par-tout les mêmes ; mais on ne peut en faire une heureuse application que par une connoissance profonde des divers



intérêts que l'on a à concilier, des constitutions particulieres, & du génie des Peuples que l'on a à gouverner.

Votre Gouvernement François ne ressemble pas plus à notre Gouvernement Polonois, que le lion ne ressemble à la panthere. En Pologne ce sont des Freres qui se gouvernent eux-mêmes : le Roi n'est que le Frere aîné de la famille; &, comme les hommes sont par-tout essentiellement les mêmes, on voit en grand dans la constitution Polonoise ce qui se voit en petit dans les familles : *Rara concordia fratrum.* En France c'est le pere qui gouverne seul sa famille : tous ses enfans lui sont soumis, non par crainte comme des esclaves, mais par amour comme des enfans. La Lorraine se gouverne en tout comme la France. Je fais à mes Sujets tout le bien que je puis, & ils savent que je ne leur en fais pas encore autant que je voudrois; aussi ai-je lieu de croire que l'affection qu'ils me témoignent est sincere comme celle que je leur ai vouée.

Mais comment voudriez-vous que j'embrassasse les détails que vous me demandez sur la Police génerale de l'Etat Monarchique ? Ce travail est au-dessus de mes forces; & c'est bien moins dans

l'efpérance de vous apprendre quelque chofe que pour vous marquer toute ma bonne volonté, que je vous adreffe, par la voie très-fecrete du Sieur Alliot, cette efpece de Table alphabétique, qui n'eft guere que l'énoncé de mes vues fur votre Gouvernement, & un apperçu de ce que je fais ici autant que je le puis....

ACCAPAREURS. C'eft une claffe de voleurs bien plus dangereux pour un Etat que ceux qui fe retirent dans les forêts, parce qu'ils exercent leurs brigandages avec plus de fécurité & fur un plus grand nombre de Sujets. C'eft aux Intendans dans les Provinces, & aux Officiers Municipaux dans les Villes, qu'il appartient de réprimer ces fortes d'abus. Leur négligence en ce point eft punisfable, leur connivence eft un crime d'Etat au premier chef.

ADULTERE. Ce crime, indépendamment de ce que nous en dit la Religion, doit être réprimé dans un Etat, comme un des plus capables d'en bouleverfer l'ordre. C'eft ainfi qu'ont penfé de tout temps les fages Légiflateurs; & malheur à la Nation qui adopteroit là-deffus d'autres principes.



AGRICULTURE. Tant que l'Agriculture ſera protégée & encouragée en France, ce Royaume ne peut manquer d'être floriſſant. Que d'autres Peuples aillent chercher l'or au Pérou, le François, s'il eſt ſage, trouvera une mine plus précieuſe ſous le ſoc de la charrue. Toutes les Nations voiſines doivent devenir tributaires du Peuple cultivateur d'un bon ſol.

ANONYME. Un Prince eſt expoſé à recevoir des Mémoires & des Lettres anonymes. Il ne doit pas y ajouter foi, mais il doit examiner. Le Méchant garde l'anonyme pour ſupplanter un Rival ou ſe venger d'un Ennemi ; l'homme de bien le garde auſſi quelquefois, pour ne pas s'expoſer au reſſentiment d'un Méchant accrédité.

AMBASSADEUR. C'eſt moins par le faſte & par les profuſions indiſcretes qu'un Ambaſſadeur avance les affaires de ſon Maître, que par la ſageſſe de ſa conduite. Pour perſuader, il faut commencer par plaire ; & l'on plaît dans tous les pays par des manieres douces & affables, par la candeur & la franchiſe. Un Ambaſſadeur qui a de l'eſprit n'en montre qu'autant qu'il faut. Il ne faut point que l'art paroiſſe dans ſa diſcrétion & ſa prudence.

On craint un Intrigant, on ſe défie de celui qui a un air trop délié.

AMBITIEUX. Hommes dangereux dans les Cours, & c'eſt ſur-tout dans les Cours qu'ils ſe trouvent. Vous les y verrez à toutes les heures & ſous toutes les formes, en épée, en robe longue, & en petit manteau. Voulez-vous vous en débarraſſer une bonne foi? ſoyez ſourd à leurs demandes, n'accordez rien à leurs pourſuites, puniſſez leurs intrigues.

AME. On regarderoit comme un Séditieux & un Méchant celui qui diroit aux Rois: » Soyez des Tyrans, ſi cela vous » fait plaiſir «; & aux Peuples, » Révoltez-» vous, quand vous le pourrez «; mais c'eſt préciſément la doctrine qu'enſeigne l'Impie qui oſe lever des doutes ſur l'immortalité de l'ame.

AMIS. De tous les tréſors, dignes de l'ambition d'un Prince, je n'en connois point de plus précieux qu'un Ami véritable. Heureux celui qui l'a trouvé, ou plutôt à qui la Providence l'a donné, & plus heureux encore celui qui ſait le conſerver & s'en ſervir. Je ne ſais lequel eſt le plus grand, ou du Prince qui a le courage d'avoir un Ami vertueux, ou de l'homme qui conſerve toute ſa vertu en ſe voyant l'Ami du Prince.



ARGENT. Le grand art d'un bon Miniſtre des Finances n'eſt point d'amaſſer des tréſors, c'eſt de ſavoir faire circuler l'argent à propos dans un Etat. Ce n'eſt point pour l'y laiſſer croupir qu'on doit recueillir l'eau dans les réſervoirs, mais pour en arroſer & en fertiliſer les prairies. L'Avare, qui ne ſait qu'amaſſer, eſt au corps de l'Etat ce qu'eſt au corps humain un abcès qui en intercepte les humeurs.

ARMÉES. Ce n'eſt pas la multitude des Soldats qui fait la force des Armées. Qu'ils ſoient endurcis à la fatigue, accoutumés à l'obéiſſance, bien vêtus, bien payés, bien commandés; ce ne ſera point le grand nombre qui décidera du ſuccès d'une action. Charles XII, ayant vingt mille Suédois, ne craignoit pas de ſe commettre avec quatre-vingt mille Moſcovites. Pendant la paix, que les Soldats, pour la plus grande partie, ne ſoient plus à la charge de l'Etat : qu'ils ſoient renvoyés dans leurs Provinces, où ils ſeront utiles, & d'où on les rappellera quand on en aura beſoin.

ARSENAUX. Vos Arſenaux en France peuvent épargner de grandes dépenſes à l'Etat aux approches d'une guerre, pourvu que ceux qui en ſont les gardiens

répondent, ſous bonne caution, des effets qui y auront été dépoſés.

ARTS. Les Arts utiles, protégez-les; les Arts agréables, ſouffrez-les; les Arts frivoles, rançonnez-les; les Arts dangereux, proſcrivez-les.

ASSASSINS. Tout le monde convient que l'aſſaſſinat ne mérite point de grace; & le Prince qui en accorderoit agiroit contre la Société. Cependant deux hommes aſſaſſinent chacun leur ennemi; l'aſſaſſinat de l'un eſt un aſſaſſinat, l'aſſaſſinat de l'autre eſt une rencontre malheureuſe. Le cas eſt bien le même, mais la fortune eſt différente. Le premier ſubit la juſte punition de ſon crime, le Prince trompé accorde au ſecond un pardon dont il eſt indigne.

AUMÔNES. Les graces & les faveurs ſont de convenance pour un Souverain, les aumônes ſont de précepte. A-t-il vidé ſes coffres ſans avoir pu ſoulager tous ſes Sujets malheureux, il a, comme Pere de la Nation, le droit inconteſtable d'exiger du Riche qu'il vienne au ſecours du Pauvre. On paye le ſubſide que le Prince impoſe pour écarter l'Ennemi des frontieres; qui auroit le cœur de refuſer celui qu'il demanderoit pour arrêter les ravages de la famine?

AUTORITÉ. La prudence & une ſage modération rendent l'Autorité reſpectable : le caprice & l'injuſtice la rendent odieuſe & mépriſable. L'Autorité, après s'être avancée, ne peut mollir ſans ſe compromettre. Il eſt fâcheux que l'Autorité ait tort ; mais ce qui ſeroit plus fâcheux encore, ce ſeroit qu'elle voulût ſoutenir ſon tort par la force ; alors elle ſeroit tyrannie.

AVOCATS. Leur profeſſion eſt des plus dangereuſes, ſelon moi, par la maniere dont elle eſt exercée en France. A les entendre, tous ſont les Patrons du bon droit & de la juſtice ; & cependant le Plaideur de mauvaiſe foi a ſon Avocat comme le Plaideur de bonne foi. En voilà donc, du premier coup, la moitié réduits à opter entre la qualification d'hommes ignorans, ou d'hommes de mauvaiſe foi. Reſte à ſavoir encore combien il s'en trouveroit parmi ceux qui ſe ſont chargés de la bonne cauſe, qui euſſent refuſé la mauvaiſe ſi elle leur eût été offerte. L'Avocat eſtimable, c'eſt celui qui, profondément inſtruit, donne ſes avis, non pas au gré de l'ignorance ou de la cupidité qui les demande, mais ſuivant la juſtice & les lois. Mais, ce qui donne aujourd'hui de la conſidération & de la

célébrité même à vos Avocats, c'eſt uniquement le talent dangereux de la parole, cet art magique de l'éloquence, qui conſiſte à embellir ſi bien l'injuſtice, à rendre le Coupable ſi ſemblable à l'Innocent, que le Juge le plus éclairé s'y méprend ſouvent. La bonne cauſe ſe ſoutient par elle-même, & il n'y a que l'injuſtice qui ait intérêt à laiſſer ſubſiſter l'abus des plaidoyers.

AUXILIAIRES. Votre uſage d'entretenir des Troupes auxiliaires me paroît bon ſur-tout en temps de guerre, & pour ne pas dépeupler les campagnes & les manufactures; mais il faut que le nombre de ces Troupes ſoit réglé ſur les beſoins, & que les Sujets que l'on diſpenſe du Service rapportent autant à l'Etat que lui coûte l'entretien des Troupes auxiliaires. Ceci eſt affaire de calcul. Un Domeſtique eſt un luxe, & ſon entretien une charge inutile pour qui peut ſe faire ſervir par ſes enfans.

BANQUEROUTE. Rien, à ce qu'on prétend, n'eſt plus facile en France que de faire une Banqueroute frauduleuſe; auſſi, bien des fripons ont-ils recours à cette voie pour s'enrichir, ſans beaucoup de peine, des travaux & des deniers des autres. Celui qui manie l'argent des autres



doit être reſponſable de la ſeule négligence. Il faudroit que le Banqueroutier fût toute ſa vie dans un état de gêne, & je dirois volontiers de ſervitude, en faveur de ſes Créanciers, & que la Loi veillât ſévérement à ce qu'il ne pût travailler à l'avenir qu'à leur profit, juſqu'à ce qu'il ſe fût acquitté. Cette ſévérité ſoutenue peut ſeule faire la ſureté du Commerce.

BÉNÉFICIERS. Quel eſt aujourd'hui le Bénéficier qui ſe regarde comme l'économe, & non le propriétaire de ſes revenus qui ſont le patrimoine des Pauvres, & ſur lequel il ne lui eſt permis de prendre qu'une honnête ſubſiſtance? Les plus riches Bénéficiers, qui devroient faire la gloire & le ſoutien de la Religion, ſont ceux qui en font la honte & le ſcandale. Ils ont entre les mains le bien des Pauvres; & , au lieu de ſoulager leur miſère, ils lui inſultent par un faſte inſolent. Ce déſordre eſt grand; mais la réforme en eſt facile: qu'on ôte à la cupidité juſqu'à l'eſpérance même de s'enrichir des biens de l'Egliſe, & qu'on ne les confie qu'à des Sujets religieux & charitables, ils ſeront employés ſuivant leur deſtination.

BIENFAITS. Les bienfaits les mieux placés ſont ceux qui tombent ſur la Vertu

modeſte & le Mérite indigent. Mais l'un & l'autre habitent ordinairement loin des Cours, & il faut qu'un Prince les cherche pour les trouver.

BLÉS. Il me ſemble que le commerce des Blés doit être abſolument libre dans l'intérieur de votre Royaume. Par cette liberté ſeule, & ſans autres précautions, cette denrée fluera néceſſairement des Provinces où elle ſe trouve en abondance dans celles qui en manquent ; & l'équilibre s'établira de lui-même. Je ne vois point le but de la prohibition du tranſport des Blés d'une Province à l'autre, à moins qu'il ne ſoit évident que telle Province vend ce qu'elle ſera obligée de racheter. Il n'en eſt pas de même de l'exportation hors du Royaume, que l'on ne doit permettre qu'avec la plus grande réſerve, & une aſſurance phyſique que l'on ne ſera pas contraint de racheter ce que l'on vend, comme cela eſt arrivé plus d'une fois en France. Les propriétaires, les accapareurs, & les conſommateurs, ont en cela des intérêts tout oppoſés qu'ils font valoir par d'ingénieux ſophiſmes. Le vendeur voudroit que la denrée fût toujours au plus haut prix, & l'acheteur au plus vil. C'eſt au Miniſtere public qu'il appartient de ſaiſir le point le



plus favorable à la claſſe du Peuple, & de s'y fixer.

CALOMNIATEURS. Leur nombre eſt grand. Il diminueroit ſans doute s'ils étoient pourſuivis & punis comme voleurs. Ils le mériteroient, puiſque la réputation qu'ils attaquent & qu'ils enlevent ſouvent eſt au moins auſſi précieuſe que la bourſe.

CATÉCHISME. J'ai vu des gens qui penſoient qu'il ſeroit de l'intérêt de la Religion qu'il n'y eût qu'un même Catéchiſme dans un Royaume, & même dans tout le Monde Chrétien; pour moi, j'aime au contraire à y en voir une infinité qui tous, différens dans l'expreſſion, ſont tous d'accord dans la ſubſtance.

CHARLATANS. Eſpece d'hommes qu'on dit n'être pas rares en France. Leur profeſſion n'eſt pas ſeulement inutile, elle eſt ſouvent dangereuſe & toujours à charge au petit Peuple.

CHASSE. La chaſſe eſt un amuſement bien attrayant en France, à raiſon de vos belles forêts, & le plus innocent peut-être que puiſſe prendre un Prince, dès qu'il n'en fait pas une occupation, & que le Payſan ne paye pas ce plaiſir aux dépens de ſes moiſſons.

CHICANE. Qui pourroit trancher la

tête de cette hydre rendroit un plus grand ſervice à la France que ne fit le Maréchal de Saxe à la Journée de Fontenoy.

COLLEGES. Ces établiſſemens, quoi qu'en diſe le prétendu Précepteur de la Nature, ſeront toujours d'une véritable utilité pour la Nation, quand ils ſeront gouvernés par des hommes vertueux & inſtruits, qui s'appliqueront à former la Jeuneſſe à la Religion, aux bonnes mœurs & à l'amour de la Patrie.

CONQUÊTES. L'eſprit de conquêtes ne ſauroit être qu'un eſprit d'injuſtice. Malheur au Prince qui en eſt poſſédé; il y a bien apparence qu'il rendra ſes Peuples malheureux, & qu'il le deviendra lui-même.

COQUETTES. Tout le monde convient que la femme coquette eſt mépriſable; mais je ne ſais lequel eſt plus digne de mépris, ou de la femme qui affiche la coquetterie, ou du mari qui le ſouffre. Il n'y a qu'un ſiecle que toutes les femmes en France étoient voilées, & qu'elles n'alloient point à la Cour. Aujourd'hui elles ont déchiré leur voile; elles ſe montrent à la Cour; & avant un ſiecle, ſi vous n'y mettez ordre, elles y paroîtront toutes nues.



CRIMINEL. Vos procédures criminelles ſont trop longues, & par-là même trop diſpendieuſes. L'accuſé eſt-il innocent? ſa détention eſt une cruelle injuſtice, dès qu'elle paſſe le temps néceſſaire pour l'examen de ſa cauſe. Eſt-il coupable? il ne faut pas encore que le délai & la perſpective de la punition augmentent ſes ſupplices. Il eſt des cas difficiles & épineux; & il vaudroit mieux relâcher dix Coupables que de faire périr un Innocent. Mais, lors même que le crime eſt évident, & que les Lois ont prononcé l'arrêt, combien de Juges, par une complication de procédures inutiles, volent plus à l'Etat que n'a volé aux Particuliers le Coupable qu'ils condamnent?

DONS. Ceux qui vous les demandent ne ſont pas toujours ceux qui les ont mérités. Les dons de la faveur & de l'amitié ſeroient des injuſtices, s'ils paſſoient avant les récompenſes dues aux ſervices.

DÉBAUCHE. Demander s'il eſt à propos de tolérer la débauche dans un Etat, & de ſouffrir dans les Villes des maiſons publiques de proſtitution, c'eſt mettre en queſtion s'il eſt de la bonne Politique de corrompre la jeuneſſe, & de la mettre ſur la voie de tous les crimes. C'eſt aux Officiers prépoſés à la garde des Mœurs,

qu'il appartient de réprimer ce défordre; & l'on ne peut attribuer qu'à une coupable connivence de leur part, la publicité fcandaleufe où il eft porté dans plufieurs de vos Villes principales.

DESPOTISME. L'Autorité arbitraire n'a point de plus grand ennemi qu'elle-même. Le Defpotifme abrutit la raifon dans les uns, & l'aigrit dans les autres. Il ne peut y avoir que des efclaves fous un tel Gouvernement. Les Sujets font les efclaves nés du Souverain, & le Souverain l'eft lui-même de la crainte & des foupçons. On doit bien fe donner de garde, néanmoins, d'écouter dans un Etat ces Sujets vicieux, toujours prêts à crier au defpotifme, dès que l'Autorité fe met en devoir d'enchaîner leur licence, pour affurer l'ordre public. Les empires, qui fe détruifent par le defpotifme, ne peuvent fe foutenir que par une fermeté conftante à venger les Lois du mépris qu'en voudroient faire les Méchans. La foibleffe qui ne punit rien, eft fœur de la cruauté qui punit trop. On ne ménage jamais l'homme vicieux qu'au préjudice de la Société; & une clémence aveugle eft la plus odieufe des tyrannies.

DETTES. Les Dettes de l'Etat font des impôts dont il eft difficile à un Souverain



de décharger ſon Peuple. Heureux celui qui n'en contracte point pendant ſon Regne ; plus heureux encore celui qui, par une ſage économie, s'applique à éteindre celles que lui ont laiſſées ſes Prédéceſſeurs. Peut-on dire d'un Prince qui diſtingue les dettes de l'Etat de ſes propres dettes, qu'il ſoit le Pere du Peuple ?

DISGRACE. Dans les Républiques, l'homme en place eſt coupable dès qu'il ceſſe d'être heureux ; & la diſgrace eſt la moindre punition de ſes malheurs : c'eſt une injuſtice. En France, au contraire, de quelque nature que ſoient les malverſations de l'homme public, elles ne ſont guere punies que par la diſgrace ; c'eſt une autre injuſtice. La raiſon nous montre le point auquel on doit s'en tenir. Le malheur peut mériter des récompenſes ; la foibleſſe & la négligence qui en eſt la ſuite, ſont aſſez punies dans un Grand par la diſgrace du Prince ; la mauvaiſe volonté mérite des punitions, & la trahiſon des ſupplices.

DIVORCES. Ils ſont moins d'éclat en France aujourd'hui, parce qu'ils y ſont plus fréquens ; & le plus grand des ſcandales, c'eſt qu'ils n'y ſoient plus ſcandaleux. Les divorces prennent ordinairement leur

ſource dans le libertinage qui a précédé le mariage. Qu'on apporte remede au premier abus, on aura prévenu le ſecond.

ECRIVAINS. Les Ecrivains dirigent l'opinion publique ; cela ſeul doit faire ſentir de quelle conſéquence il eſt de s'aſſurer de leurs opinions particulieres ; & cela eſt d'autant plus néceſſaire de nos jours, que la Religion, les Mœurs & la Politique ſont les ſujets ordinaires de leurs Ecrits. Les Ecrivains du dernier ſiecle ont opéré la plus heureuſe révolution dans les Arts & les Sciences, ceux d'aujourd'hui en operent une bien triſte dans la Religion & les Mœurs ; & ſi l'on n'y met ordre, ils iront loin. Nous ne voyons pas que les Ecrivains du ſiecle de Louis XIV aient réclamé la liberté de la preſſe : c'eſt le cri ſéditieux des Ecrivains du jour, & leur multitude ſemble augmenter leur audace. Ils ſe regardent comme une claſſe d'hommes eſſentiels à l'Etat, non point par leurs lumieres, mais à raiſon de la grande conſommation qu'ils font d'encre & de papier ; car, ſi je me rappelle bien un des derniers entretiens que nous eûmes enſemble, c'eſt ſous ce rapport, & ſuivant des ſpéculations de commerce que cette liberté indéfinie de la preſſe trouve



·ouve des apologiſtes juſque dans vos ;onſeils.

Voici mon ſentiment ſur cette matiere. 'rois ſortes de Livres peuvent être la ıatiere du commerce de la Librairie : les ons Livres, les Livres inutiles, & les ivres nuiſibles.

Qu'on favoriſe, qu'on encourage le ɔmmerce des bons Livres; on ne ſauroit ·op répandre ce qui peut ſervir à éclairer ı Raiſon, à épurer les Mœurs, & à rendre :s hommes meilleurs ou plus heureux.

Le commerce des Livres inutiles pour- ɔit, tout au plus, être toléré comme n luxe; mais j'eſtimerois beaucoup plus ıge de le prohiber, parce que les Livres ıutiles rentrent en effet dans la claſſe des ivres dangereux. S'ils ne nuiſent ni à la eligion ni aux Mœurs, ne nuiſent-ils as au moins au progrès des Sciences? le privent-ils pas leurs lecteurs d'un es biens les plus précieux à l'homme, le ɜmps; car on le perd, on ne l'emploie oint en liſant de pareils Livres.

Quant aux Livres dangereux, & l'on omprend ſous cette dénomination tous eux qui, directement ou indirectement, ıeuvent porter atteinte à la Religion, ux bonnes Mœurs ou au Gouverne- nent; demander ſi le Souverain doit en

autoriſer le commerce, c'eſt demander s'il doit protéger une fabrique de poiſon pour l'uſage de ſes Sujets.

Le Public, dit-on, eſt bien le maître de prendre ou de laiſſer les mauvais Livres qu'on lui offre. Ainſi raiſonne l'aveugle cupidité. Elle préſente l'appât à l'oiſeau, & elle le laiſſe libre de s'y prendre ou de l'éviter. Une Politique paternelle penſe bien différemment: elle ſuppoſe le Public, tel qu'il eſt en effet, ſemblable à cet oiſeau, ſimple & volage; elle ſe charge d'avoir pour lui de la prévoyance & du diſcernement : elle aime mieux écarter de lui les pieges, que de l'expoſer au danger d'y être pris, ou même à l'embarras de les éviter.

Mais ces livres paſſeront chez l'Etranger? pas tous ſans doute; & d'ailleurs la Loi qui défend au pere d'empoiſonner ſes enfans l'autoriſe-t-elle donc à empoiſonner ſes voiſins, ou ſi l'on veut ſes Ennemis mêmes?

Bien loin donc d'accéder au vœu de nos Ecrivains modernes, il me paroîtroit plus urgent que jamais que l'on oppoſât une digue inſurmontable à ce débordement d'Ecrits qu'enfante tous les jours le délire de la raiſon. Quoique les abus en ce genre fuſſent bien plus rares en Pologne



: dans ce Pays-ci, j'avois cru néan-
ins devoir les prendre en considéra-
1, & j'en avois commencé la réforme,
il m'eût été facile d'opérer. Les Edi-
1s furtives & étrangeres pourroient
les contrarier les vues d'une sage po-
en ce point; mais la crainte de pu-
ons sérieuses contiendra toujours,
ınd on le voudra, le grand nombre
Ecrivains ou des Imprimeurs mal-
ntionnés.

Mon projet feroit donc que l'on établît
nombre suffisant de Censeurs, hommes
ne probité incorruptible, & d'un pro-
d savoir, chacun dans la partie qui
seroit attribuée. Ils seroient pension-
, pour n'être pas obligés de se dis-
re par des occupations étrangeres à
: emploi. Ils ne se contenteroient pas
la lecture superficielle d'un Ouvrage,
ır s'assurer seulement qu'il ne contien-
it rien de contraire à la Foi: ils se-
nt tenus de l'apprécier & de le quali-
dans un compte public qu'ils en ren-
ient, selon le degré d'utilité qu'ils y
onnoîtroient. Dans le cas où le même
t auroit déjà été traité, ils rendroient
ıpte du dernier Ouvrage par compa-
on avec les précédens.

Tous les Censeurs attachés à la même

partie s'assembleroient à des jours fixés. Chacun d'eux feroit, en présence de ses Confreres, le rapport motivé des Ouvrages qu'il auroit examinés ; & l'on concluroit, à la pluralité des voix, pour en permettre ou en interdire la publication. Il seroit cependant permis à l'Auteur, à moins qu'il ne se fût exercé dans le genre dangereux, de perfectionner son Ouvrage, suivant les vues que lui suggéreroient ses Censeurs, & de le représenter de nouveau à leur Tribunal.

Les Censeurs regarderoient comme le premier de leurs devoirs d'accueillir les jeunes Auteurs qui jugeroient à propos de leur exposer le plan des Ouvrages qu'ils méditent : ils seconderoient leurs efforts ; ils encourageroient leurs talens ; ils ne désespéreroient que les Têtes mal-organisées. Il résulteroit de là que l'on s'appliqueroit à penser avant que de vouloir écrire. Les talens, ne pouvant plus se flatter de prospérer dans la carriere du vice ou de la frivolité, se tourneroient naturellement vers les objets utiles & honnêtes ; & cette méthode prépareroit autant de bons Ouvrages qu'elle en feroit avorter de mauvais. Alors ce qu'on écriroit sur la Religion seroit digne de la grandeur du sujet ; nos



Livres Elémentaires moins multipliés seroient plus méthodiques & plus simples; l'Histoire de la Nature seroit mieux approfondie, & fondée sur des rapports & des épreuves moins équivoques; nos Histoires morales ne seroient plus, ce qu'elles sont aujourd'hui, des compilations d'anecdotes scandaleuses, plus propres à corrompre nos Mœurs qu'à les épurer, un amas indigeste de Sentences Philosophiques & de demi-vues sur la Politique, & par-tout la satire maligne du présent, plutôt que l'histoire fidelle du passé. Enfin tous les Genres, confondus & abâtardis, rentreront dans leurs droits. Je dirai plus encore : & s'il faut que votre Librairie fasse une branche de Commerce, les sages mesures que vous prendrez pour procurer la perfection des marchandises, ne nuiront pas sans doute à leur débit.

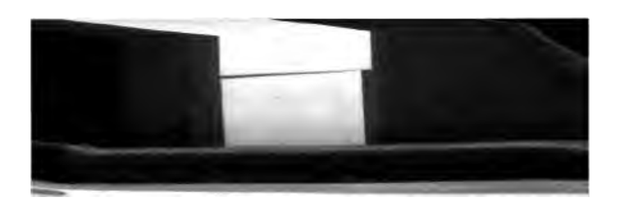
EPARGNES. Il seroit à souhaiter que ce fût toujours dans la Caisse des Épargnes, & non dans celle des Emprunts, que l'on puisât les deniers nécessaires pour faire face aux événemens imprévus. Qui n'a pas l'art d'épargner, se prive du doux plaisir de donner. Il y a une grande différence entre l'économie & l'avarice: l'économie est la mere de la générosité.

EXEMPLE. C'eſt en France, plutôt que par-tout ailleurs, qu'il eſt vrai de dire que l'exemple du Prince eſt une loi pour les Peuples. Qu'il n'attende point d'eux des vertus, s'il ne leur a montré que des vices; & quel pere oſeroit ſe plaindre quand ſes enfans lui reſſemblent?

FAVEUR. La faveur d'un Prince doit toujours être la récompenſe du mérite & de la vertu, jamais le prix de la flatterie. On appelle *Favoris* ceux auxquels le Prince accorde une faveur plus aveugle que méritée. L'honnête homme en faveur peut être envié, mais le Favori eſt toujours un objet de haine, qui fait rejaillir le mépris ſur celui dont il a uſurpé la confiance.

FEMMES. Le François accorde tout aux Femmes, excepté le droit d'en être gouverné. La femme qui parviendroit à gouverner en France y porteroit la haine du Peuple; & le Prince qui le ſouffriroit n'échapperoit point à ſon mépris.

FIDÉLITÉ. La fidélité à ſes engagemens doit être comme une habitude naturelle dans un Souverain. Il doit l'exercer également envers les Etrangers & envers ſes Sujets, envers ſes Alliés & envers ſes Ennemis. L'intérêt parle ici comme l'honneur & la conſcience. Avant de manquer



à un engagement solennel, il faudroit qu'un Prince pût s'assurer que dans tout le cours de son Regne il pourra se passer de la confiance de ceux qu'il aura trompés; car trente ans de la plus exacte probité ne leur feront pas oublier un seul trait de mauvaise foi.

FINANCES. Je ne connois point assez les sources qui concourent parmi vous à former le Trésor public ; je répéterai seulement ce que j'ai déjà dit : Que l'on ne sauroit trop soigner la premiere & la plus assurée de toutes, l'Agriculture. Trop de riches Propriétaires en France sont exempts des contributions aux charges de l'Etat. Votre Clergé, malgré ses privileges, offre un don annuel en forme de subside ; pourquoi les autres Privilégiés n'offriroient-ils pas aussi le leur ? Votre Noblesse a droit aux distinctions & aux emplois militaires ; mais quel privilege pour un grand Cœur que celui de ne point faire de bien à sa Patrie, quand il en a le pouvoir ! La Noblesse, il est vrai, sert l'Etat pendant la guerre, mais le Peuple le sert également. Si la Noblesse fournit l'Officier, le Peuple fournit le Soldat, & l'Officier est encore à la solde du Peuple.

Les impositions qui frappent sur les

objets de luxe ſont ſagement établies, parce qu'elles ſont ſupportées par les Riches ; celles qui portent ſur les denrées ou marchandiſes de premiere néceſſité ſont plus dures, parce que le Pauvre eſt forcé d'en payer autant que le Riche. Mais, de toutes les branches d'impoſition, il n'en eſt point de plus odieuſe que celle qui laiſſe au Peuple la tentation habituelle de s'y ſouſtraire, & qui l'expoſe par-là aux amendes, aux empriſonnemens, & à toutes ſortes de vexations de la part du Fermier de l'Impôt. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à cette idée : Qu'un même Peuple ſoudoie à frais immenſes des milliers d'hommes, non pas contre l'Ennemi commun, mais pour empêcher qu'une partie de lui-même participe à la faveur dont jouit l'autre. Et s'il étoit vrai qu'il n'y eût pas de moyen moins odieux de concilier les Privileges de certaines Provinces avec les regles d'une Adminiſtration paternelle, je dirois alors qu'il vaudroit mieux pour l'Etat que ces Provinces ceſſaſſent d'en faire partie.

S'il eſt important de ne confier l'adminiſtration des Finances qu'à des hommes déſintéreſſés, il paroît auſſi bien difficile de les trouver. Les plus grands talens dans cette partie ſe tournent en préjugés



contre ceux qui se sont si bien appliqués à les cultiver ; & il est à craindre que ceux qui savent le mieux calculer ne le fassent à leur profit plutôt qu'au vôtre & à celui des Peuples. On préviendra néanmoins la plupart des malversations dans les différens genres de recette ou de dépense, en soumettant les opérations des uns à la révision des autres.

GUERRE. Quand est-ce que les Princes devroient faire la guerre ? Jamais. On vous provoque, & vous avez lieu de craindre de vous trouver le plus foible : négociez, achetez la paix. Vous vous sentez le plus fort : exigez la paix. Mais l'Ennemi veut la guerre ? faites-la-lui donc : déployez vos forces, châtiez son insolence, faites-le trembler, & offrez-lui la paix.

HÉRÉTIQUES. Si vous les trouvez établis dans l'Etat, il faut les tolérer en cherchant à les éclairer & à les ramener. Nous voyons que dans tous les temps, les Hérétiques ont troublé le repos des Etats Catholiques : ils causent encore de grands maux à la Pologne. C'est dans son berceau qu'un Prince sage doit s'appliquer à étouffer l'Hérésie. Sans cela il prépare de grands maux à la Religion & à ses Successeurs ; & peut-être sera-t-il

lui-même la premiere victime de ſa foibleſſe.

HONNEUR. Le François veut être conduit par l'honneur. L'honneur lui tient lieu de récompenſe pour les plus grands ſervices. C'eſt une monnoie qu'il importe beaucoup au Prince de ne pas laiſſer tomber dans le diſcrédit. Il doit, ſans en être avare, ne la diſpenſer néanmoins qu'avec diſcernement.

HYPOCRISIE. On ne connoiſſoit autrefois que des Hypocrites de vertus, aujourd'hui rien de plus commun que les Hypocrites de vices ; ce qui annonce le dernier degré de corruption. L'Hypocrite qui cache les vices qu'il a, & qui feint des vertus qu'il n'a pas, annonce encore une conſcience & de la bonne foi : il aime mieux condamner ſes foibleſſes que la vertu qui les lui reproche. Il ne renonce pas à l'eſpérance d'être un jour en effet ce qu'il n'eſt qu'en apparence. Le menſonge qu'il fait à la Société n'eſt qu'un menſonge officieux qui ſauve un ſcandale. Celui, au contraire, qui calomnie en public la vertu qu'il eſtime en ſecret, & qui, pour paroître à la mode, ſe donne des vices qu'il n'a pas, celui-là eſt une ame lâche & de mauvaiſe foi : il ment aux hommes & à ſa conſcience, & le



mépris qu'il affecte pour la vertu, le rend le scandale des foibles & une peste dans la Société.

INOCULATION. C'est un systême qui prend faveur aujourd'hui. Tous les Médecins doivent le défendre avec chaleur, parce qu'ils sont intéressés à se donner pour malades les enfans des Riches, les seuls que l'on fasse inoculer. Mais il s'en faut bien que ce systême soit sans inconvéniens. De l'aveu de ses plus zélés défenseurs, sur un nombre donné d'enfans inoculés, il en périt un; mais cet un qui n'auroit peut-être jamais eu la petite vérole, peut-être n'est-il mort que parce que le virus n'a trouvé en lui aucune humeur sympathique. Un pere qui a tué son fils doit-il être fort tranquille; & tous les calculs que lui feront les défenseurs de l'inoculation doivent-ils bien le consoler? D'ailleurs, en forçant ainsi la nature, n'est-il pas à craindre que, l'humeur ne se trouvant pas dans le Sujet au point de fermentation nécessaire pour son éruption, il ne s'en suive un dérangement dans l'économie animale, une irritation d'humeurs qui se développera un jour par les infirmités & les maladies? Dans la supposition même que l'inoculation, avec ses dangers pour chaque individu,

pût offrir un avantage réel à la Communauté, ce ſeroit ſans doute en ſuivant une autre méthode que celle qui eſt pratiquée en France, où l'on prétend qu'il n'eſt jamais mort un plus grand nombre d'enfans de la petite vérole que depuis que l'inoculation s'y accrédite. Cette contagion, qui n'étoit autrefois que paſſagere, eſt aujourd'hui habituelle. Il y a par-tout, & dans toutes les ſaiſons, quelques enfans inoculés qui la communiquent. Or l'inoculation, ſuivant ſes partiſans, n'a de ſi merveilleux effets qu'à raiſon des préparatifs que preſcrit la Médecine. Le Riche emploie ces préparatifs en faveur de ſon fils qu'il fait inoculer; mais cet Inoculé communique la petite vérole à tous les enfans du voiſinage qui n'y ont pas été préparés. Je ne vois pas pourquoi le Particulier qui, ſans néceſſité, introduit une maladie contagieuſe dans un Pays, ne ſeroit pas reſponſable à la Société des ravages qu'elle peut cauſer.

INTENDANS. Les Intendans feront un bien infini dans les Provinces de France quand ils répondront au but de leur établiſſement, & qu'ils feront fideles aux devoirs de leurs charges. Mais ſont-ils tous véritablement ce qu'ils devroient



être, des hommes désintéressés, judicieux, actifs, dévorés du zele du bien public? Ils ne sont certainement pas tels que les dépeint le Comte de Boulainvilliers, mais il faut convenir aussi que la conduite de quelques-uns a servi de fondement aux déclamations qu'il se permet contre tous.

JUSTICE. Ce mot seul demanderoit un Traité. Je dirai seulement que j'entends dire, & qu'il me semble que les formalités de Justice en France sont trop multipliées, vos Lois & vos Coutumes trop variées, les Ressorts de plusieurs Tribunaux trop étendus.

LYON. Cette Ville méritera toujours que vous preniez en considération ses Manufactures & son Commerce.

MAGISTRATS. Il est fâcheux que l'on souhaite depuis si long-temps en France que ce soient les lumieres & la probité, & non l'argent, qui fassent les Magistrats.

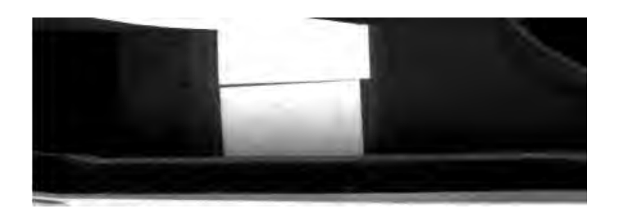
MENDICITÉ. Il n'y a qu'un pas de la mendicité au brigandage. La plupart des Voleurs ont commencé par être Mendians. Et, sans cet inconvénient, la mendicité feroit toujours une charge pour le Peuple. L'unique moyen de l'en affranchir est d'offrir de l'occupation aux Mendians valides, & des secours aux infirmes.

Tout Etat peut le faire, & avec de l'ordre ce ne fera point une grande charge.

MINISTRE. Le bon Miniftre eft celui qui s'applique à mettre en place le mérite plutôt que le nom, qui a le courage de fouffrir que les Courtifans difent du mal de lui, pourvu que le Peuple en dife du bien. Un Miniftre honnête homme eft un riche tréfor pour un Prince.

NOBLESSE. Votre Nobleffe reffemble bien peu à celle de notre Pologne. Elle vous eft foumife autant & plus peut-être que le Peuple, parce qu'elle attend de vous des graces & des diftinctions qui la flattent. Il eft important que vous connoiffiez jufqu'à fes préjugés, pour les faire concourir au bien général.

OFFICIERS. Le temps de fervice dans les Armées peut donner droit à certaines récompenfes, mais pas toujours aux grades militaires, qui ne doivent être occupés que par le mérite joint à l'expérience. C'eft moins les Officiers de fon Confeil que ceux de l'Armée, qu'un Prince doit confulter quand il s'agit de la promotion aux emplois militaires qui font de quelque importance. Le Général que fe choifiroit une Armée, vaudroit fouvent bien mieux que celui qu'on lui donne.



PASSIONS. Les paſſions ſont indifférentes. Leur abus fait le crime, leur bon uſage la vertu. La flatterie ne manque jamais de donner le nom de Grand au Prince qui a vaincu ſes Ennemis, mais la Raiſon & la Religion ne conſacrent ſa grandeur qu'autant qu'il ſait encore maîtriſer ſes paſſions. C'eſt une ſcience qu'il doit acquérir dans ſa jeuneſſe, pratiquer toute ſa vie, & toujours craindre d'oublier.

PARIS. L'accroiſſement de cette Ville ne peut que préjudicier au reſte de la Nation. Que de richeſſes viennent s'y fondre en luxe & en débauches, qui devroient circuler dans les Provinces qui les ont fournies! Mais que fait ſur-tout dans la Capitale cette foule d'hommes publics qui poſſedent dans les Provinces des Bénéfices & des Emplois qu'ils ne connoiſſent que par les revenus qu'ils en retirent? C'eſt un double abus qu'il eſt urgent de réformer.

POUVOIR. Il eſt en France précisément ce qu'il doit être pour le repos du Prince, & pour le bonheur des Peuples. Le François eſt ſoumis, ſans être eſclave : le Prince peut tout, ſans être Deſpote. Le pouvoir, ſous ſa main, reſſemble à un bon cheval : en le ménageant, il conduit

où l'on veut; en le pouſſant trop, on riſqueroit de le perdre.

PHILOSOPHES. Il s'en faut bien que ce que nos Philoſophes modernes enſeignent au Peuple ſoit comparable à ce qu'ils voudroient lui faire oublier. Dans le dernier ſiecle on ne ſe piquoit point de Philoſophie, & l'on en avoit beaucoup. Alors un Impie n'étoit qu'un Impie, aujourd'hui il eſt un Philoſophe. Le Prince qui adopteroit les principes d'indifférence de nos Philoſophes ſur la Religion ſe trouveroit fort embarraſſé, s'il prenoit envie à ſes Peuples d'en faire de même; car, dans ce cas, je ne vois plus ſur quelle baſe porteroit ſon autorité.

POLITIQUE. Avoir avec ſes Voiſins aſſez de bonne foi pour ne vouloir jamais les tromper, & aſſez de prudence pour ne pas s'en laiſſer tromper; &, au-dedans, avoir aſſez de zele & d'activité, aſſez de douceur & de fermeté pour contenir tous les ordres de l'Etat, & les faire concourir librement & ſans contrainte à l'harmonie générale; voilà, ſelon moi, la ſomme de la vraie Politique.

POPULATION. Tout le monde convient que l'aiſance du Peuple en eſt la mere; que la miſere & le libertinage l'étouffent. Le Miſérable craint de ſe voir pere de



Miférables comme lui, qui augmenteront encore fa mifere en la partageant. Trois caufes fort différentes produifent trois fortes de Célibataires : la Religion, la néceffité & le libertinage. La premiere claffe de ces Célibataires doit être refpectée, la feconde encouragée, la troifieme punie. Ceux qui embraffent le célibat par Religion forment le plus petit nombre; &, s'ils n'avoient trouvé une reffource dans la Religion, ils auroient pour la plupart groffi la claffe des Célibataires par néceffité. Ceux qui gardent le célibat par mifere font les plus à plaindre. On croit faire une grande œuvre en payant leur dot à cent filles auxquelles on laiffe à peine le temps de fe choifir des époux; mais vous aurez bien mieux fait, vous en aurez doté cent mille, lorfque vous aurez foulagé le Peuple & porté l'aifance dans les Provinces. Quant aux Célibataires aifés & libertins, rien ne feroit plus convenable que d'impofer fur chacun d'eux, à raifon de leurs facultés, la dot d'un ou de plufieurs Célibataires miférables.

RÉGLEMENS. Il y a des Réglemens établis pour la réforme de la plupart des abus. Mais les plus fages Réglemens ne font plus qu'une dérifion de l'Autorité,

dès qu'il eſt permis de les éluder ou de les tranſgreſſer impunément. C'eſt ainſi, par exemple, qu'on eſt convenu de ſe jouer des Ordonnances qui proſcrivent les duels en France avec tant de préciſion & de ſévérité. On en eſt quitte pour appeler *rencontre* ce que les Lois appellent *duel;* &, quoique l'on ſe rencontre au lieu du rendez-vous, on n'eſt point coupable de duel. C'eſt bien ici le cas de la lettre qui tue. Voulez-vous que l'eſprit de la Loi ſoit reſpecté : rendez les Chefs des Corps reſponſables des infractions de leurs Subalternes. Qu'ils ſoient dégradés & punis comme rebelles, s'ils ſont convaincus d'en être les fauteurs. Quelques traits de vigueur ſuffiront pour qu'on ne ſoit plus tenté de vouloir balancer votre Autorité, & protéger, contre vous, un préjugé, l'opprobre de la raiſon & de l'humanité. Ce que je dis de cet abus doit s'étendre à tous les autres. Rien ne porte une atteinte plus directe à l'Autorité qu'une foule oiſeuſe de Réglemens & de Lois qui ne ſont connus que dans les Regiſtres des Parlemens.

REPRÉSENTATION. Le monde eſt un théâtre où chaque individu doit repréſenter à ſa maniere. Il eſt dans l'ordre que les Souverains, comme les principaux



perfonnages, y figurent au-deffus des autres, & les plus puiffans d'entr'eux avec plus de majefté. Ce qui feroit un luxe déplacé pour un Duc de Lorraine ceffe d'en être un pour un Roi de France : tout eft relatif ; & l'on reconnoît la fageffe d'un Souverain au talent qu'il a de mefurer fa repréfentation fur le rang qu'il occupe. La repréfentation eft comme l'étoffe commune dont s'habillent les Princes. Ceux qui fe font des habits plus longs que leur taille, pour paroître plus brillans, paroiffent feulement plus ridicules. La Cour de Verfailles n'eft que ce qu'il convient qu'elle foit. J'avouerai même que quelquefois j'y aurois defiré ce qui ne s'y trouve point. Ce n'eft pas que le luxe n'y foit grand ; mais c'eft un luxe obfcur, un luxe de dépenfes qui pefe, plutôt qu'un luxe de goût qui fatisfaffe. Quoiqu'il s'y paye trop de toutes chofes, il ne s'y en trouve point affez de bonnes. Je comparerois volontiers votre Cour à un riche éventail, mais dont vous ne déployez jamais que le quart. Moi, j'en déploierois toute une moitié, & je fupprimerois l'autre : j'en brillerois une fois plus, & il m'en coûteroit une fois moins.

SCANDALES. Les fcandales font un mal

dans un Etat, & les ſcandales y ſont un bien. Voilà pourquoi on peut dire ſans contradiction : » Malheur au monde, à » cauſe des ſcandales «, & dire encore : » Il eſt utile, il eſt néceſſaire même qu'il » y ait des ſcandales «. Il n'y a pas un demi-ſiecle que les divorces étoient de grands ſcandales : les Epoux ne s'étoient point encore accordés pour vivre, chacun de leur côté, dans un libertinage qui eût été bien plus ſcandaleux que le divorce. C'étoit alors un ſcandale, & ſurtout pour des hommes en place, de manquer au devoir Paſcal, & de violer les autres préceptes de l'Egliſe : c'étoit un ſcandale d'être ſuſpecté d'irréligion, & le comble du ſcandale d'en être convaincu. Aujourd'hui, graces à notre Philoſophie, chacun ſe donne librement pour ce qu'il eſt, ou même pour ce qu'il n'eſt pas, & perſonne ne s'en ſcandaliſe. Mais, de tous les ſcandales, à mon avis, le plus affligeant, c'eſt que de pareils excès ne ſoient plus des ſcandales ; & le Souverain qui leur rendroit leur ancienne difformité, & qui en feroit, comme par le paſſé, des ſujets de ſcandale & d'étonnement aux yeux de la Nation, lui rendroit un plus grand ſervice que celui qui ajouteroit des Provinces à ſes Domaines.



TRIBUNAUX. Ce ſont les mêmes Tribunaux qui jugent la cauſe du Pauvre & celle du Riche, & le tarif des vacations eſt le même pour l'un & pour l'autre. L'ignorance, l'entêtement, & auſſi la mauvaiſe foi, fille de la miſere, ſont, dans la claſſe du petit Peuple, la ſource d'une infinité de procès qui ſont portés devant les Tribunaux ordinaires, où ſouvent ils reſtent indécis par l'épuiſement des deux Parties. Comme ces procès, dans leur principe & avant que la chicane les ait embrouillés, ſont ordinairement fort ſimples, & de nature à pouvoir être décidés par les ſeules lumieres de la raiſon, ce ſeroit rendre un ſervice eſſentiel au Peuple que de conſtituer par-tout des hommes de probité & de bon ſens, qui n'auroient d'autre fonction que celle de recevoir les plaintes, d'ouïr les Parties, & de juger gratuitement de tous les différens qui ne porteroient que ſur des intérêts modiques. La voie de l'appel ſeroit ouverte à quiconque voudroit la tenter. Mais un premier Jugement feroit faire des réflexions à ces hommes ignorans & groſſiers; & il s'en trouveroit peu qui pouſſaſſent l'entêtement ou la mauvaiſe foi juſqu'à s'expoſer tout-à-la-fois & aux frais de Juſtice qu'on voudroit

leur épargner, & à la honte de voir la décision de ce Tribunal paternel confirmée par une Sentence des Juges ordinaires.

CHAPITRE XXXVI.

Portrait d'un bon Roi.

DIEU donne les Rois, les uns par indignation & avec colere, les autres par un sentiment de tendresse & de faveur : les uns par motif de punition, les autres pour récompense. Ceux-là sont les instrumens de sa vengeance, ceux-ci les Ministres de ses bontés... Provoquons-nous la colere du Ciel par nos désordres : nous risquons d'avoir un Roi funeste à l'Etat, un de ces Rois que Dieu brise dans sa fureur.... Un Achab qui s'empare injustement du bien de ses Sujets, un Salomon qui se laisse corrompre par les femmes, un Roboam qui ne mesure son ambition qu'à ses forces, un Jéroboam qui, par ses mauvais exemples, fait prévariquer toute sa Nation ; un Nabuchodonosor enfin, qui pousse son orgueil jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu même.

Si, au contraire, nous n'avons en vue que le bien de la Religion & le bonheur



e la Patrie, Dieu, dans ſa miſéricorde, ous donnera un Roi dont nous ſerons bligés de lui rendre grace.... un Roi qui pourra dire avec Job: *Si adverſùm me terra clamat, & cum ipſâ ſulci ejus deflent? ſi animam Agricolarum ejus afflixi:* Celui qui ſaura unir l'éclat de la majeſté avec l'humilité chrétienne, obéir à Dieu & à ſa conſcience en commandant aux autres, allier les Lois de la Politique avec les Lois de la Religion; qui, n'ayant qu'un même intérêt avec ſes Sujets, montrera encore plus d'amour pour eux qu'ils n'en ont eux-mêmes pour la Patrie; qui, toujours prêt à tempérer la rigueur de la Juſtice par la clémence, ne punira ni ne pardonnera qu'à propos; qui, ne ſe refuſant ni aux périls ni aux fatigues, fera la guerre & la conduira lui-même, ou, mieux encore, ſaura l'éviter, ſans avilir ſa dignité, ni commettre les droits de la Nation; qui ne ſe repoſera point ſur des Miniſtres indolens ou intéreſſés du gouvernement de ſes Etats, & qui, ne ſe refuſant à aucune ſorte de travail, ne comptera parmi ſes jours que ceux qu'il aura ſignalés pour le bien de ſon Royaume; qui, toujours grand dans l'une & l'autre fortune, montrera autant de modération dans les bons

ſuccès, que de fermeté dans les diſgraces; qui s'étudiera à devenir maître de ſoi-même, pour l'être plus ſûrement des autres; celui enfin qui aimera la vérité, qui déteſtera la flatterie, qui ſera en même temps & la terreur de ſes Ennemis & l'amour de ſes Peuples; & qui régnera plus par ſes bons exemples que par la force des Lois....

Un Prince qui n'a d'autre politique que celle dont je parle, ne ſauroit éprouver des malheurs. Sans les connoître, ſans ſonger même à les éviter, il les prévient autant par le bon uſage de ſon autorité, par l'ordre qu'il met dans la perception de ſes Finances, par ſon économie dans l'emploi de ſes revenus, par l'exacte diſcipline qu'il fait obſerver à ſes Troupes, que par les regles inaltérables qu'il fait ſuivre dans l'adminiſtration de la Juſtice, qui, en même temps qu'elle aſſure l'honneur, les biens & la vie de ſes Sujets, les tient tous ſous le joug des Lois, c'eſt-à-dire, ſous le joug de la Raiſon & de la Religion, d'où toutes les Lois ſont émanées....

Le Roi eſt le Chef du Corps politique; il doit travailler à ſa conſervation, le maintenir dans ſes droits, & chacun des membres qui le compoſent dans leur

liberté



liberté naturelle : il doit confondre les vices par la justice, mériter l'amour de ses Sujets par la clémence, & les animer par ses bons exemples à la pratique des vertus.

Mais comment un Souverain jouiroit-il de la satisfaction de régner par l'amour sur ses Peuples, s'il ne se l'étoit ménagée par un accès toujours libre & ouvert; par une affabilité qui, paroissant suspendre les droits de la Souveraineté, lui attire plus d'hommages; par une libéralité de discernement, & non de prévention ou de caprice; par des égards réfléchis pour les libertés & pour les préjugés même des Peuples; & par une sorte d'esprit de sagesse & de précaution qui apprend à dominer avec réserve, &, selon les occasions, à plier avec dignité.

Que de devoirs se trouvent renfermés dans ce peu de mots qui viennent d'échapper à ma plume! Si j'avois le temps de les parcourir en détail, je dirois qu'un Prince doit savoir allier la clémence à la justice, adoucir l'amertume des reproches par les expressions, distinguer un foible d'un vice, substituer la pitié à l'indignation, s'attacher plutôt à ramener qu'à punir ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire : &, comme le Ciel si souvent

irrité par toutes ſortes de crimes, avoir plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudres pour détruire.

Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ſes Peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter, & qui, dans ce deſſein, s'attache à ménager ſes finances avec économie, & les répand à propos ſans regret; qui ſe plaît à récompenſer le mérite, & qui, forcé quelquefois de refuſer, ſait du moins obliger dans ſes refus mêmes; qui, s'appliquant à raccourcir l'intervalle qui le ſépare du reſte des mortels, les éleve juſqu'à lui pour mieux entendre leurs plaintes, ou daigne deſcendre juſqu'à eux pour mieux connoître leurs beſoins; & qui enfin, par une autorité ſans orgueil, & par une bonté ſans foibleſſe, obtient ce que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger, un amour d'eſtime & de confiance qui, ne devant rien à la crainte, devient dans les cœurs où il s'eſt formé une eſpece de paſſion d'autant plus forte qu'elle eſt approuvée par la raiſon, animée par la reconnoiſſance, ſoutenue par l'intérêt, enflammée par le bien général de la Patrie.



CHAPITRE XXXVII.

Ce n'est ni aux Sciences ni aux Savans que l'on doit imputer la corruption des Mœurs, comme le prétend un Citoyen de Geneve.

LE discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre. Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le Public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même.

Sa façon de penser annonce un Cœur vertueux : sa maniere d'écrire décele un Esprit cultivé; mais, s'il réunit effectivement la Science à la Vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse; ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la Vertu la préférence sur la Science? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée? A-t-il préféré, au

contraire, la Science à la Vertu ? pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes ; & avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit, & faire briller son imagination? ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son discours ? ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux : en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

LES Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les Mœurs. La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue ; aussi ne m'arrêterai-je pas-à la prouver : je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur

offre à nos yeux le plus beau ſpectacle : il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance; diſſipant, par les efforts de ſa raiſon, les ténebres dans leſquelles la Nature l'avoit enveloppé; s'élevant, par l'eſprit, juſque dans les plus hautes ſpheres des régions céleſtes; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'Univers; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur, & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la Vérité, eſt honorable aux Sciences! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter!

La Nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même; elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ſes dons ſans les connoître! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs Mœurs. La belle Morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des Mœurs! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent

être la-suite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même est belle sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les Savans emploient leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards ? L'esprit, fait pour le parcourir, & qui acquiert, dans cet exercice si digne de son activité, plus de force & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passageres, ou à une stupide admiration ? Les Mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée ? Et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques des sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible. Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gou-

vernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions que nous le ſommes déjà par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger l'erreur de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les Mœurs que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences, pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais, qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſſant ; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'Artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages ? Le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend ? Le Médecin, pour découvrir

la nature des maladies & la propriété des remedes ? Le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des Lois & la diversité des devoirs ? Le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout Citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître ? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sureté, l'abondance ?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire à sa modestie : il prétend qu'on seroit plus vertueux si l'on étoit moins savant.

Ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et ſi, s'en abſtenir, parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite; c'eſt s'expoſer à ne l'être pas long-temps; c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion réveiller des paſſions endormies. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre : il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des Pays où, ſans Sciences, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt mieux connue, plus louée, plus haute-

ment enseignée. Sans examiner ici à la rigueur ces paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ses Compatriotes & d'humeur contre ses Contemporains; n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux coutumes, aux Lois, à toute autre cause qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les Mœurs en différens Pays & en différens temps? Rappeler sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? Et s'il fut des temps, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y vit-on pas d'autres désordres? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces Peuples dont on vante la stupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice?



font-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? Leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regle & qui ne connoît point de frein? Mais quand même, dans ces Contrées sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de Mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la Religion?

Tant de Grands Hommes qui l'ont défendue par leurs Ouvrages, cette Religion sainte, & qui l'ont fait admirer par leurs Mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? La Religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes Mœurs. Je dis plus; l'étude même de la Nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission, que toute Ame raisonnable sent être dus au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos

têtes, l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une Intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la Nature, le Physicien ne peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre & le Maître.

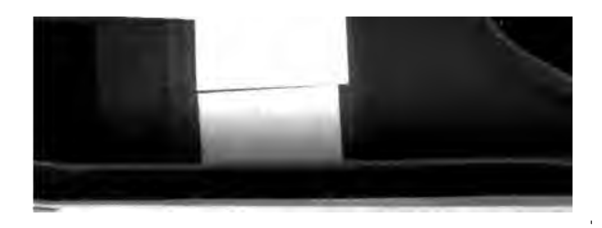
De ces réflexions, le vrai Philosophe, descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé, il se tourne naturellement vers son premier Principe & sa derniere fin : heureux si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !

L'AUTEUR anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de

l'érudition & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés : il remonte à la plus haute antiquité : il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches, pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion : il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts la décadence des Royaumes & des Empires : il impute aux Savans & aux Artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il oſe appeler en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des Mœurs, auroient dû rappeler à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la ſageſſe de leurs Lois ces grands Etats dont ils avoient poſé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence : ces Philoſophes, ces Sages qui, par leurs doctes Ecrits & leurs vertus morales, ont illuſtré leur Patrie & immortaliſé leur nom. Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre

d'Auteurs
qu'à ouvr
combien c
d'augustes
mortels ,
que les S
au bonheu
Empires ,
Non , c
du sein de
temps , la
aucun tem
nage ordi
n'ont ni l
grands bie
dans la m
& modér
retraite ,
travail , n
luptueuse
dités de
fruit des
partage d
que pour
oisifs qui
de leur in
L'effet
des Arts ,
politesse
qu'il lui p



l'hypocrisie : politesse, selon lui, qui sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime ? Quand effectivement cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre, pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société que le Vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai : L'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les Ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation ; on peut être poli, sans être dissimulé : on peut assurément être l'un & l'autre, sans être bien savant ; & plus communément encore, on peut être bien savant, sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des Livres, le peu d'envie de paroître dans

ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des Esprits accoutumés à penser; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le Savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues, & des usages les plus communs; bientôt, par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; &, tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les Mœurs; & c'est à ces défauts que plus d'un Savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des



rts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des mpires plus étendus, des conquêtes lus rapides, des Guerriers plus fameux. 'il avoit parlé moins en Orateur & plus n Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit lors plus de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violenes, & traînant à leur suite une troupe l'esclaves, alloient attaquer des Nations ranquilles, subjuguoient des Peuples qui gnoroient le métier de la guerre, assuettissoient des Pays où les Arts n'avoient levé aucune barriere à leurs subites xcursions. Leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des orrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages qu'ils rencontroient moins l'obstacles: aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles le leur fureur; nulle forme de Gouvernement, nulle Loi, nulle Police, nul ien ne retenoient & n'unissoient à eux es Peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignoance & de barbarie, ces siecles heureux où les Sciences ont répandu par-tout 'esprit d'ordre & de justice: on voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins éton-

nantes, mais plus héroïques
toires moins sanglantes, mais
rieuses; des conquêtes moins
mais plus assurées; des Guerri
violens, mais plus redoutés;
vaincre avec modération, tra
Vaincus avec humanité, l'honn
leur guide, la gloire leur récom
Cependant, dit l'Auteur, on rem
dans les combats une grande diffé
entre les Nations pauvres & qu'on ap
barbares, & les Peuples riches q
appelle policés. Il paroît bien que le
toyen de Geneve ne s'est jamais tro
à portée de remarquer de près ce qu
passe ordinairement dans les comba
Est-il surprenant que des Barbares
ménagent moins & s'exposent davan
tage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soien
vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils
survivent à leur défaite. Mais ce que
l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt
ce qu'un désespoir brutal inspire à ces
hommes sanguinaires, les sentimens, le
devoir l'excitent dans ces Ames géné-
reuses qui se dévouent à la Patrie, avec
cette différence que n'a pu observer
l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus
froide, plus réfléchie, plus modérée,
plus savamment conduite, est par-là



oujours plus sûre du succès.
enfin Socrate, le fameux Socrate,
même récrié contre les Sciences
temps.... Faut-il s'en étonner?
l indomptable des Stoïciens, la
efféminée des Epicuriens, les rai-
ns absurdes des Pyrrhoniens,
e la dispute, de vaines subtilités,
irs sans nombre, des vices mons-
nfectoient pour lors la Philoso-
déshonoroient les Philosophes.
l'abus des Sciences, non les
elles-mêmes, que condamnoit
homme; & nous le condamnons
i: mais l'abus qu'on fait d'une
ppose le bon usage qu'on en peut
e quoi n'abuse-t-on pas? Et
'un Auteur anonyme, par exem-
ir défendre une mauvaise cause,
sé une fois de la fécondité de son
: de la légéreté de sa plume,
t-il lui en interdire l'usage en
occasions, & pour d'autres sujets
nes de son génie? Pour corriger
s excès d'intempérance, faut-il
toutes les vignes? L'ivresse de
précipité quelques Savans dans
es égaremens, j'en conviens,
is. Par les discours de quelques-
ns les Ecrits de quelques autres,



les plus bizarre
les plus abſurd
les plus inſenſé
donne pas l'eſpr
à une curioſité
franchir les limi
même main qui
mer ?

C'eſt en vain
mugiſſent, ſe ſo
fureur ſur les cô
de ſe replier bie
rentrent dans le
laiſſent ſur les bo
qui s'évapore à l
mouvant qui fu
naturelle des va
quand, échauffé
gination dominar
à tout vent de



ɜs réprouvent; & le vrai Savant, e perd jamais de vue le flambeau de vélation, qui suit toujours le guide ible de l'Autorité légitime, procede sureté, marche avec confiance, :e à grands pas dans la carriere des ces, se rend utile à la Société, ho- sa Patrie, fournit sa course dans cence, & la termine avec gloire.

IAPITRE XXXVIII.

pondance (1) de la Famille Royale le France avec le Roi de Pologne.

:TTRES DE LOUIS XV.

ɪNSIEUR, mon Frere & Beau-Pere, ɜine me remit hier votre Lettre de ville du 17 de ce mois; & ce matin Architecte m'a présenté de votre le beau Recueil d'Estampes de la que vous faites construire à Nancy.

Nous avons cru faire plaisir au Lecteur, en insé- i quelques Pieces, où il retrouvera tout-à-la- cœur des Bourbon, & un modele respectable ndres sentimens qui devroient unir toutes les s.

Les tendres ſentimens (2) qui vous ont déterminé dans cette occaſion, me ſont ſi chers & ſi précieux, que je ne puis trop vous en témoigner ma reconnoiſ-ſance, ainſi que la tendreſſe infinie qu j'ai, que j'aurai toute la vie pour vous & avec laquelle je ſuis bien ſincére ment, bien véritablement, Monſieur mo Frere & Beau-Pere, de Votre Majeſté bon Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere Dans les premiers mouvemens de mo cœur, je me hâte de vous faire part d la joie que me cauſe la naiſſance du Prin dont la Dauphine ma fille vient d'acco cher. Cet heureux événement, qui aſſu le bonheur de mes Peuples, met comble à ma ſatisfaction; c'eſt une raiſc de plus pour vous le rendre intéreſſan & je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas moins ſenſible, par la connoiſſance q j'ai de vos ſentimens pour moi. Je l mérite, par la tendre amitié avec laquel je ſuis, Monſieur mon Frere & Beau-Per de Votre Majeſté, bon Frere & Gendr

LOUIS.

(2) Le Roi de Pologne fit élever une Statue Louis XV ſur cette Place.



MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere,
net, à qui je viens de donner une charge
Gentilhomme ordinaire, l'exerce pour
premiere fois, en vous portant la nou-
elle de l'heureux accouchement de ma
elle-fille & la naissance du Duc de Berry.
a joie est complete, en sentant que
ous la partagez avec moi, & pouvant
pérer que je ne tarderai pas d'avoir la
tisfaction de vous voir & de vous
surer de vive voix des tendres senti-
ens que j'ai pour Votre Majesté, &
rec lesquels je suis, Monsieur mon
ere & Beau-Pere, de Votre Majesté,
on Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, Je
ous suis bien obligé de m'avoir communi-
ué la Lettre que je vous renvoie ci-jointe.
ersonne n'est plus capable que vous
e savoir se servir de son contenu; ainsi
: m'en rapporte entiérement à ce que
ous ferez à cet égard; la guerre actuelle
'ayant aucun rapport avec le Prince qui
est adressé à vous. Votre marque de
onfiance m'est sensible au dernier point.
ermettez qu'en cette occasion je vous
enouvelle les assurances de la tendre &

constante amitié, avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, bon Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, La part que vous prenez à ce qui vient de m'arriver m'est infiniment sensible. C'est uniquement le Seigneur qui m'a secouru & soutenu. A un peu de foiblesse près, je suis entiérement rétabli. Le Marquis du Châtelet sera en état de vous faire un fidele détail ; mais il ne vous exprimera jamais assez l'amitié & la tendresse avec lesquelles je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, le bon Frere & Gendre,

LOUIS.

A Versailles, ce 12 Janvier 1757.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, Comptant faire tenir sur les Fonts-Baptismaux mes Petits-Enfans, je prie Votre Majesté de vouloir bien nommer le Comte de Provence, & de me charger de choisir quelqu'un pour la représenter dans cette cérémonie. Mon oubli à cet égard, lorsque je vous ai souhaité un bon voyage, me procure la satisfaction de vous assurer de



e nouveau de mes tendres sentimens pour vous.

Je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, le bon Frere & Gendre,

LOUIS.

Monsieur mon Frere & Beau-Pere; Personne ne peut mieux juger que Votre Majesté de l'excès de ma douleur. Je perds mon fils le Dauphin, après une maladie, dont les funestes accidens ne m'ont plus laissé d'espérance depuis quelque temps, & pendant laquelle ce Prince n'a cessé de donner les preuves les plus éclatantes de toutes les qualités qui peuvent rendre sa mémoire chere à Votre Majesté. Au milieu d'une famille désolée, occupé de sa douleur comme de la mienne propre, je suspends un instant le cours de mes larmes, pour en apprendre à Votre Majesté le triste sujet, & lui marquer jusqu'à quel point, dans toutes les circonstances de ma vie, je compte sur l'amitié tendre qu'Elle doit à celle avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, le bon Frere & Gendre,

LOUIS.

LETTRE DE LA REINE DE FRANCE (1).

JE ſuis dans la joie, cher Papa, de vous ſavoir en bonne ſanté : que le bon Dieu en ſoit loué. Je me ſuis acquittée tout de ſuite de vos ordres, & j'ai remis au Roi votre Mémoire : j'ai fait plus, j'ai envoyé chercher le Contrôleur-Général, qui m'a aſſuré qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans ce qu'on vous a rapporté : que l'on n'a point nommé à la Place, & qu'il n'y a que M. Micque qui l'aura, à moins que vous-même n'en vouluſſiez un autre. Il vous prie ſeulement, cher Papa, de faire attention à une choſe ; c'eſt qu'il prétend qu'il y a une convention entre vous & le Roi : que toutes les Places qui viennent à vaquer en Lorraine, c'eſt ſans doute vous qui en diſpoſez ; mais qu'il faut que vous ayez la bonté d'en faire écrire au Contrôleur-Général par M. de la Galaiſiere, avant de rendre vos diſpoſitions publiques. C'eſt à vous, cher Papa, de voir ſi cela eſt dans le Traité ; car ici je ne me fie à perſonne ; mais pour M. Micque, il m'a dit ce que je vous mande.

---

(1) Nous ſupprimons pluſieurs Lettres de cette Princeſſe, parce qu'elles ſont coupées par des phraſes Polonoiſes qui les rendroient inintelligibles au Lecteur.



M***, cher Papa, vous eſt bien attaché, ar il a grande impatience de ſe rendre uprès de vous. J'en ſerois bien autant, i le devoir ne m'attachoit ici.

Ma ſanté, cher Papa, eſt très-bonne... e temps s'étoit un peu radouci, mais il regelé des plus belles aujourd'hui.

Je ſuis, mon tout-cher Papa, *Ichin* de œur & d'ame à vous,

MARUCHNA.

LETTRES DU DAUPHIN PERE DU ROI.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je charge un Courrier qui, j'eſpere, ne vous ſera pas déſagréable, de remettre cette Lettre à Votre Majeſté, afin que la partie de la famille qu'Elle verra, ne lui faſſe pas oublier l'autre. Mais je vous avoue que ce n'eſt pas ſans jalouſie que je la vois ſur le point de jouir du plaiſir de vous voir, & de paſſer avec vous l'entre-deux ſaiſons.... Puiſqu'il faut que je ſois privé de cette ſatisfaction, j'eſſaie au moins de m'en conſoler, en m'entretenant de mes regrets, & en chargeant mes ſœurs de vous rendre fidellement tout ce que je penſe & ce que je ſens; & ſur-tout les ſentimens de

vive tendreſſe que vous me connoiſſez depuis que je ſuis au monde, & avec leſquels je ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Madame la Dauphine vient d'accoucher très-heureuſement d'un très-gros garçon. Je crois que cette nouvelle vous fait autant de plaiſir qu'à moi...

M. de Lomont, qui vous remettra cette Lettre, vous inſtruira des bontés que le Roi a pour lui, en faveur de ſon futur mariage avec Mademoiſelle de Rochechouart, qui eſt une fille de la plus grande naiſſance, mais ſans fortune. Si Votre Majeſté, pour y ſuppléer, vouloit bien avoir la bonté de lui continuer ſes appointemens, & de lui procurer une penſion de ſix mille livres, telle que celle qui vient d'être accordée au Vicomte de Chabot, ce feroit une grace qui uniroit deux grands Noms. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion, pour reparler encore au Roi du Marquis de Boufflers, en lui repréſentant le deſir que vous avez de l'obliger. Il m'a répondu qu'il paſſeroit immanquablement après le Comte de Grammont & le Marquis de Rochechouart.



e ne négligerai rien, je mettrai tout en œuvre pour achever au plutôt une chose qui peut vous plaire. J'ose me flatter que vous êtes bien convaincu que, si le devoir & la reconnoissance ne me l'ordonnoient pas, un sentiment plus libre, mais plus fort & plus vif, me feroit toujours courir au-devant de tout ce qui doit vous être agréable, dans l'espérance de vous prouver au moins une partie du profond respect & du sincere attachement qu'aura éternellement pour vous votre tendre & respectueux Petit-Fils.

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je suis au désespoir d'avoir tant tardé à vous remercier de vos bontés; mais j'attendois ici des réponses positives sur le Mariage. Dès que j'en aurai, je ne manquerai pas d'en rendre compte à Votre Majesté....

Les assurances qu'Elle me donne de la continuation de son amitié me flattent bien agréablement : j'en suis pénétré. Lisez donc aussi, je vous prie, dans mon cœur, pour y voir & mes sentimens, & les vœux que je forme pour vous à tous les instans de ma vie. Que la vôtre passe les bornes de la plus longue! Ainsi

s'accompliront les ſouhaits de celui qui ſera toute ſa vie, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils, LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, C'eſt avec une véritable peine que j'avoue à Votre Majeſté que les idées que j'avois ſur ce qu'Elle m'a demandé, n'étoient pas les mêmes que les ſiennes. Mais cette affaire eſt d'une trop grande conſéquence pour celui à qui je m'intéreſſe, pour que je ne vous expoſe pas avec confiance ſa ſituation: c'eſt le Comte de l'Orge, un de mes plus anciens Menins, qui, n'étant pas fort riche, manqueroit ſans cela un mariage très-convenable à ſa fille, avantage que je deſire beaucoup de lui procurer; avec cette condition, cependant, que, dès qu'il jouira d'un bienfait que le Roi lui a fait eſpérer, pour dans quelques années, il renoncera aux deux mille écus en faveur de qui vous jugerez à propos. Vous ſentez qu'il ne falloit rien moins qu'une néceſſité auſſi urgente, pour que je fiſſe cette repréſentation à Votre Majeſté. Je vous prie d'être bien fortement perſuadé de la tendreſſe vive & reſpectueuſe avec laquelle je ſuis votre bon Frere & reſpectueux Petit-Fils, LOUIS.



XI.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Les expressions me manquent pour témoigner à Votre Majesté la reconnoissance que j'ai de ses bontés, & sur-tout de cette maniere obligeante & flatteuse au-delà de ce qu'on peut dire, avec laquelle Elle a mis le sceau à la grace qu'Elle m'a accordée. Les termes dans lesquels vous vous exprimez à mon égard, me comblent de joie, mais ne sauroient augmenter mon attachement & ma tendresse.

Vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, & de vous dire tout naturellement ce que je pense au sujet de ce que vous me proposez : ce sera toujours autant par inclination que par devoir que je me ferai une loi d'aller au-devant des moindres choses qui pourront vous être agréables ; & un homme qui me viendra de votre main, me sera toujours infiniment cher. J'ai trois engagemens pour les premieres places de Menins : le Marquis de Boufflers est encore bien jeune ; c'est à vous à décider. Si vous m'ordonnez de passer outre, j'exposerai au Roi & vos ordres, & le desir que j'ai de vous plaire. J'attends votre réponse pour m'y conformer avec la plus grande

exactitude ; & je vous renouvelle, en finiſſant, les témoignages de ma vive reconnoiſſance, & du tendre & ſincere attachement qu'aura toute ſa vie pour vous votre très-reſpectueuſement affectionné Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Les choſes ſont enfin arrangées comme Votre Majeſté l'avoit ordonné : le Comte de l'Orge & le Marquis de Boufflers partageront le revenu du Gouvernement. Le Comte va marier ſa fille : il eſt pénétré de reconnoiſſance, & la mienne n'eſt certainement pas moins vive. Je profite avec bien de l'empreſſement de cette occaſion, pour vous renouveler les aſſurances des vœux que je fais & pour votre ſanté, & pour tout ce que vous pouvez deſirer. Que cette année que nous commençons ſoit ſuivie d'un auſſi grand nombre d'autres que je l'eſpere, & que tous les biens que vous faites le méritent. Je vous prie d'être bien perſuadé des ſentimens d'amitié avec leſquels je ſerai toute ma vie, de Votre Majeſté, le très-tendre & très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.



MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je me suis acquitté de vos ordres auprès du Roi, qui, à la premiere fois que je lui avois parlé, ne m'avoit ni accordé ni refusé; à la seconde, il m'a répondu que le Marquis de Boufflers auroit peut-être un jour le Régiment Dauphin; mais que pour à présent il ne l'auroit pas. Ce sont ses propres paroles, que je rends à Votre Majesté, bien affligé de n'avoir pu obtenir une grace que lui faisoit desirer les bontés qu'Elle a pour le Marquis de Boufflers, qui de son côté me paroît les mériter. Il n'est pas nécessaire de vous renouveler les assurances de la vive tendresse & du sincere attachement avec lesquels je serai toute ma vie, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, M. de Bassompierre m'a remis la Lettre que Votre Majesté m'a écrite. Graces au Ciel, la santé de Madame la Dauphine ne s'est point ressentie jusqu'à présent du chagrin qu'elle vient d'essuyer, & l'accident que j'en craignois le plus, une fausse couche,

n'aura, à ce que j'eſpere, pas lieu. Je profite du départ du Marquis de Boufflers pour le charger de cette Lettre. Je crois que vous ne le trouverez pas fort changé de ſa grande maladie; mais du moins le voilà hors d'inquiétude, & c'eſt ce qui m'engageoit à deſirer qu'il ſe fît inoculer...

Je ne puis m'empêcher de témoigner à Votre Majeſté combien je partage ſincérement la peine qu'Elle éprouvera à la réception de cette Lettre qui doit être ſuivie du départ de la Reine. Malgré cela, j'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais que je reſſente moi-même une grande joie de la revoir, après une abſence de près d'un mois. Toutes ſortes de ſentimens réveillent encore en moi la peine que j'ai éprouvée en me voyant privé cette année du plaiſir bien vif pour moi de vous voir. Mais j'eſpere que l'année prochaine votre ſanté ſera aſſez raffermie, pour que, ſans aucun riſque, vous puiſſiez faire le voyage. C'eſt alors que je me livrerai à la joie, ſans trouble. Elle ſera produite par la tendre & ſincere amitié avec laquelle je ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.



MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je ſuis infiniment ſenſible à la part que vous prenez à ma joie qui, je vous l'avoue, ne ſauroit être plus grande. Je me vois quatre garçons : tout ce que je ſouhaite à préſent, c'eſt que Dieu les conſerve, & qu'il les faſſe reſſembler à leur Biſaïeul ; ils n'auront pas beſoin d'autre recommandation pour être aimés & reſpectés, pour faire le bonheur du Pays qu'ils habiteront. Pardonnez-moi cette vérité, elle a échappé au ſentiment qui me pénetre, & à la tendre amitié avec laquelle je ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, La France reçoit tous les jours de nouvelles marques de l'affection que vous lui portez. Vous venez de lui en donner encore une bien ſenſible dans cette triſte circonſtance (1). Je ne puis exprimer à Votre Majeſté combien j'en ai été touché. Puiſſe tout le monde ſuivre

(1) Le Dauphin parle ici des généreux efforts que fit le Roi de Pologne en 1759, pour le ſoulagement de la miſere publique, tant en France qu'en Lorraine.

en tout vos exemples & vos leçons; c'eſt le ſouhait le plus avantageux qu'on puiſſe former pour l'humanité : pour moi, en particulier, vous ſavez ce que j'en penſe, & combien ſont vifs & ſinceres les ſentimens d'amitié & de tendreſſe avec leſquels je ſerai toute ma vie, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Me voici enfin arrivé au terme où il faut que je m'occupe ſérieuſement de l'éducation de mes enfans. J'ai toujours ſenti l'importance de ce devoir; mais je m'en ſens comme accablé depuis que le Roi m'a laiſſé maître abſolu à cet égard. La ſeule idée qui me ſoulage, c'eſt de ſonger que mes enfans ſont auſſi les vôtres. Vous avez élevé la Reine, je fais gloire d'être moi-même votre Eleve, par tous les ſages conſeils que vous m'avez donnés, & les grands exemples que vous m'avez mis ſous les yeux; mais votre tâche, permettez-moi de vous le dire, n'eſt point encore remplie; &, comme Patriarche de la famille, vous vous devez auſſi à vos arriere-petits-enfans. Le nombre en eſt déjà grand, & pourroit bien augmenter encore; c'eſt ce qui me feroit

;arder comme indiſpenſable que vous
ıſſiez vous fixer auprès de nous. Savez-
ıus bien que je commence à me per-
ıder que Madame la Dauphine ne ſera
int gâte-enfans comme le ſont les
ıtes & les grand'meres ; elle pourra
:me vous être de quelque reſſource au-
:s de vos Eleves : elle les inſtruira de la
ligion, tandis que vous leur appren-
:z le Catéchiſme de l'amour des Peu-
:s. Ma tâche ſe bornera à exiger d'eux
docilité à vos leçons. Mais, en atten-
ıt votre arrivée, je vous prie, je vous
njure de me communiquer tous vos
:rets d'éducation, afin que nous vous
:parions les Sujets. N'oubliez rien, ne
: cachez rien, ſuppoſez-moi auſſi neuf
e mes enfans ; répétez-moi ce que
us croyez que je fais & que je pour-
s bien ignorer, comme j'aime à vous
ıéter, ce dont je ſuis ſûr que vous ne
ıtez pas, que je ſuis, avec plus de
ıdreſſe & de cordialité que perſonne,
Votre Majeſté, le très-reſpectueux
tit-Fils.

LOUIS.

[ONSIEUR mon Frere & très-cher
and-Pere, Nouvelle occaſion de vous
noigner ma vive reconnoiſſance : vos

bontés pour Christine (1). Elle les sent elle-même comme elle le doit; & s'il ne m'est pas possible de vous exprimer les sentimens de son cœur, vous savez du moins à quoi vous en tenir depuis long-temps pour ce qui me regarde; & je ne vous le répéterois pas, si je ne trouvois de la satisfaction à vous dire combien tendrement je vous aime, combien je forme de vœux pour vous, & avec quelle sincérité & quels sentimens inviolables je serai toute ma vie, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils.

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, C'est avec bien de la satisfaction que je vous accorde une Sous-Lieutenance réformée (2), en attendant qu'il en vaque une en pied. Le Régiment est en garnison à Thionville. Je vous prierois, ce qui ne vous détournera pas beaucoup, de me l'amener ici l'année prochaine, afin que je vous y reçoive vous-même. Mais savez-vous bien, avec

(1) La Princesse Christine de Saxe, sœur de la Dauphine, Abbesse de Rémiremont.

(2) Le Roi de Pologne avoit demandé, en plaisantant, de l'emploi au Dauphin dans son Régiment.



oute votre bonne humeur, que je ne
prétends point du tout plaisanter, & que
e regret de ne pouvoir partager avec la
Reine le plaisir de vous embrasser, ne
ne donne nulle envie de rire. Non, je
ne puis exprimer à Votre Majesté toute
a vivacité de mon regret ; & tout ce
qui me console, c'est la certitude où je
uis du bon état de votre santé : la mienne
est tout-à-fait rétablie. Je suis sans fievre
depuis trois jours, & j'ai été purgé ce
matin pour la derniere fois. Il ne me
manque plus qu'un peu de forces, qui
seront bientôt recouvrées. Je vous renouvelle encore mes regrets, qui partent
de la plus tendre amitié, avec laquelle je
serai toute ma vie, de Votre Majesté, le
très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher
Grand-Pere, La Reine veut que je vous
donne moi-même des nouvelles de ma
santé, à laquelle vous voulez bien vous
intéresser. Elle est de beaucoup meilleure :
ma toux est diminuée, quoiqu'elle subsiste encore ; mes forces sont augmentées
sensiblement depuis que je suis ici (1),

(1) A Fontainebleau. Cette Lettre, en date du 16 Octobre 1765, est la derniere que le Roi de Pologne reçut de son petit-fils.

& mon sommeil, quoique interrompu, est très-bon. Le lait d'ânesse me fait fort bien, & commence même à m'engraisser. Je voudrois bien que vous pussiez en juger par vous-même ; ne connoissant pas de plus grande satisfaction que celle de pouvoir vous assurer de vive voix de la tendre amitié avec laquelle je suis, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils,

LOUIS.

LETTRE DU DUC DE BOURGOGNE, FRERE DU ROI.

MON très-cher Grand-Papa, J'ai voulu certifier moi-même à Votre Majesté la vérité de ce que le Sieur Lieutaud, mon Médecin, marque de mon état. Je suis très-reconnoissant de l'intérêt que vous prenez à ma santé; & vous avez bien raison, parce que je vous aime de tout mon cœur. Je souhaite à Votre Majesté une vie aussi longue qu'elle est glorieuse. Je lui écris au bas du Mémoire, pour lui éviter la peine de me répondre.

LE DUC DE BOURGOGNE.



LETTRES DU DUC DE BERRY.

MON cher Papa, je vous ſouhaite une bonne année. Je n'ai pu écrire plutôt à Votre Majeſté, parce que j'ai été malade. Mon frere me prie de vous dire mille choſes bien tendres de ſa part, il ne peut le faire lui-même : il eſt tombé malade en même temps que moi, & il a encore la fievre. J'attends avec bien de l'impatience le moment où j'aurai l'honneur & le plaiſir d'embraſſer Votre Majeſté, que j'aime de tout mon cœur. Je la remercie bien des beaux Livres qu'Elle a eu la bonté de nous envoyer, ils nous ont bien amuſés.

LOUIS-AUGUSTE.

J'AIME mon cher Grand-Papa de tout mon cœur. J'ai bien de l'impatience de le revoir, & de lui dire tous les vœux que je fais pour lui tous les jours, & que je renouvelle au commencement de cette année de bien bon cœur. Vous êtes les délices du genre-humain, mon cher Grand-Papa ; comment n'aurois-je pas pour Votre Majeſté le plus tendre attachement ?

LOUIS-AUGUSTE.

LETTRES DU COMTE DE PROVENCE.

JE prie Dieu tous les jours, mon cher Grand-Papa, pour la conſervation de Votre Majeſté. Je renouvelle mes vœux pour Elle au commencement de cette année. J'ai été bien fâché quand vous êtes parti : que j'aurai de joie lorſque je vous reverrai, & que je vous dirai que je vous aime & que je ſuis attaché à Votre Majeſté de tout mon cœur !

LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

MON très-cher Grand-Papa, Je partage de tout mon cœur la joie que Votre Majeſté reſſent d'avoir auprès d'Elle Maman Reine. Cependant je ſuis bien fâché d'en être ſi long-temps éloigné; j'aurois bien deſiré de la ſuivre, & de vous embraſſer avec toute la tendreſſe & l'inviolable attachement dont je ſuis rempli pour Votre Majeſté.

LOUIS-STANISLAS-XAVIER.



ETTRE de Monseigneur Comte d'Artois.

/ION très-cher Grand-Papa, Je ſuis vi d'apprendre que Votre Majeſté ſe ›rte à merveille.... Quand aurai-je le aiſir de vous revoir ? On dit que je is bien plus raiſonnable que l'année .ſſée. Je ſuis tendrement attaché, mon .er Grand-Papa, à Votre Majeſté.

CHARLES-PHILIPPE.

ETTRES des Dames de France.

Ai été pénétrée, mon cher Papa, & uchée juſqu'au fond de l'ame, & de la :ttre que vous m'avez écrite, & du ɔurrier que vous avez eu la bonté de 'envoyer : il m'eſt impoſſible de vous exprimer toute ma reconnoiſſance. n'ai pas trouvé le lieu de Plombieres ſſi exécrable qu'on me l'avoit dit ; il ſt cependant bien honnêtement. Mais ſens qu'il me plaît, par la proximité ı je me trouve de vous, & l'eſpérance ı je ſuis de vous joindre bientôt. Les ›rrains ne ſont pas aſſurément plus ntens de moi que je le ſuis d'eux.

Ce n'eſt pas la faute de M. de Fontenay s'il arrive un peu tard, mais la mienne. Je n'ai pu écrire plutôt, parce que j'ai commencé ce matin à prendre les eaux, qui n'ont aucun mauvais goût. Adieu, mon cher Papa, il n'eſt pas poſſible de vous aimer plus tendrement que je fais.

MARIE-ADÉLAÏDE.

JE me flatte, mon cher Papa, que vous rendez trop de juſtice à ma tendreſſe pour n'être pas perſuadé de l'envie que je porte à mes ſœurs du bonheur qu'elles vont avoir. J'eſpere au moins qu'elles ſeront de fidelles interpretes de tous mes regrets; & qu'en vous offrant mon tendre & profond reſpect, elles m'obtiendront de vous, mon cher Papa, la continuation de vos bontés, qui ſont tout mon bonheur.

LOUISE-MARIE.

LA Reine a bien voulu, mon cher Papa, ſe charger de cette Lettre. Je m'eſtimerois bienheureuſe, ſi elle vous exprimoit auſſi tout le deſir que j'aurois de l'accompagner. Jamais on n'a tant regretté de n'avoir pas quelque rhumatiſme qui, en me conduiſant aux Bains de Plombieres, me procureroit le bonheur de vous faire

ma cour, & de mettre à vos pieds, mon cher Papa, les sentimens d'un cœur rempli pour vous de la tendresse la plus vive & du respect le plus profond.

LOUISE-MARIE.

CHAPITRE XXXIX.

L'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & justifier tous ses défauts, devient le fléau de presque toutes les Sociétés. Les seules qui soient vraiment aimables, sont celles que forment des hommes vertueux & modestes.

IL est certain que l'homme est fait pour la Société ; mais il n'est pas également certain que la Société fasse toujours le bonheur de l'homme. On veut y trouver tout-à-la-fois de l'esprit, du goût, de la vivacité, de la complaisance, de la politesse ; & rien n'est plus difficile à assortir. La plupart de ces qualités s'excluent les unes les autres.

Il y a des gens d'esprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'esprit, des personnes vives sans goût, des complaisans sans vivacité, des gens

polis ſans ſentiment & ſans ame. D'ordinaire, les gens d'eſprit ſont vains & tranchans; les gens de goût, vétilleux; les gens vifs, inconſidérés; les Complaiſans, trop circonſpects & trop timides; les gens polis, trop cérémonieux.

De là vient auſſi qu'il n'y a de Sociétés agréables que celles où ſe trouvent les mêmes penchans, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des ſentimens, des caracteres qui ſe rapprochent, des talens à-peu-près ſemblables, & dont aucun ne s'annonce pour ſe faire remarquer. Je ne dis pas néanmoins qu'elles n'exigent de la variété, ſouvent même des contraſtes. Le plus grand agrément de la Nature eſt dans la diverſité, & celui des Sociétés, dans l'oppoſition des ſentimens & des idées; mais cette oppoſition doit être plutôt un épanchement d'amitié, qu'un combat de ſavoir & de raiſon: elle doit ſe montrer, pour ainſi dire, ſans paroître avouée, devenir un nouveau moyen de plaire, & reſſerrer les cœurs au lieu de les déſunir.

La plus douce des Sociétés devroit être celle du Mariage, auquel la Religion même imprime ſon caractere, pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux; rien cependant n'eſt plus ordinaire



ue de voir des personnes qui ne pouvoient vivre sans s'unir, se négliger, oublier, se haïr dès que leur union est ormée.

Ce changement mutuel, on l'attribue la diversité des caracteres, qui, n'étant oint faits l'un pour l'autre, ne peuvent ue se contrarier; mais, souvent, les aracteres sont moins opposés qu'on ne ense, ou, pour mieux dire, les hommes : les femmes d'à présent n'ont point de aractere propre: on les a tous à la fois, our en changer au besoin. Des Ames oides & légeres ne tiennent à rien. Une aison du dégoût qui survient dans les lariages, & sans doute la plus vraisemlable de toutes, c'est le débordement es Mœurs de ce siecle, où le grand air st d'être vicieux sans pudeur; où les poux, de part & d'autre, également orrompus, ne cherchent pas même à se éguiser mutuellement leurs travers & eurs vices; où, malgré leurs engagemens, les cœurs s'échangent & se perent chacun à leur gré; où les hommes ne estiment plus déshonorés par les foiblesses des femmes, ni les femmes par es intrigues qu'elles appellent des arranemens.

Peu s'en faut que l'union, qui est si

rare dans les Mariages, ne le soit autant dans les familles. On se trompe, à mon avis, quand on croit que le sang doit y former une convenance d'affections, une conformité d'humeur, une secrete sympathie. L'expérience nous fait connoître que l'amour des peres pour leurs enfans, & des enfans pour leurs peres, ne vient, dans les premiers, que du plaisir de voir, en quelque sorte, reproduire & prolonger leur être, & d'en dérober une partie à la mort; & que, dans les seconds, ce n'est qu'un sentiment de reconnoissance pour ceux à qui ils sont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la constitution primitive d'une ame, dirigée par l'éducation à recevoir avec tendresse des attentions & des caresses prodiguées avec bonté. Le sang ne fait surement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la discorde de s'y introduire. On n'y éprouve que trop souvent l'aversion & l'inimitié qui devroient en être bannies: elles y sont même d'ordinaire beaucoup plus fortes qu'entre les personnes que le sang n'a point unies.

Il est néanmoins des peres que la vue de leurs enfans contriste au lieu de les flatter: ils les regardent comme des successeurs à qui ils doivent bientôt abandonner leurs



ſiens & leurs places, & qui ne ceſſent de les pouſſer devant eux juſqu'à ce qu'ils les aient vu diſparoître. Diſons auſſi qu'il eſt des enfans impatiens de ſurvivre à leurs peres, & qui, dans ce deſſein, voudroient pouvoir hâter la fin de leurs jours. Ces triſtes ſentimens ne marquent pas dans le ſang autant de pouvoir que quelques perſonnes ſe l'imaginent; & ſi ce qu'elles penſent étoit vrai, il n'eſt point d'enfans qui ne duſſent avoir les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que ceux dont ils ont reçu la naiſſance. Rien cependant n'eſt quelquefois, & preſque toujours, ſi différent que des freres; il n'en faut pas d'autre preuve que l'averſion qu'ils ont les uns pour les autres, lorſque, dévorés d'une ſecrete envie, ils ſe diſputent avec chaleur les avantages de la fortune, & ſouvent ceux dont la Nature les a inégalement partagés.

Je rappelle à ma mémoire ces Aſſemblées générales d'une Nation, où l'on ſe donne mutuellement le nom de Freres, & où regne en effet la plus parfaite égalité : on diroit chacun de ſes Membres occupé du bonheur & de la gloire de la Patrie ; ils paroiſſent tous animés du même eſprit. Qu'y voit-on cependant? L'intérêt particulier y fait perdre l'atta-

chement au bien public ; les factions s'y répandent, la fureur s'y mêle, & le ſang du Citoyen riſque ſouvent d'y être verſé par le Concitoyen même.

Par-tout où les hommes s'aſſemblent, la diſcorde les ſuit & s'aſſied au milieu d'eux. On la rencontre, plus ou moins voilée, juſque dans ces compagnies du grand monde, que forment le déſœuvrement & l'ennui, & où l'on ſe pique de plus d'honnêteté, de complaiſance & de politeſſe. Je n'ignore point que le bon ſens y reſpire à peine, que des riens en ſont l'ame, & que rien ne reſſemble mieux aux feuilles de l'antre de la Sibylle, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles du jour dont on s'y occupe, & qui ſont oubliées le lendemain. Je ſais que ce qu'on y diſtingue le plus, c'eſt le ramage étincelant d'une eſpece d'Êtres frivoles, qui ne ſeroient plus rien s'ils ceſſoient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laiſſent pas de paroître le centre de l'urbanité & du ſavoir-vivre; mais peut-on ſe perſuader que la déſunion n'y regne pas auſſi? Les ſentimens qu'on y étale ſont-ils toujours ce qu'ils devroient être, la voix de la Nature, l'expreſſion & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les



ces les plus ſimples & l'accueil le plus
venant ? La médiſance n'y trouve-
lle jamais d'accès ? & les haines, les
tures, les diviſions ne ſont-elles pas
ſuite inévitable & de la médiſance
prétend ravir l'honneur, & de l'or-
il qui veut ſurpaſſer le mérite ?
I eſt vrai que, dans ces cercles, qu'on
me ſi épurés de tout vice, on trouve
caſion de contracter des amitiés ſou-
it auſſi utiles qu'honorables ; mais ces
tiés tiennent du terroir où elles ſe
nent. Elles ne ſont qu'un commerce
térêt & d'amour-propre, un échange
plaiſirs, & non de ſentimens. Auſſi
cigent-elles qu'un dehors de complai-
e, & l'art d'approuver dans les
es l'indécence des Mœurs, & de ne
offrir qu'une vertu ſouple & trai-
e.
Dans des Sociétés où les femmes don-
t le ton, & veulent régner avec
ire, il eſt bien plus aiſé de concevoir
'amour que de l'amitié. Croyons-en
périence de tant de ſiecles ; l'amour,
t on a toujours vainement eſſayé de
une vertu, n'eſt qu'un foible, un
e, une fievre de la raiſon, une paſ-
, & de toutes les paſſions celle qui
e plus de ravages dans la Société.

Pénétrons dans ces asiles sacrés, où les gens du monde s'imaginent qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquille paix. Il est vrai qu'on ne devroit y être occupé que d'un seul objet, la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qu'y voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'Humanité par des défauts & des foiblesses, dont l'imagination n'est pas moins vive, pour ne se promener qu'à l'ombre & loin des objets; dont le cœur s'ouvre difficilement à l'amitié, & très-aisément à la jalousie, à la censure, à la haine.... N'entrons pas dans un plus grand détail d'un Corps dont l'ensemble mérite des égards. Le fond des mers ne laisse pas d'être calme & tranquille, quoique les vents qui en soulevent les flots, semblent les bouleverser jusque dans leurs abymes.

A considérer les hommes en général, doit-on être surpris qu'aucun d'eux, n'étant d'accord avec lui-même, à cause de la variation de ses goûts, de l'inconstance de son humeur, de l'instabilité de ses pensées, & tous ensemble formant des caracteres différens, les Sociétés ne soient point montées au ton du sentiment

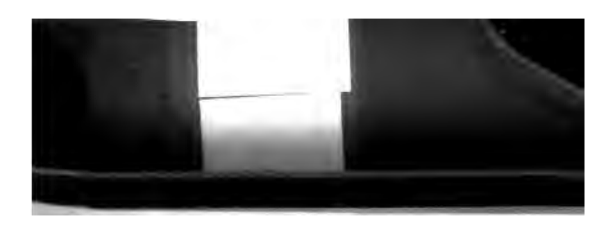
& de la raiſon, réglées par l'amitié, ſoutenues par la confiance; & qu'au contraire, toujours ſujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes paſſions, elles reſſemblent à ces météores, qui, pouſſés au haſard dans le vague des airs, ſont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

L'homme eſt pourtant de ſa nature le ſeul animal ſociable. Ne le fût-il point par inſtinct, ſes beſoins le forceroient de l'être. Livré à lui ſeul, il ſeroit à la vérité ſans concurrent, mais ſans ſecours; & tout l'Univers ſeroit perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reſte des hommes, & par une eſpece de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui eſt quelquefois le même, de celle du plus adroit. L'ame ne peut vivre, ſi elle n'eſt continuellement agitée; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amuſent, la diſſipent. Seule, vis-à-vis de ſes propres idées, elle s'attriſte, elle ſe relâche, elle s'obſcurcit, elle ne ſait point ſi elle ne rêve pas plus qu'elle ne penſe.

Il eſt certain que des beſoins réciproques ont formé les Sociétés, & que rien

n'en détruit tant l'agrément & les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux, l'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le ſatisfaire.

Je ne connois qu'une ſorte de gens qui rendent les Sociétés aimables ; ce ſont ces hommes vertueux, dont l'humeur eſt douce, le cœur bienfaiſant ; dont la bouche exprime la franchiſe, & une phyſionomie ſans art le ſentiment & la candeur : qui, ſeveres ſans miſanthropie, complaiſans ſans baſſeſſe, vifs ſans emportement, cherchent moins à briller par leur eſprit, qu'à développer dans les autres, comme par un ſouffle léger, celui qu'ils y ſoupçonnent caché dans de foibles étincelles ; qui ne louent ni ne blâment jamais par prévention ou par caprice ; qui ne parlent point par la ſeule envie de parler ; qui ornent de toutes les graces de la modeſtie les avis que leur arrache la confiance ou l'équité ; qui, d'un ton tranquille & ſans prétention, répriment le babil dangereux de ces prétendus Beaux-Eſprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir juſqu'aux graces mêmes qui accompagnent leurs diſcours ; & qui enfin ne ſupportent les Méchans



ie dans l'espérance de les rendre meilleurs. Leur haute vertu les rend inaccessibles à la contagion : ainsi le Soleil éclaire n marais impur, sans souiller ses rayons. ouvent leur exemple suffit pour arrêter a perversion des Mœurs.

CHAPITRE XL.

Ceux qui se livrent à la fougue de leurs desirs sont de vraies pestes dans un Etat ; & le bonheur qu'ils poursuivent en vain, n'est que pour le Sage qui sait modérer & rectifier ses goûts.

Le desir est un mouvement de l'ame, qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime ; qui montre sa grandeur ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Comme il ne nous est pas possible de vivre sans desirs, il ne nous reste qu'à les régler ; &, pour cela, d'en connoître la source, pour étouffer, dès leur naissance, tous ceux qui pourroient nuire à notre bonheur.

Il est des desirs qui viennent de nos penchans naturels, & qui different dans

chaque homme ſelon la différence des penchans qui ſont nés avec eux. Il en eſt qui viennent des ſentimens, ou pour mieux dire, des paſſions du cœur. Ceux-ci, ſuſcités d'ordinaire par les circonſtances de l'âge, des lieux, des affaires, varient & ne durent qu'un temps; tandis que les premiers, fondés dans le caractere particulier de chaque homme, ſubſiſtent d'ordinaire autant que le caractere, qui ne change preſque jamais. Il eſt enfin des deſirs plus communs, plus ordinaires, dans leſquels on reconnoît plus de ſaillies que de ſuite, quelquefois plus de chimeres que de vues. Ces deſirs viennent de l'eſprit, qui, ne pouvant ignorer l'eſtime qu'on fait des talens, veut s'attribuer ceux qu'il n'a pas.

De tous les deſirs, les plus dangereux ſont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent. Combien n'eſt pas funeſte le deſir des richeſſes dans un Avare ! Combien la paſſion des plaiſirs dans le Voluptueux ! Combien le deſir des honneurs dans une ame ambitieuſe. Le premier eſt-il à l'abri d'aucune ſorte d'injuſtice, dès qu'il y apperçoit un moyen de s'enrichir ? Quelle eſt la concuſſion qui l'étonne ? quelle eſt la voix ſi touchante du Malheureux qu'il fait, qui



pourra l'attendrir? L'avare mine les fortunes des autres, pour les engloutir; &, presque aussi à plaindre que ceux qu'il appauvrit, il profite aussi peu des ruines qu'il fait, qu'un immense souterrain de celles qui s'y précipitent.

Le Voluptueux n'est pas moins funeste à la Société. Je parle ici de ces hommes si communs à présent, qui, n'ayant nuls principes, vicieux par air & débauchés par oisiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaisir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des besoins d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces sortes de gens sont, dans l'Humanité, d'aussi grands fléaux que les Avares par leurs rapines. Ce sont eux qui pervertissent les Mœurs & détruisent les Etats par des préjugés pires que les vices qu'ils y répandent. C'est à eux qu'on doit cette Philosophie licencieuse, qui, voulant paroître avoir la raison pour appui, est comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe en l'embrassant : c'est à eux qu'on doit cette politesse de manege, qui, trop connue aujourd'hui, semble avertir de se méfier d'elle : c'est à eux qu'on doit ce goût de luxe, qui n'a déjà presque plus de bornes que l'impuissance de

N v

croître ; cet eſprit de frivolité qui eſſaie tout, & ne s'attache à rien ; qui ne fait que voltiger ſur la ſuperficie des objets, qui met de l'importance aux petites choſes, & traite ſans attention les plus eſſentielles ; qui n'aime que ce qui l'amuſe, & qui n'aime plus rien dès qu'il en jouit : c'eſt à eux enfin que l'on doit ce rétréciſſement, cette petiteſſe, cet aviliſſement des ames d'à préſent, qui, accablées du poids de leur exiſtence, ſe fuient, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, & n'oſent ſe chercher dans le vide des jours qu'elles perdent.

Ce que je dis des deſirs du Voluptueux & de l'Avare, on peut le dire également des deſirs de l'Ambitieux. Que de feintes, que de trahiſons, que d'injuſtices celui-ci n'emploie-t-il pas pour parvenir ? Trouve-t-il ſur ſes pas des concurrens, il les écarte ; des protégés, il en médit ; des parens même, il les écraſe ? Plus il ſe ſent de défauts, plus il eſt ingénieux à relever ceux de ſes Emules. Il voit devant lui une foule d'Heureux ſans talens, il croit pouvoir s'avancer, comme eux, ſans mérite. Il s'avance en effet ; mais dans les poſtes qu'il obtient, porte-t-il une ame noble, un cœur ſage, un eſprit éclairé ? Il n'a voulu qu'attirer ſur lui les

regards des autres hommes ; & , dans le temps qu'il devroit être l'œil ou le bras du Souverain, il ne sait que se donner en spectacle, & faire un orgueilleux étalage du pouvoir & de l'indépendance dont il jouit. Cependant l'Etat chancelle, il dépérit ; & ses malheurs, dont un Peuple étonné cherche vainement la cause, viennent uniquement de la folle ambition d'un homme.

Combien d'autres penchans naturels pourrois-je rappeler, qui enfantent des desirs aussi préjudiciables à l'Humanité Mais autant qu'il est dangereux de suivre ces émotions qui nous entraînent, autant seroit-il avantageux de ne s'y pas livrer. Il n'en est point qui n'obéissent dans les commencemens, mais les plus foibles commandent dans la suite ; aussi sont-elles plus aisées à vaincre dans leur naissance, qu'à contenter dans leurs moindres progrès. Jamais desir ne fut pleinement accompli ; l'un est toujours le germe d'un autre. Un nouveau desir remplace dans l'instant celui qui s'éteint, & ne s'éteint lui-même à son tour que pour faire place à mille autres, qui, à force d'agiter notre ame, épuisent ses forces, & après l'avoir poussée d'écueils en écueils, la ramenent, sans plaisir & sans succès, au

même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie.

Que j'eſtime heureux ces naturels doux & paiſibles, qui, éclairés d'ailleurs par la réflexion & les connoiſſances, n'ont que des deſirs conformes à la Raiſon ! Loin d'écouter les prétentions de l'orgueil, les ſuggeſtions de l'envie, les cajoleries de la volupté, ils ne ſentent que le beſoin le plus vif de l'ame : celui de la vertu. Ils éprouvent tous les jours que rien ne manque au bien-être phyſique de l'homme ; mais ils ſavent auſſi que ſi l'homme extérieur eſt déjà pourvu, & n'a plus rien à deſirer des commodités qui lui ſont propres, il n'en eſt pas de même de l'homme intérieur, à l'égard des vertus & des ſentimens qui lui ſont néceſſaires. Depuis le temps qu'on travaille à l'ébaucher, on n'a fait encore qu'appercevoir ſes travers, ſes égaremens, ſes foibleſſes ; &, pour le ſavoir malheureux, l'a-t-on rendu plus ſage ? Quelles lumieres nous ont donc laiſſé les Platon, les Socrate, les Zénon, les Epictete ? Quoique l'ancienne Philoſophie eût, pour ſe mouvoir, une ſphere plus libre & plus vaſte, & que ſon activité fût moins contrainte qu'elle ne le ſeroit aujourd'hui ſous le joug d'une

Religion qui borne ſes vues en les éclairant, elle n'a jeté néanmoins ſur les devoirs de l'homme qu'une lumiere fauſſe; & elle a cru pouvoir ſoumettre à l'exactitude du raiſonnement les ſaillies d'une ame noble & généreuſe, qui, du fond de ſa miſere, ne laiſſe pas de ſentir ſa force & ſa dignité.

Les Savans de nos jours s'eſtiment plus éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une ſeconde fois à toute la Nature : *Que la lumiere ſe faſſe.* Mais ces Génies hardis qui oſent méditer ſur le ſyſtême du meilleur des Mondes, qui ſe plaiſent à s'enfoncer dans les profondeurs de la Géométrie, & à meſurer dans la vaſte étendue des Cieux les grandeurs les plus éloignées, ont-ils ſu démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur & de petiteſſe qui l'éleve & l'abaiſſe tour-à-tour? Et, plus touchés des germes d'honnêteté que la Nature y a ſemés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci & fécondé les autres? Je le répete donc avec plaiſir : Heureux ces caracteres modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout ſans paſſion, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes, &, maîtres de leurs deſirs, ſavent ſe rendre

contens à peu de frais ! Tout ce qu'ils
à craindre, c'est que n'ayant que
desirs honnêtes, ils n'en supposent
pareils dans tous les hommes, & ne
prêtent quelquefois à des desirs injustes,
dont ils ne peuvent prévoir les effets
Sujets par trop de confiance à des pré
ventions, ils peuvent devenir coupables
sans être criminels : il n'est qu'une long
expérience qui puisse les endurcir a
passions des Méchans ; & , sans leur ri
ôter de leur innocente sensibilité, le
apprendre à ne rechercher leur bonh
que dans les attraits de la Vertu qu
aiment.

Il n'est presque point d'homme qui
soit content de lui-même ; mais par
événement des plus singuliers, il n'en
presque point aussi qui soit content
son état & de sa fortune. Dans le bonh
le plus parfait on en cherche *toujours*
autre ; & l'espérance de ce bonheu
toute incertaine qu'elle est, rend mo
sensible, & corrompt même tout c
que l'on possede : ainsi une idée,
n'est rien, anéantit un bien réel, & n
en prive autant que s'il n'existoit r
plus que celui où l'on aspire.

Comme il y a dans plusieurs Scien
une chimere où les plus habiles veul

›arvenir, il en eſt une auſſi dans toutes es conditions de la vie. Quelle eſt donc :ette chimere ? Je l'ai déjà dit : c'eſt ordi- ıairement ce qui plaît, preſque jamais :e qui eſt le plus utile. Tout ce que la Nature exige eſt aiſé ; il ne s'agit que de ·égler ſes déſirs ſur ſes beſoins & ſes facultés. Quiconque veut forcer la Na- :ure, l'irrite & doit ſouffrir néceſſaire- nent de la gêne où il la met. On ne la :ourmente point impunément ; ce n'eſt jue dans la proportion de nos vues & le nos projets avec les ſiens, que nous ›ouvons vivre tranquilles. Le grand art eſt le ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle ſouhaite, & de nous repoſer ſur elle de :out ce qu'il nous faut. Alors on ne veut jue ce que l'on peut, & l'on fait conſé- juemment tout ce qui plaît. Ingrats & ıveugles que nous ſommes ! nous accu- ſons la Nature de tout ce qui nous donne le l'inquiétude & du chagrin ; & nous ne voyons point que nos chagrins & nos nquiétudes ne viennent que de ce que ıous refuſons de l'écouter !

Si chaque mortel ſavoit reſter à ſa place, il n'en eſt point qui ne fût heu- reux ; mais perſonne n'eſt content de celle qui lui eſt échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui

devoient y être assortis. On s'en f
que l'on n'a pas, & par cela mêm
croit destiné à un rang plus éle
celui que l'on occupe : de là le r
général de l'Humanité. Une part
triste l'autre par le mérite qui l'é
la distingue, & l'autre maltraite l
qui l'offusque & l'avilit. Les uns s
à cause des vertus ou des talen
ont; les autres se font un supp
talens ou des vertus qui leur ma
ainsi la moitié du genre-humain
tourment de l'autre, parce que
qui date du commencement du
& qui y regne avec empire, a
désole également & les cœurs n
vertueux qui l'excitent sans le v
& ces cœurs massifs & rampans
livrent par un sentiment d'amour
ou, pour mieux dire, par un l
désespoir de leur foiblesse & d
impuissance.

Que de desirs retranchés, s'ils v
tous d'une ame qui sût mesurer,
ler, apprécier ? Souvenons-no
moins, que leur effet ordinaire
nourrir notre foiblesse, de t
notre entendement, de faire naî
cessivement dans notre cœur mill
mens différens ; &, à force d



ırmenter plus qu'ils ne nous occupent, rendre notre ame toujours mobile & ttante, & toujours incapable d'avoir s Mœurs constantes & solides.

Les desirs tiennent si fort à notre être, 'ils préviennent la Raison. Il n'en est int qui ne nous flattent, il en est peu i ne nous trompent. La plupart de s desirs sont ou trop aveugles, ou trop 's, ou trop ambitieux, ou trop impru-ns, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne us donnent pas le temps de connoître, ıvent même ce qu'il nous importe le ıs d'éviter : trop vifs, ils veulent que us forcions les obstacles, au lieu de lever : trop ambitieux, ils voudroient ıt embrasser & tout envahir : trop prudens, il est rare qu'ils prennent les ais moyens de nous satisfaire : trop voles enfin, ils se proposent moins ce i intéresse que ce qui plaît, ce que raison prescrit que ce que les passions les préjugés demandent. Faut-il donc tonner qu'ils nous procurent moins de ıisirs que de soucis & de peines, & que esque toujours, contre les intentions la Nature, ils soient plutôt pour nous levain de maladie qu'un germe de ıté?

H
s'éga
retie
mode
Ri
mer,
ſuite
voir la
de nos
nous a
C'eſt c
la moins
vant no
nous fai
deſſus d
bas de de
commune
qu'une ſi
mence cha
quelques a
mérite, &
de regret à
plus eſſentie
le fait paroît
Monde, ou
ble par une
ſante, par un
une applicatio
voirs de la So
l'eſtime des aut



jue soutient l'approbation des ames
ibles au mérite, & que tout homme
iré desire durant sa vie, pourquoi
lesirerions-nous pas d'en jouir après
re mort? Elle n'est pas faite pour
eindre, elle fait honneur à l'Huma-
; c'est un dépôt qu'un de ses Membres
confie, & qui doit servir d'exemple
us. Que ne peut point la noble espé-
:e de jouir encore après sa mort de
ime qu'on a droit de recueillir de ses
tus? C'est par l'espérance que nous
ons ici-bas; & cette espérance porte
jours sur l'avenir. Il est vrai que trop
vent cet avenir nous trompe; mais,
outes les espérances, en est-il de plus
: que celle d'un homme qui, toujours
né durant sa vie, se flatte de ne pas
er de l'être après sa mort? Du moins
e espérance est-elle la source des plus
ides actions; du moins est-elle une
ource à tous les dégoûts de la vie. Et
t précisément à quoi sont sujets ceux
itre les Mortels qui se distinguent le
; par des actions héroïques. Il n'est
leurs semblables qui leur payent sans
:et le tribut d'estime qui leur est dû,
qui, sûrs d'eux-mêmes, osent louer
hommes vertueux. Mais qui ne feroit
iné du nombre de ceux qui s'efforcent

d'ab
fouf
De
juge
ames
qu'or
on dé
pirer
pourr
oifîfs &
le fcea
comme
vie ni l
Auffi c
réputati
malicieu
n'ont pu
reil; &
traits d'ur
peuvent e
vers. Aux
dédommag
récompenf
autre, elle
nité, qui pr
portée à le
nager fi glo
âges.
J'en ai peu
d'immortalifer



finit, tout se perd dans les espaces
...is de l'Eternité ; & un homme, un
...le atome, se flattera de porter son
... jusqu'aux dernieres extrémités d'un
...ps qui ne doit point avoir de bornes!
... que la Raison doit nous apprendre,
...voici : c'est de nous rendre, durant la
...urte durée de nos jours, aussi parfaits
...e nous le pouvons être. Si l'espoir
...une heureuse immortalité de notre nom
...ut nous conduire à cette perfection, à
... bonne heure : recherchons la gloire de
...ous survivre ; mais ne l'estimons qu'au-
...ant qu'elle peut nous soutenir dans la
...ratique de la vertu.

Il est une immortalité plus sûre & plus desirable ; c'est celle que la Religion promet à tout Héros Chrétien, qui, vainqueur de ses passions & de lui-même, a toujours vécu dans la justice, & a joint le Culte à la Morale ; union si rare de nos jours, où le Culte seul fait des Superstitieux, où la Morale seule fait des Impies. Pensons donc à rendre notre nom glorieux dans la bienheureuse & éternelle immortalité, & jouissons de cet avant-goût certain, au lieu de nous repaître d'un bonheur imaginaire.

C H

Les passion
diverses
nous son
nous leu
font la lo

IL est une
toujours ai
régit & ma
les fait agir
réchauffe o
d'ordre que
d'autres goût
que ses idées :
le principe de
notre raison, e
&, malheure
change ni ne
sible au dehors
de nos ames. A
giée & favorite
des caracteres :
que les traits son
sionomie des cœu
Ce seroit peut-
de bonheur que
l'exclusion à toute



ır égard comme un lierre qui les
: en les embraſſant ; elle en ſeroit
ʻive & moins forte ; & ſous un
abſolu nous ne ſerions point eſ-
l'autres tyrans ſubalternes , auſſi
, quelquefois plus deſpotiques.
; paſſions même les plus oppoſées
ıt & ſubſiſtent ſur le même ter-
n'en eſt point qui ne puiſſent ſer-
paſſion dominante , & qui ne la
auſſi fidellement que ſi elles n'aſ-
t pas à lui arracher, chacune à
ur , la ſouveraineté qu'elle s'ar-
ʌinſi l'Ambitieux devient Avare ,
ménager les moyens de parvenir ;
:nd jaloux du mérite qui lui fait
: ; il hait mortellement ceux qu'il
t atteindre , ceux-mêmes qu'il a le
ır de devancer. Ainſi l'Avare donne
efois dans la prodigalité , & le
ıe ſe laiſſe ſouvent déshonorer par
:dide avarice.

mble qu'on pourroit réduire les
s à trois claſſes ; celles que l'eſprit
t , celles que le cœur enfante ,
ıue la raiſon approuve & ſoutient :
.is pas qu'elles ne viennent toutes
me temps de ces trois ſources ;
en eſt qui tiennent plus de l'une
s autres , & c'eſt ce qui me donne

lieu de
cune de

Les
tueuses
autres
que pa
on en
celles-
des éti
çues,
dessein
sent r
parenc
objets
nouve
n'ont
tent,
s'éteig
même
suite,
surmo

Cel
& de
de san
ment
les Ro
passio
nes q
maîtri
des M



te classe, la plus séduisante, la plus
périeuse, souvent la plus durable, c'est
nour. Il n'est pas étonnant néanmoins
voir l'aversion la plus décidée succéder
a plus vive tendresse. Les passions se
nnent toutes par la main, & les plus
posées se touchent. On peut passer
ssi aisément de l'amour à la haine, que
la haine à l'amour.

Il est inutile de dire que la haine est
ssi une passion du cœur, & celle qui
déploie & s'y fortifie le plus, dès
'elle s'y est fait un passage. Et, si c'est
rivalité qui l'y a introduite, il n'est
is guere possible de l'en arracher. Celle-
marque cependant plus de motifs d'es-
ne, que l'aveu le plus ingénu d'un
érite approuvé. Il n'est presque point
haines qui ne soient injustes. On diroit
e la plupart des hommes craignent
ujours de manquer d'ennemis. Les uns
doivent les leurs qu'à leurs défauts, &
haïssent que parce qu'on a sujet de les
ïr. Les autres, naturellement soup-
nneux, croient appercevoir de sinistres
sseins dans les actions même les plus
différentes. Il suffit à quelques-uns,
ur concevoir de l'inimitié, qu'on ne
ive pas des conseils qu'ils ont donnés,
i qu'on prétende leur en faire exécuter,

qu'ils ne veulent point ſuivre. Il en eſt qui, s'imaginant rencontrer par-tout des ingrats, tirent des ſujets d'inimitié & des biens qu'ils ont faits, & de ceux même qu'ils n'ont pas faits, & qu'ils auroient eu regret de faire. Peut-être y en a-t-il dont la malignité, forcée d'admirer des talens ou des vertus, ne prend le parti de les haïr, que pour ſe décharger d'un hommage dont elle n'eſt jalouſe que parce qu'elle ne peut point le mériter. Mais, quand les animoſités ſeroient mieux fondées qu'elles ne le ſont d'ordinaire, il n'en eſt point qui ne ſoient toujours un grand fardeau à ſoutenir : c'eſt uniquement punir ſur ſoi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne ſe vengent qu'en pardonnant, & qui, toujours prêts à oublier les torts qu'on oſe avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec perſonne.

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déjà ſéduite, & il ne reſte plus de moyen de les contenir, s'il n'en ſurvient d'autres qui les répriment. Il eſt mal-aiſé de reconnoître ces paſſions ; elles n'ont point cet air d'ivreſſe, ni ces fougueux accès qui dévoilent celles de l'eſprit & du cœur ; elles prennent le maſque du devoir & en affectent la tranquille aſſurance,



›lent ne rien craindre qui puiſſe
›ler : ce ſont, à proprement
les paſſions ſtoïques ; mais elles
: que plus dangereuſes & plus
à ſubjuguer. C'eſt par elles que
e dit qu'il eſt bon d'être riche ;
ux, qu'il eſt honorable de par-
: Voluptueux, qu'il eſt utile,
: même, d'adoucir par les plaiſirs
tumes de la vie. C'eſt par elles
vieux ſe flatte de n'avoir qu'une
ulation ; l'Orgueilleux, de n'ai-
gloire que comme un aiguillon
qui l'anime aux plus hautes ver-
Médiſant, de n'avoir d'autres
que d'inſpirer l'horreur des vices;
:atif, de ne pourſuivre ſon En-
: pour le punir & le rendre plus
nſi la plupart de nos paſſions
:nt pour nous des regles de con-
t peu s'en faut que nous ne les
s des vertus.

cependant pas poſſible à l'homme
ſans paſſions : elles ſont de ſon
y tiennent plus intimement que
ıs ; c'eſt la Nature qui les donne,
ature ne fait rien en vain. Un
ſans paſſions ne ſeroit tout au
un automate ; encore un auto-
:-il en lui des reſſorts qui le font

mouv
les pa
vents
pleine
ne nou
diverſe
d'adreſſ
à uſer c
ou ſi l'o
nos cara
ſervent
forme, l
vaiſſeaux

Il y a
paſſions,
quels pen
mon avis,
plus. Peut-
un parado
étrange qu'i
chant à la v
chans qui lu
moins, ne le
diſconvenir c
de force? M
penchant dér
qui lui ſoient
pas également
dent, plus ter
plus les paſſio



elles ſoient, ſont violentes & impé-uſes, moins elles comportent de dan-, moins elles ſont difficiles à vaincre : s leur mouvement eſt rapide, moins eſt durable. Une ardente paſſion porte r trop d'étais différens ; il ne faut que ébranlement d'un ſeul pour faire crouler out l'édifice. C'eſt un feu qui d'ordinaire conſume & meurt en pétillant.

Il n'en eſt pas de même des paſſions ndolentes, & qui paroiſſent plus éteintes qu'aſſoupies. Il eſt des tempéramens froids, dont on prendroit la tranquillité pour une eſpece de léthargie, & qui, une fois dominés par un vice, ne peuvent preſque plus s'en affranchir. Pour mieux développer ma penſée, rapprochons d'un eſprit actif & bouillant un de ces Êtres inanimés, & ſuppoſons-les tous deux épris d'un même penchant qui les tyranniſe. L'un le ſuit nonchalamment ſans le connoître, ni s'appercevoir des écueils où il ſe laiſſe entraîner. Toujours content de lui-même, il s'eſtime heureux par ſon ſeul repos : ni les conſeils, ni les remontrances ne le touchent. L'autre, vif & plein d'ardeur, ſe livre à ſa paſſion avec tout le feu dont il eſt capable ; mais ce même feu qui l'échauffe, l'éclaire. Il a autant de honte de ſon courage que de ſa

foiblesse ; l'indolent n'a ni foiblesse ni courage ; il n'a de goût ni pour le vice ni pour la vertu ; il n'avance ni ne recule; il ne pense ni ne rêve ; & ce qu'il est une fois, il l'est pour toujours.

Absolument parlant, quelque dangereuses que soient les passions, elles ne le sont précisément que par leur séjour obstiné dans un cœur qui ne veut point s'en défendre. C'est nous qui les rendons invincibles, par notre peu d'attention à les étouffer, dans ces premiers momens d'alarmes, où je ne sais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernieres les méprisent. Ainsi un nageur timide, qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'essais, s'y plonge tout entier, & regrette souvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre.



CHAPITRE XLII.

Libre pour le bien & pour le mal, l'Homme, toujours coupable s'il n'embraſſe la vertu, peut néanmoins tirer avantage du malheur de s'en être écarté.

L'HOMME apporte en naiſſant le germe des vices & des vertus, & penche d'abord également vers les uns & les autres. Peut-être la volonté pour le mal eſt-elle plus forte en nous. La volonté eſt aveugle; elle peut méconnoître le bien qu'elle doit aimer, & quelquefois nous rendre criminels par nos vertus mêmes. Ce qui me paroît certain, c'eſt que nous avons la même diſpoſition pour le bien & pour le mal, & une égale liberté de choiſir l'un & l'autre. La raiſon ſeule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, & ſur-tout éclairée par la Religion, développe en nous les penchans oppoſés, & nous en marque les différences.

Effectivement, la Bonté divine, ayant laiſſé à tous les hommes le choix de ſe ſauver ou de ſe perdre, auroit-elle pu leur refuſer une égale diſpoſition au bien & au mal, & donner indifféremment des

penchans plus ou moins forts pour l'un que pour l'autre ? Cela supposé, je crois que, quelque distance qu'on ait imaginée entre ces choses, elles se rapprochent dans le cœur de l'homme, & qu'avant que la raison soit éveillée en lui, elles sont semblables au minéral qui contient en même temps de l'or & de la pierre. C'est à l'art à travailler sur cette masse informe ; & c'est aussi à notre jugement à redresser la Nature, & à corriger en nous les défauts de notre premiere constitution.

Après les maximes de la Religion, rien n'est si propre que la sagesse & la prudence humaine à nous apprendre à distinguer les vices & les vertus. Si les hommes avoient toujours un peu d'attention sur eux-mêmes, ils ne se présenteroient jamais que sous un seul aspect. Beaux, ou du moins supportables d'un côté, ils sont souvent très-hideux d'un autre. Un homme est courageux ; mais il est en même temps brutal, cruel, féroce : c'est un nouvel Achille,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Un autre, dans un état plus paisible, a acquis de la gloire ; mais il se rend insupportable par un excès de hauteur & de



is envers ceux qui, courant dans la
: lice, n'ont pu atteindre où il a eu
onheur de parvenir. Tel a de la
:e; mais il est enflé de vanité, il ne
se rassasier ni des louanges qu'il
e, ni de celles qu'une aveugle pré-
on lui offre, & qu'il ne mérite point.
utre a de l'esprit, mais un cœur bas
;ne d'opprobre. Jusque dans les ames
lus parfaites, on voit l'émulation
iérer en envie, la bonté de cœur en
cillité, la tranquillité se changer en
Te, la persévérance devenir opiniâ-
. Combien d'honnêtes gens qui,
lables à certains ouvrages de l'art,
: que des beautés de détails, & dont
:mble ne sauroit plaire! Peut-être
apperçoivent-ils pas de leurs imper-
ons, tant il est difficile de les démêler
:c ce qui fait leur plus grand mérite:
-être se les avouent-ils; mais ils
egardent comme une partie d'eux-
es, ou comme le fer qu'il faut laisser
la plaie, de peur que le blessé n'ex-
en l'arrachant.
en est qui font pis encore; ils déna-
it leurs vertus, ils en corrompent
iotifs, ils en perdent tout le mérite.
avers leurs dehors apprêtés & aus-
:, on voit percer leur orgueil, on le

sent, on le touche; ils semblent toujours dressés sur un autel, pour y attendre des hommages, comme une récompense de la peine qu'ils se donnent pour ne pas ressembler au reste des hommes.

Nous avons beau faire, aucun de nous ne sauroit être véritablement parfait. Le vice est même nécessaire en ce monde, pour donner de l'éclat à la vertu : ne faut-il pas des ombres pour rehausser le brillant des couleurs? du courage & de la résistance dans un Ennemi, pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuse? Mais comment la Raison pourra-t-elle débrouiller ce mélange bizarre de grandeur & de foiblesse qui est en nous, ces rayons célestes qui nous éclairent, & ces ombres fatales qui nous égarent, *Malè junctarum discordia semina rerum?* La Raison est sans contredit le don le plus précieux que nous ait pu faire la Nature : elle est l'idée même du bien & du mal; mais en est-elle toujours l'expression fidelle? Le vice & la vertu ne perdent-ils jamais rien, sous son pinceau, de leurs couleurs naturelles?

J'avoue qu'il faut un naturel bien pervers, pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'assassinat, la perfidie; mais il est des crimes, ou si l'on veut, des travers

si bien embellis, qu'ils en sont méconnoissables. Il en est à qui le plaisir donne un front si riant, un air si aimable, qu'on les juge innocens, & qu'il s'en faut peu que la raison même ne les approuve; la plupart des foiblesses sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage économie, l'ambition qu'une bienséance d'Etat. La fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des lois; & l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon sens réprouve, c'est se mettre au-dessus des préjugés du vulgaire ignorant! Ainsi, par notre faute, les bons & les mauvais penchans demeurent mêlés & confondus dans nos cœurs; nous ne sentons que foiblement l'attrait des vertus, & nous donnons aveuglément dans les pieges du vice.

Tel est le malheur de l'Humanité que, pour devenir constamment vertueux, il semble nécessaire de ne l'avoir pas toujours été. Je sais qu'on a loué les anciens Scythes d'avoir ignoré les vices, & qu'on a prétendu qu'ils étoient plus sages avant de les connoître, que ne l'étoient les Grecs, chez qui il étoit peu de vices qui n'eussent pénétré, & qui les réprimoient

par des Lois ſéveres. C'étoit le ſentiment de Juſtin, que l'on a vu renouveler depuis peu ; mais ces Peuples, dont Quinte-Curce nous fait auſſi un ſi bel éloge, étoient hommes comme nous, & portoient conſéquemment dans leur cœur les mêmes germes de bien & de mal que nous avons reçus de la Nature. Comment donc pouvoient-ils avoir des Mœurs ſi douces, ſi réglées ; des fronts qui d'eux-mêmes euſſent appris à rougir? La barbarie eſt-elle un principe de ſageſſe & de vertu? Et pouvoit-elle produire, dans des hommes iſolés, & ſe connoiſſant à peine entre eux, ce que l'Atticiſme le plus épuré ne pouvoit offrir en même temps dans la Nation de l'Univers la plus civiliſée?

Je n'ai jamais douté qu'il n'y eût, dans l'Hiſtoire, des Romans qui la déshonorent: je veux pourtant bien croire que les Scythes dont il s'agit, euſſent autant de droiture & de bonne foi qu'on leur en ſuppoſe : il eſt naturel que, dans un Peuple pauvre & tout nu, la vérité ſoit auſſi toute nue: qu'a-t-on à ménager & à feindre, dès que, dans l'excès de la miſere, on n'a pas la ſottiſe de craindre de devenir plus pauvre & plus malheureux? Mais la candeur, la hardieſſe, la fermeté

font pas tout le mérite de l'homme.
ıe ne nous rapportoit-on, en même
nps, les vices affreux de ces Sauvages,
ırs débauches, leurs infamies, leurs
ıautés?
C'eſt à quoi n'a pas voulu réfléchir ce
l-Eſprit du ſiecle, qui s'eſt montré ſi
ris de leurs façons d'agir & de vivre,
qui leur a prêté tant de ſageſſe & de
rtus. Semblable à un Peintre qui, ayant
epréſenter dans une perſpective cham-
tre la Nature renaiſſante à l'entrée
ın beau jour, ne s'appliqueroit qu'à
indre un horizon, des brouillards &
s vapeurs; cet homme a dédaigné,
ns preſque tous ſes tableaux, les ſites
antageux à l'Europe policée, pour ne
us préſenter que ſes rêves & les fan-
mes de ſon imagination. Si jamais, à
maniere des Sauvages, il s'aviſoit de
ınſporter ſa tente parmi les leurs,
oiroit-il pouvoir, auſſi impunément
ıe dans le ſein de nos Villes, prendre
ton impérieux & tranchant dont il a
ndé nos Arts, nos Sciences, notre
ligion même? Nous lui avons rendu
s éloges pour des inſultes: qu'auroit-il
ıttendre de ces Barbares, de ces maſſes
boue, preſque toujours détrempées
ſang, & ſe faiſant un trophée des

chevelures de leurs ſemblables plus ſouvent que de celles de leurs Ennemis ?

Pardonnez, Cléante, ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit, qui, n'étant parmi nous que ſous la garde des Muſes, les inſulte; qui, pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour inſtruire l'Humanité, l'avilit & la dégrade; qui, dans le ſein de la plus humble médiocrité, oſant craindre la tyrannie, veut qu'on réduiſe les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité; & qui, enfin, comme un nouvel Anthée, devient plus fort chaque fois qu'il eſt terraſſé. J'admire, ſans contredit, l'élévation, la force, l'étendue, la chaleur, la facilité de ce génie; mais je voudrois que chacun lui adreſſât ces paroles qu'Horace écrivoit à un de ſes amis : » Vous avez des talens peu communs; » mais que n'en faites-vous un meilleur » uſage? A quel degré de mérite & de » gloire ne parviendriez-vous pas, ſi » vous ouvriez votre cœur à la vraie » ſageſſe, qui ſeule, qui que nous ſoyons, » Grands ou Petits, peut nous rendre » auſſi heureux que chers à la Patrie? «

Mais en courant après le Citoyen de

Geneve, que je n'ose me flatter de ramener, je m'apperçois que je me suis trop long-temps éloigné de mon sujet. Il me reste à reprendre ma proposition, & à montrer que ceux-là sont plus solidement vertueux, qui sont mieux instruits de ce qui pourroit les empêcher de l'être. Si la vertu consiste à fuir le vice, *virtus est vitium fugere*, pourroit-on le fuir sans le connoître? La préférence ne se donne que lorsqu'on est bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfere pas. Rien n'augmente tant le ressort d'une ame, rien ne l'enflamme de tant d'ardeur, que l'opposition qu'elle trouve au bien où elle aspire. Elle mesure alors ses efforts sur les obstacles qu'elle a à vaincre; elle ne s'élance, avec plus ou moins de force vers son objet, qu'à proportion de l'espace qu'elle voit qui l'en sépare.

Dirai-je que, comme il est des vertus étourdies & indécentes, & des vertus trop innocentes & trop naïves, les unes doivent apprendre, de certains vices qu'on pourroit appeler sages & modestes, à modérer leur emportement; & les autres, de quelques vices rusés & cauteleux, à user de plus de finesse & de méfiance; &, comme dit l'Evangile, presque dans le même sens, à mêler la

[redacted]

prudence du ſerpent à la ſimplicité de la colombe.

Ce n'eſt pourtant pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des Ennemis, pour avoir l'honneur de les combattre; mais dans le fond il eſt vrai, & l'expérience l'atteſte, que l'on n'eſt jamais plus ſage que lorſqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été. Je conviens que le devoir, comme un créancier ſévere, multiplie alors ſes demandes, à proportion des délais qu'il a été contraint d'accorder; mais c'eſt par cela même qu'on n'eſt plus tenté de contracter avec lui de nouvelles dettes, & que le plaiſir qu'on trouve à le ſatisfaire eſt un ſûr garant du ſoin qu'on aura toujours de le contenter. On voit auſſi que ceux qui ont toujours édifié le Public par leurs vertus, n'en ſont jamais autant conſidérés que ceux qui ont ceſſé de le ſcandaliſer par leurs déſordres, & qu'enfin, pour avoir éprouvé le joug des paſſions, on n'en eſt que plus propre à mieux ſentir les douceurs & le beſoin de la vertu qui nous en délivre.





CHAPITRE XLIII.

homme a coutume de chercher le bonheur par les routes qui ne sauroient l'y conduire.

E vais vous faire part de l'idée qui est la plus ordinaire dans les momens retraite que je me suis ménagés. Je ne nçois pas ce qui me la ramene sans sse. C'est peut-être parce que dans le nheur même qui m'accompagne, je ns en moi quelque chose qui le combat, ne sais quoi que je voudrois définir, & i'il ne m'est pas possible de connoître.

Je me demande donc aujourd'hui pourtoi l'homme parvient si rarement à être, 1 à s'estimer heureux, ce qui feroit à-u-près le même? Et pourquoi, malgré n amour-propre, il s'empêche lui-même le devenir, soit par l'abus qu'il fait 1 bonheur dont il jouit, soit parce qu'il fait pas se le rendre durable?

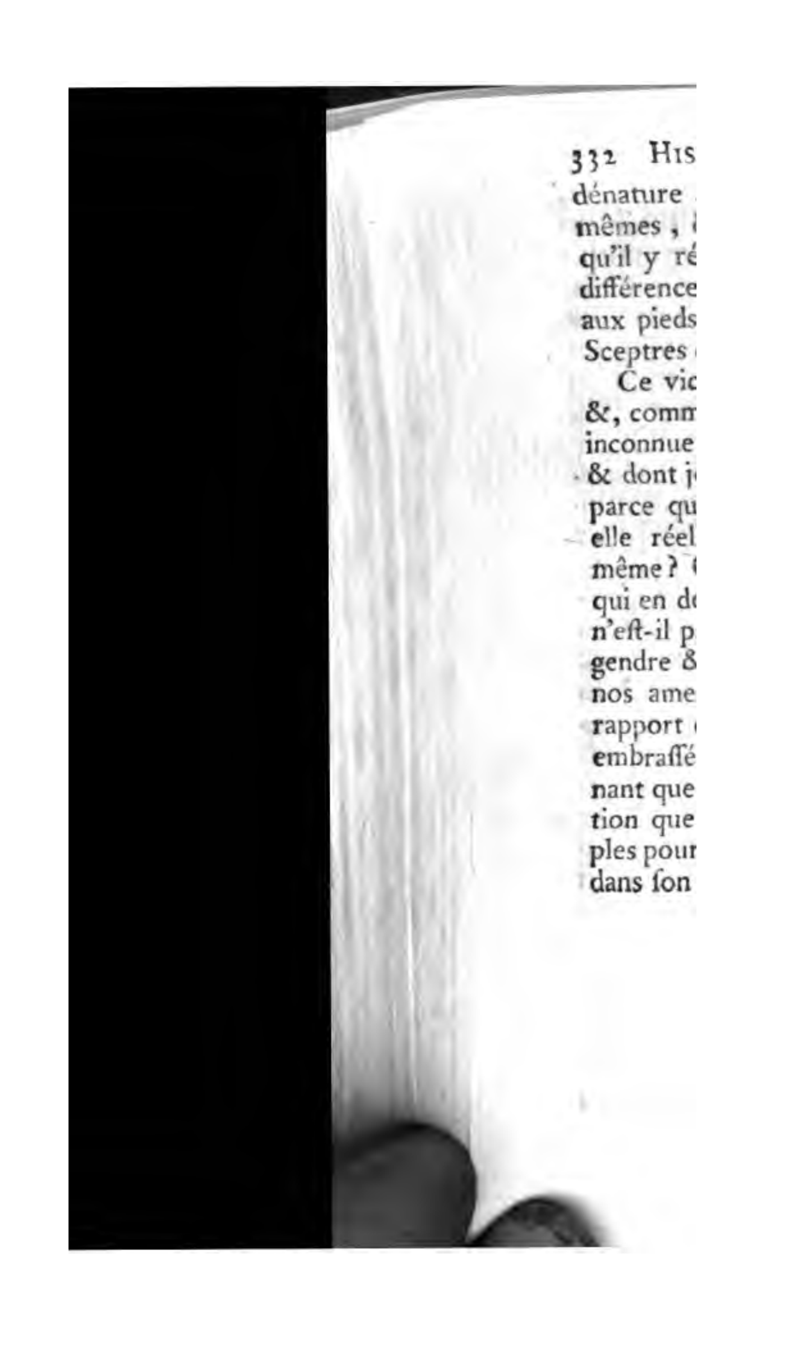
Je n'ignore point qu'il y a des malheurs ins la vie qu'on ne peut éviter; mais il 1 est que nous nous attirons par imprunce, & dont, par un sot oubli de ous-mêmes, Philosophes ridiculement oïques, nous ne sommes presque point

affectés. Il est vrai aussi que la diversité des caractères, & sur-tout celle des tempéramens, en met une si grande dans nos goûts, que ce qui fait le plaisir des uns, est très-souvent indifférent aux autres. Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes : ils se remplacent, ils se détruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou, pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns placent le bonheur dans le faste & la grandeur ; les autres dans la satisfaction des sens : quelques-uns dans la culture de l'esprit, & les efforts même de l'esprit ; les autres dans la paresse & dans l'inaction. Ce qui est singulier encore, c'est que la plupart veulent le trouver par les moyens même les plus contraires à leurs inclinations, & les moins propres à le leur procurer tel qu'ils le desirent. On voudroit acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a le courage de rien faire pour la mériter. On voudroit amasser des biens, & l'on se rebute des peines que coûte la fortune. On voudroit être savant, sans essuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudroit être le Favori d'un Maître, sans avoir passé par les fonctions pénibles de Courtisan. Que sais-je ? on voudroit primer



Sociétés, & s'y rendre agréable, ſſujettir aux égards & aux bien- ordinaires, & ſans rien perdre tranchant & impérieux d'une ame : préſomptueuſe. De là vient que eur, toujours inconſtant & mo- ſſemble à un ruiſſeau, qui, ſelon ps, augmente ou décroît, &, limpide dans ſa courſe, ſe trou- devient fangeux dans ſon cours. ſur-tout le bonheur des Souve- juoiqu'on le croie au-deſſus de autres.

ıd même nos malheurs ne vien- point de notre peu d'attention à ı garantir, ni de l'inconſtance & rverſité des goûts & des penchans ıs dominent, il eſt toûjours cer- 'il n'eſt point d'état ou de condi- ıs la vie, qui n'ait plus ou moins es à ſupporter. Peut-on ignorer naiſſent du bonheur même, puiſ- ›lus parfait, s'il en eſt de la ſorte, ›ujours avec ſoi comme un levain , qui l'attire, l'aigrit, le corrompt, n ne peut définir ni connoître, me qu'on en ſent le plus les effets? e que Lucrece appeloit un vice ır & ſecret, qui naît & ſubſiſte s biens les plus réels, qui les



dénature
mêmes,
qu'il y ré
différence
aux pieds
Sceptres

Ce vic
&, comm
inconnue
& dont j
parce qu
elle réel
même?
qui en d
n'est-il p
gendre &
nos ame
rapport
embrassé
nant que
tion que
ples pour
dans son

CHAPITRE XLIV.

Entretien d'un Souverain & de son Favori, sur le bonheur.

LE SOUVERAIN. Depuis quelque temps j'apperçois en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation. Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur où vous pussiez atteindre ; je vous ai comblé de biens, & vous jouissez d'un état de vie d'autant plus agréable, que vous n'êtes assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

LE FAVORI. Rien n'est si vrai que ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tous ceux qui me connoissent pensent ainsi ; chacun me croit heureux, il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. Le degré d'élévation où je suis parvenu a toujours été l'objet de mes desirs ; mais il m'est devenu presque insupportable. Les uns ne voient que de la hauteur & du mépris dans mes regards, les autres n'apperçoivent dans ma fortune qu'une heureuse bizarrerie de votre faveur. Il n'est pas jusqu'à mes anciens amis qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'est plus cruelle que ne l'est

à eux-mêmes la jalousie qui les dévore & qu'ils n'osent faire éclater. Les biens immenses que vous avez versés sur moi, n'ont pu jusqu'à présent assouvir ma cupidité, & j'ai regret de ne les employer qu'à des superfluités dont mon état me fait des besoins : j'éprouve en effet que rien ne dédommage d'un vain faste, & qu'on est toujours puni de sa vanité. Vous ne m'avez asservi à aucun devoir pénible ; mais le Public en infere que je ne suis bon à rien, & que je suis incapable de vous rendre aucun service. Ceux qui ont besoin de quelque grace me cajolent, & ceux qui n'en demandent point me regardent comme un étourdi qui prétend usurper votre puissance & vous gouverner. Les fautes qu'on imagine que vous faites, on me les attribue, & je suis le seul objet de tous les mécontentemens ; on croit vous corriger en ne m'épargnant pas. Enfin, pour me ménager votre faveur, je suis ordinairement forcé de me contraindre, uniquement attentif à vous plaire, & toujours réduit à ne me soucier d'avoir aucun égard pour personne.

Voilà mon état. Jugez si vous avez réussi à me rendre parfaitement heureux. Vous avouerez encore que, pour l'être,



ıdroit être affuré de l'être toujours;
ui peut me répondre que les Enne-
que mon crédit m'attire, n'en aient
eux-mêmes un jour affez pour me
planter ; & que vous-même, dans la
e, vous ne croyiez faire une action
e & louable, en me facrifiant à leur
nofité ? Pour prévenir cette difgrace,
pour vous délivrer en même temps
tourmens que vous caufent mes Per-
ıteurs, je crois quelquefois ne pou-
r vous donner une plus grande mar-
: de reconnoiffance, qu'en me retirant
votre Cour ; & d'autres fois auffi,
fuadé que mon éloignement pafferoit
ır la plus infigne ingratitude, je n'ofe
réfoudre à vous quitter. Ces deux
timens oppofés me tourmentent, &
là le fujet du chagrin que vous avez
narqué.

Le Souverain. Dans le portrait que
ıs me faites de vos fentimens, je vois
: image affez fidelle de ce que j'éprouve
ı-même. Quoique votre condition
la mienne ne nous mettent pas au
eau l'un de l'autre, nous nous reffem-
ns toutefois. Je fuis homme, & confé-
emment fujet à toutes les paffions ordi-
res à l'Humanité. Vous avez de l'am-
ion, j'en ai auffi ; mais mon ambition,

parvenue au plus haut
flatte point autant que pe
la vôtre. Pour jouir avec
faction des honneurs qui m
je voudrois pouvoir me pe
les rend à mon mérite plu
élévation, & que ces homm
sent bien plus à ma perso
dignité. Il est vrai que pour
dessus du Trône même que j'
toujours tâché de me faire
tion qui, par sa solidité plut
son éclat, fût capable de re
ambition dans toute son étend
malgré tous mes soins, je su
tous les jours exposé à la ce
Public, qui, ayant continuelle
yeux sur moi, juge de mes actio
son caprice. Combien de gens qui
ne pouvoir se montrer bons Cit
qu'à force de critiquer le Gouvern
sous lequel ils vivent; ni se donner
bons Politiques, qu'en essayant de
trer les secrets des Cabinets! Et puis
succès de mon ambition quels sont
plus satisfaisans que ceux des Particuli
ils ont pourtant des bornes comme ce
ci. Tout se ressent, dans les Rois même
de la foiblesse de l'Humanité.

Quant aux richesses, leur abondanc



ɜnd moins précieuſes qu'elles ne
aux Particuliers ; la ſatiété en
e goût : d'ailleurs je n'ai eu au-
ne à les acquérir ; auſſi n'y ſuis-je
:hé de maniere qu'elles puiſſent
.er à mon bonheur. Je voudrois
ɪt que toute ma richeſſe ne con-
'au ſeul plaiſir de ne voir per-
: pauvre dans mon Royaume.
ce qui eſt des devoirs dont je
diſpenſé, pour vous laiſſer jouir
nquillement de toutes les dou-
: la vie, je ſouhaiterois qu'il en
nême de ceux auxquels je ſuis
; mais, à cet égard, je ne puis
: même avantage que vous. Le
l de mes devoirs eſt d'employer
ɪt tous les momens de ma vie ;
de ceux que je dois ſacrifier au
l'Etat. Souvent un ſeul de ces
; perdus ne peut ſe réparer dans
: ſuite d'un ſiecle. Et comment
ɔn continuelle que je dois au
mes Etats, pourroit-elle ne pas
lre inſenſible à tout ce qui ſeroit
de m'en diſtraire. Voulez-vous
[uelle eſt ma paſſion dominante,
ı ſeule pourroit faire mon parfait
r ? Cette paſſion, c'eſt de rendre,
toit poſſible, tous les Mortels

heureux. Ce qui fait mon tourment, c'est quand il est question de contenter les goûts, les caprices, les prétentions souvent déraisonnables de ceux qui aspirent à mes graces. L'expérience ne me fait que trop connoître qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de satisfaire tous ceux qui croient devoir y avoir part. Dans la distribution que j'en fais, je donne la préférence à ceux qui les méritent; mais qui est celui qui ne croit pas les mériter? Il suffit qu'il ait assez bonne opinion de lui-même, pour concevoir du mécontentement du bien que je fais: il croit ce bien mal placé; & ce qui ne satisfait qu'un seul homme, devient une injure pour plusieurs. De là le refroidissement à me servir; toute fonction devient dès-lors onéreuse & pénible; le zele ne se regle plus que sur l'intérêt; & chacun, m'estimant l'auteur de ses peines, ne peut s'imaginer le desir que j'aurois de le satisfaire, si ce qu'il desire pouvoit s'accorder avec le bien public. Puis-je compter alors sur la tendresse de tous mes Sujets? Puis-je même me flatter de l'attachement de ceux que j'ai comblés de plus de graces? Ils jouissent entr'eux des douceurs d'une société dont l'union & l'amitié relevent les charmes; & quels

amis puis-je avoir que ceux que l'intérêt me donne ?

Que dirai-je des autres devoirs attachés à ma Couronne ? Dans l'exercice de la Juſtice, il m'eſt autant dangereux de diſſimuler, qu'il m'eſt fâcheux de punir : cependant ma clémence paſſe ſouvent pour foibleſſe, & ma fermeté pour cruauté. Dans le Militaire, je n'oublie rien pour ſoutenir la gloire & les intérêts de la Nation ; mais ſi je fais des conquêtes, on m'eſtime uſurpateur ; ſi je recherche la paix, on me croit incapable d'uſer de ma puiſſance. Dans le Civil, quelque juſtes que ſoient les meſures que j'aurai priſes, on les dira mal concertées ſi elles n'ont un bon ſuccès ; & ſi, uſant du pouvoir de légiſlation, j'abroge d'anciennes Lois autrefois utiles, à préſent peu convenables, & qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regardera ce changement comme un deſpotiſme. Dans les Finances, on m'accuſera de mauvaiſe adminiſtration : je ſais pourtant ce qu'il en coûte à mes Peuples pour fournir aux beſoins de l'Etat ; je ne leur impoſe des taxes qu'à regret ; je m'imagine m'arracher à moi-même ce que je leur demande, & je ſens vivement combien il eſt triſte de ſe voir pere d'une famille dans la miſere ;

Je n'ignore point les détours & les ruses qu'on a introduites dans la Politique mais je n'en ai point d'autre que la bonne foi guidée par la vérité & par la justice Vous le savez, néanmoins; si ma sincérité, toujours la même, ne réussit point on me blâme d'en avoir fait usage; &, ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer une vertu, on m'en fait une espece de crime.

Je viens de vous dévoiler mon âme toute entiere. Vous voyez du moins en elle la droiture de mes intentions; mais ces intentions droites, m'en a-t-on toujours tenu compte? & n'est-ce pas un sujet de chagrin pour moi, quand on ne leur rend pas justice, & qu'on interprete en mal ce que je fais de mon mieux pour le bien de mes Peuples? On peut cependant se consoler aisément, quand on n'a point de reproches à se faire.

Il n'en est pas de même sur ce que je vais vous dire, en continuant à ne me point déguiser: Pour être Roi, je n'ai point cessé d'être homme, & je me reconnois bien des défauts. Il pourroit bien arriver que ma puissance & mon amour-propre m'écartent quelquefois des sentiers de la justice & de la raison; que la vaine gloire me fasse entreprendre des guerres, sans en trop sentir la nécessité,

& ſans prévoir que, pour quelques avantages douteux remportés ſur mes Ennemis, je mets mes Peuples en danger d'être écraſés par des frais inévitables. Il pourroit ſe faire que je diſſipe mes finances mal à propos, ou du moins que je néglige de les ménager avec une exacte économie; que, dans les Conſeils, au lieu d'interroger la vérité & de l'encourager à me répondre, prévenu de mes idées, je les ſoutienne opiniâtrément; que, dans la Société, je ſupporte ſouvent par complaiſance des fautes qui ſeroient dignes de repréhenſion; & que, dans l'habitude de recevoir des louanges, j'y ſois devenu trop ſenſible. Il pourroit arriver que je ne m'applique pas aſſez à veiller ſur la conduite de mes Miniſtres; que je les laiſſe ſouvent abuſer de mon autorité; que j'aie comme eux la foibleſſe de penſer que d'avoir vieilli dans un emploi, c'eſt y avoir acquis de l'expérience; & qu'enfin, le plaiſir de faire des heureux ne me coûtant rien, j'accorde ſouvent à l'importunité ce que je devrois ne donner qu'au ſeul mérite.

Voyez donc à préſent ſi, ſur le Trône même, où l'on eſt tous les jours expoſé à tant d'occaſions de manquer à ſon devoir, on peut goûter un parfait bonheur. Quand

3
c
m
de
mé
la j
C
malg
moy
ſions
malhe
la cau
les app
menties
paroiſſo
un malh
inévitabl
qu'on n'c
venir ? Le
Horace lu
tout d'un
félicité les p
de changer
les plus pom
de bonne fo
tout honnête
faveurs que ſe
C'eſt de la
nous avons em
tune, & l'idée q
Puiſſance bizarre



nt le vice & la vertu, & qui de-
aire craindre le malheur plus que
ne. Deux motifs, si je ne me
, les engageoient à en juger ainsi.
d'un esprit Républicain, ils vou-
égaler tous les hommes sous l'em-
solu d'un destin inévitable ; & ils
nt à se figurer une Divinité, distri-
sans ordre & sans regle les biens
maux, *Ludum insolentem ludere per-*
pour ne point s'accuser eux-
de leurs propres malheurs ; &,
que d'en reconnoître le rapport
avec leurs penchans, leurs vices,
oiblesses, ils les rejetoient sur une
himérique qu'ils savoient bien pou-
sulter impunément. Aussi Juvénal
ue qu'aux seuls Mortels l'apo-
de ce fantôme : *Te nos facimus,*
a, Deum, cæloque locamus.
roirois volontiers que l'un &
de ces motifs nous ont portés à
er du même œil que les Anciens,
aine & ridicule Image. Mais, plus
en cela que les Païens nos mo-
nous accusons la Fortune de nos
& nous nous flattons d'être les
uteurs de tous les biens qui nous
t.
est parmi nous qui, pour assigner

une cauſe à l'inſtabilité des choſes d'ici-bas, ont ſubſtitué le *Haſard* à la *Fortune:* autre mot auſſi vide de ſens, nouveau rien qu'on ne peut ſaiſir, que l'imagination qui le ſuppoſe ne peut concevoir: c'eſt le hochet de la Populace. On croit le reconnoître ſur-tout, lorſqu'après beaucoup de ſoins & les meſures les plus ſages pour ſe procurer quelque avantage, ou pour ſe garantir de quelque revers, on s'apperçoit que ce n'eſt point préciſément des démarches qu'on a faites, que vient l'événement heureux ou malheureux, & que je ne ſais quoi de caché & d'imprévu le conduiſoit inſenſiblement par des ſentiers inconnus à la prudence humaine. Mais, ce je ne ſais quoi que l'on appelle Haſard, peut-il être la cauſe de quelque choſe, dès que lui-même il n'eſt rien? Non, le Haſard n'a non plus de pouvoir ſur ce qui nous arrive au-dehors que ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes.

Il eſt des rapports eſſentiels des cauſes avec les effets, qui, pour être cachés, n'en ſont pas moins réels & néceſſaires. La Nature a ſon mécaniſme & ſes reſſorts; &, ſi peu qu'on l'étudie, on apperçoit la plus parfaite unité dans ſes deſſeins. Tous ſes ouvrages, par une échelle



mmense & continue, ſont liés entre eux, épendans les uns des autres, & placés vec une telle gradation, une telle harnonie, un ordre ſi ſagement combiné, u'ils concourent tous, & d'un commun ffort, au mouvement qui la ſoutient & ui la rend toujours ſemblable à ellenême. Diſons mieux encore : il eſt un tre éternel, qui de ſon ſouffle anime la Nature, qui ſeul a le pouvoir de faire clore & marcher chaque choſe en ſon ang, & qui ne paroît en diſpoſer contre otre attente, que parce que nous ignoons ſes lois, ſes vues, ſes motifs. Ce n'eſt lonc ni la Fortune, ni le Haſard, ni même a Nature elle ſeule, qui reglent tout ci-bas; & ce que nous appelons bonheur ou malheur, n'eſt qu'une ſuite du plan nvariable qui fait naître les événemens es uns des autres, & les amene comme utant de chaînons qui s'engagent d'euxnêmes, &, par des rapports inconnus, en attirent d'autres, à qui des relations uſſi ſecretes viennent ſucceſſivement en ier de nouveaux.

Ce ſont ces rapports, que nous ne pouvons connoître, ni même ſouvent preſſentir, qui nous font imaginer de l'incorrection & du déſordre, de la diſſonance & de la contrariété dans la plupart

des accidens de la vie. Nous en jugerions différemment, ſi nous pouvions découvrir le dedans de la machine. Nous verrions que tout y tient l'un à l'autre, & que le mouvement qui fait végéter le brin d'herbe dans nos champs, peut être auſſi réellement l'occaſion que la ſuite de celui qui fait mouvoir les aſtres. Nous verrions qu'il n'eſt point dans l'Univers de mal abſolu, & qui ne ſoit un bien relatif dans les mains du Moteur Souverain de tous les Êtres. Ce ſeroit à nous, pour réuſſir dans nos projets, à étudier les liaiſons des choſes, à ſaiſir leur convenance, à prendre, ſi j'oſe ainſi parler, leur heure & leur moment; mais nous ne pouvons autre choſe que nous abandonner à la Providence, qui ſeule le connoît; & il ne nous reſte qu'à ſupporter avec patience ce que nous appelons malheur, & à ne pas trop compter ſur ce que nous croyons pouvoir nous procurer des jours heureux & tranquilles.

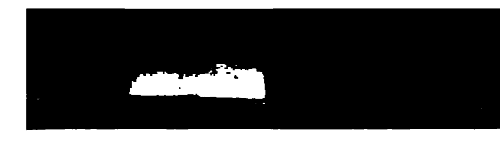
Nous portons dans nos cœurs le ſentiment & le deſir preſſant & continu du bonheur; & ce deſir eſt de tous les âges, de tous les caractères, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Ce qui doit le plus ſurprendre, c'eſt que nous ignorons pour l'ordinaire en quoi

conſiſte le bonheur, & quels ſont les moyens de nous le procurer & d'en jouir. A mon avis, tout bonheur doit être conforme aux penchans habituels du cœur qui le pourſuit ; il doit être durable & tellement indépendant, que rien, ſi nous le voulons, ne puiſſe nous l'arracher.

Je me repréſente ici un homme jeté tout-à-coup dans ce vaſte Univers. Etonné de l'immenſe étendue qui l'environne, & ne ſachant encore quelle ſera ſa deſtinée, il porte par-tout un regard inquiet : il craint, il eſpere, il veut être heureux ; mais il n'éprouve que des ſenſations déſagréables, des beſoins douloureux. Les élémens ſe combattent, les ſaiſons changent, les jours varient ; il ne marche que ſur des chardons & des ronces. Aucun objet extérieur ne le ménage, ni ne lui obéit. Il ſemble ne porter qu'à regret le poids de ſon exiſtence. Il voit des Êtres faits comme lui ; doit-il les éviter, doit-il s'en approcher & vivre avec eux ? S'il les fuit, il manque de tout : s'il entre dans leur Société, ſes bras ſe multiplient en quelque ſorte, il a part à leur ſavoir, à leur induſtrie, au ſuccès de leurs travaux. Les ports, les marchés, les grandes routes s'ouvrent devant lui ; les climats les plus éloignés

viennent lui offrir leurs productions ; la terre lui prodigue ſes fruits ; toute la Nature eſt à lui ; il devient comme le Souverain de tout le monde.

Mais, dans ce nouvel état, il a des devoirs à remplir. S'il veut commander à ſes nouveaux Hôtes, ils ſe révoltent : il faut qu'il confonde ſes intérêts propres avec les leurs ; qu'ils lui deviennent auſſi chers qu'ils lui ſont utiles ; qu'il tienne à eux par des ſervices effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par les ſecours qu'ils lui prêtent. Dès-lors la juſtice, la prudence, la modération, toutes les vertus morales lui deviennent néceſſaires. Il ne peut être heureux s'il ne les pratique ; mais dès ce moment auſſi, le bonheur, qui l'eût toujours fui auparavant, devient pour lui le vrai bonheur, & le ſeul bonheur conſtant & ſolide. Il eſt conforme à ſes ſentimens ; cet homme n'en a d'autres que ceux d'un Être ſociable que la raiſon éclaire. Ce bonheur eſt durable, parce que la raiſon ne ſe dément jamais ; & il eſt indépendant, parce qu'aucune Puiſſance, quelle qu'elle ſoit, ne peut commander à la raiſon, ni ſe la ſoumettre. Les regles pour y parvenir ne ſont point ſéveres : elles ne tendent qu'à éloigner tout ce qui eſt nuiſible à la nature de



nme. La raiſon ne s'oppoſe à aucun ir honnête & compatible avec la ɔérance, à aucun goût conforme à la ce, à aucune affection que la pro- permet, & que l'honneur & la bien- ce avouent. Quelque place qu'occupe nme dans la Société, ſon bonheur on malheur ne peuvent venir que de exactitude ou de ſa négligence à en plir les devoirs. Tout le reſte n'eſt luſion & fantôme : ce n'eſt que dans vertus ou nos vices que nous de- s chercher la ſource de nos biens ou os maux.

CHAPITRE XLVI.

mme ne peut être véritablement heureux utile à la Société, que dans l'état ɔur lequel le Ciel l'a fait naître.

différence des rangs & des condi- s, dont on ſe plaint ſans ceſſe, eſt perfection dans la Société, que je rrois aiſément démontrer. Je me con- e de la faire ſentir par une comparai- extrêmement ſimple. Un Architecte éleve une voûte, emploie-t-il indiſ- :ement & ſans ordre les pierres qui

doivent la former ? Il en est qu'il met plus haut ou plus bas, selon leur taille, leur épaisseur & leur proportion. La solidité, ou ce qui est le même, la perfection de son ouvrage ne dépend-elle pas de l'arrangement qu'il leur donne, & de son attention à les étayer l'une par l'autre, en sorte que le poids même de chacune en particulier serve de support à tout l'ensemble, & que ce qui devroit, ce semble, le détruire, contribue nécessairement à le soutenir ?

Il en est de même de la Société des hommes distingués en divers états. Sa cohérence, sa durée, sa perfection consistent principalement dans l'arrangement de ses Membres, & dans leur subordination entre eux. Malheureusement il est peu de pierres de ce grand édifice qui se trouvent posées où elles devroient être. Chacune s'y place où elle veut; & il y a moins de lieu de s'étonner de la confusion & des désordres qui y regnent, que de le voir subsister depuis si long-temps.

C'est sur-tout à présent que l'intérêt seul décide du choix d'un état. Ce n'est jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la Société qu'on s'y propose. Nous ne sommes plus comme ces Romains qu'Horace célebre avec tant de joie, les



Régulus, les Fabrice, les Curius, les Camille, gens que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le Laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature; &, avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue, dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire, & ils ne cherchoient point à flétrir du souffle impur de la jalousie, les lauriers de ceux qu'elle avoit jugés dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des personnes élevées par la seule faveur, &, si j'osois le dire, la lie de la Nation en occuper les premiers postes. Combien peu d'hommes, depuis ce temps, qui n'aient dû les leurs qu'à leurs seules vertus, & qui n'y soient montés que dans la vue de servir leur Patrie!

Peut-on ne pas admirer l'usage des Lacédémoniens, qui faisoient élever leurs enfans aux dépens de leur République? Ils prétendoient par-là les appliquer

déſormais à l'état auquel ils étoient le plus propres. De cette pépiniere, ſortoient des arbriſſeaux vigoureux, qui manquoient rarement de récompenſer les ſoins de la culture, & de produire des fruits utiles à leurs Concitoyens.

Par cette méthode, on ne voyoit point, comme parmi nous, des hommes ſans talens paſſer tout d'un coup de l'excès de la baſſeſſe à une extrême élévation. On ne voyoit pas non plus des Êtres nourris dès leur enfance dans une oiſiveté ſtérile, s'ingérer dans des emplois au-deſſus de leurs forces, & ne s'y ſoutenir que par l'enflûre & le vain appareil dont ils maſquent leur ignorance & leur inapplication. On ne voyoit point courir dans les Villes de gens ſans état, idolâtres de l'indépendance, ennemis de tout engagement, n'ayant ni vues ni émulation, ne voulant d'autres devoirs que ceux qu'impoſent les uſages du monde; Citoyens iſolés & ne tenant à rien, pour qui la vie n'eſt qu'un vide immenſe, qu'ils ne ſavent comment remplir.

Je penſe que, pour bien choiſir un état, il faudroit qu'un âge un peu mûr permît d'en faire l'épreuve, & de s'y eſſayer par une eſpece d'apprentiſſage. Il faudroit qu'un jeune homme ne prît le

ti des armes qu'après s'être long-temps
lurci à la fatigue & aux dangers. Il fau-
ıit qu'avant d'embrasser l'état Ecclé-
tique, on fût convaincu par une
gue expérience qu'on n'y cherche
: la peine & le travail, que le salut
autres & le sien propre. Malheureu-
ıent on s'engage dans un état sans le
ınoître ; on y porte des penchans
ıt opposés. De là les dégoûts, les
ıuis, les inquiétudes, l'horreur des
voirs, dont on ne s'acquitte que par
:essité, ou qu'on abandonne sans scru-
le, & jusqu'à braver la honte même
ne les point remplir.

Est-il rien, ce semble, de plus heu-
ıx qu'un homme d'Eglise, qui, seul
isolé, n'ayant ni famille à entretenir,
successeur à pourvoir, jouit d'un
venu considérable, & n'a souvent
tre chose à faire qu'à consumer le
nps sans l'employer. Placé dans une
ıere supérieure, il ne ressent aucune
; calamités qui assiegent le commun
; hommes ; mais cet Être privilégié
-il heureux, & peut-il effectivement
naginer de l'être ? Malgré la couche
aisse de gravité dont il se couvre, ses
quiétudes se peignent à mes yeux ; je
is que son état fait son supplice. Il y

est entré sans le connoître & sans l'aimer: la cupidité seule l'y a appelé ; mais la cupidité, si opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer ? Aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses devoirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne : *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui il se méprise lui-même, & il ne se trouve satisfait que lorsqu'il peut éviter les reproches des autres Membres de son Corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagemens, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du temps, des honneurs, des commodités dont il abuse.

Combien pourrois-je rappeler ici d'états, qui ne perdent leurs premiers attraits, & ne deviennent ennuyeux, inquiétans, pénibles, que par le peu de convenance des talens & des qualités qu'ils exigent avec les mœurs & les inclinations qu'on y apporte ! Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux sans être bien avec soi ; mais, comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le Ciel a fait naître ? Un oiseau se plairoit-il dans l'onde ? Une plante ne seche-t-elle pas dans un terroir étranger ?



, tandis que la Nature s'occupe
ſſe à ſéparer les élémens qu'elle
ıe, & qu'elle les place chacun
ɔrdre qu'indiquent leurs différens
de peſanteur, nous l'altérons par
anges & des combinaiſons qu'elle
: ; nous confondons les emplois
alens; nous plaçons un Therſite
·oit être un Achille, un Silene où
être un Platon, un Diagoras où
oit un Socrate. Faut-il s'étonner
d'empires ont déchu, s'il en eſt
qui dépériſſent ? Il s'enſuit de là
alheurs inévitables ; c'eſt que les
es plus heureux reſtent ordinaire-
ıns l'obſcurité, & que tel homme
oit pu illuſtrer ſa Patrie, rampe
vil attelier d'un Artiſan, & ne
à regret les efforts d'un génie qui
ıe ſans ſe bien connoître, & met
ənt de l'importance à des riens
eſt contraint de s'occuper pour
L'autre malheur, c'eſt que la
de ceux dont les connoiſſances
ɾé l'ame, & qui feroient capables
s éminens emplois, ſe voyant
, pour les obtenir, de faire la
des hommes médiocres & trop
pour apprécier leur mérite, pren-
parti de la retraite, & s'eſtiment

heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces ſortes de gens ſont inutiles à l'Etat, il eſt vrai ; mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles ; & ils n'ont point de regret de n'avoir aucun rôle à y jouer. Heureux qui peut vivre comme eux ! mais plus heureux mille fois celui qui, après avoir examiné ſes goûts, ſans ſe flatter, a fait choix d'un état qui lui eſt propre, & qu'il honore par ſes vertus, autant qu'il le rend utile à la Société dont il eſt membre !

CHAPITRE XLVII.

Les avantages de l'Eſpérance.

Il eſt étonnant que l'homme, la plus noble des créatures, ſoit rempli d'autant d'imperfections qu'on en voit en lui. Il paroît qu'il y a toujours quelque choſe qui lui manque, puiſqu'il ne paſſe aucun moment de ſa vie ſans deſirer. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il imagine, excite dans ſon cœur autant de deſirs que rien ne peut éteindre, & qu'il lui eſt preſque impoſſible de remplir. Sa foibleſſe ne peut répondre à la vivacité



ſon imagination, ni ſon imagination ni fournir les moyens de ſe ſatisfaire; une éternelle inquiétude le dévore, & l'eſpérance eſt ſeule capable de la calmer.

Quoique ſouvent malheureux dans ſes projets, l'homme s'y attache avec ardeur; & le malheur même d'y avoir échoué, lui ſert preſque toujours de nouveau motif de les pourſuivre. Cette ſoif, qu'il ne peut étancher & qui le brûle ſans ceſſe; ces déſirs toujours inſatiables & qu'il n'eſt jamais ſûr de contenter, lui deviendroient ſans doute un ſupplice affreux, ſans l'eſpérance du ſuccès dont il ſe flatte, & qui le rend du moins heureux par l'idée qu'il ſe fait de ne pouvoir manquer de l'être. En effet, l'eſpérance ne le mene que par des routes agréables juſqu'au terme même où elle eſt contrainte de l'abandonner; elle ſeule a l'art de lui dérober le ſentiment du préſent lorſqu'il eſt déſagréable, & de lui rendre comme préſent l'avenir gracieux où il ſe propoſe d'arriver. Quelque éloigné que ſoit ce qui plaît, elle le rapproche. On jouit d'un bonheur tant qu'on l'eſpere : s'il échappe, on eſpere encore qu'on le retrouvera : ſi on l'acquiert, on ſe promet de le poſſéder

toujours. Heureux ou malheureux, l'eſpérance nous ſoutient & nous anime.

La Providence elle-même ſemble nous avoir donné l'eſpérance comme un remede toujours préſent aux peines que nous ne pouvons éviter. Ne pourroit-on pas dire, avec vérité, que l'eſpérance eſt pour nous comme une ſeconde vie, qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triſte eſpace à remplir? Mais elle eſt encore l'ame de l'Univers & le reſſort le plus puiſſant pour en maintenir l'harmonie. Je la regarde comme un ſentiment inné, univerſel, qui ſe répand ſur tous les maux, & les ſoulage. C'eſt un beſoin de l'ame, un germe de bonheur, qui contient notre impatience, plus funeſte encore que les plus cruelles adverſités. Supérieure à la raiſon, qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous ſoutient quand celle-ci nous délaiſſe. On peut dire d'elle, qu'elle eſt la goutte cordiale que Dieu a jetée dans notre coupe, pour ôter à la boiſſon de la vie ce qu'elle a de dégoûtant. Généreuſe ſans opulence, ſi elle ne nous rend tout-à-fait heureux, elle nous inſpire le courage de l'être, & ce courage eſt un bonheur; elle nous ſéduit lors même qu'elle n'eſt pas vraiſemblable;

elle



le réalise rapidement dans l'esprit les lusions du cœur; & le plaisir qu'elle ause est d'autant plus vif, que rien n'en mousse la pointe; ce plaisir est pur, arce qu'il ne dépend point des sens. La rainte ne le corrompt, ni le dégoût ne 'accompagne. Qu'importe qu'il soit sujet mécompte? Le plaisir est toujours plaisir, ant qu'il est senti. En est-il aucun qui ne oit un vain songe? Tout n'est que rêve ci-bas. Il en est de l'espérance comme de es monnoies bizarres, auxquelles les esoins pressans d'un Etat ont quelque-ois donné cours; elles soutiennent le ommerce presque autant que celles dont lles tiennent lieu. Tous les chemins où ous marchons sont remplis de ronces, l ne tient qu'à nous d'y semer des fleurs; 'espérance les fournit, & ses fonds sont népuisables.

C'est par elle que le monde entier se gouverne; y feroit-on des Lois, si l'on n'en espéroit une sage police? Y verroit-on des Sujets obéissans, si chacun d'eux, par sa soumission, ne se flattoit de contribuer au bonheur de sa Patrie? Que feroient les Arts, & ne les jugeroit-on pas inutiles, sans l'espérance du fruit qu'on en doit retirer? Les Sciences ne seroient-elles pas négligées, les talens

incultes, les génies les plus heureux abrutis, ſans l'eſpoir d'un goût plus ſûr & plus épuré dans tout ce qu'il importe de connoître?

Si l'on demande à un Guerrier ce qui le porte à expoſer ſi ſouvent aux haſards, des jours qu'il pourroit ſe rendre moins périlleux ou plus tranquilles; il vous dira que c'eſt l'eſpérance de la gloire, qu'il chérit & qu'il préfere aux triſtes douceurs d'une vie obſcurément oiſive. Le Négociant traverſe les mers; mais il eſpere ſe dédommager, par les richeſſes, des craintes qu'il aura eſſuyées parmi les tempêtes & les écueils. Le Laboureur, courbé ſur ſa charrue, arroſe la terre de ſes ſueurs; mais cette terre doit le nourrir, & il ſe diſpenſeroit de la cultiver, s'il n'en attendoit le prix de ſes peines. Quelles que ſoient nos entrepriſes, l'eſpérance en eſt le motif; elle eſt l'avant-goût de nos ſuccès, &, du moins pour quelque temps, un bien réel au défaut de celui qui nous échappe. C'eſt une joie anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle ſubſiſte, donne un plaiſir qui ne le cede guere à la jouiſſance de celui qu'on ſe promet, & qui efface ſouvent tous les plaiſirs qu'on a déjà goûtés dans la ſituation la plus heureuſe,



Et comment pourroit-on jouir tran-
ıillement de la vie, ſi l'on ne vivoit
un jour à l'autre dans l'eſpoir de la
·olonger? Il n'eſt pas juſqu'aux malades
ême les plus déſeſpérés qui ne s'étour-
ſſent ſur les approches de la mort, &
ıi n'eſperent de guérir preſque au mo-
ent qu'ils expirent. Nous portons même
›s eſpérances au-delà de la mort; &,
rſque nous penſons le plus qu'elle eſt
évitable, nous tâchons de nous immor-
liſer dans la mémoire des hommes.
eins de cette flatteuſe idée, nous
mmes plus diſpoſés à nous perdre ſans
tour dans les abymes de l'Eternité.

Pour tout dire enfin ſur le ſujet de
ſpérance, dont on ne peut aſſez rehauſ-
r le prix, je dis qu'elle a part à toutes
›s actions. Faiſons-nous bien? nous en
tendons la récompenſe. Avons-nous
it du mal? nous en eſpérons le pardon.
ous ſommes-nous trompés? nous nous
opoſons de nous corriger. Avons-nous
it quelque perte? nous nous flattons
: la réparer. Et de quelle reſſource
ſpérance n'eſt-elle pas pour un Mortel
ıi a eu le malheur d'offenſer Dieu? il
pere du moins en la miſéricorde de cet
tre Suprême. Et ici, comme par-tout
lleurs, cette même eſpérance, qui

excite nos desirs, fait que nous cherchons avec plus de soin les vrais moyens de les satisfaire.

CHAPITRE XLVIII.

Le Précepte divin de l'amour de nos semblables ne tend qu'à nous rendre heureux ; & l'on ne sauroit trop tôt inspirer à tous les jeunes gens, à ceux même qui sont nés pour le Trône, le desir de mériter l'estime des hommes.

LA Religion nous prêche l'amour de nos semblables ; &, tout ainsi que la Nature, elle ne tend qu'à nous réunir. Remarquons cependant que ce n'est pas simplement une ombre, un fantôme de Société que l'une & l'autre exigent.

La Religion va même plus loin que la Nature ; & dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, en sorte qu'à l'un & l'autre égard nous n'ayons qu'une même mesure d'affection & de zele, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette Religion. Qu'on l'appuie tant qu'on voudra par tant d'autres caracteres qui lui sont propres, il n'en est



oint, à mon gré, qui lui donnent une onviction plus certaine & plus ſenſible e cet amour de nos ſemblables, qu'elle xige auſſi clair-voyant, auſſi attentif, uſſi tendre, auſſi parfait que celui u'il nous eſt permis d'avoir pour nous-nêmes.

On diroit qu'en cela la Nature & a Religion ont conſulté nos intérêts. Je ſoutiens, en effet, que c'eſt nous aimer autant qu'il eſt poſſible, que d'aimer ſincérement tous ceux avec qui nous vivons. Le bonheur dont nous ſommes le plus jaloux, n'eſt-ce pas l'eſtime & l'amitié des autres hommes? Et ce bonheur, ſi précieux ſur-tout aux Ames bien nées qui, pouvant conſentir à être privées de la gloire, ne ſauroient ſe réſoudre à ſe paſſer de l'honneur; ce bonheur eſt-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raiſon, l'apanage des dignités, un des avantages de la richeſſe? Non: c'eſt en vain qu'on le chercheroit en nous; il eſt dans les mains de nos ſemblables. C'eſt d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre choſe que le mériter. Mais quel autre moyen de le mériter que par des prévenances ſans baſſeſſe, par des politeſſes ſans fauſſetés, par des égards ſans

contrainte, par autant de marques d'eſtime que nous deſirons en recevoir.

Si cela eſt, c'eſt donc nous aimer nous-mêmes que d'aimer les hommes, les ſeuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les ſeuls dont les ſuffrages récompenſent & ſoutiennent le mérite, les ſeuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Je demande, en effet, ce que deviendroient nos qualités les plus eſtimables, s'il n'étoit perſonne qui daignât les eſtimer ? Renfermées dans nos cœurs, où elles ſeroient pour nous un ſujet de complaiſance, & dès-lors elles perdroient tout leur prix ; ou un objet d'indifférence, & rien ne nous porteroit à les entretenir. Dans le premier cas, notre orgueil, s'il étoit connu, ne nous attireroit que de la haine ; dans le ſecond, notre indolente froideur ne mériteroit que du mépris. Dans ces deux cas, tout mérite ſeroit bientôt anéanti.

Auſſi, quel que ſoit notre amour-propre, il arrive heureuſement que nous nous aimons hors de nous beaucoup plus que dans notre propre exiſtence : nous croyons, & nous avons ſujet de croire la raiſon des autres un juge moins aiſé à



réduire que notre propre raiſon. Incapables de nous bien voir nous-mêmes, nous voulons que notre image ſe retrace dans ceux qui nous connoiſſent, comme dans un miroir. Elle s'y reproduit, s'y étend, ſe multiplie, & nous nous efforçons de l'embellir à meſure que nous ſentons qu'elle a eu le bonheur de plaire : c'eſt-à-dire, que dès-lors nous avons plus d'attention ſur nos vertus & ſur nos défauts ; que dès-lors notre eſprit s'épure, notre cœur s'éleve & s'agrandit en quelque ſorte ; que nos devoirs nous deviennent plus chers & moins pénibles ; & que, par une louable émulation, plus ſéveres à notre égard, nous nous montrons, par un juſte retour, plus indulgens à l'égard des autres.

Il eſt donc vrai que nous devons à ceux dont nous recherchons l'eſtime, ce qui contribue le plus à notre perfection ; & de là j'infere que l'on ne ſauroit trop tôt inſpirer aux jeunes gens l'amour de cette eſtime. Elle eſt réellement le bonheur le moins frivole & le plus flatteur ; &, le deſirer ce bonheur, ce n'eſt point à la vérité une vertu, mais une eſpece de néceſſité, que le bien de l'Humanité, que la Nature même, nous impoſent. Il eſt certain en effet que ce deſir excite

jusqu'aux moindres talens, & qu'il enrichit la Société de toutes les especes de mérites qui auroient été perdus pour elle, soit qu'une lâche paresse les eût enfouis, soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire, soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

Il est d'autant plus utile d'inspirer aux jeunes gens ce desir de mériter l'estime des hommes, qu'en essayant de donner à leur caractere la souplesse & le liant qui gagne les cœurs, en leur apprenant à rompre leur humeur pour s'accommoder à celle des autres, en les tenant dans la dépendance des jugemens de tout homme qui peut s'ériger en arbitre de leurs actions, on leur fait contracter l'heureuse habitude de commander à leur cœur, & de maîtriser des passions qui, dans leurs commencemens, aisées à vaincre, sont, dans leurs moindres progrès, si difficiles à contenter. Et comment pourroit-on négliger de faire sentir de bonne heure au commun des hommes l'importance de cet amour de la considération, la source, ou du moins l'appui de nos vertus, puisqu'il est également utile & nécessaire de l'inspirer aux jeunes Princes, tout Princes qu'ils sont?

Il est vrai que cet amour, qui nous

rte si puissamment à tout ce qui peut
ever la dignité de notre nature, ne
t d'ordinaire que de foibles impressions
: des hommes nés dans l'abondance
tous les biens, & qui, n'ayant point
vœux à faire, & pouvant à leur gré
llifer ou rendre infructueux tous ceux
'on forme dans leur Empire, n'atten-
nt du reste des hommes que de la sou-
ssion & du respect. Je dis néanmoins
e ces hommes si puissans tiennent
x autres hommes par une infinité de
voirs; & que, si la fortune n'a rien à
ir offrir qu'ils n'aient reçu de leur
issance, il leur reste à desirer quelque
ose de plus grand & de plus heureux,
veux dire, l'amour des Peuples, &
rticuliérement cette sorte d'amour que
time fait naître, & qui devient plus
t que le devoir.



CHAPITRE XLIX.

Il eſt de la nature de l'homme d'aimer le plaiſir ; mais en vain chercheroit-il le bonheur dans les plaiſirs des ſens, il ne peut ſe trouver que dans les plaiſirs de l'ame & la pratique des vertus.

Ce ſont nos goûts qui donnent l'être à nos plaiſirs ; en ſorte que ce que nous leur trouvons d'attraits ou de variétés, ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différens ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, ſeroit comme en chercher dans ce que nous appelons doux ou amer ; qualités chimériques dans ce qui les occaſionne, & le ſimple réſultat des organes diſpoſés à produire telle ou telle ſaveur. Les objets après leſquels nous courons le plus follement, n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes ſont notre ouvrage ; nous embelliſſons, ou nous enlaidiſſons les choſes, à notre gré ; & nous ſommes aſſez peu ſenſés pour adorer, ou pour déteſter les apparences dont il nous plaît de les revêtir.

Ce qui prouve évidemment ce que

j'avance ici, c'eſt que les mêmes plaiſirs paſſionnent les uns, & ſont indifférens aux autres. Il eſt des gens qui ne font que leur ſourire, il en eſt qui s'y livrent avec fureur : les uns ſe les rendent néceſſaires par l'habitude, d'autres n'en aiment que les premiers inſtans. La crainte de les voir finir, qui les rend moins ſenſibles à quelques-uns, les rend plus précieux à tous les autres : dans la plupart, rien ne peut troubler leur empire ; dans pluſieurs, ils cedent au moindre chagrin. En un mot, autant de goûts, autant de plaiſirs différens.

Ce qui eſt certain, c'eſt que le fond de notre être eſt l'amour du plaiſir. Cet amour eſt le feu central qui vivifie tout. Sans lui, nous croupirions ſans énergie dans l'indolence, & toute la Nature nous paroîtroit comme enſevelie dans un habillement de mort. Cet amour eſt plus abſolu que la raiſon : il la prévient dans notre enfance, il la maîtriſe dans la jeuneſſe ; & ſi, dans l'âge qui refroidit les paſſions, il ne nous porte pas auſſi violemment vers ce qui plaît, il ſert du moins à nous éloigner de tout ce qui nous incommode. Il ne s'agit que de tourner cet amour, tout indocile qu'il eſt, vers des plaiſirs honnêtes, & que

la raiſon, du moins, ne défende point.

Les plaiſirs des ſens ſont preſque toujours les moins innocens, les plus dangereux, les moins ſatisfaiſans, les moins néceſſaires. Qui eſt-ce qui engage à les rechercher ? une vaine & ſtérile diſſipation, l'ennui, la pareſſe, le triſte embarras de n'avoir rien à faire : quelle ſource ! quelle origine ! quel motif ! Qui ſont ceux qui aiment le plus ces plaiſirs ? des cœurs déjà corrompus, ou qui ne tarderont pas de l'être. Quand le feu, quelque pur qu'il ſoit, prend à des matieres diſpoſées à s'enflammer, quel ravage n'eſt-il pas capable de faire ? Comment ſe livre-t-on à ces plaiſirs ? ce n'eſt preſque jamais ni avec ce choix de ſentiment qui les craint & s'en méfie, ni avec cette délicateſſe de goût qui ne veut que s'y prêter ; on s'y abandonne avec brutalité ; on coupe l'arbre, pour en avoir ſur le champ tous les fruits. Quelle ſatisfaction en retire-t-on ? la ſatiété ſuit de près l'empreſſement d'en jouir. Ont-ils été annoncés, préparés ? ils ont déjà perdu de leurs charmes : trop attendus, ils n'apportent que de l'ennui. Il en eſt d'eux, comme de certains fruits qui n'ont qu'un inſtant pour être cueillis à propos. Tiennent-ils plus de l'occupation que de

l'amusement ? ils rebutent. S'en est-on fait un devoir d'état ? ils deviennent à charge, ils se nuisent par leur continuité : l'un prend rapidement sur la jouissance de l'autre, & se trouve déjà passé quand on le veut saisir.

En un mot, de tous les plaisirs des sens, il n'en est point qui ne soit trop cher, au prix même d'un simple desir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter ; &, ce qui est étonnant, & plus triste encore, c'est que de cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs qui ennuient de même. L'ennui est leur effet le plus ordinaire. On s'est agité, on s'est tourmenté pour en jouir ; & c'est là toute la récompense des soins qu'on s'est donnés pour se les ménager. Ils n'ont fait qu'effleurer l'ame ; ils n'ont pu se fondre en elle ; & ils y laissent un aiguillon qui la pénetre, & la rend d'autant plus insupportable à elle-même, qu'il lui faut d'autres blessures pour l'inquiéter & l'attrister de nouveau. Ainsi la vie se passe à courir des plaisirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaisirs qui le ramenent sans cesse.

Je ne prétends pourtant pas qu'on doive renoncer à tous les plaisirs des sens. Il en est d'aussi nécessaires que les alimens :

beſoin h
Nature. I
ſachons e
économie
ſont infin
ſibles, m
que les p
gens rech
en ignore

Ceux-c
mêmes,
de ce qui
parce qu'
les mêmes
corrompr
point ; to
âge ne d
goûtés da
ceux que
la compa
reconnoiſſ
autres pla
pratique d
de ces ver
dans un c
chacune u
cheres à to
damment
éducation,
l'affection d
plus groſſie



Heureux celui qui ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même ; qui, ne voyant aucun rapport entre la petitesse & le néant des êtres sensibles, avec la noblesse, l'immensité, la haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir ; qui, persuadé que la Terre & l'Univers ne peuvent lui rien offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux, confond dans ses idées les sceptres & les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile !

Oui, un des moyens les plus infaillibles de vivre heureux, c'est de se renfermer en soi pour mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchans, à épurer ses vertus : c'est de vivre isolé & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs, qui d'ordinaire nous rendent malheureux sans nous rendre plus sages : c'est de se faire une compagnie de son cœur ; d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai ; de se plaire avec lui ; &, sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui

échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

CHAPITRE L.

S'appliquer à faire des heureux, c'eſt chercher ſon propre bonheur dans la ſource la plus pure. Ce devroit être la plus chere occupation des hommes, & ſur-tout des Souverains.

S'IL eſt naturel à l'homme de travailler à ſe rendre heureux, ſi c'eſt là ſon unique deſir dès qu'il commence à vivre, & ſi ce deſir l'occupe ſi fort, que la vie même lui devient à charge dès qu'il ne peut le remplir ; rien ne lui eſt ſans doute plus néceſſaire que de ſavoir en quoi conſiſte le vrai bonheur, & quel eſt l'uſage qu'il en doit faire.

Le bonheur s'offre à lui de toutes parts ; mais, ou il manque de le ſaiſir, ou il le ſaiſit mal ; ou il ne le ſent point, ou il n'en jouit pas tranquillement, par la crainte qu'il a de le perdre. Il eſt pourtant plus ordinaire à l'homme de ſe le figurer où il n'eſt pas, & de n'en juger que par ſon goût & ſes caprices. Les uns



font consister à satisfaire leurs passions, autres à les vaincre. Plusieurs ne le ouvent que dans certaines passions qui flattent, & jamais dans celles qu'ils aiment point.

L'Ambitieux, le plus Riche des biens la fortune, voit ordinairement ces ens avec indifférence, & ne court u'après la gloire qui l'a séduit; tandis ue l'Avare, insensible à cette gloire, 'aspire qu'aux richesses, qu'il croit seules apables de le contenter. Celui-là se plaît lans l'agitation & le travail; celui-ci ne rouve de satisfaction que dans le repos l'indolence.

Je me représente un homme comblé e félicité, mais isolé, réduit à lui-même, séparé de tout commerce avec le nonde. S'il s'est acquis une grande répuation, en sentira-t-il le prix, du moment u'il n'a personne qui l'admire, & qui ache lui préparer l'encens qui lui est dû? Que cet homme possede de grands biens, le veux; s'estimera-t-il heureux, dès u'il est réduit à n'en pouvoir faire sage? Qu'il ait un génie plein de force de lumiere, il ne laissera pas de se éplaire souvent; &, comme une maiere embrasée qui agit sur elle-même, on génie s'usera par sa propre ardeur.

Que cet homme ait des ſentimens & de la vertu, il les connoîtra tout au plus; mais ne pouvant faire aucun bien, il aura lieu de douter ſi tout ce qu'il ſent il peut le mettre en pratique. Qu'il ait enfin les plus rares talens, quel cas en ſera-t-il, dès qu'ils lui ſont inutiles, & qu'il ne peut faire uſage du premier de tous les talens, celui de les faire valoir?

De ces vérités conſtantes, tirons une induction néceſſaire, & diſons qu'un homme ne ſe ſuffit pas à lui-même pour être heureux, & qu'il ne peut l'être en effet, qu'autant que ſon bonheur peut ſe répandre ſur les autres. Il eſt vrai que ſouvent c'eſt aſſez de ſe croire heureux pour l'être, & qu'un amour-propre déréglé peut nous faire trouver des plaiſirs dans les choſes même les plus frivoles; mais cet amour-propre, le premier de tous les flatteurs, ne nous ſéduit que parce qu'il nous perſuade que nous pouvons tromper les autres; & rarement nous tromperoit-il, s'il ne nous repréſentoit auſſi aimables aux yeux de ceux qui nous connoiſſent, qu'il nous fait paroître aimables à nos propres yeux.

C'eſt donc par l'eſtime des autres que nous nous eſtimons, & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes,



s ne l'attendons que des hommes avec
nous vivons. Mais, combien plus ce
heur, qu'il nous faut mendier en
lque ſorte, ne nous ſera-t-il pas
ré, quand nous l'acheterons, quand
s le mériterons par nos bienfaits,
nd nous nous efforcerons de rendre
reux ceux qui peuvent ſeuls nous
lre heureux nous-mêmes ? Car enfin
onheur que l'on procure aux autres
peut manquer de rejaillir ſur le cœur
éreux qui le produit. C'eſt une eau
, après avoir arroſé des terres arides,
nonte vers ſa ſource, pour en couler
nouveau. Les biens dont on jouit
vent échapper des mains de ceux qui
poſſedent; mais les biens que la cha-
fait répandre, quoique ſujets aux
rices, durent du moins toujours par
laiſir, ou par la gloire de les avoir fait
'ir à faire des Heureux.

'ormons-nous ici l'idée d'un Souve-
, dont les Courtiſans, dont les Peu-
, dont tout le Monde entier prévient
deſirs. On l'idolâtre; mais il ne peut
orer que, les hommages qu'il reçoit,
les rend plutôt à ſa dignité qu'à ſa
ſonne; & qu'il les doit plus au devoir,
uſage, à l'intérêt, qu'à un amour pur
incere. Parvenu à ce qu'on appelle le

ſuprême bonheur, eſt-il bien convaincu qu'il le poſſede ? Ses plaiſirs ne ſe nuiſent-ils pas par leur continuité même ? Dans ſes plus grands plaiſirs, ne ſent-il pas le beſoin d'autres plaiſirs, & de plus grands plaiſirs encore ? Les chagrins l'ont aſſiégé ſur le Trône ; ils s'y ſont aſſis avec lui, tout ce qui ſatisfait ſes deſirs les réveille ; ſes paſſions croiſſent par tout ce qui les aſſouvit ; en croiſſant, elles multiplient ſes peines ; elles renaiſſent de leurs cendres, pour le tourmenter de nouveau ; & ſon cœur, toujours vide, toujours altéré, toujours endurci aux plaiſirs par les plaiſirs mêmes, ne jouit véritablement que de ſes inquiétudes & de ſes dégoûts. Sa grandeur elle-même, qui le prive des douceurs de la Société, fait le malheur de ſa vie ; & il eſt forcé de reconnoître qu'incapable de le ſatisfaire, elle lui eſt moins donnée pour lui que pour les autres ; & que le premier de ſes ſoins doit être de faire des Heureux, pour le devenir lui-même.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles, je lui maintiens, ce qui paroît incompatible avec ſon état, des amis qui lui feront ſentir les dangers de la flatterie, & lui apprendront, par leur conduite, que les louanges



:plus sinceres ne sont pas celles qu'on
npresse de lui donner, mais celles qui
r échappent. Ce Prince, devenu par
bonté de son cœur le Ministre de la
ovidence de Dieu sur ses Peuples, ne
ıt manquer de trouver dans ses bien-
s & dans leur amour, de sûrs garants
leur respect & de leur obéissance; il
ura point lieu de douter des éloges
on lui donnera; il se verra revivre
ınt que de mourir, & jouira, dès cette
même, de l'immortalité qui lui est
ırée pour les temps à venir.

Ainsi tous les Héros, ainsi tous les
nds Hommes, quels qu'ils soient, ne
ıvent goûter un bonheur plus véri-
le que celui d'établir la félicité qu'ils
vent procurer au reste des humains.
ır vertu consiste, non à ravager des
ovinces, à saccager des Villes, à faire
orger des Malheureux, mais à rendre
r Patrie & leurs Concitoyens heureux.
gloire des conquêtes est toujours
illée par le sang: on ne l'acquiert que
le carnage & la mort, & son plus
ole appareil ne peut flatter qu'autant
il est funeste; mais la gloire la plus
e & la moins équivoque est de faire
Heureux. Conquérir des cœurs, c'est
ner sur eux; & ce regne n'est-il pas

préférable à celui qui ne ſe ſoutient que par la force & la puiſſance, puiſque la puiſſance & la force ne ſe maintiennent plus ſûrement elles-mêmes que par l'amour des Peuples qui ſont obligés d'obéir.

C'eſt la Nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui. A-t-on des enfans ? on s'intéreſſe à leur conſervation ; & on oublie volontiers ſes propres beſoins , pour ne s'occuper que de ce qui leur eſt utile ou néceſſaire. Tels ſont à-peu-près tous ceux qu'on rend heureux ; ils ſont notre ouvrage, notre production, des enfans adoptifs, des créatures que nous avons formées, & à qui nous redonnons en quelque ſorte la vie, qu'ils n'avoient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la miſere & dans la douleur.

Et quel plaiſir plus ſenſible que de faire des Heureux ! Eſt-il rien qui flatte autant que de procurer à des Malheureux des graces ou des ſecours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs ſemblables, à qui Dieu en a confié le ſoin ? Coopérateurs de ſes bontés, on entre dans ſes fonctions, & l'on s'éleve au-deſſus de l'Humanité. Sans doute ce ſeroit ſe dégrader ſoi-même que de la mépriſer ; & n'y a-t-il

as une eſpece de grandeur à ſentir ce ue valent les hommes ?

Le ſeul inconvénient eſt de faire des ngrats ; mais l'ingratitude a-t-elle le ouvoir de diminuer le prix des bienfaits ? & ne ſert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompenſe de ſes actions à des ſentimens dont il n'eſt pas le maître, plutôt qu'à la ſatisfaction intérieure qu'il en reſſent ? S'il doit oublier les plaiſirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoiſſance qu'il mérite ? Ne ſait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'eſt de n'en point exiger ? & que, la prétendre comme un devoir, c'eſt la révolter, & l'autoriſer en quelque ſorte à s'éteindre ?

Les Riches, les Grands, tous les hommes, ne ſont maintenus, conſervés ici-bas, que pour l'utilité des autres hommes. Faire du bien eſt le ſeul plaiſir qui ſoit ſans remords, ſans trouble, ſans amertume, le ſeul qui ne s'uſe point, puiſque le long uſage, qui endurcit le cœur à tous les autres plaiſirs, rend tous les jours celui-ci plus doux & plus ſenſible. C'eſt ce qui paroît plus clairement & par un contraſte bien oppoſé, dans l'indigne & méchant caractere de ceux

qui ne fondent leur bonheur que ſur le malheur des autres, ou qui, rongé d'une déteſtable envie, ſe font du bonheur des autres une ſource éternelle de chagrins. Il n'eſt pas juſqu'à ces cœurs malins, eſpece de monſtres dans la Nature, qui, par l'horreur qu'ils inſpirent, ne nous prouvent invinciblement que le plus grand de tous les bonheurs conſiſte à faire le bonheur des autres, & qu'il eſt auſſi glorieux de répandre des graces que de les mériter.

Et quel cœur aſſez barbare pourroit ne point avoir de plaiſir à ſoulager les peines des Malheureux? Il n'en eſt pas des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-temps à s'y pourrir, au haſard même de ne jamais s'y reproduire. En ſemant les bienfaits on les recueille; &, ſi j'oſois m'exprimer ainſi, le ſeul deſir de les répandre eſt déjà le temps de la moiſſon. Les bienfaits ſont le ſeul tréſor qui s'accroît à meſure qu'on le partage. Notre cœur eſt fait pour ſe donner: & qui le mérite mieux, ou des gens qui, occupés d'eux-mêmes, n'en ſentent point le prix, ou des Infortunés qui le réclament & qui l'honorent, en lui ſuppoſant une généreuſe ſenſibilité?
D'ordinaire

D'ordinaire on ne voit que les Pauvres avoir pitié des Pauvres. Les Grands les rebutent, les méprisent, souvent même les outragent & les insultent. Mais ces Humains superbes, qui auroient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur noblesse, pourquoi n'ont-ils pas honte également de laisser l'Humanité languir, se détruire & s'avilir dans leurs semblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & par leurs dédains, qu'elle ne l'est par les maux & les douleurs qui la flétrissent & la déshonorent?

CHAPITRE LI.

Extraits d'un Manuel de dévotion que le Roi de Pologne composa lui-même pour son usage.

PRIERES

POUR DEMANDER A DIEU LA CONFORMITÉ AUX ORDRES DE SA PROVIDENCE.

O Dieu, qui pour manifester la gloire de votre Providence, vous êtes fait le Pasteur du Peuple d'Israël dans le Désert, le Défenseur de Daniel, l'Avocat de

[redacted]

Susanne, le Guide de Tobie; ô vous qui avez délivré Joseph vendu, qui avez conservé les trois Enfans dans la fournaise, qui vous êtes déclaré le Pere de l'Orphelin & de l'Etranger, du Pauvre & de la Veuve; vous qui vous êtes fait tout à tous, nous vous supplions humblement de nous accorder la force de bénir votre Providence avec autant de joie dans l'adversité que nous en marquons dans la prospérité; & que notre patience à souffrir ce qu'il vous plaît d'ordonner, égale notre confiance à attendre ce que nous desirons. Ne permettez pas que la prospérité nous enfle, ni que l'adversité nous abatte. Donnez-nous, Seigneur un courage invincible, un cœur inébranlable, une volonté conforme en tout à votre Providence. Que rien ne nous trouble de ce qui vient de vous, mais que tout nous soit cher pour l'amour de vous. Qu'aucun contre-temps ne nous ébranle, parce qu'il afflige la nature; mais qu'il laisse notre cœur en paix, parce qu'il vient de vous. Reconnoissons que rien n'est petit de ce qu'ordonne un Dieu si grand; qu'il ne peut nous arriver rien de nuisible de la part du plus tendre des Peres, ni d'injuste de la part du Juge le plus équitable; car



ʾrovidence ſeule, Seigneur, ſait
:her puiſſamment les extrêmes,
ɔſant toutes choſes avec douceur;
e que celles qui paroiſſent con-
, n'en conduiſent pas moins à une
ſe fin. Faites donc, ô mon Dieu,
ɔut ce qui nous vient de votre
nous le recevions avec recon-
ce, nous le ſupportions avec joie,
conſervions avec patience.
'olonté adorable de mon Dieu,
é toujours ſage, toute puiſſante
e bienfaiſante, je me ſoumets tout
, & m'y ſoumets pour toujours.
vos Décrets éternels ſur tout ce
: regarde, & je le fais parce que
votre ſujet né, parce que nul
: ne peut vous réſiſter, parce que
ordonnez avec la plus grande
tout ce qui nous concerne, parce
ɔus ne haïſſez aucun des Ouvrages
mains, & que vous conſultez, en
e qui nous regarde, les ſentimens
re amour paternel. Je me dépouille
de ma volonté propre, de cette
:é aveugle, & qui ne ſait deſirer
e qui lui eſt nuiſible; je m'en dé-
e pour me ſoumettre à l'empire de
divine Sageſſe, pour me former
eur ſelon le vôtre, & vivre de

votre volonté. Je ne veux que ce que vous voulez, je désavoue tout ce qui ne vous plaît pas. Qu'en toutes choses votre volonté soit faite, & non la mienne. Vous plaît-il que je sois dans l'abondance ou dans l'indigence, dans les honneurs ou dans le mépris, qu'on parle de moi en bien, ou qu'on en dise du mal; vous plaît-il de me donner la santé ou la maladie, la joie ou la tristesse; vous plaît-il que je vive encore long-temps, ou que je meure bientôt? Mon cœur est prêt à tout, ô mon Dieu! mon cœur est prêt à tout. Oui, dans tous les événemens de ma vie, heureux ou malheureux, dans l'affliction comme dans la joie, pendant la vie & à la mort, en tout temps je bénirai le Seigneur; ses louanges seront toujours sur mes levres: ne les mérite-t-il pas toujours, lui qui est toujours mon Pere?

SON AMOUR PAR-DESSUS TOUT.

BIEN souverain & infini, Dieu qui êtes mon tout, je vous aime de tout moi-même, je vous aime de toutes les puissances de mon ame, & sans aucun partage de mon cœur pour les créatures. Je vous aime, parce que vous réunissez de la maniere la plus complete toutes les



perfections qui peuvent être l'objet de mon amour. Je vous aime plus que les richesses & les honneurs, plus que la sagesse & la perfection créée, plus que le rang que j'occupe, plus que ma vie, plus que moi-même, parce que vous êtes le bien par excellence. Je ne dois mettre ni bornes ni mesure à mon amour, parce qu'il n'y en a point dans les perfections que j'aime. Je voudrois vous aimer, s'il étoit possible, d'un amour divin; vous aimer autant que vous méritez d'être aimé, autant que vous êtes aimable. Que ne puis-je, ô mon Dieu, pour suppléer à la foiblesse de mon amour; que ne puis-je, aux dépens de tous mes biens & de ma vie même, vous faire connoître & adorer de toutes les créatures raisonnables, les embraser toutes de votre amour! O Beauté ineffable, que je desire ardemment de vous contempler, & de jouir de vous au sein de l'Eternité! Quand viendra donc cet heureux jour, où je vous verrai face à face? Je soupire après l'instant qui doit opérer ma dissolution & m'unir à vous. Tirez mon ame de sa prison, & elle vous bénira. L'Assemblée de vos Saints me tend les bras: ils desirent que vous m'associez à leur Chœur.

En attendant de vous cette grace, je

fais la réſolution, ô mon Dieu, d'éviter, pour votre amour, toutes les fautes, même légeres, qui pourroient vous déplaire; de penſer ſouvent à vous, & d'en parler ſouvent; d'élever fréquemment mon cœur vers vous; de croître en vertus & en amour pour vous; d'embraſſer, pour votre gloire & pour vous plaire, les mortifications & les ſouffrances. O mon Dieu, rempliſſez de votre amour toute la capacité de mon cœur; donnez-moi vous-même ce que vous voulez trouver en moi, & je vous aimerai de plus en plus.

SON SECOURS DANS LES AFFLICTIONS.

DIEU tout-puiſſant & éternel, qui avez dit: » Invoquez-moi au jour de » l'affliction, & je vous délivrerai «, je me proſterne à vos pieds, dans l'extrémité où je ſuis réduit. Je vais ſuccomber ſous les maux qui m'aſſiegent, ſi vous ne venez promptement à mon ſecours. Les foibles lumieres de mon eſprit ne m'offrent aucune reſſource pour ſortir de mon accablement. La triſteſſe a tellement rempli mon cœur, qu'aucun ſentiment de joie ne ſauroit plus y trouver place: ma vie eſt pire que la mort. Vous pouvez



z secourir, ô mon Dieu, quoique ... gnore en quelle maniere. Je vous en ... pplie très-humblement, délivrez-moi ... s maux qui me pressent. Mes péchés, ... l'avoue, mériteroient une plus grande ... nition encore; mais je sais que votre ... nté est infinie, & vous savez vous-même, Seigneur, combien notre foi... esse est grande. Si cependant vous ... ulez m'infliger de nouveaux châti... ens, je m'y soumets volontiers, sachant ... e vous ne voulez que mon bien, & ... 'en cela même vous agiriez en bon ... re. Recevez donc le sacrifice que je ... us offre de l'affliction où je me trouve, ... utenez seulement de votre grace mon ... eur qui est plongé dans la tristesse.

... MISÉRICORDE POUR SORTIR DE L'ÉTAT DU PÉCHÉ.

O Jesus, Dieu de clémence, venez à ... on secours; mon cœur est dans le ... uble; mes forces m'ont abandonné. ... passe les jours dans la tristesse, parce ... e celui qui pourroit seul me consoler ... st éloigné de moi. Hélas! mon Sauveur, ... i-je pas bien sujet de m'écrier avec ... us: » Mon ame est triste jusqu'à la ... nort «? Malheur à moi qui ai péché; ... le péché est toujours la premiere

ſource de nos triſteſſes. Oui, je vous ai offenſé, & je l'ai fait ſous vos yeux. Je reconnois l'impiété & l'injuſtice de ma conduite. O mon Seigneur & mon Dieu, voyez l'état où je ſuis réduit, & ſecourez-moi : ne permettez pas que je ſois plus long-temps ſéparé de vous : confondez mes ennemis : briſez les pieges qu'ils me tendent : ne permettez pas qu'ils triomphent à la vue de mes maux ; qu'ils apprennent au contraire que j'ai trouvé le vrai bonheur, en m'attachant à vous ſeul, ô mon Dieu, en mettant en vous mon eſpérance pour jamais.

LA VICTOIRE SUR SES ENNEMIS.

SEIGNEUR, Dieu tout-puiſſant, Pere, Fils & Saint-Eſprit, accordez-moi la ſupériorité ſur les Ennemis qui m'attaquent. Qu'ils ne puiſſent ni me réſiſter ni me nuire, & que leur valeur & leur conſeil tournent à mon avantage. Soyez vous-même, ô mon Dieu, ma force, mon refuge & le bouclier qui me protege : que mes Ennemis, déclarés ou ſecrets, ſoient diſſipés & confondus. Dieu d'Abraham, Dieu d'Iſaac, Dieu de Jacob, Dieu de tous ceux qui vivent ſelon vos Lois ſaintes, pardonnez-moi toutes mes offenſes ; délivrez-moi des peines & des



bulations, des dangers & des périls je me vois exposé. Donnez-moi le urage & la force. Accordez-moi le n de la parole : que mes discours vous ient agréables, & qu'ils persuadent ux qui doivent seconder mes vues. Le rophete l'a dit, l'Apôtre le répete : Vous délivrez, Seigneur, ceux qui mettent en vous leur confiance ; c'est par vous que l'on triomphe, c'est par vous que l'on regne *. Faites-moi triompher de mes Ennemis, & régner sans rien craindre de la part des hommes.

SA PROTECTION POUR UNE VILLE ASSIÉGÉE.

SEIGNEUR, écoutez ma priere : protégez cette Ville, & que vos Saints Anges veillent à la garde de ses murs. Elle est habitée par votre Peuple. Dieu de clémence, détournez de dessus lui le bras de votre colere. J'entends autour de moi les cris de la tribulation. O vous, qui vous plaisez à faire miséricorde à ceux qui marchent devant vous dans la droiture de leur cœur, Dieu d'Israël, écoutez l'humble priere de vos Serviteurs. Veillez le jour & la nuit sur cette Ville. Voyez comment nos Ennemis, rassemblés autour de nous, se glorifient dans

leurs forces. Diſſipez ces Légions ; qu'elles diſparoiſſent : faites ſuccéder la paix à ces jours de confuſion. Délivrez votre Peuple & cette Ville. Laiſſez-vous fléchir par nos prieres, Seigneur, & ne nous traitez pas en ennemis.

SA GRACE POUR BIEN REMPLIR LES DEVOIRS DE LA ROYAUTÉ.

DIEU tout-puiſſant & éternel, ſource pure de tout don parfait, vous prîtes plaiſir à exaucer le jeune Roi Salomon, lorſqu'il vous demanda la Sageſſe pour diſcerner le bien & le mal, & juger votre Peuple ſuivant les regles de la juſtice. C'eſt au nom de celui en qui réſident tous les tréſors de votre Sageſſe, c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt notre Seigneur & notre Sauveur, que je vous ſupplie humblement de jeter les yeux ſur le dernier de vos Serviteurs. Vous l'avez placé ſur le Trône, non en vertu de ſes mérites, mais par un pur effet de votre miſéricorde & de votre infinie bonté : faites-lui part de cette Sageſſe qui vous environne ſans ceſſe : qu'elle éclaire tous ſes pas, qu'elle préſide à tous ſes travaux. Oui, Seigneur, je rendrai gloire à la vérité, je l'avouerai : je ſuis au milieu de ce Peuple qui vous appartient & qui



tre ſaint Nom, comme un petit
ıi marche au haſard, ſans ſavoir
vient ni où il va ; & cepen-
moi que vous chargez du diffi-
oi de contenir & de gouverner
ıde & les Grands ! Puiſſe donc
rviteur, puiſſé le fils de votre
trouver grace à vos yeux.
ez-moi, Seigneur, de votre
ınt, de l'Eſprit de votre crainte,
it de ſageſſe & d'intelligence.
mes regards ſur le miroir de
ections, afin que j'y liſe mes
Faites que, me défiant de mes
forces, & ne comptant que ſur
ce, j'entreprenne & je ſuive tout
& courage pour la gloire de
ınt Nom, pour celle de votre
x pour le bien des Peuples que
ıvez confiés. Ne permettez pas,
clémence, qu'aucune paſſion
obſcurciſſe jamais la lumiere de
, ni que je me laiſſe ſéduire par
êmes dangereux, ou tromper
artifices de la flatterie, & la
de mes Conſeillers ; mais qu'un
votre lumiere céleſte m'éclaire
Conſeils, & me décide dans les
épineuſes. Qu'à la clarté de ce
ı divin, je puiſſe fonder les

événemens, & découvrir les périls cachés dans l'avenir; que je prenne la voie la plus ſûre & la plus droite, celle qui doit me conduire à embraſſer & accomplir ce qui plaira le plus à votre divine Majeſté.

CHAPITRE LII.

Réglement de vie.

AD M. D. G. ET L. B. M. S. V.

SOUVERAIN Diſpenſateur des Trônes & des Couronnes, Roi immortel, devant qui tous les Rois de la Terre ne ſont que cendres & que pouſſiere, c'eſt en votre préſence & ſous vos auſpices, que je trace ce nouveau Réglement de vie, analogue au nouvel état auquel vous avez daigné m'appeler (1); & c'eſt de votre miſéricorde infinie que j'attends les graces néceſſaires pour y être fidele.

1. Je me ſouviendrai tous les jours de ma vie de rendre grace à cette Providence Paternelle qui m'a conduit, ſoutenu, & protégé ſi merveilleuſement

(1) Le Trône de Lorraine.



.rmi mes disgraces, & à travers mille ıngers.

2. Je me servirai de tous les moyens ue Dieu m'a mis en main pour procurer ı gloire.

3. Je me ferai un devoir capital de onner à mon Peuple l'exemple du respect ue nous devons avoir pour la Religion, ɛ tout ce qui a rapport au Culte divin.

4. La gloire de Dieu & le salut de mes 'euples, seront les seuls motifs qui me éétermineront dans les nominations aux ıénéfices & Dignités Ecclésiastiques, aux-uels je puis avoir part, soit de droit, ıu par déférence.

5. Je tiendrai la main à ce que tous nes Tribunaux exercent une prompte & ɛ sévere justice contre les Impies décla-és, & ceux spécialement qui s'efforcent le propager l'impieté par leurs Ecrits.

6. Je ne mettrai en place aucun Sujet ue je soupçonnerai pouvoir devenir une ccasion de scandale pour mes Peuples; ɛ, s'il se trouvoit pourvu, je prendrai les moyens pour le réduire à la condi-ion privée. Rien de plus monstrueux ue de voir la Vertu forcée d'obéir au Vice qui commande.

7. Je ferai de l'affaire de mon salut non affaire capitale. Je prendrai sur

chaque jour le temps convenable pour m'en occuper, & ſur chaque année huit jours pour m'en occuper uniquement. Car de quoi me ſerviroit tout le reſte, ſi j'avois le malheur de perdre mon ame?

8. L'oſtentation n'aura point de part aux exercices de la Religion, que je dois pratiquer publiquement; comme auſſi le reſpect humain, & la crainte de déplaire aux Impies, ne m'empêcheront point de pratiquer les conſeils de la piété chrétienne.

9. A l'exemple de David, je méditerai mes devoirs dans la Loi du Seigneur; je répandrai mon cœur en ſa préſence, pour obtenir ſa miſéricorde & le ſalut de mes Peuples.

10. Fidele aux pratiques de piété, que je ne me ſuis impoſées qu'après en avoir reconnu l'utilité ou le beſoin, je ne m'en diſpenſerai que pour de bonnes raiſons.

11. Je tâcherai d'avoir toujours, pour la direction de ma conſcience, un ſaint Prêtre, homme éclairé dans les voies du ſalut, & capable de m'y conduire. Je lui laiſſerai toute liberté de me reprendre & de me corriger. J'adorerai Jeſus-Chriſt caché en ſa perſonne; je reſpecterai ſes avis, & je ſuivrai ſes ordres. Tous les Rois de la Terre ſont morts, les bons



les méchans : je mourrai comme eux ; ·ſt à quoi je dois penſer ſouvent.

12. Je ſuivrai pour mes Communions ·rdre preſcrit dans mon Réglement par- :ulier (1), à moins qu'il ne plaiſe au igneur de m'inſpirer de participer plus uvent à cette manne céleſte, ſi néceſ- .re pour nous ſoutenir dans le déſert de tte vie.

13. J'éloignerai avec ſoin tout ce qui ›urroit porter atteinte à la vertu de aſteté ; &, comme les excès de la dé- uche ſont la ruine des Etats, je prendrai rde qu'aucune foibleſſe de ma part ne iſſe m'ôter la liberté de les réprimer 'ec force dans mes Sujets.

14. Je ne tolérerai point, dans les mmes qui paroîtront au Château, des idités qui pourroient bleſſer les regards : la jeuneſſe qui ſe trouve à ma Cour.

15. Je ſuivrai, autant qu'il ſera en moi, ; regles de la tempérance & de la ſo- iété. J'obſerverai religieuſement les ûnes & les abſtinences ordonnées par :gliſe. Et, comme les Princes ſont plus :poſés que les autres hommes à pécher ır gourmandiſe & par ſenſualité, je ne

(1) Nous n'avons pas pu recouvrer cet Ecrit.

me diſpenſerai point des pratiques particulieres de mortifications que je me ſuis preſcrites à cet égard.

16. Je prendrai en eſprit de pénitence les travaux, les peines & les embarras que j'aurai à ſoutenir dans le gouvernement de mes Etats. Je bénirai le Seigneur dans tous les événemens de ma vie.

17. Je n'écouterai point la pareſſe qui craint de trop approfondir les abus, pour s'épargner l'embarras d'y remédier. Je les réformerai avec douceur & prudence, ſongeant que je gouverne des hommes, & non des Anges.

18. J'exigerai que les Réglemens que j'ai faits pour établir le bon ordre dans ma Maiſon, ſoient obſervés plus exactement encore que les Lois établies pour la Police générale de la Lorraine ; en ſorte que les abus de ma Cour ne contraſtent jamais avec la réforme que je voudrois porter au dehors : mais je me défierai d'un zele trop amer qui aigrit ſans corriger.

19. Je ſerai auſſi exact à aſſiſter à mes Conſeils, lorſqu'on n'y traitera que les intérêts généraux de mon Peuple, que lorſqu'il y ſera queſtion de mes intérêts particuliers, ou de quelque affaire que j'aurai priſe à cœur. Tout ſe fait mieux



les yeux de celui à qui il importe que se fasse bien.

». Je ferai ma principale occupation oulagement de mes Sujets, & je endrai sur cet article dans tous les ls d'une Administration paternelle.

. Dans l'emploi des deniers publics, même de mes revenus particuliers, ai toujours plus en vue l'intérêt ral que ma gloire personnelle; &, qu'un projet m'aura plu, je ne me ai pas autorisé à fouler mes Sujets, en précipiter l'exécution.

.. Je mettrai dans un état d'aisance Ministres, & tous ceux qui m'aident rter le poids des affaires, pour leur , s'il est possible, jusqu'à la tentation rer des profits honteux sur les places s emplois subalternes, que je prés être donnés gratuitement & au seul te. J'encouragerai le mérite par des ictions ou par des récompenses, s'il ans l'indigence.

;. Je n'aurai point la folle vanité de oir briller par l'opulence de mes rtisans; je ne me piquerai de généé, je ne répandrai avec profusion, a faveur de mes Sujets les plus maleux, & les moins à portée de faire

parvenir juſqu'à moi le cri de leur miſere : je veux les aller chercher juſque dans leurs cabanes : ne ſont-ils pas les amis de mon Dieu ?

24. J'encouragerai, je ſoutiendrai les hommes en place : je les ſurveillerai auſſi, je prendrai toutes ſortes de meſures pour empêcher que le Foible ne ſoit opprimé par le Puiſſant, pour découvrir les Concuſſionnaires, les Juges corrompus, & tous ceux généralement qui pourroient abuſer de leur crédit ou de mon autorité, pour vexer mes Sujets.

25. Je laiſſerai au moindre Particulier pleine & entiere liberté de ſoutenir ſes droits en Juſtice, contre mes prétentions ou les entrepriſes de mes Miniſtres. C'eſt même un principe que je dois rappeler à mes Cours, que la préſomption eſt toujours en faveur du Foible qui oſe élever la voix contre le Puiſſant ; & tous mes Officiers de Juſtice ſauront qu'ils ne pourroient qu'encourir ma diſgrace ſi je venois à découvrir qu'ils m'euſſent favoriſé de leurs ſuffrages, au préjudice du dernier de mes Sujets.

26. En protégeant la Juſtice je pourſuivrai la Chicane ; &, ſi je ne puis réuſſir à l'étouffer, je la briderai de ma-

niere à ce qu'elle ne puiſſe plus dévorer la ſubſtance de mon pauvre Peuple (1).

27. Je prendrai des moyens efficaces pour obliger à une réſidence moralement exacte tous ceux qui ſont pourvus de Charges & d'Emplois publics dans l'ordre Eccléſiaſtique, Civil ou Militaire ; & mon intention ſera toujours qu'on impute au Chef qui ſe ſera abſenté ſans raiſons, les malverſations & l'inconduite des Subalternes qu'il auroit dû contenir ou diriger par ſa préſence. On ne peut être, à cet égard, facile pour le Particulier, ſans ſe rendre cruel envers la Société.

28. J'exigerai le zele & l'exactitude de tous les Officiers chargés d'office de faire exécuter les Ordonnances relatives au maintien du bon ordre & de la Police, en ce qui regarde le Culte divin, les bonnes Mœurs ou la ſureté publique.

29. J'ordonnerai aux Gouverneurs & Commandans, ainſi qu'aux Officiers ſupérieurs des Régimens, de veiller, avec plus de fermeté que par le paſſé, à ce que l'Officier & le Soldat ſe conduiſent d'une maniere honnête & chrétienne, & ſur-tout qu'ils ne débauchent point la

---

(1) C'eſt ce que fit Staniſlas par l'érection d'une Chambre de Conſultations gratuites.



s de bien pleine liberté de me
ir toutes sortes de vérités utiles,
engagerai, je le leur enjoindrai;
errions-nous sans l'aide des gens

: n'oublierai jamais qu'étant établi
ı pour être l'Homme de mon
je me dois tout entier à tous
:ts, & plus encore aux Petits
Grands. Je ne contristerai per-
en lui refusant une audience à
il a droit; & lorsque j'éprou-
dégoûts de l'importunité, je son-
l'ils sont inséparables du Trône,
:herai de les surmonter par des
urnaturels. Car il n'y a que la
qui puisse nous donner la force
sacrifier pour nos Peuples.

)ans les conversations, j'aurai
aire respecter les vrais principes,
lresser quiconque s'en écarteroit
résence; en observant toujours
en se persuade mieux qu'il ne se
de.

:xaminerai souvent s'il n'y auroit
retrancher sur ma dépense en
les Misérables, & je ne cesserai
faire du bien, que lorsqu'il n'y
1 dans mes coffres.

e Seigneur a trop bien pourvu ma

Fille, pour qu'elle ait beſoin de nos biens patrimoniaux ; nous les emploîrons à faire du bien à la chere Patrie.

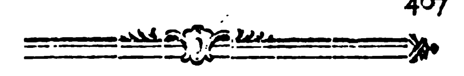
38. Dans toutes les occaſions, je ferai ſentir aux Riches que, comme je ſuis offenſé d'un luxe qui inſulte à la miſere de mes Peuples, rien auſſi ne me plaît davantage que la généreuſe compaſſion qui s'efforce de les ſecourir. En un mot, je tâcherai d'être en tout le Pere & le Paſteur de mes Sujets.

39. Je prierai Dieu tous les jours de ma vie, d'éclairer & de ſoutenir mon Gendre & ma Fille, & de verſer ſes bénédictions ſur eux, ſur leurs enfans, & ſur leur Peuple.

40. Je fais la réſolution de conſulter ſouvent ce tableau de mes devoirs, & ſur-tout avant que d'aller m'accuſer à mon Juge dans le Tribunal de la Pénitence. *Sic Deus me adjuvet.*

Fin du Second & dernier Volume.





TABLE

:S CHAPITRES

ntenus dans ce Second Volume.

SERVATIONS sur ce second ·lume. Page 1

PITRE PRÉLIMINAIRE. *Des abus du ·uvernement Polonois.* 6

P. I. *Le Gouvernement Monarchique est férable au Républicain.* 14

P. II. *LE MONDE CHRÉTIEN. Un ·nde composé de parfaits Chrétiens seroit Monde de Citoyens heureux.* 20

P. III. *Les Ennemis de la Religion sont Ennemis de l'Etat.* 33

P. IV. *En quoi consiste la vraie Poli- ue ?* 35

P. V. *Moyen d'expédier promptement affaires dans un Etat.* 37

P. VI. *La Raison seule ne suffit pas, faut des Lois pour contenir les passions, i troubleroient l'ordre dans les Etats.* 39

P. VII. *Les Lois ont plus de force dans Monarchie que dans la République.* 41

CHAP. VIII. *L'inconstance des hommes leur rend les Lois inutiles.* 42

CHAP. IX. *Grands inconvéniens de la vénalité des Charges de Judicature.* 43

CHAP. X. *C'est un petit inconvénient que les Plaideurs de mauvaise foi soient punis par la bourse; mais il seroit à souhaiter que l'Etat se chargeât de faire donner des conseils gratuits à l'ignorance & à la bonne foi qui les réclameroient.* 44

CHAP. XI. *La liberté de l'appel ne devroit point être pour le crime prouvé, mais seulement pour les affaires civiles.* 47

CHAP. XII. *La perte de son procès n'est pas une punition suffisante pour le Plaideur de mauvaise foi.* 48

CHAP. XIII. *Quelles doivent être les qualités des Juges? Il seroit à souhaiter qu'ils fussent tous pensionnés par l'Etat.* 50

CHAP. XIV. *Des avantages d'une Police bien ordonnée dans un Etat.* 52

CHAP. XV. *L'abus de l'esprit produit de grands désordres dans la Société.* 54

CHAP. XVI. *On connoît mieux aujourd'hui en quoi consiste la vraie Philosophie, & jamais peut-être il n'y eut moins de Philosophes. Pourroit-il en effet y en avoir sans vertus? & y eut-il jamais des vertus sans Religion?* 65

CHAP.



{VII. *La vaine ambition qui porte d'hui nos Ecrivains à sortir du qui leur est propre, cause dans e des Lettres la même altération rgueil philosophique produit dans eurs publiques.* 74

{VIII. *Il est de l'intérêt de l'Etat ller sur l'éducation de la Jeunesse, prendre des moyens pour que des ineptes & sans vocation ne con- t pas avec le mérite & la vertu pour lois Ecclésiastiques ou Civils.* 93

[IX. *Avis à un Pere sur l'éducation Fils.* 97

[X. *Réflexions sur l'éducation, & lièrement sur celle des Princes, ès au Dauphin pere de Louis XVI.* 100

[XI. *Le jeune homme qui entre dans ide, avec le désir d'y conserver sa doit user de beaucoup de prudence : choix de ses amis.* 138

XXII. *RÈGLEMENT relatif au en du bon ordre dans ma Maison, nné par la perte que j'ai faite de Baron de Mezek Maréchal de ma* 145

XXIII. *Une sage économie dans nistration des Finances fait la force ats.* 149

CHAP. XXIV. *Ce que nous donnons Trésor public, c'est pour nous-mêmes nous le donnons.* 1

CHAP. XXV. *Il est de l'intérêt des Prin de ne pas surcharger leurs Peuples d'i pôts.* 1

CHAP. XXVI. *Dans les impositions, doit prendre garde que leur multiplicité soit onéreuse au Peuple, & que le Pau ne paye pour le Riche.* 1

CHAP. XXVII. *S'il est important d'enc rager l'Agriculture, il ne l'est pas mo de savoir économiser & conserver ses fr pour les besoins imprévus.* 1

CHAP. XXVIII. *S'il est un Commerce u à une Nation, ce n'est pas celui qui in duit parmi elle tous les besoins du lux de la mollesse, ou qui l'engage à échan ses bonnes Mœurs pour de l'or.* 1

CHAP. XXIX. *Le vrai courage, pour Souverain, c'est moins de se rendre rea table dans un champ de bataille, que savoir vaincre ses passions, & triomp des obstacles qui s'opposent au bonheu ses Peuples.* 1

CHAP. XXX. *Les Souverains de l'Euro ou par défiance les uns des autres, ou ostentation, surchargent leurs Peu pour l'entretien d'un trop grand nombr Troupes en temps de paix.* 1



[X]XI. *Vues pacifiques du Roi de* , *manifestées par sa correspon-* [av]*ec les Souverains de l'Europe.* 170

XXII. *Précieux avantages de la* [p]*our un Etat & pour les Individus* [co]*mposent.* 183

[X]XIII. *Il n'y a que le desir de se* [...]*ner d'un Peuple qu'il aime lui-* [q]*ui puisse soutenir un Prince parmi* [dan]*gers & les soins inquiétans qui* *le Trône.* 187

[X]XIV. *Le vrai Politique comprend* *Grands seroient plus à plaindre* *Petits, que les Petits sans les* ; *& il veut que le Peuple soit* *& même considéré comme le sou-* [de] *l'Etat.* 193

XXV. *Coup-d'œil politique sur* [mat]*ieres les plus importantes de l'Ad-* [minis]*tration Monarchique.* 200

XXVI. *Portrait d'un bon Roi.* 238

XXVII. *Ce n'est ni aux Sciences* *Savans que l'on doit imputer la cor-* *des Mœurs, comme le prétend un* [...] *de Geneve.* 243

[X]XXVIII. *Correspondance de la* [...] *Royale de France avec le Roi* [Polo]*gne.* 261

CHAP. XXXIX. *L'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & justifier tous ses défauts, devient le fléau de presque toutes les Sociétés. Les seules qui soient vraiment aimables, sont celles que forment des hommes vertueux & modestes.* 285

CHAP. XL. *Ceux qui se livrent à la fougue de leurs desirs sont de vraies pestes dans un Etat; & le bonheur qu'ils poursuivent en vain, n'est que pour le Sage qui sait modérer & rectifier ses goûts.* 295

CHAP. XLI. *Les passions ont des effets analogues aux diverses causes qui les produisent; & elles nous sont utiles ou nuisibles, suivant que nous leur commandons ou qu'elles nous font la loi.* 310

CHAP. XLII. *Libre pour le bien & pour le mal, l'Homme, toujours coupable s'il n'embrasse la vertu, peut néanmoins tirer avantage du malheur de s'en être écarté.* 319

CHAP. XLIII. *L'homme a coutume de chercher le bonheur par des routes qui ne sauroient l'y conduire.* 329

CHAP. XLIV. *Entretien d'un Souverain & de son Favori, sur le bonheur.* 333

CHAP. XLV. *Ce n'est ni le hasard ni la fortune, c'est la Providence qui préside aux évènemens d'où dépendent le bonheur ou le malheur. Et le principe de l'un*



l'autre est dans nos vices ou nos
. 343
XLVI. *L'homme ne peut être vérita-*
nt heureux & utile à la Société,
ns l'état pour lequel le Ciel l'a fait
. 351
XLVII. *Les avantages de l'Espé-*
358
XLVIII. *Le Précepte divin de*
ur de nos semblables ne tend qu'à
rendre heureux ; & l'on ne sauroit
it inspirer à tous les jeunes gens, à
nême qui sont nés pour le Trône, le
le mériter l'estime des hommes. 364
XLIX. *Il est de la nature de l'homme*
r le plaisir ; mais en vain cherche-
le bonheur dans les plaisirs des sens,
peut se trouver que dans les plaisirs
ne & la pratique des vertus. 370
.. *S'appliquer à faire des heureux,*
hercher son propre bonheur dans la
la plus pure. Ce devroit être la plus
occupation des hommes, & sur-tout
ouverains. 376
.I. *Extraits d'un Manuel de dévo-*
ue le Roi de Pologne composa lui-
pour son usage. 385
.II. *Réglement de vie.* 396

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire de Staniſlas Leczinski, Roi de Pologne*, par M. l'Abbé Proyart. Un Prince ſupérieur aux plus étranges viciſſitudes de la fortune, & vertueux dans tous les temps comme dans tous les états ; un Prince qui a fait de nos jours les délices de la France & l'admiration de l'Europe ; un Prince l'ami des hommes & le pere de ſon Peuple, ne poſſédant que pour répandre, ne reſpirant que pour faire des heureux ; tel eſt le Héros intéreſſant que nous offre le premier volume de cet Ouvrage. Le ſecond n'inſpire pas un moindre intérêt : celui que nous avons vu agir, nous l'entendons parler ; & ſes Ecrits, pleins de force, de ſageſſe & de lumiere, offrent des leçons auſſi utiles qu'agréables à tous les âges & à toutes les conditions ; en ſorte que cet Ouvrage m'a paru devoir être accueilli du Public avec autant d'empreſſement que l'ont été les autres productions de l'Auteur. Donné à Paris, ce 29 Septembre 1783.

Signé, LOURDET, Profeſſeur Royal.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il



artiendra; SALUT. Notre bien amé le sieur bé Proyart, nous a fait exposer qu'il désiroit faire imprimer & donner au Public, *l'Hist-e de Stanislas I, Roi de Pologne*, de la comition dudit sieur Abbé Proyart, s'il nous isoit lui accorder nos Lettres de Privilege e nécessaires. A CES CAUSES, voulant favolement traiter l'Exposant, nous lui avons mis & permettons de faire imprimer ledit ivrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre par-tout notre yaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du ésent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpété, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; si cependant il jugeoit à propos d'en faire e Cession, l'Acte qui la contiendra sera enrétré en la Chambre Syndicale de Paris, à ine de nullité, tant du Privilege que de la ssion; & alors par le fait seul de la Cession registrée, la durée du présent Privilege sera duite à celle de la vie de l'Exposant, ou à lle de dix années à compter de ce jour, si xposant décede avant l'expiration desdites x années. Le tout conformément aux articles & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, rtant Réglement sur la durée des Privileges Librairie. FAISONS défenses à tous Imprieurs, Libraires & autres personnes de quelque alité & condition qu'elles soient, d'en introire d'impression étrangere dans aucun lieu de tre obéissance; comme aussi d'imprimer ou ire imprimer, vendre, faire vendre, débiter contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque étexte que ce puisse être, sans la permission presse & par écrit dudit Exposant, ou de lui qui le représentera, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de

ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois ; de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge, &c... Le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le 7 Juillet, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre regne le onzieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 9 Juillet 1784.

Signé, BERTON, *Adjoint.*